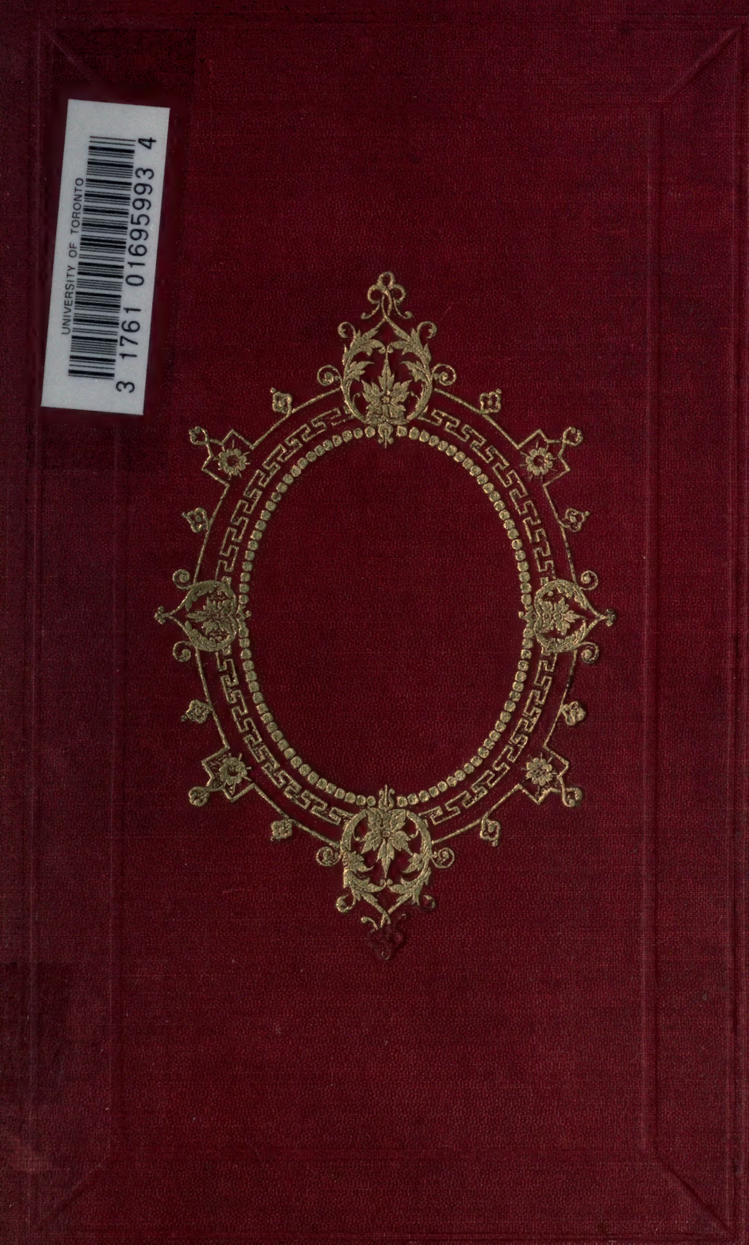

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01695993 4

LA HONGRIE

SON GÉNIE ET SA MISSION

JEAN DE HUNYAD

> Qui rassurait l'Allemagne? Un mur sans doute, ce mur vivant de la Hongrie qui, deux fois, contre les Tartares, contre les Turcs, couvrit la chrétienté. Pays étrange où tout homme trouvait juste et simple de mourir en bataille, comme était mort son père!...
>
> J. Michelet.

Paris. — Imp. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

LA HONGRIE

SON GÉNIE ET SA MISSION

ÉTUDE HISTORIQUE

SUIVIE DE

JEAN DE HUNYAD

RÉCIT DU XVe SIÈCLE

PAR

CHARLES-LOUIS CHASSIN

PARIS

LIBRAIRIE DE GARNIER FRÈRES, ÉDITEURS

AU PALAIS-ROYAL ET RUE DES SAINTS-PÈRES

H. DUMINERAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR, 52, RUE RICHELIEU.

GENÈVE : LAUFFER et Ce. — LONDRES : TRUBNER.

LEIPSICK : THEODOR THOMAS.

—

1856


LIBRARY
JUN 16 1964
UNIVERSITY OF TORONTO

AUX AMIS

DE LA

HONGRIE INDÉPENDANTE

PRÉFACE

Lorsqu'en 1848, la Hongrie secoua la suzeraineté des Habsbourgs et proclama son indépendance, l'Europe occidentale regarda du côté du Danube et ne comprit pas. La France elle-même s'inquiéta fort peu de cette nation qui ressuscitait à l'Orient. Elle ne sut point voir dans le triomphe de la liberté hongroise le triomphe de la Révolution, qui est la cause française par excellence. Elle ne reconnut pas une sœur, là-bas, aux portes de la Russie des autocrates, sur la frontière de l'Asie, endormie dans l'islamisme, au milieu même de ce vieux reste du passé, de cet immoral amalgame, que l'on nomme la monarchie autrichienne. Deux empires se ruèrent donc impunément sur une république naissante et l'écrasèrent. Et celle qui jadis avait mérité le beau nom de protectrice des oppri-

més, la France de 1789, laissa faire et ne protesta même pas ! Abandon injuste, impolitique, fatal, mais dont nous ne pouvons guère accuser notre seconde république, puisqu'elle ne connaissait point la Hongrie !

Avouons-le, nous autres Français, nous sommes par trop personnels. Nous devrions bien songer quelquefois que l'humanité est un ensemble de peuples et que nous ne sommes que l'un de ces individus. Souvent, plus souvent que les autres sans doute, nous avons prêché la vérité, nous avons combattu pour elle, nous avons guidé nos frères dans la voie de l'avenir. Mais ne nous est-il pas arrivé, à nous aussi, de nous arrêter en chemin, et d'être faibles ?

Dans l'humanité, comme dans la nature, tout se tient. Les peuples sont solidaires. Vaincue ici, la liberté sera là moins invincible. Apprenons donc à nous connaître nous-mêmes ; c'est notre devoir. Mais, pour cela, ne négligeons point d'étudier les autres, car c'est notre devoir encore.

Or voici comment, à l'égard de la Hongrie, notre déplorable ignorance s'est produite et perpétuée.

Depuis cent cinquante ans, presque toujours abandonnés par les princes occidentaux, les Magyars s'épuisaient à défendre l'insouciante chrétienté, à sauvegarder la civilisation, en empêchant le Turc de se précipiter jusqu'au centre de l'Allemagne, d'écraser l'Évangile sous le Koran, d'enfermer l'épouse une, libre et honorée, dans le harem, où gît, multiple, la concubine esclave et méprisée. L'œuvre grande, l'œuvre humaine fut si féalement accomplie que la Hongrie, perdant goutte à goutte et sur mille champs de bataille son sang généreux, à la fin succomba dans les plaines de Mohács ; et, trop faible pour exister désormais de sa vie propre, se choisit des protecteurs

royaux parmi les descendants de l'empereur Rodolphe Ier.

Néanmoins elle conserva son nom, garda son autonomie. Mais, dès lors, privée de son rayonnement, isolée et brisée par une politique infernale, elle cessa d'exercer une action sur la marche des événements européens. Aussi ingrats que de simples hommes, les peuples s'empressèrent d'oublier le frère au cœur vaillant, qui s'était tué naguère pour les laisser tranquillement naître et progresser.

Et pourtant le cliquetis des sabres entrechoqués annonçait de temps en temps que l'on ne dormait point sur la rive danubienne. Des lueurs, semblables à des éclairs, perçaient les ombres amoncelées autour de la nation martyre. On admirait de magnifiques exploits et l'on voyait se dresser, hautes et fières, d'héroïques personnalités qui criaient d'une voix vibrante d'enthousiasme :

Nous sommes la Hongrie ! La Hongrie n'est pas morte !

Mais un jour enfin, tout se tut. Encore une fois, folle de sacrifice, la Hongrie s'était laissé jouer par Marie-Thérèse, par les supplications d'une femme, par les larmes d'une mère ! D'un élan chevaleresque elle avait sauvé la fille de Charles VI, et avec elle l'Autriche, toute la lignée de ses dominateurs allemands !...

Advint la révolution française. Le bruit que firent en croulant la Bastille et la féodalité fut répercuté par les échos des Karpathes. A partir de 1790, il se produisit dans le pays danubien de tels mouvements d'idées, qu'il était impossible que d'un moment à l'autre les Hongrois ne se relevassent point en acclamant la liberté. Il importait grandement à leurs souverains que ce cri ne fût point entendu sur les terres déjà émancipées. Ils firent comme toujours ils firent : ils mentirent par leurs ambassadeurs

et calomnièrent par leurs journaux. On les crut sur parole. « Tu felix Austria ! »

Nous voici en 1848. Le peuple hongrois est debout. Il se défend contre son roi, l'empereur d'Autriche, qui persiste à violer les constitutions par lui jurées. Aux diètes de Posony, de Buda-Pest, de Debreczen et de Szeged, les nobles proclament l'indépendance absolue de la nation, et bientôt après la déchéance des Habsbourgs prévaricateurs. Déposant leurs propres priviléges sur l'autel de la patrie, à la mère commune, ils créent aussitôt des fils, des citoyens, des soldats. Admirable spectacle ! réveil grandiose !

Grâce à l'Autriche, l'immense majorité des Occidentaux ne veut voir dans cette révolution profonde que la révolte intéressée de deux ou trois cent mille privilégiés contre un tyran unique. Grâce encore à l'Autriche, en Hongrie même la résurrection nationale, qui prêche l'unité, enfante la division : brandon de discorde, elle aboutit à la plus terrible des guerres, à une guerre de races. Les Slaves, — Croates et Serbes, — les Saxons transylvains et les Valaques se lèvent en masse et se ruent sur les Magyars, qui viennent de proclamer libres et égaux devant la loi tous les habitants du pays, sans distinction de croyance ni de race. L'Europe et la démocratie elle-même aussitôt se figurent, les journalistes autrichiens aidant toujours, que les Magyars sont des oppresseurs, les Slaves, les Roumains et les Saxons des opprimés !

L'héroïsme de la lutte a cependant éveillé l'attention universelle. On admire ce petit peuple qui bravement se maintient libre malgré l'attaque intérieure et la guerre étrangère. Les noms de Batthyáni, le glorieux martyr, de Kossuth, de Csányi, de Perényi, de Ladislas Teleki,

d'Aulich, de Perczel, de Klapka, de Guyon, de Bem, de Damianics, de Kmethi, de Czetz, de Dembinski et de tant d'autres, circulent dans la foule auréolés.

D'admirables paroles, de frémissantes idées s'envolent de Hongrie. Le vent les transporte jusque par-delà l'Océan, où elles vont remuer l'âme de la puissante Amérique.

« La guerre, ont proclamé les combattants, la guerre que nous faisons à deux présomptueuses puissances de la vieille Europe, ce n'est point un débat de nationalités, c'est la lutte de la liberté contre l'absolutisme. Nos victoires sont les triomphes précurseurs de la liberté du monde. »

Ils disent encore, les vaillants apôtres :

« Telle est la conviction de la nation magyare et de ceux qui la gouvernent : LES SERBES ET LES VALAQUES SONT NOS FRÈRES; COMME NOUS, ILS SONT LES ENFANTS D'UNE MÊME PATRIE. PEUVENT-ILS ÊTRE RESPONSABLES DES ÉGAREMENTS DE QUELQUES-UNS DE LEURS PROCHES ? »

Ainsi donc la vérité a franchi les ténèbres de l'erreur, du mensonge et des préventions. Elle apparaît. Elle brille. Les sympathies hésitantes éclatent de toutes parts. Mais hélas ! il est déjà trop tard. Görgey a trahi sa mère. La Hongrie s'affaisse, comprimée, invaincue.

En aidant les empereurs allemands à reconquérir leur proie, l'autocrate moscovite et le panslavisme ont fait un pas en avant. Ils ont préparé la réalisation de leur rêve, la conquête du monde. C'est une violation flagrante de l'équilibre européen. La diplomatie oublie de s'en apercevoir !

Cinq ans plus tard, à cette heure, déjà grande dans l'histoire, où le tonnerre des batailles, muet depuis tant d'années, a grondé de nouveau pour la première fois; alors

on eût dû, — c'eût été politique et juste, — on eût dû se souvenir de la Hongrie. On l'avait entrevue. On ne l'avait pas comprise. La Hongrie fut encore oubliée.

Pourtant les hussards de Hongrie avaient le droit aussi de prendre part à la lutte suprême. Ils avaient, ce semble, leur place bien marquée à côté des lanciers de Pologne, à l'avant-garde des défenseurs de la justice et de la civilisation ; et, si on les avait appelés, avec cette fougue et cette bravoure, dont jadis ils ont fait preuve en tant de combats livrés pour notre défense, ils se seraient élancés contre le Tzar, pape et empereur de la barbarie.

Un jour prochain, — puisse-t-il être temps encore ! — désabusés de certaines espérances folles, nous penserons à ces braves Hongrois, dont nous aurons besoin, et nous leur redirons ce que de Schœnbrunn, en mai 1809, leur disait Napoléon :

« Hongrois !

« L'empereur d'Autriche, *infidèle à ses traités*, méconnaissant la générosité dont j'ai usé envers lui, après « trois guerres consécutives, et notamment après celle « de 1805, a attaqué mes armées. J'ai repoussé cette injuste « aggression. Le Dieu qui donne la victoire et qui punit « *l'ingrat et le parjure*, a été favorable à mes armes : Je suis « entré dans la capitale de l'Autriche, et je me trouve sur « vos frontières. *C'est l'empereur d'Autriche et non le roi de* « *Hongrie qui m'a déclaré la guerre. Par vos constitutions*, « *il n'aurait pu le faire sans votre consentement.* Votre système constamment défensif et les mesures prises par « votre dernière diète ont fait assez connaître que votre « vœu était pour le maintien de la paix.

« Hongrois !

« *Le moment est venu de recouvrer votre indépendance.* « *Je vous offre la paix, l'intégrité de votre territoire, de* « *votre liberté et de vos constitutions, soit telles qu'elles ont* « *existé, soit modifiées par vous-mêmes, si vous jugez que* « *l'esprit du temps et les intérêts de vos concitoyens l'exi-* « *gent. Je ne veux rien de vous. Je ne désire que vous voir* « *nation libre et indépendante. Votre union avec l'Autriche a* « *fait votre malheur; votre sang a coulé pour elle dans des* « *régions éloignées, et vos intérêts les plus chers ont été cons-* « *tamment sacrifiés à ceux de ses Etats héréditaires. Vous* « *formiez la plus belle partie de son empire, et vous n'étiez* « *qu'une province toujours asservie à des passions qui vous* « *étaient étrangères. Vous avez des mœurs nationales, une* « *langue nationale. Vous vous vantez d'une illustre et an-* « *cienne origine. Reprenez donc votre existence comme na-* « *tion! Ayez un roi de votre choix, qui ne règne que pour* « *vous, qui réside au milieu de vous, qui ne soit environné* « *que de vos concitoyens et de vos soldats!*

« Hongrois !

« *Voilà ce que vous demande l'Europe entière.* Voilà ce « que je vous demande avec elle. Une paix éternelle, des « relations de commerce, *une indépendance assurée, tel* « *est le prix qui vous attend, si vous voulez être dignes de* « *vos ancêtres et de vous-mêmes.*

« Vous ne repousserez pas ces offres libérales et géné- « reuses et *vous ne voudrez pas prodiguer votre sang pour* « *des princes faibles, toujours asservis à des ministres cor-* « *rompus et vendus* à l'Angleterre, *à cet ennemi du conti-* « *nent qui a fondé ses prospérités* sur le monopole et *sur* « *nos divisions.*

« *Réunissez-vous donc en diète nationale dans les champs* « *du Rákos, à la manière de vos aïeux, et faites-moi con-* « *naître vos résolutions !* »

A l'appel de Napoléon, la Hongrie resta sourde. Napoléon était vainqueur. La Hongrie, toujours insensée, toujours sublime, refusa d'abandonner son roi vaincu. Mais aujourd'hui qu'elle n'a que trop acquis la cruelle expérience de l'ingratitude habsbourgeoise, aujourd'hui qu'il s'agit non-seulement d'être libre, mais, bien plus, de combattre pour la civilisation universelle et de sauver le monde, la Hongrie entendrait la voix de la France, lui répétant les grands mots de 92 : esclave, elle briserait ses chaînes; indépendante, elle brandirait le sabre et s'enfoncerait dans la sainte mêlée.

14 juillet 1855.

Le peuple hongrois, de par le droit du plus fort, gît courbé sous la domination abhorrée des étrangers. On le dirait mort. Mais les morts revivent!

Nous avons entrepris de faire connaître ce pauvre grand peuple méconnu, et de le glorifier, comme il le mérite. Si notre œuvre ne lui est utile, au moins aurons-nous satisfait notre conscience et notre cœur, car nous aurons tenté d'accomplir un acte de tardive réparation.

L'œuvre, telle que nous la comprenons, serait multiple. Elle embrasserait l'histoire complète des Hongrois depuis leur origine jusqu'à nos jours, histoire pittoresque, dra-

matique, intéressante et instructive, pleine de faits et d'idées. — Nous publions aujourd'hui un morceau détaché de l'ensemble que nous avons rêvé, mais qui déjà forme à lui seul un tout complet. Si nous sommes encouragé par l'accueil de la critique et du public, — de l'un et de l'autre nous ne réclamons point d'indulgence, nous ne demandons que de la justice, — nous poursuivrons notre dessein. Notre but est noble, nous le savons et nous osons le dire. Mais notre force est-elle à la hauteur de ce but? Nos lecteurs répondront.

Ce livre se divise en deux parties distinctes.

La première est un essai historique et philosophique sur la Hongrie, son génie et sa mission. Nous cherchons à y démontrer trois grandes vérités : le libéralisme religieux des Hongrois, leur libéralisme politique, leur héroïsme lorsqu'ils ont à se sacrifier pour la cause commune. La lutte contre la prépondérance temporelle du catholicisme, l'opposition aux prétentions théocratiques de Rome, l'indépendance toujours conservée de l'Eglise hongroise, l'accueil sympathique fait à la réformation de Luther et de Calvin; la Constitution de saint Etienne, ses sources et ses développements, son sens et sa portée; la lutte perpétuelle contre l'oppression autrichienne et les moyens d'asservissement employés par les ministres viennois, la question de la nationalité magyare et des races ennemies; enfin le vrai caractère de la guerre contre les Turcs au moyen âge, l'utilité de l'alliance naturelle avec les Turcs à l'époque contemporaine : tels sont les points principaux sur lesquels nous insistons dans ce résumé trop rapide, afin d'expliquer à tous ce que fut la Hongrie, ce à quoi elle peut servir dans les conjonctures actuelles, ce qu'un jour elle sera quoi qu'il advienne.

La seconde partie porte pour titre le plus beau nom que contiennent les annales hongroises : Jean de Hunyad. Autour de ce héros, immense par son courage et par sa probité, nous avons groupé toute une période de l'histoire de Hongrie, l'une des plus tourmentées, l'une des plus glorieuses, la croisade chrétienne contre les Ottomans, les premières guerres contre l'Autriche. Raconter cette laborieuse époque du dévouement, c'était, selon nous, rappeler à l'Europe oublieuse comment autrefois la gardèrent et la sauvèrent les fougueux chevaliers de Magyarie; comment la garderaient et la sauveraient encore leurs dignes fils, les citoyens libres de la Hongrie moderne.

Un homme de cœur, jeune, savant, libéral, avant nous s'est dévoué à la cause hongroise, M. A. de Gérando. Il a produit trois beaux livres, que les historiens connaissent et estiment, mais que le public n'a pas assez lus ou retenus. Magyar par l'amour, — il avait épousé une Hongroise, — quand le canon gronda, ce brave écrivain de sa plume voulut faire une épée. Il partit de Paris, malade, arriva en Allemagne, et je ne sais dans quelle petite ville, apprit la soumission de Görgey, la défaite de sa patrie d'adoption, pleura et mourut.

Nous, qui ne sommes Hongrois par aucun autre lien que par la sympathie, nous avons eu l'audace de reprendre sa place vide, de relever sa noble plume si tôt abattue. Veuille la sainte mémoire de ce soldat de la pensée, mort au champ d'honneur, nous soutenir et nous protéger!

LA HONGRIE

SON GÉNIE ET SA MISSION

Pro libertate et justitia.

TÖKÖLI (*sa devise*).

Les dieux, qui ont donné à la plupart des hommes une lâche ambition, ont attaché à la liberté presque autant de malheurs qu'à la servitude. Mais quel que doive être le prix de cette noble liberté, il faut bien le payer aux dieux.

MONTESQUIEU.

I

LES HONGROIS ET LE CATHOLICISME

---

§ I.

Là-bas, à l'Orient, presque en Asie, encore en Europe, sur les deux rives du Danube, — le fleuve géant qui relie la Turquie à l'Allemagne, Mahomet à Jésus, — il est un beau pays, ombragé d'impénétrables forêts, traversé d'un bout à l'autre par de hautes chaînes de montagnes échelonnées en amphithéâtre autour d'un cirque colossal de plaines immenses, pays d'une nature indomptée, d'une fertilité extraordinaire, aimé du soleil et qui produit du vin doré, comme notre France, où vivent, côte à côte, les représentants de toutes les races entre lesquelles s'est disputée jadis la domination du monde, pays libre hier et qui le redeviendra : la Hongrie.

Parmi tous ces peuples aux physionomies distinctes, aux mœurs différentes, aux religions opposées, et qui ne se rattachent même pas par la communauté du langage,

il en est un, — celui auquel appartiennent les steppes du centre, — campé sous de petites maisons blanches alignées comme des tentes, au corps vigoureux, à l'allure guerrière, noble et solennel, fier et libéral, et qui, lorsqu'on lui demande son nom, répond orgueilleusement :

Je suis magyar !

Le peuple magyar a été grand dans le passé. Il fut grand dans le présent. Il sera grand dans l'avenir. Robuste barbare au temps de l'invasion, il devint plus tard le féal chevalier de la chrétienté et se suicida en la sauvant. Aujourd'hui trahi, mitraillé, exilé, embastillé, écrasé mais invaincu, il dort. Que l'heure de la régénération sonne et le peuple magyar se réveillera; et, sautant sur son brave cheval blanc, le sabre au poing, l'enthousiasme sur les lèvres, il s'élancera à la sainte bataille, lui, le vaillant preux de la liberté.

L'homme dont la vérité illumine le front, l'homme puissamment doué qui veut et qui doit sur cette terre accomplir une œuvre, cet homme ne meurt que l'œuvre faite, et plus tard il renaît en ce monde ou dans un autre et se charge d'une mission nouvelle.

Il en est de même des peuples. Ceux-ci ne doivent disparaître qu'alors qu'ils deviennent inutiles à la famille humaine, qu'ils gênent son évolution vers la justice. Mais ils peuvent, épuisés après la lutte, à bout de sang et de sacrifices, s'arrêter un moment sur le bord de la route, sommeiller et souffrir sur le lit de pierre de l'esclavage. Ainsi ils expient les fautes personnelles qu'ils ont dû commettre, lorsqu'ils s'oubliaient eux-mêmes pour veiller à l'intérêt général. C'est leur martyre à ces peuples poëtes qui ne vivent point de la vie réelle, prophètes dont le regard s'étend toujours au loin, héros qui restent sans cesse l'arme au bras, en sentinelle, la poitrine en face de l'ennemi, et qui négligent tout, excepté LE DEVOIR.

Mais par-delà le martyre, il y a le triomphe. Les peuples martyrs triompheront.

§ II.

Originaires du centre de l'Asie, ayant peut-être habité très-anciennement les pays situés au pied de l'Himalaya (1), les ancêtres des Hongrois faisaient partie de cette immense confédération de barbares qu'Attila lança sur le monde. Après l'orageuse dissolution de l'empire hunnique, ils recouvrèrent leur personnalité perdue dans l'unité attiléenne. Dès lors, tantôt réunis en un seul groupe, tantôt disséminés en bandes indépendantes, changeant aussi fréquemment de nom que de demeure, tour à tour vainqueurs ou vaincus, oppresseurs ou opprimés, alliés ou ennemis de leurs remuants voisins, durant des siècles, allant et venant le long de la mer d'Azof et de la Caspienne, du Don au Volga, du Caucase à l'Oural, de l'Oural aux Karpathes et au Balkan, ils errèrent sans cesse au travers de ces vastes régions confondues par l'ignorance antique sous les dénominations vagues de Sarmatie et de Scythie (2).

Vers le milieu du IXe siècle, la nation magyare, ainsi nommée d'un de ses chefs, Magor ou Mager, apparut définitivement isolée, et vint enfin s'établir sur les rives danubiennes. Tout d'abord, peut-être seulement en partie, devenue trop nombreuse en un pays trop aride, elle émigre du centre de la Russie actuelle un peu plus vers le sud, et s'arrête quelque temps en Lébédie, soumise aux Khazars ou alliée avec eux; poussée en avant, battue

(1) Voy. A. de Gérando, *Essai sur l'origine des Hongrois,* 2e édition, passim.

(2) *Le notaire anonyme du roi Béla*, chroniqueur extrêmement remarquable, le plus ancien de la Hongrie, et Thuroczi, en ses *Chroniques*, appellent *Scythia* la patrie des anciens Magyars.

par les Patsinakites, elle suit le cours des fleuves et fonde un premier établissement à Etelköz (Atel-Kusu), vers les embouchures du Danube, entre le Pruth et le Sereth, — 884 — (1). Cependant une autre bande, selon une opinion des plus accréditées, au lieu de descendre vers l'Europe, se serait dirigée vers l'Asie, et sans négliger d'entretenir longtemps des relations intimes avec l'autre branche de la nation mère, se serait arrêtée aux frontières de la Perse, où plus tard elle aurait adopté l'islamisme et enfanté le peuple des Turcs Ottomans (2). Il est plus probable encore qu'une troisième bande hongroise ne quitta point la Lébédie tout à fait en même temps que la première, pénétra d'abord un peu à l'ouest, sous le commandement d'Almos, descendant d'Attila, fit le siége de Kiew, obtint des habitants épouvantés des vivres, des guides et même des auxiliaires, et entra en Pannonie par le nord, tandis que l'autre partie du peuple magyar, abandonnant Etelköz, pillé par les Bulgares, envahissait la Transylvanie (3).

Ce fut alors qu'Almos abdiqua. La nation éleva sur le bouclier son fils Arpád, qu'elle se choisissait pour « duc et précepteur (4). » A lui dut écheoir l'honneur de rendre aux descendants des Huns cette terre promise de Pannonie, où le grand chef Attila avait jadis établi son « camp royal. »

Avant de régler l'invasion, Arpád envoie à la découverte Kusid, fils de Kund. Le messager revient bientôt apportant une gourde pleine d'eau du Danube, une gerbe de foin et une motte de terre (5). Le duc et les sept capi-

(1) Katona, *Hist. critica ducum,* pag. 124. — Voyez surtout le premier chapitre de l'excellente histoire de M. Szalay László : *Magyarország' Története,* t. Ier.

(2) Pray, *Annales veter. hung.*, pag. 312-314.

(3) De la sorte pourraient être adoptés les trois récits qui se contredisent : celui des Byzantins, celui de Thuroczi et celui de l'Anonyme.

(4) *Anonymi Belæ regis notarii Historia de septem ducibus Hungariæ,* cap. XIII.

(5) Thuroczi, *Chronica Hungarorum,* P. II, cap. III. — Et, en d'autres termes, l'*Anonyme,* cap. XIV.

taines se déclarent satisfaits des échantillons. L'armée se met en marche. Derrière elle se presse une foule confuse de femmes et d'enfants. Puis viennent d'immenses troupeaux de bétail et des chariots, les uns déjà remplis de butin, les autres vides, attendant le produit des victoires futures.

Grâce aux divisions intérieures, grâce surtout aux guerres des empereurs allemands et grecs contre leurs voisins barbares, grâce aussi au courage des émigrants, la conquête fut facile et rapide. Les Khazars, les Bulgares et les Moraves sont battus ; les anciens habitants du pays, Slaves et Roumains, sont repoussés dans les montagnes ; et les vainqueurs dressent leurs tentes au milieu des plaines de cette contrée qui désormais s'appellera de leur nom, « Magyarország » Magyarie, ou « Hungaria » Hongrie.

Les Magyars ont une patrie. Ils ne s'y fixent point encore. Pendant près de cent années, leur fougue native les emporte au combat. A cheval, toujours à cheval (1), l'arc sur l'épaule, la pique, le javelot et le sabre en main, ils s'élancent. Allemagne, Italie, France, toute l'Europe centrale est presque annuellement mise à sac. Les Hongrois sont devenus la terreur des Européens. On reconnaît en eux les impitoyables petits-fils de celui que les chroniqueurs appelaient le « fléau de Dieu » et le « maillet de l'univers. » On les désigne comme les bandes de Gog et de Magog dont parle l'Apocalypse, et qui doivent venir hâter la fin du monde.

Cependant, malgré l'épouvante générale, malgré les contes effrayants qu'elle inspire, l'Allemagne ose se lever en masse. L'empereur Otton le Grand surprend les ravageurs, arrêtés par les murailles d'Augsbourg, en fait une horrible boucherie, en noie cent mille dans le Lech — 955.

(1) « Le magyar est créé pour monter à cheval, dit un proverbe hongrois. »

Les Magyars se retirent, et, rentrés dans leur campement de Hongrie, renoncent désormais pour toujours à la dévastation de l'univers (1).

§ III.

Contraints au repos, les Magyars achèvent de s'établir en Hongrie et commencent à se civiliser. Ils ont retiré de leurs aventureuses expéditions un double avantage. Ils se sont mis en contact avec les Etats occidentaux qui s'organisent. Ils ont ramené un nombre considérable de prisonniers, et ces prisonniers, instituteurs de leurs maîtres, viennent aider les autochtones à leur enseigner les premiers éléments de l'agriculture et de l'industrie.

Cependant ils n'ont point encore adopté le christianisme. Il semblerait même qu'ils ne se hâtent point de le rechercher. D'Asie ils ont rapporté une religion nationale, une sorte de naturalisme panthéistique, qui, jusqu'à ce jour, a suffi à leurs âmes simples. Ils vénèrent les grandes forces : l'eau, l'air, principalement le feu, personnifié dans le soleil. Ils adressent des hymnes à la terre, d'où jaillit la moisson et la fleur, le fer et le diamant. Ils admettent le dualisme persan, Ormuzd et Ahriman, la lutte éternelle du Bien et du Mal. Comme tous les peuples enfants, ils sont superstitieux et se plaisent aux évocations des sorciers et des pythonisses. Pourtant, leur superstition est loin d'être cruelle. Au Dieu suprême, qui embrasse en lui toutes les divinités secondaires, au Dieu des Hongrois « Magyarok-Istene, » ils ne sacrifient jamais d'êtres humains : souvent ils lui offrent des animaux, presque toujours ils immolent des chevaux blancs. Leur respect envers les morts prouve

(1) Les ravages des Hongrois ont été étudiés complétement. Voir le remarquable travail de M. Louis Dussieux : *Essai historique sur les invasions des Hongrois.*

assez qu'ils croyaient à l'immortalité de l'âme. Autant le vaillant barbare tuait d'hommes à la bataille, autant, pensait-il, il aurait de serviteurs durant sa vie future (1).

Les Magyars avaient oublié de rapporter l'Evangile avec le butin de l'Occident. Auparavant même ils s'étaient alliés, ici avec les Grecs, là avec les Allemands, et ils n'avaient point songé à se laisser baptiser. Les vaincus, — ceux qu'ils avaient fait prisonniers dans leurs excursions européennes aussi bien que les habitants asservis de la patrie nouvelle, — les vaincus étaient chrétiens depuis longtemps déjà. Les vainqueurs ne les persécutèrent point : ils les laissèrent complétement libres dans leur conscience et dans leur culte. Mais eux, fidèles aux croyances paternelles, ils continuèrent à adorer leur dieu asiatique, sans néanmoins avoir aucune répulsion pour la doctrine de Jésus.

Le christianisme comprit qu'il y avait là une conquête à faire, une conquête facile, les nouveaux barbares étant tolérants par nature ; il l'entreprit. Il arriva chez les Hongrois de deux côtés en même temps, mais aussi sous deux formes différentes : de Byzance et de Rome, Grec et Latin.

A qui revient la première victoire, le premier baptême ? Est-ce à l'orthodoxie ? Est-ce au schisme ? Rome et Byzance s'en disputent encore l'honneur. Peut-être les deux Eglises ont-elles raison l'une et l'autre.

Voici une première hypothèse, la légende catholique.

En imposant la paix aux Magyars, les vainqueurs d'Augsbourg ont obtenu d'eux qu'ils ne s'opposeront point à l'entrée et à la prédication des missionnaires italiens et allemands ; qu'ils permettront à ces prêtres de construire des églises, de fonder des couvents, et ne gêneront en rien l'exercice du culte orthodoxe. Cette clause obtenue, l'empereur se hâte d'établir à Passau un quartier général

(1) Il y a fort peu de détails sur la religion primitive des Magyars. — Voyez l'ouvrage de M. Szalay, que nous avons déjà cité.

pour la propagande en Magyarie. Pilgrim est chargé de commander la pieuse expédition : il a sous ses ordres deux lieutenants choisis par le pape, Bruno et Wolfgang. Munis de pouvoirs extraordinaires, les trois apôtres se mettent en route, emmenant avec eux une longue armée de moines et de prêtres. Tout d'abord leur zèle rencontre une certaine opposition. Les Magyars tiennent à leur foi scythique. Ils hésitent et plus d'une fois résistent ouvertement. Les prédicants ne perdent pas courage. Peu à peu ils triomphent des hésitations, ils domptent les résistances. Ils ont déjà récolté une assez ample moisson de néophytes. Mais, pour gagner le peuple entier, il leur faut ses chefs. Or, Geyza est devenu duc suprême de la nation hongroise. Sans avoir perdu la rudesse sauvage de ses pères, Geyza possède une intelligence vive, un cœur ardent. Il ne hait point le christianisme. Il se sent même une secrète inclination pour les maximes évangéliques. Que la « Bonne Nouvelle » lui soit offerte par une bouche amie, et le descendant d'Attila ne refusera point de la recevoir.

En ce temps-là, une femme régnait sur les fils des Huns et dominait l'âme de leur chef. On l'avait appelée Beleknegini, ce qui veut dire, en dialecte slavon, « la belle maîtresse. » Elle méritait ce surnom, car elle était d'une éblouissante beauté. Etait-elle l'épouse légitime du duc? On ne sait. La polygamie n'existait point en principe chez les anciens Hongrois, mais souvent ils en usaient. Au reste, qu'importe! Admirable de visage, haute et forte ; amazone vigoureuse, qui, sans frein et sans selle, rien que par la force de ses jarrets, domptait les chevaux les plus rétifs ; puissante femme, qui savait vider les coupes écumantes et qui se ruait dans la mêlée, frappant et tuant avec autant de sang-froid que le plus brave des Magyars, Beleknegini était douée d'assez de qualités pour rendre fou un chef moins enthousiaste que Geyza. Geyza l'aimait. La « belle

maîtresse » le dominait. Un jour il prit fantaisie à Beleknegini d'écouter les missionnaires, de se convertir au catholicisme et de vouloir aussi convertir Geyza. Que pouvait faire le duc, ivre d'admiration et d'amour? Il s'agenouilla comme elle, inclina le front et reçut l'eau sainte. Des milliers de Magyars imitèrent leur général suprême. Pilgrim, Bruno et Wolfgang, grâce à la Clotilde danubienne, avaient vaincu (1).

A présent, voici une seconde hypothèse, la légende byzantine.

Deux princes magyars arrivent à Constantinople. On les reçoit à la cour. L'empereur les exhorte à renoncer aux erreurs hunniques. Ils se laissent persuader. On les baptise. De retour en leur patrie, ils s'empressent de répandre la religion qu'ils ont adoptée. L'un d'eux s'appelait Gyula, « Gylas, » et commandait les bandes hongroises de la Transylvanie. Peu de temps après, l'Eglise grecque nomme le patriarche Théophylacte évêque de Hongrie « Turquie. » Celui-ci vient prendre possession du nouveau diocèse, y est accueilli favorablement, et peu à peu convertit à la religion du Christ une partie notable des Hongrois transylvains (2). Plus tard, la fille de ce Gyula, Sarolta épouse Geyza, prêche l'Evangile à son mari, l'amène à se laisser baptiser et à faire baptiser le fils qu'il a eu d'elle, Vaïk (Etienne). Le chef étant chrétien, la nation se christianise rapidement (3).

Il est encore une troisième hypothèse, la légende polonaise.

Les historiens de Pologne revendiquent pour leur nation la conversion des Magyars. Suivant eux, Sarolta

(1) A. Thierry, *les Légendes d'Attila*, P. II, *Revue des Deux-Mondes*, 1852.

(2) Cedren., *Script. Byzant. Stritteri*, t. III, P. II, p. 619, 620.

(3) God. Schwartz. *Dissertatio in qua religionis Christ. initia inter Hung. Eccles. orient. adseruntur.* — Passim.

étant morte, Geyza épousa Adelhaïd, sœur de Miczislaw, et ce fut cette princesse qui, seule, initia le duc au dogme catholique. Cette opinion, que combat le silence des chroniqueurs nationaux (1), abandonnée par la plupart des écrivains postérieurs, a été reprise et adoptée de nos jours par un auteur très-estimé, M. Ladislas Szalay (2).

Ces trois légendes sont parfaitement acceptables. Il nous semble même très-facile d'y découvrir la vérité historique.

Lorsque les Magyars s'établirent en Pannonie, les autochtones et tous les peuples voisins étaient chrétiens. Par conséquent il est très-probable que le christianisme leur arriva à la fois et presque en même temps du Nord, de l'Est, de l'Ouest et du pays même. L'hypothèse polonaise n'a pas ici autant d'importance que les deux autres, les Polonais d'alors étant aussi orthodoxes que les Allemands. Sans l'infirmer, négligeons-la. Identifions Beleknegini et Sarolta, ce à quoi rien ne s'oppose (3), et nous aurons deux faits incontestables. La majorité des Magyars transylvains adopte l'hérésie de Photius, et leur conversion les rapproche des anciens habitants auxquels, grâce à la conformation du sol, ils sont forcés de se mêler incessamment. Mais dans la Hongrie supérieure un phénomène contraire se produit. Les Magyars ont occupé les plaines, abandonnant aux tribus slaves les montagnes. Surviennent Pilgrim, Wolfgang, Bruno, Adalbert, les missionnaires catholiques. Ils entourent l'épouse du duc. Celle-ci, nouvellement convertie, inhabile aux choses théologiques, renonce aisément à une secte en faveur d'une autre secte,

(1) L'Anonyne, Thuroczi, Ranzani ne parlent que de Sarolta, mère de saint Etienne. Hartvic (*Vita sancti Stephani*) va plus loin : il affirme que Geyza n'eut qu'elle pour femme et qu'elle lui survécut.

(2) T. I, p. 40, 41, 42.

(3) Totum regnum viri manu tenuit et quæ erant viri gerebat, dit de Sarolta, le biographe de sainte Adelhaïd (in *Actis sanct. mensis aprilis,* ad diem xiii, v. iii.) — Pray, *Annales reg. Hung.* P. I, p. 376.

et la Hongrie se trouve englobée dans l'unité romaine. Les vaincus, les Slaves sont grecs; les vainqueurs sont catholiques. Cette différence dans la foi, confirme, perpétue la diversité, l'opposition dans la race. La fusion, qui commençait à s'effectuer dans les montagnes transylvaines grâce à la religion grecque, est arrêtée et rompue par le catholicisme. Voilà pour la Hongrie son premier effet : il affermit l'antagonisme des races; et ce dangereux antagonisme dure encore!

§ IV.

Après le baptême de Sarolta, de Geyza et de leur fils Vaïk, qui dès lors prend le nom d'Etienne, la Hongrie semble être définitivement acquise au christianisme. A l'origine, aucune opposition violente ne se manifeste. Plus tard, elle éclatera.

Quelques années après la mort de Geyza, il y eut une première révolte, fort sérieuse. Elle avait pour cause l'influence exorbitante que s'était attribuée le clergé catholique, entièrement composé d'étrangers, et pour but le rétablissement des croyances hunniques, proscrites par les prêtres et par le duc. Le chef de cette révolte se nommait Kupa. Comte de Sümegh, parent de famille arpadienne, et par lui-même très-puissant, il se vit bientôt à la tête d'un nombre immense de Magyars, qui croyaient leur nationalité en péril, et tenaient à conserver le culte de leurs ancêtres. Il soulève donc la Hongrie transdanubienne, patrimoine ducal; et, en semant partout sur ses pas la dévastation et l'incendie, il vient assiéger Veszprim — vers 998. — La ville ferme ses portes, résiste. Etienne a le temps de rassembler ses sujets fidèles; il surprend les païens, prêts à donner l'assaut. La bataille s'engage, de part et d'autre on lutte

avec courage, avec acharnement. Enfin Kupa est tué en combat singulier par Venczellin et ses troupes désespérées se débandent. Etienne, victorieux, fait couper en quatre morceaux le corps de son ennemi, et les lambeaux du cadavre sont exposés à Vesprim, à Györ, à Esztergom, et dans la plus populeuse des villes transylvaines afin que soient terrifiés les ennemis de la vraie religion (1).

Cependant Etienne, devenu roi, eut encore une lutte à soutenir pour assurer le triomphe de l'Evangile. Son oncle, Gyula le Jeune, capitaine de Transylvanie, protesta contre la fondation de l'évêché d'Albe-Julie. Les débris de la précédente révolte se rassemblèrent autour de lui, et malgré les remontrances de son parent, le capitaine prit les armes et envahit la Hongrie. Etienne, qui s'était rapidement préparé à la défense, s'élança contre Gyula avec une nombreuse armée, le vainquit, le fit prisonnier et le laissa mourir dans un cachot (2). Ces deux victoires affermirent la religion. Tant que vécut Etienne le Saint, le paganisme se tint immobile.

Le règne de Pierre fut rempli de troubles civils, qui permirent aux païens d'organiser une nouvelle attaque contre le catholicisme. Des milliers de Magyars, commandés par Vátha, prononcèrent la déchéance du roi, rappelèrent les ducs exilés, allèrent les recevoir à la frontière de Pologne, et élurent roi l'un d'eux, André. Mais celui-ci, pour obtenir la couronne, dut jurer que, lors de son inauguration solennelle, il abolirait toutes les lois favorables au culte nouveau, et rétablirait l'ancienne religion barbare, en laissant à ses sujets pleine liberté de raser les églises et d'égorger les clercs. Grâce à ces concessions, André put conquérir presque toute la Hongrie et s'empa-

(1) Thuroczi, P. II, cap. XXVIII. Bonfinii, *Rerum Hungaricarum* decad. II, liv. I. Ranzani, *Epitome* ind. VIII.

(2) Thuroczi, P. II, cap. XXIX. — Anonyme, cap. XXVII.

rer d'Albe-Royale. Les païens l'y conduisirent le fer à la main, non sans noyer quelques évêques et sans martyriser un grand nombre de chrétiens (1). Maître de la capitale, André ne hâta point son couronnement. Au contraire, comme la nouvelle de la mort de Pierre s'était déjà répandue, il attendit qu'elle se confirmât et vînt ôter tout prétexte à la redoutable prise d'armes à laquelle il devait son trône. Quelques mois s'écoulèrent, et peu à peu les soldats païens, ennuyés de n'avoir plus à combattre, se séparèrent et rentrèrent chez eux. Alors le roi élu convoqua les évêques et les prêtres survivants, réunit les seigneurs dont il était sûr, se fit couronner du saint diadème, et, croyant l'heure de l'audace arrivée, décréta le rétablissement du christianisme, la stricte observation des lois stéphaniques, enfin fonda trois jours de vigile et de jeûne pour obtenir de Dieu le pardon des crimes qui venaient d'être commis par la nation (2). — 1047.

Une guerre avec l'Allemagne — 1049-1052 — détourna le paganisme d'une révolte imminente. Elle ne se produisit point sous André. Mais elle était prête quand Béla Ier, en 1061, monta sur le trône de Hongrie.

Voyant que décrets, persécutions et guerres, rien ne réussissait à imposer la religion catholique à la totalité des Magyars; qu'un certain nombre d'opposants persistaient quand même à adorer Istén et les forces de la nature, Béla Ier, roi très-clément, — « rex clementissimus, » — digne de l'éternelle béatitude, convoque à Albe-Royale une diète générale, où furent admis même des paysans et des serfs. Deux vieillards sachant bien s'exprimer durent être envoyés par chaque village, — « de singulis villis duo

(1) Thuroczi, P. II, cap. XXXIX, XL; *Biograph. sancti Gerardi*, cap. XIX et XX. — Katona, *Hist. critic. regum Hung.* T. I, p. 685.

(2) *Decreti* sancti Ladislai, L. I, cap. XXXVII. — Thuroczi, P. II, cap. XLI, XLII.

seniores facundiam habentes. » — A l'appel du pieux souverain, les députés accoururent. Mais les commettants, gent soupçonneuse, prétendirent surveiller les actes de leurs mandataires, et se déplacèrent aussi. Béla se vit donc contraint de recevoir et d'entendre les délégués de la plèbe, qui grondait, tumultueuse, autour de son palais.

Voici ce qu'ils réclamèrent :

« Le droit de vivre en païens, comme leurs pères ; la « faculté de lapider les évêques, d'exterminer les prêtres, « d'étrangler les clercs, de pendre les collecteurs de dîmes, « de démolir les églises et de briser les cloches. »

Le bon roi demande trois jours pour en délibérer avec ses ministres. La plèbe y consent. Trois jours se passent. De répònse, point. La plèbe alors réclame à grands cris.

« — Que cela soit ! que cela soit ! » hurle-t-elle mille fois.

Le prince n'apparaît pas. A sa place, des soldats armés de toutes pièces se présentent, se précipitent sur « la vile multitude, » qui n'a pour se défendre que quelques bâtons et les pierres du chemin, et — « occidendo, ligando, « flagellando » — assurent, après une lutte acharnée, après un horrible massacre, l'inviolabilité du dogme catholique, apostolique et romain (1).

Saint Ladislas paracheva l'œuvre de saint Etienne et de Béla, mais plus légalement. Par un décret rendu sous son règne, la dîme fut rendue aux ecclésiastiques et des mesures furent prises pour que nul ne pût s'abstenir de la payer. Les églises détruites durent être réédifiées aux frais des paroissiens. Enfin deux lois spéciales furent lancées contre les derniers sectateurs du paganisme :

Quiconque sera surpris dans les bois, près des fontaines, sur les roches, sacrifiant selon l'antique usage, sera condamné à l'amende d'un bœuf (2).

(1) Thuroczi, P. II, cap. XLVI.— Ranzani, *Epitome rer. Hung.,* ind. X.
(2) Sancti Ladislai *Decret.* L. I, cap. XXII, *in corp. juris hungar.*

Quiconque aura violé les lois ecclésiastiques, n'aura point fidèlement observé le repos des dimanches et des jours de fête, ne se sera point abstenu de viande les jours de vigile et n'aura point jeûné les jours de jeûne, subira, incarcéré, un jeûne de douze journées (1).

Le mouvement antichrétien, dont nous venons de retracer à larges traits l'histoire, avait duré près d'un siècle, 990-1092.

§ V.

De ces faits il résulte que le christianisme se propagea librement et facilement en Hongrie tant qu'il ne fut pas imposé à la nation, mais que du moment où le roi, plaçant le clergé catholique à la tête de l'Etat, le comblant de dignités et de biens, et ne daignant plus s'aider des conseils des soldats conquérants, prétendit forcer son peuple à accepter toute la féodalité ecclésiastique de l'étranger, de Rome, ce peuple se souleva et ne put être définitivement réduit à l'orthodoxie que par un abus de la force brutale.

Cette vérité devait être constatée. Elle prouve d'une part le libéralisme inné de la race magyare ; de l'autre, son esprit de résistance lorsqu'on enfreint envers elle les lois de l'immuable justice. Ne prouverait-elle pas encore que la Hongrie a en quelque sorte pressenti, dès les premiers temps de son existence historique, que tôt ou tard le catholicisme lui serait fatal ?

Du reste, au fond de ces tendances païennes d'autrefois, nous aimons à découvrir quelque chose de plus qu'une répulsion contre tel ou tel culte, contre telle ou telle organisation cléricale. Nous y apercevons déjà, en germe, le

(1) Sancti Ladislai *Decret.* L. I, art. xxv.

beau sentiment de tolérance religieuse qui fit la gloire et la force de la Hongrie moderne, qui lui mérite un rang si élevé parmi les nations philosophiques de notre époque douteuse. Et puis, ne sent-on pas aussi dans cet attachement des Magyars au culte de leurs ancêtres, une affection réelle et profonde pour cette sainte nature, tant aimée de leurs pères et que proscrivait et anathématisait la foi nouvelle.

Que fit en effet la Renaissance? Elle protesta contre le moyen âge, elle ébranla le catholicisme au nom de la nature. La « sublime mère des choses » réapparut triomphante, et ce fut sur le panthéisme de l'antiquité, retrouvée et reconnue, que s'éleva l'autel de l'avenir, l'autel indestructible où trône la raison.

Grâce à la ferveur et surtout à la violence de ses premiers souverains, la Hongrie resta catholique tant que vécut le moyen âge. Elle poussa le dévouement jusqu'à s'épuiser en combattant ses frères, les Turcs, pour sauver l'Europe de l'islamisme. Elle se laissa même fanatiser à ce point que, comprimant ses sentiments intimes, elle tira l'épée contre les disciples du martyr bohémien, elle aida l'erreur romaine à triompher de la vérité hussite. Mais aussi plus tard, au seizième siècle, après Mohács, après l'abandon et le martyre, elle pencha naturellement du côté du protestantisme, et dès lors, affranchie des dogmes tyranniques, elle recouvra le sentiment perdu du Vrai et du Juste, et fut une des premières à comprendre et à proclamer le noble principe moderne : la tolérance en matière de religion.

Ces deux mouvements contradictoires ne sont pas uniquement les conséquences des aventures politiques. Ils ne se produisent point isolés, sans lien réel qui les joigne l'un à l'autre. Bien au contraire, le mouvement de liberté est en quelque sorte le résultat du mouvement de foi. Les dé-

crire, expliquer par suite de quelles métamorphoses continues le peuple hongrois, jadis bras droit du pape contre le sultan, peu à peu se sépare de Rome et s'en affranchit tout à fait dès que Luther et Calvin ont offert à l'âme humaine un christianisme nouveau, ce serait raconter l'histoire ecclésiastique de la Hongrie. Nous essaierons ici d'en esquisser, en quelques pages, non point la tradition, mais le sens logique.

§ VI.

D'abord, quels furent les rapports du royaume de Hongrie avec le saint-siége ?

Vainqueur du duc de Sümegh, Etienne peut imprimer un mouvement décisif à la propagande catholique. Pour la mieux diriger, de sa propre autorité, il divise l'Eglise hongroise en douze provinces, et à ces diocèses, par lui seul créés, il nomme des évêques. La métropole, centre d'action, est établie à Esztergom, alors capitale du duché magyar.

C'était, il faut l'avouer, un attentat assez audacieux contre l'omnipotence du successeur de saint Pierre, qui jadis avait établi en Pannonie une toute autre organisation épiscopale. Sylvestre II se garde bien de relever cette preuve d'indépendance ; c'eût été compromettre la conversion encore mal assurée de plusieurs millions d'hommes, braves et remuants. Loin de là, le pape accueille en père les vœux de ce nouveau fils, un peu rebelle. Il reçoit son ambassadeur avec une extrême satisfaction, et lui accorde tout ce que demandait son maître : l'investiture royale, la confirmation de ce qui avait été établi pour la plus grande gloire du vrai Dieu. Bien plus, en permettant à Etienne de prendre le titre de Roi, il y ajoute le titre d'Apôtre ; en signe de royauté, il lui fait remettre une couronne ; en signe d'apostolat, il lui envoie une croix double, semblable

à celle que l'on porte devant les nonces et les légats (1). Par le fait, la cour de Rome conférait au premier roi des Hongrois le droit de représenter la personne papale en ses Etats, et, partant d'organiser les diocèses, de fonder les couvents, de distribuer les bénéfices grands et petits, et d'en élire les titulaires.

Mais cette haute prérogative, si généreusement concédée, pourrait-elle, avec la royauté, être transmise aux successeurs de saint Etienne ?

On a volumineusement discuté à cet égard, surtout au dix-huitième siècle, lors de cette fameuse prise d'armes scientifique, dont la cause fut la découverte de Lettres Sylvestrines plus ou moins authentiques, et qui n'aboutit théoriquement à rien (2). Par bonheur les faits parlent ici d'eux-mêmes. Les rois de Hongrie, sans autorisation spéciale, placèrent la double croix dans leurs armes, et conservèrent, avec la dénomination d'apôtres, la puissance apostolique (3). Saint Ladislas et Kálmán, à la fin du onzième siècle et au commencement du douzième, l'exercèrent dans toute sa plénitude. Leurs décrets en font foi.

Cependant la cour de Rome désirait vivement reprendre aux rois magyars un droit qui, prétendait-elle, n'avait été cédé que provisoirement par Sylvestre II à Etienne I[er] seul. La confirmation des évêques ne lui suffisait pas. Elle voulait posséder la faculté de les choisir elle-même, librement et sans conteste. Cédant aux obsessions pontificales, Geza I[er] avait promis au pape de ne transférer d'un siége à un autre et de ne déposer aucun évêque sans avoir obtenu son assentiment préalable. Alexandre III fut assez habile pour faire sanctionner cette simple promesse par

(1) Kollár, *Historia diplomat. juris patronatus,* p. 41.

(2) Voy. les lettres dans Pray, P. I, p. 7 ; Katona, t. I, p. 9 ; Palma, *Heraldic. hungar.*, p. 9.

(3) La loi hongroise appuie expressément sur ce point. — Verböczi, *Opus tripartitum juris consuetudinarii,* P. I, t. II, § II et III.

Etienne III (1). Ce premier succès encouragea le saint-siége. Il essaya d'amener Béla III à renoncer, pour lui-même et pour ses successeurs, à son patronage sur les églises hongroises. Mais Béla III, quoique fort respectueux envers le « représentant de Dieu sur la terre, » ne voulut rien entendre : il conserva à son royaume l'indépendance ecclésiastique que ses ancêtres lui avaient acquise (2).

Après l'invasion des Mongols, en 1242, il fallut restaurer l'Eglise hongroise anéantie. Béla IV reprit l'œuvre d'Etienne I[er] et la paracheva exactement de la même manière. Il fit venir des prêtres étrangers et distribua entre eux les évêchés reconstitués. Plusieurs de ces évêques prétendirent n'obtenir leur bénéfice et leur dignité que du bon vouloir du saint-siége. Béla réclama auprès d'Innocent IV, et les récalcitrants durent se soumettre aux constitutions anciennes (3).

Les successeurs de Béla persévérèrent à défendre l'autorité apostolique du roi contre l'ambition papale. Elle se maintint tant que régna la dynastie arpadienne. Charles Robert et Louis le Grand, qui devaient beaucoup au saint-siége, ne consentirent jamais à aliéner le patronage traditionnel. Sigismond fit plus. Il s'était attribué le rôle de pacificateur du monde chrétien. Il en profita pour faire reconnaître, par le concile de Constance, l'indépendance de l'Eglise hongroise. Il fut admis dès lors, en principe comme en fait, que la nomination des évêques et la collation des bénéfices appartenaient à perpétuité au roi de Hongrie. Le pape n'avait qu'à confirmer et à consacrer les élus du roi (4).

(1) Kollár, *Hist. diplomatica juris patronatus reg. Hung.* p. 120.
(2) Katona, t. IV, p. 277-295.
(3) Palma, *Notitia rerum Hungaricarum,* Béla IV, § VI.
(4) *Tripartitum,* P. I, tit. X, § III.

N'oublions point de mentionner une loi rendue sous Mathias Corvin, et qui démontre assez combien faible était la juridiction papale en Hongrie, au quinzième siècle :

« Quiconque, sans avoir soumis sa cause aux tribunaux sacrés du royaume, osera la déférer à Rome, sera condamné à la perte de son bénéfice, s'il est clerc ; à mort, s'il est laïque (1). »

On sait enfin qu'en 1758, Clément XIII conféra aux empereurs autrichiens, par bref spécial, le titre d' « Apostoliques, » qu'ils étaient autorisés à prendre en leur qualité de souverains hongrois.

§ VII.

Nous venons de prouver l'indépendance de l'Eglise magyare. Nous devons affirmer à présent que la nation elle-même ne consentit jamais à subir politiquement la suprématie romaine.

Plus d'une fois, au moyen âge, alors qu'elle aspirait à dominer les peuples et les rois, la théocratie papale s'efforça d'enrôler les Magyars parmi ses sujets.

— Le royaume de Hongrie appartient à saint Pierre, disait-elle. Saint Etienne le lui offrit. Saint Pierre, par l'entremise de Sylvestre, l'accepta. Donc, comme le fondateur de la monarchie, tous les princes hongrois doivent recevoir leur couronne des successeurs de Pierre et de Sylvestre : la Hongrie n'est qu'un fief catholique, son roi est le vassal du pape.

Cette doctrine se réfute par son absurdité même. Etienne Ier, — l'histoire l'atteste, — n'a point reçu de Rome sa royauté. Il l'a prise du consentement de son peuple. Rome ne lui en a expédié que la consécration re-

(1) Mathiæ I *Decret.* III, art. IX.

ligieuse et l'emblème. Et, d'autre part, étant même admis qu'Etienne le Saint ait été assez pieusement insensé pour se jeter corps et âme entre les bras de la papauté, eût-il pu lui faire donation de ce qui ne lui appartenait point en propre, du peuple hongrois tout entier?

Au reste, dès le onzième siècle, le siècle même d'Etienne, les prétentions que Rome afficha plus tard, après coup, Rome les ruine elle-même. Le roi Pierre se soumet à l'empereur d'Allemagne ; aucune protestation ne l'en empêche. André Ier songe à recouvrer sa complète indépendance ; Léon IX l'engage à ne point s'affranchir de la suzeraineté de Henri III (1). En ce temps-là le Sacerdoce s'accommodait avec l'Empire.

Mais bientôt les choses changèrent. Hildebrand devint pape. Le « serviteur des serviteurs de Dieu » prétendit se faire le maître des maîtres des peuples. Grégoire VII n'oublia point de compter la Hongrie parmi les conquêtes qu'il rêvait. Salamon venait d'être chassé par son peuple, et l'empereur l'avait en vain assisté de ses armes. Ne trouvant pas la puissance temporelle de Henri IV assez efficace, le malheureux prince déposa ses dernières espérances aux pieds de l'autorité spirituelle. Il réclama l'intervention de Grégoire. Le pape lui écrivit une longue lettre, pleine de vertes remontrances, où il lui reprochait sa conduite comme souverain et surtout son alliance impie avec l'ennemi du représentant de Dieu sur la terre. De plus, il l'engageait, s'il avait le désir de recouvrer sa couronne et de la conserver, à se soumettre entièrement à la suprématie du père des fidèles, qui seul avait le droit et le pouvoir de le créer roi (2).

(1) Pray, *Annales regum,* P. I, p. 54.

(2) . . . . . Nam, sicut a majoribus patriæ tuæ cognoscere potes, regnum Hungariæ sanctæ Romanæ Ecclesiæ proprium est; a rege Stephano olim B. Petro cum omni jure et potestate sua oblatum, et devote traditum. *Ex litteris Gregorii VII,* 1074, ap. Katona, t. II, p. 346.

Cependant les nobles magyars s'étaient choisi un nouveau souverain, Geyza. Mais celui-ci, n'osant pas s'emparer d'une autorité dont un autre prince vivant était légitimement titulaire, demanda conseil à Grégoire VII. Le pape, dans ses lettres, ne lui donne point le titre royal; mais, tout en l'appelant « duc, » il lui recommande le soin de la religion, la prospérité des églises, et lui fait entrevoir qu'il le laissera volontiers gouverner royalement (1). Geyza mourut peu après (1077). Salamon vivait encore. Les Hongrois ne voulant de lui à aucun prix, se réunirent et proclamèrent roi le frère de Geyza, Ladislas Ier.

On a prétendu que saint Ladislas avait obtenu la Hongrie de Grégoire VII « à titre de fief. » Cela est faux. Ladislas ne dut sa couronne qu'à l'élection nationale. Il fut inauguré de la même manière que ses prédécesseurs et comme tous les rois magyars, fut ceint du diadème stéphanique. Les chroniqueurs hongrois n'ont jamais fait mention de l'investiture du pape. Il est impossible qu'un fait d'une telle importance ait été oublié par eux.

Donc Grégoire VII, malgré tant de circonstances favorables, malgré son ambition et son habileté, ne réussit point à rendre la Hongrie esclave du catholicisme. Elle l'était si peu en 1096 qu'elle ne partit point pour la croisade et poussa l'indépendance jusqu'à châtier l'insolence et les rapines des aventuriers barbares que la politique romaine lançait à la guerre sainte. Ceci mérite quelques développements.

Kálmán régnait lorsque Pierre-l'Ermite arriva sur les frontières de Hongrie avec l'avant-garde de la pieuse armée entraînée par son éloquence à la folle conquête du tombeau de Jésus. Kálmán lui donne sans peine la permission de traverser son royaume. Mais les croisés se

(1) Katona, t. II, p. 362.

croient déjà en pays ennemi; ils pillent les cités, ravagent les campagnes, exercent d'épouvantables violences. Szemlin ferme ses portes devant eux. Ils s'arrêtent, prennent la ville d'assaut, massacrent sa population et poursuivent leur route vers l'Orient, chargés de butin. La seconde bande se présente. Kálmán lui défend le passage. Elle se rit de l'interdiction royale, franchit la frontière, saisit, viole, brûle et massacre tout ce qu'elle rencontre. Le roi a rassemblé une armée. Près de Györ, il surprend les croisés, les écrase, jette les survivants hors de ses Etats. Advient enfin la troisième colonne, la chevalerie. Godefroid de Bouillon la commande. Kálmán ne l'autorise à passer par son royaume, qu'après avoir obtenu des excuses pour les violences commises et s'être fait donner des ôtages de grand nom, qu'il rendit fidèlement à la frontière orientale (1).

Sous Geyza II, les croisés reparurent. Leur chef, l'empereur Conrad, profita de la circonstance pour rançonner la Hongrie. Elle fut si radicalement mise à sec que l'année suivante des milliers d'hommes y moururent de faim (2). Enfin en 1202, au lieu de s'en aller accomplir leur vœu par delà la Méditerranée, les soldats du Christ firent un détour et se mirent à enlever Zara, qui appartenait aux Hongrois et que désiraient leurs alliés, les Vénitiens. On les excommunia, mais Venise garda la ville.

Certes, tout cela n'était pas propre à exciter la piété et l'enthousiasme des Magyars en faveur de la croisade. Longtemps aussi ils furent sourds aux obsessions des papes. Mais enfin, ils durent y céder. Le mouvement général les entraîna. Encore en Hongrie cette unique croisade fût-elle une affaire de prince bien plutôt qu'une affaire de peuple. Lors de la guerre civile entre le roi Emeric et le

(1) Katona, t. XIII, p. 119 et 129.
(2) Thuroczi, P. II, cap. LXV, LXVI.

duc André, Innocent III et les princes allemands intervinrent. Grâce à eux, les frères ennemis se réconcilièrent. Profitant de l'occurrence, le Pontife fit spécifier dans le traité de paix, que les deux princes juraient de se croiser et partiraient pour la Terre-Sainte dès que les troubles seraient tout à fait apaisés. Emeric mourut sans avoir rempli sa promesse. Mais, harcelé par Rome, André II partit enfin —1217.—De son inutile expédition il ne retira que le surnom de « Hiérosolymitain, » surnom fort glorieux sans doute, mais qui lui avait coûté toutes ses ressources financières. Quand il revint, son royaume était en proie aux plus horribles divisions. La nation entière était soulevée contre lui.

Dès lors, la lutte entre la royauté et le sacerdoce s'anime. Ce même André II enlève aux tribunaux ecclésiastiques toutes les causes dotales, matrimoniales et testamentaires, qui leur appartenaient auparavant. Il ne cède que devant l'interdit (1). En 1279, le synode de Bude, réuni par le nonce de Nicolas III, pour la réformation des mœurs du clergé hongrois, prétend en même temps se mêler de corriger les vices des laïques. Le mécontentement public, surexcité, va jusqu'à l'accuser d'avoir reçu les pouvoirs du pape pour prononcer la déchéance du roi. Ladislas IV, furieux, attaque le synode par la famine, le contraint à se dissoudre et ne retient pas l'envoyé du saint-siége, qui fuit en Pologne. Mais peu après l'audacieux souverain, à l'intercession du pape, de l'empereur et des rois de Bohême et de Sicile, revient sur ce qu'il a fait et rappelle le légat (2).

Sous le dernier descendant mâle de la race arpadienne, la lutte s'élargit encore. Le Pontife n'avait contre lui que des rois. Il a maintenant tout un peuple. Rome n'a point

(1) Pray, *Annales*, P. I, p. 237.
(2) *Ex litteris Martini IV* et *Ladislai* ap. Pray, P. I, p. 349-353.

daigné reconnaître la légitimité d'André, élu librement par la diète et légalement inauguré : elle soutient les prétentions de la maison d'Anjou et veut imposer à la Hongrie un prince napolitain. Nicolas IV, Célestin IV, Boniface VIII et Clément V rappellent et défendent leur prétendu droit d'investir les souverains magyars. La Hongrie refuse de le reconnaître. La papauté sème la guerre civile. La Hongrie est en armes. La papauté lance l'excommunication contre quiconque ne reconnaîtra pas son candidat, Charles-Martel, puis Charles-Robert. La Hongrie excommunie le pape (1) et élit successivement deux rois. Enfin, Charles d'Anjou est maître de Bude et de la majeure partie du territoire. La Hongrie refuse encore de reconnaître l'investiture papale. Charles-Robert ne peut être accepté par la nation que du jour où, renonçant à admettre que le souverain Pontife a eu le droit de lui décerner la couronne, il consent à la demander aux suffrages de la diète rassemblée sur le Rákos, — 1290-1308 (2).

Les souverains de la maison d'Anjou, Charles-Robert, Louis le Grand et Marie vécurent en bonne intelligence avec le saint-siége. Ils lui firent certaines concessions financières, mais rien au delà. Sigismond de Brandebourg eut le bonheur de rétablir l'unité catholique que trois papes ou antipapes compromettaient. Il en profita, nous l'avons dit, pour faire consacrer une fois de plus les libertés de l'Eglise hongroise.

Désormais les évêques romains ne réclameront plus leur faux droit d'imposer des souverains à la Hongrie. Pourquoi chercheraient-ils à présent à mécontenter la sentinelle de la chrétienté ? Voici venir le Turc. Il menace Constantinople. Et ce ne sera pour lui qu'une étape. Il a juré d'aller jusqu'à Rome faire goûter à ses chevaux l'eau du Tibre.

(1) Thuroczi, P. II, cap. LXXXVI.
(2) Voy. dans Katona et Pray le règne d'André III.

A cette heure fatale, où le salut du christianisme est remis en question par la barbarie, la papauté aima la Hongrie d'un amour incroyable. Et la Hongrie prêta l'oreille à ses flatteries intéressées. Elle crut à ses promesses. Fervente dans sa foi aveugle, elle combattit héroïquement. Deux siècles durant, elle confondit le catholicisme avec sa nationalité, si bien qu'elle sauva l'un et compromit l'autre. Grâce à qui ? Grâce à ce successeur de saint Pierre, qui la vanta et la soutint d'illusions tant qu'elle fut forte, et qui l'abandonna et l'excommunia dès qu'elle fut faible.

Or, il arriva ceci : le peuple hongrois devint l'allié du Turc et se fit protestant.

§ VIII.

Rendons au clergé de Hongrie la justice qui lui est due. Lorsque, — longtemps après la conversion des Magyars, — il en vint à se recruter uniquement dans la nation, comme elle, il fut libre et oseur. A l'ombre de la royauté, il avait grandi et prospéré. Il fut l'allié constant de la royauté. Au treizième siècle, nous le voyons s'opposer à Grégoire IX, qui demande trop en sa faveur (1). Peu à peu il s'est acquis l'élection des évêques par les chapitres. Il ne s'oppose point à la confirmation constitutionnelle octroyée par le roi. Mais il lutte avec courage et persistance contre les envahissements romains. Nous l'admirons, sous André III, assistant aux diètes, pratiquant l'élection royale avec les barons et les nobles patriotes, et défendant de toutes ses forces, de ses banderies comme de ses censures, le droit électif attaqué par l'usurpation papale. Nous l'admirons encore, sous Charles-Robert, refusant de payer les « annates » et le

(1) Pray, *Annales,* P. I, p. 237-241.

« subside pour la Terre-Sainte (1). » Nous le louons surtout d'avoir su montrer, lors de la guerre turque, qu'il ne savait pas seulement prêcher, qu'il savait aussi combattre avec vaillance.

Mais tout clergé a ses défauts, tout clergé s'altère, en Hongrie comme ailleurs. Or, à la fin du quinzième siècle, les prêtres magyars ne valaient guère mieux que les prêtres d'Allemagne. La simonie et l'intolérance étaient leurs moindres vices. Ils étaient extrêmement riches et non moins corrompus. Ils avaient accaparé toutes les places et tous les honneurs que les rois, bons catholiques, leur avaient laissé prendre. Leur tyrannie n'était déjà plus supportable.

La petite noblesse, qui avait si largement dépensé son sang et ses richesses contre l'islamisme, enviait la fortune et la puissance du clergé. Ses plaintes se manifestèrent pour la première fois au milieu des troubles dont fut rempli le triste règne de Wladislas II. Báthori, son organe, osa réclamer ces équitables énormités :

Chaque prêtre ou prieur ne pourra jouir que d'un seul bénéfice ;

Les droits et prérogatives de l'Ordre ecclésiastique seront égaux aux droits et prérogatives de l'Ordre laïque ;

La dîme sera abolie ;

Le clergé perdra toute prééminence politique.

Les nobles ne purent rien obtenir à la diète de Pesth, — 1497. — Mais, l'année suivante, à Bude, ils revinrent à la charge, et ceci fut décrété :

Les ecclésiastiques possédant plusieurs bénéfices choisiront celui qui leur conviendra le mieux et renonceront à tous les autres ;

Aucun prélat ne pourra désormais être nommé comte suprême, et ceux qui ne prouveront pas qu'ils tiennent leur

(1) Palma, *Notitia rer. Hung.* P. II, p. 64.

comitat des saints rois Etienne et Ladislas, perdront le titre et l'honneur de comte ;

Les ecclésiastiques ne pourront s'attribuer à perpétuité les biens qu'ils acquerront par achat ou à titre de gage ;

Enfin, la dîme sera réduite et sa perception mieux réglée, etc., etc. (1).

Les troubles intérieurs et les invasions ottomanes empêchèrent ces lois d'être exécutées. Les griefs de la noblesse subsistèrent donc jusqu'au moment où Luther brûla la bulle à Wittenberg, et cette inimitié, déjà ancienne, des laïques contre les prêtres, n'aida pas peu à l'établissement du protestantisme en Hongrie.

Cette première cause, cependant, ne fut pas la seule. Il en est une que nous devons poser en première ligne : le caractère indépendant et raisonneur du peuple magyar. Le catholicisme condamnait toute discussion : il fermait le doute avec un mystère. Le protestantisme, en ouvrant la Bible, donnait une issue à la libre pensée. Il dut plaire, il plut instinctivement aux Hongrois.

Les idées de la Réformation s'introduisirent en Hongrie aussitôt après leur naissance. Apportées des universités allemandes par les fils des magnats et des nobles riches qu'on y envoyait s'instruire, elles commencèrent à se répandre dans la haute société. Presque en même temps, les marchands les jetaient dans la petite noblesse, la bourgeoisie des villes royales et le peuple des campagnes. Dès 1521, un libraire vendit aux Saxons d'Hermanstadt les livres de Luther. Ils pénétrèrent peu à peu, soit directement d'Allemagne, soit par la Transylvanie, dans la Hongrie transdanubienne.

Le clergé catholique s'en aperçut et réclama aussitôt l'application des lois portées contre les hérétiques par

(1) Wladislai II *Decret.* III, art. LV, LVI, LVII, etc.

les rois anciens et renouvelées récemment par Mathias I[er] et Wladislas II. En 1523 et 1524 la diète prononça la peine de mort contre tous ceux qui oseraient abjurer la vraie foi (1). Un bûcher fut dressé au milieu de Bude, et un libraire de la ville, convaincu d'avoir mis en circulation des bibles en langue vulgaire et des brochures contre Rome, fut publiquement livré aux flammes. Ce libraire fut l'unique martyr. L'invasion turque, qui suivit Mohács, éteignit le bûcher qui, du reste, se serait éteint de lui-même.

La Hongrie est à demi conquise par les Ottomans. La Transylvanie et les provinces voisines appartiennent à leur allié Jean de Zápolya. Ferdinand de Habsbourg occupe le reste. Grâce à la guerre civile et à la guerre extérieure, le protestantisme se répand facilement et rapidement. Luther a l'habileté d'inviter par lettres plusieurs hauts personnages magyars à accepter et à protéger ses doctrines. Il manifeste même une profonde sympathie pour la nation hongroise en dédiant à la veuve du roi Louis II, à la reine Marie, ses commentaires des Psaumes XXXVII, LXII, XCIV et CIX.

Les évêques ont beau s'agiter, prêcher et menacer, lancer excommunication sur excommunication, implorer l'assistance du bras séculier, tantôt auprès de Zápolya, tantôt auprès de Ferdinand. Les deux rois sont trop occupés de se combattre pour se mêler à des querelles théologiques, qui sans nul doute leur enlèveraient des partisans, et des meilleurs. Le luthérianisme triomphe sur tous les points. Déjà en majorité, les Saxons-Transylvains et les colons allemands de la Hongrie supérieure se sont convertis. D'illustres magnats, les Perényi, les Drági, les Révay, les Petrovitz, les Nádasdi et mille autres ont abjuré le catholicisme. Une foule de nobles les imite. Les protestants

(1) Mathiæ I *Decret.* I, art. II ; Wladislai II *Decret.* I, art. IV ; Ludovici II *Decret.* V, art. LIV ; *Decret.* VI, art. IV.

tiennent des synodes, ouvrent des temples et des écoles. Les papistes sont consternés et impuissants.

§ IX.

Cependant en 1554 un nouveau schisme fait son entrée en Hongrie. Martin Kalmántzy, Fodor, Perek et Louis de Szeged prêchent le dogme de Calvin, font de nombreux prosélytes, et, maîtres de la Transylvanie, en chassent l'évêque catholique, Paul Bornemisza.

Tout d'abord les calvinistes cherchent à s'entendre avec les luthériens. Ils les convoquent à plusieurs conférences publiques, où l'on discute avec une extrême vivacité, sans pouvoir aboutir à rien.

Alors les réformés helvétiques convoquent un synode particulier à Enyed, en 1564, et s'organisent en une Eglise spéciale. Un grand nombre de Hongrois, encore catholiques ou déjà luthériens, se font calvinistes, et bientôt le luthérianisme n'est plus pratiqué que par la minorité des Magyars. Les Saxons transylvains, les Slovaques et les colons germains de la Hongrie restent fidèles à la confession d'Augsbourg. La religion franco-suisse du docteur de Noyon s'assimile de plus en plus à la nationalité magyare pure, et ne tarde pas à prendre le nom de religion hongroise : « Magyar hit (1). »

Si la Réformation obtint tant de succès en Hongrie, on peut affirmer qu'elle le dut beaucoup plus à la politique qu'à la religion. La haine de l'absorption germanique, que tentait déjà la maison habsbourgeoise, nouvellement maîtresse de la couronne de saint Etienne, poussa les Magyars à faire opposition à leurs souverains en abjurant le culte catholique, que ceux-ci professaient et défendaient.

(1) Belnay, *Fragmenta ad hist. Eccles. Hungaricæ,* Fast. II.

Dès qu'apparut le calvinisme, qui venait de France et de Suisse, ils s'en emparèrent de préférence au luthérianisme, qui venait d'Allemagne. C'était affirmer encore qu'ils ne voulaient à aucun prix être germanisés (1).

Les empereurs, quoique habiles, ne s'aperçurent évidemment pas dès l'abord de l'immense portée du mouvement. En effet, ils luttèrent contre lui avec tant de mollesse et d'incertitude qu'il semblerait qu'ils ne cherchèrent point à l'empêcher de se produire. Peut-être leur duplicité ne voulait-elle que gagner du temps. Pouvaient-ils savoir par avance, s'ils ne rencontreraient point parmi les protestants des patriotes moins hardis et plus aisés à tromper que parmi les catholiques? Pourtant, s'il se dispensa de dresser la potence et d'allumer le bûcher, comme l'ordonnaient les lois féroces du moyen âge, Ferdinand introduisit en Hongrie un remède antischismatique bien autrement puissant que le feu lui-même : la Société de Jésus. Mais Maximilien, qui ne possédait qu'une piété fragile, ne protégea guère les nouveaux apôtres, et ne se mêla qu'incidemment de la persécution des protestants.

Grâce à cette hésitation, à cette nonchalance du pouvoir impérial, la Hongrie avait pu se débarrasser de la théocratie romaine et de l'intolérance des âges précédents. Certes, l'honneur d'affirmer et de proclamer que les croyances sont libres ne devait pas échoir à un parent de Charles-Quint. Cet honneur appartient en propre aux Ordres réunis des trois nations transylvaines : magyare, sicule et saxonne.

L'année même de la mort de Luther, avant la convention de Passau et la paix d'Augsbourg, un quart de siècle avant la Saint-Barthélemy, cinquante-trois ans avant l'édit de Nantes, près d'un siècle avant la guerre de Trente Ans, le

(1) Ce fait a déjà été remarqué par M. Emile Marguerin, dans l'excellent article qu'il publia le 15 novembre 1848, dans la *Liberté de penser*, alors que la France entière se trompait sur la Hongrie et sur le sens de sa révolution.

25 avril 1545, la diète de Torda permettait les religions établies et décrétait l'égalité de tous ceux qui jouissaient des droits politiques, qu'ils fussent protestants, sociniens ou catholiques (1). Quand les Transylvains se choisirent pour vajvode Etienne Báthori de Somlyó, en 1571, ils lui imposèrent comme condition de jurer le libre exercice des religions luthérienne, calviniste, catholique et unitaire. Six ans plus tard ils parachevèrent leur œuvre en proscrivant les jésuites, ces odieux ennemis de toute liberté.

Jusqu'ici, nous l'avouerons sans peine, le protestantisme s'est assez paisiblement répandu en Hongrie. Il y a bien eu des persécutions particulières. Elles ont été sans nul doute violentes çà et là, et cruelles. Mais, pour les encourager et les soutenir, il ne s'est produit aucune proscription publique, sauf les premières sanctions des diètes, tombées au reste en désuétude dès l'origine.

Cependant Rodolphe II a ceint la couronne impériale. Enfermé dans son château de Prague, il ne s'occupe que d'astrologie et d'alchimie. L'orthodoxie lui passe ces pratiques maudites pourvu que de temps en temps il se laisse approcher par ses plus vaillants souteneurs, les jésuites. Ceux-ci donc le circonvenant, Rodolphe suit leurs pieux avis toutes les fois qu'il daigne se reposer de ses travaux en s'occupant un peu de ses Etats. C'est ainsi qu'en 1604, aux vingt et un articles du décret de la diète hongroise il ajoute de son propre chef un vingt-deuxième titre, en vertu duquel il promet l'exécution de tout ce que contient la loi, « en tant qu'aucune de ses prescriptions ne pourra tourner au préjudice de l'Eglise catholique; (2) » et, par cela même, il renouvelle toutes les constitutions des saints rois, ses prédécesseurs, contre les hérétiques. C'était, ce semble, un singulier

(1) Voyez l'introduction du très-remarquable livre de M. le général Czetz : *Bem's feldzug,* Hamburg 1850, p. 1-45.

(2) Rudolphi *Decret.* XV, art. XXII.

abus d'autorité. Ne serait-ce donc point une falsification d'acte public? Et qu'importe! les disciples de Loyola et les Habsbourgs en ont commis bien d'autres!

Les réformés hongrois considérèrent l'addition despotique de Rodolphe comme une déclaration de guerre. Ils se préparèrent à la défense. Ceux du nord commencèrent par refuser l'impôt au fisc royal. Les impériaux, pour les contraindre à payer, mirent en avant la force publique. Cela ne fit que surexciter le mécontentement. Les nobles prirent les armes, et bientôt ils eurent un chef, Botskai. Nous n'avons point à raconter cette révolution, qui ne put être vaincue que par de fallacieux serments. Disons seulement que, pour la première fois dans la Hongrie proprement dite, la diète des révoltés, réunie à Szérents,—1605,—proclama le libre exercice des cultes nationaux, luthérien et calviniste, « les intérêts du clergé catholique étant sauvegardés. »

La Pacification de Vienne, qui termina la guerre botskaienne le 23 juin 1606, ne fit que consacrer ce principe (1). Le Décret de Tolérance dut être renouvelé par Mathias II avant son couronnement,—1608,—et les Ordres obligèrent même le nouveau roi, non-inauguré, à admettre que désormais le Palatin serait choisi sur quatre candidats impériaux, dont deux professeraient le catholicisme, et deux le protestantisme, soit la confession d'Augsbourg, soit le rite génevois (2).

En 1618, à l'inauguration de Ferdinand, la sixième des dix-sept conditions que les Ordres lui font jurer, permet à tous, magnats, nobles, « bourgeois, soldats et paysans, » le libre exercice de la religion qu'ils ont choisie (3).

(1) *In Codice juris hung.,* Pacificatio Viennensis.
(2) Mathiæ *Decret. ante coronationem,* art. I et III.
(3) Ferdinandi *Decret.* 1622. Les XVII conditions à l'art. II.

§ X.

Au commencement du dix-septième siècle, les protestants formaient la majorité en Hongrie. Ils composaient presque les deux tiers de la nation. Ne vous étonnez donc point de ce qu'ils purent arracher aux empereurs. Mais là s'arrête leur triomphe, au moment même où il semblait assuré pour jamais.

Le catholicisme, remis de sa première défaite, ose considérer le péril en face et lutter contre lui. Il emploie toutes les armes, les bonnes et les mauvaises.

D'abord, il se réforme lui-même. Il impose l'opulence de ses évêques pour augmenter le bien-être, accroître la puissance d'action de ses curés. Ceux-ci s'étaient autrefois rendus méprisables et odieux par leur ignorance et par leurs vices : il les choisira désormais avec des précautions infinies, car il les veut probes, au moins en apparence ; il les veut surtout instruits, de taille à se mesurer avec l'ennemi, et dévoués jusqu'au fanatisme (1).

Le catholicisme a deux puissants auxiliaires : la société de Jésus et la cour de Vienne. A la société, il ouvre des écoles et des séminaires dotés par l'épiscopat; il lui confie la prédication dans les paroisses, l'organisation des fêtes, des processions, des confréries et des missions ; il l'installe solidement au cœur du pays, par l'argent et par l'idée, en corps et en âme ; il la charge non-seulement de persuader et de tromper les fidèles à l'église, mais aussi de pénétrer jusque par delà le seuil sacré de la famille, pour y semer la foi, la piété et la discorde. Quant à la cour, il sait bien comment se l'attacher, comment être sûr

(1) Voy. les nombreux synodes réunis à Tyrnau dans la première moitié du dix-septième siècle, dans Péterfi, *Concilia Hungar.*, t. II, à partir des pages 192, 204.

de son appui moral, matériel, au besoin. Pour elle, il écoute et voit. Pour elle encore, il divise, il détourne l'opinion qui se remue; il enseigne le droit divin, — le fétichisme de la monarchie; — il tonne à plaisir contre la liberté, — la révolte maudite. Jusqu'où n'ira-t-il point pour sauver son Dieu, son influence, que l'impiété ruine?

« FACIAM HUNGARIAM CAPTIVAM, POSTEA MENDICAM, DEINDE CATHOLICAM. »

« Je ferai la Hongrie esclave, je la ferai mendiante, et ensuite je la ferai catholique. »

Voilà ce que disait, à ses heures de franchise, d'oubli plutôt, le grand chancelier du royaume, le cardinal primat Colonitz (1).

Et ce n'est pas tout encore. Le catholicisme, déjà jésuite, déjà autrichien, pour accélérer la conquête des âmes, doit aussi se faire magyar ou feindre de l'être. Scrutez les « moyens » du fameux archevêque d'Esztergom, Pázmán, le plus ardent apôtre du papisme, dans la Hongrie, du dix-septième siècle. Ils valent les illustres « moyens » du duc de Valentinois. Ils sont plus forts.

Pazman a été élevé protestant; il sait donc ce que l'on pense dans le protestantisme, il connaît le fort et le faible des sectateurs de Luther et de Calvin. Parjure aux croyances de sa famille, plus qu'aucun catholique de race, il est acharné dans sa haine, fougueux dans sa propagande. Il s'est acquis une érudition colossale; il a reçu de la nature une éloquence entraînante. En quelle langue prêchera-t-il? En latin? Trop peu le comprendraient. En allemand? Les empereurs veulent imposer l'idiome germanique à la nation hongroise. Il prêchera en magyar! Oh! non, il ne mentait point lorsque, près de la tombe, il se glorifiait d'avoir ramené quarante mille hérétiques dans le giron de

(1) *Histoire des révolutions de Hongrie*, t. I, p. 424.

l'orthodoxie. Prêcher aux Magyars en leur langue, n'était-ce point alors faire acte d'opposition? N'était-ce point parler au peuple de cette chère patrie, que les souverains allemands prétendaient anéantir?

Tant de pieuses machinations devaient produire des résultats immenses. Elles ne furent pas vaines, en effet, car le protestantisme perdit de nombreux adhérents et surtout parmi les magnats. Néanmoins, il demeura toujours assez puissant parmi la petite noblesse et le peuple pour sauver la liberté religieuse, menacée par le fanatisme ecclésiastique.

En 1620, à Beszterczebánya, où les patriotes révoltés tiennent une diète et proclament roi des Hongrois leur chef, Gabriel de Bethlen, on décrète de nouveau l'égalité des droits politiques et sociaux des catholiques, des luthériens et des calvinistes; on abolit les bénéfices et l'on assigne des pensions aux évêques, dont le nombre est réduit à quatre; on chasse les jésuites et l'on proscrit Pázmán, comme traître à la patrie. La paix de Nicolsbourg—1622, — celles de Vienne — 1624 — et de Posony — 1627, — qui terminent les trois prises d'armes bethléniennes, confirment la Pacification de Vienne, et le Décret de Tolérance de 1608. A la diète de Soprony, convoquée pour l'approbation du premier de ces traités — 1622, — un luthérien, Stanislas Thurzo, avait été élu Palatin par les Etats (1). Donc le protestantisme est encore victorieux.

Ce même Bethlen, l'un des plus heureux défenseurs de la nationalité magyare, a donné le vrai sens de la noble cause pour laquelle il tira l'épée. Sentant approcher le moment de mourir, il rassembla autour de lui les plus puissants des Transylvains ; et, avec force, avec insistance, il leur recommanda, avant toutes choses, de respecter in-

(1) Ferdinandi II *Decret*. 1622.

violablement les croyances des citoyens et de n'admettre entre eux aucune inégalité pour cause de religion. Et, bien plus, quelques années auparavant, il avait manifesté son extrême justice même envers les jésuites. Lui, qui d'abord les avait violemment chassés, il les rappela et leur permit de fonder trois colléges en Transylvanie (1).

Bel exemple donné aux catholiques, et que ceux-ci, par malheur, ne surent point comprendre et admirer! Bientôt, en effet, les spoliations et les vengeances recommencèrent contre les protestants, plus vives et plus générales, et avec elles les guerres intérieures et les désastres.

Hâtons-nous de dire que le catholicisme lui-même, ne put pas longtemps demeurer intolérant et tyrannique. Dans les diètes, les nobles catholiques défendirent résolûment les décrets libéraux précédemment rendus. Toutes les révoltes nationales, celles de Georges Ier Rákótzi et de Tököli, par exemple, et spécialement la dernière, la plus célèbre, la glorieuse révolution de François II Rákótzi, inscrivirent sur leurs drapeaux la liberté de conscience et contraignirent l'Autriche à la subir.

A ce propos, n'oublions point de remarquer combien, en Hongrie, le libéralisme religieux a été favorable au libéralisme politique. Ceci est incontestable : si les croyances de chacun n'eussent point été sans cesse attaquées, il eût été beaucoup plus difficile de grouper des masses compactes sous l'étendard national, la résistance aux empiétements impériaux eût été incontestablement moins solide et moins durable. La Réforme donna à la Hongrie, en proie au Turc de Bude et à l'Allemand de Vienne, la ténacité indispensable à la conservation de ses institutions, de son autonomie, de son indépendance politique et sociale.

Remarquons aussi que du seizième au dix-huitième

(1) Palma, *Notitia,* Ferdinandi II regn. § x.

siècle la question avance toujours en s'élargissant. D'abord en partie religieuse, peu à peu elle devient de plus en plus politique. Elle l'est absolument à l'époque de Rákótzi. François II professe le catholicisme : il est pieux et fervent (1). Ses principaux lieutenants, les Forgách, les Károlyi, les Bercsényi, ne le sont guère moins. Mais ils croient tous avec raison que pour que chacun puisse jouir légitimement de ses croyances, il importe de respecter les croyances d'autrui.

La Hongrie est peut-être la première nation qui comprit l'union et la solidarité de toutes les libertés. La Réforme fut princière en Allemagne, royale en Angleterre, aristocratique et bourgeoise en France; en Hongrie, elle fut essentiellement populaire et nationale. Elle lança parmi les Magyars l'idée mère du vrai principe moderne : le gouvernement de tous par tous et au profit de tous. Les pasteurs et ministres, les instituteurs et inspecteurs protestants y furent de tout temps élus par le suffrage universel. Ce vote était si réellement général, qu'étaient admis à le donner même les vagabonds et les mendiants.

Cette puissante influence des idées protestantes sur les idées politiques se fit sentir jusque dans la révolution contemporaine (2). En 1848 et 49, on remarqua ceci : parmi les prêtres catholiques on rencontra des partisans de l'Autriche; on n'en trouva point dans le clergé protestant. Deux ou trois ministres slaves luttèrent, il est vrai, contre

(1) Lisez les premières pages de ses *Mémoires* et *l'Invocation à la vérité éternelle* qui les précède.

(2) Cette révolution, il importe de le dire, n'eut aucun caractère religieux. Il y a fort longtemps que, grâce à la tolérance, les querelles de culte à culte sont éteintes en Hongrie. Parmi les dix millions cinq cent mille habitants de la Hongrie proprement dite, cinq millions et demi sont catholiques, deux millions et demi protestants de diverses sectes, deux millions grecs unis et non unis ; le reste, de religions variées : contre huit cent mille luthériens, il y a seize cent soixante-dix mille calvinistes. En Transylvanie, le rite grec est prépondérant par les Valaques et le luthérianisme par les Saxons. Il y a encore au nord du Danube, un nombre assez considérable de zingares et de juifs.

le gouvernement magyar ; mais ce n'était qu'une affaire de race.

Néanmoins, il ne faut pas croire pour cela que l'Eglise romaine tout entière ait été l'ennemie des idées nouvelles et de l'indépendance hongroise. Certes, il y eut très-peu de prélats dans le parti révolutionnaire, mais on y compta un bon nombre de clercs inférieurs. Et voici pourquoi. Une coutume féodale s'était conservée, et, grâce à elle, le bas clergé pouvait et devait demeurer patriote : les seigneurs disposaient des cures, les évêques n'avaient qu'à confirmer les curés élus; d'où il suit que seuls, les prélats, dépendaient directement du pouvoir viennois (1). Si quelques-uns osèrent lui faire opposition, ils n'en sont que plus dignes de nos louanges, puisqu'ils foulèrent aux pieds leurs intérêts plutôt que de lutter contre la plus juste des causes.

Que dire de ce glorieux prélat, aumônier général des armées de la Hongrie indépendante, et qui, en un jour de bataille, revêtu de ses habits sacerdotaux, se mit à la tête d'un bataillon de Honvéds et chargea les Autrichiens, sa crosse à la main? Nous le connaissons, ce héros, et nous nous honorons d'être son ami. Errant sur la terre d'exil, humble et souffrant, il tait ses hautes actions. Nous croyons lui décerner la palme qu'il mérite en ne livrant point son nom au public, en rapportant à la nation hongroise ce que fit un de ses meilleurs citoyens. Mais faisons vite remarquer que le vaillant évêque n'est plus rien, pas même catholique, et que, comme nous, il veut être l'obscur fidèle de la religion de la liberté.

La diète de 1790-1791, tout en rejetant les réformes despotiques de Joseph II, conserva son fameux « Edit de

(1) Nous devons ces précieux renseignements à un de nos amis, un hongrois, M. Irányi, qui fut élu en 1848 membre de la glorieuse diète de Hongrie, et commanda Buda-Pest en qualité de commissaire du gouvernement.

tolérance » et lui donna force de loi. La Révolution de 1848 fut nécessairement d'un libéralisme absolu au point de vue religieux. Les assemblées d'alors proclamèrent une dernière fois, et à jamais, la liberté de conscience, et si complétement, que les juifs eux-mêmes lui durent leur émancipation (1). Notez bien que les juifs ne sont pas encore émancipés dans le pays qui passe aujourd'hui pour être le plus libre de l'Europe, en Angleterre.

§ XI.

Résumons les faits que nous venons d'établir et la pensée qui en sort.

Les Magyars arrivent en Pannonie et en Dacie avec un culte qui leur est propre. Ils conservent ce culte un siècle durant, tant qu'ils gardent leur caractère barbare et aventureux. Mais, du moment où ils commencent leur établissement définitif, ils laissent venir le christianisme de l'est, de l'ouest, du nord et du sud. De nombreuses conversions s'effectuent parmi eux, rapidement et presque sans difficulté. Il n'y a d'opposition que lorsque l'on prétend imposer le christianisme à la nation entière. Cette opposition païenne existe pendant près de cent ans. Elle attaque brutalement; brutalement on l'anéantit.

La Hongrie est définitivement catholique. Pourquoi ne se fit-elle pas grecque? Par bonheur, d'instinct elle pencha du côté de l'avenir, vers l'Occident. Si elle avait adopté le schisme oriental, peut-être eût-elle subi la domination ottomane avec Byzance, la Moldo-Valachie, la Serbie et la Rascie; peut-être aussi eût-elle plus aisément abjuré son christianisme sans chef en faveur de l'islamisme tout-puissant. Et alors, qui donc aurait sauvé l'Europe, le monde, au

(1) Cette belle réforme appartient à la diète de Szeged.

siècle quinzième? Où se serait arrêté le Turc? A Vienne? Non, plus loin encore; il aurait pu franchir les Alpes; il aurait pu passer le Rhin.

Que l'Occident sauvé remercie la Hongrie d'avoir jadis été catholique. Heureusement encore elle ne daigna point l'être jusqu'au délire. Dès l'an 1000, les rois hongrois ont un « concordat. » Ils savent le conserver, et toujours ils préservent l'Eglise nationale de la tyrannie des pontifes italiens. La théocratie, qui élève et abaisse les souverains, détruit et crée des royaumes, ne peut, sur les rives du Danube, qu'exercer une influence religieuse. Ici, son ambition effrénée rencontre une digue qu'elle ne peut briser. Un prince? ceci est aisé à rompre. Mais un peuple? cela ne se renverse point. La papauté, en Hongrie, est perpétuellement confinée entre les limites de son domaine sacré. Jamais elle n'envahira le terrain politique, qui n'est point à elle.

Au moyen âge, la nation hongroise a donné au monde l'exemple de l'indépendance catholique. Aux temps modernes, elle lui fournit le type de l'indépendance religieuse.

Epuisée pour la défense du culte orthodoxe, elle se jette dans les bras de l'hérésie nouvelle. Libérale, avide d'inconnu, c'est-à-dire d'avenir et de vie, elle s'enthousiasme pour les prédications luthériennes. Mais bientôt, en défendant sa nationalité que l'on menace, elle s'aperçoit qu'elle croit à ce que professe cette Allemagne, dans laquelle de force on prétend la fondre. Donc elle embrasse la sérieuse doctrine qui lui est apportée de France, de la terre déjà féconde où l'idée commence à verdir. Donc elle se fait calviniste.

Mais ne sera-t-elle point ambitieuse, comme la Germanie de Luther? Ne sera-t-elle point fanatique comme la Genève de Calvin?

Non. La Hongrie protestante réclamera le droit d'être. Elle le prendra, elle le sauvegardera, avec le sabre au besoin. Mais elle ne détruira pas, elle ne persécutera pas. La Hongrie protestante veut vivre. Elle prétend aussi que sa rivale, la Hongrie catholique, vive à côté d'elle, mais pas au-dessus. En plein seizième siècle, elle proclame cette nouveauté sublime : la tolérance religieuse. Elle l'assure en séparant la religion de l'Etat, en fondant l'égalité civile et politique des catholiques et des réformés.

Nous avons fouillé jusqu'au fond de l'âme hongroise, et nous y avons trouvé ce grand mot :

LIBERTÉ.

II

CONSTITUTION DE SAINT ÉTIENNE

---

§ I.

Le droit politique des Hongrois repose sur l'élection. Le principe électif ne leur a point été donné par l'Europe ; ils l'ont apporté de la haute Asie. Lorsqu'ils faisaient paître leurs innombrables troupeaux de buffles, de bœufs et de chevaux dans les steppes scythiques, ils jouissaient déjà de la faculté de se choisir des chefs et de partager avec eux le gouvernement. Pendant leur émigration vers l'Occident, nous les voyons plus d'une fois s'assembler sur les rives des lacs et des fleuves, sur la lisière des forêts, sur le versant des montagnes et dans les plaines, et là nommer ceux qui doivent les conduire à la conquête, donner force de lois aux coutumes adoptées, se partager d'un commun accord les charges de l'Etat et les bénéfices de la victoire. Tant qu'ils sont en marche, les Magyars ne cessent point de former une armée de soldats libres. Plus ils s'appro-

chent du pays, qui deviendra leur patrie définitive, plus ils tendent à s'organiser à la manière des civilisés, plus ils perdent de leur libéralisme naturel, tout en se gardant bien d'y renoncer absolument.

Deux faits prouveront ce que nous venons d'avancer.

Les fils des Huns se sont décidés à courir à la recherche de l'heureuse contrée, où jadis Attila le Grand plaça son quartier général. A cette époque, loin d'être réunis en un tout compact, ils se divisent en plusieurs bandes indépendantes, qui ne se doivent qu'assistance mutuelle en cas d'attaque ennemie. Mais, pour tenter un voyage à travers des régions inconnues et pour parfaire une conquête, peut-être très-difficile, il importe d'avoir une direction unique, capable de grouper en une seule masse les tribus isolées; il faut un chef puissant, habile et brave. Les sept capitaines des sept bandes émigrantes, après avoir consulté leurs compagnons d'armes, se réunissent donc et viennent offrir le commandement suprême de l'expédition projetée à Almos, descendant d'Attila :

« A partir de ce jour, lui disent-ils, nous te choisissons pour notre DUC ET PRÉCEPTEUR. Partout où la fortune te conduira, nous te suivrons. »

Almos accepte, non point sans avoir donné à son peuple des garanties sérieuses :

Les Magyars seront admis au partage de tout ce qui sera conquis; ils jouiront librement des biens et dépouilles qui leur auront été ainsi concédés;

Le duc élu ne pourra jamais s'abstenir des conseils de ses sujets; il gouvernera, de concert avec eux, et ne leur imposera aucune loi qu'ils n'aient préalablement approuvée.

En revanche, les sept capitaines promettent, au nom de la nation, fidélité et obéissance à Almos. Ils s'engagent à se choisir toujours un chef dans sa race, et menacent d'être

expulsé de leur société quiconque essaiera de détruire la convention conclue.

Almos et les sept capitaines prêtent serment, et pour fortifier la religion de cette promesse mutuelle, ils s'ouvrent la veine et mêlent leur sang dans un même vase, déclarant par là qu'ainsi sera versé, et jusqu'à la mort, le sang de ceux qui trahiront la cause commune (1).

Des années se sont écoulées. La Pannonie et la Dacie appartiennent aux Magyars. Arpád, reconnu duc suprême après l'abdication d'Almos, son père, convoque une assemblée nationale près de la Tisza, à l'endroit appelé depuis « Szeri, » ce qui signifie « ordre, système (2). » C'est là en effet que pour la première fois on distribue la conquête, on organise le gouvernement. Du pays conquis deux parts sont faites : la première, aussi considérable que l'autre, sinon plus, est attribuée au duc et à sa famille ; la seconde, coupée en sept morceaux, revient aux sept capitaines, lesquels se chargent d'établir et de doter les hommes libres qui ont combattu sous leur commandement (3). Mais afin que ces sept « clans, » quoique continuant à jouir de leur indépendance particulière, ne soient point isolés et détachés du corps de la nation, les pouvoirs généraux du duc sont renouvelés et étendus : à lui de déclarer la guerre et de faire la paix ; à lui de rendre la haute justice et de diriger l'administration centrale. De plus, les anciennes coutumes sont discutées, approuvées ou rejetées, et l'on décrète des lois nouvelles, civiles et pénales qui devront être respectées dans toute l'étendue du pays hongrois (4).

(1) Anonyme, cap. v et vi ; Szalay, *Magyarország' Története*, t. I, § II.

(2) Aujourd'hui ce lieu s'appelle *Puszta-Szer*. — Katona, *Hist. critica ducum Hung.*, pag. 151.

(3) Pray, *Historia reg. Hung.*, in *Notit. præv.*, pag. 46-47. — Telle est en Hongrie l'origine des *aleux* et des *fiefs*.

(4) Anonyme, cap. XL.

Après trente-quatre jours de délibérations, cette fameuse assemblée « systématique » se sépara. Elle avait affermi la conquête récente et fondé la première constitution magyare, embryon de celles qui suivirent, — vers 893.

§ II.

Ainsi, dès le neuvième siècle, il existait une monarchie hongroise avec l'élection à la base et une espèce d'hérédité au sommet; il y avait un corps délibérant et un pouvoir exécutif, un ensemble d'hommes libres et une famille princière. Après l'an 1000, quand le duché de Hongrie se fut élevé au rang de royaume, les souverains ne firent d'abord que développer ces principes nationaux, en y mêlant les idées d'organisation qui leur furent apportées avec le catholicisme. La féodalité ne fut définitivement organisée chez les Hongrois que sous les princes angevins. Néanmoins, dès l'époque d'Etienne, le servage créé par la conquête devint un fait légal et constant; mais il ressemblait plutôt à l'esclavage antique, sauf de notables adoucissements, dus au christianisme et à la générosité naturelle des Magyars. Pourtant il y eut désormais deux peuples : en haut, le peuple libre, la noblesse, l'armée; en bas, la plèbe esclave, le travailleur, le paysan attaché au sol. Cette plèbe n'est rien. Cette noblesse est tout. En elle seule se perpétuent les institutions politiques de l'ancienne Hongrie. C'est là qu'on en retrouve le sens et la portée.

Ces institutions de leur nature propre sont éminemment égalitaires, puisque dans cette aristocratie il n'y a point, comme partout ailleurs au moyen âge, des petits et des hauts seigneurs hiérarchiquement superposés les uns audessus des autres. Elles sont non moins libérales, car ici la royauté se trouve sans cesse en face de la nation ras-

semblée, exécutant les lois qu'elle fait avec elle, non pas sans elle ; n'exerçant que la suprême administration de l'Etat, sans porter préjudice aux droits de chacun et aux priviléges communaux des diverses parties du royaume; en théorie, vivant du peuple, par le peuple et pour le peuple, mais ne pouvant pas l'opprimer, fût-ce même sous l'habituel prétexte de le rendre plus heureux. De l'ancien système politique hongrois, supprimez la servitude, et presque aussitôt vous aurez une vraie monarchie constitutionnelle.

Et cette qualité même, — oserons-nous le dire ? — cette qualité est le défaut capital du système, défaut qui a produit les résultats les plus tristes. Mieux assise, moins exposée aux changements, douée de plus de vigueur, l'autorité exécutive ne serait-elle pas parvenue à tuer dès l'origine cette maladie profonde, que la politique allemande empira si astucieusement, la conservation et l'inimitié des nationalités ? N'aurait-elle pas pu créer sur le Danube l'admirable unité que, du Rhin à la Loire, de la Loire au Rhône et jusqu'aux Pyrénées, la royauté française effectua si laborieusement, si cruellement parfois, mais avec tant de persévérance et de bonheur ? Grave hypothèse, qu'il n'est point donné à l'historien de résoudre, le temps des rois étant passé, le temps des peuples étant venu !

Quoiqu'il en soit, si la faiblesse du pouvoir fut pour la Hongrie une cause permanente de troubles, et partant l'affaiblit dans le passé, elle doit à l'anarchie de sa noblesse, à l'indépendance de ses comitats, à la libre bourgeoisie de ses villes royales, à l'autonomie de ses colonies d'étrangers, d'être ce qu'elle est aujourd'hui, malgré l'apparence, une nation vivante et prête pour l'avenir.

En Hongrie, le progrès ne semble pas s'être produit d'une manière constante. Pour quiconque ne le cherche que dans les événements sûrs, dans les faits pour ainsi

dire palpables, il n'est visible qu'ici ou là, à un moment ou à un autre : on le croirait effectué par soubresauts. Mais pénétrez au-dessous des réalités historiques, fouillez jusque dans les mœurs intimes, et vous vous apercevrez que le peuple hongrois, sous ses rois nationaux comme sous ses rois étrangers, n'a jamais cessé d'avancer et de grandir, lentement parfois, toujours d'un pas continu. Il y a quelques années à peine, ne l'avez-vous pas vu, sans avoir eu besoin de subir la main de fer du despotisme, sans avoir dû traverser le purgatoire de sang, notre 93, se précipiter d'un seul bond dans le torrent de l'idée contemporaine, proclamer et fonder la liberté et l'égalité?

Le nom de saint Etienne est resté cher aux Magyars. Aujourd'hui encore ils vantent et vénèrent profondément leur premier roi. Et ce n'est point parce qu'il sut être assez fort pour imposer à son peuple barbare la fausse civilisation catholique et féodale de l'Occident. Saint Etienne fit plus : il posa les bases d'une constitution durable qui, tout en subissant les influences mauvaises de l'époque où elle fut établie, n'en sauvegarda pas moins pour le présent comme pour l'avenir l'esprit vrai de la nation hongroise. En cela Etienne est louable et mérite la reconnaissance constante de la nation danubienne. C'est grâce à lui qu'elle garda la pondération des pouvoirs, la liberté individuelle du citoyen et du comitat, l'unité de la loi générale applicable dans tout le pays. La constitution stéphanique, — le nom de premier organisateur est resté à toute l'organisation, — la constitution stéphanique fonda la Hongrie, la rendit assez forte pour résister aux terribles invasions des Mongols et des Turcs; pour compter, sous Louis d'Anjou et Mathias de Hunyad, au nombre des premières puissances de l'Europe; pour préserver son individualité nationale de l'influence tudesque et de l'absorption autrichienne.

L'histoire constitutionnelle des Hongrois se divise en trois périodes :

D'abord, c'est l'âge de formation, de saint Etienne à André II, de l'an 1000 à 1222. Les décrets du souverain canonisé débrouillent le chaos des coutumes antiques, et constituent les trois classes : clergé, noblesse et plèbe. Les décrets de saint Ladislas renouvellent les fondations pieuses et les règlements en faveur du christianisme et des prêtres, attaqués et violentés par les païens. La première collection des lois est faite à l'instigation de Kálmán, un des plus grands législateurs magyars. Enfin apparaît la « Bulle d'or » d'André le Hiérosolymitain, base définitive et boulevard de la liberté des Ordres composant l'Etat.

Ensuite, c'est l'âge du développement, de la « Bulle d'or » à l'inauguration de Ferdinand d'Autriche. La fameuse charte d'André, sous son propre règne, est renouvelée; elle est encore approuvée et augmentée en 1351, par Louis le Grand, qui fonde réellement la vraie féodalité au milieu de l'aristocratie auparavant égalitaire. Sigismond, aux constitutions anciennes, ajoute de notables réformes militaires, une délimitation plus stricte des juridictions ecclésiastiques, et augmente les libertés et l'opulence de la bourgeoisie. Durant près d'un siècle les guerres arrêtent le progrès. Mais, sous Mathias, de considérables innovations sont introduites dans la loi, le clergé, la noblesse, l'armée, la justice; les deux pouvoirs et le gouvernement intérieur des provinces sont hardiment réformés par le digne fils du sauveur de la chrétienté. Par malheur, presque toutes ses réformes succombent durant les règnes troublés de ses successeurs : la faiblesse de Wladislas II et de Louis II laisse grandir l'oppression de la riche aristocratie, pendant que l'invasion turque vient décimer la vaillante noblesse hongroise à la douloureuse bataille de Mohács.

Ici commence une troisième période : l'âge de violation et de défense. Alors apparaît, dans toute son horrible duplicité, la politique des empereurs allemands. Alors apparaît aussi la vigueur et la ténacité de la nation, qui, malgré les plus énergiques efforts, ne se laisse point enlever ses libertés fondamentales et son autonomie.

Nous n'essaierons point de raconter ici cette histoire, bien curieuse pourtant et bien saisissante. Laissant de côté les deux premiers âges, nous n'insisterons que sur le troisième, où nécessairement nous trouverons le vrai caractère de la Hongrie contemporaine. Auparavant, nous analyserons aussi fidèlement, mais aussi brièvement que possible, les anciennes institutions politiques du pays magyar, en suivant cet ordre :

1° Etat des personnes;

2° Gouvernement intérieur;

3° La royauté.

§ III.

Sous les ducs, après la conquête, il n'y avait en Hongrie que deux sortes d'hommes : ceux qui portaient les armes et ceux qui étaient obligés aux occupations serviles. Ceux-ci, comme partout ailleurs en l'Europe du dixième siècle, ne comptaient point. Avec le sol auquel ils étaient liés, ils avaient été partagés entre les conquérants, devenus nobles en majeure partie (1).

Les vainqueurs, les Magyars, jouissent-ils donc seuls de l'existence civile? Ces deux mots, « milites et rustici, » qui réapparaissent encore dans les diplômes officiels des temps

(1) Certains auteurs, entre autres Szalay, que nous avons déjà cité, prétendent qu'il y avait déjà des hommes libres et des hommes non-libres parmi les Magyars qui envahirent la Pannonie et la Dacie. Cela est fort possible puisque l'Anonyme et Thuroczi disent que les Magyars arrivèrent avec leurs familles, où devaient se trouver évidemment des serviteurs.

anciens, ces deux mots y conservent-ils leur sens primitif, constituent-ils une différence, une inégalité absolue dans la race?

Les besoins d'une discussion envenimée, que, de nos jours, on suscita pour perpétuer les querelles et les divisions, ont poussé nombre d'écrivains slaves, roumains, autrichiens surtout, à émettre ce principe, qui peut être vrai à un certain point, et qui est faux à un autre.

Il est évident, en effet, que les autochtones de la Pannonie et de la Dacie et les peuples qui, originairement, les subjuguèrent, devinrent serfs en majorité, lors de l'invasion magyare; mais tous ne le devinrent point. Ceux des Pannoniens qui n'opposèrent aucune résistance lorsque apparurent les fils des Huns, venant réclamer les terres jadis occupées par leurs ancêtres, ne furent pas opprimés, et de plein droit entrèrent dans l'alliance, dans la société des nouveaux conquérants. De plus, il est certain aussi que, dès l'origine, les sujets des Hongrois, s'ils marchaient au combat avec leurs maîtres et se distinguaient par leur courage, ne tardaient pas à être émancipés et même à être admis sans retard au partage complet des libertés et prérogatives de la race dominante (1).

Cette générosité naturelle se perpétua toujours parmi les Magyars. L'esprit même de la loi, loin de s'y opposer, en rend l'exercice plus facile. Voici comment. Dans la Hongrie du moyen âge la propriété n'existe pas, telle que nous la comprenons aujourd'hui. La propriété y constitue la noblesse, parce qu'elle est la base et la garantie de la liberté de l'individu. Le chef, qui a distribué le pays envahi entre ses compagnons d'armes, n'a point renoncé au droit national dont il est l'incarnation. Le roi est donc réputé proprié-

(1) Voyez Verbóczi, *Tripartitum,* P. I, t. III, § III. — L'Anonyme, cap. x, xviii, xxiv, xxxi et surtout xxxiii. — Pray, *Hist. vet. Hung.* in *Notit. præv.;* Katona, *Hist. ducum* et aussi *regum Hung.,* passim.

taire de la contrée qu'il gouverne : ses sujets libres n'en sont que les possesseurs, « possessionati. » D'où il suit que le souverain, considéré sans cesse comme donateur, est l'héritier naturel de ceux qui meurent sans race, et jouit de la faculté d'inscrire parmi les possesseurs les personnes qu'il croit devoir récompenser. Inscrire, c'est anoblir. Dès qu'un homme a le fief, il a le titre; cela est si vrai, qu'il n'est pas même besoin d'en faire mention expresse (1). A mesure que le pays s'agrandit, il se présente du terrain à partager. Le roi s'en inquiète. Qui inscrira-t-il? La victoire ayant fait nobles tous les Magyars, le roi se voit obligé d'élever au rang d'homme libre un serf quelconque, un vaincu de jadis, qui a d'une manière ou d'une autre rendu service à l'Etat. Ce fait se produit dès l'époque d'Etienne; il est très-fréquent sous ses successeurs (2).

Au contraire, si des vaincus s'élèvent, des vainqueurs descendent. La noblesse qui s'acquiert peut être perdue : une belle action la donne, une lâcheté l'enlève. Quiconque a refusé de comparaître au camp ou s'en est absenté sans avoir reçu son congé, est aussitôt noté d'infamie, rayé du «Livre Royal,» asservi (3). Cette loi est applicable à tous. Les nobles Magyars la subissent aussi bien que les nobles d'origine slave, roumaine ou allemande. D'autre part, à côté de ce crime de trahison et de lâcheté, dès l'an 1000, il en existait un autre, que durent commettre un grand nombre de descendants des soldats arpadiens : le crime de paganisme. Il appert, en effet, par plusieurs articles des décrets de saint Etienne, que la noblesse ne fut point accordée à ceux qui refusèrent de se laisser baptiser. On sait aussi que les chefs des révoltes antichrétiennes étaient presque tou-

(1) *Tripartitum*, P. I, t. IV.

(2) On appelait *armales*, les lettres royales conférant la noblesse, parce que les *armes* du nouveau noble s'y trouvaient décrites et expliquées. (Szegedi, *Modus probandi nobilitat.*, § II.)

(3) *Tripartitum*, P. I, t. III, § IV et V.

jours, s'ils n'étaient égorgés, réduits en servage avec toute leur famille.

Gardons-nous encore d'oublier un fait qui dut incontestablement se produire dès les premiers siècles : des seigneurs riches et puissants se ruant sur leurs voisins, nobles comme eux, mais pauvres et faibles, et les incorporant de force parmi leurs propres sujets. Les décrets hongrois sont remplis de menaces et de punitions contre ces attaques usurpatrices; mais il est incontestable que toutes ne furent pas punies et annulées, et que la plupart passèrent inaperçues, grâce aux troubles, et, grâce aux années, subsistèrent par prescription. Enfin, précisons ceci : après la destruction du royaume de Hongrie par les Tartares au treizième siècle, il fallut naturellement créer un nombre considérable de nobles et les prendre en majeure partie, sinon en totalité, parmi les serfs, que les envahisseurs avaient plus ménagés que leurs maîtres; durant les guerres ottomanes, fréquemment on se vit obligé de faire appel aux paysans, surtout à ceux des frontières et spécialement à ceux de Transylvanie, et ces paysans, en se conduisant avec bravoure, s'élevaient au milieu de la foule, jour par jour éclaircie, des anciens nobles.

Donc, au seizième siècle, « serf » ne devait plus, ne pouvait plus signifier Slave ou Roumain, par opposition à « seigneur, » voulant dire exclusivement Magyar.

§ IV.

Néanmoins, sans être égoïstement réservé aux peuples vaincus, le servage exista sur les bords du Danube aussi longtemps que dans le reste de l'Europe. C'est le vice des temps. Il ne doit pas être reproché à une nation. Du reste, hâtons-nous de le dire, ici on ne le rencontre point aussi

pesant, aussi cruellement barbare qu'en d'autres pays. L'histoire hongroise contient fort peu de « jacqueries » comparativement à notre histoire, par exemple ; à peine en peut-on citer deux ou trois importantes. Il n'en est qu'une qui fut réellement terrible et furieusement réprimée : la révolte de Dósza, sous Wladislas II, en 1514. Mais, dès l'époque d'Etienne, alors que partout la tyrannie féodale s'exerçait avec une effroyable licence, sans pitié ni merci, nous voyons les souverains hongrois étendre une main bienveillante sur les pauvres esclaves de la glèbe, s'interposer puissamment entre les opprimés et les oppresseurs. Souvent, de concert avec les nobles rassemblés en diètes, ils font des lois, qui, sans abolir le servage, le tempèrent beaucoup (1).

Ainsi naissent, entre les nobles et les non-nobles, plusieurs classes intermédiaires, qui auparavant gisaient toutes, confondues dans le même néant.

Tels sont d'abord les SERFS DE LIBRE MIGRATION, qui ne sont plus à jamais rivés au sol. Ils peuvent changer de domination, et leurs possesseurs n'ont pas le droit de les poursuivre et de les reprendre.

Tels sont aussi les SZABADOK, affranchis par le roi, qui a indemnisé le maître, ou bien par les maîtres eux-mêmes : délivrés de la servitude, ils payent avec le sang le tribut qu'ils payaient antérieurement en corvées.

Tels sont les UDUARNICI, prisonniers de guerre attachés à la cour, où ils exerçaient les emplois domestiques ; primitivement établis sur le domaine royal et jouissant d'une indépendance relative, ils furent anoblis par privilége spécial de Louis le Grand.

Tels sont les NOBILES PRÆDIALES, composant les BANDERIES des prélats, barons et magnats. Moyennant certaines

(1) Voyez dans le Code du droit national hongrois les lois de saint Etienne, saint Ladislas, Kálmán, André II, Louis le Grand et Mathias Ier.

terres, franches d'impôts et redevances, ils doivent défendre les châteaux et propriétés desdits seigneurs et marcher avec eux à la guerre.

Tels sont, au couronnement de la série de ces demi-citoyens, les JOBBAGIONES CASTRI, spécialement attachés au château central de chaque province, lequel ne dépend que de l'Etat, et qu'ils sont tenus de défendre. Jadis ils étaient libres tant qu'ils demeuraient sous le drapeau du comte suprême, de qui relevait le château provincial. Dès le quatorzième siècle, on ne les voit plus former une classe à part, sans doute parce que déjà ils avaient éte inscrits nobles et étaient devenus les seigneurs d'une possession qu'un seul homme suffit à cultiver, les UNIUS SESSIONIS NOBILES, dont la désignation apparaît parfois dans les décrets et diplômes publics (1).

Ne citons que pour mémoire les PEUPLES DES ROIS, DES REINES, DES PRINCES ROYAUX, DES PRÉLATS ET MAGNATS, composés des serviteurs particuliers de ces diverses personnalités, et qui n'étaient point confondus avec la PLÈBE en général.

Au-dessus des serfs et des affranchis, mais encore un peu au-dessous des clercs et des nobles, il y avait jadis en Hongrie deux classes d'hommes absolument libres : les colons et les bourgeois.

Les Magyars n'étant ni agriculteurs, ni industriels de leur nature, et la Hongrie étant un pays fort riche et très-peu peuplé relativement à son étendue, il fallut, dès le onzième siècle, y attirer des étrangers plus aptes que les indigènes à défricher les terres incultes, à exploiter les mines, à exercer et à répandre l'industrie. Etienne, le premier, appela d'Allemagne des cultivateurs et des ouvriers. Ses successeurs imitèrent presque tous son exemple. A diverses

(1) Voyez sur ces diverses individualités sociales, Beck, *Jus publicum*, chap. VI, § XXVIII; Palma, *Notit. rer. Hung*, P. I, in *Hongaria nova*, cap. VIII, IX, X; Timon, *Imago novæ Hungariæ*, passim.

époques, l'émigration allemande, qui se porte aujourd'hui en masse vers la jeune Amérique, trouva en Hongrie, à quelques vingtaines de lieues du pays natal, un asile et la fortune, qu'elle est à présent obligée d'aller chercher si loin. Des terrains immenses et la liberté complète avaient été promis et donnés par les rois à ceux qui viendraient habiter le royaume. Jamais on ne les leur ravit. Leur inviolabilité est sans cesse consacrée par la loi, et des peines très-fortes sont décernées contre quiconque oserait y porter atteinte.

Les Magyars semblent avoir eu toujours au fond du cœur le sentiment tout moderne de l'inviolabilité de l'individu. Généreux par caractère, ils ouvrent leurs frontières aux Cumans poursuivis par les Tartares, ils les établissent au centre même du pays, sur les deux rives de la Tisza, leur laissant leurs costumes caractéristiques et leurs habitudes nationales, les admettant avec eux au partage de la noblesse et du gouvernement hongrois, leur permettant même d'appeler « Grande » et « Petite Cumanie » les larges domaines où ils se sont définitivement fixés. Avec les Sicules « Szekely » — un rameau détaché de l'arbre attiléen, peut-être une bande qui n'avait pas voulu subir autrefois la direction d'Arpád, — ils agissent de la même manière. Gardiens des frontières, les Sicules vivent au milieu des montagnes transylvaines, près de la Moldavie et de la Bukovine, conservant sans conteste leur républicanisme originel, donnant en plein moyen âge l'admirable spectacle d'une population compacte dont tous les membres sont libres et nobles. Quant aux Allemands des sept bourgs saxons de Transylvanie et à ceux établis sur divers points de la Hongrie proprement dite, jamais les Magyars ne les molestent et ne cherchent à leur imposer la servitude ; ils ne les forcent même pas à subir leurs lois particulières, à adopter leurs coutumes ; ils leur permettent, au contraire, de conserver toutes les mœurs et institutions de leur patrie origi-

nelle, de régler à leur guise leur gouvernement intérieur et leur justice particulière; ils n'exigent d'eux qu'un impôt déterminé, dû annuellement à l'Etat qui leur a concédé des terres, et ne leur demandent qu'à ne se point mettre en opposition avec les lois générales qui régissent la monarchie.

Les décrets donnent aux colons un nom, qui peint bien quelle était leur position en Hongrie. Ils les appellent des hôtes, HOSPITES (1).

L'histoire de la bourgeoisie hongroise est infiniment moins dramatique, moins tourmentée que l'histoire de notre bourgeoisie française. Celle-ci s'éleva péniblement, malgré tous les pouvoirs constitués, et ne fut accueillie et reconnue que lorsqu'elle se fut créée d'elle-même. Celle-là, au contraire, naquit paisiblement, et, pour ainsi dire, du bon plaisir royal. Saint Etienne, — on le prétend, — lui donna naissance. Cependant, avant Béla IV, qui en fonda plusieurs, il y avait fort peu de « villes libres royales. » Leur prospérité ne commença guère que sous Sigismond, qui les admit à former le quatrième Ordre en leur donnant une voix à la diète (2). Dès lors, et jusqu'à nos jours, elles furent liées au domaine royal, dont elles formaient un des revenus les plus productifs. C'est pour cela qu'on les appelle dans les codes « peculium sacræ coronæ. »

Inaliénables, exemptes des contributions qui pesaient sur les serfs, elles étaient soumises aux charges publiques votées dans les assemblées délibérantes. Par devoir de noblesse, — chaque cité étant considérée comme un noble, —

(1) S. Stephani *Decret.* L. I, cap. VI. — A l'exemple des rois, les riches seigneurs appelaient souvent dans leurs domaines des colons étrangers pour y exercer la grande culture et l'industrie. En les engageant ils passaient avec eux une sorte de contrat, en vertu duquel ils promettaient spécialement de ne les point réduire en servitude. — Ces colons particuliers s'appelaient *Taxalistæ*. (Pray, *Annales reg.*, *Hung.* P. I, pag. 235.)

(2) Sigism. *Decret.* Ann. 1405, in *exordio*, § III.

elles envoyaient des troupes à l'armée nationale; elles fournissaient des cavaliers et des piétons, comme les autres citoyens, mais surtout des machines et des hommes aptes à les servir (1). L'impôt diétal et les redevances dues au roi étant payées, les villes libres s'administraient et s'organisaient à peu près comme bon leur semblait. Elles avaient droit de propriété, de haute et basse justice sur le territoire qui leur appartenait; munies d'un sceau particulier, armées du glaive, elles n'avaient pour limites à leur autonomie que les lois générales, dont l'infraction n'était permise à personne.

Ainsi constituée, la bourgeoisie hongroise prospéra. Formée surtout d'étrangers, italiens et allemands, elle occupa tous les emplois que la race magyare, essentiellement guerrière, se reconnaissait incapable de remplir. Elle s'enrichit donc en enrichissant le pays par son industrie et son commerce, et, malgré cela, ne fut point dédaignée et tyrannisée. Plus libre et plus respectée qu'aucune bourgeoisie au monde, elle ne contribua pas peu à l'opulence et à la gloire de l'ancien royaume de Hongrie.

§ V.

L'organisation définitive de la noblesse hongroise remonte à Etienne Ier. C'est lui qui, le premier, légalisa la position des divers Ordres et leur relation avec le pouvoir exécutif. Plus tard, on ne fit que développer ou fausser les principes établis.

Voici donc quelles étaient les bases de la féodalité hongroise :

Le droit de créer les nobles qui, originairement, appartenait à la république, est transmis à la couronne,

(1) Kaprinay, *Hung. diplomatic.* P. II, p. 160, 492 et seq.

symbole de la république, et conséquemment à celui qui la porte.

Les nobles, ainsi créés, forment à eux seuls la nation délibérante ; ils sont les membres de la sainte couronne, MEMBRA SACRÆ CORONÆ.

De là résulte l'union essentielle entre la noblesse et le roi : l'autorité du roi dépend de la noblesse, qui la lui confère ; la noblesse provient du roi, investi de la faculté d'inscrire et d'anoblir.

Donc, l'autorité royale s'exerce par le chef, du consentement et avec la participation des citoyens ; et ceux-ci, tous égaux en droit, sinon en fait, peuvent parvenir à tous les emplois et honneurs, tant au dedans qu'au dehors (1).

Trois groupes se détachent de cette foule, qui est le Peuple, jusqu'à l'avénement de l'égalité moderne : les prélats, les barons, les nobles ; mais, répétons-le, les nobles, qui forment la masse, ne sont point condamnés à ne jamais être barons ou prélats.

Le pieux Etienne aida le clergé catholique à se poser à la tête de l'Etat. Ses successeurs l'imitant, et les siècles donnant à la fondation première la force d'une coutume inattaquable, le clergé se maintint dans cette haute position jusqu'en ces derniers temps. Tous les évêques de Hongrie et des pays successivement annexés au royaume, sous la direction des archevêques d'Esztergom et de Kalocsa, ainsi que l'archi-abbé de Saint-Martin, le prieur d'Aurana, le préposé de Jaszó, prémontré, composaient l'Ordre des prélats.

« Surveillants des âmes (2), » les prélats, magnifiquement enrichis par le roi, lui rendent hommage comme les séculiers, et, comme eux encore, sont soumis aux tribunaux ordinaires en ce qui concerne les biens temporels ;

(1) *Tripartitum*, P. I, t. IX.
(2) S. Stephani *Decret*. L. I, *monit*. III, *ad fil. Emericum*.

car c'est par la propriété, ainsi que nous l'avons précédemment établi, que s'acquiert et se prouve la noblesse (1). Mais, sauf ce point, si avantageux pour eux, on le conçoit, puisqu'ils sont de la sorte rattachés au mouvement politique général, ils jouissent des prérogatives particulières, en vertu desquelles ils sont élevés au-dessus de tous. Le soin de la religion leur appartient sans contrôle. Ils occupent une place très-influente dans l'administration de la justice. Leurs propriétés sont insaisissables, inaliénables. Ils ne payent point d'impôts et reçoivent la dîme (2). Ils dirigent l'instruction, et les doctrines par eux émises n'ont à subir aucune censure, si ce n'est celle du pape et de ses mandataires. Ils se gouvernent d'après les saints canons, ne relèvent que de leurs supérieurs ecclésiastiques, et, en dernier ressort, pour les crimes et délits de fait, du roi, leur protecteur et leur juge naturel. Pour toutes les causes personnelles, ils ne sont point soumis au libre jugement des laïques : le témoignage de ceux-ci était même, dans les premiers temps, inadmissible contre eux (3). Enfin, leur action s'exerce jusque dans le domaine privé des séculiers pour les faits de famille, qui leur furent si longtemps réservés : mariages, adultères, naissances, morts, successions et testaments (4). Le premier personnage de cet Ordre, l'archevêque d'Esztergom, est légat-né du saint-siége apostolique et grand chancelier du royaume de Hongrie.

Comme le précédent, l'Ordre des barons et magnats date du règne d'Etienne le Saint.

(1) Beck, *Jus publicum,* cap. VI, § XXI.

(2) S. Stephani *Decret.* L. II, cap. I, LII; S. Ladislai *Decret.* L. I, cap. XXVII ; Colomanni *Decret.* L. I, cap. XXV et LXVI; *Bullæ Aureæ* cap. XX. — Sous Albert (1438-1439), les nobles furent pour la première fois affranchis légalement de la Dîme. (*Decret.* art. XXVIII.)

(3) S. Stephani *Decret.* L. II, cap. III, IV.

(4) Colomanni *Decret.* L. I, cap. V, VI, XIV.

Il ne faut point confondre les barons avec les magnats. Ceux-ci ne se composaient autrefois que des comtes suprêmes des comitats, c'est-à-dire de tous les grands magistrats provinciaux. Ce ne fut que fort tard, et principalement sous la domination autrichienne, qu'on introduisit dans cette catégorie un nombre assez considérable de puissants seigneurs ayant, sans emploi fixe, les titres divers de princes, comtes, et autres (1). On doit cependant y rattacher aussi les « grands comtes libres et perpétuels, » dont plusieurs apparaissent bien auparavant, et qui tiraient leur nom du domaine donné par le roi avec la distinction (2); mais n'occupaient aucun emploi déterminé dans l'Etat.

Quant aux barons, ils tenaient leur droit et leur appellation des charges dont ils étaient investis; et ces charges, purement personnelles, n'étaient point héréditaires (3). Autrefois, on les nommait « jobbagiones » ou « jobbakiones regis, » c'est-à-dire soldats libres du roi, parce qu'ils formaient l'état-major du souverain, marchaient autour et immédiatement au-dessous de lui dans l'armée nationale. On les appela plus tard « barones, veri barones et principes regni, » parce que, dans les cérémonies publiques, ils avaient l'honneur insigne de se placer, debout ou assis, à côté du roi; possédaient le droit de faire partie du conseil royal, d'y émettre leur avis avant tous autres, et, comme représentants de la nation, contre-signaient les décrets rendus par les diètes.

Les barons étaient fort peu nombreux. Voici d'abord ceux dont la prééminence ne se réglait que d'après l'époque de leur entrée en charge : le grand échanson, le grand officier de la table royale, le grand écuyer, le grand chambellan, le maître des huissiers royaux et le capitaine de la

(1) *Tripartitum,* P. I, tit. XCXIV.
(2) Timon, *Imago novæ Hung.* P. II, cap. IX.
(3) Beck, *Jus publicum,* cap. VI, § XXII.

cour, grand sénéchal (1). On rencontre aussi dans les décrets les comtes de Presbourg et de Temesvár, et les deux barons gardiens de la Sainte Couronne. Voici maintenant ceux dont la hiérarchie se base sur l'emploi : le grand trésorier; le vajvode de Transylvanie (2), et le ban de Dalmatie, Croatie et Esclavonie (3), qui gouvernaient ces différentes provinces au nom du roi; enfin le Juge de la cour (4), chargé surtout de la haute administration judiciaire, dans laquelle il assistait le premier des barons hongrois, le Palatin (5).

§ VI.

La magistrature palatine est la plus ancienne et aussi la plus puissante, la plus grandiose des magistratures de l'ancien royaume de Hongrie. Sous quelques rapports elle ressemble à la dignité dont étaient jadis revêtus à la cour de nos rois de France les maires du palais. D'abord, de nomination royale, ainsi qu'il appert par l'article second de la confirmation de la « Bulle d'or, » par André II, perpétuelle à l'origine, annuelle au temps de Béla IV; en 1526, elle dut être de nouveau conférée pour la vie (6). Elle était alors et depuis fut toujours élective : les Ordres rassemblés en choisissaient le titulaire parmi les quatre candidats proposés par le roi.

Les pouvoirs du Palatin étaient extrêmement multiples : administratifs, militaires et judiciaires.

(1) *Tavernicorum, pincernarum, dapiferorum, agazonum, cubiculariorum, janitorum regalium, curiæ regis magistri.*

(2) En temps de guerre turque, il y en avait presque toujours deux.

(3) Parfois il y en avait deux : l'un, pour la Dalmatie et la Croatie; l'autre, pour l'Esclavonie supérieure.

(4) *Judex curiæ regiæ,* en magyar, *Orszdg-Birdja.*

(5) *Comes palatii, palatinalis, Palatinus.* — En magyar, *Nádor-Ispán* et *Nagy-úr* (préfet de la cour, prince du Sénat).

(6) *Decret.* Ludovici II, 1526, art. XXII.

Première personne de l'Etat après le souverain, il était tuteur-né de roi mineur et gouvernait en son nom jusqu'à sa majorité. Il gouvernait aussi lorsque le roi était fou ou seulement incapable de s'acquitter des devoirs de sa charge, ou bien lorsque son absence trop prolongée embarrassait la marche des affaires. En ce cas, lieutenant royal, il était assisté d'un conseil de prélats, barons et nobles, et ne pouvait exercer les droits de Majesté : par exemple, il lui était interdit de faire des donations, d'inscrire de nouveaux nobles. Si le prince, par incapacité ou négligence, omettait de traiter les affaires pressantes avec les ambassadeurs étrangers, il les recevait en son lieu et place et leur répondait. Il présidait l'assemblée générale des Etats, que seul il avait la puissance de convoquer à la mort du roi pour l'élection d'un autre roi ou l'inauguration de son légitime successeur. A l'élection royale, il émettait son vote le premier; il vérifiait et légalisait les pouvoirs des députés envoyés à la diète, et aucun couronnement n'était valable s'il n'y assistait.

Général en chef des armées nationales après le roi, il commandait la levée en masse et nommait celui qui devait en être le Capitaine général. Chaque année il était obligé d'inspecter les places frontières et de faire en sorte qu'elles fussent toujours entretenues dans le meilleur état, bien armées et bien approvisionnées de vivres et de troupes.

Justicier suprême, il mettait fin à tous les procès; juge spécial des Cumans et des Jazyges, il appelait à comparaître par devant lui tous les hommes du pays indistinctement. Néanmoins, il ne lui était pas permis de condamner les nobles à mort ou à la déchéance sans que ses sentences fussent revêtues de l'approbation royale (1). Jadis il parcourait fréquemment les provinces, et, sous une tente

(1) Andr. II *Bull. Aur.* art. VIII.

dressée au sommet d'une colline naturelle ou élevée à cet effet, il écoutait les plaintes des citoyens et terminait leurs différends. Le « jugement palatinal » subsistait encore au milieu du quinzième siècle : Mathias Corvin l'abolit (1).

Conservateur des archives légales, — diplômes royaux et décrets des diètes, — le Palatin était le gardien naturel des libertés et prérogatives nationales. Médiateur entre les gouvernés et le gouvernant, il recevait les réclamations des citoyens qui se prétendaient lésés par le roi, et Sa Majesté, assignée, était obligée à se défendre, au moins par procureur (2). Si cela ne fut pas jusqu'à ces derniers temps en usage, grâce aux progrès du despotisme, néanmoins le Palatin dut toujours déposer aux pieds du trône les représentations des Ordres, signées et cachetées par lui du grand sceau du royaume. Le primat de Hongrie, archevêque d'Esztergom, l'aidait dans cet office. Par contre, et conséquemment, le soin de veiller au maintien de la tranquillité publique revenait au Palatin : il devait apaiser les troubles en s'interposant entre les révoltés et le pouvoir ; il devait aussi les réprimer si son arbitrage avait été offert inutilement (3).

Protection et répression, telles sont donc les deux faces principales de cette personnalité imposante. Aussi la magistrature palatine nous semble-t-elle attester chez le peuple hongrois un profond sentiment de l'inviolabilité de la Loi.

Qu'est-ce en effet que le Palatin, sinon le représentant en chair et en os de cette abstraction profonde que l'on nomme la Loi ? Patriarcal aux temps barbares, sans nul doute aussi tyrannique que tout autre au moyen âge, plus

(1) Revai, *Corona*, ap. Schwandtner. *Script. rer. Hung.* pag. 68.
(2) *Tripartitum*, P. II, tit. CCCXIX.
(3) Sur le Palatin en général, voyez : *Articuli de officio palatinali*, 1485, Math. I; Alberti *Decret.* art. II; Mariæ Theresiæ *Decret.* 1741, art. IX et XX.

d'une fois à l'époque moderne il apparut dans son vrai sens, haut de toute sa taille. Vessélényi, par exemple, lorsqu'au nom de la nation il adresse des remontrances au roi Léopold d'Autriche; lorsque celui-ci dédaignant de les entendre, il tâche de le contraindre au respect des constitutions nationales et des serments qu'il a solennellement prêtés, Vessélényi est le vrai Palatin. Si la plupart de ses prédécesseurs et de ses successeurs méconnurent leur mandat ou refusèrent de s'en acquitter par ignorance, couardise, ambition ou servilité, à qui la faute? Aux hommes, non point à la dignité palatine. Elle resta toujours grande et belle dans son idéal, attestant par son existence même que le peuple hongrois possédait au fond de son cœur le saint dogme de l'avenir, le dogme de L'INVIOLABLE LOI.

§ VII.

Montesquieu a dit :

« Les familles aristocratiques doivent être peuple autant qu'il est possible. Plus une aristocratie approchera de la démocratie, plus elle sera parfaite; et elle le deviendra moins à mesure qu'elle approchera de la monarchie (1). »

Jamais noblesse ne fut plus peuple que la noblesse hongroise. Donc jamais aristocratie ne fut moins imparfaite. Composée à l'origine de toute une nation qui se conquiert une patrie à la pointe du sabre, elle ne s'isole point dans l'égoïsme de sa nationalité. Nous l'avons vue d'elle-même ouvrir ses rangs aux vaincus, aux étrangers, traiter en frère quiconque s'est montré son égal en bravoure et l'a aidée à défendre ses foyers. Au moyen âge, devant le Mongol, en face du Turc, non-seulement elle atteste combien elle est forte et héroïque, elle prouve aussi qu'elle est

(1) *Esprit des Lois*, L. II, chap. III.

la vraie représentation vivante de toutes les populations de l'Europe orientale, intéressées dans une même cause, chargées ensemble de sauvegarder la civilisation.

Et plus tard, à partir du seizième siècle, n'est-elle point éminemment peuple quand, tolérante et juste, elle proclame la liberté de conscience en Transylvanie et en Hongrie ; quand, patriotique et libérale, elle lutte contre le despotisme des Habsbourgs, assure au prix de son sang le triomphe des lois nationales, et pressent, la première, que toutes les libertés sont solidaires les unes des autres ? Elle devient tout à fait peuple du moment où elle commence à émanciper, à élever peu à peu ses serviteurs jusqu'à elle ; du jour où elle renonce enfin à leurs redevances et à leurs corvées, s'abolissant et se ruinant presque pour leur donner les droits politiques et les propriétés qui jadis étaient siennes.

Elle sut bien vivre. Elle sut non moins bien mourir. Gloire et honneur à la vaillante et loyale gentilhommerie des Magyars (1) !

I. La personne du noble est inviolable. Le roi lui-même ne peut emprisonner ni faire exécuter un gentilhomme si celui-ci n'a préalablement été cité, convaincu et condamné par-devant les tribunaux ordinaires et dans les formes prescrites (2).

II. Dans toute l'étendue du royaume, les nobles ne relè-

(1) Aujourd'hui il n'y a plus de noblesse hongroise. Les titres seuls subsistent. Tous les priviléges sont anéantis. Mais il reste une nation, et « la nation entière est une aristocratie de vaillance et de dignité. Il y a là cinq millions de chevaliers. Et pas un paysan ne s'estime moins que le premier palatin du royaume. » Ces paroles de M. J. Michelet, la *Réforme,* pag. 494, répondent victorieusement à ces journalistes ignorants, qui n'ont rien su dire en faveur de la Hongrie en 1848-49, et qui, par leur incompréhensible dédain, ont fait les affaires de la contre-révolution européenne, en voulant se montrer plus démocrates que le peuple.

(2) Volumus etiam, quod nec nos, nec posteri nostri, aliquo tempore servientes capiant, vel destruant, favore alicujus potentis, nisi primo citati fuerint, et ordine judiciario convicti. [*Art.* II *Bullæ Aureæ.*] Conf. *Decret.* 1723, art. v.

vent que du roi légalement inauguré. Ils ne sont jugés que par leurs juges ordinaires. A l'intérieur, ils ne sont point passibles des conseils de guerre (1).

III. Nul ne sera troublé dans la jouissance de ses possessions légitimes (2).

IV. Le gentilhomme qui n'a point d'enfant mâle laisse le quart de son bien à sa fille, mais à sa guise dispose du reste. S'il n'a pas pu faire de testament, ses plus proches parents héritent. S'il ne possède ni descendants, ni ascendants, ni collatéraux, son bien revient naturellement à la couronne (3).

V. Les nobles ne sont obligés à aucun impôt. Le souverain lui-même, s'il n'a été invité par eux, ne doit pas se faire leur hôte, descendre dans leurs châteaux et maisons de campagne (4).

VI. Si le souverain viole les constitutions nationales et les prérogatives et libertés des Ordres, les nobles se trouvent déliés de la fidélité qu'ils lui ont jurée : ils sont autorisés à le contredire et même à lui résister (5).

(1) Et post reversionem (*intra fines regni*) judicium exercitus non recipiat. [Art. VII, § I, *Bullæ Aureæ*.]

(2) Possessionibus etiam, quas quis justo servitio obtinuerit, aliquo tempore non privetur. [Art. XVII *Bullæ Aureæ*.] — Confirm. S. Stephani *Decret*. L. II, cap. V, VI, XXIV, XXXV; Colomanni *Decret*. L. I, cap. XX, XXI. Ces derniers articles, qui restreignaient beaucoup le droit de succession des nobles et augmentaient celui du prince, se trouvent abolis par la *Bulle d'or*.

(3) Si quis serviens sine filio decesserit, quartam partem possessionis filia obtineat : de residuo, sicut ipse voluerit, disponat. — § I. Et, si morte præventus disponere non poterit, propinqui sui, qui eum magis contingunt, obtineant. — § II. Et si nullam penitus generationem habuerit, rex obtinebit. [Art. IV *Bullæ Aureæ*.] — *Tripartitum*, P. I, tit. V, XVII, LVII, LXXXVIII, etc.

(4) Item nullam collectam.... colligi faciemus supra prædia servientium. — § I. Nec in domos, nec villas descendemus, nisi vocati.... [Art. III *Bullæ Aureæ*.] Conf. *Decret*. 1723, art. VI.

(5) .... Quod si vero nos, vel aliquis decessorum nostrorum aliquo unquam tempore HUIC DISPOSITIONI NOSTRÆ CONTRARIE VOLUERIT, LIBERAM HABEANT harum auctoritate, sine nota alicujus infidelitatis, tam episcopi quam alii jobagiones, ac nobiles regni nostri universi et singuli, præsentes et futuri, posterique, RESISTENDI ET CONTRADICENDI NOBIS ET NOSTRIS SUCCESSORIBUS, IN PERPETUUM FACULTATEM..... [Art. XXXI *Bullæ Aureæ*.] — La *Bulle d'or*, et même cet

Telles étaient les prérogatives cardinales dont jouissaient autrefois les nobles de Hongrie. En échange de ces droits, ils ne devaient qu'une seule chose, — grand et saint devoir ! — défendre la patrie. Ainsi que les soldats du duc étaient devenus nobles, par cela même qu'ils avaient conquis; par cela même aussi qu'ils jouissaient de la conquête, les nobles du roi restaient toujours soldats.

Jusqu'aux derniers siècles, il n'y eut point de véritable armée permanente et soldée. Le premier essai, — un trait de génie, — en fut fait par Mathias Corvin; mais ses escadrons de hussards et de grosse cavalerie, ses bataillons d'infanterie légère et de piétons armés de toutes pièces, avec son immortelle « légion noire, » se dispersèrent aussitôt après sa mort trop rapide, et l'on en revint à l'ancien système. La maison d'Autriche put seule définitivement créer des armées modernes sur le Danube; mais elle le fit, non point par esprit de progrès, bien au contraire, parce qu'elle avait peur de la milice féodale et qu'elle avait besoin de prétoriens.

§ VIII.

Il importe d'expliquer ici quelle était jadis l'organisation militaire de la Hongrie.

Le royaume est divisé en un certain nombre de « comitats. » Ce sont autant de divisions militaires auxquelles préside un comte suprême, lieutenant direct du roi. A lui écheoit le commandement du château central, qui fait partie du domaine de la couronne et qui est inaliénable. Le comte doit toujours tenir sa forteresse en bon état de défense et d'approvisionnement. Il a sous ses ordres une gar-

article, dont le sens est parfaitement clair, furent confirmés par Louis le Grand, le 11 décembre 1351.

nison composée de soldats libres, vivant du produit des terres avoisinantes, et qu'on appelait les « jobbagiones castri. » Si l'ordre en est donné, le comte et les jobbagions qui suivent sa bannière sont tenus de se rendre sans retard auprès du roi et de marcher avec lui à la rencontre de l'ennemi, même par delà les frontières (1).

Comme ces capitaines provinciaux, les rois ont à leurs côtés un certain nombre de soldats perpétuellement en état d'entrer en campagne : par exemple, dans les premiers temps, des prisonniers chrétiens affranchis, de la même classe que les « Uduarnici (2), » dont nous avons parlé ; et, plus tard, des étrangers, le plus souvent des Allemands, enrôlés, entretenus et soldés aux frais de la cour. Cette dernière espèce de troupes fut introduite en Hongrie par les princes de la maison d'Anjou (3), qui, en instituant ces banderies royales,— « banderia » — à l'imitation des bandes italiennes, poussèrent les plus riches d'entre les nobles à s'entourer, comme le souverain, d'escortes brillamment équipées, qui, en temps de paix, seraient d'un bel effet dans les cérémonies, et en temps de guerre, ne manqueraient point de trouver leur utilité. Mais ces troupes, quoique stables, ne sont que le noyau d'une armée qui ne pourrait guère affronter un danger sérieux. En ce cas, il faut appeler la noblesse.

« Milites (4), » « regis servientes, » « exercituantes (5), » les nobles sont tenus de marcher sous l'étendard royal. Ils combattent à leurs frais dans l'intérieur du royaume et ne doivent pas abandonner l'armée si elle s'élance au delà des frontières pour achever la victoire commencée en deçà.

(1) *Bullæ Aureæ* art. VII, § III. — Sigismundi *Decret.* V, in *Prologo ;* Alberti *Decret.* art. III.

(2) Simon Kezai, in *appendice II : de Vduarnicis.*

(3) Thuroczi, P. III, cap. XXVII, XXVIII.

(4) Sancti Stephani, *Decret.* L. I, cap. IV.

(5) Palma, *Specimen heraldicæ Hung.*, p. 89.

Mais ils ne suivent le roi au dehors que si celui-ci consent à les indemniser des dépenses entraînées par l'expédition (1). Quiconque refuse de remplir son devoir militaire, ne répond pas en temps voulu à l'appel aux armes ou abandonne le camp avant la fin de la campagne, est noté d'infamie, perd ses biens et son titre, est réduit en servage (2). Au contraire, de brillantes récompenses,—titres et possessions,—sont réservées à ceux qui se distinguent dans l'accomplissement de leur devoir. Les morts ne sont point oubliés : si un baron succombe dans la bataille, on comblera d'honneurs insignes son fils ou son frère; si un noble périt en combattant, son fils recevra du roi une donation (3).

La levée des nobles s'appelait l'INSURRECTION.

Voici l'ennemi qui se prépare à envahir le sol sacré de la Sainte-Couronne. Les espions, semés dans la contrée voisine, ou les sentinelles postées sur le sommet des montagnes, avertissent les capitaines des forteresses frontières, les bans des provinces limitrophes et les comtes des comitats menacés. Ceux-ci aussitôt expédient des courriers au roi, et avant même que la réponse de celui-ci ne soit arrivée, se mettent sur la défensive, ordonnent à tous les hommes libres relevant de leur juridiction de se préparer à combattre, et au besoin les opposent à l'ennemi qui s'avance. Telle est « l'insurrection particulière. » Mais si les capitaines ont obéi à la loi en mourant sous les ruines de leurs forteresses, si les bans et les comtes suprêmes avec leurs jobbagions et leurs nobles n'ont pas réussi à arrêter la marche triomphante des envahisseurs, alors les prélats, barons et magnats dé-

(1) *Bullæ Aureæ* art. VII. Cette dernière loi fut établie afin d'empêcher les guerres de conquêtes et surtout les croisades en Palestine.

(2) *Tripartitum*, P. I, t. III, § IV et V.

(3) Si quis jobagio, habens honorem in exercitu, fuerit mortuus, ejus filius, vel frater congruo honore sit donandus. — § I. Et si serviens eodem modo fuerit mortuus, ejus filius, sicut regi videbitur, donetur. (*Bullæ Aureæ* art. X.)

pêchent leurs « gens (1), » et leurs « banderies » et les simples nobles, trop pauvres pour avoir des banderies et des gens, accourent en personne. Telle est « l'insurrection générale ordinaire. » « L'insurrection générale extraordinaire » est celle que l'on proclame aux jours de péril immense, par exemple à la veille de l'arrivée de Mahomet ou de Soliman : tous, prélats, barons, magnats, nobles et bourgeois se rangent sous le drapeau national, accompagnés de leurs hommes d'armes, jobbagions, nobles particuliers et gens. Dans les cas extrêmes, les colons et les serfs sont entraînés avec leurs seigneurs pour le salut de la patrie en danger (2).

L'insurrection hongroise a existé jusqu'à nos jours.

§ IX.

Ce mot COMITAT s'est déjà plus d'une fois rencontré sous notre plume ; nous en avons même déterminé la signification militaire. Il s'agit maintenant d'en donner la signification civile ; et cela est bien autrement grave, car la gloire militaire est bien près de sa fin, tandis que la liberté civile est bien près de son avénement définitif.

Le Comitat, rempart de la liberté de chacun contre la tyrannie de tous ou d'un seul, est sans contredit la plus remarquable des institutions hongroises, la plus féconde et la plus chère au peuple magyar. Sans doute, si les Hongrois honorent d'un si profond respect leur premier roi

(1) En 1435, il fut décrété que chaque prélat, baron, magnat et noble riche fournirait un cavalier équipé par chaque série de trente-trois *portes* ou *sessions* à lui appartenant. Ces soldats, levés parmi les paysans et colons, s'appelaient *gentes*. (Sigismundi *Decret*. V; art. I et seq.) — Leur nombre variait selon les besoins du moment. (Ladislai Posthumi *Decret*. II, art. III et seq. Wladislai II *Decret*. III, art. XVI-XXIII. Ludovici II *Decret*. V, art. XIX, XLII; *Decret*. VII, art. X et XI.)

(2) Voyez la *Bulle d'or*, les décrets de Louis I[er], de Sigismond, Ladislas I et II, Mathias I, etc., etc.

Etienne, c'est qu'ils lui attribuent tout le mérite de cette belle invention, inspirée, comme ils disent, par « une pensée divine (1). » Et si Mathias Corvin de Hunyad est resté si populaire et si grand dans la mémoire nationale, cela ne tient-il pas beaucoup aux excellentes réformes qu'il fit à l'œuvre stéphanique, assez vieille alors peut-être, pour être rajeunie et fortifiée contre les injures du temps (2).

Dans cette division du royaume, en un certain nombre de « vármegyé, » « comitatus, » il y a plus qu'une division militaire ou administrative, il y a toute une organisation municipale.

Le pays n'est point découpé en départements, relevant et dépendant de la capitale, comme la France d'aujourd'hui; en larges fiefs rendant au suzerain un hommage plus ou moins direct, comme la plupart des Etats féodaux du moyen âge. Sans qu'une centralisation exagérée les lie au pouvoir suprême, sans être distraits du tout national par une décentralisation outrée, les comitats vivent d'une vie particulière et participent en même temps à la vie générale qui ne les absorbe pas.

Le Comitat peut être considéré, pris isolément, comme une seule municipalité composée de plusieurs villes, bourgs et châteaux, convergeant vers un centre commun, la forteresse, hôtel de ville de cette cité multiple. Cette forteresse, où résident les magistrats provinciaux dans l'exercice de leurs fonctions, où sont déposées les caisses publiques et les archives, nécessairement ne doit pas appartenir à un

(1) Ce mot *comitatus* et le titre de *comes* sont mentionnés par l'Anonyme comme étant en usage sous les ducs. (Voy. *Hist. sept. duc.* cap. XXVIII, XXXVII, LII, etc.) Arpád, prétend ce notaire de Béla IV, se réserva certaines terres dans les différentes parties du duché et nomma pour les gouverner des comtes, qui rattacheraient ainsi les provinces au pouvoir central. Néanmoins, l'institution régulière des comitats ne date vraiment que de saint Etienne, qui s'en servit pour tuer l'autorité rivale des *Capitaines*, dont la puissance créait des Etats dans l'Etat. (Sancti Stephani *Decret.* LII, LIII, etc.)

(2) Voy. sur le Comitat les décrets III et VI de Mathias I.

seigneur particulier. Elle fait partie intégrante du domaine royal et ne relève que du seigneur des seigneurs, représentant perpétuel de la nation, le roi. Elle est inaliénable et ne peut être donnée à perpétuité, ainsi que le territoire qui en dépend (1).

Sur ce territoire vivent les jobbagions, soldats pouvant servir au besoin à maintenir la tranquillité publique, à forcer l'exécution des lois; des demi-bourgeois, obligés à certaines redevances, s'adonnant au commerce et aux arts industriels, les répandant dans tout le pays d'alentour; des affranchis, libérés de l'impôt et du travail agricole, chargés de diverses missions administratives, par exemple de porter les dépêches du gouvernement au comitat et réciproquement, de répandre les décrets du roi et des diètes, et les ordonnances des magistrats municipaux; enfin des paysans attachés spécialement à ce sol communal qu'ils cultivent, et soumis à diverses corvées ayant pour but le bon entretien du château et de ses dépendances (2).

Voilà donc une place forte, qui, avec sa garnison, assure la sûreté du dedans et du dehors. Voilà un territoire qui peut suffire à l'entretien des agents usuels de l'administration. Les citoyens n'ont rien à payer et n'en profitent pas moins du bénéfice des lois. Cela était trop beau pour exister toujours. Les terres du château ayant été imprudemment aliénées par la couronne, on se vit obligé, dans leur intérêt même, d'imposer ceux qui auparavant ne supportaient aucune charge, les nobles. Mathias, de concert avec les Ordres, établit que désormais une certaine contribution serait levée sur tous — prélats, barons et nobles, —

(1) *Bullæ Aureæ* art. XIV. Tel était le principe. Tel ne fut pas toujours le fait. Un grand nombre de rois prodigues aliénèrent les châteaux des comitats. Les diètes ne cessèrent pas de protester contre ces violations de la loi, mais souvent en vain.

(2) *Jobbagiones castri, Cives castri, Liberi castri, Servi castri.* — Palma, *notitia reg. Hung.* P. I, *Hungaria nova,* § VIII.

pour être particulièrement affectée aux dépenses du comitat (1).

Le Comitat est politiquement organisé d'après les mêmes principes que le royaume tout entier. C'est toujours une monarchie aristocratico-constitutionnelle. A la tête de la province, comme à la tête de l'Etat, il y a un souverain, à l'extérieur fondé de pouvoirs et représentant de ceux qu'à l'intérieur il commande, administre et juge. Ce souverain, appelé anciennement « comte paroissien (2), » et depuis « comte suprême (3), » conserve sa dignité sa vie durant. Il est nommé par le roi, dont pour les provinciaux il est le lieutenant immédiat. Magistrat actif, il ne peut être choisi parmi les mineurs, non plus que parmi les étrangers, non-seulement ceux qui ne sont pas naturalisés hongrois, mais même ceux qui ne sont point du comitat (4). Il lui est impossible d'être comte de deux comitats à la fois (5). Il habite celui dont il est titulaire; il y a ses propriétés, au moins les principales (6), et ne peut s'en absenter que chargé d'un mandat public, car il doit s'occuper par lui-même, non point par procureur, des affaires dont il est chargé (7).

Nous connaissons ses pouvoirs militaires. Voici quel est son mandat civil. Il est juge suprême des nobles pour les causes ordinaires; mais il ne discute point celles qui entraîneraient perte de la vie ou des biens : elles passent devant les tribunaux supérieurs; jadis elles étaient de la juri-

(1) Les citoyens chargés de missions, par exemple, auprès du roi et du Palatin, recevaient de la caisse du comitat leurs frais de voyage et des appointements déterminés. (Mathiæ I *Decret.* VI, art. LXIV.)

(2) *Comes parochianus,* ainsi appelé dans les décrets d'Etienne I, de saint Ladislas, de Kálmán, d'André II, etc.

(3) *Comes supremus,* ainsi appelé dans la plupart des décrets modernes.

(4) Ferdinandi III *Decret.* I, art. XXXIII. *Decret.* XX, art. LXXV.

(5) Seuls, les quatre barons du royaume, le Palatin, le ban, le juge de la cour du roi et le juge de la cour de la reine peuvent occuper deux dignités. (*Bullæ Aureæ,* art. XXX.)

(6) Caroli III *Decret.* III, art. XVIII, LVI, LVIII, LXXIII, etc.

(7) Mathiæ I *Decret.* III, art. XV; *Decret.* VI, art. LX.

diction du Palatin et du roi (1). Il est chargé de publier et de faire exécuter les décrets des diètes et les édits royaux, non moins que les règlements votés par les provinciaux eux-mêmes. Conservateur naturel des prérogatives et libertés des prélats, barons et nobles, il surveille et règle les rapports réciproques des maîtres et des sujets. Il fait payer les impôts, les réunit entre ses mains, et à des époques déterminées les porte au roi. Payé de ses services avec le tiers des produits du territoire communal; s'il lui arrive de détourner à son profit une partie des revenus du fisc, dont il est dépositaire, il est condamné à une amende équivalant au double de la valeur de laquelle il abusa (2).

Un vice-comte lui est adjoint en qualité de lieutenant : c'est le palatin de cette espèce de roi. Elu sur la proposition du comte suprême (3), il l'assiste en toutes choses, et, plus accessible, sert d'intermédiaire entre les citoyens et le premier magistrat. Comme son supérieur, il doit avoir ses biens et son domicile dans le comitat même; être sous tous les rapports en état de bien remplir les devoirs de sa charge

Cette organisation primitive s'altéra peu à peu, grâce aux empiétements successifs de la haute aristocratie sur la petite noblesse. Ainsi, dans les derniers siècles, le gouvernement suprême du comitat, au lieu d'être, comme par le passé, un emploi, devint une dignité. Les comtes suprêmes avaient le titre, mais de fait ne travaillaient guère aux affaires de leur comitat. Ils assistaient en son nom aux diètes générales, dans lesquelles ils faisaient partie de la « Table des Magnats, » et se con-

(1) *Bullæ Aureæ* art. v.

(2) S. Stephani *Decret.* L. II, cap. xx.

(3) Souvent il fut nommé par le roi. — D'ordinaire le comte est laïque, comme les autres magistrats provinciaux. Néanmoins plusieurs évêques sont comtes suprêmes des comitats dans lesquels sont situés leurs diocèses, par exemple l'archevêque d'Esztergom, les évêques de Cinq Eglises, Veszprim, Györ, etc., etc. Dans les comitats de Pesth, Pils et Solth, le Palatin est comte suprême. [Math. Belii *Notit. Hung.*, t. III, p. 30.]

tentaient d'y faire un voyage tous les trois ans, lors de la réunion de la diétine, pour le renouvellement intégral des magistratures provinciales. Alors il y avait deux vice-comtes qui gouvernaient en son nom, deux vice-comtes responsables de ce roi, désormais à peu près irresponsable.

En outre, dans chacun des districts qui composent le comitat, un « juge des nobles (1) » est chargé de mettre fin aux procès ordinaires qui s'élèvent dans le ressort de sa juridiction. Les sentences qu'il émet peuvent être rappelées par devant le vice-comte et le comte, le second et le premier vice-comtes, qui les approuvent ou les cassent. Les juges des nobles gouvernent civilement les districts, comme leurs supérieurs gouvernent les comitats.

Au-dessous de ces magistrats, s'échelonnent une foule d'officiers subalternes, les uns chargés de la guerre, les autres de la justice, d'autres enfin de l'impôt, tous électifs, et ne dépendant que du comitat.

Entre ces divers magistrats secondaires et les comtes, existait jusqu'à nos jours un tribunal que l'on nommait la « table judiciaire (2); » il était divisé en deux chambres, et, sous la présidence des deux vice-comtes, jugeait les procès civils et criminels qui lui étaient déférés. Il se composait d'un certain nombre « d'assesseurs, » choisis parmi les nobles lettrés. Souvent des non-nobles étaient assesseurs, par exemple les avocats.

(1) Anciennement appelé *Bilotus* ou *Bilochus*. — Au temps de Mathias Corvin, les riches ne tenaient guère à se charger des emplois provinciaux qui rapportait plus de peine que de profit. Les juges des nobles étaient donc presque toujours élus parmi les plus pauvres et de la sorte la corruption était rendue trop facile. D'autre part, la crainte d'encourir des inimitiés puissantes empêchait souvent les pauvres juges de condamner les grands seigneurs coupables. Il fut donc établi que désormais les juges des nobles devraient être choisis parmi les bien possessionnés, — *bene possessionati*, — et que ceux qui, sans raison suffisante, refuseraient de remplir cette charge, seraient condamnés à une forte amende, exigible par le comte suprême. (Mathiæ I *Decret*. VI, art. IX.)

(2) Mathiæ II *Decret*. III, art. XXIV.

Ici réapparaît encore cette grande idée du respect de la Loi, qui semble être le fond du caractère politique des Magyars. Les citoyens coopèrent à la composition des lois; donc ils doivent tous leur obéir.

Or souvent il existait, dans la province, des magnats beaucoup plus riches et plus forts que le comte, le vice-comte et le juge des nobles. Lorsque ceux-ci avaient un règlement quelconque à mettre à exécution, lesdits magnats, auxquels il pouvait déplaire, s'enfermaient dans leurs châteaux et refusaient de s'y soumettre. Parfois même ils prenaient les armes et châtiaient d'importance l'audace de ces insolents petits magistrats. De tels abus étaient intolérables. Il fut décrété, à plusieurs reprises, que si les magistrats des comitats, dans l'exercice de leurs charges, rencontraient des oppositions, ils devraient les combattre à l'aide des troupes de la forteresse, sans cesse à leurs ordres; mais si ces troupes étaient insuffisantes, aussitôt appel serait fait au Capitaine général, qui, avec l'armée de la nation, saurait bien contraindre les récalcitrants à obéir à la Loi (1).

§ X.

Nous n'avons décrit, jusqu'à présent, que le corps du Comitat. En voici l'âme : la CONGRÉGATION provinciale.

Cette « diétine » se réunit très-fréquemment, tous les trois mois au moins, et, de plus, dès qu'un intérêt pressant, local ou national, l'exige. Elle se rassemble, sans exception, chaque troisième année, pour procéder à l'élection ou à la réélection des magistrats du comitat, pour recevoir le serment de tous ceux qui entrent en charge,

(1) Mathiæ Corvini *Decret.* VI, art. LXVII; Vladislai II *Decret.* VI, art. I et LXXV; Ludovici II *Decret.* 1518. Art. IV et VI, etc.

voire même du comte suprême, dont la nomination ne lui appartient pas (1).

Elle se compose de tous les nobles indistinctement. Le clergé catholique, dont les membres ont droit de noblesse, en fait partie. Tous les assistants, quels que soient leur nom, leur titre et leur fortune, y sont égaux, prennent librement la parole et votent à leur guise. Les assemblées triennales sont d'ordinaire beaucoup plus populeuses que les assemblées trimestrielles. A celles-ci n'assistent guère régulièrement que les nobles du chef-lieu; mais ceux de la campagne n'en sont jamais exclus, et ils s'empressent d'y accourir dès qu'une question importante doit être agitée.

La diétine est souveraine dans le comitat, comme la diète dans le royaume. Elle seule autorise les poursuites à exercer contre l'un de ses membres, et, comme tous les nobles jouissent de la faculté de présence personnelle, nul homme libre ne peut être arrêté préventivement sans qu'elle en ait voté l'autorisation. Elle discute les griefs des populations contre le gouvernement, les formule, et les adresse, soit à la chancellerie royale, soit à la diète, si elle est alors réunie. Les assemblées provinciales pouvant correspondre l'une avec l'autre, on comprend comment un grief exprimé sur un point, circule vers un autre point, et de particulier qu'il était, s'il est juste, devient sans peine général, et par conséquent exige une prompte réparation.

Les projets de réformes particulières ou générales intéressant, soit une partie du royaume, soit le royaume tout entier, sont soumis à la diétine avant la discussion publique à la diète. L'examen attentif qu'elle consacre à chaque article éclaire l'opinion, et son vote, qui a une importance réelle, indique par avance les chances de rejet

(1) Beck, *Jus publicum*, p. 193, 194.

ou d'approbation qu'aura à courir la réforme projetée. Du reste, la « congrégation » possède, elle aussi, une initiative absolue : elle propose telle ou telle loi, ou tel ou tel règlement, que les gouvernants doivent prendre en considération, surtout lorsque les députés des comitats, avec leurs cahiers, élaborés longtemps à l'avance, viennent à l'assemblée nationale expliquer ce que pensent leurs commettants, ce dont ils se plaignent et ce qu'ils veulent. Les députés ne sont pas libres : ils dépendent incessamment de leurs électeurs, qui les révoquent s'ils n'accomplissent point le mandat dont on les a chargés, et n'oublient jamais de leur demander compte de leur mission dès que la diète a été dissoute.

Intérieurement, le Comitat s'administre lui-même, comme nous l'avons déjà démontré. La diétine fonde des « statuts » qui sont exécutables dans les limites de son ressort, mais qui, sous peine d'être cassés, ne peuvent enfreindre les lois générales du pays. Elle détermine la levée et l'emploi de l'impôt provincial, et, bien plus, de sa propre autorité, fixe l'assiette de l'impôt général voté par la diète.

Ici commence son rôle passif, ici apparaît cette force de résistance qui rend l'institution d'un si profond libéralisme. Les décrets royaux, ainsi que les jugements des cours supérieures, ne sont point mis à exécution par les fonctionnaires du comitat, s'ils n'ont été d'abord soumis à la diétine, discutés et approuvés par elle.

Et cette prérogative n'est point une fiction; c'est une réalité dont l'histoire affirme mille fois l'existence. La Hongrie lui doit la conservation de sa nationalité, si souvent menacée par l'Autriche. Le républicanisme de son Comitat la sauva de la germanisation impériale.

Chose remarquable! dans toutes les grandes révolutions, notamment dans l'avant-dernière, celle de François

Rákótzi, — c'est grâce aux « congrégations » des comitats que le mouvement s'étend et se fortifie. Comme ces petites assemblés représentent perpétuellement la nation, surtout en l'absence des diètes générales; comme aussi elles entretiennent sans cesse cette ardeur civile que le despotisme voudrait éteindre, elles assurent la permanence de la conspiration nationale contre les attentats des rois étrangers; elles fournissent à ceux qui se lèvent au nom des lois violées, une armée toujours prête, et, ce qui vaut mieux encore, une force morale considérable. Dès que les comitats se sont rangés du côté des rebelles, ceux-ci deviennent les légitimes députés du pays : leur étendard, l'étendard de la révolte, est à bon droit le drapeau de la patrie. C'est ce qui arriva durant tout le dix-septième siècle; c'est ce qui arriva dans ces derniers temps, en 1848-49.

Joseph II, dans son fou rêve d'unité, prétendit abolir les « congrégations » des comitats, et, pour faire oublier les libertés antiques, inventa une nouvelle division de la Hongrie en cercles, rigoureusement rattachés à la capitale de l'empire. Il eut le bonheur de mourir assez tôt pour ne pas voir les Hongrois imiter les Flamands et proclamer leur indépendance. Son successeur ne put être reconnu et inauguré qu'après avoir rétabli toute l'ancienne constitution.

A cette heure, il n'y a plus d'assemblées provinciales, partant plus d'indépendance en Hongrie. Mais rien n'est perdu; le peuple s'est trop habitué à être libre pour oublier qu'il l'a été. Lors de la révolution dernière, ouvertes à tous, nobles et paysans, les diétines apprirent la vie publique aux nouveaux citoyens, et semèrent les idées libérales d'un bout de la patrie à l'autre (1). Or, comme les

(1) Nous l'avons dit plus haut, à la diétine de comitat, point de députés :

idées finissent toujours par mûrir, elles germent inaperçues pendant l'hiver, pour refleurir plus brillantes lorsque reviendrale printemps.

§ XI.

Un Etat se compose d'un certain nombre de parties, diverses par la situation et par le climat, et dont les habitants, les productions, les charges et les besoins ne peuvent pas être identiquement les mêmes. Si donc toutes les lois étaient strictement applicables dans toute l'étendue de l'Etat, ces lois, qui produiraient, je le suppose, un excellent effet dans le nord, ne manqueraient pas d'en produire un très-mauvais dans le midi; avantageuses pour l'orient, peut-être seraient-elles défavorables à l'occident. D'où il suit qu'il est de nécessité première qu'il y ait des lois spéciales pour les différentes contrées d'une même patrie. De la sorte, les intérêts sont sauvegardés, et les droits de quelques-uns peuvent n'être pas sacrifiés aux droits de tous. Mais il est non moins important qu'il existe au-dessus de ces lois particulières, applicables ici, et là sans autorité, des lois générales, ne gênant pas les autres néanmoins, englobant pourtant tous les compatriotes dans cette unité robuste qui fait la puissance d'action d'un pays. Les lois particulières sont destinées à garantir l'indépendance et les intérêts de l'individu; les lois générales ont pour objet d'assurer la sécurité et l'autonomie de tous.

La Hongrie ne cessa jamais de comprendre cette dualité

la présence personnelle des nobles était de droit. En 1848, tous les citoyens devenant libres et pouvant participer aux affaires publiques, il était impossible que tous entrassent dans la Congrégation. Il fut donc établi que chaque commune y enverrait des députés. Cependant les nobles, qui venaient d'émanciper leurs serfs, conservèrent leur ancienne faculté de présence personnelle. Nécessairement ce dernier privilége se serait bien vite aboli de lui-même.

théorique de la loi et son application usuelle : elle avait des lois provinciales, discutées dans les diétines des comitats ; elle avait des lois nationales votées dans les diètes du royaume.

Les Hongrois n'abandonnèrent point au pouvoir suprême la faculté de légiférer sans le consentement du peuple. A l'époque barbare, nous les avons vus se réunir en trois circonstances solennelles : lors de l'émigration, pour s'élire un chef, Almos; lors de l'arrivée sur la frontière pannonienne, pour accepter son abdication et légitimer son successeur, Arpád; lors de la conquête, pour en régler le partage et l'administration. Quand Etienne devient roi, c'est encore avec le consentement des descendants des compagnons de ses ancêtres, et il ne peut songer à leur enlever leur droit acquis de participer au maniement des affaires publiques. A Esztergom ou à Tolna, il leur soumet la constitution qu'il vient de fonder et d'essayer (1). Ses successeurs imitent son exemple. Dès l'époque de saint Ladislas, deux assemblées importantes sont notées par les chroniqueurs, celle de Szabolcs et celle du Saint Mont de Pannonie (2). Plus tard, leur existence est indubitable : les assemblées générales, tenues annuellement à Székes-Féhervár, sous la présidence du roi, sont de vraies diètes (3).

Les diètes, autant et plus que les souverains, ont décidé des destinées du peuple magyar. Assemblées omnipotentes, elles discutaient les actes du roi, approuvaient ou rejetaient les règlements qu'il proposait, déterminaient les

(1) Péterfi, *Concilia Hung.*, t. I, p. 1 et 2, etc.

(2) Katona, *Hist. critic. reg.*, t. II, p. 670, 530, etc.

(3) Ces assemblées annuelles où le roi est tenu d'écouter les plaintes de ses sujets et de faire droit à leurs réclamations justes, sont spécialement légalisées par la *Bulle d'or*, où il en est fait mention expresse. Mais, nulle part, ni dans les codes, ni dans les chroniqueurs, on ne retrouve de notions précises sur le pouvoir qu'elles avaient : on sent leur influence, on ne la voit pas.

subsides quand éclatait une guerre, acceptaient ou refusaient les impôts, quels qu'ils fussent (1).

Leurs réunions, à l'origine, étaient assez irrégulières. Elles se réunissaient de droit lorsque le roi mourait, lorsqu'il devait être inauguré et couronné du sacré diadème; lorsque, déjà couronné, mais mineur, il avait atteint l'âge de prendre possession du gouvernement; lorsqu'il se mariait et faisait couronner la reine; en cas de guerre extérieure ou intérieure, d'invasion ou de troubles civils. Leur puissance devint si énorme, qu'avant d'être reconnus, les rois se virent obligés de jurer, par-devant elles, de respecter les coutumes et constitutions nationales, les droits et priviléges des Ordres, de veiller à la défense du royaume, de conserver ses frontières, de les étendre, s'il était possible, en un mot, de sauvegarder l'honneur de la Sainte Couronne (2).

Plus d'une fois elles furent appelées à sanctionner un traité (3), à déclarer les hostilités ouvertes (4), quoique le droit de paix et de guerre ait toujours été réservé au chef de l'Etat (5). On vit même le prince les réunir pour leur demander conseil à propos du mariage qu'il projetait (6).

(1) Il était très sévèrement interdit aux particuliers de fournir, même volontairement, des subsides non accordés par les diètes. — Wladislai II *Decret.* 1504, art. I.

(2) Pray, *Annales regum,* P. I, p. 230, et *Historia reg.* in *notitia præv.* p. 59-60. — On retrouve ce serment à l'inauguration d'André II, de Béla IV, d'Etienne V : à partir du treizième siècle, TOUS les rois de Hongrie ont dû le prêter.

(3) Sous Wladislas II, à propos d'un traité avec Frédéric et Maximilien d'Autriche (1491). — Aux temps de la royauté habsbourgeoise, les diètes sanctionnent tous les traités conclus entre les empereurs et les patriotes révoltés. Même une des plaintes les plus répétées de la nation, c'est que les souverains avaient conclu la paix avec les Turcs sans l'assentiment préalable de l'assemblée.

(4) Contre les Turcs, en 1475.

(5) Steph. Kaprinai, *Hungaria diplomat. temp. Math. de Hunyad,* P. I, L. II, diss. I, § VI, VII, VIII.

(6) Wladislas II consulte la diète sur son projet de mariage avec la veuve de Mathias I. Sur l'opposition des Ordres, il n'épouse point Béatrix.

Enfin, souvent elles redeviennent, comme originairement, assemblées constituantes, gouvernent de leur propre autorité (1) et décernent la couronne, contrairement aux règles de l'hérédité monarchique (2).

Dans l'histoire hongroise, si ce n'est de nos jours, on ne rencontre pas un seul roi qui soit monté sur le trône, sans ou contre l'assentiment préalable de l'assemblée nationale (3). François-Joseph n'est donc légalement rien à la Hongrie, rien, si ce n'est un vainqueur, un conquérant, qui n'a pas même songé à légitimer sa conquête par une inauguration illusoire. Les diètes n'abdiquèrent jamais, elles surent toujours, et quand même, conserver sauve l'inaliénabilité de la souveraineté populaire. Cette souveraineté existe encore en droit, non en fait. Le fait passe ; le droit reste.

Très-fréquemment convoquées sous André le Vénitien, sous Louis le Grand, sous Sigismond de Brandebourg, Albert et Ladislas d'Autriche ; sous Hunyadi, Gouverneur, et sous son fils, Mathias le Juste ; déclarées annuelles par le décret rendu lors de l'élection de ce dernier (4), les diètes ne le furent réellement que sous Louis II. Plus tard, pendant toute la période de la domination autrichienne, elles durent être réunies au moins une fois tous les trois ans (5).

A l'origine, les diètes se composaient de tous les hommes

(1) Alors que Hunyadi János fut nommé Capitaine-général et Gouverneur.

(2) Elle usa du droit de libre élection dans toute son étendue quand elle choisit Wenceslas de Bohême, Otton de Bavière, Charles-Robert d'Anjou, Wladislas de Pologne, Mathias de Hunyad, Wladislas de Bohême, Jean de Zápolya et Ferdinand d'Autriche, par exemple.

(3) Cette remarque a été faite avant nous par le grand préposé et chanoine de l'église métropolitaine de Kalocsa, évêque consacré de Colophon *in partibus infidelium ;* l'historien Palma, très-dévoué admirateur des souverains de la maison d'Autriche, dans sa *Notitia rerum Hungaricarum,* P. I, p. 48, 49, 50 de l'édition de 1785, Pesth, Bude et Cassovie.

(4) *Decret.* 1458, Gubernatoris Szilágyi, art. XIII.

(5) Voir les réclamations des révoltés et les pacifications impériales ; spécialement *Decret.* 1715, art. XXIX ; *Decret.* 1723, art. VII.

d'armes indistinctement. Il appert par le prologue du premier décret de saint Ladislas, que tous les nobles en faisaient encore partie en 1092 (1). La « Bulle d'or » leur en perpétue le droit (2) ; mais Béla IV établit que chaque province enverrait désormais deux ou trois représentants aux comices (3). Cette nouvelle disposition ne fut cependant pas toujours exécutée avec rigueur. Dans les circonstances les plus graves, nous voyons les Magyars s'assembler en masse pour discuter et légiférer. Néanmoins, quand il ne s'agit que de l'expédition des affaires courantes, des députés sont choisis et siégent au nom de leurs commettants. Mais cela n'est pas la loi; c'est une simplification ayant pour but d'éviter les dérangements et les frais inutiles.

Pourtant, cette simplification peu à peu remplaça le droit primitif, à mesure que le cercle des citoyens s'élargit. Au seizième siècle, au dix-septième, au dix-huitième et au dix-neuvième, la présence personnelle des simples nobles dans les diètes était tombée en désuétude.

D'abord, seuls avaient droit d'en faire partie les prélats, barons, magnats et « servants du roi. » Sous Sigismond, les villes libres royales obtinrent pour la première fois d'y être représentées (4). Dès lors l'assemblée nationale se composa des quatre Ordres du royaume, compris sous cette formule sacramentelle « universalité des prélats, barons, nobles et villes (5). »

(1) « Regnante creatore et salvatore Domino nostro Jesu Christo, et anno Incarnationis ejus 1092, 13 kal. Junii, in civitate Szabolch, sancta synodus habita est, præsidente christianissimo rege Ladislao, cum universis regni sui pontificibus, ac abbatibus, cum testimonio TOTIUS cleri ac POPULI. » (*Sancti Ladislai Decret.* I.) La signification de ce mot POPULUS est ici bien évidente.

(2) Art. 1.

(3) *Decret.* an. 1267, art. VIII.

(4) *Decret.* 1406, in *exordio*, § 3.

(5) *Universitas prælatorum, baronum, nobilium et urbium;* ou bien *prælatorum, baronum, procerum ac nobilium cœtus et universitatis identitas.*

Les diètes étaient le plus souvent convoquées par « lettres royales » expédiées d'ordinaire un mois à l'avance (1), aux différents magistrats provinciaux. On y mentionnait le lieu et le jour de la réunion, et même parfois les principaux sujets qui seraient mis en discussion. Si le roi se trouvait empêché pour quelle que cause que ce fût, s'il était par exemple mineur ou absent, si le trône était devenu vacant ou s'il fallait inaugurer le successeur du souverain vivant encore ; si enfin un dissentiment sérieux éclatait entre les gouvernés et le gouvernement, les diètes pouvaient être appelées par le Palatin ou par le Juge de la cour, son suppléant ordinaire (2).

Avant l'ouverture, le maître des écuyers royaux (3) marquait le logement des représentants, traçait l'itinéraire du roi et déterminait le prix des vivres pendant la durée de la session (4). Le Palatin et, à sa place, en cas de besoin, le Juge de la cour, présidaient ordinairement la diète. La police intérieure de l'assemblée était faite par le maître des huissiers royaux (5) : c'est lui qui devait apaiser les orages parlementaires, ordonner le silence, et, lorsqu'il y avait dissentiment dans les opinions, commander l'appel nominal, recueillir le vote de chacun en particulier et proclamer le résultat du scrutin (6).

La présence personnelle des nobles dans les diètes générales, de leurs représentants dans les diètes ordinaires, était obligatoire (7). Ils étaient tenus, sous peine d'amende, d'assister à l'ouverture et à toutes les séances, de ne point

(1) Wladislai *Decret.* 1495, art. XXV.

(2) Par exemple, le Juge de la cour convoquait la diète lorsqu'il s'agissait d'élire un nouveau Palatin.

(3) En magyar : *Jö lovász-mester.*

(4) Beck, *Jus publicum*, cap. V, § VIII ; cap. VII, § IV.

(5) En magyar : *Fö ajtón állo'.*

(6) Wladislai II *Decret.* 1495, art. XXVI.

(7) Wladislai II *Decret.*, art. I. — Ludovici II, *Decret. Toln.* 1518 et *Decret. Bats.* 1518, art. XXVII.

partir avant la prorogation ou la dissolution. Les excuses suivantes étaient seules admises : une mission royale, le commandement d'une armée ou d'une citadelle, un voyage impossible à remettre, enfin une maladie grave (1). Ceux qui, sans raisons suffisantes, refusaient de remplir leurs devoirs civiques, étaient tenus de verser dans la cassette royale, les prélats, barons et magnats, huit cents florins d'or; les nobles, quatre cents (2). Les absents étaient considérés comme approuvant les décisions prises par la majorité des membres présents, et devaient s'y soumettre (3).

Les lois se faisaient de deux manières : ou le roi les proposait à la diète, qui les approuvait; ou bien la diète les soumettait au roi, qui les sanctionnait (4). L'initiative royale était plus fréquente que l'initiative parlementaire. En ce cas, avant la réunion de l'assemblée, le souverain, assisté de son conseil, préparait un projet, lequel était soumis à la diète qui le discutait (5).

Les lois diverses, créées pendant la session, étaient rédigées en un décret unique, divisé en titres, chapitres et paragraphes, et qui devenait obligatoire pour tous dès que le roi l'avait signé et promulgué. En donnant son approbation, le roi jurait d'obéir à la loi (6).

§ XII.

Les diètes anciennes s'assemblaient toujours en armes,

(1) Kaprinai, *Hist. diplom.* L. II, dissert. I, cap. I, § V.

(2) L'art. 28 du décret de Bâts, déjà cité, ordonne que ces amendes, au lieu de rentrer au trésor, soient, par les mains des comtes suprêmes, distribuées dans chaque comitat aux nobles les plus pauvres qui auraient bien mérité du roi et de la patrie.

(3) Wladislai *Decret.* I, art. CVIII.

(4) *Tripartitum.* P. II, t. III.

(5) Wladislai II *Decret.* 1495, art. XXV.

(6) Voir le dernier paragraphe de tous les décrets des diètes depuis André II jusqu'à nos jours dans le *Codex juris* hongrois.

souvent dans les grandes cathédrales, mais plus souvent encore à cheval et en plein air, sous les murailles des villes, trop petites pour les contenir lorsque tous les nobles avaient le droit d'y assister. Les princes autrichiens obligèrent définitivement les députés à se réunir à l'intérieur des cités, dans des salles préparées à cet effet (1).

Sans doute les Magyars ne renoncèrent pas sans peine et sans douleur à cette chère coutume barbare, qui leur rappelait leurs ancêtres, les conquérants, les plus glorieuses pages de leur histoire, leurs grands rois et leurs héros : Attila, Arpád, Louis d'Anjou, Hunyadi János et Mathias Corvin. Encore aujourd'hui, parlez à un Hongrois du Rákos, et ses yeux s'illumineront, et son cœur bondira dans sa poitrine : il songera à la mère absente, à la patrie vaincue, le pauvre orphelin!

Plaine immense étendue aux abords de Pesth, à l'entrée de ces steppes sans fin, qui se déroulent le long du Danube jusqu'à Belgrade et vont se perdre en Transylvanie, le Rakós est le sol sacré du pays hongrois. Là les diètes nationales se sont plus fréquemment réunies que partout ailleurs (2). C'est là que, le 6 juillet 1299, prélats, barons, magnats et nobles protestèrent contre le faux droit que s'arrogeaient les papes d'imposer un souverain à la nation (3). C'est là que, le 17 novembre 1308, Charles-Robert dut déclarer nulle l'intervention papale, reconnaître lui-même sa première inauguration comme usurpatrice, et se soumettre

(1) *Olim armata, nunc togata*, dit Beck de la diète, *Jus publicum*, p. 241.

(2) La première diète, réunie sur le Rákos, fut probablement celle qu'André III convoqua en 1299. Il y en eût plusieurs sous les princes Angevins, sous Ladislas le Posthume, Mathias, Wladislas et Louis II. Souvent aussi les diètes se réunissaient à Albe-Royale, surtout pour inaugurer les rois. On les rencontre à Esztergom, Szeged, Varád, Báts, Tolna, Bude, Presbourg, etc. Les Habsbourgs les convoquaient presque toujours en cette dernière ville, sur les frontières de l'Autriche.

(3) Pray, *Specimen hierarchiæ Hung.* P. II, p. 160-256.

humblement aux chances du vote ordinaire (1). C'est là qu'en mai 1445, Jean de Hunyad fut nommé Capitaine général du royaume; c'est là que, l'année suivante, en juin, il fut créé Gouverneur, et reçut pour mission de sauver la patrie du Turc et de l'Allemand (2). C'est là que, pour reconnaître les services du vainqueur de Mahomet II, mort à la peine, pour le venger des insultes posthumes et de l'assassinat juridique de son noble fils Ladislas, on décerna la couronne à son second enfant, le glorieux roi Mathias, qui mérita d'être nommé « le Juste, » et qui trôna dans la Vienne des Habsbourgs (3). C'est là enfin que le 14 octobre 1505, fut voté ce fameux décret par lequel la nation jurait de ne plus élire désormais des rois étrangers (4), et qui aurait sauvé la Hongrie si, par malheur, dès 1526, elle ne l'avait méconnu en faveur de Ferdinand Ier.

Voilà pourquoi ce champ du Rákos, silencieux et morne à cette heure, représente à lui seul, pour les enfants du peuple et les poëtes, toute la sainte époque de l'indépendance. Cette terre, que la charrue déchire maintenant, ils se souviennent qu'elle fut unie, inculte, mais bruyante et labourée par les chevaux impatients des valeureux chevaliers d'autrefois. Quand ils la foulent, cette terre imprégnée de souvenirs, leurs pieds s'arrêtent, ils tressaillent, le sang bout dans leurs veines, ils rêvent aux grands jours qui ne sont plus, ils pensent, ils espèrent.

Oh! dites-moi, vous, les simples, vous dont le cœur sent, dont l'âme voit, n'avez-vous pas aperçu quelquefois,

(1) Péterfi, *Concilia hung.*, t. I, p. 145.
(2) Voyez plus loin notre récit.
(3) Kaprinai, *Histor. diplom.* L. II, dissert. II, chap. I-II, etc.
(4) L'édit du Rákos fut voté par une immense quantité de membres de tous les ordres, qui jurèrent tous de n'en point enfreindre les prescriptions. Il fut signé par onze évêques, y compris l'archevêque-primat, par quarante barons et magnats, par cent quatre-vingt-dix nobles et par les députes spéciaux des comitats et des villes libres. — Pray, *Annales Reg.* P. IV, p. 312.

vers le soir, alors que l'ombre descend lentement et s'épaissit; n'avez-vous pas aperçu, jaillissant du sol sacré, s'élevant vers le ciel au milieu des vapeurs, comme votre DÉLIBAB, la fée du Midi (1), une autre déesse, moins trompeuse et plus belle, et plus haute, qui porte au front une couronne d'étoiles en feu, qui brise des chaînes entre ses doigts blancs, et qui sème le long de sa route des épis et des vérités? Et vous a-t-elle parlé, la vierge fière qui ne parle qu'aux forts, et vous a-t-elle crié : Liberté?... Patience! Le vent qui berce les herbes du Rákos, ne vous apportera pas toujours d'Occident ce refrain lugubre : Esclavage! esclavage!

Jadis les diètes nationales étaient de brillantes et de pittoresques assemblées. Que d'agitation dans la ville! Sur les places s'arrêtent de lourds chariots traînés par de grands bœufs. Des courriers vont et viennent au travers des rues où la foule s'entasse, foule de bourgeois et de paysans, de pauvres et de riches, où l'on remarque les physionomies les plus diverses, où l'on entend les idiomes les plus opposés. De longues processions de prélats et de prêtres, les barons et les magnats, cavalcadant avec leurs banderies magnifiquement équipées, passent et repassent se dirigeant vers la campagne. Les balcons et les vieilles fenêtres s'épanouissent chargés de femmes belles et parées, souriantes, curieuses. Quant aux hommes, ils sont sérieux et pensifs. Par delà les remparts d'immenses questions s'agitent. Peut-être la Hongrie est-elle à la recherche d'un roi?

Voici la diète, aux portes de la ville. On dirait une armée réveillée en sursaut, qui va se ranger en bataille. Des chevaux qui hennissent, piétinent, sautent, courent, se heurtent. Des hussards armés jusqu'aux dents, carquois et arc sur l'épaule, lance au poing, sabre re-

(1) Le mirage.

courbé au côté dans un fourreau de velours flamboyant; ardents cavaliers qui s'agitent, se démènent, jetant de formidables cris, poussant de longues acclamations. Çà et là, d'innombrables bannières aux emblêmes bizarres, brodées et peintes d'armoiries de toutes sortes, de toutes formes et de toutes dimensions, que le vent plie, déplie et replie. Partout, semés sur un champ sombre et grave, mêlés aux simples vêtements des nobles campagnards, dont de larges chapeaux ronds et des bonnets fourrés relèvent les fiers visages, ressortent, comme dans les blés jaunis les pavots pourpres, les splendides costumes des riches et des puissants : ici les cuirasses polies et les cottes de mailles, les brassières de fer et les casques d'acier; là les « Attilas » galonnés d'or, les « Kalpaks » aux plumes d'aigle, les pelisses aux couleurs éclatantes, les peaux de tigre et de panthère, les harnais chargés de plaques en métaux précieux, les diamants qui ruissellent sur la monture et sur l'homme, — la magnificence orientale mariée au luxe européen.

La salle des séances est une plaine sans fin. Le firmament bleu s'arrondit à l'horizon. Le soleil lance toute sa lumière sur ce spectacle grandiose.

Une voix s'élève! brèves et stridentes sont ses paroles. De groupe en groupe elles se répètent... On interroge! La réponse éclate, hurlée par des milliers de bouches: Favorable, la joie illumine le front des cavaliers. Défavorable, la colère gronde, les lourds escadrons s'ébranlent; on entend le cliquetis des sabres. Est-ce une mêlée sanglante?... Un mot survient. Le calme renaît. La discussion recommence, s'achève. — « Eljén! Eljén! » Vive à jamais la liberté hongroise! — crient les gentilhommes en regagnant la ville (1).

(1) Parcourez les *Décades* du Tite-Live de la Hongrie, Bonfinio d'Ascoli; lisez-y surtout les diètes de 1308 et de 1458. Voy. aussi la diète de 1505 dans les premiers livres de l'histoire d'Istuánfi. Pour les costumes, admirez

Telles étaient les diètes anciennes. Elles conservèrent ce désordre romanesque, tant que durèrent les mœurs primitives, tant que les magyars eurent à défendre la barrière occidentale, c'est-à-dire jusqu'au seizième siècle. Mais bien auparavant, les rois, qui redoutaient ces assemblées terribles, s'efforcèrent de leur donner plus de calme, partant, disons le mot, moins d'indépendance et d'audace. Déjà, sous Sigismond, on voulut leur imposer une police aussi rigoureuse que possible. D'abord on chercha à les retirer de la plaine pour les enfermer dans des endroits clos; et ensuite, peut-être sous prétexte que les députés étaient trop nombreux pour être contenus dans un même local, on sépara les prélats, barons et magnats des nobles simples, on créa deux chambres. A la première siégeaient les « États » comprenant les citoyens des deux classes supérieures. A la seconde siégeaient les « Ordres » composés des délégués des comitats et des villes royales.

Cette fatale distinction pouvait embarrasser singulièrement la marche du régime constitutionnel. Mathias I, qui eut d'ailleurs tant d'excellentes idées, eut le tort de ne point l'abolir (1). Elle produisit, durant les tristes règnes de Wladislas II et de son fils Louis, les résultats les plus funestes. Au moment même où la Hongrie avait besoin de rassembler en un faisceau compacte ses forces ébranlées pour sauver son indépendance menacée d'un côté par l'Ottoman, qui avait à se venger des Hunyadi, et de l'autre par l'empereur d'Allemagne, furieux d'avoir si longtemps convoité la couronne de saint Etienne; la Hongrie se trouva,

les superbes gravures de Jean Burkmayer, le *Triomphe de Maximilien.* Enfin, dans le *National* du 23 juin 1849, vous trouverez une magnifique description de M. A. de Gérando, dont la nôtre ne peut être qu'un bien pâle reflet.

(1) M. Boldényi, en sa *Hongrie pittoresque,* publiée en 1850, n'a pas manqué de relever ce fait important. Voy. le *Règne de Mathias Corvin,* un des morceaux les mieux réussis de ce livre.

grâce précisément à cette distinction des « Etats » et des « Ordres, » en proie aux dissensions les plus débilitantes. L'ancienne égalité de tous les hommes libres ayant été ainsi brisée, les hauts seigneurs étaient devenus des oligarques insolents et tyranniques, accaparant les richesses et les emplois, si bien que la masse des nobles, appauvrie et opprimée, murmura, puis, hautement, réclama ses droits méconnus. Naturellement on prétendit ne pas les lui restituer. La lutte s'envenima, se perpétua, au grand dommage des intérêts publics. Et le Turc, écrasant les quelques patriotes qui avaient oublié leurs querelles pour courir défendre le pays, arriva triomphant jusqu'à Bude et s'y arrêta cent cinquante six ans. Cependant l'Autrichien, aidé par les intrigues du chef du parti magnat, Báthori, à Presbourg se faisait donner la couronne par une diète partielle, tandis qu'à Székes-Féhervár une autre diète, plus nombreuse peut-être, inaugurait le chef du parti noble, Jean de Zápolya. Le roi national ne régna pas longtemps. L'oppresseur turc finit par rentrer dans ses frontières. Mais le prince viennois règne encore !

Nécessairement l'Autriche utilisa la distinction et la haine des deux tronçons désunis de la noblesse hongroise. Elle maintint la chambre des magnats au-dessus de la chambre des nobles, et s'efforça par celle-là de créer des embarras à celle-ci. Elle y réussit plus d'une fois, mais jamais pourtant elle ne parvint à faire de ces chambres deux puissances distinctes. Jusqu'en 1848, la diète resta une malgré son apparente dualité. Les mêmes lois étaient discutées ici et là. Les messages royaux ne pouvaient être adressés qu'à l'assemblée générale. Les décrets n'étaient jamais rendus isolément, les présidents et les secrétaires de l'une et de l'autre chambres les signaient ensemble (1).

(1) Voyez sur l'organisation de la diète sous les princes autrichiens, le décret IV de Léopold, art. X ; le decret II de Charles III (VI), art. VII.

D'immenses efforts furent donc tentés pour tempérer la fougue des Hongrois rassemblés. On parvint à leur faire adopter les formules, les cérémonies et les règlements les plus raffinés. Mais rien ne put les amener à devenir serviles. Moins bruyantes que leurs mères, les diètes modernes avec la plume et pour la liberté, combattirent aussi vaillamment que les autres par l'épée et pour la défense du monde chrétien. Elles étaient leurs dignes filles. De 1825 à 1849 elles l'ont bien prouvé (1).

§ XIII.

Au-dessus de ces quatre Ordres, au-dessus de ces cités libres et de ces comitats qui s'administrent eux-mêmes, au-dessus de ces diètes législatives et souvent constituantes, s'élève le Roi. Personnification du peuple, il le représente à l'extérieur, et à l'intérieur le gouverne conformément aux constitutions préétablies. Il est le protecteur naturel de la religion, le donateur du clergé. Source de la noblesse, il est son général suprême et son juge. Il possède un immense domaine et une cour magnifique, afin qu'il puisse prouver à tous combien est riche et puissante la nation dont il est le chef; afin aussi qu'il soit en état de coopérer à la défense de la patrie et à sa gloire, de protéger les diverses classes de citoyens dont se compose son royaume, d'imposer aux grands aussi bien qu'aux petits le respect et l'obéissance à la Loi.

La Loi, telle est en effet la seule puissance qui se dresse en Hongrie au-dessus même du roi. Il participe à sa création : donc il doit se courber devant elle, lui qui, en son

(1) Notez bien que, jusque dans ces derniers temps, les députés n'étaient admis à la diète qu'en costume national et armés d'un sabre. Celui qui n'avait pas son sabre au côté n'avait pas le droit de prendre part à la discussion.

nom, force les autres à se courber sous sa propre majesté (1).

Mais le souverain est-il doué d'assez de clairvoyance et de justice pour comprendre et appliquer strictement la loi? Est-il assez dieu, si l'on peut dire, pour parachever à lui seul le multiple labeur de sa charge, travail écrasant auquel un homme, eût-il du génie, ne pourrait pas suffire?

Etienne, quoique apôtre et saint, n'a pas l'orgueil insensé de poser le pouvoir royal isolé au faîte de sa constitution. Il l'entoure d'une sorte de conseil des ministres entre lesquels se partageront les divers départements de l'administration générale, et qu'il nomme le sénat ou conseil du roi (2). Ce sénat, dès l'origine, était composé, non point de membres choisis tout à fait au gré du souverain, mais de ceux qui exerçaient dans l'Etat les plus hautes magistratures : l'archevêque-primat d'Esztergom: le Palatin et le Juge de la cour en étaient les principales personnalités. Il dépendait donc quelque peu de la nation et souvent pouvait gêner les velléités despotiques de celui qui régnait. Aussi arriva-t-il que plusieurs princes, préférant gouverner par eux-mêmes ou se choisir un petit nombre de conseillers intimes entièrement à leur discrétion, supprimèrent le sénat stéphanique et s'efforcèrent de le faire oublier.

En 1518, la diète de Báts en exige le rétablissement et en décrète l'organisation définitive (3). Il se compose alors de vingt-quatre membres, dont quatre prélats, les archevêques d'Estztergom et de Kalocsa, les évêques de Cinq-Eglises et de Transylvanie ; quatre barons, le Palatin, le

(1) Patere legem quam tuleris ipse, dit le législateur : *Opus tripartit.* P. II, tit. V.

(2) S. Stephani *Decret.* L. I, cap. VII ; l. II, cap. XIX, XXXV.

(3) *Decretum* Bats.; 1518, art. XXXIX.

Juge de la cour, le vajvode de Transylvanie, le ban de Temesvár; enfin seize citoyens de la simple noblesse. Il doit siéger perpétuellement, et à cet effet la moitié de ses membres est tenue de se trouver sans cesse à Bude, à la portée du roi. Il a pour attributions spéciales d'examiner tout ce qui se traite dans la chancellerie et le trésor; de surveiller la rentrée de l'impôt et son bon emploi, tant pour les besoins de l'Etat que pour ceux de la cour; de faire en sorte que les places fortes soient toujours tenues en état de défense, et que la paye de leurs garnisons soit régulièrement faite. En outre, il guide le souverain dans le choix des magistrats ecclésiastiques et civils, et demande, exige au besoin la destitution de ceux qui remplissent mal leurs charges. En un mot, il est le coadjuteur obligé du roi, qui ne peut agir sans l'avoir consulté (1).

Par la suite, ce sénat, qui ne pouvait être composé que de Hongrois, et qui conséquemment troublait les projets antinationaux des souverains allemands, fut plus d'une fois supprimé, mais jamais du consentement des diètes, qui en réclamèrent toujours la restauration, et finirent par l'obtenir.

§ XIV.

La majesté royale est inhérente à la Sainte Couronne apostolique, qui fut imposée sur le front du premier roi hongrois, le 15 août de l'an 1000.

Cette couronne se compose de deux parties qui diffèrent par la forme et l'ornementation, et qui peut-être proviennent de deux donations opposées. L'une, celle qui touche la tête,

(1) Ce sénat fut reconstitué après Mohács. (Ferdin. *Decret.* 1528.) Il fut rétabli par Charles VI en 1723. Il s'appelait alors *Consilium regium locumtenentiale, excelsum consilium.* Le nombre de ses membres varia.

est une demi-boule sur laquelle se croisent deux demi-cercles surmontés à leur point de jonction d'une croix latine : autour sont représentés les apôtres Jean, Barthélemy, Thomas, Jacques, Pierre, Philippe, Paul et André, avec légendes en latin. L'autre, d'un travail plus élégant, serpente autour de la précédente, dont elle cache presque entièrement les huit apôtres : sur le devant se tient le Christ, le globe en main, entre les archanges Michel et Gabriel ; à droite et à gauche apparaissent les martyrs Cosme, Georges, Démétri et Damien ; derrière on lit quelques mots grecs abrégés qui révèlent qu'elle fut donnée à Geyza — Geobitz — par Michel Ducas et Constantin Porphyrogénète. Quant à la couronne fermée, c'est celle que Sylvestre II destinait à Boleslas de Pologne et qu'il offrit, sur le conseil d'un ange, dit la légende, au roi apôtre Etienne le Saint. Jadis, prétendent certains chroniqueurs, elle avait été donnée à la cour de Rome par Clovis, roi de France (1).

Quoiqu'il en soit, la couronne stéphanique devint comme l'emblème sacré de la nationalité hongroise. D'abord sous la garde du chapitre de Sainte Marie d'Albe-Royale, plus tard elle fut déposée à Visegrád et confiée à la garde de deux barons, primitivement nommés par le roi, plus tard élus par les Ordres. Emportée à Prague par Ferdinand I[er], elle dut être rapportée à Presbourg en 1608 et désormais mise en sûreté dans la citadelle de cette ville. Joseph II l'ayant fait saisir et mettre en son trésor, la diète de 1790-91 ordonna qu'elle fût restituée, et on la conserva à Bude jusqu'en 1848 (2). Les nombreux décrets du « Corpus juris hungarici » sont remplis de prescriptions

(1) Nous n'avons point à entrer ici dans les énormes discussions qui se sont élevées à propos de la Sainte Couronne. — Voyez surtout Pray, *Annales*, P. I, p. 12 ; Katona, *Hist. crit.* t. I, p. 15 ; Kollár, *Hist. juris patronat.* L. I, cap. v, Schwartz, *Dissertatio*, etc., etc.

(2) Mathiæ II, *Decret. ante coronat.* art. IX, art. XVI ; Ferdin. II *Decret.* II, art. II, etc. ; *Decret.* 1790-1791, art. VI.

relatives à la Sainte Couronne, à son inaliénabilité, à son dépôt et à sa garde. On sent, en les lisant, combien il importait qu'elle ne tombât point entre les mains de l'ennemi ou de l'étranger. En effet, sans cette couronne, la Hongrie n'a plus de tête. Nul n'y est reconnu roi s'il n'a été ceint du diadème sacré.

Et ce n'est pas une vaine formule. Les faits en attestent toute la réalité.

Charles-Robert, élu sur le Rákos, a beau recevoir du légat pontifical une couronne nouvelle, à laquelle sont rapportées toutes les prérogatives de l'ancienne, il ne peut être couronné qu'illégalement en 1309 : afin de devenir roi vrai, prince incontesté, il lui faut recouvrer le diadème stéphanique pris à Otton par le vajvode transylvain et se faire réinaugurer le 17 août 1310.

A la fin du siècle suivant, Elisabeth avait donné la couronne de saint Étienne à Frédéric III, qui sur ce gage lui avait prêté une somme assez forte, destinée à défendre les prétendus droits de son fils Ladislas le Posthume. Tant qu'avait vécu celui-ci, son parent, l'obligeant empereur, ne s'était pas pressé de restituer à la Hongrie ce que lui avait volé la veuve d'Albert. Aussi, à son avénement, Mathias Corvin rencontra-t-il de puissantes oppositions, des révoltes qui l'auraient peut-être renversé si, les armes à la main, il n'avait forcé le vieil avare autrichien à lui rendre enfin la Sainte Couronne. Elu en 1458, Mathias ne devint fort, ne régna réellement qu'à partir de 1464, après la paix de Neustadt, dont il sut quelques années après si bien venger les absurdes conditions (1).

(1) Autre exemple, beaucoup plus ancien. Salamon avait été couronné du diadème stéphanique. Il est renversé par ses sujets, qui élisent à sa place Geyza I. Celui-ci ceint la couronne, mais il s'en repent bientôt comme d'un crime, s'en confesse publiquement et la rend à Salamon. La nation ne veut à aucun prix de Salamon. Elle élit Ladislas. Celui-ci ne se laisse inaugurer qu'après avoir obtenu la renonciation du prince détrôné. 1074-1078.

Quoique apostolique et sainte, quoique donnée par un pape, sous l'inspiration d'un ange, la couronne d'Étienne I[er] ne confère à celui qui s'en trouve possesseur aucun droit divin et perpétuel. Elle n'appartient point à une personne. Elle reste la propriété d'un peuple. C'est ce peuple qui la donne au roi. Ce n'est point le roi qui, parce qu'il est fils de roi, se la met sur la tête.

En Hongrie la royauté ne fut jamais héréditaire dans le sens absolu du mot. De 1000 à 1301 elle semble l'être, parce que les princes sont tous de la race d'Arpád (1). Et cependant, même à cette époque, les Hongrois refusent souvent de suivre l'ordre logique de la succession. Ils ne font que rester littéralement fidèles au serment que prêtèrent leurs ancêtres de se choisir toujours pour souverain « un membre de la famille d'Almos. » Le dernier des Arpa-

(1) Cela est parfaitement vrai, quoiqu'en disent certains auteurs, — des modernes, — qui veulent à toute force arracher au passé un appui solide pour les tyranniques prétentions de la maison d'Autriche. Ces auteurs complaisants affirment que la royauté en Hongrie fut de droit héréditaire, et que les souverains qui furent élus furent tous des usurpateurs. Logiquement, Ferdinand I, nommé par la diète de Posony, serait usurpateur comme Wladislas de Pologne et Mathias Corvin, ce qui ne peut pas être, puisque c'est un Habsbourg, et que jamais Habsbourg ne prit couronne appartenant légitimement à son prochain ! — D'autres historiens, un peu plus sérieux, ne rejettent ni l'hérédité, ni l'élection, et constatent en principe le droit dynastique coexistant avec l'approbation diétale. Pour nous, n'oublions point que Geyza II semble avoir proclamé l'hérédité en disant : « *Ego Geyza II, secundi Belæ regis* FILIUS, *Divina dispositione, sceptra* PATERNI *regni* JURE HEREDITARIO *obtinens.* » (Ap. Pray, *Ann. reg.*, P. I, p. 136.) — 1148. — N'oublions pas non plus que, contrairement aux simples lois monarchiques, Etienne II désigne son successeur par testament, ce qui permet à Grotius (*De jure belli et pacis*, l. I, cap. III, § XII; L. II, cap. VI, § III,) d'appeler la Hongrie un royaume *patrimonial*. — Mais, en revanche, citons les paroles du premier roi à son fils Emeric, qu'une mort prématurée empêcha de régner : « *Si iracundus, superbus, invidus, ac super Comites et Principes cervicem erexeris ; sine dubio servitudo militum hebetudo erit regalium dignitatum et* ALIENIS TRADENT REGNUM TUUM. » (In codice J. Hung. Steph. *Decret.* L. I, cap. 4.) — Ainsi Etienne le Saint n'est pas sûr lui-même de son successeur. N'est-ce pas avouer que la noblesse hongroise, en l'an 1000, quand les ducs devinrent rois, ne renonça à aucune de ses prérogatives et par conséquent les garda toutes ? — La perpétuité du droit électif, chez les Hongrois, est longuement et sûrement démontrée par Kaprinay, *Hung. dipl. temp. Math. de Hunyad,* P. I, l. II, Diss. I, p. 270.

diens, André III étant mort, la nation, déliée de sa promesse, reprend son droit primitif d'élection et l'exerce dans toute sa plénitude jusqu'en 1526. De 1526 à 1687, ce n'est que par l'élection que la royauté se perpétue dans la dynastie autrichienne. Néanmoins, elle finit par devenir héréditaire pour les aînés mâles de cette maison, et bien plus, en 1723, l'hérédité en est étendue jusqu'aux femmes. Mais alors même, il reste à la nation une faculté très-importante, celle d'inaugurer chacun de ses rois conformément aux coutumes antiques. Autrefois cette inauguration équivalait à une élection véritable, si bien que, pour assurer le trône à leurs enfants, d'ordinaire, les princes régnants les faisaient couronner par avance. C'est ainsi seulement que se produisit cette hérédité apparente, que nous avons signalée. De droit elle n'existait point. Elle s'établit par le fait.

§ XV.

Les rois du moyen âge étaient inaugurés à Albe-Royale (Székes-Féhervár); ceux des temps modernes à Presbourg (Posony). Mais ici ou là les cérémonies eurent toujours le même sens.

Quelques semaines auparavant, une diète générale est convoquée par le Palatin. Dès qu'elle est réunie, elle procède à l'élection des barons dont les dignités sont vacantes. Ensuite paraît le « sacré diplôme royal, » par lequel le futur roi s'engage à respecter les droits des Ordres et à ne pas abolir les constitutions fondées par ses prédécesseurs.

Tous les préparatifs terminés, la diète se rassemble dans la cathédrale de la ville, où le couronnement va avoir lieu. Reçu par le clergé sous le portail de la basilique, le prince est conduit processionnellement au maître-autel. Devant lui marchent le grand chambellan, portant la double croix

apostolique ; le grand officier de la table royale, portant le manteau bleu de ciel ; le grand échanson, portant le glaive ; le grand trésorier, portant le sceptre, et enfin le Palatin, portant la couronne. Divers officiers de la cour tiennent en main les sandales, les gants, le ceinturon militaire, le collier, l'anneau, la pomme d'or, tous les saints ornements que revêtit Etienne le jour où le duché magyar devint royaume de Hongrie. Dès que le prince est arrivé au pied de l'autel, il s'agenouille, et les cérémonies religieuses commencent telles qu'elles sont décrites dans le « Pontifical romain. »

Pendant que les prélats célèbrent la messe, le roi se lève, et, étendant la main sur l'Evangile, jure fidélité à la religion catholique, respect aux droits acquis du clergé, des barons, magnats, nobles, bourgeois, colons, jobbagions et paysans ; il s'engage, par le Dieu vivant, la Vierge, les patrons du royaume et tous les saints, à gouverner avec justice et selon les constitutions nationales, spécialement suivant la « Bulle d'or » octroyée par André II (1) ; à conserver les frontières acquises et à reconquérir les provinces perdues ; en un mot, à maintenir sauf l'honneur de la Sainte Couronne. Le serment prêté, on habille le roi de plusieurs des vêtements stéphaniques : on le couvre du manteau. Alors le Palatin gravit les degrés de l'autel, prend des mains de l'archevêque la couronne, que celui-ci s'apprêtait à poser sur le front de l'élu, et, debout, la voix haute, il crie trois fois :

— VOULEZ-VOUS, DÉSIREZ-VOUS, ORDONNEZ-VOUS QUE CELUI-CI SOIT COURONNÉ ROI ?

Et les assistants répondent au milieu de mille acclamations :

(1) Voyez entre autres le serment de Charles-Robert dans Koller, *Hist. Episcopatus Quinque-Eccles.* t. II, p. 297, et ceux de Ferdinand Ier, *Decret.* 1527, et de Ferdinand V, *Decret.* 1830. In *corp. juris Hungarici.*

— OUI, QU'IL SOIT NOTRE ROI ! QU'IL SOIT NOTRE ROI !

Oint à la tête, au pouce droit, dans la paume de la main et sur les épaules, le roi reçoit la couronne de l'archevêque d'Esztergom, qu'assistent les autres prélats hongrois. Les barons viennent lui remettre les différents insignes de la royauté. Le clergé entonne un bruyant « Te Deum. » Le roi sort de la cathédrale ; à pied, il traverse la ville, et dans une autre église, assis sur un trône, il fait trois chevaliers. Ensuite il monte sur un cheval blanc, répète devant la foule le serment qu'il a prêté par-devant la diète, sort de la ville, suivi de magnifiques cavalcades, et descend sur le bord du Danube. Là s'élève la « colline royale. » Il la gravit au galop de son cheval en brandissant son épée vers le nord, le midi, l'orient et l'occident, attestant ainsi qu'il défendra vaillamment son royaume contre tous ses ennemis, de quelque côté qu'ils viennent (1).

On comprend sans peine la haute portée de ces brillantes cérémonies. La diète y joue le principal rôle. C'est elle qui pose les conditions, moyennant lesquelles elle offre le trône (2). C'est elle qui, par sa présence et son autorisation, permet à l'archevêque d'Esztergom, représentant de Dieu, du pape et du clergé dans le royaume, de verser l'huile sainte sur le front de l'élu. C'est elle qui confère au Palatin, premier des nobles, dépositaire et conservateur des constitutions, le pouvoir nécessaire pour octroyer au

(1) Voyez sur le couronnement des rois de Hongrie : Péterfi *concilia Hungar.*, P. I ; Kaprinay, *Hist. diplomat.*, P. II ; Istuánfi, l. XXI ; Katona, *Hist. crit.*, t. I, p. 51, Inchoffer, *Annales Eccl. Hung.*, t. I, P. III, p. 275, etc. — Le couronnement des reines donnait lieu à une cérémonie particulière. On ne se servait point pour elles de la couronne de saint Etienne. Marie d'Anjou et Marie-Thérèse furent seules inaugurées avec ce diadême : aussi les historiens leur donnent-ils le titre de *roi*. Les femmes des rois recevaient une couronne spéciale, et l'évêque de Veszprim la leur imposait. Elles prêtaient serment comme leurs maris. (Pray, *Dissert. de sancto Ladislao*, 109.)

(2) Souvent des conditions particulières étaient imposées au prince avant son inauguration. (Voyez par ex. : le décret d'Albert, 1439, et ceux de Szilágyi, 1458, et de Wladislas II, 1490, etc.)

prince, avec la majesté divine, la puissance humaine, qui provient du peuple. Enfin, c'est toujours la diète, le peuple, par délégation, qui reçoit et retient le triple serment prêté par son nouveau chef, avant, pendant et après l'inauguration.

S'il y est fidèle, il règnera longtemps heureux et tranquille. Mais, s'il y manque, la nation se lèvera contre le parjure et le contraindra à la loyauté, si elle ne le détrône. C'est son droit. Pourquoi l'une des parties observerait-elle le pacte que l'autre viole ? Le droit de résistance à la tyrannie est formellement attribué à la nation par l'article XXXI de la « Bulle d'or. » La nation en usa toutes les fois qu'elle eut un souverain qui ne sut pas la comprendre et qui prétendit élever son sceptre par-dessus les limites fixées par la Loi.

Sans compter les rois chassés, il en est deux que les Magyars emprisonnèrent et ne relâchèrent qu'en les obligeant à de nouvelles promesses : Ladislas le Cuman et Sigismond. Ce dernier, le fameux empereur qui donna un sauf-conduit à Jean Huss, fut saisi par les nobles dans son propre palais, à Bude, — 28 avril 1399. — Enfermé d'abord dans la forteresse de Visegrád, puis remis à la garde de Gara, il ne recouvra sa liberté qu'après dix-huit mois de détention et moyennant l'abolition de tout ce qu'il avait fait d'inconstitutionnel (1).

Donc, la tyrannie fut toujours odieuse aux Hongrois. Mais ils n'entourèrent la royauté de tant d'entraves légales que pour l'empêcher de dégénérer en despotisme, non point pour rendre nulle son influence. Elle fut grande, en effet, sous Etienne, Ladislas I, Kálmán, Charles, Louis I et Mathias, par exemple, parce que ces princes, sachant

(1) Thuroczi, *Chronic.* P. IV, cap. IX et X. — Windeck, *Hist. Sigism.* cap. IV. *Litt. Garaian Sigism.* ap. Pray, *Ann. reg.* ad an. 1408.

apprécier le caractère généreux de leur peuple, ne froissèrent point son susceptible libéralisme, le guidèrent, suivant ses vrais instincts, vers l'avenir qu'il cherchait.

Les Hongrois s'enthousiasmèrent pour les rois braves, chefs de guerre qui, dans la mêlée, faisaient la besogne du sabre avec autant de furie que le plus simple des nobles. Ils admirèrent et aimèrent surtout les rois justes, qui, comme Geyza II, pensaient que « la république n'est pas au prince, mais que le prince appartient à la république, et qu'il a été par Dieu élevé sur le trône UNIQUEMENT POUR EN MAINTENIR LES LOIS. »

Ils haïrent, au contraire, et d'une haine implacable, ces souverains qui cherchaient à s'isoler du peuple, vivant de lui, au-dessus de lui et contre lui; qui semaient sourdement la discorde pour élever leur autocratie sur la ruine de tous et de chacun, et qui, avec les débris des libertés nationales, enlevées d'assaut ou détruites à distance, prétendaient bâtir leur grandeur propre et celle de leur famille. Voilà pourquoi les Hongrois combattirent toujours avec la parole ou avec la plume, et si souvent avec l'épée, leurs souverains de la race de Rodolphe Ier.

III

LA HONGRIE ET L'AUTRICHE

---

§ I.

Quand les Tartares envahirent la Hongrie en 1241, Béla IV, vaincu et dépossédé de son royaume, alla chercher un asile auprès de Frédéric, duc d'Autriche. Celui-ci profita de la circonstance pour rançonner son hôte et le contraindre à lui céder trois des comitats de la Hongrie occidentale respectés par les barbares, grâce à leur éloignement. Après avoir recouvré son trône et rendu quelque vigueur à son peuple épuisé, Béla n'oublia point qu'il devait punir ce chrétien déloyal qui avait insulté et lâchement exploité une respectable infortune. Il s'allia contre lui avec ses voisins le duc de Carinthie et le roi de Bohême, et toute l'Autriche fut mise à sac. Près de Neustadt eut lieu cette bataille vengeresse où périt le dernier héritier mâle de la maison de Babenberg (1246).

Les alliés se hâtent de mettre la main sur cette succession

ouverte, et l'Empire, faute d'empereur, ne peut pas même protester contre leur usurpation. Mais voici qu'Ottocar de Bohême tient à dominer seul dans l'Allemagne orientale. Il s'acquiert des droits sur l'Autriche en épousant Marguerite, la vieille sœur du duc défunt, oblige Béla et Etienne V à renoncer à la Styrie, échue en partage aux souverains hongrois; puis, la conquête affermie, se hâte de répudier sa femme, devenue inutile à son ambition.

Cependant, le Grand Interrègne enfin s'est terminé. L'Allemagne a un empereur, bien faible matériellement, mais qui prétend régner, le duc de Habsbourg, Rodolphe. Rodolphe somme Ottocar de restituer l'Autriche. Sur son refus, il le met au ban de l'Empire, lui déclare la guerre. Le présomptueux Bohémien attend son ennemi de pied ferme. Mais Rodolphe a recherché et obtenu l'alliance de la diète et du roi de Hongrie (1), et, grâce aux Magyars, se ruant sur les rebelles avec leur impétuosité ordinaire, il entre dans Vienne, se fait rendre hommage par Ottocar et confisque les provinces autrichiennes au nom de l'Empire.

Bientôt, excité par sa seconde femme, l'ardente Cunégonde, Ottocar humilié se redresse, se précipite sur la Hongrie et sur l'Autriche. Vingt mille Hongrois accourent en toute hâte, se joignent aux troupes impériales. Le roi de Bohême ne peut résister au double choc de Ladislas IV et de Rodolphe. A la terrible bataille du 26 août 1278, dans le Marchfeld, voyant son armée qui se débande, Ottocar ne veut pas survivre à sa défaite et se fait tuer héroïquement. Les Hongrois, fier, de leur triomphe, suspendent les étendards enlevés à l'ennemi dans l'église de Sainte-Marie de Székes-Féhervár (2). Rodolphe, d'abord administrateur des terres autrichiennes, se les fait bientôt

(1) Voir les lettres de Rodolphe aux Ordres de Hongrie dans Pray, *Ann. reg.*, P. I, p. 337.

(2) Simon Kezai, *Gesta Hungaror.*, cap. v, p. 115 et suiv.

concéder à titre perpétuel et les passe à son fils Albert, plus tard roi des Romains.

Ainsi commence, humble et soutenue, cette création du hasard, cette trop fameuse maison d'Autriche qui faillit conquérir l'Europe à l'aide de ses mariages et de ses ruses, et qui ne réussit qu'à l'ensanglanter par ses éternelles querelles de famille. Placés désormais sur les frontières de la Hongrie, les Habsbourgs oublient vite combien ils lui doivent. Dès l'origine, ils songent à s'acquérir ce beau pays danubien, si riche en mines et en moissons, en bestiaux, en hommes, si utile par conséquent pour arriver à dominer l'Allemagne, à peser lourdement sur la politique de l'univers. Afin d'atteindre ce but, aucun moyen, — justice ou injustice, force ou ruse, — ne sera par eux négligé.

Sachant que la Hongrie est en proie aux troubles civils, Albert saisit aussitôt Soprony, Köszeg, dix-huit villes, et les enclave dans son duché. Rodolphe, moins juste envers son fils qu'à l'égard d'un roi de Bohême, se garde bien de se souvenir des bons procédés du souverain magyar et ne met point l'usurpateur au ban de l'Empire. Au contraire, il le soutient, et à l'avénement du dernier descendant mâle d'Arpád, le conquérant, il rajeunit sans vergogne des vieux droits oubliés que, suivant lui, la majesté impériale se serait acquis sur le royaume hongrois.

Or, il est bon d'expliquer ici que la Hongrie d'autrefois ne permit à aucun prince étranger d'exercer sur elle une suprématie quelconque. Nous avons vu comment elle combattit l'investiture papale. Elle ne lutta pas moins contre l'influence grecque, de 1161 à 1174. Quant au Saint Empire romain, ses prétentions ne furent pas plus acceptées que celles de Rome et de Byzance. Elles remontent au second roi, à Pierre, qui, détrôné par ses sujets parce qu'il avait violé leurs lois, fut rétabli par Henri III, et lui fit hommage de ses Etats, sans avoir obtenu le consentement

de son peuple. Elles furent abolies bientôt après par l'usage, — les nobles continuant à inaugurer les souverains de leur choix, sans permission allemande, — par les armes, — André Ier forçant l'empereur à faire la paix avec lui comme avec un égal; — enfin par la renonciation définitive de Henri IV, en 1063 (1).

Donc, quand en 1290 Rodolphe Ier passait à son fils ses droits impériaux sur la Hongrie, il commettait une étrange erreur, un abus de pouvoir, et Nicolas IV sut le lui faire sentir (2). Le pape, il est vrai, était dans le faux, comme l'empereur, puisqu'il proclamait légitime, pour sa propre Sainteté romaine, ce qu'il déclarait illégitime pour la Majesté germanique. La Hongrie répondit à l'un et à l'autre comme elle le devait. Tout en combattant les protégés du saint-siége, elle envahit l'Autriche et força le duc à renoncer à la couronne d'Etienne, et à rendre les villes dont précédemment il s'était emparé.

Albert pourtant ne se découragea point. Il perdait le présent, il voulut gagner l'avenir. Il maria sa fille Agnès à André III. Mais l'infécondité de la pauvre princesse recula les espérances si péniblement acquises, et tant que régnèrent Charles Robert et Louis le Grand, la maison de Habsbourg dut se tenir tranquille. Elle ne remua guère non plus du temps de Sigismond, parce qu'alors le roi de Hongrie se trouvait être empereur; mais pour le chef de sa branche aînée, Albert V, elle eut l'habileté de recueillir l'enfant du « pacificateur de l'Eglise, » Elisabeth, et avec elle sa succession tant en Hongrie qu'en Allemagne.

De la sorte, et grâce aux instances de l'empereur-roi, elle arriva pour la première fois sur le trône magyar. Encore y arriva-t-elle par l'élection, et à des conditions

(1) Benzur, *Hungaria semper libera,* p. 53. — Kollár, *Hist. diplomatic. juris patronatus Hung.*, p. 59, 99, etc.
(2) Voir les lettres du pape, dans Pray, *Ann.,* P. I, p. 361.

qui lui interdisaient de faire sienne cette monarchie purement transitoire (1).

Remarquons, à ce propos, que jamais, lorsque le peuple hongrois se choisissait pour souverain un prince étranger, — ce qui fut toujours une faute, — il ne consentait à fondre son territoire particulier dans les autres propriétés de l'élu. Il gardait ses frontières, son autonomie. Il n'aliénait que le pouvoir suprême, lequel néanmoins restait absolument national. Le duc Albert V, empereur Albert II, s'appelait en Hongrie Albert Ier.

§ II.

Albert régna deux ans à peine. Son fils, Ladislas le Posthume, ainsi qu'on le verra dans la seconde partie du présent livre, n'arriva au trône qu'après le règne de Wladislas de Pologne, après le gouvernement de Jean de Hunyad, et grâce à la magnanime loyauté de ce héros. Mais à la mort de Ladislas, la maison d'Autriche perd le sceptre hongrois, pour ne le ressaisir qu'en 1526. Pourtant, c'est à cette époque même que sa politique commence à se dessiner. Sa ruse tisse lentement le filet dans lequel la Hongrie se laissera prendre.

Le chef de la branche cadette est ce fameux Frédéric III, qui fonda la grandeur de sa maison en mariant Maximilien avec la fille du Téméraire. Prêteur sur gages, il a donné de l'argent à Elisabeth et mis la main sur la Sainte Couronne. Il tient aussi son parent, le dernier rejeton de la branche aînée, Ladislas le Posthume. C'est un enfant. Frédéric se charge de son éducation et du gouvernement de son patrimoine. Mais les peuples ne l'entendent point

(1) Lisez le *Décret* unique d'Albert I.

ainsi, ni l'Autrichien lui-même, ni le Bohémien, ni le Magyar. Longtemps, en les amusant avec de petits traités sans conséquences, Frédéric garde le prince sans cesse réclamé. Menacé par la force, il fuit à Rome; mais son couronnement, traîné en longueur, se termine encore trop tôt. Les mécontents l'affament dans Neustadt, et ne se retirent qu'avec Ladislas. Le pupille est rendu. Mais la Sainte Couronne? Ladislas n'en a que faire. Il fut couronné jadis.

Ladislas meurt. Mathias est élu roi par la diète du Rákos. Des révoltes ébranlent le nouveau trône. Frédéric n'a point l'air d'y tremper, mais il laisse les révoltés le proclamer roi; il leur permet même, à Neustadt, de poser quelques minutes le diadème stéphanique sur sa tête blanchie. Mathias, aussi habile, plus jeune et plus vigoureux, s'allie avec Albert VI, mécontent de son frère, et pousse une reconnaissance armée par delà les frontières occidentales de ses Etats. Epouvanté, l'empereur offre la paix, non point sans de longues tergiversations, et à des conditions tellement exorbitantes qu'elles en deviennent absurdes. Mathias acceptera quand même, car il lui faut à tout prix la Sainte Couronne. Elle est donc enfin rendue à la Hongrie, la précieuse Couronne; mais Frédéric et Mathias s'appelleront mutuellement père et fils, et celui-ci ne pourra point se remarier, vu que sa femme, la fille de Podiébrad, est mortellement malade et stérile, et qu'il doit laisser sa succession à celui qui daigne le nommer son enfant. Frédéric n'oublie pas non plus de se faire céder certaines villes, au moins provisoirement, et des sommes BEAUCOUP PLUS FORTES que celles prêtées jadis contre le gage restitué (1). Naturellement Mathias, qui fut un grand, un brave, un glorieux roi, s'empressa, dès 1473-77, d'arracher à Frédéric sa renonciation à la succession hongroise, et d'épouser Béatrix de

(1) Voir dans Pray, l'engagement et la reddition de la Sainte Couronne, aux années 1440 et 1463.

Naples, qui, par malheur, ne lui donna point d'héritier. Il fit plus. Frédéric continuant, malgré les pacifications renouvelées, à ourdir des intrigues, Mathias l'en punit cruellement : il entra triomphant dans Vienne le 1er juin 1485, et y resta jusqu'à sa mort.

Alors refleurirent les espérances autrichiennes. Frédéric échoua tout d'abord : la candidature de son fils Maximilien ne fut point agréée par les Ordres de Hongrie. Ensuite pourtant il eut plus de succès. Maximilien reprit son Autriche presque sans coup férir. Wladislas II, pauvre prince qui n'avait ni capacité, ni courage, ne défendit point les conquêtes de son prédécesseur, et se laissa imposer sans résistance la honteuse paix de Presbourg, — 8 novembre 1491. — S'il mourait sans héritier mâle ou après le décès de son héritier, le trône hongrois reviendrait à Maximilien ou à ses descendants.

Cette paix ne fut point ratifiée par la diète. Elle excita de violents murmures. On leur imposa silence en temporisant. Même, peu à peu, on gagna quelques magnats qui apposèrent leurs signatures au traité : leurs signatures étaient sans valeur, puisqu'ils n'étaient point les délégués reconnus de la nation. Le secret s'éventa. La noblesse hongroise se réunit sur le Rákos — 1505 — et protesta en décrétant que désormais aucun étranger ne pourrait régner sur elle.

Aussitôt Maximilien envahit la Hongrie, ravage les comitats frontières. Wladislas, épouvanté, s'empresse de renouveler à Vienne la paix de Presbourg — 1506 — et, cette fois, il obtient de plus nombreuses adhésions, parce qu'il vient de lui naître un fils et que l'on craint moins d'engager un avenir, peut-être éloigné. L'inauguration de Louis II calme un peu les colères nationales, car elle semble ruiner l'espoir des Habsbourgs. Ceux-ci se hâtent d'obtenir pour l'archiduchesse Marie, fille de Philippe Ier, la main du nouveau roi.

Ce n'est point en vertu de tant d'alliances et de traités, sans aucune sanction légale de la part du peuple hongrois, que l'Autriche obtint enfin la couronne de saint Étienne. Elle la dut d'abord à la faiblesse de la Hongrie, sur laquelle les Turcs s'étaient rués après le désastre du 26 août 1526, et qui cherchait partout une protection puissante, fût-ce même en Allemagne. Elle la dut surtout aux divisions intérieures, à la haine implacable du Palatin Báthori contre Jean de Zápolya, que les nobles venaient d'élire roi (1). Elle ne la prit point par droit d'hérédité ou de conquête. Elle la reçut des membres de cette diète incomplète, que le Palatin avait réunie à Presbourg le 25 novembre. Elle la conserva en triomphant de Zápolya, en prenant Bude et en faisant inaugurer l'élu, Ferdinand I, à Albe-Royale, le 3 novembre 1527.

Et Ferdinand, remarquons-le bien, après avoir longtemps hésité à venir prendre possession d'un État aussi compromis, ne se l'acquiert que pour lui seul, non pas pour sa race. De plus, il est obligé, comme ses prédécesseurs, de jurer fidélité aux constitutions établies, notamment à la «Bulle d'or» d'André II, y compris l'article XXXI (2). La Hongrie à demi-morte, avait encore pu rassembler assez de forces pour ne point abandonner son indépendance au frère de Charles-Quint.

(1) Et cette élection était tout aussi légale que celle de Ferdinand. — Consultez les actes de la conférence d'Olmütz, où furent débattues les prétentions opposées de Zápolya et du prince autrichien, 1527, Pray, *Ann. reg.*, P. V, 136-167.

(2) « Nos Ferdinandus, etc., juramus per Deum vivum, per ejus sanctissimam genitricem, etc., quod nos ecclesias Dei, Dominos prælatos, barones, nobiles, civitates liberas, et omnes regnicolas in suis immunitatibus et libertatibus, juribus, privilegiis et antiquis bonis, et approbatis consuetudinibus conservabimus, omnibusque justitiam faciemus; *Serenissimi condam Andreæ regis Decreta observabimus;* fines regni nostri Hungariæ, et quæ ad illud quocumque jure aut titulo pertinent, non alienabimus, nec minuemus, sed quoad poterimus, augebimus et extendemus, omniaque alia faciemus quæcumque pro bono publico, ac incremento omnium statuum, ac totius regni nostri Hungariæ juste facere poterimus, etc. » (Le serment de Ferdinand Ier est tout au long dans le Code hongrois, édition de 1822, p. 340).

§ III.

« On a vu la maison d'Autriche travailler sans relâche à opprimer la noblesse hongroise. Elle ignorait de quel prix elle lui serait un jour. Elle cherchait chez ces peuples de l'argent qui n'y était pas; elle ne voyait pas des hommes qui y étaient. Lorsque tant de princes partageaient entre eux ses Etats, toutes les pièces de sa monarchie, immobiles et sans action, tombaient, pour ainsi dire, les unes sur les autres; il n'y avait de vie que dans cette noblesse qui s'indigna, oublia tout pour combattre, et crut qu'il était de sa gloire de périr et de pardonner (1). »

Oui, voilà bien le vrai caractère des rapports de la Hongrie avec ses maîtres allemands : inépuisable avarice d'un côté, inépuisable prodigalité de l'autre. Mais ce n'est pas tout. On ne prétendit pas prendre au peuple hongrois seulement son or. Le peuple gentilhomme s'en serait à peine inquiété. On désira plus, ses constitutions, sa nationalité même. On prétendit tuer son libéralisme inné, en en brisant les armes, les lois antiques. On rêva d'éteindre les ardeurs de sa race par l'absorption germanique, lente ou précipitée, habile ou brutale. Telle fut la constante étude de Ferdinand I[er] et de ceux qui régnèrent après lui. Jamais ils n'y renoncèrent. Jamais les Hongrois ne leur permirent le succès. La lutte trois fois séculaire de la Hongrie contre l'Autriche est un sanglant calvaire, au sommet duquel trône, non pas la mort, mais la vie (2).

(1) Montesquieu, *Esprit des lois*, l. VIII, chap. IX.

(2) Nous nous proposons de raconter un jour, en détail, l'*Histoire de l'insurrection perpétuelle de la nation hongroise contre la maison d'Autriche*. Nous en ramassons les matériaux. Nous en étudions le plan. Pour le moment, nous esquissons rapidement le tableau, que, peu à peu, nous achèverons; il importe, tout d'abord, que le public ait des idées générales qui lui donnent le vrai sens de l'histoire de Hongrie et l'excitent à vouloir la

Embarrassé en Allemagne par le protestantisme, Ferdinand ne pouvait guère profiter de l'effroyable faiblesse de la Hongrie au commencement du seizième siècle. N'étant point préparé à l'action, il commit une absurde imprudence; il ne dissimula pas ce qu'il voudrait faire. Ainsi, tout en achetant la paix aux Turcs, tout en cédant à Zápolya, son rival, le titre de roi et la meilleure moitié de son royaume, sur le sol hongrois il se hâte d'établir à poste fixe ses prétoriens allemands qui n'y avaient été que provisoirement admis, dans le but unique de chasser les Osmanlis; et ces soldats, plus logiques que leur maître, s'empresssent de démontrer par leurs déprédations et leurs actes arbitraires qu'il leur a été permis de se croire campés en pays conquis.

En même temps, les lois jurées sont timidement, mais très-réellement méconnues. La magistrature palatine, à laquelle l'Autriche doit sa nouvelle couronne, a l'honneur d'être la première institution attaquée. Voici comment. En 1535 Báthori meurt. On oublie de convoquer les Ordres pour l'élection d'un palatin. Des murmures se font entendre. On tarde encore. Les murmures continuent, augmentent. Alors — 1554 — on réunit une diète et l'on y souffre de mauvaise grâce la nomination de Nádasdi. Celui-ci, bon patriote, comprend son mandat. Il entrave les projets impériaux, proteste hardiment contre les usurpations du ministère viennois. A sa mort, en 1562, on néglige de lui faire donner un successeur, on invente un lieutenant royal, et, sans l'avis des États, on en confie les pouvoirs à l'archevêque-primat d'Esztergom, Nicolas Oláh, que l'on croit assez influent pour tromper ses compatriotes, assez dévoué pour n'agir que dans l'intérêt de l'empereur. Par la même

connaître à fond. Que les historiens et les critiques nous pardonnent donc la sécheresse de ce trop bref résumé. Nous posons ici des jalons, qu'il fallait poser, car les temps vont vite, et le travail marche lentement.

occasion, comme le sénat, qui siége à Presbourg, menace de devenir très-gênant et l'est un peu déjà, on restreint son autorité, on lui enlève ses prérogatives, et la chancellerie de Vienne peu à peu s'empare de la plupart des affaires hongroises, qu'elle traite germaniquement.

Donc, on espérait dès l'origine habituer la Hongrie à subir une domination étrangère, plus ou moins dissimulée. Mais le nombre considérable des citoyens qui persistent à être fidèles à Zápolya malgré la débilité de son caractère; l'alliance du roi national avec le Turc, dont la suzeraineté paraît moins insupportable aux Magyars que la protection autrichienne (1); enfin l'attachement obstiné que les Transylvains lui témoignent, d'abord à lui-même, ensuite à son fils Jean Sigismond; ces faits prouvent assez combien grand est déjà le mécontentement public.

Trop faible pour lutter contre une opposition qui de jour en jour se généralise jusque dans les comitats les plus rapprochés de l'Allemagne, Ferdinand s'empresse de revenir sur la plupart de ses essais de despotisme. Il permet à la Transylvanie de se constituer en principauté indépendante. Il laisse les Turcs s'installer dans sa capitale de Bude et de nouveau leur achète la paix. A l'abri pour quelques années des attaques orientales, il convoque une diète en 1563, et moyennant des concessions complètes il obtient des représentants des quelques provinces hongroises qui lui appartiennent encore, l'élection légale et l'inauguration de son fils aîné.

Maximilien continue la politique paternelle à peu près de la même manière. Les hautes charges sont tenues vides. La soldatesque s'installe dans les villes et villages, s'y paye aux dépens des citoyens. Les ministres de Vienne s'attribuent la direction de la plupart des affaires, et les conseils

(1) Cette comparaison fut publiquement faite par les Hongrois eux-mêmes. Voir les art. II, III, IV, V, du décret de 1559; XXXIV, XXXVII, du décret de 1563.

de guerre usurpent la juridiction ordinaire des petits et grands tribunaux. Joignez à cela les extorsions financières les plus désordonnées, et vous comprendrez comment la défiance se perpétue. Néanmoins le roi n'a qu'à faire sonner bien haut le perpétuel danger turc, la honte de la patrie à demi subjuguée, qu'à signer l'abolition des mesures extraconstitutionnelles, qu'à feindre de réparer les dommages les plus signalés, et presque sans peine il emporte l'élection anticipée de Rodolphe, qui, comme son père et son grand-père, avant d'être inauguré — 1572 — jure de conserver et de respecter saintement les constitutions anciennes, voire même le redoutable trente et-unième article de la « Bulle d'or (1). »

Rodolphe, trop occupé sur les tours et dans les caves de son château de Prague, ne s'inquiète guère de ce qui se passe en ses bonnes terres de Hongrie. Il abandonne le soin des affaires politiques à ses ministres allemands, qui, n'ayant point prêté le serment de leur maître, ne se croient point moralement obligés à le tenir à sa place. Il confie le bon entretien des choses religieuses aux Pères de la Société de Jésus, pieux apôtres fort accommodants, qui jamais ne jurent qu'avec la ferme résolution d'enfreindre leur promesse. Pour lui-même, il se réserve de relire de temps à autre les actes publics que ses agents préparent, et de les contre-signer, si l'astrologie et l'alchimie lui permettent de prendre un peu de repos.

Naturellement, en Hongrie comme ailleurs, tout va de mal en pis. La dignité de Palatin est encore en vacance. La plupart des autres charges importantes sont dans le même cas : un grand nombre d'évêchés manquent d'évêque ; beaucoup de comitats réclament leur comte. Faute de membres et faute de pouvoir, le sénat de Presbourg

(1) Lire le règne de ces deux princes dans Istuánfi, Pray et Katona. Voir surtout les décrets des diètes dans le Code hongrois.

est devenu un rouage inutile de cette machine gouvernementale qui, pièce à pièce, se rouille et se démonte. Les diètes ne sont presque jamais convoquées, et les cours de justice, qui ne s'assemblent qu'à de rares époques, sont à peine composées de la moitié des juges désignés par la loi. L'administration entière, germanisée, vient de Bohême et y retourne, ne fait rien pour le pays, qu'elle accable et moleste, et n'agit que dans l'intérêt de l'empereur, dont sans cesse elle doit remplir les insatiables creusets.

En même temps les troupes allemandes s'accumulent en Hongrie, tantôt sous prétexte de surveiller la Transylvanie troublée, tantôt pour reculer devant une invasion turque. Elles finissent par s'y établir à poste fixe. Il est d'usage de leur promettre une belle solde et de la leur payer par hasárd. La Hongrie est fertile; ses habitants passent pour être riches. Que les soldats de l'empereur ravagent les terres du roi! qu'ils pillent et violentent à leur aise! qu'ils enlèvent les meilleurs vins des caves particulières! qu'ils fouillent les écuries, y choisissent les plus beaux chevaux! qu'ils se servent du butin pour leur propre usage ou qu'ils le vendent en plein marché (1)! ils n'ont à craindre ni les punitions disciplinaires, ni même les remontrances officieuses; leurs chefs les encouragent, souvent mettent la main à la besogne et se réservent toujours la part du lion. De gré ou de force, officiers inférieurs ou supérieurs, ils entrent dans les maisons, dans les châteaux, emportent d'assaut une hospitalité qui ne leur est point offerte, et, l'épée à la main, savent la rendre très-généreuse. Quiconque, noble, bourgeois ou serf, ose résister aux brutalités des militaires, est traîné devant leurs tribunaux, jugé rapidement, exécuté non moins vite.

Et ce n'est rien encore. Aux exactions de la soldatesque,

(1) V. art. I, décret IV, de Rodolphe; 3 et 24, décret VII; 33, décret IX; 2 décret XIV; 12 et 14, décret XV.

le fisc vient ajouter les siennes : propriétés ecclésiastiques et séculières, biens des nobles ou possessions des villes, il saisit tout à la moindre contestation; il augmente les impôts, les répartit, les recueille arbitrairement; à tort et à travers il cite, juge, condamne et confisque. La Hongrie est littéralement saccagée.

Un riche magnat, Etienne Illésházi, refuse de céder au fisc trois villes qui font partie de son domaine; le fisc cite le magnat par-devant la cour nationale de Presbourg. Les juges ne veulent point le déclarer coupable de lèse-majesté, et pour ce, le noter d'infamie, livrer par conséquent toute sa fortune au trésor. L'empereur invente un tribunal extraordinaire, siégeant à Vienne, et composé d'étrangers. L'obéissant tribunal condamne Illésházi, qui s'enfuit en Pologne (1).

§ IV.

Tant d'injures et tant de hontes ne pouvaient être subies par une nation libre et brave. De vives réclamations furent adressées à l'empereur, qui fit la sourde oreille. La Hongrie ne se laissa point endormir par le silence ; elle insista, et, comme on ne se hâtait pas de lui faire droit, elle prit les armes et se choisit pour chef Etienne Botskai. Effrayé, Rodolphe réclama les secours de l'Empire; mais, en les lui refusant, la diète germanique servit la cause de la justice. La Hongrie fut donc bientôt tout entière au pouvoir des patriotes révoltés. Pour ne point la perdre, l'empereur dut céder au plus vite.

L'archiduc Mathias, qui, dans son propre intérêt, avait ménagé les Hongrois, fut chargé par son frère de traiter avec Botskai. Mathias se montra excessivement conciliant.

(1) Istuánfi, L. XXXIII.

La Pacification de Vienne (1) s'ensuivit. Plus haut, nous en avons énuméré les clauses religieuses, qui fondaient sur le Danube la liberté de la conscience. Ses clauses politiques ne sont pas moins importantes. Une amnistie complète est proclamée pour tous les faits de la dernière guerre, — guerre légale, entreprise conformément à l'article XXXI de la « Bulle d'or. » — L'autonomie du royaume est hautement reconnue; le roi jure de nouveau de respecter inviolablement les anciennes lois et immunités des Ordres, sans exception aucune. Les charges publiques, livrées aux étrangers, seront rendues aux nationaux, et eux seuls pourront obtenir l'administration des finances et le commandement des places fortes et des provinces. Un Palatin sera élu à la diète prochainement convoquée. Le roi, toujours absent, ne pouvant régner par lui-même, l'archiduc Mathias gouvernera en son nom et conformément aux lois; il devra surtout arrêter et réprimer vigoureusement la licence des troupes allemandes séjournant sur le territoire hongrois.

La déclaration de cette paix éteignit la résistance. Botskai rentra en Transylvanie, et Mathias gouverna avec assez d'habile tolérance pour être aimé des Hongrois et aidé contre Rodolphe, auquel il arracha la succession autrichienne; mais sa popularité n'empêcha point la diète qui l'élut de prendre, même contre lui, de sérieuses garanties. Avant et après son inauguration, en 1608, elle lui donna Illésházi pour Palatin, et le contraignit à la confirmation et au développement administratif de tout ce qui avait été signé à Vienne deux ans auparavant (2).

Mathias régna tranquillement, parce qu'il ne se montra

(1) Voir cette pacification, insérée tout au long, à titre de loi fondamentale, dans le *Codex juris Hungarici*. — Conclue le 23 juin par l'archiduc Mathias et les députés Botskaiens, elle fut ratifiée le 6 août par l'empereur, et amplement expliquée le 26 septembre 1606.

(2) Mathiæ II, *Decreta ante et post coronationem*.

point hostile à la nation. Il put aussi, grâce à d'adroits ménagements, conserver à sa maison ce beau pays danubien, que sans lui elle aurait perdu pour jamais. Autrefois il avait fait déshériter Ferdinand de Styrie par Léopold; même, aux dépens de ce jeune prince il s'était acquis, à la pointe de l'épée, la Hongrie, la Bohême, l'Autriche et l'Empire. Sans enfant, comme son frère, perdant, jour par jour, sa santé et son activité, il se décida à choisir pour successeur celui qu'il avait dépouillé. Présenté par lui à la diète de Presbourg, Ferdinand II fut élu roi. Mais comme les Hongrois, généreux partisans de la liberté de conscience, se défiaient beaucoup de cet élève chéri des jésuites, non-seulement ils lui réclamèrent, lors de son inauguration, le triple serment habituel, l'approbation de tous les articles de la pacification de Vienne et de la « Bulle d'or » d'André II; ils le contraignirent en outre à signer et à jurer dix-sept conditions bien précises, dont voici le sens exact:

I. Inviolabilité des libertés, priviléges, statuts, coutumes et droits généraux et particuliers du royaume.

II. Il sera satisfait à tous les griefs de la nation dans des diètes convoquées au moins une fois tous les trois ans.

III. Les affaires hongroises ne seront traitées que par des ministres hongrois; et nul ne pourra être traîné devant les tribunaux étrangers.

IV. Les charges seront confiées aux seuls nationaux.

V. Point de tribunaux dits « commissions extraordinaires. » Toute justice sera rendue dans les formes usuelles.

VI. Liberté religieuse.

VII. Le Palatin sera maintenu dans sa charge avec toute son autorité et sa juridiction ordinaire.

VIII. Il sera pourvu à la sûreté des frontières.

IX. Les villes libres ne pourront être privées de leurs priviléges.

X. La Sainte Couronne sera gardée dans le royaume.

XI. Inaliénabilité du territoire national.

XII. Les alliances conclues avec la Bohême, la Transylvanie, l'Autriche, seront maintenues.

XIII. La guerre ne sera point déclarée, ni la paix faite, sans le consentement des Ordres. Il est également interdit d'introduire des troupes étrangères sans autorisation.

XIV. Certaines terres, réunies jadis à l'Autriche héréditaire, mais ayant appartenu de droit à la Sainte Couronne, seront conservées à celle-ci.

XV. Lublyó et les treize villes scépusiennes, jadis engagées aux Polonais, leur seront rachetées.

XVI. Les heiduques, établis par Botskai et dotés par Mathias, jouiront paisiblement de leurs priviléges.

XVII. Le prince inauguré ne se mêlera du gouvernement en aucune manière, tant que vivra le roi régnant (1).

Tant de précautions servirent peu. Dès son avénement, en 1619, Ferdinand montra qu'il allait être l'épée du catholicisme, massacrant la Bohême, l'Autriche, l'Allemagne entière, AD MAJOREM DEI GLORIAM ! La guerre de Trente Ans venait de commencer par la « défénestration » de Prague. Les protestants hongrois n'oublièrent point qu'ils devaient faire cause commune avec leurs frères, les hérétiques de Bohême. Mais ils eurent le malheur d'avoir pour chef un homme à idées trop personnelles; et, à cause de cela, ils ne jouèrent qu'un rôle secondaire, alors qu'ils auraient pu tenir l'un des premiers; ils n'apparurent qu'incidemment, au commencement et au plus fort de la bataille, tandis qu'ils auraient pu prendre part à toute la lutte, lui donner un caractère plus généreux et assurer, dès le dix-septième siècle, la grandeur de leur nation, la ruine de son éternelle ennemie.

Doué d'un courage physique formidable et d'un rare

(1) Les dix-sept conditions sont insérées à l'art. II du 1er décret de Ferdinand II.

talent d'organisation, Gabriel de Bethlen entreprit trois guerres contre l'Autriche et fut trois fois vainqueur. Acclamé roi par ses concitoyens, il n'eut pas l'audace de ceindre la couronne, de garder au moins le pouvoir suprême. Il se laissa toujours séduire par les donations que lui offrait l'empereur pour hâter la paix, voulant peut-être ainsi rendre plus réalisable son rêve intime, la réunion entre ses mains de la Pologne et de la Hongrie. Mais, en cherchant trop dans l'avenir, il négligea de prendre ce qu'il eût trouvé dans le présent. S'il s'était lancé résolument au milieu de la mêlée germanique, il aurait acquis à sa patrie une haute position européenne, il lui aurait assuré à jamais son indépendance, son individualité nationale.

Toutefois, sans même sauver les protestants de Bohême et d'Autriche en jetant à bas de son trône Ferdinand II, haï et méprisé par ses propres sujets héréditaires, — ce qui eût été facile, — il parvint à l'empêcher de violer ses serments à l'égard de la Hongrie. Mais tout le mérite en fut habilement détourné en faveur de Ferdinand, qui put ainsi, grâce au Palatin Eszterházi, grâce surtout à l'éloquence du cardinal Pázmán, faire élire et inaugurer son fils Ferdinand III. Par bonheur, la Hongrie ne se laissa pas jouer jusqu'au bout : au nouvel élu, elle imposa les mêmes conditions qu'à son père. Qu'il les observe, sinon la nation usera encore de son droit contre le parjure !

§ V.

A la veille de sa mort, — elle fut, dit-on, hâtée par le poison, — Botskai fonda son testament politique. Il y recommandait aux patriotes de ne jamais permettre la réunion de la Transylvanie à la Hongrie, tant que celle-ci serait dominée par les empereurs. Conservant son droit d'élire ses

princes indépendants sous la protection de la Porte, la Transylvanie se trouverait être l'asile naturel de ceux que menacerait la persécution des Habsbourgs ; sans cesse elle aiderait à organiser une puissante résistance contre les empiétements germaniques. Pour cimenter l'union intime qui ne devait être rompue qu'en apparence par cette utile séparation, le défenseur des libertés nationales recommandait vivement aux Transylvains de toujours se choisir pour chef un magnat de la Hongrie proprement dite, un des plus puissants et des plus dévoués à la sainte cause (1). Botskai avait raison. Si l'on avait suivi à la lettre ses recommandations habiles, jamais l'Autriche n'aurait osé enfreindre ses serments, et, dans le cas contraire, la Hongrie se serait certainement affranchie, si elle eût voulu l'être. Il est constant, en effet, qu'aucune des bases fondamentales de la constitution ne fut abandonnée tant que la Transylvanie vécut libre de la suzeraineté impériale (2).

Ferdinand III, à l'exemple de ses ancêtres, prétendit s'immiscer dans les affaires transylvaines. Il voulut arracher la principauté à Georges I Rákótzi. Georges, par la diplomatie et aussi par les armes, sut repousser les Autrichiens et garder le pouvoir qu'il devait au libre choix de ses concitoyens.

Mécontent de n'avoir point réussi de ce côté, plus irrité encore des difficultés que lui suscitait l'alliance des princes protestants d'Allemagne avec la France et la Suède, Ferdinand se vengea sur la Hongrie. Essayant avec autant de violence que son père la restauration du catholicisme, pre-

(1) Palma, *Notitia*, P. III ; Rudolph. § VI.

(2) Que l'on n'aille pas croire que nous sommes de l'avis de ceux qui, en 1848, demandaient la séparation de la Transylvanie de la Hongrie. Ce qui était utile et politique au dix-septième siècle peut ne plus l'être au dix-neuvième. Lors de la dernière révolution, l'union était indispensable, logique, facile. Il n'en était point ainsi à l'époque de Botskai. Alors la séparation pouvait se produire sans péril pour la nationalité. Les prétentions roumaines n'étaient point encore nées.

mier pas vers l'abolition générale des libertés magyares, il continuait à semer en son cher royaume des jésuites et des prétoriens. En même temps, il ne négligeait aucune occasion de violer impunément les constitutions qu'il avait promis de conserver et de défendre.

La défiance se réveilla donc, puis la haine, et de là vint une prise d'armes. Georges I Rákótzi, soutenu par le sultan, excité par Mazarin, leva l'étendard de la révolte, et, comme Zápolya, Botskai et Bethlen, en peu de semaines, se rendit maître de la majeure partie de la Hongrie supérieure. Mais ayant eu le malheur d'être abandonné par les Turcs, qui vendirent la paix à l'Autriche, il n'osa pas quand même poursuivre une lutte victorieusement entamée. Il commit l'irréparable faute d'accepter la paix en septembre 1646, quelques mois à peine avant l'ouverture des conférences qui amenèrent le traité de Westphalie. Séduit par de beaux titres et de riches possessions, il crut assez assurer l'avenir de sa patrie en lui faisant réoctroyer une confirmation complète de son autonomie et de ses libertés. Cette pacification nouvelle fut, comme à l'ordinaire, discutée, développée et confirmée dans une diète générale réunie à cet effet. Comme à l'ordinaire aussi, l'empereur utilisa la bonne humeur des députés, tout fiers de la consécration de leurs chères prérogatives, pour faire vite élire et inaugurer Ferdinand IV, son fils aîné — 1647 — (1).

Jusqu'alors le système électif, finement manié, n'a point été défavorable à la maison d'Autriche. Il lui a ouvert la Hongrie. Il l'y maintient. Mais en sera-t-il toujours ainsi ? L'histoire de la dynastie arpadienne prouve assez que les Hongrois acceptent l'hérédité tant qu'elle ne les gêne point, et qu'ils s'en affranchissent dès qu'elle est pour eux un embarras. Or, il y a eu déjà entre la maison d'Autriche et ses libres sujets du Danube de très-graves différents. Que

(1) La paix de Tyrnau se trouve à l'art. v du décret rendu par cette diète.

serait-il advenu si le prince régnant était mort avant l'inauguration de son successeur et pendant une guerre civile? Evidemment, les nobles auraient élu roi un des leurs, et par la suite seraient restés fidèles au fameux édit rendu sur le Rákos en 1505. En pareil cas, l'élection de Bethlen eût été définitive.

Ce péril devenait de plus en plus imminent. La haine séculaire des Hongrois contre les Turcs s'éteignait peu à peu : l'Osmanlis devenait le protecteur de la nationalité magyare dès que l'Allemand la menaçait. Et qu'arriverait-il si de toutes ses forces le sultan, comprenant l'intérêt actuel et l'avenir de son empire, appuyait le magnat légalement couronné par la diète ? Sans nul doute, malgré ses alliances matrimoniales et sa diplomatie cauteleuse, l'Autriche, harcelée par l'Orient, ne pourrait plus résister à l'implacable opposition de l'Allemagne du Nord, à l'éternelle antipathie de notre France.

Dans tous les cas, pour exister, il importait grandement que l'Autriche donnât à l'Europe la raison d'être de ces monstrueux incestes de peuples, qui se commettaient sous son sceptre; il importait qu'elle fît croire à la civilisation qu'elle était sa barrière naturelle contre la barbarie encore menaçante. Ce beau rôle avait appartenu jadis à la Hongrie, qui s'en était montrée vraiment digne. Donc, il fallait à tout prix se conquérir pour jamais la Hongrie, occuper le rempart européen, le défendre, ou pour le moins en avoir l'air.

La mort prématurée de Ferdinand IV mit le cabinet viennois dans un extrême embarras. Ferdinand III se voyait dans la nécessité d'affronter de nouveau les chances de l'élection. Précédemment, on avait agi par surprise et l'on avait réussi. Mais le bon moment était passé. Déjà les Hongrois recommençaient à se défier. L'hérédité seule pouvait, dans l'avenir, rendre leur opposition moins pé-

rilleuse, en posant au-dessus du droit national une incontestable et indestructible majesté. Tel devint l'idéal de Ferdinand.

D'abord, on ménagea les plus puissants magnats : on leur promit des dignités, des titres et des richesses s'ils consentaient à aliéner pour toujours la souveraineté nationale. On répandit à profusion des libelles, où l'on rappelait les traités jadis conclus entre Frédéric III, Maximilien I et Wladislas II, en en exagérant quelque peu le sens; où l'on insistait sur la stabilité indispensable pour rétablir à l'intérieur l'ordre, l'industrie, le commerce, les lettres, la prospérité, la religion, et surtout pour rendre au pays ses auciennes frontières souillées par les Turcs, sa glorieuse unité d'autrefois. De la sorte, on gagna plusieurs seigneurs ambitieux et avides, quelques nobles ultracatholiques et la majorité dans le haut clergé. Pour combiner ces forces dispersées et en acquérir de nouvelles, on crut devoir différer l'élection d'un Palatin et nommer l'archevêque d'Esztergom lieutenant royal. Celui-ci, par son clergé, les jésuites et autres partisans dévoués des projets impériaux, fit une active propagande, et ensuite convoqua une diète à Presbourg pour le 24 janvier 1655 (1).

La diète commença par exiger la nomination immédiate d'un Palatin : elle élut un patriote, François Vessélényi. Puis, sans daigner prendre en considération les chers désirs du souverain, elle réclama la correction de certains règlements anticonstitutionnels : par exemple, elle décréta la retraite des troupes étrangères avant trois ans, et la formation immédiate d'une armée nationale assez forte pour suffire à la défense du royaume (2). Après quoi, heureuse d'avoir vu bien accueillir ses demandes, elle consentit enfin à décerner la couronne au second fils de Ferdinand.

(1) Kazy, *Historia Hung.* L. VII, p. 175-185.
(2) Ferdin. III *Decret.* IV, art. XIX et V.

Simplement élu comme ses prédécesseurs, comme eux il n'acquit aucun droit d'hérédité et jura d'observer strictement les lois fondamentales et les dix-sept conditions imposées à son père et à son frère (1).

Donc Ferdinand avait échoué. Léopold reprit son œuvre. Plus heureux, il réussit. Mais à quel prix? Par la plus odieuse violation de la foi jurée. Par « LE DROIT DES ARMES VICTORIEUSES. »

§ VI.

Jusqu'ici la politique viennoise a été fine, souveraine, brutale seulement par occasion; sous Léopold, elle devient féroce.

Les difficultés commencent avec le règne. Les soldats allemands continuent à vivre sur le territoire hongrois. On oublie de convoquer la diète. Réunie enfin en 1659, elle décrète une seconde fois que les troupes étrangères seront retirées avant trois ans. La loi n'est point exécutée. Mille prétextes sont mis en avant, et Montecuculli livre la Hongrie au pillage. Le mécontentement est immense. L'empereur est forcé de rassembler une nouvelle diète, — 1662.

Grâce à la guerre turque, qui menace d'éclater, il obtient que les armées ne seront retirées que « le plus tôt possible (2). » Mais le peuple hongrois tient à prouver à son roi qu'il est toujours brave et capable de se défendre, même seul. L' « insurrection » est proclamée. De larges subsides sont votés; mais, au moment où la diète allait passer des faits militaires aux faits civils l'empereur s'empresse de la dissoudre.

(1) La 14e, seule, subit un changement : elle avait été exécutée. — Voyez l'art. 1er du décret I de Léopold.

(2) Voy. les décrets I et II de Léopold.

La nation s'en aperçut à peine; elle se levait en masse et marchait à la rencontre des Ottomans. Sous les ordres d'un héros, Nicolas Zrinyi, la milice de Hongrie combattit avec succès. Si la jalousie des généraux allemands n'avait pas entravé son chef victorieux, peut-être eût-elle reconquis la plupart des comitats qui appartenaient au sultan; mais après la bataille de Saint-Gothard, où la victoire fut surtout obtenue grâce à elle et aux vaillants auxiliaires envoyés par Louis XIV, elle s'aperçut trop vite que l'on n'avait rêvé ni l'affranchissement ni la gloire de la patrie hongroise.

Vainqueur, Léopold conclut bien vite la paix de Vasvár, honteuse paix, par laquelle les Turks ne rendaient rien, mais s'engageaient à ne donner aucun secours à ses sujets mécontents durant vingt années; moyennant quoi, l'empereur s'obligeait à raser la forteresse de Székly-hida et à offrir au sultan un cadeau de deux cent mille florins! Aussitôt après, il congédia l'« insurrection » des nobles, remercia les auxiliaires français qui sympathisaient trop avec les Magyars, se débarrassa aussi des soldats envoyés par l'Allemagne septentrionale, et distribua sur tous les points du sacré territoire de la Sainte Couronne la masse de ses troupes particulières, leur livrant en guise de solde et de butin le pillage de son royaume, leur donnant pour mission de surveiller et de punir quiconque oserait ne point chérir Sa Majesté et rêver l'indépendance.

En même temps, comme pour bien démontrer à la Hongrie qu'il allait l'attaquer, il affectait un souverain mépris à l'égard de ses constitutions et de ses coutumes, ne réunissait point les Ordres pour leur soumettre la paix qu'il venait de conclure, ne demandait pas même l'assentiment du conseil royal de Presbourg, livrait tous les emplois à ses créatures, aux étrangers, faisait expédier les affaires, tant politiques qu'administratives, par sa chancellerie de

Vienne, en langue allemande, et de sa propre autorité fixait et faisait prélever d'énormes impôts.

L'autonomie hongroise est violée. La honte de la paix de Vasvár, signée sans la diète, fait rougir et mécontente tous les braves qui ont combattu dans la dernière campagne. Les patriotes s'émeuvent d'un bout de la Hongrie à l'autre. Le palatin Vesselényi est à la tête de la résistance. Avec lui les magnats les plus puissants trament l'exécution de l'article XXXI de la « Bulle d'or. » Des milliers de nobles sont prêts à se lever pour contraindre Léopold au courage et à la justice. Mais, trop loyaux, ils commettent la faute insigne d'avertir le coupable qu'ils doivent punir; ils adressent au roi des remontrances fort vives, mais toujours respectueuses et signées de leurs noms. Pour toute réponse, le généreux souverain dépêche ses bourreaux, qui enlèvent, jugent sommairement et exécutent les trois seigneurs les plus illustres de l'opposition, Pierre Zrinyi, François Christophore de Frangepan et le Juge de la cour royale, François Nádasdi (1). Vesselényi avait eu le bonheur de mourir de mort naturelle avant cet acte d'autorité. Aussitôt après ce triple assassinat, trente mille Allemands se dispersent dans les divers comitats, et par la terreur et le massacre contraignent la Hongrie à se taire — 1667-1670.

Dès que régna le silence, Léopold se crut assez fort pour lancer son terrible édit du 21 mars 1671, en vertu duquel il se déclarait « vainqueur par les armes de toute la nation contre lui conjurée, » et la menaçait de sa colère si elle osait désormais se soustraire à « l'autorité absolue qu'il tenait de Dieu (2). » Il projetait d'abord de supprimer complétement la Hongrie, d'y installer les chevaliers Teutoni-

(1) Kazy, L. IX.

(2) Voyez une partie de cet horrible diplôme dans Palma, *notitia,* P. III, p. 341.

ques avec des milliers de prétoriens, de livrer un peuple entier à la justice des conseils de guerre, et d'asseoir invincible sa royauté sur ce cadavre. L'empereur, cédant aux supplications de ses plus dévoués partisans, aux admonitions des prélats, qui jusqu'alors l'avaient soutenu contre les protestants avec le plus de constance (1), abandonna ce merveilleux projet et se contenta d'abolir à jamais la dignité de Palatin, d'ôter toute puissance aux autres barons, de donner à ses officiers allemands le droit de justice, tant haute que basse; de destituer même son lieutenant, l'archevêque d'Esztergom, Szeleptsényi, qui se refusait à approuver le déchaînement de l'auguste rage, et de nommer gouverneur du royaume, Ambringen, grand maître de l'ordre Teutonique. Celui-ci gouverna et massacra durant trois années. La haine publique, qu'il ne réussit point à comprimer, le contraignit à donner sa démission.

L'insuccès d'Ambringen, et surtout les révoltes qui éclataient sur divers points, effrayèrent Léopold. Il réunit quelques magnats et prélats hongrois à Vienne; mais comme ils prétendaient lui conseiller la clémence, osaient même lui rappeler le respect dû à la loi, par lui approuvée et jurée, l'impatient empereur se débarrassa au plus vite de ces indociles redresseurs de torts, et se remit à son œuvre d'asservissement la hache en main.

Cependant Tököli a relevé le drapeau national traîné dans le sang. Aidé par les Turcs, les Polonais et Louis XIV, il prouve à l'empereur qu'il a mal tué la Hongrie. L'empereur s'épouvante; il se hâte de convoquer une diète à Soprony, lui promet le rétablissement des constitutions antiques, proclame l'amnistie, abolit les tribunaux militaires, permet l'élection d'un Palatin, mais ne laisse point ordon-

(1) Voyez dans Kazy, *Hist. Hung.*, t. III, L. X, les lettres de Paul Szétsényi, archev. de Kalocsa, à l'empereur.

ner le renvoi des troupes étrangères (1). Néanmoins Tököli ne désarme pas, car il se fie peu aux royaux serments de Sa Majesté repentante. Abandonné par un certain nombre de ses partisans, qui croyaient tout gagné, il fait avec les Turcs une alliance intime, offensive et défensive. On sait ce que produisit cette alliance : le siége de Vienne de 1683. Où serait l'Autriche à cette heure, si Vienne eût été prise? Où est la Pologne, qui sauva Vienne?

Grâce à Sobieski, Kara-Moustapha recula donc. Grâce à Charles de Lorraine, toute la Hongrie fut reconquise.

La victoire, sans doute, va rendre Léopold moins cruel? Non pas. Pendant que l'étranger lui sauve son empire, sur des échafauds, nouvellement élevés, il décime froidement ses peuples. C'est alors que fut construit le célèbre « théâtre d'Eperjès, » où des bourreaux, vêtus de vert, se fatiguèrent, du mois de mai au mois de décembre 1687, à décapiter, rouer, écarteler les patriotes hongrois que Caraffa, le président du « tribunal délégué, » leur envoyait par centaines.

« Il n'y a point, dit Voltaire (2), il n'y a point d'exemple dans l'antiquité, d'un massacre si long et si terrible; il y a eu des sévérités égales, mais aucune n'a duré si longtemps. L'humanité ne frémit pas du nombre d'hommes qui périssent dans tant de batailles, on y est accoutumé, ils meurent les armes à la main et vengés; mais voir pendant neuf mois ses compatriotes traînés juridiquement à une boucherie toujours ouverte, c'était un spectacle qui soulevait la nature, et dont l'atrocité remplit encore aujourd'hui les esprits d'horreur. Ce qu'il y a de plus affreux pour les peuples, c'est que quelquefois ces cruautés réussissent, et le succès encourage à traiter les hommes comme des bêtes farouches. »

(1) Leopoldi *Decret.* III, 1681.
(2) *Annales de l'Empire*, p. 502-503, de l'édit. Armand Aubrée.

Cependant, profitant des victoires de ses généraux, qui venaient d'enlever la Transylvanie à la suzeraineté turque, et des massacres d'Eperjés, qui terrifiaient la Hongrie, Léopold convoqua une diète à Presbourg le 18 octobre 1687. Malgré la force armée déployée autour de l'assemblée, les députés, quoique choisis, firent une admirable opposition. On les força, il est vrai, à abolir l'éligibilité du souverain et l'article XXI de la « Bulle d'or, » — deux des plus importantes garanties de la liberté hongroise, — mais pour leur faire sanctionner l'hérédité, pour obtenir d'eux l'inauguration légale de Joseph Ier, non élu, il fallut leur accorder que si la race mâle de la maison d'Autriche venait à s'éteindre, les Etats reprendraient alors leur ancien droit d'élection, et, de plus, que les princes héréditaires eux-mêmes prêteraient serment solennel aux prérogatives et immunités des Ordres, et gouverneraient conformément à la constitution de saint Etienne (1).

Ce résultat, très-satisfaisant, il faut en convenir, ne contenta Léopold qu'à demi. L'Autriche possédait enfin la couronne de saint Etienne, mais elle désirait plus, elle voulait avoir la Hongrie elle-même, province, non plus royaume à part. En 1698, l'empereur réunit donc à Vienne une nouvelle assemblée de seigneurs magyars, prélats, barons et magnats; et, sous prétexte qu'il avait acquis la reconnaissance du peuple en le délivrant des Turcs, et qu'il voulait la mériter davantage en assurant son bonheur futur, — excuse bien usée des plus exécrables violences, — il proposa d'abolir complétement toutes ces vieilleries constitutionnelles, — diète, comitat, Palatin, — qui gênaient l'essor de la bienveillance royale, et de les remplacer par cette admirable administration despotique, que les autres provinces autrichiennes s'estimaient si heureuses de posséder. L'assemblée,

(1) Leopoldi *Decret.* IV, art. I, II, IV.

stupéfaite, ne répondit point. Elle chargea l'archevêque de Kalocsa d'adresser à l'empereur ses humbles remontrances. Paul Széchényi s'acquitta si bien de sa mission que Léopold, déjà embarrassé par la guerre de la succession d'Espagne et par quelques revers éprouvés en Orient, remit à une autre époque l'exécution de son pieux projet. Il lui suffit momentanément de conclure avec les Turcs la paix de Carlowitz sans consulter les Ordres de Hongrie, et de commettre assez de petites violations aux lois, que tant de fois il s'était engagé à respecter, pour compromettre tout ce qu'il avait gagné et fournir une énorme armée de mécontents au beau-fils de Tököli, François Rákótzi. Il mourut avant la fin de cette glorieuse révolte, — 1703-1711, — qu'aida Louis XIV, — trop mollement, il est vrai, car il était roi et considérait ses alliés comme des rebelles, — et que les ministres de Joseph Ier terminèrent à grand'peine par la ruse plutôt que par la victoire.

La révolution rakotzienne, conduite par des héros, soutenue par la population tout entière, aussi bien par les paysans et les bourgeois que par les nobles, eût affranchi la Hongrie de l'Autriche sans les divisions qui éclatèrent en 1703 entre le général français Villars et l'électeur de Bavière. Les Français, les Bavarois et les Hongrois seraient entrés en même temps dans Vienne, si l'électeur jaloux n'avait conçu la folie d'aller rejoindre Vendôme en Italie, et de se faire écraser en chemin par les Tyroliens, fidèles à l'empereur. La paix de Szathmár, enlevée par Pálfi à Károlyi et à quelques autres chefs insurgés en l'absence de Rákótzi et de Bertsényi, rendit la Hongrie à l'Autriche, qui, pour en conserver la couronne, dut, comme toujours, jurer fidélité à toutes les lois nationales. Naturellement l'hérédité et l'abolition de l'article XXXI furent réservés; mais on ne put sauver que cela.

Certes c'était beaucoup, mais c'était encore bien peu si

l'on songe au rêve d'anéantissement auquel Léopold, que quelques historiens osent surnommer « le Grand, » avait sacrifié sa mémoire. Epuisée par le martyre, fatiguée par la lutte, trompée par la diplomatie (1), la Hongrie avait abandonné ses vieux droits d'élection et de résistance Elle n'en restait pas moins séparée de l'Allemagne ; elle gardait son individualité nationale, et avec elle son immortel libéralisme. Sa constitution stéphanique lui garantissait un avenir à elle ; elle pouvait espérer, car les dominations fondées dans le sang sont condamnées à tomber un jour ou l'autre sous la juste vengeance des peuples (2).

§ VII.

« Il faut que l'usurpateur d'un Etat y commette d'un seul coup toutes les cruautés que sa sûreté exige, pour n'avoir plus à y revenir. En ne les renouvelant pas, il parvient à s'assurer ses nouveaux sujets ; il peut se les attacher par des bienfaits... Les offenses doivent être faites en une fois, afin que le temps manque pour les ressentir, afin

(1) La France aida de ses subsides et de son sang le mouvement héroïque suscité par Rákótzi. Mais Louis XIV était trop roi pour comprendre la justice de la cause défendue par les révoltés de la Hongrie. Aussi ne vit-il en eux que des instruments bons à être brisés dès qu'il n'aurait plus besoin d'eux pour ruiner l'Autriche. Il ne les considéra jamais comme ses plus dévoués alliés, ce qu'ils étaient en effet. S'il noua des relations diplomatiques avec Rákótzi, *prince de Transylvanie,* il refusa toujours de se déclarer hautement le protecteur des *États confédérés.* Étrange infamie de cette politique monarchique, qui, par bonheur, n'a plus de raison d'être ! Si elle fait appel aux peuples, ce n'est pas pour les rendre plus heureux et plus libres ; c'est tout simplement pour amener le triomphe de ses intérêts égoïstes. Le triomphe obtenu, elle laisse facilement égorger les pauvres héros dont elle s'est servi la veille, toute prête, s'il le faut, à frapper sur eux pour reconstruire les trônes trop imprudemment ébranlés.

(2) Sur toute cette période, on consultera avec fruit l'*Histoire des Révolutions de Hongrie,* publiée à La Haye en 1739, et qui, s'il faut en croire certains bibliophiles, fut écrite par François Rákótzi lui-même ou sous sa direction. Le règne de Léopold y est traité pragmatiquement.

qu'elles blessent moins. Les bienfaits, au contraire, seront versés peu à peu, un à un, pour qu'ils soient mieux savourés. »

Léopold n'avait point compris ce terrible conseil, donné par Machiavel à son Prince. Voilà pourquoi, peut-être, tout en s'acharnant à traiter la Hongrie en province conquise, il réussit péniblement à en faire un Etat héréditaire, mais toujours constitutionnellement libre, quoique dépouillé de son vieux droit de résistance légale au souverain parjure. Bien plus, ce résultat, si mesquin, comparé à celui qu'il voulait obtenir, ce résultat, il ne put pas même le voir réalisé, puisqu'en mourant il légua à son fils aîné la révolution Rakotzienne, et que cette révolution triompha durant tout le règne de Joseph Ier. Son second fils, Charles, fut plus heureux. Tandis qu'il revenait d'Espagne, attristé de ses défaites, abandonnant à la maison de France la plus belle couronne qu'ait jamais portée la dynastie de Habsbourg, les ministres de son frère lui frayaient une voie facile par laquelle il monta sans conteste sur un trône, hier encore inespéré. Héritant de la paix de Szathmár, forcé de la contre-signer, d'en jurer solennellement toutes les conditions; ayant d'autre part à sauvegarder avec soin la perpétuité de la maison autrichienne, faute de mâles menacée d'épuisement, comment devait agir à l'égard des Hongrois l'empereur Charles VI, le roi Charles III? Certes, il était perdu, s'il employait les moyens exécrables de son père, si même il se servait des armes à demi aiguisées de ses prédécesseurs. Pour demeurer roi et pour transmettre sa royauté, il lui fallait changer complétement de manière : considérer la Hongrie, non pas comme une nation vaincue et détruite, mais comme un pays recouvré nouvellement et grâce au hasard.

Or, comme prétend Rabelais, le joyeux compère qui ne rit pas toujours : « La manière d'entretenir et retenir pays

nouvellement conquestés n'est... les peuples pillant, forçant, angariant, ruinant, mal vexant et régissant avec verges de fer : bref les peuples mangeant et dévorant..... Comme enfant nouvellement nai les fault allaicter, bercer, esjouir. Comme arbre nouvellement planté, les fault appuyer, asseurer, deffendre de toutes vimaires, injures et calamités. Comme personne saulvée de longue et forte maladie, et venant à convalescence, les fault choyer, espargner, restaurer : de sorte qu'ils conceoivent en soi ceste opinion, n'estre au monde roy ni prince, que moins voulsissent ennemi, plus optassent ami. » C'est ce que prétendit faire Charles III. Seulement, hâtons-nous de le dire, il fit le bien dans l'intérêt égoïste de la conservation monarchique, n'oubliant point ce que recommande le Florentin, le versant goutte à goutte « pour qu'il fût mieux savouré. »

Avec Charles III, et surtout avec sa fille, Marie-Thérèse, l'Autriche inaugure donc une politique d'un caractère tout particulier. L'expérience lui a enseigné qu'il est plus facile de corrompre que de tuer. Désormais elle procédera par la douceur, la flatterie, l'amabilité trompeuse. Elle ne veut plus égorger. Elle veut endormir. D'abord elle semble ne plus en vouloir aux Hongrois de ce qu'ils s'acharnent à vivre isolés au milieu d'une monarchie qui prétend se constituer une malgré sa diversité réelle. Elle consent, au moins en apparence, à les laisser vivre sous le régime constitutionnel, avec des rois, qui, dans leurs autres Etats, règnent par le droit divin de l'absolutisme. Bien plus, afin d'éloigner jusqu'à l'ombre du soupçon, elle simule une sorte de respect et d'admiration pour tout ce que vénère le patriotisme magyar. La main de saint Etienne, depuis des siècles exilée en Dalmatie, est rapportée dans une église de Bude et exposée en grande pompe à la pieuse adoration des bons catholiques. La « colline royale, » élevée sur le

bord du Danube, aux portes de Presbourg, est splendidement décorée. Les souverains et les archiducs revêtent souvent le costume hongrois, et affectent les allures nationales. Mais si l'on permet aux poëtes de chanter en leur idiome, on ne néglige point de maintenir le latin dans la législation; et l'on s'efforce de faire de l'allemand le langage de la bonne société (1).

La dignité palatine, quoique sensiblement diminuée sous le rapport judiciaire et sous le rapport militaire, continue à exister; mais on l'oublie dès qu'il est possible. Plus tard, sous Léopold II, afin de la confisquer sans la détruire, on insinuera aux Ordres de l'offrir aux princes du sang, et les Ordres s'estimeront heureux de tant d'honneur. Toute-puissance remarquable de cette dignité! Les archiducs palatins font eux-mêmes de l'opposition à leurs parents couronnés!

Quant aux diètes, on omet moins souvent de les réunir, car on ne veut pas que la nation puisse croire que l'on aspire encore à la tyranniser; seulement on endort leurs élans à l'aide d'un cérémonial très-compliqué; on tempère leur activité et leur tendance aux innovations, en agissant de telle sorte que tout soit préparé à l'avance et qu'il ne leur reste qu'à approuver sans trop de discussions; enfin, dès que les affaires pressantes sont décidées, on les dissout à la hâte. De cette manière, les diètes n'ont l'air que d'aider les rois, et ceux-ci, recueillant pour leurs actes la reconnaissance publique, ôtent à ces assemblées, si périlleuses jadis, la popularité et partant l'importance redoutable dont elles jouissaient (2).

(1) Ces derniers faits appartiennent spécialement au règne de Marie-Thérèse. Voyez l'histoire de Charles VI et de Marie-Thérèse dans l'immense compilation de Katona, *Hist. critica reg.*, t. XXXVIII, XXXIX; Pray, *Historia regum*, t. III; Palma, *Notitia*. P. III; mais il n'y faut chercher que des faits, non point des jugements.

(2) Notons pourtant que les diètes eurent une importance réelle sous

Par bonheur, la Hongrie avait ses comitats, et le Comitat était toujours là, délibérant et agissant sans cesse, prêt au besoin à soutenir l'Etat miné en dessous, prêt à le reconstruire à son image, si, trop ébranlé, tout à coup il s'écroulait. Vienne devait haïr le Comitat. Vienne ne put jamais le supprimer. C'était de tous les obstacles dressés contre ses projets, le plus fort et le plus passionnément défendu. Pour le surmonter, il eût fallu passer sur le corps du peuple entier, et le peuple hongrois avait trop prouvé qu'il était de taille à se défendre. « Que l'on ravisse à mon « pays toutes ses institutions, toutes ses garanties constitu- « tionnelles, mais qu'on lui laisse ses comitats, et je suis « certain que bientôt il redeviendra libre. » Voilà ce que nous disait un des illustres membres du dernier ministère hongrois.

Charles III respecta donc le comitat, la diète, le palatinat, toute l'ancienne forme de gouvernement. Il eut l'insigne bonheur de faire croire à son peuple qu'il n'oubliait point les serments prêtés par ses prédécesseurs et par lui-même, qu'il savait respecter la loi et qu'il voulait assurer la prospérité publique, sans rendre trop pesant son pouvoir souverain. Aussi, quand il vint supplier les Ordres d'étendre aux femmes le droit héréditaire que, sous Léopold, ils n'avaient accordé qu'aux mâles, les Ordres prirent en considération sa demande et ne tardèrent pas à l'accepter. Sa pragmatique sanction fut approuvée par la diète de 1723 (1); et sa fille, reine de droit après lui, développa sa bénignité gouvernementale, et par ce seul moyen conquit l'enthousiaste affection de la généreuse nation danubienne. Qui ne se rappelle le fameux

Charles VI et sous sa fille, parce que l'un et l'autre avaient grand besoin de la Hongrie. Dès que Marie-Thérèse fut sauvée, elle oublia un peu la diète. A partir de 1764, elle ne la réunit plus.

(1) Voyez le décret de 1723, art. II, et III surtout. Vous y verrez comment la Hongrie, malgré tout, reste encore complétement indépendante.

MORIAMUR PRO REGE NOSTRO MARIA THERESIA ! Qui ne sait que l'Autriche était perdue sans les nobles Magyars, qui pour elle se levèrent en masse, et soutinrent de la pointe de leurs sabres cette femme et cet enfant, dont Frédéric de Prusse, les généraux français et cent princes d'Allemagne et d'Italie menaçaient le fragile héritage ? Faute politique énorme, mais que ne pouvait commettre qu'une nation au large cœur. Et il faut que cette nation ait eu une vitalité extraordinairement puissante pour ne point mourir des suites d'un dévouement pareil. Il était en contradiction flagrante avec les deux derniers siècles de son histoire. Il était absurde, puisqu'il devait naturellement aboutir aux plus funestes conséquences, par exemple à la ruine de la Pologne, à l'entrée de la Russie en pleine Europe ; néanmoins il reste louable et grandiose lorsqu'on le pèse, non pas dans sa tête, mais dans sa conscience. Peut-on accuser de félonie des chevaliers qui se rangent autour d'une femme, d'une mère, qui se font tuer pour elle et qui la sauvent (1) ?

La nation hongroise avait trop laissé comprendre à Marie-Thérèse combien brave et forte elle pouvait être dès qu'elle en avait le vouloir ; comment elle savait aimer jusqu'à la mort qui l'aimait ou feignait de l'aimer. Habile, parce qu'elle était femme et autrichienne, la reine retint cet aveu échappé de l'âme et sut en profiter. Durant sa vie entière, elle poursuivit un dessein unique, le même que ses ancêtres : elle voulut amener enfin la Hongrie à se fondre dans l'unité rêvée par le despotisme autrichien, ou tout

(1) Mais si cette femme, cette mère, a voulu tromper la générosité magyare, que doit-on penser d'elle ? Or, le fait suivant s'est transmis jusqu'à nos jours. Revenant de cette séance de la diète où, avec sa parole tremblante et ses larmes, elle s'était acquis le devouement à toute épreuve des chevaliers de Hongrie, elle dit en souriant à la caméristе qui la déshabillait : N'EST-CE PAS QUE J'AI BIEN JOUÉ MON RÔLE ? Plusieurs dames d'honneur étaient présentes, et l'une d'elles a pu transmettre à sa famille cette horrible plaisanterie. La famille Esterházi en garde encore le souvenir.

au moins empêcher sa séparation future, tant de fois déjà imminente.

Pour y arriver, elle applique les principes paternels jusqu'à l'exagération. Si elle connaît les qualités, elle n'ignore point les défauts de l'aristocratie hongroise. Elle sait les manier avec une excessive adresse. Elle couvre de titres et charge de décorations les plus puissants des magnats. — C'est pour eux qu'elle inventa l'ordre de Saint-Etienne. — Elle leur donne des commandements, souvent de première importance, mais presque toujours hors de leur patrie et dans ses régiments étrangers. Elle les appelle à ses côtés, à la cour, dans les chancelleries, dans les ambassades, et leur distribue, avec ses plus gracieux sourires, les charges les plus lucratives, celles qui tendent à leur faire oublier autant que possible l'intérêt spécial de leur pays. Les moins influents, tous ceux qu'elle ne peut retirer du sol natal, répandre sur l'Europe ou promener avec elle dans ses châteaux de Bohême et d'Autriche, elle les va souvent visiter à Presbourg, de son auguste main, les comblant d'honneurs et de promesses. Là même, en permanence, elle a établi Marie-Christine, sa fille la mieux aimée, avec mandat de donner de perpétuelles fêtes à l'aristocratie magyare, qui y accourt en foule, se lie à la monarchie par l'intérêt, l'habitude et le plaisir. A la petite gentilhommerie, trop sédentaire et trop bornée dans ses ressources pour courir de bal en bal, et venir sans cesse s'enivrer à la coupe pleine de débilitantes ivresses que les impériales mains tendent à la Hongrie, Marie-Thérèse envoie son fils, jeune homme intelligent et curieux, aimant à interroger et sachant répondre. Joseph, de temps en temps, parcourt les diverses provinces du beau royaume, dont un jour il héritera, éblouit les yeux, sème des largesses et recueille des sympathies. Ainsi groupée, amenée à converger vers le trône, d'où ne semble découler pour elle qu'un fleuve

de bienfaits, la noblesse hongroise perdra peu à peu son inquiétude libérale, son activité légiférante. Enorgueillie, elle deviendra de plus en plus antipopulaire, et forcée à des dépenses au-dessus de ses ressources, elle s'éclaircira en s'appauvrissant, et, si elle ne se ruine, au moins se rendra-t-elle odieuse en voulant contraindre la misérable plèbe corvéable à lui donner plus qu'elle ne peut produire.

C'est là que l'Autriche attend cette noblesse qu'elle semble exalter et chérir. Qu'elle ose n'être plus satisfaite de son souverain, le souverain déchaînera contre elle le servage, « la jacquerie officielle, » comme dirait M. Villemain. Vous souvenez-vous de cet inénarrable massacre des nobles galliciens en 1846? Ils avaient osé rêver d'émanciper eux-mêmes leurs paysans. Les émancipateurs furent égorgés à temps, et l'empereur se conserva la fidélité des esclaves la veille du jour où ils allaient naître fils de la liberté, ennemis naturels du despotisme viennois.

Marie-Thérèse prépara pour la Hongrie le même frein. Son célèbre « Urbarium » en faveur des serfs, louable au point de vue humain, n'est malheureusement, au point de vue politique, qu'une machine à divisions. Il n'abolit point le servage. Il ordonne seulement la modération aux seigneurs et élargit un peu plus la faculté de libre émigration, deux choses existant déjà, sinon dans la loi, au moins dans les mœurs. Et vraiment, cette timide correction d'un abus odieux n'aboutit-elle pas tout simplement à faire bien sentir aux opprimés eux-mêmes combien est dure et immorale l'oppression qu'ils subissent? Le pouvoir royal est loin d'eux, presque aussi loin que cette Providence divine sans cesse implorée, et qui, si rarement, leur vient en aide. Ils oublieront les durs impôts dont ils sont accablés par lui. Ils se souviendront seulement de la protection paternelle, qu'il semble étendre sur leurs pauvres têtes courbées, qu'il verse sur eux avec tant de bonhomie apparente.

Au contraire, ils envieront de plus en plus le sort des privilégiés, qui sont là, près d'eux, visibles, sensibles à toute heure, riches et brillants, au prix de leurs incessantes fatigues. A ceux-ci sera vouée la vengeance : au roi, si bon qu'il daigne s'intéresser aux plus humbles des humbles, l'amour et le dévouement.

Tel fut, dans sa réalité, le secret dessein de Marie-Thérèse : créer deux peuples ennemis dans son cher peuple hongrois.

En effet, si ses intentions avaient été sérieusement libérales, pourquoi eût-elle excité à la vanité, à la corruption, cette aristocratie qui ne pouvait être vaniteuse et corrompue qu'en suçant le sang de la plèbe? Pourquoi, au contraire, ne lui eût-elle pas prêché la simplicité, l'épargne, le travail? Pourquoi, au lieu d'exagérer son esprit de caste, n'eût-elle point résolûment fait appel à sa générosité de nature?

Prétendant adoucir la condition des paysans, elle sut faire adopter son projet presque en cachette, par les diétines des comitats. Elle avait eu le bonheur de le voir rejeté, sans discussion, par les Etats, trop attachés aux vieilles prérogatives pour n'être point égoïstes, trop peu éclairés alors pour comprendre qu'en se montrant humains, ils auraient été plus habiles que l'Autriche. Qu'on ne se le dissimule point, les règlements de Marie-Thérèse ne tendirent qu'à dénationaliser la base du futur peuple hongrois, comme les unions hungaro-allemandes, encouragées avec tant de persistance dans la haute noblesse, n'eurent pour objet que de tuer, par la germanisation, le magyarisme antiautrichien.

Plus nous scrutons les faits, plus nous pénétrons au fond de cette politique de Charles III et de Marie-Thérèse, plus nous nous étonnons comment la Hongrie a pu ne point être absorbée, plus nous persistons à croire qu'elle ne dut la

conservation de sa nationalité qu'aux brutales réformes de Joseph II.

Le fils de Marie-Thérèse était devenu trop étourdiment philosophe pour comprendre et imiter la virile habileté de sa mère. Emporté par le mouvement de son siècle, il se déshabitua des superstitions, se fit économe, se donna de bonnes mœurs ; et parce qu'il se sentait capable d'être un bourgeois honnête, il se crut apte à parfaire la régénération de son empire. Il eût réussi, nous en sommes convaincu, s'il s'était mis à la tête de chacun de ses peuples et les avait aidés à se lancer individuellement dans la voie de l'avenir. Par malheur, il n'osa être ni logique, ni radical, et il rêva follement de parachever à lui seul et d'un coup une œuvre immense dont il ne comprenait point l'essentielle multiplicité. Aussi éprouva-t-il la plus âcre des douleurs ; il vit s'écrouler pièce par pièce le laborieux échafaudage d'institutions nouvelles qu'avaient bâti ses bonnes intentions. Pauvre prince, dont l'histoire doit respecter et plaindre la mémoire, il ignora que le despotisme est un arbre maudit d'où ne tombent que des fruits gâtés avant d'être mûrs, et qu'il n'y a qu'une base aux fondations solides : la liberté.

Lorsque Joseph II rendit tristement son dernier soupir, en révoquant toutes ses réformes, sauf l'Edit de tolérance et la loi sur les serfs, la Hongrie, dont il avait voulu anéantir la tradition et l'esprit national, frémissait de colère, refusait l'impôt et s'armait. Léopold II n'essaya point d'affronter le danger. Le spectacle de ce qui se passait en France était peu propre d'ailleurs à l'exciter à la défense par trop difficile des idées de son malheureux frère. Il s'empressa donc de convoquer en assemblée générale les Etats de Hongrie et de leur rendre tout ce qui leur avait été ravi : l'ancienne constitution, l'autonomie et l'indépendance tant administrative que financière du

royaume (1). Cette célèbre diète de 1790-1791 ne garda qu'un seul des beaux rêves de Joseph : l'affranchissement des paysans. En acceptant définitivement, comme fait légal, les règlements de Marie-Thérèse, la noblesse hongroise sauvait la nation.

Désormais ce ne sera plus l'Autriche qui protégera les faibles pour les exciter contre les forts, dont elle a peur.

Ce seront les privilégiés eux-mêmes qui se chargeront d'élever progressivement à leur niveau ceux dont si longtemps ils ont vécu, de les constituer propriétaires, hommes libres et plus tard leurs égaux.

Tel est en effet le sens général du mouvement qui se produit de 1790 à 1848, mouvement immense qui, de la constitution aristocratique d'Etienne le Saint, grâce à l'aristocratie elle-même, — nous parlons des petits nobles, non point des magnats, — fit une constitution vraiment moderne et libérale, rien qu'en élargissant le cercle du « peuple verböczien. » Du moment que la population en-

(1) Il est bon de citer ici le fameux article x du décret rendu par cette diète. Cet article n'est que la reproduction et la confirmation de toutes les lois précédentes, serments royaux et traités de paix relatifs à l'indépendance absolue du royaume de Hongrie. Il est la base moderne des rapports légaux établis depuis des siècles entre les États hongrois et les empereurs autrichiens, rapports qui existaient tels en 1848, et qui ne furent abolis depuis que par la force brutale.

« Erga demissam statuum et ordinum regni propositionem, Sua quoque Majestas sacratissima benigne agnoscere dignata est, quod licet successio sexus fœminei Augustæ domus Austriacæ per articulos I et II, 1723, in regno Hungariæ partibusque eidem adnexis stabilita, eumdem quem in reliquis regnis et ditionibus hæreditariis in et *extra Germaniam sitis*, juxta stabilitum successionis ordinem inseparabiliter ac indivisibiliter possidendis, principem concernat : *Hungaria nihilominus cum partibus adnexis sit regnum liberum* et relate ad totam legalem regiminis formam : — huc intellectis quibusvis dicasteriis suis : — *independens id est nulli altero regno aut populo obnoxium, sed propriam habens consistentiam et constitutionem,* proinde a legitimo coronato hœreditario Rege suo, adeoque etiam a Sua Majestate sacratissima, successionibusque ejus Hungariæ regibus, *propriis legibus et consuetudinibus, non vero ad normam aliarum provinciarum*, dictantibus in articulis III, 1715, item VIII et XI, 1741, *regendum et gubernandum.*

tière y fut comptée, noblesse, bourgeoisie et plèbe, la constitution hongroise devint une vraie constitution moderne. Bien plus, par l'effet de la résistance des souverains viennois au progrès des idées nouvelles, elle devait tôt ou tard aboutir à la démocratie. En 1849, au moment même où il fut enchaîné par l'Autriche, par la Russie, le peuple hongrois allait devenir l'initiateur de toutes les populations danubiennes, le chef de la Révolution en Orient; il connaissait les saintes idées répandues sur le monde par la France de 1789, et déjà même il s'essayait à prononcer, dans le sens contemporain, ce mot si vaste : République.

§ VIII.

D'étranges erreurs ont circulé et circulent encore de ce côté de l'Europe sur le mouvement qui se produisit en Hongrie dans les années 1848-1849. Les partisans du passé l'ont poursuivi de leurs sarcasmes et de leurs calomnies, l'ont appelé révolte et désordre. Les partisans de l'avenir, fatalement insouciants des choses étrangères, ont accepté tous les mensonges que de faux frères lançaient parmi eux; ils n'ont vu là-bas, vers le Danube, qu'une vaine querelle entre aristocrates et empereur, et, trop occupés de leurs propres affaires, s'en sont à peine inquiétés. Ils ne s'aperçurent de leur fatale ignorance qu'après la défaite; et encore, en ce moment même, leurs adversaires avaient-ils été assez habiles pour leur jeter en pâture cette fameuse question des nationalités, qui, mal posée et non définie, ne produisit que plus d'ombres au milieu de cette horrible nuit de l'erreur. L'envoyé extraordinaire du gouvernement hongrois, le comte Ladislas Teleki, avant, pendant et après, eut beau faire démarches sur démarches, publier brochures sur brochures; personne ne l'accueillit,

ne voulut l'entendre. Le patriote n'avait autour de lui que des ennemis, des indifférents ou des sourds. Et l'intervention russe se produisit en pleine paix! Cas de guerre, violation flagrante de ce que les diplomates appellent l'équilibre européen, coup de sabre dans la sainte Alliance et le traité de Vienne, menace à l'Occident libéral, prélude de la grande guerre de la barbarie contre la civilisation! On n'y prit pas garde alors qu'il était temps! Aujourd'hui où en sommes-nous?

Voici la vérité :

Le mouvement hongrois de 1848-49 ne fut point une révolution dans le sens brutal du mot; c'était simplement la régénération déjà commencée d'un peuple, qui se continuait et s'achevait dans les strictes limites de la légalité. Le mouvement ne devint absolument révolutionnaire qu'après l'invasion autrichienne, laquelle était usurpatrice et déloyale.

La révolution hongroise, — loin d'être uniquement dirigée dans ce but : défendre et rétablir les priviléges plus ou moins corrigés des nobles contre la maison d'Autriche, — avait, dans son origine comme dans ses développements, le caractère très-net d'une rénovation tout à fait démocratique, conduite, il est vrai, par la noblesse, mais aboutissant à la réalisation la plus complète et la plus absolue des principes proclamés par notre grarde assemblée constituante de 1789.

Directrice naturelle des populations diverses vivant autour d'elle, jadis vaincues et soumises par elle, émancipées depuis et élevées par elle encore à l'égalité devant la loi et à la propriété, la nationalité magyare ne prétendait point opprimer et anéantir les nationalités voisines : croate, serbe et roumaine. Elle ne prétendait que grouper en un seul faisceau les forces multiples de la Hongrie, historiquement une, pour la défense générale de tous les ci-

toyens hongrois, désormais égaux et libres, contre l'attaque de l'étranger et les machinations du despotisme, c'est-à-dire contre le danger commun. La haine qui se produisit entre les Serbes, les Croates, les Roumains et les colons saxons, d'un côté, et les Magyars, de l'autre, ne fut qu'un sanglant malentendu suscité par l'ennemi naturel de la liberté.

Voici maintenant la démonstration, par les faits, de ces trois propositions, aussi réelles et irréfutables que des propositions mathématiques.

Dès 1790, les idées de la Révolution française s'introduisent en Hongrie. Les brûlantes paroles de nos immortels prophètes, les conventionnels de 1792, réveillent la noblesse hongroise. Une conspiration, dont le catéchisme est un reflet de notre sublime « Déclaration des droits de l'homme, » et qui a pour chefs l'abbé Ignace Martinovits, Joseph Hajnótzy, Jean Latskovits, François de Szentmaria, Jacques Sigrai, trame le renversement de la tyrannie tant féodale que royale. Elle est découverte à temps par la police viennoise. La hache des bourreaux et les prisons éternelles rassurent la cour épouvantée — 1795.

Cependant, tandis qu'une minorité éclairée acceptait avec enthousiasme les idées généreuses que la France offrait au monde, la majorité de la noblesse hongroise, attachée à ses vieux priviléges, ou plutôt effrayée par les exagérations de nos royalistes et trompée par ses princes autrichiens, se laissait follement entraîner contre les grandes armées républicaines et napoléoniennes, et versait son sang pour son propre ennemi, l'adversaire acharné de la Justice future. Pourtant, même à cette époque d'absurde fidélité, elle sut défendre avec autant de ténacité que jamais l'indépendance du royaume hongrois : en 1807, 1809 et 1811, elle osa protester énergiquement contre la dilapidation des finances et les banqueroutes de l'Autriche.

Les graves événements qui suivirent l'empêchèrent de se brouiller avec son souverain, lequel sut fort bien utiliser les circonstances pour laisser dormir les constitutions nationales.

1815 est arrivé. Vaincue par l'épée, la France reste victorieuse par sa pensée. Nos soldats ont chanté la « Marseillaise » dans toutes les capitales de l'Europe, et les peuples n'ont point oublié ce qu'ils ont entendu. Partout les tendances libérales apparaissent. Mûries peu à peu et dans l'ombre, elles se généralisent : françaises tout d'abord, elles deviennent humaines. En Hongrie, le mouvement se produit, non moins qu'en Allemagne, en Espagne et en Italie. La noblesse, seule instruite, lit, écoute et se prépare. Dès 1822 et 1823, les assemblées des comitats font une vive opposition aux mesures arbitraires du gouvernement viennois, qui, depuis 1812, persiste à se passer du concours des diètes générales. Enfin, en 1825, François Ier se voit contraint par l'opinion publique, devenue menaçante, de convoquer les Ordres à Presbourg, et de reconnaître lui-même qu'il avait eu tort de lever des troupes et des impôts sans leur assentiment. A cette célèbre diète de 1825, la noblesse hongroise entame la grande œuvre que désormais elle n'abandonnera plus : l'émancipation progressive des classes inférieures. Mais, pour le moment, elle ne fait que poser les bases de l'édifice de l'avenir : elle assure une fois encore l'indépendance et l'autonomie de la patrie ; elle active l'étude des lois nouvelles qui doivent créer en Hongrie une véritable nation. L'honneur en revient principalement au comte Etienne Széchenyi, un homme d'Etat de premier mérite, un économiste d'un rare génie, auquel plus tard, Louis Kossuth, partant d'un point de vue plus populaire, enleva la direction du mouvement libéral.

Les réformes, depuis longtemps rêvées, commencent enfin à se réaliser à la diète de 1832-1836. Les assem-

blées de 1840 et de 1844 les développent. Le peuple hongrois est à jamais lancé dans le courant moderne. Les paysans sont exemptés de certaines redevances; on fixe le rachat des jours de travail qu'ils doivent à leurs seigneurs; même on admet la possibilité de l'affranchissement perpétuel par l'indemnité. A tous le droit est accordé d'acheter des terres quelles qu'elles soient, même féodales. Enfin l'admissibilité de tous les citoyens aux emplois de l'Etat est reconnue, mais pratiquée trop timidement encore. Quant à la participation de la noblesse aux charges publiques, ce mouvement d'égalité commence à se produire, et désormais ne reculera plus.

Que l'on ne s'étonne point si l'aristocratie libérale se dépouille avec tant de lenteur de ses derniers priviléges. Elle se voit sans cesse entravée dans sa générosité par le parti réactionnaire, défenseur outré des prérogatives antiques. Grâce à ce parti, que protége la cour, tout ce qui semble en haut lieu trop démocratique et trop subversif est enterré dans les commissions, renvoyé de diète en diète. C'est ainsi que l'on empêche la substitution d'un code criminel nouveau à l'horrible législation du moyen âge. On n'en abandonne que certains points, par trop odieux et surannés, et, comme fiche de consolation, on permet aux libéraux de composer un code de commerce.

La résistance opposée au progrès ne fait que le rendre plus rapide. Arrêté officiellement, il marche, il court dans les masses. Les poëtes, les historiens, les dramaturges et les publicistes, la plupart nobles ou bourgeois, à travers les mailles de la censure viennoise, lancent les idées, les plantent dans le cœur de chaque citoyen. En 1847, le libéralisme est déjà trop puissant pour que le roi oublie que la loi lui ordonne de convoquer une diète tous les trois ans. L'assemblée se réunit en novembre à Presbourg. L'anxiété publique est immense. Dès l'ouverture, les députés de

l'opinion avancée réclament la fondation définitive du système constitutionnel moderne : l'égalité civile, la liberté religieuse, les cultes indistinctement protégés et subventionnés par l'État, la participation des privilégiés aux charges publiques, l'admissibilité des non nobles à l'exercice de tous les droits politiques, la réforme judiciaire et la création du jury, enfin des diètes annuelles, l'extension des libertés municipales et un ministère hongrois responsable. Le gouvernement et les conservateurs entravent dès l'abord l'action des libéraux. Mais ceux-ci gagnent du terrain. Le peuple est avec eux. La situation se tend de jour en jour, s'embrouille. Une solution légale ou violente devient inévitable. Il faut que la réaction cède ou que le parti du progrès soit vaincu.

Alors éclate la révolution de février. A Paris, le trône a encore une fois été brisé et brûlé par la main du peuple. L'Italie esclave se redresse; la Pologne écoute s'il ne vient point d'Occident une armée libératrice. L'Allemagne est en feu. Vienne, le 13 mars, a chassé Metternich.

La Hongrie, déjà frémissante, s'exalte; elle pousse ses députés dans la voie du radicalisme, et l'empereur d'Autriche, aux abois, est forcé d'accorder bien vite à son fidèle royaume tout ce qu'il réclame. C'est en ce moment que la diète de Presbourg consacre à jamais l'indépendance, déjà constitutionnelle, du pays qu'elle représente, en nommant un ministère hongrois seul dirigeant et seul responsable. L'égalité de tous les citoyens, sans distinction de communion ou de race, est fondée par l'abolition définitive des priviléges féodaux. Les paysans deviennent propriétaires des champs qu'ils cultivaient auparavant comme tenanciers de leurs seigneurs; et ceux-ci n'acceptent, en échange de la ruine de leurs fortunes, qu'une indemnité qui ne put pas être payée durant la révolution, mais que, légalement, on eût dû solder à l'aide d'un impôt général,

auquel les nobles eux-mêmes auraient contribué (1). Cette glorieuse assemblée, digne petite-fille de nos derniers états généraux, parachève son œuvre en s'anéantissant en tant que diète des quatre Ordres, pour ressusciter aussitôt après diète de la nation. Les députés, qui siégèrent à Pesth et plus tard à Debreczen, furent élus conformément à la population des diverses parties de l'ancien royaume : furent électeurs, tous les citoyens possédant une propriété de la valeur de SEPT CENT CINQUANTE FRANCS ; les habitants des villes prouvant un revenu annuel de DEUX CENT CINQUANTE FRANCS ; enfin tous les diplômés, tous les hommes exerçant une profession libérale et tous les artisans occupant un apprenti.

Donc, de 1825 à 1848, la Hongrie, sans verser de sang et par la seule lutte parlementaire, avait franchi l'immense espace qui sépare le monde ancien du monde moderne ; féodale, elle avait sauté d'un bond dans le camp démocratique, elle avait dépassé notre « meilleure des républiques » de juillet 1830 ; elle en était presque au suffrage universel de février. Bien plus, — appuyons sur ce point, — par ses comitats, désormais populaires, elle possédait contre l'usurpation royale un rempart infranchissable qui eût assuré pour jamais les innovations bien établies (2).

La maison d'Autriche, traquée dans sa propre capitale par une insurrection triomphante, n'était point en état de

(1) L'Autriche, dit-on, reçoit à présent cet impôt et paie l'indemnité, mais ne la paie qu'à ses protégés. On conçoit sans peine quel intérêt elle y trouve. Les recettes s'effectuent en espèces, les paiements en billets. Or, qui ne sait à quel taux le papier autrichien s'escompte?

(2) Il a paru sur ce mouvement hongrois, de 1789 à 1848, un grand nombre d'ouvrages remarquables en Allemagne, en Angleterre, en Belgique et aux États-Unis. On en a aussi publié plusieurs en France. La plupart de ceux-ci sont absurdes et mal intentionnés. Nous ne leur ferons pas l'honneur de les citer. Quelques-uns sont excellents, mais trop brefs pour des lecteurs ignorant absolument les choses hongroises. Lisez le bel ouvrage de M. de Gérando : *De l'esprit public en Hongrie,* et les brochures de MM. Teleki, Marguerin et Boldényi.

défendre hardiment le despotisme en Hongrie. Aux mois d'avril et de mai 1848 elle ne dut avoir qu'un intérêt : empêcher à tout prix l'union intime des Hongrois et des Viennois. Aussi se dépêcha-t-elle d'approuver et de jurer toutes les réformes décrétées à Presbourg. Mais, immédiatement après, elle songea à s'affranchir de ce serment d'occasion ; et, sentant bien qu'elle était perdue dans un très-prochain avenir, si le constitutionnalisme parvenait à prendre pied sur les bords du Danube, elle projeta de ruiner par la force des armes l'édifice qu'avait bâti la libre pensée. Seulement il s'agissait de colorer l'infamie du parjure, d'empêcher l'Europe de s'en apercevoir, de créer des événements intérieurs qui, en quelque sorte, légitimassent une intervention militaire. C'est alors que l'on fit jouer, par des acteurs préparés longtemps à l'avance, le plus épouvantable des drames politiques : la tuerie fratricide des nationalités.

Et le dénoûment prévu se produisit : la liberté s'affaissa dans une mare de sang. Le monde stupéfait frémit et ne put rien comprendre. Les « Te Deum » des vainqueurs avaient étouffé les cris des victimes !

§ IX.

Quand les Magyars entrèrent dans le pays qu'ils habitent depuis le neuvième siècle, ils y rencontrèrent deux races principales : les Slaves et les Roumains. Ceux-ci ne surent point défendre leur patrie, mais les vainqueurs ne surent pas mieux les soumettre et les anéantir. Venus des steppes scythiques avec leurs femmes et leurs enfants, ils refoulèrent les anciens habitants du sol dans les montagnes et s'établirent dans les plaines, où ils se rappelaient les chères immensités orientales par eux si longtemps par-

courues, et qui d'ailleurs devaient naturellement convenir davantage à la fougueuse indépendance de leur caractère primitif. — « Le beau pays, dit encore le Magyar en vous indiquant de sa main, horizontalement étendue, la « puszta » sans bornes; « le beau pays ! je m'y sens libre ! »

Isolés de la sorte, les conquérants conservèrent leur langue, leur religion, leurs mœurs, sans obliger les vaincus à les adopter. Belle faute, sans doute, car elle prouve combien déjà, par pur instinct, ces fils des Huns savaient comprendre et respecter la plus sacrée des choses saintes, l'individualité humaine ! Cette belle faute eut les plus fatales conséquences.

Saint Etienne, roi fort, la consacra au profit du pouvoir royal. — « Souviens-toi, recommandait-il à son fils Emeric, « souviens-toi qu'une monarchie est faible et fragile lors- « qu'elle est une par la langue et par les mœurs (1) ! »

Tous les successeurs du souverain-apôtre obéirent à son dangereux précepte, suivirent l'exemple que lui-même leur avait tracé en arrêtant brusquement la fusion qui, grâce à la religion grecque, commençait à s'opérer dans la Dacie boisée et montagneuse. Dès les premiers temps, ils coupent la patrie en deux larges parts : ils font de la Transylvanie, aussi hongroise pourtant que la contrée au nord du Danube, un vajvodat distinct, et préparent ainsi sa séparation, utile durant les guerres contre l'Autriche, mais devenue si périlleuse depuis qu'elle fut renouvelée par l'Autriche elle-même, à l'époque de Marie-Thérèse. Comme à plaisir, ils se gardent bien de magyariser les Roumains, ce qui leur eût été extrêmement facile ; et même, non contents de les isoler en Erdely (2), ils les laissent s'entasser dans la province de Temes et autres comitats limitrophes,

(1) « Unius linguæ uniusque moris regnum imbecille et fragile est. » Sancti Stephani. *Decret.* L. I. *Monit. VI ad Emericum.*

(2) Nom magyar de la Transylvanie.

lorsque les Ottomans les oppriment en Moldavie, Valachie et Bessarabie. Ici encore, dans la basse Hongrie, la création du Banat de Temesvár, concentration militaire forcée par les invasions menaçantes, les groupe en une même contrée, faisant corps avec l'inséparable territoire de la Sainte Couronne, mais en formant néanmoins un membre trop facile à amputer. L'intégrité de la nation roumaine, dont on a tant parlé en ces derniers temps, est l'œuvre bien moins des Roumains eux-mêmes que de leurs vainqueurs, les Magyars et les Turcs. Les Roumains devraient s'en souvenir.

L'Illyrie slave échut à la Hongrie vers la fin du onzième siècle et le commencement du douzième par droit d'hérédité, par droit de conquête et par droit d'élection, droits parfaitement légitimes au moyen âge, et que Grégoire VII sanctionna. Saint Ladislas avait été appelé en Croatie par sa sœur, veuve du dernier roi, et l'avait aidée dans la répression des troubles intérieurs. En récompense, la reine lui céda son pouvoir et le fit reconnaître roi de Croatie, d'Esclavonie et de Dalmatie par les nobles, légalement rassemblés. Saint Ladislas comptait si peu réunir son nouveau diadème à la Sainte Couronne qu'il prépara l'élection et l'inauguration de son second fils Almos, lequel ne devait pas régner en Hongrie. Mais Kálmán fut plus habile que Ladislas I. Grâce aux dissensions, il s'introduisit sur les terres slaves, et en quelques années les conquit. Clément envers les vaincus, il parvint bien vite à les amener à se joindre volontairement à la Hongrie : douze seigneurs, choisis dans les premières familles du pays, traitèrent avec lui cette réunion définitive (1). L'aristocratie slave garda ses prérogatives, et même, quoique soumise aux

(1) 1096-1102. — Voy. Pray, P. I, p. 94 et suiv.; Katona, t. III, p. 59 et suiv. — Thuroczi, P. II, c. x; Kezai, liv. II, cap. iv; Bonfinio, Decad. ii, liv. V, etc.

lois générales de la monarchie, conserva sa liberté particulière, en se trouvant groupée dans un seul gouvernement, dont le magistrat suprême, le Ban, était nommé par le roi de Hongrie. Les souverains magyars préparèrent donc, ou pour le moins rendirent possible le réveil de la Grande Illyrie, qui, du reste, — il importe de le remarquer, — est une idée toute moderne.

Quant aux autres peuplades d'origine slave qui habitent plusieurs régions de la Hongrie proprement dite, on doit observer qu'elles ne se composent pas uniquement des vaincus de la conquête arpadienne. Loin de là, ce sont en majeure partie des tribus qui, fuyant, soit la domination des Turcs, soit la persécution acharnée des catholiques, furent, à des époques diverses, recueillies sur le sol hongrois. Tels sont les Rasciens du midi, qui vinrent de Serbie, et surtout certaines tribus slavonnes du nord, la plupart d'origine bohême, et qui ont conservé jusqu'à nos jours quelques-unes des doctrines professées par Jean Huss (1). Et que l'on n'aille pas croire que tous ces Slaves furent réduits en servitude et souffrirent l'oppression féodale jusqu'au dix-neuvième siècle. Accueillis en Hongrie, ils y conservèrent très-souvent la condition sociale dont ils jouissaient chez eux. Leurs nobles obtinrent en général d'être reconnus nobles hongrois, et nombre d'esclaves furent émancipés, souvent anoblis, parce que, demeurant sur la frontière, ils se trouvèrent à la première place pour se distinguer à la bataille, pour rendre à la patrie commune des services glorieux et toujours récompensés par les chevaliers magyars.

Saint Etienne, afin de christianiser ses frères d'armes, avait introduit au milieu d'eux tout un clergé étranger. Voulant activer la civilisation de son royaume, y répandre

(1) De Gérando, *De l'esprit public*, p. 314 et suiv.

les arts mécaniques, l'industrie, le commerce, l'agriculture savante, il appela de Flandre, d'Allemagne, un grand nombre de colons, auxquels furent accordées d'indestructibles prérogatives. Les rois arpadiens ne négligèrent point d'imiter saint Etienne. Presque sous chacun d'eux de nombreux aventuriers entrent en Hongrie et s'installent sur les terres royales en qualité « d'hôtes » indépendants. Les plus célèbres sont les Saxons des sept bourgs transylvains, appelés et établis par Geysa II, et auxquels André le Hiérosolymitain garantit par diplôme solennel une liberté communale très-complète. Un comte suprême, nommé par le roi, et siégeant à Hermanstadt, était préposé à la colonie, qui formait une des trois nations libres de la Transylvanie. Jouissant de leur langue et de leurs coutumes, ces Saxons se gouvernaient intérieurement comme ils se seraient gouvernés en Allemagne, et de plus participaient à la discussion des lois d'intérêt général, auxquelles seulement ils étaient tenus d'obéir. Ils envoyaient un certain nombre de députés aux diètes particulières de la Transylvanie et aux diètes générales du royaume.

Les autres colons germains de la Hongrie occidentale et septentrionale jouissaient à peu près des mêmes libertés que leurs frères transdanubiens. Jamais on n'essaya de les magyariser, et toujours leur titre « d'hôtes » fut respecté et défendu, tant par les diètes que par les rois. Lorsque ceux-ci étaient inaugurés, ils juraient toujours de respecter les prérogatives des colons en général et des Saxons en particulier (1).

Cette incessante décentralisation fut poussée jusqu'à ses plus extrêmes limites. Non-seulement les Magyars permirent aux Roumains, Slaves et Germains, de garder à côté d'eux leur personnalité nationale, mais jamais lorsqu'ils

(1) Ce sont les Saxons qui ont donné à la Transylvanie le nom allemand de Siebenbürgen (*les sept bourgs*).

firent des conquêtes en Bulgarie, Bosnie, Servie, Rascie, Moldavie, Valachie, Bohême, Pologne ou Autriche, ils n'osèrent les lier par les mœurs et la langue à leurs propres possessions. Bien plus, à tous les étrangers, quels qu'ils fussent, aux Juifs, Ismaélites et Zingares, aussi bien qu'aux Italiens, Grecs, Français de certaines villes libres, ils laissèrent le souvenir et les habitudes des ancêtres. Par excès de zèle, on les vit plus d'une fois forcer la conversion au christianisme, mais jamais ils ne firent de propagande armée au profit de leur nationalité. Les morceaux discordants du tout national ne se ralliaient les uns aux autres que par la constitution stéphanique. Elle était en effet obligatoire pour tous ceux qui vivaient sur le territoire de la Sainte Couronne; mais, comme elle admettait la séparabilité municipale, en sauvegardant les intérêts et la sûreté de tous, elle n'attentait en rien à l'indépendance de l'individu, comitat, cité, peuple; elle ne régissait qu'un ensemble d'hommes, qui, pour elle, étaient tous Hongrois.

Un tel système, trop compliqué et pas assez fort pour parfaire l'unité, malgré la diversité, empêcha la Hongrie de devenir ce qu'est la France depuis Louis XI et Richelieu, une nation sûre de son lendemain, indestructible, impartable, parce que les populations variées, qui jadis le composaient, ont été fondues les unes dans les autres et ne forment plus qu'un seul peuple. La France a été envahie. Elle n'a point été coupée en morceaux. Les vainqueurs n'ont pas pu supprimer ses limites naturelles : le Rhin, les Alpes, les Pyrénées et l'Atlantique, parce qu'entre ce fleuve, ces montagnes et cette mer, ils ont trouvé une nation compacte. La Hongrie est incapable de résister à un 1815. Les événements des dernières années ne l'ont que trop tristement prouvé. Elle serait libre et grande à cette heure si elle avait possédé nos niveleurs. Nous n'en doutons point.

Et pourtant, lorsque laissant de côté l'intérêt politique, nous nous arrêtons à considérer le côté idéal, humain, de la question; lorsque, sans nous inquiéter de l'utilité monarchique, nous apercevons le sentiment qui a permis à cette déplorable doctrine de naître et de subsister, nous nous sentons pris d'une estime profonde pour ces magnanimes Magyars, qui posent au-dessus du fait brutal la pensée; qui sacrifient tout, leur puissance, leur vie, plutôt que d'attenter à l'imprescriptible droit de la liberté individuelle. Erreur grandiose et prévision sublime !

De quel pays es-tu? demandait-on.— Je suis homme ! — Voilà ce que l'on répondra dans l'avenir. Et cela suffira.

Les temps viendront; mais, qu'ils sont encore loin ! D'abord il a fallu que l'unité tyrannique imposée par Rome s'écroulât en mille pièces. Il a fallu que l'unité non moins tyrannique de la Papauté et de l'Empire échouât dans son double rêve. Il a fallu que l'unité nationale seule réussît et ruinât la féodalité. Que cherchons-nous? L'unité encore, car c'est le but éternel, l'unité régénératrice du genre humain, racheté du passé par un nouveau christ : la Révolution.

§ X.

La Hongrie ne s'aperçut de la faute commise par elle que grâce à l'Autriche. A l'intérieur comme à l'extérieur la politique habsbourgeoise est toute dans ce vieil adage : DIVIDE ET IMPERA. Maîtresse de plusieurs peuples, l'Autriche avait en vain tenté de les unir en leur arrachant leurs libertés particulières, en les enfermant dans les cadres de fer d'une même administration, en les courbant sous le niveau du despotisme. L'échec de Léopold, qui avait entamé ce « grand œuvre » à coups de hache, éclaira ses

successeurs. Ils comprirent que si l'unité était réalisable, il fallait l'opérer par la ruse, doucement, lentement, imperceptiblement. Mais ils y renoncèrent bientôt, car leur rêve leur parut à eux-mêmes irréalisable, et ils conçurent alors, non plus d'anéantir soit par la brutalité, soit par l'astuce, mais d'amortir peu à peu, à l'aide de l'affaiblissement réciproque. Nous les avons vus semer la division entre les classes. Les voici fomentant la haine entre les races. Marie-Thérèse flatte les Magyars, les étourdit de sa reconnaissance exagérée; elle caresse les Slaves en Hongrie même, tandis qu'en son royaume bohémien, elle déteste ces mêmes Slaves, persécute l'élément tchekke à l'aide de l'élément germain. Plus tard, après Joseph, sous Léopold II et surtout depuis 1815, l'arme, forgée par la fille de Charles VI, fut reprise et maniée avec une adresse rare, avec un incroyable bonheur. Les Croates menaçaient les Magyars, les Allemands menaçaient les Bohémiens; les uns et les autres pêle-mêle étaient jetés sur les Italiens, qu'ils écrasaient.

Lancés dans le courant de l'idée moderne, les nobles magyars comprirent que, pour assurer les conquêtes de la liberté, il fallait créer une vraie force nationale capable de les défendre. Voilà pourquoi, en même temps qu'ils acheminaient tous les habitants du pays hongrois vers l'égalité civile, ils durent préparer l'union nécessaire de tous ces citoyens égaux et libres en leur offrant un langage commun.

Or, quel pouvait être ce langage? Le slave? Il a un nombre considérable de dialectes, et d'ailleurs n'est parlé que par un tiers de la population. Le roumain? Deux millions cinq cent mille hommes à peine le savent. L'allemand? Sans doute il est plus généralisé, grâce à l'Autriche, mais il n'en est pas moins impopulaire, étant l'idiome de l'ennemi.

Ce ne peut donc être que le magyar. Cinq millions six cent

mille citoyens le connaissent naturellement. Il n'a ni patois ni dialectes profondément distincts. — D'ailleurs ne possède-t-il pas déjà sur ses rivaux une incontestable supériorité? Depuis des siècles il est en usage dans toute l'administration centrale. A la cour des anciens rois on ne conversait guère qu'en cet idiome. Il est employé dans la majorité des diétines des comitats, dans les diètes générales de royaume. On s'en sert même lorsque officiellement on s'adresse au souverain allemand. Bien plus, grâce à l'importance politique que le temps lui a acquise, la plupart des nobles, de quelque race qu'ils soient originairement, et toutes les personnes mêlées aux affaires, les avocats et les lettrés, par exemple, l'ont nécessairement appris de leur propre vouloir, parce qu'il était de leur intérêt de le connaître. Même il est très-répandu dans le peuple, et il est presque impossible de trouver en Hongrie un endroit où personne ne le comprenne. D'ordinaire les paysans slaves et roumains et les colons allemands savent deux langues, la leur et celle des Magyars ; partout où ceux-ci se trouvent en contact avec eux. Dans les grandes foires, les Slaves de divers dialectes, ne pouvant se comprendre en leur idiome propre, s'entendent en parlant magyar (1).

Ainsi donc, quoique les envahisseurs du neuvième siècle, quoique les ducs et les rois n'en aient jamais forcé l'adoption, la langue magyare est devenue naturellement et bien réellement la langue nationale de la Hongrie.

Les diètes de 1791 et 1792 en prescrivant l'enseignement du magyar dans toutes les écoles hongroises, en en rendant l'étude obligatoire pour tous ceux qui se destineraient aux emplois publics, ne firent qu'obéir à un sentiment juste, que hâter et généraliser un progrès déjà déterminé. L'empereur lui-même sembla les approuver

(1) Voy. de Gérando, *De l'esprit public*, p. 320 et suiv.

lorsqu'en 1806 il créa à l'Université viennoise une chaire de langue et de littérature magyare.

Cependant jamais les Hongrois ne prétendirent tuer les autres idiomes, qu'avaient respectés leurs pères, les conquérants, obliger tous les habitants d'origines diverses à oublier leurs langues distinctives pour adopter celle de la race dominante. Si, en 1807, ils exigent que le roi fasse apprendre le magyar aux officiers et soldats dans tous les régiments formés en Hongrie, c'est afin que ces régiments n'oublient jamais d'où ils viennent et se laissent moins aisément changer en cohortes prétoriennes contre leur propre patrie. Si en 1836, ils décrètent que désormais le texte original des lois sera publié en magyar, ce n'est pas seulement pour s'affranchir des vieilles habitudes du moyen âge, pour briser définitivement les suprêmes essais de germanisation de leur roi autrichien ; ils cèdent plutôt au mouvement de la civilisation qui, sur les bords du Danube, tend de plus en plus à se magyariser. Enfin, lorsqu'en 1843-44, ils proclament définitivement l'idiome magyar langue officielle, et décident que seul il sera parlé dans les assemblées nationales, ils sont parfaitement raisonnables et logiques, car ainsi ils consacrent à jamais la personnalité de la Hongrie, sa séparation essentielle de l'Autriche et de l'Allemagne et en même temps par l'unité de la forme rendent sérieuse, voire possible, la grave délibération qui doit fonder l'avenir. A-t-on jamais accusé la constituante, la législative, la convention, parce que leurs règlements ne permettaient point qu'on s'y exprimât en flamand, en alsacien, en patois d'Auvergne, de Savoie, de Bourgogne, de Berry, tourangeau, normand ou vendéen, en langue d'oil, basque ou celtique ? Vraiment on eût fait d'absurdes choses en de semblables tours de Babel. Et cependant, lors de la rénovation de 1848, on prétendit faire un crime aux diètes magyares de ne point vouloir

abolir le règlement adopté et de repousser de leurs assemblées les idiomes provinciaux, que la majorité des députés n'aurait pas pu comprendre tandis que la minorité même entendait et jusqu'alors avait parlé la langue nationale !

Cette question des langues, habilement obscurcie par la politique habsbourgeoise, causa en grande partie la défaite de la Hongrie libérale. A ses ennemis royaux, elle fournit un prétexte de sourde attaque, un moyen de tromper et de diviser, de saper et de détruire. Pendant que, grâce aux lois diétales la langue magyare allait s'étendant, se nationalisant de plus en plus, sans pression aucune; pendant que grandissait une vraie littérature hongroise, qui par la poésie, le drame, la comédie, l'histoire, la critique, le journalisme, et aussi par la science, propageait l'indépendance, l'égalité et la fraternité; traqué par la justice, qui montait comme la mer, le despotisme étranger ouvrit le gouffre que devaient combler les idées saintes et leurs héroïques défenseurs, où lui-même un jour, sans nul doute, s'anéantira, mais au-dessus duquel à cette heure il trône, silencieux et incontesté.

— Ces Magyars ! disait-on aux Slaves et aux Roumains, ou plutôt leur faisait-on dire par des publicistes vendus, ils décrètent l'abolition du langage de vos pères, de ce sacré langage que vous-mêmes vous parlez, dans lequel vous exprimez si poétiquement vos joies et vos douleurs, vos amours et vos haines. Pénétrez au fond de leurs criminels desseins. Ils en veulent à vos ancêtres, à vos souvenirs nationaux, à vos familles. Ils rêvent de vous anéantir eux qui, depuis mille ans, vous tiennent en servage. Ils vous avaient pris vos corps. Ils vous prendront jusqu'à vos âmes. Défiez-vous de leurs concessions astucieuses. Préparez-vous à la résistance, car bientôt, s'ils ne réussissent point à vous tromper, ils se rueront sur vous, les armes à la main et vous écraseront. Ayez confiance en moi, votre chef puis-

sant. Je vous aime et veux vous défendre. J'ai décidé que vous redeviendriez libres, forts et glorieux, comme aux temps qui ne sont plus, grâce à ces fils des Huns. Pour vous, Slaves du Sud, j'accomplirai votre rêve patriotique. Je fonderai cette Grande Illyrie, que Napoléon oublia de vous donner (1) et que je vous promets, moi. Vous, pauvres Roumains, si longtemps liés à la glèbe, réveillez-vous, relevez-vous ! Avec vos frères de Valachie et de Moldavie, unissez-vous, et l'empire Daco-Romain par ma volonté renaîtra (2) !

Les Magyars pouvaient répondre :

Slaves et Roumains, souvenez-vous ! On vous déclare les seuls maîtres de notre sol commun. Nous ne sommes, dit-on, que des usurpateurs (3). Et vraiment, lorsqu'Arpád nous conduisit vers les terres où jadis régnait Attila, et qu'alors vous habitiez en maîtres, vous qui pourtant n'en êtes point les autochtones (4), pourquoi donc ne vous êtes-vous pas levés en masse, et ne nous avez-vous pas chassés ? Si vous existez encore, n'est-ce point grâce à nous, qui pouvions tuer et votre langue, et votre nationalité même, et qui vous avons généreusement accordé la vie sauve ? Et plus tard, qui vous a accueillis et protégés quand vous reculiez devant les invasions orientales ? Qui vous a sauvés des Mongols et des Turcs ? Nous, qui avons arrosé de notre sang le sol de cette bien-aimée patrie, sur laquelle, vous fait-on dire, nous n'avons aucun droit. Slaves et Roumains, tous, vous n'avez point été nos esclaves. Sans doute, beaucoup d'entre vous ont gémi dans

(1) Les Illyriens croient encore que Napoléon voulut réellement fonder une Illyrie slave !

(2) Tel est le sens très-adouci de la propagande germano-slave et austro-roumaine, qui se fit avant 1848. Gay, dans ses libelles, est bien autrement violent et partial.

(3) Les Magyars sont appelés *intrus* dans une proclamation adressée aux Valaques, que cite le général Czetz dans sa préface à la *Campagne de Bem en Transylvanie*.

(4) Lisez une savante discussion de M. Boldényi dans son intéressante brochure : *Magyarisme*.

le servage ; mais, n'avez-vous pas eu aussi des représentants parmi les nobles, les privilégiés d'autrefois? Si notre domination était pour vous trop pesante, pourquoi ne l'avez-vous point secouée bravement? Nous sommes, prétend-on, les moins nombreux. Bien souvent nous avons été réduits à la plus extrême faiblesse, en proie au Turc et à l'Allemand. Et encore à cette heure, nous serions vos tyrans, vos bourreaux ! Non, cela ne peut pas être. Oublions les folles querelles. Nous vous offrons la liberté et l'égalité. Venez communier avec nous à la sainte table de la Révolution. Les chaînes féodales sont brisées. Nous sommes tous citoyens. Unissons-nous. Frères, en mémoire de notre glorieux passé, en récompense de l'affranchissement que nous vous avons préparé, ne pouvons-nous point, sans usurpation, conserver notre nom, notre idiome? Nous proclamons la liberté de l'individu, la liberté de la conscience, la liberté de la commune : ces libertés sont inviolables. Parlez vos langages dans vos familles, vos églises, vos temples, vos tribunaux, vos bourgs, vos villes et vos comitats (1). Souffrez seulement que vos députés à l'assemblée nationale parlent notre langue, qui est celle de la majorité, afin que nous puissions nous comprendre les uns les autres, afin que nous puissions ensemble asseoir la liberté et créer la patrie. Frères Slaves et frères Valaques, n'écoutez pas les insinuations de la haine, et ne vous faites point les aveugles instruments du despotisme. Le despotisme est notre ennemi commun, car nous sommes égaux et libres. Si dans la lutte suprême qu'elle entame, la liberté succombait, la patrie s'affaisserait avec elle, et vous-mêmes, les affranchis d'hier, vous seriez les esclaves de demain.

La vérité ne fut point entendue. On écouta le mensonge.

(1) *Proclamation* de Kossuth, dans la brochure de M. Boldéniji.

Les Slaves et les Roumains se laissèrent fasciner par le agents impériaux et par leurs prêtres. L'ambition de dominer les étourdit. On les corrompit avec de l'or. On les excita au pillage, à la dévastation, à la cruauté. On leur jeta des armes (1), et ils frappèrent ceux qu'on leur indiqua, sans savoir s'ils étaient leurs ennemis ou leurs amis. Pauvres insensés ! Attaqués brutalement, calomniés dans leurs plus pures intentions, les Magyars eux aussi s'irritèrent et brandirent le sabre sanglant. La lutte absurde devint épouvantable. Les Saxons de Transylvanie eux-mêmes s'y mêlèrent, eux qui devaient tout aux rois arpadiens! Grâce à d'habiles menées, on leur avait fait croire, à ces paisibles bourgeois, que les révolutionnaires en voulaient à leurs vieux priviléges municipaux.

Au milieu de ces divisions, la liberté hongroise se tint encore debout, les deux pieds dans le sang, forte de son bon droit. Pour l'abattre, il fallut que l'Autriche implorât l'intervention russe. Peut-être était-ce se suicider (2) ? N'importe ! elle gagnait au moins quelques années d'existence en égorgeant la révolution danubienne.

Et maintenant, où sont les Slaves et les Roumains? Les Saxons sont-ils plus libres et plus riches?

(1) Les canons pris par les Magyars sortaient tous des fonderies impériales : ils étaient revêtus des armes autrichiennes.

(2) Art. x du testament de Pierre Ier :

« Rechercher et entretenir avec soin l'alliance de l'Autriche ; favoriser en apparence ses idées de domination sur l'Allemagne et exciter contre elle, en sous main, la jalousie des provinces. »

Les menées panslavistes datent du commencement de ce siècle et se poursuivent incessamment sans que l'Europe, jusqu'à ce jour, y ait pris garde. L'Autriche elle-même en est dupe. Il est vrai qu'elle ne peut guère faire autrement.

« Tacher de faire réclamer l'intervention de la Russie par les uns et par les autres, en exerçant sur le pays une espèce de tutelle qui prépare la domination future. »

Cela explique toute la portée de l'intervention en Hongrie. La Russie, souvenez-vous-en, eut l'habileté de se faire prier. Bien plus, elle se réserva l'honneur de la victoire, abandonnant à ses alliés la honte de la vengeance.

Ils dorment tous, avec les Magyars, ensevelis dans le même esclavage. Par le malheur la réconciliation se fera. Les vainqueurs tendent la main aux vaincus. Les vaincus seront assez généreux pour ne point les repousser (1).

Le 23 janvier 1851, M. Ladislas Teleki écrivait, au nom de l'émigration hongroise et à l'occasion de la mort du général Bem :

« Portons à sa tombe le tribut de nos pleurs, mais recueillons en même temps l'héritage qu'il nous laisse, profitons du legs qu'il nous a fait :

« Ce legs s'appelle Amour.

« Jurons donc à jamais fidélité à sa mémoire, et partant amour et fraternité, sans distinction de races et de nationalités (2). »

La Hongrie, vaincue et dispersée par le monde, a déterminé le vrai sens de l'existence qu'elle réclame. Elle a été tuée par le mensonge et par la haine. Elle veut renaître par la loyauté et par l'amour.

§ XI.

La chute de la Hongrie, en 1849, ne fut point la défaite d'une nation au profit de l'unité humaine. Ce fut le triomphe, en Orient, du despotisme sur la liberté, de la barbarie sur la civilisation. La Hongrie n'est point morte parce qu'elle ne pouvait pas vivre. Elle a été écrasée par des populations trompées et par deux empereurs.

Supposons le contraire. Que serait-il advenu?

Sérieusement imbue de la pensée démocratique, arrivée

(1) Un fait bien expressif s'est produit au dernier recensement : le nombre de ceux qui se sont fait inscrire comme magyars, s'est tout à coup accru de *deux millions*. La sympathie est plus féconde que la génération.

(2) Christien Ostrowski, *Lettres slaves*, p. 175.

d'un bond à la hauteur des nations les plus avancées dans la voie du progrès, la Hongrie serait à cette heure, — avec la Pologne, peut-être ressuscitée, avec la Turquie, dont elle aurait été l'initiatrice naturelle, — le centre et la direction d'une vaste confédération des peuples autrichiens, bohémiens, esclavons, slovaques, croates, illyriens, serbes et roumains. Elle aurait fondé les États-Unis de l'Europe orientale; elle y aurait fait rayonner les idées régénératrices, la science, l'art et l'industrie; elle y aurait dressé contre l'autocratie moscovite la plus formidable des barrières : des poitrines d'hommes, où battent des cœurs libres.

Telle devait être sa mission.

Et elle l'aurait remplie jusqu'à l'héroïsme, jusqu'au martyre. Le passé de la Hongrie répond d'elle. Son histoire n'est qu'un long sacrifice.

Aujourd'hui nous transportons à grand'peine un rempart mouvant contre la Russie. Pourquoi plutôt n'avons-nous pas établi le rempart perpétuel, lorsque c'était si facile?

Ah ! nous ne savions point alors que le tzar deviendrait un jour notre ennemi! N'avions-nous pas de profonds politiques qui le vantaient et l'adoraient comme le dieu de l'ordre, comme un invincible Jupiter, prêt à foudroyer l'anarchie?

Mais qu'importe ! la guerre est entamée. Et c'est bien la grande guerre, quoi qu'on dise et quoi qu'on puisse faire, « la grande guerre religieuse de l'Orient contre l'Occident, grande guerre, en vérité, et qu'on ne limitera pas (1). »

Jusqu'à ce jour la lutte a été timide et mesquine, n'ayant qu'un but, heureusement atteint : détruire la prépondérance maritime des tzars dans l'Euxin. Mais bientôt,

(1) J. Michelet, *les Femmes de la révolution*, p. 6.

demain peut-être, la bataille monarchique deviendra populaire, elle embrassera toute dynastie, toute nation et tout homme; et alors, ce sera le duel définitif, le duel du juste contre l'injuste, de la civilisation contre la barbarie, de la liberté contre l'absolutisme.

Que sortira-t-il de ce conflit immense?

Nous avons notre foi; et, comme la France est de la partie, — la sainte France de la Révolution, — nous n'avons plus peur du passé, nous regardons vers l'avenir, et, le cœur rempli d'espérances, nous attendons.

IV

LA HONGRIE

REMPART DE LA CIVILISATION CONTRE LA BARBARIE.

---

§ 1.

Prenez une carte et cherchez la place où rayonnait la Hongrie d'autrefois. Au nord les Carpathes, au sud le Balkan : deux longues chaînes de montagnes. Au milieu, un grand fleuve, le Danube. Point d'obstacle naturel qui défende l'occident et le midi contre l'orient et le septentrion. Le cours de l'Ister est une route. Les barbares, qui ont ravagé ou anéanti l'empire romain, ont presque tous passé par là. Les Ostrogoths, les Visigoths, les Vandales, les Gépides, les Lombards, les Slaves, les Alains, les Avares et les Huns ont campé plus ou moins longtemps dans les anciennes provinces de Dacie, de Pannonie et de Mœsie. Au neuvième siècle, les Magyars s'y arrêtent. Dès lors l'Europe, à l'abri de la barbarie, peut avancer tranquille-

ment dans la voie du progrès : la Hongrie, à l'avant-garde, veille et combat.

L'histoire est la logique en action.

L'humanité peut certainement commettre des fautes, parce que, individu dans l'ordre universel, elle est libre comme l'homme, individu dans l'humanité. Mais ses fautes ont une limite, de même que son libre arbitre. Il lui est impossible d'enfreindre les lois éternelles qui font l'équilibre du Grand-Tout.

Voilà pourquoi, lorsque nous ouvrons ses annales, nous sommes surpris d'y rencontrer à chaque page deux faits qui semblent se contredire : ici l'élan, là le recul ; tantôt une course d'une rapidité effrénée vers l'avenir, une aspiration violente vers l'inconnu ; tantôt un long arrêt dans le passé, une incroyable frayeur pour tout ce qui n'est pas le présent, la réalité. Ne vous en étonnez point. Si l'humanité reste en place, c'est qu'elle n'a pas encore assez élaboré ce qui doit être : elle se prépare, elle attend. Que la lumière, longtemps « cachée sous le boisseau, » apparaisse, éclate, flamboie, l'humanité accroupie se redresse, bondit, et, trop enthousiaste, vise au but sans calculer la distance, et ne l'atteint pas. Alors désillusion, regret, panique. Elle revient en arrière, en avant de son point de départ néanmoins ; car elle ne peut rétrograder au delà. Malgré elle, elle a marché. Cependant, un nouveau travail s'effectue sourdement. Tout d'abord, il est invisible. L'heure sonne. Le travail est parachevé. L'humanité continue sa route.

Il en est des peuples, personnes humaines, comme de l'humanité même, à cette exception près qu'elle, elle est immortelle, et qu'eux ils peuvent mourir.

Chaque peuple a une mission.

Aussi ne se trouvent-ils pas juxtaposés les uns à côté des autres par le hasard ou par la fatalité, mais logiquement, parce que le salut commun l'exige. — « L'Europe n'est

qu'une personne, a dit un penseur (1) ; chacune de ses nations est une faculté, une puissance, une activité de cette personne.

Pendant que la religieuse Espagne, l'industrielle Angleterre, l'artistique l'Italie, la pensive Allemagne et la France, cœur du monde, qu'elle résume et dirige, se débattaient au travers des brouillards du moyen âge, se constituaient au milieu du chaos, préparaient l'unité moderne en se créant elles-mêmes, ne fallait-il pas une barrière solide, indestructible, entre la civilisation que l'Occident portait dans son sein et la barbarie asiatique qui, de son pied brutal, eût écrasé l'œuf la veille de son éclosion ?

Le seizième siècle, père du dix-huitième, aïeul du dix-neuvième, ne serait jamais né, si le peuple hongrois n'avait tiré du fourreau son sabre sauveur, s'il n'avait crié à l'Europe qui tremblait et blémissait :

— Me voilà ! je suis le soldat. Mon corps sera la barrière.

§ II.

Deux invasions mirent en péril, au moyen âge, l'existence de l'Europe : l'invasion des Mongols au treizième siècle, l'invasion des Ottomans cent ans plus tard. Si les Tartares ou les Turcs avaient pénétré jusqu'au cœur de l'empire germanique, c'en était fait ; le genre humain retournait en arrière au moins jusqu'en 395, car les envahisseurs n'étaient pas même chrétiens !

Au douzième siècle les Mongols étaient puissants parmi les peuplades tartares qui habitaient le nord de la Chine. Leur chef Temoudjyn, élu Tchinghis-Khan à l'assemblée de la Tente-Noire, conquit la Tartarie tout entière et,

(1) J. Michelet, *Kosciusko*, p. 13.

tournant subitement son ambition vers l'Occident, entraîna les hordes tartares à la conquête du monde. A sa mort la plus grande partie de l'empire chinois, de l'Asie centrale et de la Russie, lui composait un colossal empire. Ses fils, sous la direction de l'un d'eux, le khan suprême Oktaï, poursuivirent son œuvre. Pendant qu'une aile de l'armée pénétrait plus avant en Chine, en Perse, dans la Haute-Asie, d'autres hordes, sous Gayouk et Batou franchissaient les frontières de la Pologne, écrasaient Boleslas V et le duc de Liegnitz, passaient par-dessus la Silésie, s'introduisaient dans les terres hongroises.

Béla IV régnait alors. C'était un prince de grand cœur, intègre dans sa vie privée, juste et populaire, mais absolument incapable de commander une armée (1). Il fallait un général, un violent chef de bande. La Hongrie possédait un législateur. Au reste la nation elle-même n'était guère en état de repousser une invasion, surtout une invasion aussi formidable. Les troubles du règne d'André II l'avaient affaiblie, et la croisade, en échange de sa ruine financière, ne lui avait rapporté que des éléments de corruption. Les nobles, en adoptant les mœurs libres et brillantes de la chevalerie occidentale, commençaient à perdre l'esprit militaire et l'ardeur qui avaient élevé si haut la gloire et la puissance des soldats arpadiens. Ils oubliaient de s'exercer au métier des armes et s'épuisaient dans de folles débauches, adonnés au vin, au jeu, aux courtisanes (2). La terrifiante arrivée des Mongols les surprit en pleine fête, comme pour leur rappeler qu'avant tout ils étaient les défenseurs du Danube et qu'ils devaient combattre.

En 1240, des messagers annoncent que les Tartares approchent. On rit de la nouvelle ; on croit à un mensonge

(1) Thuroczi, *Chron.* P. II, cap. LXXIV. — Ranzani, *Epitome,* ind. XV.
(2) Thomas spalatens. archidiac. *Historiæ Salonitaneæ,* cap. XXXVII.

du souverain, que l'on soupçonne de vouloir attenter aux priviléges des Ordres. On ne se prépare donc pas. De nouveaux messagers arrivent, racontant l'horrible ravage de la Pologne, de la Silésie, de la Moldavie. L'ennemi est sur les frontières ! on ne veut rien entendre et la fête continue, plus agitée, plus ivre.

Cependant Béla, moins rassuré et plus prudent que ses sujets, envoie le Palatin à la découverte avec les quelques troupes dont il peut disposer. En même temps ordre est donné aux Jobbagions des comitats de se rassembler sous la bannière de leurs comtes et de se hâter d'aller rejoindre l'armée palatine. «L'insurrection» est proclamée et une diète générale devra se réunir à Bude dans les premières semaines de l'année 1241. On s'arme peu, mais l'on vient discuter. Alors le Palatin accourt, déclare qu'il a été vaincu par l'innombrable armée des barbares et que ceux-ci arrivant à marches forcées, dresseront bientôt leurs tentes à quelques lieues de la ville. L'assemblée commence enfin à croire à un danger réel, se sépare, et ses membres s'en vont préparer la tardive défense de la patrie menacée.

Pendant que çà et là, lentement et avec ennui, l'on prend les armes, l'aristocratie crée au royaume un nouveau péril. Jalouse des Cumans, que Béla vient de recevoir en qualité d'hôtes, elle fait saisir leur chef, Kuthen, comme coupable de haute trahison, et amène ainsi la défection complète de ses alliés les plus sûrs. Les Cumans s'allient aux Tartares et leur servent de guide.

L'ennemi s'est arrêté sur les bords du Sajó. Il a envoyé en avant quelques bandes d'éclaireurs. Béla est à Pesth, à la tête de plusieurs milliers de patriotes, attendant des renforts de la Croatie et de la Transylvanie. Il veut gagner du temps, ne point marcher étourdiment à la rencontre des hordes mongoles. Mais ses soldats, se laissant emporter par leur audace, déclarent qu'il est lâche de ne point

se ruer sur les envahisseurs et le contraignent à les conduire immédiatement à la bataille. Elle a lieu près du Sajó. Entourée de toutes parts, la petite armée magyare tient en échec son immense ennemi plusieurs heures durant (1) : elle lui tue cinquante mille hommes, disent les chroniqueurs, mais son héroïsme ne fait que retarder son anéantissement inévitable. Quelques cavaliers, tenant le roi caché au milieu d'eux, à grand peine traversent la horde de Batou et s'enfuient en Autriche (2).

Les Tartares ne rencontrent plus de résistance. Ils mettent tout à feu et à sang dans la Hongrie du nord, entre les Karpathes et le Danube. Ils massacrent les clercs aussi bien que les laïques, les paysans, mais surtout les seigneurs; ils incendient les villes, les bourgs, les châteaux : ils font du pays une effroyable solitude. Les derniers habitants, ceux qui ne se sont point alliés avec eux et qui n'ont pas pu se soustraire à l'esclavage et à la mort, errent au milieu des forêts dans les gorges des montagnes, comme des bêtes fauves, cherchant de la nourriture et n'en trouvant point, mourant de faim ou s'entr'égorgeant (3).

L'hiver a glacé le Danube, les Tartares le traversent; la Hongrie du midi subit le même supplice que la Hongrie du nord; le royaume entier est détruit. Enfin, en 1243, la mort d'Oktaï rappelle les khans mongols dans leurs possessions asiatiques. Le torrent dévastateur s'écoule, entraînant un énorme butin de richesses et d'hommes.

Les Tartares revinrent. Béla IV s'occupait de repeupler, de rebâtir et de reconstituer son malheureux royaume, lorsque cinquante-deux mille Tartares, passant encore à

(1) Thuroczi évalue l'armée tartare à 500,000 hommes. (*Chron.*, P. II, cap. LXXIV.)

(2) Ranzani, ind. XV.

(3) Lisez dans la collection Schwandtner (*Scriptores rer. Hung.*), le *Miserabile carmen* du hongrois Roger. C'est le récit d'un témoin oculaire dont la naïveté fait frémir.

travers la Pologne, de nouveau se ruèrent sur la Hongrie. Le roi courut résolûment au-devant d'eux, cette fois avec de bonnes troupes, remporta une glorieuse victoire et enleva le camp ennemi — 1261. — Vingt-quatre ans après, ils réapparurent : ils étaient si nombreux que leurs tentes couvraient un espace de onze milles. Arrivés aux environs de Pesth, ils furent battus, et, la peste et la famine aidant, durent bientôt se retirer, laissant derrière eux des milliers de cadavres, abandonnant un nombre considérable de prisonniers (1).

Charles Robert dirigea contre eux deux guerres heureuses —1231 et 1235, — qui eurent pour résultat de les chasser de la Russie Rouge (2). Enfin, lorsqu'en 1354 ils tentèrent une expédition en Transylvanie, le vajvode André Latskovits les surprit, décapita Athalam, leur général, et envoya au roi Louis I les nombreux captifs dont il s'était emparé (3). Deux ans plus tard Louis le Grand en personne marcha contre eux, en Russie, mais leur jeune chef vint le trouver dans son camp, se reconnut son vassal et lui promit un tribut annuel (4).

A partir de cette époque les Mongols ne sont plus à craindre. Peu à peu ils regagnent leurs demeures orientales ou se mêlent aux populations, au milieu desquelles ils se sont établis. Grâce aux Hongrois et aux Polonais l'Europe est sauvée.

§ III.

A peine cette terrible guerre se termine-t-elle qu'une autre commence : la guerre turque.

(1) Katona, *Hist. critic.*, t. VII, p. 906. — Thuroczi, P. II, cap. LXXIX.
(2) Pray, *Annales*, P. II, p. 33 et seq.
(3) Thuroczi, P. III, cap. VI. — Ranzani, ind. XIX.
(4) Pray, p. 94, 95.

L'invasion mongole n'a duré qu'une centaine d'années. L'invasion ottomane durera plus de quatre cents ans : jusqu'au dix-huitième siècle. Les Tartares arrivent tout d'un coup, rapides comme l'inondation, mais, comme elle, se retirent d'eux-mêmes, après avoir détruit. Les Turcs au contraire avancent peu à peu, jour par jour gagnant un pouce de terrain, comme la mer; mais, comme elle, soumis à une sorte de flux et de reflux, viennent, s'en vont et reviennent sans cesse. Les Mongols ne cherchent point à s'établir. Les Osmanlis prennent pied. Aussi la lutte contre les Tartares ne nous semble-t-elle être pour la Hongrie qu'une préparation à la lutte contre les Turcs, un avertissement, une mise en demeure de cesser d'exister ou de comprendre son devoir et de le remplir.

La Hongrie comprit. Elle se raffermit sous les princes angevins. Puis, prête à la lutte, prête au martyre, elle s'acquitta de son mandat humanitaire.

Et pourtant cette œuvre-là n'était point son œuvre à elle. Fille de l'Asie, sa nature et son intérêt devaient l'entraîner vers l'Asie.

Son ennemi naturel, où se trouvait-il?

A l'Occident.

Et son frère?

A l'Orient.

Les Magyars, fils des Huns, n'avaient-ils point de parents au milieu des hordes tartares?

N'avaient-ils rien de commun avec les Turcs à côté desquels ils campèrent dans les larges steppes de ce pays vague qu'on nommait la Scythie?

Arrêtons-nous un instant, sur cette idée, qui est vraie. Dans le passé, elle dut être sacrifiée, quand le christianisme, le catholicisme, veux-je dire, représentait encore à lui seul la civilisation. Dans le présent, pour l'avenir, elle peut être féconde, contre le czarisme, en faveur de la liberté.

L'utiliser, ce serait peut-être attirer l'Orient dans le concert occidental; peut-être ce serait tendre la main à la Chine au travers de la Turquie, de la Perse et de l'Inde, composer cette sainte gamme des peuples émancipés, harmonieusement liés les uns aux autres, d'où doit jaillir un jour la symphonie sublime de l'humanité une, libre et solidaire.

Tel est l'idéal de la question. En voici maintenant le côté réel.

Tout, dans la physionomie, le caractère et les mœurs des Magyars dénote leur origine asiatique. Comme les Osmanlis ils sont, par habitude, graves et solennels, sans manquer pourtant de bonhomie et de gaîté bruyante. Fiers, mais très-aimants, ils se lient facilement, mais leurs amitiés sont sûres. Dès les temps barbares ils se sont montrés extrêmement hospitaliers et toujours loyaux observateurs de la foi jurée, ce qui est, — vérité pénible à constater, — une preuve convaincante de leur orientalisme moral.

Aujourd'hui encore le voyageur qui passe tout à coup d'Autriche en Hongrie s'arrête étonné. Déjà il ne se sent plus en Europe. Il touche à l'Asie. La nature grandiose du pays aide à l'illusion. Voyez! au milieu des steppes immenses paissent mille troupeaux, comme chez les peuples nomades. Çà et là sont semés de longs villages, dont les maisons blanchies brillent au soleil, et qui de loin ressemblent à des campements arabes. Remarquez cet homme robuste, à la taille élancée, aux yeux vifs, aux cheveux bruns; s'il n'était là, excitant ses bœufs, enfonçant magistralement dans la glèbe le soc de sa charrue, vous l'eussiez pris pour quelque pacha visitant ses terres, tant son allure est hautaine et princière. Le Magyar hait les montagnes : il lui faut le vent et l'horizon des plaines. Il a toujours vécu dans les pays plats; il y vit encore. Il est cavalier comme tout fils de l'Orient : il semble être né pour monter à cheval, comme

il le dit lui-même. Son costume est grandiose et non moins caractéristique que sa personne. Il ne se colle point sur le corps, comme le nôtre : il flotte, étincelant de vives couleurs. Les nobles d'autrefois aimaient l'ostentation du vêtement : ils se couvraient d'or, de pierreries, de plumes rares et de fourrures. Dans les batailles, rapides comme l'éclair, ils se ruaient sur l'ennemi sans presque se mettre en ordre : aux combinaisons lentes de la tactique ils préféraient les charges tumultueuses, les furies de l'enthousiasme. Leurs armes étaient essentiellement asiatiques : javelot, sabre, flèche. Ils savaient fuir à la manière des Parthes, mais poursuivaient le vaincu à outrance, ravageant et pillant sur leur passage ; comme les Turcs, ils n'étaient généreux qu'envers celui qui les avait reconnus pour vainqueurs et s'était abandonné à leur loyauté. Ils avaient une qualité assez particulière, que l'on a déjà remarqué chez les Huns et les Mongols : ils mettaient à feu et à sang des pays entiers, mais ne violaient point. De plus, également comme les Huns et les Mongols, ils étaient très-tolérants au point de vue religieux ; et, à l'exemple de la plupart des populations orientales, avant d'être convertis au catholicisme, ils croyaient à la lutte perpétuelle du bien et du mal, à l'éternité et à la transmigration des âmes.—« La vie n'est qu'une migration. » — Ce proverbe magyar, encore en usage, fut apporté sur les rives du Danube par les premiers conquérants (1).

L'idiome parlé par les Hongrois prouve tout autant leur origine asiatique que leur physionomie et leurs mœurs. La langue magyare, énergique, concise, quoique douce au besoin et pleine d'étranges harmonies, est euphonique,

(1) Pour tous ces détails, consultez les chroniqueurs : le Notaire anonyme, Thuroczi, Simon Kezaí, etc. — Fouillez les compilations de Pray et de Katona. — Lisez aussi l'introduction de l'excellente histoire hongroise de M. Szalay et les premières pages de la *Hongrie* de M. Boldényi.

accentuée, pompeuse, essentiellement poétique comme tous les idiomes orientaux. Selon les uns, — des Hongrois sans doute, — elle est seule de son espèce, vierge, sans mère et sans fille. Klaproth et Balbi la classent dans la famille des langues ouralo-finnoises. On a trouvé des mots analogues aux mots magyars dans le sanscrit, le persan, l'hébreu, le thibétain, l'arabe, les divers dialectes tartares, et principalement le turc. C'est en effet, la seule langue, qui, selon M. de Gérando, puisse être naturellement comparée au magyar (1).

Un savant hongrois, qui a voué sa vie à la recherche et à l'étude des diverses formes de langage humain, un vaillant pionnier de la science humanitaire, M. Louis Podhorsky a daigné éclairer sur ce point notre incertitude et chasser nos dernières hésitations. Grâce à lui, nous pouvons affirmer que le peuple magyar se rattache par sa langue à cette grande famille, comprise aujourd'hui sous la dénomination d'ouralo-altaïque, et qui n'a rien de commun avec la race indo-germaine. Le profond auteur de l' « Histoire physique du genre humain, » M. Pritchard, en attribuant aux Celtes la même origine orientale, donnerait à nos pères un berceau commun avec les Magyars. Qu'importe ! N'ont-ils point un commun avenir : être frères par la liberté?

Mais revenons à notre sujet. Même, étant admise, cette filiation finnoise, que, d'accord avec les Hongrois, M. de Gérando combattait contre les Allemands, l'idiome magyar n'en est pas moins asiatique, puisque la langue finnoise, on le sait, se rattache aux dialectes parlés par les Tartares ou Mongols Mandchoux. Tous ces langages au reste se rapprochent les uns des autres, d'abord par l'harmonie vocale,

(1) Lisez les deux ouvrages de M. de Gérando : *La Transylvanie et ses habitants, l'Origine des Hongrois.* Consultez surtout la 2e édition de ce dernier livre où se trouve la réponse aux critiques allemands.

— préférence marquée pour certaines voyelles, arrangement spécial des consonnes; — ensuite par la communauté lexicologique, que des milliers d'exemples obligent à admettre. Leur analogie grammaticale est si réelle que, malgré la séparation extrêmement ancienne de ces différents peuples et la formation individuelle, successive, de chaque dialecte, elle est restée constante, visible, particulièrement dans les éléments pronominaux, véhicules de la conjugaison, et dans les temps des verbes, qui s'y trouvent débarrassés de leurs auxiliaires habituels. Cette parenté ressort encore de l'absence générale des prépositions, remplacées par des postpositions; ainsi que du pronom personnel exprimé sous forme de suffixe, lequel se retrouve, règle absolue, en hébreu, moins régulièrement en arabe, mais aussi en arménien, géorgien et turc; et que M. Podhorsky a été retrouver jusque chez les Mongols (1), où la littérature l'avait fait effacer des livres classiques.

§ IV.

A ces deux preuves, physiologique et ethnologique, viennent se joindre les témoignages les moins suspects de la tradition et de l'histoire.

Encore à cette heure Attila est le premier personnage de la légende magyare. Dans les montagnes les plus reculées de la Transylvanie, on entend les bergers sicules raconter la vie merveilleuse du glorieux chef des Huns (2). Les chroniqueurs hongrois commencent leur récit par un exposé plus ou moins bref des hauts faits paternels, c'est-à-dire des exploits hunniques. Parcourez les curieux ou-

(1) V. le poëme épique *Bogda Ghesser Khán*, écrit en langue populaire.

(2) De Gérando, les *Steppes de la Hongrie*, dans le *National* du 23 juin 1849.

vrages du Notaire anonyme du roi Béla, de Jean de Thurócz, de Bonfinio et de Ranzani; ils admettent tous que les Huns sont les vrais ancêtres des Magyars. Almos et Arpád descendent d'Attila, « Etele, » comme disent les Hongrois. Consultez aussi les anciens historiens du Bas-Empire, jetez un coup d'œil sur les narrateurs et légendaires du neuvième, du dixième et du douzième siècle, dans Muratori et Pez; ouvrez même les « Scriptores rerum Silesicarum » et autres. Presque partout vous trouverez ceci : HUNGARI, SIVE HUNNI, les Hongrois sont des Huns (1). Sans cesse on rencontre ces deux mots réunis, parfois même on les trouve pris tour à tour l'un pour l'autre.

Or, entre les Huns et les Tartares ou Mongols, n'existe-t-il pas de nombreux traits de ressemblance, n'y a-t-il point une affinité plus ou moins directe ?

Les Huns, — ceci est désormais hors de doute, — les Huns n'étaient point un peuple, mais un ensemble de peuples, les uns librement confédérés, les autres vaincus et suivant la direction forcée de leurs vainqueurs. Ces peuples, presque tous nomades, étaient nés probablement à côté les uns des autres, dans le nord de l'Asie et de l'Europe, dans la Grande Tartarie, la Sibérie et la Russie actuelles; mais, sûrement, ils différaient entre eux par la couleur et la physionomie, sinon par la langue, la religion, l'origine. Il en est de même des Mongols, qui menacèrent le monde sous Temoudjyn et Timour-Lend. Pour les Mongols du premier Tchinghis-khan, plus que pour ceux du second, cela nous semble d'une vérité absolue.

Ces deux mots, Mongols et Tartares, avec raison con-

(1) Les auteurs byzantins, qui s'obstinent surtout à admettre cette identité, font des anciens Hongrois des descriptions ressemblant, à s'y méprendre, à celles, qu'avant eux, les Occidentaux avaient faites pour les Huns. Ils nous les dépeignent petits et trapus, avec un visage hideux, des yeux enfoncés, des manières sauvages, grognant au lieu de parler. La terreur enlaidit toujours l'ennemi qui la cause.

fondus au moyen âge (1), pris souvent depuis, et à tort, pour deux noms distincts, ne désignent qu'un même assemblage géographique de peuples. Pour être mieux compris, à l'exemple d'Abel Rémusat, ne rejetons point l'une de ces appellations au profit de l'autre, admettons-les plutôt hypothétiquement : que Tartare soit considéré comme un nom de famille, et Mongol comme le nom d'un individu.

Le père de Temoudjyn, Yesougaï, était khan des Tartares noirs, et ceux-ci s'appelaient eux-mêmes Mongols — les Mog-ho ou Moung-kou des Chinois. — Les Tartares noirs avaient, antérieurement, été soumis à la domination des Tartares blancs, lesquels se nommaient aussi Turcs — Tuku, Young-nou des Chinois. — Sous Yesougaï, les Tartares noirs étaient encore les sujets des Tartares blancs. Mais Temoudjyn délivra son peuple, bientôt se fit reconnaître khan par ses anciens maîtres et un peu plus tard réunit sous sa suzeraineté toutes les populations errantes de la Grande Tartarie. Alors Tchinghis-khan des Tartares, il commença l'accomplissement de son rêve : la conquête universelle. En roulant au travers des terres finniques et slavonnes, l'avalanche tartare dut évidemment se grossir des débris çà et là répandus de l'empire attiléen, ramasser toutes les peuplades aventureuses non encore fixées au sol, entraîner avec elles les derniers des Huns proprement dits — Hounn ou Khounn, — des Avares, des Bulgares, des Hongres, des Oïgours, des Khazars, des Cumans, des Tcherkesses, des Baskirs, des Petschenegers, et cent autres, confondus sous le nom général et vague de Turcs. Plusieurs de ces peuples étaient, ce semble, très-proches parents des Hongrois pannoniens, qui, avant leur établissement sur le Danube, avaient vécu près d'eux, avec eux,

(1) *Tartari sive Mongoli* ou *Mungali*, dit Thuroczi, P. II, cap. LXXIV.

mêlés à eux, ne formant peut-être qu'un seul et même peuple avec certains d'entre eux (1).

Les bandes du premier Tchinghis-khan et de ses successeurs ne retournèrent pas entières dans l'extrême Asie, après la ruine de l'empire mongol. Si l'aristocratie, — mongole comme Temoudjyn, — qui dominait au Kaptchak, disparut et retourna au lieu natal; le peuple, les soldats restèrent. On les trouve aujourd'hui encore en Russie. Ce sont ces tribus diverses échelonnées sur les bords de la mer Noire, le long de la chaîne ouralienne, jusqu'au fond de la Sibérie, que, communément, surtout en Crimée et aux alentours, on appelle Tartares, et qui, selon les ethnologues, sont de race turque au sud, de race finnoise au nord, de race mêlée en Sibérie.

Parmi ces tribus, nombre de voyageurs et de savants en ont découvert quelques-unes qui ressemblent de façon notoire aux Magyars d'autrefois, et qui plus est aux Magyars actuels. Par exemple les vieilles chroniques moscovites donnent constamment aux Khazars ou Akatzires le nom de « Hongrois Blancs. » On se souvient des ambassades envoyées par le pape au grand khan des Mongols, vers le milieu du treizième siècle, et l'on sait que le franciscain Plan Carpin et le frère mineur Ruysbrœck prétendirent identifier le pays des Baskirs à la « Grande Hongrie » et déclarèrent que les populations, par eux rencontrées dans ces parages, étaient hongroises ou hunniques.

Voici un dernier fait, qui corrobore tous les autres : Un Père de la société de Jésus, magyar de naissance, — raconte un autre jésuite, Jean-Adam Schall, missionnaire en Chine vers le milieu du dix-septième siècle, — était

(1) Nous devons beaucoup de ces faits aux curieuses études sur *Attila* de M. Amédée Thierry, récemment publiées dans la *Revue des Deux-Mondes*. Le savant auteur, qui a si justement rattaché Almos et Arpád à Attila, les Hongrois aux Huns et les Huns aux Mongols, n'hésite pas à donner aux Magyars la qualification de Tartares.

tombé au pouvoir des infidèles. Les Turcs vendirent leur prisonnier aux Tartares, qui habitaient alors les rives du Volga. De là le jésuite écrivit à Rome. Dans ses lettres il annonça que l'exil l'avait transporté dans une autre patrie, où il avait trouvé les mêmes hommes et presque la même langue qu'au pays hongrois. Aussi ne réclamait-il point son rachat, mais l'envoi immédiat de compagnons qui l'aidassent à convertir les aïeux des Magyars à la religion de leurs fils (1).

Donc, dans l'armée tartaro-mongole, qui écrasa la Hongrie, sous Béla IV, les Magyars pouvaient apercevoir des parents, des frères. Voilà ce que nous tenions à constater. Or, en ce cas, les Magyars, chrétiens, il est vrai, mais chrétiens encore peu mêlés à la politique de la chrétienté, pouvaient éviter leur ruine, se ménager même une indépendance assurée et des conquêtes sérieuses, s'ils s'étaient mêlés aux hordes envahissantes, s'ils les avaient conduites vers cet Occident, dont leurs ducs leur avaient jadis montré le chemin : peut-être aussi, en apportant à l'armée de Batou cet esprit de fixité si péniblement acquis par eux et qui manquait aux Mongols, eussent-ils empêché le brusque retour en arrière et causé par cela même la ruine de l'Europe, incapable de résister au déluge de tant de milliers d'hommes. Les Cumans, accueillis comme frères des Magyars par les rois de Hongrie, opprimés et mécontents, s'unirent aux Tartares. Les Magyars n'imitèrent point ce funeste exemple, qu'ils auraient pu tourner à leur profit, et qu'ils avaient certes bien le droit naturel de suivre. En agissant de la sorte, ils se dévouèrent et ce dévouement eut pour eux ce double résultat : une épouvantable ruine et l'indifférence de l'Europe sauvée.

(1) Kaprinai, *Supplem. Hung. diplomatic.*, p. 556.

§ V.

Si les Huns peuvent être considérés comme les aïeux des Magyars, les Turcs sont leurs frères.

Et d'abord cette appellation Turcs, n'avait pas autrefois le sens restreint qu'on lui attribue aujourd'hui. Les écrivains orientaux appellent indistinctement Turcs ou Turkomans les diverses peuplades tartaro-finnoises qui errèrent si longtemps à travers l'Asie centrale et l'Europe asiatique et qui, refoulées par les hordes mongoles, se jetèrent les unes sur l'Asie occidentale, — les Afghans, les Persans, les Tcherkesses, les Seldjoucides et les Osmanlis; — les autres sur l'Europe moscovite et danubienne, — les Khazars, les Petschénégers ou Patsinakites, les Cumans et les Magyars. Ces peuplades, parties du même endroit, — les frontières de la Chine, la Perse, le Caucase, — restèrent confondues et unies jusqu'à la dissolution de la confédération attiléenne (1).

A partir de cette époque leur vie individuelle commence. Durant la majeure partie du moyen âge, tantôt elles se réunissent en d'immenses empires, tantôt elles se divisent en une multitude de petits Etats; tantôt elles reconnaissent pour chef suprême un de leurs khans particuliers, tantôt elles brisent l'alliance, et reprennent leur personnalité abandonnée; suivant les besoins d'une lutte avec des races ennemies, ou bien selon les nécessités d'une conquête ou d'une émigration.

Enfin, de cette foule confuse, deux individus sortent; après avoir habité côte à côte le nord-est de l'Asie, les rivages de la mer Caspienne et de la mer d'Azof; après avoir ensemble été dominés ou poussés en avant

(1) M. Amédée Thierry cite les Turcs parmi les peuples qui suivaient Attila. Quant aux autres populations que nous avons nommées, on peut suivre leur marche et leurs métamorphoses dans l'*Atlas* des frères Kruse.

par les Avares, les Petschénégers et les Khazars, ils descendent vers le midi, l'un en deçà de la mer Noire, l'autre par delà; acceptent en route deux religions opposées, la catholique et la musulmane; et atteignent, celui-ci à l'est, celui-là à l'ouest, les frontières de l'empire d'Orient. Même alors les Grecs de Byzance désignent encore d'un nom commun les nouveaux ennemis qui les menacent: HONGROIS OU TURCS, continuent à écrire leurs historiens (1).

Mais lorsque le fils d'Erlogroul, Othman, a rassemblé en une masse les restes épars de la domination Seldjoucide; lorsque ses successeurs, maître des provinces d'Asie Mineure, viennent camper sous les murailles de Constantinople; — lorsque, d'autre part, les descendants des soldats d'Almos et d'Arpád s'élancent contre les envahisseurs, les attaquent, les tuent, ou sont attaqués, tués par eux; — la confusion cesse, on laisse aux premiers le nom générique, on donne définitivement aux seconds le nom spécial dont ils jouissaient déjà. Les Magyars et les Ottomans entrent en guerre. Donc désormais il y aura deux peuples (2).

Au moyen âge l'humanité procédait par la division. A l'époque moderne elle cherche l'unité, non point par l'amortissement ou la ruine des nationalités, — ce qui serait absurde et inique, — mais bien au contraire par la délivrance des peuples écrasés sous le despotisme, mêlés par la force dans d'odieux empires, et qui, indépendants et régénérés, viendront fraterniser les uns avec les autres aux saintes agapes de la liberté.

Jadis les races se divisaient et se subdivisaient à l'infini. Ces divisions et subdivisions, — peuples et peuplades, — se combattaient sans cesse et mutuellement s'anéantissaient.

(1) Constant. Porphyrogen., Leo Grammat., Georg. Monac., ap. Stritter.

(2) Il est bon de rappeler ici que les Turcs ont plus d'une fois rappelé aux Hongrois qu'ils étaient frères. De nos jours encore, à Stamboul, on appelle les Magyars *mauvais frères*.

Aujourd'hui elles se sont partagé le sol et n'ont aucun prétexte pour se haïr comme jadis. Harmonieusement rangées les unes à côté des autres, elles ne peuvent plus se laisser entraîner à des guerres sanglantes par des souverains ambitieux, elles doivent se tendre la main, abaisser leurs frontières, échanger les produits de leur travail et de leur pensée, s'unir par la paix et s'aimer.

Ah ! que ces temps désirés sont loin encore, dira-t-on ! Par le monde on entend, il est vrai, gronder le canon, on voit les hommes s'entr'égorger de sang-froid comme des bêtes féroces. Mais qu'importe ! Il fallait la grande guerre pour amener enfin la grande pacification. Puisse le fer, ce vieil ennemi de la pensée, se faire une fois par hasard son serviteur et son apôtre ! que définitivement et universellement soit aboli l'esclavage, la hideuse exploitation de la chair humaine ! que les mœurs et la civilisation occidentales s'introduisent dans le Céleste Empire, comme déjà elles s'introduisent dans l'Inde et bientôt s'introduiront en Perse ! — La révolution à laquelle la Chine est en proie y peut servir. — Que s'ouvre le harem, c'est-à-dire que la liberté de la femme soit imposée à l'immoralité abâtardissante des habitudes musulmanes ! — La lutte actuelle a déjà obtenu la suppression du commerce officiel de la beauté. — Que les nations vaincues se relèvent et que les tyrans soient abaissés ! que le despotisme meure et que la liberté renaisse et se répande ! l'union ne sera plus une utopie ; la rénovation sera sûre et prochaine.

La Hongrie, nous l'avons dit, a son rôle à jouer dans l'œuvre contemporaine, et ce rôle, nous en sommes convaincu, sera digne d'elle et bien rempli.

L'inimitié fratricide des Magyars et des Turcs fut le salut de l'Europe au moyen âge. Leur amitié fraternelle ne produirait-elle pas aujourd'hui des effets identiques ?

Tant que les Ottomans représentèrent la barbarie ; tant

qu'ils menacèrent d'écraser l'idée naissante sous les pieds de leurs chevaux; tant qu'ils furent animés du souffle brûlant du prophète et aspirèrent à l'extermination des giaours, les Hongrois, au nom de l'humanité, durent méconnaître la voix du sang, oublier leurs sympathies asiatiques, mépriser même leurs intérêts propres, marcher avec l'Occident contre l'Orient, se ruer sur leurs frères et défendre jusqu'à la dernière goutte de leur sang la sainte barrière danubienne, rempart de la civilisation. Au contraire, à partir du seizième siècle, dès que l'Osmanlis, assis en Asie et en Europe, commença à perdre son esprit de haine, son instinct d'invasion; dès que l'alliance de Soliman avec François Ier l'eut fait compter parmi les membres de la famille européenne, la situation changea : lancée à pleines voiles sur l'océan du progrès, la civilisation n'avait plus à redouter un vainqueur rassasié, épuisé par la victoire même. Alors la Hongrie pouvait s'allier avec la Turquie, s'aider de celle-ci contre la domination insupportable de l'Autriche, assurer son indépendance par une utile réconciliation; bien plus, se préparer encore, alliée cette fois avec sa sœur retrouvée, à être au besoin l'ennemie de l'envahisseur futur, la première gardienne des peuples émancipés.

§ VI.

On a beaucoup attaqué les Magyars qui, contre l'Autriche, se mirent sous la protection du sultan et deux fois lui montrèrent de quel côté Vienne se trouvait. Vienne prise, le sultan se serait-il précipité sur l'Allemagne, aurait-il osé pousser jusqu'au Rhin ses janissaires et ses spahis? Non, certes : il se serait retiré de lui-même, satisfait d'avoir vaincu, fier d'avoir à jamais anéanti la fiction habsbourgeoise, heureux d'avoir assuré la renaissance de la

Hongrie. Au dix-septième et au dix-huitième siècle le Grand Seigneur était apparemment moins dangereux que l'empereur allemand, puisque tant de fois les rois français firent alliance avec celui-là contre celui-ci.

Après 1526, après la défaite, suite naturelle de l'abandon européen, il était du devoir de la Hongrie de songer enfin à elle-même et de n'avoir plus d'autre but que de s'empêcher de mourir. Chrétienne, elle se choisit un roi au pays voisin, le frère de Charles-Quint, défenseur-né de la catholicité : elle espérait ainsi s'acquérir une vigoureuse assistance contre le musulman vainqueur. Magyare, elle implora le Turc, sentant bien que le prince habsbourgeois ne s'empresserait pas de lui rendre une force qui affaiblirait sa propre puissance et gênerait ses desseins. D'ailleurs le Turc seul était en état de lui restituer presque immédiatement son unité territoriale depuis peu perdue. Et il l'eût fait (1) ; au lieu de vendre à Ferdinand une paix honteuse il lui eût enlevé Presbourg et les comitats occidentaux, sans la faiblesse et l'impéritie du roi national, Jean de Zápolya, qui comprit la vraie politique hongroise, mais ne sut point la suivre avec constance ; peut-être n'osa-t-il pas. Avouons-le, ce fut un grand malheur pour la Hongrie.

Sans doute, mais seulement en apparence, il était plus honorable pour elle de se choisir un souverain de la maison d'Autriche que de subir la domination du sultan de Stamboul. De combien de souffrances ne paya-t-elle point la satisfaction de ce point d'honneur ! D'abord, elle végéta près d'un siècle et demi, — appartenant à moitié

(1) Maître de Bude en 1529, Soliman rend à Zápolya cette capitale et tout le royaume (Istuánfi, liv. X ; Bethlen, liv. I). — Plus tard, revenu en Hongrie pour défendre sa veuve, tutrice du roi national, malgré les conseils de plusieurs de ses lieutenants, il ne la dépouilla point entièrement, mais, afin de se mettre à l'abri des traités qu'elle pouvait faire, comme feu son mari avec Ferdinand I, il prit, provisoirement au moins, la Hongrie du midi, laissant à Jean Sigismonde, à Isabelle la Transylvanie et la Hongrie transtibricaine.

aux Allemands, qui lui mangeaient son or et ses hommes, aspiraient sans cesse à la germaniser, la maintenaient assez mourante pour qu'elle restât esclave ; — appartenant à moitié aux Turcs, qui, sans la maltraiter avec autant de brutalité et sans chercher à la dénationaliser, se vengeaient néanmoins de temps à autre de ce qu'elle n'avait point été assez habile pour leur crier : Frères, je me fie à vous, protégez-moi; l'Allemand est notre ennemi commun; combattons l'Allemand!

Et qu'en résulta-t-il? La Hongrie ne fut affranchie de la tyrannie ottomane que vers la fin du dix-septième siècle. Grâce à l'empereur? Non, grâce au Polonais, assez fou pour sauver l'un de ses futurs assassins ; et grâce au Lorrain, qui s'ouvrait ainsi une route vers l'empire. La Hongrie paya trop cher à l'empereur son tardif affranchissement. Impôts énormes, massacres permanents, abandon de la royauté élective et de la plus efficace de ses garanties constitutionnelles, tel en fut le prix. Pour toujours la nation magyare s'était rivée à la chaîne autrichienne. Elle avait, il est vrai, gardé son autonomie; mais en revanche elle avait perdu tout caractère politique et ne pouvait exercer aucune action sur la tendance générale des affaires européennes. Tantôt étreinte par la force, tantôt doucement abrutie par la corruption, minée par les divisions intestines, habilement entretenues, bon gré mal gré elle suivit la direction viennoise, elle combattit Fréderic II, — l'avenir, — la révolution française, — la liberté ; — elle mentit à ses instincts, troubla la logique de son histoire, et dès qu'elle voulut enfin rentrer dans sa vraie voie, en 1848, se perdit à travers le sanglant chaos que l'on avait produit autour d'elle et dans son propre sein.

Certainement l'alliance avec les Turcs n'aurait point entraîné d'aussi funestes conséquences. Vassale du sultan, la Transylvanie fut beaucoup plus heureuse que la Hongrie

autrichienne. A l'ombre du croissant, elle put élire des princes braves, qui, longtemps, lui conservèrent ses libertés; elle put développer sa constitution nationale et fonder la tolérance religieuse. N'en eût-il pas été de même pour la Hongrie entière, si les guerres du quinzième siècle n'avaient pas tant habitué la masse de la population à redouter et à haïr les Ottomans?

L'un des plus illustres défenseurs des lois jurées et violées, Emeric Tököli, eut le génie de comprendre combien grande avait été la faute des chefs des révolutions précédentes, qui après avoir imploré les Turcs au moment de l'attaque, ensuite les abandonnèrent à l'heure du triomphe pour rentrer bien vite sous le gouvernement du roi légitime, sanctionnant et jurant de beaux traités presque aussitôt méconnus. Il conçut l'idée d'établir la solidarité définitive des patriotes hongrois avec leurs frères de race, les Ottomans; solidarité qui sans doute eût ressemblé d'abord à un protectorat, mais qui, très-supportable dès l'origine, beaucoup moins pesante que l'indépendance nominale avec un chef de la maison de Habsbourg, se fût naturellement élargie peu à peu pour aboutir tôt ou tard à une amitié d'égaux à égaux. Dans le traité qu'il fit avec la Porte au commencement de l'année 1683, Tököli assura la conservation complète des anciennes lois, l'élection sans entraves des princes par les diètes, la liberté absolue du commerce entre la Hongrie et la Turquie. Les Turcs, qui devaient remettre entre les mains des nationaux toutes les forteresses, tant celles appartenant déjà aux officiers du Grand Seigneur que celles reprises aux Autrichiens, et qui aussi s'engageaient à recevoir à Constantinople des ambassadeurs de Hongrie, traités sur le même pied que les plénipotentiaires des plus hautes puissances; les Turcs ne réclamaient que ces deux choses : d'abord un avertissement préalable dès qu'il s'agirait de déclarer une guerre ou de

faire une paix ; et un don annuel au sultan, lequel ne pourrait jamais exiger plus de quarante mille pièces d'or. Rien n'était déshonorant dans ce traité, et il eût à jamais affranchi le peuple hongrois du joug autrichien, s'il n'avait été si tardivement conclu, et si les désastres de la campagne suivante ne l'avaient trop tôt brisé.

Quoi qu'il en soit, la protection des Turcs de 1526 à 1700 n'aida pas peu les Hongrois à sauver leurs libertés nationales. Sans les Turcs, sans les princes transylvains, protégés par le divan, jamais les mécontents n'auraient réussi à se grouper en masses suffisantes pour forcer la maison d'Autriche au respect de la Loi. Si, lors de la dernière révolution, l'ambassadeur du gouvernement magyar, le comte J. Adrásy, n'avait pas été entravé, à Constantinople, par les diplomates allemands, et aussi, — faut-il l'avouer ? — par l'inhabile plénipotentiaire de l'imprévoyante Angleterre ; appuyé par le parti national turc, il aurait pu renouveler la vieille alliance. Et alors la Hongrie libérale eût été invincible. La Russie serait devenue impuissante « à rétablir l'ordre ; » et l'Autriche, même avec les nationalités, aurait été refoulée dans ses frontières germaniques. Les folles querelles seraient apaisées à cette heure. Il n'y aurait que des peuples libres à côté de la Hongrie et de la Turquie. Les Slaves du Nord seraient à jamais isolés des Slaves du Sud ; ils ne songeraient plus à tourner leurs regards vers Pétersbourg d'où le tzar un jour ou l'autre pourrait les convier à la guerre sainte, c'est-à-dire à l'écrasement de la civilisation et de la justice. Le panslavisme est notre ennemi, l'ennemi de la France, de l'Angleterre, de l'Italie, de l'Allemagne. L'union intime des Hongrois et des Turcs aurait ruiné le panslavisme.

Bien plus, européenne par la pensée, asiatique par l'origine et encore par les mœurs, la Hongrie ne serait-elle pas naturellement devenue une sorte de canal, au moyen

duquel les idées libérales s'introduiraient en Orient et le régénéreraient? Ne serait-elle pas devenue le saint intermédiaire qui, donnant une de ses mains à la France, l'autre à la Turquie, rapprocherait les peuples du Levant des peuples du Couchant, les unirait tous, égaux et tous libres, dans l'humanité?

§ VII.

L'heureux malentendu qui, au moyen âge, arma les Magyars contre les Osmanlis eut pour cause, plutôt pour prétexte, l'antipathie des dogmes adoptés en chemin par les deux peuplades hunniques. Aussi, dès l'origine, la guerre hungaro-turque est-elle une croisade et non pas une simple lutte de nation à nation.

De part et d'autre on combat au nom de Dieu. Avant la bataille on implore l'appui du Très-Haut, ici par des ablutions et des prières publiques, là par des messes et des communions générales (1). Au milieu de la mêlée deux noms ennemis se croisent avec le fer. — Allah! crient les uns. — Jésus! crient les autres. — Et l'on se bat et l'on s'égorge, toujours pour la plus grande gloire du Tout-Puissant, toujours pour gagner la béatitude éternelle ou les inénarrables voluptés des célestes paradis.

Une guerre, aussi essentiellement religieuse, doit être horriblement acharnée et féroce. Elle l'est en effet. Pillage, dévastation, incendie, massacres, mutilations, violences, rien n'y manque. Toutes les atrocités militaires s'y entassent et en font un tableau si sombre et si terrible que l'homme moderne, pacifique quoiqu'il fasse encore la guerre, recule d'épouvante quand il ose en considérer en face la sanglante réalité.

(1) On en verra plusieurs exemples dans la seconde partie de ce livre, *Jean de Hunyad*.

Et cependant, éclairés par ces lueurs rougeâtres, les combattants sont si hauts et si forts, les scènes sont si grandioses et si épiques, les épisodes sont parfois si touchants, si humains, que, sans y prendre garde, on arrive à dominer la répulsion première, on s'habitue presque à l'effroyable boucherie, et l'on admire les lions, et l'on s'enthousiasme pour la sublime horreur de leurs carnages. C'est qu'en effet, si l'on jette un regard autour de soi, si l'on peut apercevoir la mesquine et lâche petitesse des nains d'aujourd'hui, accroupis à terre, rampant dans la boue des intérêts et qui ne savent même pas vivre, ne leur préfère-t-on point les géants d'autrefois, sanguinaires anthropophages, si vous voulez, mais aussi colosses par la pesanteur du bras, par la largeur du cœur; hommes de courage qui pour leur foi, c'est-à-dire pour une idée, savaient tuer et surtout savaient mourir? Oui, malgré leur férocité, ils étaient bien réellement grands, ces barbares, et nous sommes encore bien petits auprès d'eux, nous, les civilisés, nous qui pouvions, qui devions être mille fois plus grands qu'eux, si nous avions su transporter et utiliser dans la vie pacifique de la cité les élans robustes qu'ils dépensaient et exagéraient sur leurs immenses champs de bataille. Trop de vigueur rend cruel; trop de douceur rend lâche. Tâchons d'unir l'antique vigueur à la douceur moderne, et alors nous serons en droit d'espérer le triomphe de la vérité, l'avénement de la justice, nous réussirons à nous préparer pour ici-bas le bonheur que nos pères se préparaient pour là-haut.

Les guerres des Hongrois contre les Turcs ont une physionomie toute particulière. Quoiqu'elles aient lieu en Europe, elles apparaissent empreintes d'une couleur asiatique très-prononcée.

Les musulmans ont un avantage : le nombre. Les chrétiens jouissent également d'une supériorité : la perfection

des armes. Chez les uns comme chez les autres, peu ou point de tactique; extrême vaillance. Leurs chefs ne sont point d'habiles généraux, froids calculateurs : ils excitent leurs compagnons par des harangues brusques et brèves; ils les enflamment en se ruant avec eux au plus fort de la mêlée, en se montrant toujours les plus braves. Qu'un soldat sorte des rangs, provoque un combat singulier, il ne se retire jamais sans qu'un soldat ennemi n'ait relevé son défi.

Rarement il est fait usage de l'artillerie. Les fantassins sont relégués au second plan. La cavalerie joue le premier rôle. C'est elle qui entame et le plus souvent décide. Aussi les combats n'offrent-ils point l'aspect ordinaire de bataillons s'avançant en ordre, s'attaquant à distance, puis s'approchant lentement et enfin prenant position ou reculant. Au contraire, ce sont d'inextricables mêlées, où les ennemis se dispersent les uns au milieu des autres, où chacun se bat pour son propre compte : des duels de cent mille couples, et non pas des batailles mathématiquement ordonnées.

Turcs et Hongrois luttent à armes égales : des flèches, des lances, principalement des sabres recourbés, des cimeterres. Les Magyars, qui endossaient l'armure pesante quand ils allaient guerroyer en Allemagne, revêtaient leurs costumes flottants, ne se couvraient que d'une légère cuirasse ou d'une chemise de mailles, ne se servaient que de leurs armes nationales quand ils entreprenaient une expédition contre les Ottomans (1). Les Osmanlis leur rendaient parfois leur chevaleresque politesse en n'utilisant que dans les cas extrêmes leurs formidables janissaires.

De part et d'autre on s'attaquait avec une incroyable furie. Les Hongrois ôtaient les éperons au cavalier qui portait l'étendard de la Vierge, patronne de la Hongrie, afin

(1) De Gérando, *La Transylvanie*, t. I, chap. x.

qu'il dût vaincre ou mourir. Néanmoins, quand la venue de la nuit interrompait la bataille, ou quand la mort avait décidé incontestablement de la victoire ou de la défaite, ceux-ci comme ceux-là fuyaient sans honte, bien décidés à revenir le lendemain, ou plus tard, achever le combat ou venger et réparer leurs pertes.

La fuite, à cette époque, n'est point un acte infamant, c'est une sorte d'habileté. Le hussard ou le spahis qui se confie à la vitesse de son cheval réapparaîtra bientôt pour prouver qu'il n'est point lâche.

Enfin, ce qui achève de peindre l'étrangeté orientale de cette lutte, c'est la conservation de deux coutumes scythiques qui se perpétuèrent en Hongrie jusque sous le règne de Mathias de Hunyad, sinon au delà.

Chaque fois que la rumeur publique annonçait l'arrivée d'une grande armée ottomane, on promenait dans tous les villages frontières un sabre teint de sang. Cela voulait dire que la patrie était en danger. Tous les hommes libres devaient immédiatement prendre les armes. Quiconque s'abstenait était noté d'infamie.

Souvent, après la victoire, les Magyars retournaient sur le champ de bataille et, au milieu des cadavres dont le sol était jonché, faisaient de copieux repas et exécutaient des danses guerrières. Ce n'était point une profanation, un sacrilége. Comme chez les Huns, comme chez tous les peuples primitifs, ces libations et ces réjouissances avaient un caractère religieux. On buvait, on chantait et l'on dansait en l'honneur de la mort !

§ VIII.

Les Magyars, qui s'étaient attribué le mandat de sauver la chrétienté, ne faillirent jamais à leur mission.

Ils n'attendirent point les Turcs. Les Turcs étaient encore loin des frontières hongroises quand ils se mesurèrent avec eux pour la première fois.

Dès 1173, deux seigneurs partent du village de Czege, en Transylvanie, atteignent Constantinople et mettent leurs sabres au service de l'empereur grec contre les Seldjoucides qui s'avançaient au cœur des provinces asiatiques de l'empire. Les deux chevaliers traversent ensuite l'Hellespont, rejoignent l'armée byzantine et se distinguent par tant de hauts faits qu'on les surnomme les « Hommes de fer. » De retour en Hongrie, ils gardent ce titre de gloire et le transmettent à leurs descendants. La famille VAS (fer) existe encore (1).

En l'année 1176, Béla III, imploré par Manuel Comnène, lui envoie un corps de troupes pour l'aider à résister aux attaques des sultans d'Iconium. Mal commandés par les généraux grecs, les Magyars furent défaits. Quelques-uns seulement eurent le bonheur de retourner au pays natal (2).

Un peu plus tard André II, commandant la cinquième croisade, remporta plusieurs avantages marqués sur les mêmes ennemis. Mais l'abandon des princes chrétiens, ses alliés, et les troubles qui éclatèrent en son absence, le contraignirent à regagner au plus tôt son royaume (3).

L'invasion mongole occupe la Hongrie durant la majeure partie des treizième et quatorzième siècles. A la même époque, et sous la même pression, l'empire seldjoucide s'écroule, et de ses débris naissent une foule de petites principautés indépendantes. Mais bientôt de nouveaux « blasphémateurs du nom de Jésus » surgissent du sein

(1) Voy. de Gérando, *La Transylvanie*, t. I, chap. x.
(2) Katona, *Hist. crit.*, t. IV, p. 257.
(3) Pray, *Annales*, P. I, p. 204-214.

de cet empire démembré. Les Turcs ottomans reprennent la tradition musulmane, déploient l'étendard du Prophète et recommencent la guerre sainte. Née en Bithynie, leur domination ne tarde pas à s'étendre sur toute l'Asie Mineure jusqu'à la mer Noire, jusqu'à la Méditerranée. Les voilà en face de l'Europe. Les Grecs leur en livrent l'entrée en les mêlant à leurs dissensions intestines. Dès lors ils n'en sortiront plus.

Le fils d'Orkhan, Soliman, s'est emparé de Gallipoli, dans la Chersonèse de Thrace. Amurath inaugure son règne en prenant Andrinople et Ancyre. Puis il étend ses conquêtes du côté de la Roumélie, pousse des détachements en Albanie, isole et entoure Constantinople. Les pauvres empereurs de Byzance, incapables de se défendre, se tournent vers l'Occident, supplient la papauté de vouloir bien appeler l'Europe à leur secours. La papauté y consent, mais à condition qu'ils renieront l'hérésie de Photius et se soumettront à l'Église romaine. Pendant que la réconciliation entre le schisme et l'orthodoxie est discutée et décrétée au concile de Lyon, jurée par Michel Paléologue, brisée par Andronique l'Ancien, « l'Ouvrier de Dieu » avance, avance toujours. Il a battu les Serbes sur les bords de la Maritza, à l'endroit appelé à cause de cette victoire « le champ de la défaite des Serviens » (1); il a conquis toute la Macédoine et s'est approché de Constantinople jusqu'à la distance de deux journées de marche.

Alors Urbain V et Grégoire XI, malgré la persistance des Byzantins à demeurer plongés dans l'hérésie, voyant que non-seulement il s'agit de la conservation de l'em-

(1) Hammer, *Hist. de l'emp. ottoman*, Liv. V. — Ici Hammer, d'ordinaire si exact, énonce un fait que contredisent tous les historiens hongrois et que nous n'avons point admis. Il dit que le roi Louis I assistait à cette bataille, et qu'il échappa si difficilement au désastre, qu'il fit élever à Mariazille une église en l'honneur de la Vierge, à laquelle il attribuait son salut.

pire grec, mais du salut de la chrétienté même, se décident à prêcher enfin la croisade. Leur appel est à peine entendu, point écouté. Les princes occidentaux sont tous plus ou moins occupés dans leurs propres États. Que leur importe l'Orient! L'Orient est si loin! Les papes se voient donc réduits à placer leur espoir dans les peuples qui se trouvent les plus rapprochés du théâtre de la lutte, les Serbes, les Valaques, les Hongrois. Ici même la papauté rencontre des difficultés, doit rompre des hésitations. Louis le Grand se laisse harceler longtemps. Occupé à la fois de trois royaumes, Naples, Hongrie, Pologne; en train de parachever la défaite des Tartares, encore errants sur les terres russes, il n'osait guère risquer une périlleuse aventure contre un ennemi qui, pour l'heure, ne menaçait point directement ses États. Néanmoins, en 1377, comprenant que tôt ou tard le Turc deviendrait un danger réel, il rassemble une armée, passe en Bulgarie et bat Radom, lieutenant d'Amurath. En souvenance de cet avantage, il fit élever dans ses terres de Styrie une chapelle dédiée à la mère de Jésus. Louis d'Anjou est le premier des rois magyars qui combattirent les Ottomans. Il n'entreprit contre eux que cette expédition (1).

Cependant les prédications de Grégoire XI avaient produit quelques résultats. A la voix du pontife, le tzar de Serbie, Lazar Brankovich, s'était mis à la tête d'une confédération de Serbes, de Bulgares, de Bosniaques, de Dalmates, auxquels s'étaient joints un grand nombre de Hongrois et de Roumains (2). L'armée chrétienne se mesura avec les infidèles non loin de Kossova—1389.—Après une lutte d'un acharnement inouï, elle fut taillée en pièces. Amurath ne jouit pas longtemps de son triomphe. Le soir même il fut

(1) Katona, *Hist. crit.*, t. X, p. 395.
(2) Hammer, l. c.

assassiné par le serbe Milosch Kobilovich qui, d'un coup de poignard, vengea sa patrie vaincue (1).

La mort d'Amurath n'empêcha point les Turcs de forcer la première barrière de l'Occident. Bajazet poursuivit son œuvre. Il acheva la conquête de la Thessalie, de la Thrace et de la Macédoine, anéantit la vaine résistance des populations slaves, força le prince de Valachie, Mirtsche, à se reconnaître son vassal et à lui payer tribut (2), bloqua Byzance et en même temps dirigea une armée, par delà la Bulgarie, la Serbie et la Bosnie, vers la Hongrie.

L'armée ottomane, partagée en deux divisions, franchit pour la première fois les frontières hongroises en 1392. Deux comtes magyars, Pierre Pereny et Jean de Maroth, rassemblèrent en toute hâte les jobbagions et les nobles de leurs comitats, se portèrent à sa rencontre et la contraignirent à battre en retraite (3).

§ IX.

En ce temps-là, Sigismond était roi de Hongrie. Aussi, brusquement attaqué par les Osmanlis, il envoya une ambassade à leur souverain pour lui demander en vertu de quel droit il s'était permis de soustraire à sa suzeraineté les peuples de Bulgarie, de Serbie et de Bosnie, que ses prédécesseurs avaient tenus pour vassaux et protégés; pourquoi en dernier lieu, sans cause définie et sans préalable déclaration de guerre, il avait osé faire violer par ses pachas le sacré territoire de la Sainte Couronne.

(1) Lisez le récit de cette bataille dans un livre nouveau, *Les Slaves du Sud ou le peuple slave avec les Croates et les Bulgares,* par MM. Jankovitch et Gronitch.

(2) C'est à partir de cette époque que la Valachie est inscrite comme tributaire sur les registres de la Porte.

(3) Hammer, Liv. VI.

Bajazet reçut les légats magyars dans une salle magnifique, ornée de trophées d'armes et de drapeaux enlevés aux chrétiens.

« Retournez vers votre maître, leur dit-il dédaigneu-« sement, et rappelez-lui que, comme vous l'avez vu de « vos propres yeux, j'ai sur ses terres un droit qui me « suffit. »

Et, en prononçant ces injurieuses paroles, du doigt il désigna les boucliers, les armures, les sabres, les lances, les épées, les arcs et les flèches qui tapissaient les murailles. Les ambassadeurs ne purent lui arracher une autre réponse et furent congédiés (1).

Sigismond appela les Hongrois aux armes et les mena contre les Turcs. La campagne de 1393 lui fut favorable. Il força Bajazet à battre en retraite, après un siége pénible, s'empara de Petit-Nicopolis et chassa les Ottomans de presque toute la Valachie (2). Une nouvelle ambassade fut envoyée au sultan. Quoique vaincu, celui-ci ne voulut entendre parler ni de paix ni de trêve.

Alors, désireux de tenter une campagne décisive, le roi de Hongrie s'adressa au souverain pontife. Grégoire XI s'empressa de faire prêcher la croisade en France, en Italie, en Allemagne. Sigismond lui-même dépêcha des ambassadeurs et des lettres à tous les princes de l'Europe. Tant d'efforts ne furent point vainement dépensés. La France, l'Italie, l'Allemagne se firent représenter dans l'armée hongroise par la fleur de leur noblesse. Cent mille chrétiens se trouvèrent réunis sous le commandement du roi Sigismond.

Le 22 septembre 1396, ils vinrent se heurter contre les masses ottomanes. Le choc fut terrible. Malgré l'extrême vaillance des croisés, ils furent vaincus. Les

(1) Thuroczi, P. IV, cap. VIII.
(2) Pray, P. II, p. 153-91.

« fidèles croyants, » enivrés par une victoire péniblement acquise, massacrèrent un nombre énorme de chrétiens. Sigismond fut sauvé à grand'peine. Arraché du milieu des combattants, il atteignit la flotte des croisés, mouillée à l'embouchure du Danube, et parvint à regagner ses États par Constantinople, Rhodes et la Dalmatie (1).

La défaite de Nicopolis livrait l'empire grec aux Osmanlis.

« Bientôt, disait Bajazet, je ferai manger l'avoine « à mon cheval sur le maître-autel de Saint-Pierre, à « Rome (2) ! »

Mais tout à coup survient cette nouvelle : Timour le Boiteux, rêvant, comme Témoudjyn, la conquête universelle, s'est rué sur l'Asie occidentale. En toute hâte Bajazet traverse l'Hellespont, s'élance au-devant des Mongols, est vaincu à Angora — 1402. — L'empire des Osmanlis n'est plus.

Trois ans après Timour-Lenk meurt. Les Mongols se retirent. La domination ottomane est reconstituée par Mahomet I.

Il y a là une quinzaine d'années dont l'Europe chrétienne eût certainement pu profiter. Ne lui eût-il pas été très-facile alors de rejeter le Turc sur l'autre rive de la mer Noire ? Et si au moins elle s'était préparée à lui opposer pour l'avenir une formidable résistance?

L'Europe ne songea même pas à utiliser un temps aussi précieux. Divisée déjà en deux communions, la chrétienté se subdivisa en trois pontificats, qui s'injuriaient et s'excommuniaient l'un l'autre à tour de rôle. Bien plus, au moment même où le catholicisme s'efforçait de refaire son unité, il fallut que l'orthodoxie vînt encore lui créer de nouveaux embarras.

(1) Pray, P. II, p. 196, 197.
(2) Daru, *Hist. de Venise,* t. II, p. 103.

Le concile réformateur de Constance livre aux flammes du bûcher deux saints hommes, Jean Huss et Jérôme de Prague, croyant avec leurs corps brûler leur incombustible pensée. Qu'arrive-t-il ? Les prophètes sont morts, l'idée se fait glaive. Le sang des martyrs crie vengeance. La Bohême se lève en masse. Pour écraser les premiers défenseurs de la liberté de conscience, on lance sur eux les forces combinées de l'Allemagne et de la Hongrie. L'Allemagne et la Hongrie ne viennent pas à bout des hussites. Les années se passent. Les ressources s'usent. Les armées s'anéantissent. La chrétienté s'affaiblit, se ruine, se livre de ses propres mains.

Et cependant les Ottomans réparent le désastre de 1402, reprennent l'offensive, relèvent l'étendard du Prophète, avancent toujours.

Si les adorateurs d'Allah ont jeté aux quatre vents du ciel l'empire des Paléologues, si le croissant de Mahomet a brillé sur le dôme de Sainte-Sophie à la place de la croix de Jésus-Christ, à qui la faute ?

Il le fallait.

Redevenu maître de toutes les possessions de son père Bajazet, Mahomet I se tourne aussitôt contre les chrétiens du nord. Il impose la paix à Mirtsche, qui s'était révolté, établit une ligne de fortifications sur le Danube, envahit la Bosnie, la Hongrie, la Styrie. Souvent vainqueur, plus d'une fois aussi il fut repoussé et vaincu. Le 4 octobre 1419, Sigismond en personne battit les Turcs entre Nicopoli et Nissa.

Pendant les premières années du règne d'Amurath II la guerre continue, mais plus mollement. L'empereur d'Allemagne, occupé de la guerre de Bohême, et le sultan des Turcs, menacé par des séditions, s'accordent mutuellement de petites trêves, tour à tour rompues et renouvelées.

Néanmoins les Osmanlis achèvent de ruiner l'empire grec, pièce par pièce, et en même temps se fraient un chemin vers l'Europe centrale en s'assurant des deux rives du Danube depuis son embouchure jusqu'aux frontières hongroises, jusque vers Belgrade.

Donc, la Hongrie est devenue l'unique boulevard de l'Europe. Les Turcs campent à côté d'elle. Sans cesse ils se précipitent sur son territoire. Ils l'envahissent presque annuellement.

Dès lors la Hongrie s'acquitte de sa mission. Quelquefois aidée par les autres nations, mais jamais d'une manière assez complète, partant efficace; le plus souvent abandonnée de tous, malgré les promesses et les assurances de la cour de Rome aux abois; pendant un siècle et demi, elle va représenter la chrétienté militante, préserver le monde de la barbarie musulmane, et conséquemment assurer l'avenir.

Pour elle qu'en résultera-t-il ?

Affaiblie par des luttes perpétuelles, perdant son sang goutte à goutte, elle tombera épuisée sur le champ de Mohács.

Et quand, le lendemain, elle voudra se redresser et revivre, elle ne le pourra pas. Son passé aura été détruit. Villes et hommes, tout ce qui faisait sa force aura disparu. La pauvre victime devra renoncer presque à son indépendance, s'endormir sous l'aile protectrice de l'aigle habsbourgeoise; attendre, attendre, attendre que l'Europe, se rappelant enfin combien elle lui doit, daigne l'aider à redevenir libre, grande et glorieuse, — c'est-à-dire d'être encore en état de lui servir de rempart, de se sacrifier pour pour elle et de la sauver du barbare, comme autrefois.

*
* *

La guerre des Hongrois contre les Turcs est une épopée écrite à coups de sabre.

Du milieu de cette épopée un héros se dresse :

Hunyadi János, Jean de Hunyad.

La France connaît à peine son nom. Elle ignore sa vie. Nous allons la lui raconter.

Hunyadi représente la Hongrie combattant les Osmanlis, comme Jehanne la Pucelle représente notre France chassant les Anglais.

Catholique fervent, Jean de Hunyad est grand par la foi.

Soldat et général, il est grand par le courage et par le dévouement.

Pur en tant qu'homme privé, il reste pur quand il devient homme politique : il est grand par le patriotisme et par la probité.

Sa vie est un enseignement.

Sainte légende du peuple hongrois, nous l'offrons au peuple de France,

Afin que les deux frères se reconnaissent, se comprennent, s'aiment et se soutiennent.

JEAN DE HUNYAD

1387-1456

Ὧν τὰς δόξας ζηλοῖς, μιμοῦ τὰς πράξεις.

ISOCRATE.

S'il n'est pas question d'être un Caton ni un Régulus, chacun pourtant doit aimer son pays, tenir sa foi, même aux dépens de sa vie.

J. J. ROUSSEAU.

PREMIÈRE PARTIE

LES DEUX JEAN DE HUNYAD

1387-1440

I.

Parmi les grands hommes, les plus grands ne sont pas ceux qui, nés sur le trône, élevés dans les palais ou fils de pères déjà illustres, parviennent à la gloire sans trop d'efforts, et pour ainsi dire naturellement. Les plus grands sont ceux qui, partis d'en bas, de la foule, doués de courage et de persistance, à force de travail, de volonté et de vertu, pénètrent lentement au travers des couches supérieures, gravissent douloureusement l'échelle sociale degré par degré, et tout à coup resplendissent au sommet, aussi lumineux, aussi incontestables que le soleil. Les premiers étonnent quelquefois; les seconds éblouissent.

Jean de Hunyad appartient à cette classe des majestés sublimes auxquelles échoit l'honneur de s'être créées elles-mêmes.

Pauvre de passé, il s'élance dans le présent et conquiert l'avenir. D'où vient-il? On l'ignore. Et cependant, lorsqu'il faut à la patrie troublée un citoyen au cœur probe qui apaise les dissensions, comprime la guerre civile et rétablisse la paix intérieure; lorsqu'il faut à la civilisation menacée un défenseur vaillant, énergique, dévoué, sûr, qui la garde contre la barbarie victorieuse, qui sache lutter toujours et malgré tout, et qui s'oblige à triompher quand même; à qui sera offerte, à qui sera confiée la double mission? A lui, à l'inconnu, à Hunyadi. On ne l'aurait pas choisi, qu'il eût dû s'imposer. L'œuvre était sienne. Il était venu au monde pour l'entreprendre et la parfaire.

L'Europe occidentale s'est montrée injuste et oublieuse envers son sauveur. Elle lui doit encore une réparation.

Que disent nos historiens de Jean de Hunyad? Quelques mots à peine, un peu de vérités, beaucoup d'erreurs, et puis rien. Ils l'ont rencontré à Varna. Ils l'ont revu à Belgrade. Ils ne l'ont point cherché ailleurs.

La Hongrie, au contraire, qui put le voir de près, qui le comprit et l'admira, la Hongrie s'est souvenue, se souvient de lui. Elle a conservé pieusement sa mémoire au fond de son cœur maternel; elle a inscrit son nom immaculé sur la page la plus brillante de sa légende nationale.

Individualité puissante et large, Jean de Hunyad nous apparaît comme l'incarnation d'une pensée, le type idéal d'une nation, un symbole. Chrétien du quinzième siècle, il résume la chrétienté militante. Hongrois, il résume la Hongrie. Homme, il est beau et fort, même isolé de son siècle, même en dehors de son mandat humanitaire. Hunyadi est à la fois un saint et un héros. Hunyadi est la Hongrie faite homme.

II.

Prise dans son ensemble, la vie de Jean de Hunyad présente quatre phases distinctes. Hunyadi naît, tente ses premières armes. Il s'affirme, se distingue, se pose. Il arrive au pouvoir, accomplit son mandat. Il descend du pouvoir, parachève son œuvre et meurt.

Mélange de défaites, de victoires, de sympathies, de trahisons, de joies et de larmes, ayant pour base et pour liaison le dévouement, pour logique le sacrifice, cette existence tourmentée de vicissitudes débute dans le néant. Où et quand naquit Hunyadi ? Etait-il Magyar ? Comment son père se nommait-il ? En quel lieu et sous quel chef se fit son éducation militaire ?

A ces questions, l'histoire n'a répondu longtemps que par des hypothèses plus ou moins acceptables. Mais le peuple hongrois, qui voulait attribuer à son héros une illustre origine, a dédaigné les suppositions savantes qui ne prouvaient rien, et s'en est tenu jusqu'à ce jour à la romanesque tradition que voici :

III.

En l'an du Seigneur treize cent quatre-vingt-treizième (1), le très-catholique Sigismond résolut d'aller combattre les blasphémateurs du nom de Jésus. Il rassembla les plus vaillants chevaliers de la nation hongroise et les conduisit, par la Hongrie inférieure, vers les terres serbes et roumaines que ravageaient alors les Osmanlis, les enfants du Prophète.

(1) Cette date est vraie pour l'expédition en Valachie, fausse pour la naissance de Hunyadi. Hammer, *Empire ottoman,* Liv. VI, d'après Engel, *Hist. de Valachie* et *Hist. de Hongrie.*

Arrivé aux frontières de son royaume apostolique, Sigismond fit dresser ses tentes sur la rive danubienne, à l'extrémité de la Transylvanie. Il voulait, avant d'entamer l'expédition sainte, accorder à ses troupes quelques jours de repos, afin qu'elles réparassent les fatigues d'une marche rapide et fussent prêtes au rude labeur de la guerre future.

Cependant le roi sortit un matin du camp pour explorer les environs. Il rencontra une gentille demoiselle qui s'appelait Élisabeth Morsinai et qui était fille d'un boyard valaque. Sigismond lui sourit. Elle était jeune, belle, et vierge. Sigismond en devint éperdument amoureux. L'enfant, simple et faible, ne put résister aux pressantes galanteries du souverain. L'éclat de la couronne, les doux propos et les baisers la séduisirent. Elle aima et se donna.

Peu de temps après, l'armée hongroise dut quitter le sol magyar et marcher à la rencontre de l'ennemi. L'heureux amant, bien à regret sans doute, s'arracha des bras de sa jolie maîtresse. Il partit, lui prêchant la consolation d'un retour prochain, lui jurant l'éternelle souvenance.

Plusieurs mois s'écoulèrent. Sigismond revint. Il avait vaincu les infidèles. Les splendeurs du triomphe le rendaient plus aimable que jamais. Elisabeth se présenta devant lui toute fière et lui annonça qu'elle était enceinte. Ivre de joie et d'amour, le roi promit de combler de biens et d'honneurs celui ou celle qui naîtrait. Puis, en témoignage de sa promesse, il remit à la jeune fille un brillant anneau d'or, à l'aide duquel elle pourrait partout et toujours pénétrer jusqu'à lui. Ensuite il regagna sa capitale.

Le père d'Élisabeth, qui peut-être ne se fiait que médiocrement à la sincérité des séducteurs couronnés, la maria bientôt à un boyard valaque. Celui-ci emmena sa femme dans son pays. Là elle accoucha d'un fils qu'elle appela Jean.

Les hasards de la guerre turque amenèrent Sigismond en Valachie. A cette nouvelle, Elisabeth passa l'anneau autour de son doigt, prit l'enfant dans ses bras et se présenta. Le roi l'accueillit avec une extrême amitié. Il caressa joyeusement le petit garçon, renouvela ses promesses et engagea la mère à venir en son palais de Bude.

Son mari étant mort, Élisabeth Morsinai se rappela l'invitation royale. Elle pria son frère de l'accompagner. Le frère hésita, refusa d'abord ; mais les larmes de sa sœur lui arrachèrent son assentiment. Il partit avec elle.

Un jour, les voyageurs s'étaient arrêtés sur les bords d'un étang : la mère lavait du linge ; le frère se promenait dans le voisinage ; l'enfant, étendu sur l'herbe, jouait avec l'anneau d'or. Tout à coup un corbeau s'abat à côté de lui, saisit l'anneau et va se percher sur une branche. Les cris du fils attirent l'attention de la mère. Elle se retourne et voit. Plus de bague ! plus de talisman ! La jeune femme pleurait et se désespérait. Le frère survient. Il tire une flèche de son carquois, bande son arc et vise. L'oiseau reste sur la branche, moqueur, tenant toujours l'anneau d'or dans son bec. L'archer risque une seconde épreuve. Le corbeau tombe. La bague est reconquise.

Enfin Élisabeth arrive à Bude. A la porte du palais, elle présente l'anneau. Les gardes la laissent passer. La voici devant Sigismond. Le roi la reconnaît, la comble de présents et l'établit à Pesth. Tous les jours il faisait venir l'enfant, le couvrait de caresses et jouait avec lui.

Par malheur, les grands intérêts de l'État arrachèrent trop vite Sigismond aux douces folies de la paternité. Contraint de quitter sa capitale, d'abandonner sa maîtresse et son fils, et ne sachant point quand il lui serait permis de les revoir, il voulut assurer leur sort. Par « lettres royales, » il dota Jean du domaine et du nom de Hunyad, avec soixante villages, lui accorda pour armes de noblesse un

corbeau portant en son bec un anneau d'or, et, sous la tutelle de sa mère, le renvoya en Transylvanie, dans les propriétés dont il avait daigné lui faire donation (1).

IV.

Cette légende, où le surnom et les armes de Jean de Hunyad se trouvent expliqués, suffit amplement au peuple de Hongrie (2).

Nombre d'historiens, et parmi eux de très-savants, la répètent, et renonçant à courir après une réalité par trop insaisissable, en admettent, sinon la lettre, au moins l'esprit (3). Il en est même qui, pleins de confiance, vont jusqu'à préciser une date, et presque le lieu où le fait se produisit (4).

Serait-il donc vrai que Hunyadi, le héros probe, aurait eu pour père Sigismond de Brandebourg, l'empereur parjure? Cela répugne à penser ; par conséquent cela ne doit pas être.

Le premier auteur qui ait enregistré ladite tradition, Bonfinio d'Ascoli, déclare, en la racontant, que c'est une fable inadmissible ; les doctes compilateurs Pray et Katona, relevant tout ce qui a été écrit avant eux sur ce sujet, la

(1) Bonfinii, dec. III, Liv. IX. p. 519.—De Gérando, *La Transylvanie,* t. I, p. 371-374.

(2) Cette légende n'est pas la seule. Il s'en est conservé bien d'autres parmi les Serbes et les Roumains. En voici une, prise au hasard entre toutes, et qui démontre assez combien les peuples du Danube tiennent à s'attribuer le héros qui les sauva du Turc. Aujourd'hui encore, on raconte en Serbie qu'un prince du pays s'en alla un jour visiter le roi Sigismond. Le souverain hongrois, pour fêter son hôte, lui fit don d'une des plus belles dames de la cour, et celle-ci, neuf mois après le départ de son heureux amant, mit au monde un gros garçon, qui plus tard s'appela Jean de Hunyad.

(3) Michel Neander, Jacques Weingartner, Slansky, etc., ap. Pray. *Annales regum,* P. III, p. 185-186. — Gaspar Heltai, *Chronicon Hung.,* p. 80. — Joachim Curei, *Ann. Silesiæ,* p. 135, — Palma, *Notitia Hung.*, P. II, p. 80, etc.

(4) Hammer et Engel. l. c.

discutent et nécessairement la nient (1). Néanmoins, si d'un côté ils apportent la lumière, de l'autre ils perpétuent l'ombre : les hypothèses nouvelles qu'ils accueillent ou émettent ne sont ni plus claires ni plus recevables que celles qu'ils ont renversées. Mieux vaut encore la légende.

Un savant illustre, président de l'académie hongroise, le comte Joseph Teleki, en son bel ouvrage sur « Époque hunyadienne, » dont une mort prématurée vient de suspendre la publication, a détruit enfin cette légende avec deux arguments qui nous semblent sans réplique (2). D'abord, si Sigismond avait été le père de Jean de Hunyad, n'aurait-il pas donné des biens immenses à son bâtard reconnu et aimé ? Or, il appert, par des documents authentiques, que Hunyadi, à la mort de l'empereur-roi, ne possédait que des propriétés fort médiocres, et qu'il ne fut même richement doté et élevé au rang de baron que sous Albert. En outre, quand Mathias I fut élu roi de Hongrie, n'eût-il pas puissamment étayé sa légitimité, que contestaient Frédéric III et les magnats rebelles, s'il s'était déclaré le descendant de Sigismond de Brandebourg ? Certes, et s'il ne chercha point à se rattacher par le sang à l'un de ses prédécesseurs, c'est que cela n'était ni vrai ni possible. Au quinzième siècle, en effet, la bâtardise était acceptée à titre de droit. La plupart des princes italiens de cette époque étaient des bâtards hautement avoués.

Cherchons donc la filiation de notre héros en dehors de cette souche germanique, royale, impériale et souillée.

Bonfinio, qui vécut à la cour de Mathias, déclare que Jean de Hunyad naquit d'un père valaque, Buth ou Butho, et d'une mère grecque, Élisabeth Morsinai. S'il fallait en croire ce Tite-Live de la Hongrie, Élisabeth descendrait des

(1) Pray, l. c. — Katona, *Histor. crit. reg.*, t. XIII, p. 1109 et seq.; t. XIV, p. 1.

(2) Teleki József, *Hunyadiák Kora Magyarországon,* t. I, p. 32.

empereurs d'Orient, peut-être même de Théodose, en ligne plus ou moins directe, et le surnom que portait la famille, « Corvin, » attesterait son rapport avec la race romaine des Corvini (1). A première vue, cette généalogie ressemble fort à une flatterie de courtisan maladroit, et l'on se sent peu porté à la prendre en considération. Cependant plusieurs auteurs l'ont à peu près adoptée comme sérieuse en établissant que Jean Hunyadi provint du mariage de Butho, prince de Valachie, avec Élisabeth Paléologue (2). Sans trop de mauvaise volonté, on pourrait aisément remonter des Paléologues aux Constantins, passer de Byzance à Rome et arriver à la maison latine des anciens Corvins.

Une telle hypothèse est facile à ruiner. Comment un prince, si même on veut admettre ce titre, comment un pauvre petit prince, qui n'était pas même le souverain, le vajvode d'un pays microscopique, la Valachie, eût-il pu, au quatorzième siècle, être admis à l'insigne honneur de féconder le sang impérial (3)? D'autre part, cette appellation « Corvin, » appliquée par certains chroniqueurs à Jean de Hunyad, et la présence incontestable, il est vrai, d'un corbeau dans son blason, sont-ce là des preuves?

Il y avait autrefois en Pologne une famille Korwin (4), et il y a encore aujourd'hui en Allemagne des maisons qui possèdent des armes identiques à celles des Hunyadi d'autrefois (5). Bien plus, il appert de documents publics et privés, de diplômes et de lettres, que Jean ne se nomma jamais lui-même « Corvin » (6). Il faut donc laisser à Bon-

(1) Bonfinii, dec. III, Liv. III et Liv. IV, p. 423.

(2) Johann. Ludwig. Konig. Ritters, Lusius, Hening, ap. Pray, P. III, 185, et 186.

(3) Pray, l. c.

(4) Katona, *Hist.* t. XIV, p. 1 et seq. A ce propos, le savant compilateur enregistre l'opinion de Cornidésius, qui tiendrait à donner à la famille des Hunyadi une origine polonaise.

(5) Teleki, t. I, p. 27.

(6) Teleki, t. I, p. 38,

finio la responsabilité de sa flatteuse allégation et la rejeter purement et simplement.

Hunyadi n'est pas plus le descendant de Théodose et des Corvini, que le bâtard de Sigismond.

Thuróczi, qui connut Jean de Hunyad, le fait naître d'une race noble et illustre de la nation « transalpine » (1). Dlugoss est aussi vague quant au pays, mais il constate l'obscurité des ancêtres de Hunyadi (2). Nicolas Oláh confirme Thuróczi et prétend lier la famille hunyadienne aux vajvodes de Valachie (3). Fessler, le patriotique narrateur des « Anciens temps de la Hongrie, » affirme, sans doute d'après les autorités qui précèdent, que Jean appartenait à une maison valaque, ancienne mais appauvrie (4).

V.

Cependant, de tout ce qui précède, il semble résulter au moins ceci : les Hunyadi seraient les descendants d'une race très-médiocre, et Jean doit être considéré comme Valaque au moins d'origine, sinon de naissance. Telle est en effet l'opinion jusqu'à ce jour la plus accréditée. Mais de nouveaux documents, récemment découverts et laborieusement étudiés par le comte Teleki, viennent détruire les idées admises, et, grâce à eux, nous pouvons rendre à la Hongrie l'honneur d'avoir enfanté le héros dont elle se glorifie.

Nous l'avons dit, on appelle généralement le père de Jean de Hunyad, Buth, Butho ou Buthi, et sa mère, Élisabeth Morsinai. Les Morsinai, donc le nom est évidemment magyar, se rencontrent dans plusieurs pièces authentiques, et

(1) Thuroczi, *Chron.*, P. IV, cap. xxx.
(2) Dlugossi, *Historia Poloniæ*, Lib. XII.
(3) Nic. Oláh. *Hungaria*, cap. xii.
(4) Fessler, *Mathias Corvinus*, t. I, p. 15.

on les retrouve encore au seizième siècle alliés à de puissantes maisons hongroises d'une antiquité incontestée (1). Buthi, au contraire, et l'autre dénomination Vuk ou Voyk, qui plus d'une fois lui est préposée, semblent être valaques à cause de leur consonnance. Mais il y eut jadis plusieurs personnages de race magyare indubitable, et qui néanmoins portaient ces deux noms, ou l'un ou l'autre. Par exemple, saint Étienne, avant d'être baptisé, ne se nommait-il pas Vaïk ou Voyk? Au reste, Vuk et Buthi ne servent jamais seuls à spécifier un individu ; ils sont toujours accompagnés d'une autre dénomination. On peut donc les considérer comme de simples prénoms, et leur forme alors sera roumaine, allemande ou turque, sans rien prouver relativement à l'origine du personnage ainsi désigné.

A Vuk Buthi se trouve apposé, dans plusieurs actes anciens, Oláh, c'est-à-dire Valaque (2). Jean et son père sont appelés indistinctement ainsi. Ne serait-ce point parce que leur famille était en général considérée comme originaire de Valachie ? Il y a en Hongrie même, comme dans tous les pays du monde, des familles qui, sans être étrangères, portent le nom d'un peuple dont leurs ancêtres n'ont jamais fait partie. Vuk, Buthi et Oláh pourraient donc être acceptés pour le père de Jean de Hunyad, et même pour notre héros, sans néanmoins qu'il en fût permis de conclure que l'un et l'autre ne seraient pas Hongrois (3).

Le véritable nom propre du père du Gouverneur se retrouve dans des diplômes officiels. Wladislas II, roi de Pologne et de Hongrie, l'appelle Wayk « de Hunyad » (4). Ce dernier titre proviendrait-il uniquement de la donation du

(1) Teleki, t. I, p. 43.

(2) Thuroczi n'appelle jamais les Valaques *Valachi;* il les appelle presque toujours *Olahi.*

(3) Teleki, t. I, p. 51-56.

(4) Ex *litteris* Uladislai Budæ datis in vigilia festi beati Laurencij, anno 1440-mo. *Pièces justificatives,* à la fin du volume.

domaine de Hunyad, en Transylvanie, faite à Wayk par Sigismond? Non, car dans les « lettres royales » qui confèrent cette propriété, Sigismond emploie l'expression : NOVA DONATIO (1). Ceci implique une possession antérieure, renouvelée peut-être après contestation, et partant l'existence d'une maison hunyadienne, dont le donataire ne serait que le descendant et le représentant.

Rien n'est plus probable, plus sûr, puisqu'il a été constaté, d'après des diplômes authentiques, qu'il y avait, dès le commencement du quatorzième siècle, des nobles nommés Hunyadi (2).

Néanmoins il a été impossible d'établir sûrement quel rang les Hunyadi occupaient dans la hiérarchie féodale hongroise. Sans doute ce rang était peu élevé. Wayk ne devint jamais magnat ou baron. Il fut pourtant chevalier de la cour, « MILES AULICUS », et pour que cette dignité honorifique lui fût décernée, il lui fallait ne pas être complétement obscur. Ce qui confirme encore qu'il devait avoir une certaine valeur aristocratique, c'est qu'il put marier son fils Jean, jeune et presque inconnu alors, à Élisabeth, fille de Szilágyi, dont la maison était puissante, riche et très-anciennement illustre (3).

Quoi qu'il en soit, grâce à tous ces arguments, le fait le plus grave nous semble suffisamment établi : les ancêtres de Jean de Hunyad étaient Magyars.

VI.

Autre question : Jean est-il né en Valachie?

Georges Pray répond que vraisemblablement Hunyadi

(1) Ex *litteris* Sigismundi, anno 1409-modatis, ap. Feher, *Col. diplomatic. Hungariæ*, t. X, p. 493.

(2) Teleki, t. I, p. 46-50.

(3) Teleki, t. I, p. 26 et 27.

naquit en Transylvanie (1). Le comte Teleki partage son opinion, sans toutefois se prononcer d'une manière aussi absolue. Les deux auteurs basent leur discussion sur une erreur géographique, possible, probable, presque sûre, mais dont le vague laisse encore une petite place au doute.

Aujourd'hui même il est des écrivains qui appellent sans difficulté Valaques tous les Hongrois transylvains, parce qu'il y a beaucoup de Valaques de Transylvanie. La province qui en contient le plus est peut-être le comitat de Hunyad. Mais au milieu de ces Roumains vivaient jadis et vivent encore des familles magyares dont l'arbre généalogique remonte jusqu'à la conquête (2). Si donc à cette heure cette confusion se produit, elle devait se produire bien davantage au quinzième siècle, alors que la géographie était si peu connue et si fautive.

Æneas Sylvius, le fameux érudit, ignorait que la Transylvanie fût habitée non-seulement par des Roumains — « Gèthes, » — mais aussi par des Saxons, des Sicules et des Magyars. Il poussait sur ce point l'ignorance jusqu'à identifier les Transylvains pris en masse avec les Valaques de la Valachie (3). Or, Piccolomini est un de ceux qui mirent en avant la naissance et l'origine valaques de Jean de Hunyad. Il est donc permis de supposer que les autres chroniqueurs ont pu se tromper comme lui, et pour la même cause. Et dans ce cas, sans infirmer leur allégation presque unanime, ne devrait-on pas croire que la famille des Hunyadi fût transylvaine, d'autant plus qu'il est acquis que Vuk Buthi a passé la majeure partie de son existence en Transylvanie?

Malgré l'affirmation de Georges Pray, le comte Teleki n'ose point se décider. Il constate un voyage de Wayk en

(1) Pray, *Annales,* P. III, p. 186.
(2) Teleki, t. I, p. 45, 46.
(3) « Gethæ, qnos partim Valachos, partim Transylvanos vocant. » [Æneas Sylvius, in *Cod. diplomatic.,* t. II, p. 38.]

Valachie, et partant la possibilité de la naissance de Hunyadi en dehors des limites du royaume hongrois. Mais, à notre sens, cette distinction, qu'il n'est guère utile de repousser, n'a qu'une bien minime importance. Vraie, cela n'enlèverait point à la Hongrie l'honneur d'avoir donné le jour à Jean de Hunyad, celui-ci n'étant né sur les terres roumaines qu'après avoir peut-être été engendré sur le sol hongrois, et ne tenant à la patrie valaque par aucun lien, si ce n'est par le hasard de l'accouchement de sa mère.

D'après ce qui vient d'être dit, on comprend combien il serait difficile de déterminer la ville, le village, le bourg, le château où notre héros vint au monde. Cependant quelques auteurs en font mention. Chalcondyle, par exemple, dit que Hunyadi naquit dans le château de son père (1), à Hunyad, par conséquent. Wrancsics nomme Hátszeg, hameau situé non loin de cette ville (2). Suivant Bonfinio et ceux qui ont répété son dire, ce serait « Hollós, » Corvin, d'où il aurait tiré un de ses noms (3). Hollós n'existe pas dans le comitat de Hunyad. En deçà et au delà nous ne l'avons pu découvrir.

La majorité des historiens évite cette nouvelle indécision en ne précisant pas. Faute de renseignements assez certains, imitons-les.

VII.

Fils de Vuk Buthi de Hunyad et d'Élisabeth Morsinai, Hunyadi János, issu de parents magyars, de race assez ancienne mais appauvrie, naquit probablement en Transylvanie et dans le comitat paternel, peut-être néanmoins

(1) Ap. Stritteri, *Scriptores Byzant.,* t. II, p. 106.

(2) Ap. Kovachich, *Scriptores rer. Hung. minores,* t. II, p. 101.

(3) Bonfinii, decad. III et IV, l. c. — Palma, *Notitia,* P. II, 318, et les auteurs cités par Chaufepié, *Supplément au Dictionnaire de Bayle*, article *Huniade Corvin.*

dans un village valaque inconnu, vers l'année 1387 (1). Il eut trois sœurs qui vécurent on ne sait combien de temps sans laisser aucune trace historique, et un frère cadet, nommé aussi Jean, qui partagea ses destinées jusqu'en 1440 ou 1442 (2).

Les deux Jean passèrent paisiblement leur enfance à la maison natale. Leur instruction dut n'être que très-élémentaire, car l'aîné ne savait pas le latin, la langue la plus répandue, la langue des affaires au quinzième siècle (3). Mais leur éducation fut sans doute excellente et patriotique, car l'un et l'autre prouvèrent plus tard qu'ils avaient été créés hommes et Magyars.

János le Grand, celui qui devint Gouverneur, vice-roi de Hongrie, manifesta dès l'âge le plus tendre les nobles qualités qui lui conquirent une fortune si brillante, une gloire méritée. Enfant, il était sérieux et grave comme un adulte; adolescent, il ne consuma point dans de fatales débauches sa santé physique et son énergie morale. Fortifié par une pureté de mœurs irréprochable, il habitua son corps aux travaux les plus rudes; il s'adonna aux exercices militaires, vers lesquels les ardeurs de sa nature le portaient de préférence (4).

De bonne heure il devint soldat C'était à cette époque le métier de tout homme libre, et c'était le sien à lui plus qu'à tout autre. « Né, dit Thuróczi, pour les exploits mili-

(1) « Jam supra sexaginta numeramus annos quibus pene continuis, furiam illam facemque bellorum sustulimus..... » Ex *epistola Johannis ad Nicolaum papam,* die XVII septembr., anno MCCCCXLVIII. — Ex *epistolis Hunyadi.* Johann. de Zrenda, ap. Schwandtner. — Pray énonce une autre date, 1368, laquelle, on le voit, est inadmissible. Engel et, d'après lui, Hammer, se sont plus rapprochés de la vérité en adoptant 1393.

(2) Teleki, t. I, p. 46, 47, 63.

(3) Teleki, t. X, diplôme LXVIII, p. 248. Dans ce diplôme, certains magnats protestent contre un contrat passé entre des particuliers et Hunyadi, et en réclament la nullité, *parce que celui ci ne savait pas le latin.*— Voy. aussi Galeotti, *De dictis et factis Matthiæ regis,* cap. XIII, ap. Schwandtner.

(4) Ex *litteris* Ladislai Posthumi, 30 jan. 1453 datis. Voy. *Pièces justificatives,* à la fin du volume.

taires et la direction des armées, destiné à être le sauveur de sa patrie, il lui fallait la guerre, comme il faut aux poissons l'eau et aux cerfs les forêts (1). »

Mais à quelle époque et sous quel chef Hunyadi fit-il ses premières armes? Ici encore, peu ou pas de documents véridiques ; des obscurités, des hypothèses.

S'il faut en croire Chalcondyle, Jean se mit d'abord au service du prince des Triballiens ou Bulgares. Un certain jour, raconte-t-il, le prince était allé à la chasse et ses chiens avaient levé un énorme loup. Jean reçoit l'ordre de le poursuivre. Il s'élance. Le loup, traqué, saute dans une rivière. Le courant était excessivement rapide et l'eau très-profonde. Hunyadi s'y précipite. Le loup traverse à la nage. Hunyadi traverse aussi. Le loup est atteint, tué. Hunyadi descend de cheval, sur place dépouille la bête et en rapporte la peau à son maître.

« Certes, s'écria le prince bulgare émerveillé, il ne se peut faire que ce jeune homme n'arrive un jour à quelque brillante illustration ! »

Après avoir séjourné assez longtemps en Bulgarie, où sa valeur reconnue fut brillamment encouragée, Hunyadi passa en Hongrie avec quelques gens qu'il s'était attachés et s'enrôla dans l'armée royale, où sa réputation ne tarda pas à grandir (2).

Bonfinio prétend qu'avant de combattre sous Sigismond, Jean de Hunyad servit Demeter Széchi, évêque de Zágráb. Timon appuie son dire et spécifie que Jean était alors compté au nombre des « éphèbes, » ce qui signifie qu'il avait de douze à quinze ans (3). Mais Herszelich (4), en prouvant que Demeter occupa le siége épiscopal de Zágráb

(1) Thuroczi, *Chronica*, P. IV, cap. xxx.
(2) Chalcondyle, L. V, cap. ix.
(3) Bonfinii, decad. III et IV, l. c.. — Timonis *Purpura Pannon.* f° 11.
(4) *Historia Zagrab.* p. 185. — Pray, *Ann. reg.*, P. III, p. 185-186.

de 1375 à 1379, prouve la fausseté de ce fait, qui, s'il ne doit être absolument rejeté, doit au moins être rapporté à Vuk Buthi (1).

L'anecdote du loup ne serait-elle pas dans le même cas? M. Teleki le pense. Le prince des Triballiens est un personnage si insaisissable, que le doute peut subsister. Il nous semble difficile d'admettre ou de nier positivement la narration du contemporain.

Autres doutes. — Hunyadi alla-t-il en Italie et s'engagea-t-il dans les bandes de Philippe de Milan (2)? Est-ce Nicolas de Ujlak, vajvode de Transylvanie, qui l'initia au métier des armes (3)?

La première de ces allégations n'est basée sur aucune preuve probante. Nous la rejetons. Quant à la seconde, elle nous semble être plus réelle parce qu'elle s'appuie sur le témoignage du frère Capistrano, lequel connut intimement Hunyadi et se trouva en rapport avec Nicolas de Ujlak. Au reste, rien de sérieux ne le combat.

Mais laissons de côté les suppositions, et énumérons les événements vrais que nous avons pu récolter çà et là sur les commencements obscurs de Jean de Hunyad.

Sous Sigismond, il entra dans l'armée royale. Soldat d'une bravoure et d'une intelligence peu communes, il ne tarda pas à se faire remarquer par ses chefs. Lui, qui n'avait d'autre recommandation que lui-même, qui ne possédait point comme marchepied une longue série d'ancêtres glorieux et puissants, à l'aide de sa valeur personnelle, grâce à « ses sueurs, à son génie et à ses veilles, » il traversa rapidement les grades inférieurs (4), s'éleva jusqu'au

(1) Teleki, I, p. 62.

(2) Bonfinii, decad. III et IV, l. c. — Palma, *Notitia,* P. II, p. 317, 19, 20.

(3) Palma, l. c. — Pray, P. III, 186. Ex *epist. Capistrani ad Callistum Pontificem.*

(4) Palma, *Notitia,* P. II, 319.

commandement et devint un des conseillers de la couronne (1). Il suivit Sigismond à Francfort, lorsque le roi de Hongrie alla se faire couronner empereur. Il prit part à la guerre de Bohême, aux expéditions contre les Turcs, et gagna, par ses intègres et loyaux services, des emplois importants et de belles propriétés (2). A la mort de Sigismond, il était déjà compté au nombre des MILITES REGII, nobles royaux (3).

VIII.

Les deux Jean de Hunyad, sous Sigismond, s'étaient fait connaître ; sous Albert, son successeur, ils s'illustrent. Pour les récompenser, le nouveau roi les élève l'un et l'autre au rang de barons du royaume. Il les crée bans de Szörény (4).

Dès lors Hunyadi a pris place. Sa baronnie, située sur la frontière transylvaine, est sans cesse exposée aux attaques et aux incursions des Ottomans. Il devient la sentinelle avancée de la Hongrie. Le soldat fort est à son poste.

A cette époque, les Turcs, mettant à profit les embarras suscités aux Hongrois par les vengeurs de Jean Huss et de Jérôme de Prague, s'étaient rendus maîtres de presque toutes les provinces septentrionales de l'empire grec, avaient imposé leur suzeraineté aux vajvodes de Valachie et de Moldavie, avaient étendu et affermi leur domination tout le long du Danube, depuis son embouchure jusqu'à Belgrade. Nándor-Albe se trouvait donc devenue la clef de la Hongrie et par conséquent la clef de l'Europe occidentale. Sigismond avait acheté ce point militaire important au despote de Rascie, et en échange lui avait donné des biens

(1) Ex *litteris* Ladislai Posthumi, 30 jan. 1453.
(2) Teleki, t. 1, p. 62.
(3) Ex *litteris*, 1453.
(4) Pray, P. III, p. 189. — Palma, P. II, 319. — Teleki, I, p. 10.

considérables, compris dans le territoire de la Sainte Couronne, par conséquent plus à l'abri des envahisseurs (1).

Assise sur le versant d'une haute colline dont le pied vient se baigner dans l'Ister, Belgrade, fortifiée d'épaisses murailles, remplie de vaillants chevaliers, devait opposer une vigoureuse résistance. Sous Sigismond, les Turcs la menacèrent pour la première fois et furent repoussés (2). Alors les Osmanlis renoncèrent à l'attaquer de front. Ils crurent plus politique d'affaiblir sa garnison par des surprises continuelles, d'isoler la ville en saccageant et dépeuplant les pays voisins. De là leur fréquentes incursions et leurs ravages à travers la Transylvanie jusqu'à Nagy-Szeben (Hermanstadt), sur toute la ligne des frontières orientales, et principalement dans le banat de Szöreny.

On comprend combien était terrible et grandiose la position des deux Hunyadi et des nobles qui, marchant sous leurs ordres, possédaient les terres et commandaient les châteaux de l'extrême Hongrie. Pour eux, point de repos. Le Turc est là; vainqueur ou vaincu, jamais il ne se décourage . sans cesse il vient, s'en va, revient. Toujours le Magyar doit être à cheval, l'arme droite, prêt à la bataille. La bataille est perpétuelle.

Admirable vaillance, foi constante et résignation sublime de ces chevaliers hongrois du quinzième siècle! L'histoire enregistrera-t-elle leurs noms et leurs exploits? L'histoire a tant de rois et de royales maîtresses à immortaliser! D'ailleurs, pourquoi parlerait-elle de ces misérables petits duels qui n'aboutissent point à une lutte ordonnée, savante, au massacre subit de milliers d'hommes, à des trêves, à des traités de paix? Mais eux, les chevaliers braves, géants

(1) Thuroczi, P. IV, cap. xx.

(2) Un chroniqueur assure que c'est à Hunyadi János l'aîné que doit être attribué l'honneur de cette victoire. [*Chronicor.* Bartosii, ap. Dobneri *Monumenta.*]

qui se battent là-bas, à l'autre bout du monde, sans prendre garde aux folles querelles et aux mesquines intrigues des souverains dont ils sauvegardent les trônes; eux, s'inquiéteront-ils si, demain couchés dans la plaine, le flanc ouvert, ils seront tués après-demain encore par l'amère ingratitude de l'oubli ? Soldats d'une idée, ils se sont soumis d'eux-mêmes à l'esclavage du DEVOIR, et cet esclavage est pour eux le bonheur, la vie. Aussi, quand leurs corps s'affaisseront, saigneront, deviendront livides, roides et froids, il y aura encore des éclairs dans leurs yeux, des sourires sur leurs lèvres; il y aura encore au fond de leurs âmes immortelles cet immense espoir que donne aux martyrs la conscience satisfaite. Cette jouissance-là ne vaut-elle pas la gloire ? A ceux qui croient à une idée et s'y sacrifient, qu'importe de mourir, qu'importe d'être oubliés ! Pour une idée, deux morts ce n'est pas assez. On en souffrirait mille.

De la foule des héros ignorés qui gisent à jamais ensevelis dans d'impénétrables ombres, deux ou trois à peine sortent et jaillissent à la lumière. Ceux-ci, délégués pour ainsi dire naturels de leurs obscurs compagnons, par leurs actes individuels, font concevoir ce qu'étaient les actions communes, et dans leur illustration propre absorbent la renommée due à tous. Les grands hommes sont plutôt des personnifications que des personnalités.

Durant le règne si court d'Albert d'Autriche et jusqu'à la seconde année du règne de Wladislas de Pologne, les deux Jean de Hunyad représentent la gentilhommerie magyare dans sa lutte incessante contre l'attaque ottomane. On ignore le détail de leurs hauts faits. Néanmoins on sait qu'ils furent extrêmement nombreux et produisirent des résultats assez considérables. Grâce aux Hunyadi, les Turcs, plus d'une fois repoussés de la Transylvanie et poursuivis souvent par delà les frontières, ne purent

réussir à augmenter leur territoire au détriment de la Sainte Couronne et assiégèrent sans résultat plusieurs places : Orsova, Szöröny te Mihâld entre autres.

IX.

Dans une expédition que commandait en chef le vajvode de Transylvanie, Hunyadi János le jeune fut blessé très-grièvement. Peu s'en fallut qu'il ne fût tué. Cependant, après cette malheureuse campagne, on ne rencontre plus son nom. A partir de 1441, il n'y a plus qu'un seul Jean de Hunyad.

Au moment même où le jeune frère disparaît, l'aîné entre réellement en scène. Jusque-là l'existence de Hunyadi s'est traînée dans l'obscurité. A présent il va jouer un rôle politique, il aura une influence sur ses concitoyens ; ses destinées se mêleront aux destinées nationales. Confuse et hypothétique à son début, la vie de Hunyadi devient historique. Désormais les faits s'enchaînent. Le caractère de l'homme apparaît. Le narrateur peut comprendre et ressusciter son héros.

DEUXIÈME PARTIE

GUERRE CIVILE ET GUERRE TURQUE

1439-1443

I.

Le gendre de Sigismond, Albert, duc d'Autriche, empereur d'Allemagne, roi de Bohême et de Hongrie, ne régna que vingt mois sur le peuple magyar. Il mourut le 18 octobre 1439, laissant deux filles, et point de fils.

Un décret rendu par la diète, en janvier 1438, lors de son inauguration, assurait la succession royale à Élisabeth, sa femme, et à ses descendants (1). C'est pourquoi, avant de rendre son âme à Dieu, il réunit autour de son lit les plus puissants d'entre les barons et magnats, leur déclara qu'Élisabeth était enceinte, et la recommanda à leur fidé-

(1) Katona, *Hist. critic. reg.*, t. XIII, p. 14.— Pray, *Annales reg.*, P. II, p. 338-339.

lité, ainsi que l'enfant dont bientôt elle pourrait devenir mère (1).

Cependant, aussitôt après les funérailles du roi Albert, une inquiétude profonde s'emparait de la nation hongroise. Jamais, en effet, la situation n'avait été plus grave et plus pressante. Les hussites vaincus n'étaient point assez écrasés ; la grande révolution bohémienne, mal éteinte, pouvait se rallumer tout à coup. Quant aux Turcs, de jour en jour ils devenaient plus redoutables : maître de Sémendrie (Szendrö), le sultan rassemblait des troupes immenses et se préparait à les conduire en personne sous les murs de Belgrade.

En face de semblables dangers, que fallait-il à la Hongrie ? Un chef, déjà homme, qui sût manier le sabre et commander à des soldats. Et la Hongrie serait livrée à une femme, à un enfant encore contenu dans le sein maternel ! Que d'incertitudes ! que de problèmes ! Cette femme gouvernerait-elle par elle-même ? Sinon, qui choisirait-elle pour conseillers ? Cet enfant naîtrait-il viable ? Serait-ce un garçon ? serait-ce une fille ? Mâle, l'élèverait-on en Allemagne auprès de ses parents autrichiens, ou bien consentirait-on à lui donner des instituteurs nationaux, à le laisser grandir au milieu de ses compatriotes ? Même en ce cas, n'y aurait-il pas à craindre des dissensions intestines durant sa trop longue minorité ? Et alors, comment la patrie hongroise résisterait-elle en même temps à la lutte intérieure et à la lutte contre les barbares ? Un roi ! un roi dans le présent, et non pas un roi dans l'avenir ! Un roi réel, et non pas un roi fictif ! Tel était le besoin de la situation ; tel était aussi le cri général (2).

Néanmoins, on hésitait à chercher un souverain en dehors de la famille d'Albert et de Sigismond. L'un et

(1) Ranzani, *Epitome*, ind. XXII.
(2) Callimachi, *De rebus Uladislai*, l. I, apud Schwandtner et Muratori.

l'autre, — Albert beaucoup plus que Sigismond le frivole, — avaient manifesté d'excellentes intentions envers leurs sujets magyars, et les nobles de Hongrie vénéraient la mémoire des princes défunts. Par bonheur, Élisabeth vint d'elle-même mettre un terme à cette indécision fatale. Elle s'avança au milieu des grands, réunis à Bude, et, noblement, leur fit un abandon complet du décret que jadis ils avaient voté en sa faveur.

« Seigneurs et frères, leur dit-elle, il vous appartient « non moins qu'à moi de songer aux affaires publiques. « Je puis, vous le savez, hériter de la couronne. Mais « suis-je assez forte pour diriger le gouvernement? Si « vous attendez l'enfant qui naîtra de moi, à moins que « mon expérience féminine ne me trompe, il me semble « que j'accoucherai plutôt d'une fille que d'un fils. Cher- « chez-vous donc un prince qui soit plus apte qu'une « femme à se charger d'un aussi pesant État. Néanmoins, « considérez dans votre cœur et par vos yeux les bienfaits « de mon père, et ne me mettez pas au dépourvu dans le « royaume de celui duquel je suis née (1). »

Puis elle se tut, soupira et pleura.

La démarche vraiment patriotique de la veuve d'Albert obligea les Hongrois à délibérer. Les uns, malgré cette renonciation volontaire, proposèrent de conserver la couronne à Élisabeth et d'attendre son accouchement. D'autres au contraire, — et parmi eux Hunyadi (2), — plus pressés d'aviser, prétendirent interpréter à la lettre les paroles de la reine et posèrent la candidature du fils de Jagellon et de Sophie Kiov, du roi de Pologne, Wladislas, qui venait d'atteindre sa dix-huitième année. En décernant le sceptre à ce prince, la Hongrie, pensaient-ils, se procurerait un souverain jeune, audacieux par consé-

(1) Traduit de Thuroczi, *Chronica*, P. IV, cap. XXX.
(2) Callimachi, L. I.

quent, apte plus que tout autre à recevoir les conseils, à accepter la direction des barons et magnats; de plus elle pourrait ainsi recouvrer immédiatement le comitat de Szepes, engagé aux Polonais, la Podolie et la Russie Rouge, qui lui appartenaient autrefois; enfin, grâce à l'union intime de deux peuples de chevaliers, elle serait plus forte contre les Turcs, elle serait plus à même de repousser et de combattre ces trop puissants ennemis du nom de Jésus.

Une troisième opinion fut émise. Quelques hauts seigneurs conseillèrent de marier Élisabeth avec Wladislas. Certes la combinaison était heureuse, car elle réunissait les avis contraires, et de la sorte supprimait toute cause de division et de troubles. Le mariage projeté s'effectuerait à la condition suivante : si l'enfant d'Albert, dont Élisabeth était grosse, se trouvait être du sexe masculin, il régnerait en Autriche et en Bohême; mais les enfants issus du prince polonais seraient reconnus par avance souverains futurs des royaumes électifs de Hongrie et de Pologne.

II.

Favorablement accueilli par la reine, ce dernier projet emporta l'assentiment de la majorité. Aussitôt la diète choisit des ambassadeurs et les dépêcha à Krakovie pour proposer au prince polonais la main de la veuve d'Albert et la couronne d'Étienne le Saint.

L'ambassade hongroise reçut à la cour de Pologne un accueil sympathique. Cependant Wladislas hésita longtemps à épouser une femme beaucoup plus âgée que lui. Une union aussi disproportionnée, quoiqu'elle fût utile et politique, répugnait à son adolescente pureté. Enfin, au mois de février 1440, cédant aux avis de ses conseillers, Wladislas se décida à placer ses devoirs de roi au-dessus de ses idées de jeune homme. Il réunit une assemblée solen-

nelle, et là, du haut de son trône, il se déclara le fiancé d'Élisabeth, accepta le diadème stéphanique, jura d'observer les anciennes coutumes, les lois et institutions de ses nouveaux sujets ; s'engagea à défendre avec les forces de la Pologne les ennemis de la Hongrie, et avec les forces de la Hongrie les ennemis de la Pologne ; promit d'employer tous ses efforts à reconquérir à la Sainte Couronne la Podolie et la Russie Rouge, et restitua aux Hongrois les treize villes du comitat de Scépuse (Szepes), engagées par Sigismond, sans exiger ni argent ni terres en échange des villes rendues.

Les députés hongrois prirent acte de cette déclaration, et jurèrent, au nom du peuple qu'ils représentaient, fidélité, obéissance et affection au souverain élu.

Alors furent introduits les orateurs du sultan des Turcs. Précédemment, ils avaient offert à Wladislas et à Kasimir, son frère, l'alliance effective de leur maître contre les partisans d'Albert en Bohême, si la Pologne voulait s'engager à ne point s'unir avec la Hongrie.

Le jeune roi les fit approcher de son trône et leur dit :

« Les changements produits par la mort d'Albert ont « rendu votre ambassade inutile ; du reste, lorsque je ré« gnerai en Hongrie, vous pourrez retrouver l'occasion de « traiter avec moi, si tel est vraiment le désir d'Amurath « et si, satisfait de ses frontières, il n'a toujours que de « pacifiques desseins (1). »

Ces paroles, qui cimentaient à sa première heure l'alliance intime de la Hongrie et de la Pologne, furent couvertes d'applaudissements, et les ambassadeurs magyars s'empressèrent d'annoncer à leurs commettants que celui qu'ils avaient daigné choisir serait un valeureux défenseur de la foi chrétienne et de la patrie hongroise.

(1) Traduit de Callimachi, L. I.

III.

Au moment même où ces événements se passaient à Krakovie, la reine Élisabeth accouchait d'un enfant mâle — 22 février 1440.

La naissance de Ladislas le Posthume vint ruiner le présent et compromettre l'avenir. Deux partis se formèrent. L'un, — ses chefs étaient Ulric, comte de Cilley, cousin d'Élisabeth par la seconde femme de Sigismond, Barbara de Cilley; le ban d'Esclavonie, Ladislas de Gara, et Denys, archevêque d'Esztergom, — excitait la reine à reprendre ses droits abandonnés, à déclarer nulles et non avenues les propositions portées à Wladislas de Pologne, à faire élire et inaugurer son fils et à gouverner elle-même en qualité de tutrice du prince mineur. L'autre, en majorité dans la diète, était dirigé par Etienne Bánfi de Alsó-Lindua, par Nicolas de Pérény, et principalement par Jean de Hunyad : il prétendait s'en tenir aux conditions stipulées, reconnaissait Wladislas pour roi légitime, et niait, comme illégales, les prétentions abolies de Ladislas le Posthume.

La division s'est produite. Si dès l'origine on ne l'anéantit pas, tôt ou tard elle aboutira à la guerre civile. Un séul mot eût rendu impossible l'effusion du sang. La reine-mère ne le prononça point. Sublime de patriotisme, héroïque de dévouement, tant qu'elle avait subi l'élan instinctif de son cœur et de sa raison, elle abandonna subitement la ligne droite jusqu'alors suivie, et renia la glorieuse probité de son passé. Des courtisans, qui espéraient gouverner à sa place et en son nom, durant la minorité de son fils, la circonvinrent des perfides conseils de l'égoïsme et de l'ambition. Cédant à leurs suggestions intéressées, oubliant peut-être aussi, par excès d'amour maternel,

son devoir de princesse hongroise, Élisabeth résolut d'asseoir à tout prix son fils sur le trône. C'est pourquoi, sans en avertir la diète, elle dépêcha à Krakovie de nouveaux ambassadeurs chargés d'annoncer aux autres la naissance d'un roi de Hongrie, d'en faire à Wladislas la notification officielle et d'annuler tout ce qui jusque-là avait pu être discuté et mené à fin (1).

A cette violation directe de ses droits constituants, la diète de Bude répondit en confirmant les pouvoirs de ses délégués en Pologne, en approuvant leurs actes, en confirmant l'élection et l'acceptation de Wladislas, en le suppliant de venir au plus tôt prendre possession de son trône de Hongrie (2). Certainement la prompte arrivée du roi de Pologne aurait empêché la faction contraire de devenir puissante; peut-être même l'eût-elle, dès l'origine, réduite à l'inaction. Par malheur, Wladislas, arrêté par des troubles en Lithuanie, dut retarder son départ, et pendant ce temps-là ses ennemis s'organisèrent et se préparèrent à la lutte.

Voici de quelle manière elle commença. Les ambassadeurs de la diète revenaient de Krakovie. Ils furent surpris par des émissaires postés par la reine, et jetés en prison. On s'empara de leurs lettres, et pour ôter à ces diplômes leur valeur légale, on détruisit les sceaux publics dont ils étaient revêtus.

La diète, avertie, fit écrire à Wladislas qu'il eût à venir immédiatement, sinon qu'il lui faudrait conquérir son royaume les armes à la main. Les troubles de Lithuanie étant apaisés, Wladislas réunit une brillante escorte de chevaliers polonais, et se mit en marche. Arrivé à la frontière hongroise, il fut reçu par un certain nombre de seigneurs magyars et avec eux s'avança vers Bude.

(1) Palma, *Notitia,* P. II, p. 232-38.
(2) Pray, P. II, p. 340.

A la nouvelle de l'arrivée des Polonais, Élisabeth effrayée convoqua ses partisans à Albe-Royale, en leur recommandant de se porter en masse à ce rendez-vous. Le 15 mai, la réunion eut lieu. Numériquement très-inférieure à la diète de Bude, l'assemblée des factieux décréta que l'élection du roi de Pologne était frauduleuse et que Ladislas le Posthume devait être couronné et inauguré sans retard. Le décret fut immédiatement mis à exécution. Ladislas de Gara, l'un des gardiens des insignes royaux, se fit ouvrir les portes de la forteresse de Visegrád et apporta à Féhervár la couronne de saint Étienne. L'archevêque d'Esztergom consacra et couronna l'enfant, à peine âgé de trois mois. Le vajvode Ujlaki le ceignit du ceinturon militaire. Ulric de Cilley jura en son nom d'observer les lois magyares, de respecter les immunités des Ordres et de maintenir et d'étendre, s'il était possible, le territoire du royaume de Hongrie. La cérémonie terminée, la reine et ses principaux partisans allèrent reporter à Visegrád la Sainte Couronne et les autres insignes royaux (1).

Cependant les Polonais avaient quitté Eger, où ils s'étaient arrêtés quelques jours, et entraient dans Bude au milieu d'une foule de barons, de magnats et de nobles, qui, leur composant un splendide cortége, acclamaient le roi Wladislas.

C'est alors que Hunyadi présenta ses hommages au nouveau souverain (2).

IV.

Aussitôt installé dans sa capitale, Wladislas s'occupa d'apaiser les troubles et d'asseoir son autorité. Il convoqua une diète générale pour le 29 juin. Non-seulement cette

(1) Pray, P. II, p. 342-343.
(2) Teleki, *Hunyadiák Kora,* t. I, p. 203.

assemblée devrait assister à son inauguration et la légitimer; mais de plus elle aurait à discuter comment on pourrait rétablir la paix intérieure et amener Élisabeth à l'exécution de ses premiers engagements. Dans les lettres qu'il écrivit à cette occasion, le roi promit sécurité, pardon et oubli à tous, à ceux-là mêmes qui s'étaient déjà enrôlés dans le parti contraire (1). Puis, craignant qu'on ne l'accusât à l'étranger de s'être emparé de la Hongrie par fraude, il adressa au roi des Romains, Frédéric III, une longue épître, dans laquelle il le félicita de son élection au trône impérial, lui raconta en détail ce qui s'était passé depuis la mort d'Albert et le supplia de daigner lui conserver la bonne amitié dont il avait honoré son père (2).

A cette habileté clémente, Élisabeth opposa les machinations de la ruse et de la force. D'abord, pendant son séjour à Visegrád, grâce à l'habileté d'une servante, elle vola la Sainte Couronne (3). Ensuite, conseillée par Cilley, elle s'efforça de susciter la révolte des villes libres et surtout des colonies saxonnes de Transylvanie, s'acquit la protection de Frédéric III et appela à son secours les bandes bohémiennes que son père et son mari avaient combattues. Enfin, elle réunit des troupes, se retira sur les confins de l'Autriche, prit possession des différentes places fortes de cette contrée par l'occupation de Györ, et se tint prête à s'opposer au couronnement du prince polonais en lui coupant la route d'Albe-Royale.

L'époque fixée pour la réunion de la diète appelée par Wladislas approchait. Malgré les intrigues des partisans d'Élisabeth, elle s'annonçait comme devant être fort nombreuse et très-favorable au prince polonais. Déjà même, trois des plus puissants magnats, qui avaient jus-

(1) Pray, P. II, p. 343.
(2) Pray, P. II, p. 340.
(3) Pray, P. II, p. 342.

qu'alors appuyé les prétentions du Posthume, passaient dans le camp opposé. Nicolas de Ujlak, vajvode de Transylvanie, qui avait joué un rôle à l'inauguration du fils d'Albert, s'était tout à coup décidé à reconnaître son compétiteur. L'archevêque d'Esztergom promettait de sacrer Wladislas, comme déjà il avait sacré Ladislas. Gara, ce bouillant défenseur du roi-né, prêtait serment au roi élu, et s'engageait à assister au couronnement du second, de même qu'il avait assisté au couronnement du premier. Excités par l'exemple de ces hauts personnages, un grand nombre de nobles, soit qu'ils reconnussent la justice de sa cause, soit qu'ils le considérassent comme le plus fort, peu à peu se décidaient ouvertement pour le jeune Jagellon.

Mais, afin qu'il fût possible de procéder à l'inauguration du roi, il fallait chasser la reine des positions où elle se fortifiait de jour en jour davantage, surtout il fallait assiéger Györ. L'attaque en fut confiée à Jean de Hunyad. Très-forte, remplie de soldats et de munitions, la ville résista; néanmoins, toutes les forces des factieux se concentrèrent sur le point menacé, et Hunyadi parvint, malgré l'infériorité numérique de ses troupes, à les tenir en échec. Pendant ce temps-là les chemins étaient libres, les membres de la diète accouraient à Bude, et Wladislas pouvait effectuer son entrée dans la cité du couronnement (1). Le but était atteint. Satisfait de ce résultat, Hunyadi battit en retraite et vint remettre entre les mains de son roi Ulric de Cilley, qu'il avait surpris cherchant à s'enfuir de Györ. Wladislas félicita Hunyadi du succès de l'entreprise et ordonna que le prisonnier, ôtage très-utile à la conclusion de la paix, fût traité avec honneur, mais soigneusement gardé à vue (2).

(1) Teleki, t. I, p. 212.
(2) Pray, P. II, p. 343-348.

La diète s'est réunie. Elle est très-nombreuse, et dès son ouverture manifeste une enthousiaste sympathie pour le jeune roi polonais. Un décret solennel, discuté et voté article par article, approuvé par tous les nobles présents, contre-signé par quatre-vingt-huit d'entre eux, déclare que le trône, étant vacant à la mort d'Albert, Wladislas n'a été élu qu'après la libre renonciation de la reine Élisabeth; abroge en conséquence le couronnement frauduleux de Ladislas le Posthume, et proclame Wladislas de Pologne souverain unique et légitime de la nation hongroise. Ce décret publié, le roi, suivi de ses Magyars fidèles, part pour Albe, y parvient sans encombre (1).

Aussitôt on s'occupe des cérémonies du couronnement. Un certain nombre de barons et de magnats vont avec Wladislas à Visegrád chercher la couronne, le sceptre, l'épée et le manteau. On s'aperçoit alors que le diadème de saint Étienne, la relique sacrée de la Hongrie, a disparu. Les Magyars de l'escorte royale s'irritent, jettent les hauts cris. Interpellé vivement, Gara avoue qu'elle a été soustraite. Plusieurs seigneurs tirent l'épée du fourreau et veulent massacrer le gardien infidèle. Le roi fend la mêlée et tend sa poitrine. Gara est sauvé (2).

Malgré la disparition de la Sainte Couronne, on résolut de parachever l'inauguration royale. Un diadème particulier, découvert au milieu des ossements d'Étienne Ier, fut placé sur le front de Wladislas.

Le peuple vit dans ce fait un signe de mort. Quatre ans plus tard, Varna donna raison à ses pressentiments.

(1) Pray, P. II, p. 345-348.
(2) Dlugossi, *Historia Poloniæ*, L. XII. — Callimachi, L. I. — Katona, t. XIII, p. 87.

V.

Le temps des discussions et des intrigues est passé. De part et d'autre l'exaspération est à son comble. On se prépare à combattre. Bientôt la Hongrie ne sera plus qu'un vaste champ de bataille où des concitoyens s'entr'égorgeront au nom de la foi violée.

Pendant que Wladislas s'efforçait de prévenir une prise d'armes en épuisant contre ses ennemis toutes les résistances pacifiques, Élisabeth empruntait de l'argent à Frédéric, lui abandonnait en gage la Sainte Couronne (1), inaliénable d'après la loi, et avec l'or de l'empereur usurier, levait des troupes en Bohême, entassait des munitions dans les citadelles situées sur la frontière allemande, et cherchait à entraîner dans son parti les plus influents des seigneurs magyars, en leur promettant confidentiellement que Ladislas le Posthume serait élevé en Hongrie et par des Hongrois.

Néanmoins, quoique appuyée par les bandes bohémiennes et moraves de Giskra de Brandis, qui déjà ravageaient la Hongrie du nord, la reine n'osait pas entamer une lutte décisive. L'abandon de Ladislas de Gara et la captivité d'Ulric de Cilley avaient semé l'effroi et l'indécision parmi ses conseillers. Mais lorsque Gara, quittant tout à coup la cour de Bude, se fut de nouveau déclaré partisan du Posthume; quand Ulric eut recouvré sa liberté en trompant le roi polonais par un fallacieux serment de fidélité, Elisabeth prit résolument l'offensive. Elle chargea Jean Giskra d'attaquer au nord; donna à Ladislas de Gara le commandement de la Croatie et de la Dalmatie, dont la plus grande partie avait reconnu l'au-

(1) Ex *litteris* Elisabethæ, ap. Pray, P. II, p. 349.

torité de son fils, et garda Ulric auprès d'elle, à la tête de ses troupes particulières (1).

Les choses en étaient arrivées à ce point, quand enfin Wladislas se décida, non sans douleur, à opposer l'épée aux progrès de ses ennemis. Il assembla plusieurs corps de troupes et en confia le commandement à Jean de Hunyad, à Etienne Bánfi de Alsó-Lindua, à Nicolas de Perény, les plus dévoués et les plus habiles de ses partisans, et au vajvode de Transylvanie, Nicolas Ujlaki, dont la fidélité, quoique de date récente, semblait être sincère et sûre (2). Mais, si chacun de ces généraux eut un mandat spécial à remplir, ce fut à Hunyadi János qu'échut principalement la mission difficile de mener à fin l'expédition contre les rebelles. On le dirigea sur la Transylvanie, que venait d'envahir Ladislas de Gara, avec un corps considérable de Dalmates et de Croates.

De tous les ennemis du roi Wladislas, Gara était le plus influent, par conséquent le plus utile à soumettre. On lui opposa Hunyadi, parce que, dit un chroniqueur (3), on savait Jean singulièrement habitué aux choses de la guerre, d'une habileté de main étonnante, prompt au discours et possédant une science extraordinaire pour s'attirer les esprits et se concilier les populations.

Ainsi placé presque au premier rang, Hunyadi montra bien vite qu'il était digne en tous points de la confiance royale. Sa conduite pendant la guerre civile, qui désolait à cette époque la Hongrie, fut telle, que l'historien peut, quatre cents ans après, au milieu même du dix-neuvième siècle, la prêcher comme un exemple à suivre à ses contemporains troublés.

Hommes d'aujourd'hui, qui vous prétendez doux et ci-

(1) Pray, P. II, p. 349-350-356.
(2) Pray, P. II, p. 345.
(3) Callimachi, L. II.

vilisés, et qui vous égorgez encore les uns les autres impitoyablement, venez donc voir ; admirez, et surtout imitez ce robuste chevalier du moyen âge, barbare selon vous, peut-être, parce qu'il maniait l'épée flamboyante avec plus de vigueur que vous, et qui cependant, avant comme après la bataille, plus que vous était patient, probe et humain.

VI.

Les soldats sont rassemblés, Hunyadi se met à leur tête. Avant d'ordonner la marche, il défend le pillage et le massacre, interdit toute violence sur les habitants et les propriétés, enjoint de ne faire aucun prisonnier tant qu'il restera quelque espoir d'arriver à la paix. Puis il longe le Danube et avance contre les positions où Gara s'est fortifié (1).

Arrivé en face de la forteresse de Szegszárd, occupée par l'ennemi, il dresse ses tentes dans une plaine voisine. Avant d'entreprendre les hostilités, il envoie à Ladislas de Gara des hérauts d'armes, porteurs de propositions acceptables. On refuse de les entendre.

« L'heure est venue, s'écrie Gara, de combattre avec l'é-
« pée et non plus avec la langue. Avant de prendre les
« armes, on a suffisamment réfléchi à son intérêt propre et
« à l'intérêt du royaume. Si Wladislas ne s'est préparé, lui
« et les siens, qu'à faire des discours, il s'est en vain pré-
« paré. »

Les députés rapportèrent à Jean de Hunyad cette dédaigneuse réponse. Hunyadi se fit publiquement répéter les paroles prononcées. Ensuite, rangeant son armée, il s'avança, ordonna le silence, et dit :

(1) Bonfinii, *Rer. Hung. Decad.* III, L. IV, p. 425.

« Certes, j'eusse mieux aimé mériter l'honneur de ré-« concilier les volontés au salut public que de remporter la « victoire sur des hommes acharnés à la perte de leur pa-« trie. A cette heure, ni la conscience du crime qu'ils se « tiennent prêts à perpétrer, ni le malheur de la patrie pé-« riclitante, ni le respect de Dieu et des hommes ne les « émeuvent. Eh bien donc, brandissons le glaive et para-« chevons le salut public avec l'épée! Et ce n'est point con-« tre des compatriotes, c'est contre de féroces parricides. « Leurs corps, leurs vêtements, leur langue, ne vous en « inquiétez point. Mais considérez leurs âmes, leurs des-« seins, leurs actes et leurs paroles. Voyez! ce ne sont pas « seulement des ennemis, mais des fils meurtriers. C'est « pourquoi, quand avec eux commencera la bataille, pre-« nez garde que vos esprits ne s'arrêtent hébétés et que « votre ardeur guerrière ne se refroidisse à l'aspect du cos-« tume national revêtant ces hommes et leurs chevaux. Ils « n'ont du Magyar que les habits et les armes; par le reste, « ils ne diffèrent en rien du plus cruel ennemi. Elancez-« vous donc contre eux avec la même fougue que si vous « vous élanciez contre des étrangers!

« Il y a des guerres dont les causes sont justes. Jusqu'à « un certain point tolérable est la cupidité de ceux qui « combattent pour la conquête et pour la gloire : car alors « il s'agit, non pas de la mort, mais de la majesté des peu-« ples. Eux, ils ont pris les armes sans raison équitable; « bien plus, contre la parole donnée; non pas afin d'ac-« croître la dignité, mais afin d'exterminer de fond en « comble, d'anéantir le nom de la nation des Magyars. « Préparez-vous à tirer l'épée contre ces ambitieux qui, « suivant la cupidité d'un misérable chef, se sont armés « dans le but de ruiner la très-chère patrie, et combat-« tez-les avec d'autant plus de haine qu'ils montreront « plus de forfanterie en s'avançant sur le champ de bataille.

« Il faut apprendre aux scélérats que Dieu venge la perfi-
« die. Pour le salut du royaume il faut, avec le sang des
« traitres assurer l'accomplissement de la foi jurée en pu-
« blic et en particulier à notre roi Wladislas.

« Oh ! cela ne nous coûtera pas un effort immense ! De
« l'autre côté, une tourbe tumultueuse et à demi armée,
« qui n'est point habituée à obéir à ses chefs, désordonnée !
« Qu'apporte-t-elle au combat? Rien, si ce n'est la cons-
« cience d'une mauvaise cause. Si vous leur demandiez
« pourquoi ils ont pris les armes, ils ne sauraient que vous
« répondre. Sans réfléchir, ils se sont précipités en avant.
« Dès le premier choc, ils prendront tous la fuite (1). »

Lorsque Jean de Hunyad eut fini de parler, ses troupes, enthousiasmées, marchèrent au combat. Gara ne refusa point la lutte. Il s'élança hors de la forteresse à la tète des siens, et, sans même les mettre en ordre, engagea la mèlée. Elle fut sanglante et longtemps sans résultat. Les soldats de Hunyadi avaient un avantage : ils étaient disciplinés. Mais la fougue brutale des partisans d'Élisabeth venait à chaque instant déranger leur ordre et troubler les combinaisons stratégiques de leur général. Enfin, mais non sans peine, Jean s'empara de la position, et Gara dut battre en retraite.

Un grand nombre de captifs et la forteresse de Szegszárd lui appartenaient. Il en prit possession au nom de Wladislas, mais interdit à ses soldats le carnage et le pillage habituels (2).

De là, Jean se porta contre les châteaux de Simontornya et de Siklós, qu'il ne réussit point à forcer. Ensuite, il retourna à Bude, où il fut très-bien reçu par le roi (3).

(1) Traduit de Callimachi, l. II.
(2) Teleki, t. I, p. 243 et suivantes.
(3) Teleki, t. I, p. 247.

VII.

Pendant que la guerre civile désolait la Hongrie, les Turcs, comprenant combien l'occasion était favorable, entassaient armée sur armée et renouvelaient sans cesse leurs attaques et leurs incursions. Ils espéraient rompre enfin la barrière du Danube, entamer la Transylvanie et venir facilement à bout d'un peuple en proie aux discordes politiques. Heureusement pour la chrétienté, la nation hongroise n'était point une de ces nations faibles dont un seul embarras ruine la force. Elle put opposer à la fois une énergique résistance à l'ennemi du dedans et à l'ennemi du dehors, et vaincre, malgré la multiplicité de ses embarras.

Au moment même où Wladislas acceptait les conditions que lui proposait la diète de Bude et refusait l'alliance ottomane, le sultan Amurath, à la tête d'une armée formidable, traînant derrière elle un attirail énorme de machines de guerre, venait mettre le siége devant Belgrade. Grâce à la vaillance du commandant de la place, le prieur de Raguse, Szóvan, les Turcs ébranlèrent en vain les murailles de Nándor-Albe à coups de blocs de pierre et de boulets (1). Grâce aux diversions continuelles faites par Hunyadi et qui aboutirent à une victoire sérieuse (2), ils furent forcés de décamper, remettant à une autre époque la conquête indispensable de Belgrade. Ce siége avait duré près de six mois — 1439-1440.

La part prise par Hunyadi à cette heureuse délivrance et sa conduite lors de l'élection royale et dans la lutte contre Gara, obligèrent Wladislas à lui décerner des récompenses

(1) Ducas, *Traduction Cousin*, t. VIII, p. 490. Son effrayante description de l'artillerie, nouvellement inventée, est très-curieuse.

(2) Thuroczi, P. IV, cap. XXXV et XXXVI. — Katona, t. XIII, p. 142-146.

publiques pour ses mérites envers la patrie. Déjà, à l'époque de son arrivée, le prince polonais avait octroyé aux deux frères, défenseurs d'Orsova, certaines possessions sur la frontière confiée à leur garde (1). Un peu plus tard, après les victoires de Nándor-Jejérvár et de Szegszárd, il l'adjoignit à Nicolas Uilaki, comme Vajvode de Transylvanie, lui laissant, avec sa dignité nouvelle, les dignités précédemment acquises, le comté de Temes et le banat de Szöreny. Enfin, la même année — 1440, — portant à son comble sa bienveillance et ses libéralités, il le nomma commandant de Belgrade et « capitaine des parties inférieures, » c'est-à-dire chef militaire du bas Danube (2).

Tant d'honneurs, aussi vite accumulés sur sa tête, n'éblouirent point Jean de Hunyad. Devenu l'un des premiers personnages de la hiérarchie hongroise, il sut se maintenir à la hauteur de la position qu'il s'était conquise. Arrivé presque au faîte, il eût pu, comme tant d'autres, s'arrêter, se reposer. Il ne s'arrêta point. Il devait ne se reposer jamais. Jusqu'à la dernière heure, sa vie fut la bataille.

Afin d'inaugurer l'autorité grande qui venait de lui être conférée, Hunyadi, accompagné de son collègue Ujlaki, alla aussitôt attaquer les Ottomans par delà la frontière hongroise. Il rencontra, non loin de Szendrö (Sémendrie), la division commandée par Isak-Pacha, la battit à l'aide de sa grosse cavalerie, et revint en Transylvanie avec un riche butin — 1441 — (3).

Furieux d'avoir été contraint de lever le blocus de Belgrade, irrité de la défaite de Sémendrie, Amurath résolut de tenter contre les Magyars une expédition décisive. Il arma donc des milliers de soldats et chargea son écuyer, Mesid-Beg, de les conduire par la Valachie jusqu'au cœur

(1) Ex *litteris* Uladislai, aug. 1440.
(2) Teleki, t. I, p. 248-256.
(3) Teleki, I, 284. — Thuroczi, P. IV, cap. XXXVI.

des terres transylvaines (1). A cette nouvelle, Hunyadi réunit en toute hâte les quelques troupes dont il pouvait disposer, et, à leur tête, courut au-devant des Ottomans. Il les rencontra non loin de Szent-Imre, pillant et dévastant le sacré territoire de la Sainte Couronne. Quoique ses forces fussent de beaucoup inférieures à celles de l'ennemi, il n'hésita pas à risquer une lutte. Mais son audace et la vaillance des siens ne purent tenir contre le nombre; il fut vaincu. Quelques hauts seigneurs succombèrent ou furent pris; entre autres, l'évêque Georges Lepes, qui avait combattu à la tête de sa banderie et que les ennemis coupèrent en morceaux (2).

Les Turcs, victorieux, poussèrent en avant, et mettant tout à feu et à sang sur leur passage, ils pénétrèrent jusqu'à Nagy-Szeben (Hermanstadt). La ville leur ferma ses portes. Ils s'arrêtèrent et commencèrent immédiatement un siége en règle (3).

La cité prise, la Transylvanie entière devenait la proie des Osmanlis. A tout prix, il faut donc sauver Szeben. Hunyadi, malgré sa défaite, n'a rien perdu de son courage. Le désastre produit sur lui l'effet qu'il doit toujours produire sur les hommes supérieurs. Son énergie se trouve décuplée. Il proclame l' « insurrection, » la levée en masse, mande au vajvode Ujlaki qu'il ait à combiner ses efforts avec les siens propres, réunit les nobles insurgés et vole au secours d'Hermanstadt.

Averti de son approche, Mesid-Beg renonce au siége et fièrement se présente à la rencontre des Magyars. On en vient aux mains au milieu des steppes entre Nagy-Szeben et Szent-Imre.

(1) Hammer, *Hist. de l'Emp. ottoman*, l. X.
(2) Bonfinii, decad. III, l. IV. — Thuroczi, P. IV, cap. XXXVII.
(3) Teleki, t. I, p. 286-287.

VIII.

Au moment où va commencer la bataille, le bruit se répand que le général turc a donné le signalement de Hunyadi aux plus intrépides de ses spahis, avec ordre de prendre mort ou vif le redoutable « Yanko (1). » Un frémissement électrique court à travers les rangs pressés de l'armée hongroise. La tête du chef vaillant a été mise à prix! La vie du héros est en danger!

Un gentilhomme, Simon de Kemeny, se présente et s'offre. Par sa nature et sa démarche, il ressemble à Jean. Que celui-ci échange ses habits contre les siens, lui prête son armure, son casque et son cheval, et le soldat, poursuivi, attaqué, traqué par les Turcs, trompera leurs coups, pendant que le capitaine, à l'abri de toute surprise, guidera les Magyars vers la victoire. Ce dévouement sublime, Hunyadi l'accepte, non pas pour lui, car il ne craint pas la mort; il le reçoit au nom de la patrie en danger, dont il doit parfaire le salut. Le travestissement est donc effectué. Revêtu de tous les insignes portés d'ordinaire par Jean de Hunyad, Simon Kemenyi appelle autour de lui un escadron de cavaliers déterminés, se pose à l'avant-garde, bien en vue, et attend (2).

Bientôt après, une des ailes de l'armée ottomane s'ébranle. Les spahis se précipitent vers l'endroit où brillent les armes de Hunyadi, où flotte le panache blanc du vajvode. Pas un cavalier hongrois ne lâche pied. La mêlée s'engage. On ne voit plus que des nuages de poussière, sillonnés de temps en temps par les éclairs des sabres entrechoqués. On n'entend plus que des cris de guerre : « El-

(1) *Jean*, en serbe.
(2) Pray, II, 349 et suiv. — Bonfinio, Turoczi, Theleki, l. cit. — De Gérando, *la Transylvanie*, t. I, ch. x.

jen! Yanko! Jesu! Allàh! » mêlés aux hennissements des chevaux, aux lugubres soupirs des blessés et des mourants.

Pendant que les Ottomans sont occupés à diriger leur attaque principale contre celui qu'ils croient être le grand chef hongrois, la garnison d'Hermanstadt fait une sortie, pénètre dans leur camp, délivre leurs prisonniers et les surprend par derrière. En même temps, Hunyadi lui-même, qui jusqu'alors a retenu l'ardeur impatiente de ses troupes, leur donne le signal et les lance. Ebranlée en divers sens, l'armée de Mesid-Beg se désorganise, cherche vainement à se remettre en ordre, et, à la fin, se débande et fuit dans toutes les directions. Hunyadi poursuit les vaincus, en massacre un nombre énorme, et revient à Nagy-Szeben, épuisé de fatigue et victorieux (1).

Le lendemain Jean de Hunyad put se rendre compte de l'importance de la victoire remportée la veille. Vingt mille Osmanlis, et parmi eux Mesid-Beg et son fils, jonchaient la plaine. On releva seulement trois mille cadavres de Magyars (2); mais au nombre de ceux qui s'étaient endormis du mystérieux sommeil, on comptait les plus vaillants, entre autres Simon de Kemeny. Le martyr gisait percé de

(1) Ex litteris Ladislai, 30 jan. 1453.

Alors, dit un auteur, il se mit à table, et tandis qu'il soupait, comme pour le divertir, on égorgeait souvent sous ses yeux des fuyards ramenés par les vainqueurs. Ce fait épouvantable, qu'Hammer, (L. X de l'*Hist. de l'Emp. ottoman*) a puisé dans les *fastes turcs*, n'ayant été émis ni discuté par aucun des écrivains occidentaux contemporains, même par ceux qui haïssaient le plus Hunyadi, ne nous semble pas devoir être admis comme vrai. D'ailleurs, il est en contradiction absolue avec le caractère éminemment chevaleresque de Jean de Hunyad. Les Turcs auraient-ils professé pour leur redoutable ennemi une aussi haute estime, s'ils avaient dû considérer en lui l'émule infâme de ce Drakula, le vajvode empaleur? Disons néanmoins que de telles cruautés n'étaient point rares au quinzième siècle. Le sens moral était alors perverti par le fanatisme religieux. Un musulman n'était pas plus un homme pour un chrétien qu'un chrétien pour un musulman. Les uns et les autres, à tour de rôle, se traitaient comme des bêtes immondes, se torturaient et se tuaient sous prétexte qu'ils n'adoraient pas le même Dieu. O Voltaire! que tu es venu tard prêcher le doute et avec lui la tolérance et l'humanité!

(2) Telcki, t. I, p. 290. — Hammer, l. c.

coups : sa demi-cuirasse et son bonnet de mailles étaient en lambeaux (1).

Le camp ottoman, rempli de machines, d'armes, de munitions, d'or et de dépouilles précieuses, appartenait aux Hongrois. Hunyadi distribua une partie du butin entre ses compagnons d'armes, et avec le reste, fit construire dans la vallée de Tövis un cloître en l'honneur de saint Paul Ermite (2).

Après s'être ainsi acquitté envers son armée et envers le ciel, Jean se mit aussitôt à la poursuite des débris de l'armée turque. Triomphant, il lui restait à profiter de son triomphe. Franchissant les Carpathes, dressant de glorieux trophées sur le sommet des monts, poussant au delà du passage de la Tour-Rouge, il coupa la retraite aux Ottomans, en tua encore un nombre assez considérable, atteignit le sol roumain, enleva les Valaques à la suzeraineté du sultan, et même s'avança par delà le Danube (3).

Quand, après cette laborieuse expédition, Hunyadi reparut sur le sol magyar, les populations se portèrent à sa rencontre et l'acclamèrent comme leur libérateur. Voulant remercier le despote de Rascie, Georges, de son alliance avec les Hongrois, Jean lui envoya un chariot si pesamment chargé de butin, d'armes et de drapeaux, que dix chevaux suffisaient à peine pour le traîner. Au faîte de la masse, plantées sur des lances, apparaissaient les têtes de Mesid-Beg et de son fils. Au pied se tenait, les jambes croisées, un vieux Turc qui avait pour mandat de complimenter le prince serbe et de lui offrir les dépouilles de ses compatriotes (4).

(1) De Gérando, *la Transylvanie,* t. I, ch. x.

(2) Teleki, t. I, p. 290.

(3) Ex *Litt.* Lad. Posth., 30 jan. 1453. — Chalcondyle, L. V. — Thuroczi, P. IV, cap. XXXVI.

(4) Bonfinii, decad. III, L. V, p. 434.

IX.

Pendant que ces événements se passaient à l'extrémité orientale de la Hongrie, la guerre civile continuait dans le nord et à l'est. Les avantages obtenus par Hunyadi sur Gara n'avaient pas été assez importants pour produire des résultats immédiats. Ils avaient envenimé la querelle au lieu de l'étouffer.

Du reste, Wladislas, trop jeune et trop chevaleresque pour être un habile politique à la manière de notre Louis XI, ne poussait avec vigueur ni l'intrigue diplomatique, ni la lutte à main armée : Polonais, c'est-à-dire étranger, il ne se sentait pas assez solide et craignait de froisser, en sévissant contre les rebelles, leurs concitoyens, les Hongrois, auxquels il devait son second trône.

Élisabeth comprit bien vite la libérale inexpérience, la magnanimité juvénile, la faiblesse et l'indécision de son ennemi. Encouragée par les conseils de l'astucieux Ulric de Cilley, qui ne la quittait pas, elle sut en profiter. Déjà, par des lettres fréquemment écrites aux villes libres royales, elle s'était efforcée de les amener à se déclarer en sa faveur, au nom d'Albert, son époux, et de Sigismond, son père, auxquels la bourgeoisie hongroise était redevable de certaines libertés. Cette manœuvre, si elle n'eut point un plein succès, réussit au moins à donner au Posthume l'appui de certaines cités populeuses et riches, entre autres de Cassovie (Kassó).

D'autre part, Elisabeth cherchait aussi à réveiller chez les nobles Magyars le vain orgueil d'un patriotisme exclusif; elle les excitait contre la Pologne, qui, plus d'une fois jadis, s'était posée en rivale de la Hongrie, et, pour achever leur séduction, leur promettait que son pauvre enfant, découronné au profit d'un Slave, vivrait au milieu d'eux, et par

eux élevé et dirigé, ressusciterait l'antique splendeur du royaume de saint Etienne. Habilement tissées, les insinuations de la reine-mère séduisirent quelques dupes, et, de la sorte, le parti de Ladislas V s'acquit une certaine quantité de créatures dans les rangs divers de la hiérarchie hongroise. Néanmoins la majorité de la noblesse ne cessait pas de reconnaître et d'acclamer Wladislas Ier. Souverain choisi par le libre suffrage, il s'encadrait mieux qu'un souverain héréditaire quelconque dans les institutions républicaines d'une gentilhommerie fière de ses droits. Voilà pourquoi, malgré les efforts habiles et la persévérance de sa mère, le fils d'Albert continuait à rester plus faible que le fils de Jagellon, numériquement et moralement.

Ne réussissant pas à s'enraciner dans le pays même, Élisabeth chercha des auxiliaires au dehors. Par son époux, elle appartenait à la maison de Habsbourg-Autriche. Le chef de cette famille était alors Frédéric, élu en 1440 roi des Romains. Élisabeth s'adressa donc à lui. Prince essentiellement circonspect, cauteleux, ambitieux, un peu lâche et très-avare, Frédéric ne crut pas devoir se refuser à aider son jeune parent, dernier représentant mâle de la branche aînée de la maison de Habsbourg. C'était un moyen de s'introduire en Hongrie, d'y embrouiller les affaires, et d'y poser tôt ou tard, soit sa propre personne, soit sa race directe. Il promit tout d'abord de plaider la cause du Posthume par devant le sacré tribunal du pape. Cette promesse et cet arbitrage ne suffisant point à Elisabeth qui, avant tout, avait besoin d'argent et de soldats, pressé par elle, Frédéric ne lui envoya pas une armée ; — c'eût été compromettre sa puissance impériale à peine assise ; — mais il lui offrit de l'or, à gros intérêts, sans doute, et non sans une garantie équivalente à la somme prêtée. Le vol commis à Visegrád trouva là son emploi. La Sainte Couronne, livrée à l'empereur, procura aux révoltés 2,500 flo-

rins d'or, puis 5,000 autres florins, puis encore 9,000, et enfin 2,000. Ici, l'empereur suspendit sa bienveillance et ses libéralités pécuniaires. Le gage n'était plus suffisant. Il en réclama un nouveau. La caisse étant vide, on fut obligé de se soumettre à toutes les conditions qu'il daigna proposer. En conséquence, les forteresses de la frontière allemande lui furent livrées; il lui fut permis d'occuper Vienne et le duché d'Autriche, patrimoine d'Albert; bien plus, Ladislas le Posthume lui fut confié, avec charge de l'élever, de l'instruire; et, en attendant sa majorité, de gouverner en son nom et de le remplacer dans tous ses droits (1).

Ainsi, Frédéric avait obtenu ce qu'il désirait. Il ne lui restait qu'à attendre une occasion favorable pour réaliser les espérances acquises. Le temps ne lui paraissant pas encore venu d'agir ouvertement, comprenant d'ailleurs que Wladislas était de taille à lui tenir tête, le très-prudent empereur s'abstint de toute attaque directe. Il se prépara dans l'ombre aux éventualités futures, et se maintint sur la plus stricte défensive. Il poussa si loin son principe de neutralité apparente, qu'il refusa des secours militaires à ceux qui s'étaient livrés à lui corps et biens. C'était lâche, mais c'était politique, à la manière autrichienne !

Donc, malgré tant d'efforts, Elisabeth se trouvait réduite à ses propres ressources. Avec l'or si chèrement amassé, elle put lever quelques troupes et poursuivre la lutte étourdiment commencée. Plusieurs succès sans importance furent remportés par Ulric de Cilley. Gara eut également le bonheur de repousser sur deux ou trois points les armées de Wladislas. Mais ces petites réussites n'aboutissaient à rien de sérieux, et bientôt il faudra qu'Élisabeth se décide à conclure la paix.

(1) Voyez les pièces diplomatiques, les lettres d'Élisabeth à Frédéric III, dans Pray, *Annales*, P. II, p. 348 et suiv., et dans Katona, t. XIII, 1re partie, passim.

Elle y songeait, lorsqu'une nouvelle, qui, à première vue, lui sembla très-favorable, advint de Bohême. Les nobles consentaient à reconnaître roi Ladislas le Posthume. Élisabeth, remplie d'espoir, renonça à traiter. Elle ne se doutait pas que les Bohémiens n'avaient, en agissant ainsi, qu'un but : se mettre à l'abri des attaques étrangères, et pouvoir prier et se gouverner selon leur bon plaisir, grâce à l'absence et à la minorité du prince élu. Elle croyait que les nouveaux sujets de son enfant allaient se lever comme un seul homme pour défendre ce qu'elle nommait ses droits. Ce fait ne se produisit point. Les gouverneurs de Bohême, Ptaszek et Podiébrad, s'occupèrent de toute autre chose. Cependant, quelques aventuriers, débris dégénérés des bandes héroïques de Ziska et des deux Procope, arrivèrent en Hongrie et se réunirent aux bandes précédemment introduites par Giskra. Ces Bohémiens s'emparèrent de plusieurs villes fortes du comitat de Szepes (Scépuse) et s'avancèrent, en ravageant le pays, jusqu'à Eger (Erlau). Là, ils furent surpris par les partisans de Wladislas, complétement battus, et leur chef, Téleph, tomba entre les mains des vainqueurs (1).

Cette défaite découragea Elisabeth. Le comte Ulric de Cilley fut chargé par elle d'entamer la paix avec Wladislas (2).

X.

A peu près vers la même époque, Amurath tenta un effort suprême. Il ordonna à l'un de ses généraux les plus expérimentés, à Schehabeddin-Pacha, de se mettre à la tête de quatre-vingt mille hommes, et d'aller en Hongrie venger impitoyablement la honte du Croissant vaincu.

(1) Katona, t. XIII, p. 184.
(2) Callimachi, L. II.

Schehabeddin partit, fier de la mission dont son maître l'avait honoré, et se vantant de voir fuir devant lui à plusieurs journées de distance ces misérables chrétiens, terrifiés au seul aspect du turban (1).

Bientôt en effet la horde ottomane vint dresser ses tentes sur la rive danubienne. Puis, d'un bond, elle franchit la frontière magyare; et comme l'ouragan, rapide, inattendue, elle inonda la Transylvanie. D'abord, aucune barrière ne put être dressée contre elle. Elle passa par-dessus les campagnes, les villages et les villes, pillant, saccageant, incendiant les propriétés, massacrant et enlevant par milliers les hommes, les femmes et les enfants, se frayant un chemin vers l'ouest à la pointe du fer, à la lueur des torches(2).

Jusqu'où portera-t-elle la désolation? Qui l'empêchera de traverser une seconde fois le Danube, d'aller surprendre à Bude et à Posony Wladislas et Élisabeth, les défenseurs de la royauté élective et les partisans de la monarchie héréditaire? Qui lui défendra d'écraser de sa masse la pauvre Hongrie divisée; d'avancer, menaçante, jusqu'aux portes de l'Allemagne; de camper sous les murailles de Vienne, au centre de la chrétienté? Qui? Une nation? La nation hongroise n'est pas prête. Qui, alors? Un homme, Hunyadi. La patrie et le monde chrétien seront encore sauvés, ou bien le héros mourra.

Quand la nouvelle de l'invasion des Osmanlis lui parvint, Hunyadi réparait ses fatigues militaires en s'occupant du rétablissement de la paix intérieure. Aussitôt il abandonna son labeur diplomatique, sauta sur son cheval et appela aux armes ses propres vassaux. En même temps, comme ses ressources particulières ne pouvaient suffire à l'œuvre de salut, il proclama l' « insurrection » générale.

(1) Hammer, L. X, d'après les écrivains orientaux.

(2) Ex *Litt.* Lad. Posth., 30 jan. 1453. — Thuroczi, P. IV, cap. XXXVIII.

Bien plus, vu l'immensité et l'imminence du péril, vu aussi l'épouvante répandue dans la population, afin qu'aucun Hongrois ne fût excusable s'il se refusait à accourir sous la bannière nationale, il ressuscita l'antique coutume des ancêtres, des Huns, il ordonna qu'un sabre teint de sang humain fût promené à travers le pays. Trente mille soldats répondirent à l'appel de l'arme rouge (1).

Suivi de cette poignée de braves, Jean de Hunyad osa entamer une lutte considérée comme impossible contre les quatre-vingt mille Osmanlis de Schehabeddin-Pacha. Jugeant qu'il était plus sage d'attaquer l'ennemi que d'être attaqué par lui, mais désirant se choisir à sa guise un endroit où il pût risquer, avec chance de réussite, un combat sans nul doute décisif, Jean commença par harceler les Turcs à l'aide de marches et de contre-marches, peu dangereuses pour ses troupes, très-inquiétantes pour ses adversaires. Schehabeddin, le voyant paraître et disparaître, le supposa fort et bien préparé. Il renonça donc à se risquer aventureusement au milieu des plaines, et s'engagea dans les gorges des montagnes. C'était justement ce à quoi Hunyadi s'attendait. Pendant que les Ottomans, trop nombreux et trop embarrassés de dépouilles et de munitions, longeaient les monts, passaient au travers des vallées, Jean, plus libre, conduisait ses troupes sur les hauteurs, les mettait à l'abri dans les lieux couverts, et pas à pas cotoyait l'armée de Schehabeddin sans qu'elle s'en aperçût. Des espions avertissaient heure par heure le vajvode transylvain de tous les mouvements des infidèles.

Arrivé à la « Porte de fer, » à Vaskapu, Jean de Hunyad apprend que le pacha vient d'établir son camp non loin de là, et qu'il a détaché toute sa cavalerie et une partie de ses fantassins pour mettre à sac les contrées environnantes.

(1) Teleki, t. I, p. 293. — De Gérando, *La Transylvanie,* t. I, ch. x.

Le vajvode s'empresse de profiter de l'occasion. Il se précipite sur le camp des Turcs, le force, le pille, et contraint à la fuite Schehabeddin et les quelques troupes qu'il a conservées à ses côtés.

Cette victoire n'est qu'un prélude. Les Ottomans les plus nombreux et les plus vaillants existent encore. D'un moment à l'autre ils vont revenir du pillage. Il importe de les surprendre, de les anéantir. Hunyadi groupe ses soldats, va s'embusquer dans un défilé, s'y retranche et se prépare à recevoir les ravageurs (1).

Comme l'avait jugé le chef magyar, les Turcs apparaissent bientôt. Alors Jean échelonne son armée, la met en ordre. L'heure solennelle a sonné. Il faut vaincre. Avant de risquer la fortune du sang, Hunyadi doit implorer l'assistance de Dieu. Il se jette à genoux, et appelle le Christ au secours de ses fervents adorateurs. A son exemple, l'armée magyare tout entière s'incline et prie (2). Ensuite, fortifiés par cet acte de foi, les Hongrois se redressent, remontent à cheval. Jean les électrise avec quelques paroles éloquentes vivement jetées, montre de la main l'ennemi, éperonne son cheval. Des cris et des fanfares indiquent le commencement du combat. Au choc des Hongrois, les cavaliers osmanlis résistent bravement. De part et d'autre on semble décidé à ne point reculer : Schehabeddin se fie au nombre de ses troupes ; Hunyadi a foi en la protection divine. Engagée des deux côtés avec résolution, la bataille s'anime, s'exalte, tumultueuse, indécise, horrible. Des milliers de combattants ont roulé dans la poussière. Les heures s'écoulent. Le jour va finir. A qui la victoire ? Schehabeddin gît sur le sol, perdu au milieu de ses lieutenants et de ses plus valeureux compagnons d'armes. Les Osmanlis, accablés par l'héroïsme des

(1) Chalcondyle, L. V.
(2) Teleki, t. I, p. 294.

Hongrois, reculent, se débandent, fuient. Le champ de bataille appartient à Hunyadi (1).

Sans s'arrêter, comme enivré par ce succès si difficilement acquis, le vajvode se précipite avec ses cavaliers sur les traces des vaincus. Il ramasse cinq mille prisonniers, deux cents étendards (2), un butin énorme, et exécute un tel carnage, que le lieu du combat et les alentours, semés de cadavres corrompus par un soleil brûlant, exhalent une puanteur pestilentielle (3).

Pendant que les restes de la brillante armée d'Amurath regagnaient péniblement la Bulgarie, les acclamations joyeuses de la Hongrie délivrée fêtaient Hunyadi János. Celui-ci, d'autant moins vaniteux qu'il était plus grand, refusa d'accepter pour lui-même l'honneur de ce prodigieux triomphe : il le reporta à qui de droit, à son Dieu, au dieu des armées. En vertu d'un décret du vajvode, les habitants de la Transylvanie durent, pendant trois jours, adresser des actions de grâces au véritable vainqueur, au vainqueur céleste (4).

XI.

La victoire nouvelle remportée par Jean de Hunyad eut un retentissement immense en Hongrie et en Europe. On comprit à quels dangers les troubles civils exposaient continuellement le pays magyar, — « citadelle et protection du nom du Christ (5). » — Les Turcs ont été repoussés, vaincus, écrasés par le héros. Mais leurs ressources sont immenses. Ne tenteront-ils pas encore des attaques plus

(1) Thuroczi, P. IV, cap. XXXVIII. — Pray, P. II, p. 358. — Hammer, L. X, d'après les Orientaux.
(2) Hammer, L. X.
(3) Thuroczi, l. c.
(4) Teleki, t. I, p. 297.
(5) Callimachi, L. II.

formidables, plus désespérées? Et le peuple hongrois sera-t-il toujours à même de résister à cet ennemi sans cesse renaissant?

Cette inquiétude sérieuse décida tous les vrais patriotes en faveur de la concorde. Le catholicisme, très-intéressé à lancer les Hongrois contre les sectateurs de Mahomet, vint encourager et fortifier ces désirs pacifiques. Par malheur, sa division personnelle faillit compromettre l'œuvre importante qu'il osait entreprendre.

Le concile de Constance, — cette assemblée réformatrice, qui avait dépensé tant de zèle orthodoxe en jetant au feu deux prophètes, et en déposant plusieurs souverains pontifes, — le concile de Constance n'avait pas réussi à reconstituer l'unité catholique. Deux papes se divisaient encore le gouvernement de cette Église universelle, « hors de laquelle il n'est point de salut. » Parmi les chrétiens d'Occident, les uns reconnaissaient Eugène IV, nommé en Italie par le collége des cardinaux, les autres obéissaient à Félix V, élu en Allemagne par le concile de Bâle. Les deux infaillibles pontifes envoyèrent en Hongrie des légats chargés de mettre fin à la guerre entre Wladislas et Élisabeth. Julien Césarini, évêque de Sabine, s'y présenta au nom d'Eugène; Alexandre, évêque de Trente, au nom de Félix. Lorsque ceux-ci offrirent leur médiation à la cour de Bude, le roi leur répondit qu'il ne demandait pas mieux que de voir cesser la discorde; mais il leur fit observer qu'avant de s'occuper de rétablir l'union dans son royaume, leurs maîtres auraient bien dû songer à s'accorder eux-mêmes (1).

Malgré l'influence médiocre exercée dès l'abord par l'intervention ecclésiastique, les propositions de la reine mère, qu'avait apportées Cilley, furent prises en considération.

(1) Léonard Chodzko, *La Pologne*, t. II, au règne de Wladislas le Varnénien.

Julien Césarini, diplomate habile, orateur disert, parvint peu à peu à dominer en même temps Élisabeth et Wladislas. Son but principal était d'amener les Polonais à se croiser contre les Ottomans. On l'écouta donc, parce qu'il sut remuer la fibre patriotique, réveiller les haines chrétiennes de ces deux peuples soldats. Après de nombreuses démarches auprès des partisans des deux compétiteurs, il les amena à s'accorder sur les conditions suivantes : Wladislas abdiquerait le titre de roi, mais gouvernerait en qualité de tuteur jusqu'à l'adolescence de Ladislas le Posthume; il épouserait Anne, fille d'Albert, et son frère Kasimir se marierait avec l'autre fille du feu roi, Élisabeth; il recevrait immédiatement, à titre de dot, 120,000 florins d'or, et, plus tard, 200,000 autres florins; comme compensation aux frais causés par la guerre, le territoire de Szepes serait abandonné aux souverains polonais, à titre héréditaire, ainsi que la Podolie et la Moldavie, qui jadis étaient vassales de la Sainte Couronne (1).

Le légat, parfaitement accueilli par les princes, n'avait oublié qu'une seule chose, assez grave pourtant : consulter le peuple hongrois, ses intérêts et ses tendances. Aussi son beau projet de traité se trouva-t-il annulé dès son apparition. Les nobles, très-inquiets de la tournure par trop royale que prenait l'arrangement, demandèrent conseil à celui d'entre eux auquel semblaient échus plus qu'à tout autre le droit et l'honneur de représenter la nation entière, à Hunyadi.

Voici ce que leur répondit le vainqueur de Nagy-Szeben et de Vaskapu :

« Mieux vaut la paix que la guerre. Il importe de faire « la paix à l'intérieur, afin de tourner contre les Turcs « toutes les forces du pays ; mais on ne doit pas souffrir que

(1) Callimachi, L. II.

« le royaume soit entamé, diminué (1). Si donc la reine « persiste à accepter, en son nom propre et au nom de sa « race, un traité qui sépare à perpétuité des membres « inhérents au corps national, il faut lui résister de tout « notre pouvoir. Une paix équitable conquise par les « armes coûterait moins cher que celle que l'on nous « propose (2). »

Ce conseil, considéré comme très-profond et très-juste, fut accepté par la plupart des magnats et des nobles (3). Le traité de Césarini dut être abandonné.

Cette opposition nationale ne découragea cependant pas les princes. Renonçant à consulter l'opinion publique, se mettant même en opposition avec elle, ils se décidèrent à traiter directement l'un avec l'autre, mais sur des bases moins antipopulaires. Ulric de Cilley ménagea une entrevue entre Élisabeth et Wladislas, à Györ.

On commençait à s'entendre, lorsque tout à coup Élisabeth mourut. Suivant certains historiens, elle fut empoisonnée. Suivant d'autres, elle succomba à une maladie d'utérus (4).

Quoi qu'il en soit, cette mort subite simplifia singulièrement la question, sans toutefois la résoudre. Wladislas demeura maître, désormais incontesté, du trône hongrois. Mais l'empereur Frédéric eut soin de conserver sous sa tutelle Ladislas le Posthume, au fond de sa cassette la couronne d'Étienne Ier, et, comme gage de son or aventuré, les forteresses livrées par Élisabeth; tandis que d'autre part, sans avoir l'air de s'en mêler, à l'aide de Giskra et des Bohémiens, il fomentait de petits embarras qui, en cas de besoin, pouvaient devenir très-

(1) Bonfinii decad. II., L. VI, p, 439.
(2) Callimachi, L. II.
(3) Teleki, t. I, p. 302, 303, 304.
(4) Pray, P. II, à la fin.

sérieux, c'est-à-dire très-utiles à ses desseins secrets. Néanmoins, l'évêque d'Eger, Simon de Roszgony, ayant obtenu de Giskra une cessation d'hostilités, la lutte intérieure dut être considérée comme terminée, et l'on s'occupa de la lutte contre les Turcs ottomans.

Combattre les musulmans, telle était en effet la grande œuvre de l'époque. Pour l'accomplir avec plus de vigueur, les Hongrois avaient tendu la main aux Polonais, pris pour roi leur jeune roi. Les deux peuples chrétiens attendaient avec impatience l'heure de combattre côte à côte; l'heure sainte où, par le sang versé en commun pour une même cause, serait signée leur éternelle fraternité.

TROISIÈME PARTIE

LA CROISADE VARNÉNIENNE

1443-1444

CHAPITRE I

LA CAMPAGNE DE 1443

I.

Dans les premiers jours de l'année 1443, une brillante ambassade ottomane fit son entrée dans Bude. De la part d'Amurath, elle venait apporter des propositions de paix au roi Wladislas. Wladislas lui donna audience, mais dès qu'il eut entendu que le sultan lui demandait Belgrade ou un tribut annuel, il la congédia, ne daignant lui répondre que ceci : « Hunyadi sera consulté à cet égard, et suivant « que le sort se montrera prochainement favorable ou non « envers lui, il enverra des délégués exprimer ses désirs à « Amurath (1). » Une telle réponse était une menace. Les ambassadeurs turcs se retirèrent.

(1) Callimachi, *De rebus Uladislai*, L. II.

Les dispositions belliqueuses ainsi manifestées par le jeune roi polonais encouragèrent Julien Césarini à le pousser à la croisade. En effet, Julien avait été envoyé en Hongrie bien plus à propos de la guerre turque qu'à propos de la guerre civile. Eugène IV, dont il était le légat, avait compris l'immensité du danger qui sans cesse menaçait le monde chrétien. Quoique les grecs de Byzance refusassent toujours de se convertir à la communion romaine, le pontife italien voulait tenter un effort décisif pour sauver non pas l'empire des Paléologues, aux trois quarts détruit, mais au moins Constantinople, la clef de la Méditerranée, peut-être la première étape de l'armée musulmane en marche sur Rome et l'Occident catholique. Les princes de France, d'Espagne, d'Angleterre, d'Italie et d'Allemagne, trop occupés à cette époque de leurs affaires particulières, de luttes féodales, de mysticisme, de théologie et de sorcellerie, n'écoutaient guère la voix déjà moins sonore du « serviteur des serviteurs de Dieu. » Mais la Hongrie, la Pologne, placées à côté de l'ennemi, plus évidemment intéressées dans la lutte, semblaient, unies, assez puissantes pour accomplir à elles seules le salut de l'Europe. Voilà pourquoi Eugène avait chargé Césarini d'aller exciter ces deux filles de la chrétienté à se lever en masse contre les infidèles, lui donnant pleins pouvoirs pour prêcher et conduire la guerre sainte.

Césarini, orthodoxe fougueux, esprit vif et fin, s'acquitta avec succès de sa mission. Après avoir gagné à la cause papale les plus puissants seigneurs polonais et magyars, après avoir imbu de ses idées tous les barons qui entouraient Wladislas, le légat s'attaqua au cœur et à l'intelligence du prince lui-même, et en vint promptement à bout. D'abord, pour flatter son orgueil, il sut lui démontrer que son avénement au trône avait été salué, comme une espérance, par les plus puissants rois de l'Europe catholique, et qu'ainsi escorté des vœux de tous les fidèles, il se trouvait être le

général prédestiné de la milice de Jésus. Ensuite, à côté de cet idéal, il s'empressa de poser cette réalité : en combattant les Turcs, le roi travaillera non-seulement dans l'intérêt européen, mais aussi dans son intérêt propre ; il sauvegardera ses États, et surtout sa chère Pologne, dont la Hongrie est le rempart. Passant à d'autres considérations non moins graves, l'habile prélat fit ressortir combien grande était l'injure faite à la majesté royale par Amurath réclamant Belgrade ou un tribut, injure qui devait être vengée au plus tôt; il prouva que la lutte était possible, facile, comme l'attestaient les dernières victoires du vajvode transylvain ; et que le succès ne pouvait être douteux, si l'on profitait sans retard de l'affaiblissement des Turcs tant de fois vaincus. Enfin, pour couronner l'échafaudage de ses séductions, il insinua que les nobles hongrois avaient cédé à une inspiration divine en choisissant Wladislas, car la Providence avait résolu d'unir deux d'entre ses filles les plus valeureuses contre les blasphémateurs de son nom, sous un chef illustre et brave, qui pût leur conquérir une gloire immortelle et étendre leurs frontières jusqu'à la mer Noire, les Dardanelles et l'océan Hellénique (1).

Wladislas, fasciné, était déjà tout décidé à risquer une expédition contre les Turcs, quand une terrible nouvelle vint à propos le presser d'exécuter son dessein. Les infidèles s'étaient jetés sur la Serbie, avaient enlevé les fils du despote Georges Brankovich et les avaient horriblement mutilés.

Imploré par le malheureux prince, son allié, le jeune roi de Pologne et de Hongrie lui promit de venir au plus tôt seconder sa vengeance. Il poussa donc avec activité les préparatifs déjà commencés à l'intérieur, envoya des renforts aux Valaques menacés (2), obtint de la diète hon-

(1) Callimachi, L. II.
(2) Ex *litt.* Hunyadi, ap. Katona, t. XIII, p. 251.

groise des subsides considérables, rassembla les nombreux croisés que Césarini avait enrôlés (1), les cavaliers que Hunyadi avait levés à ses propres frais (2), enfin les derniers débris de l'armée serbe, et ainsi se trouva à la tète d'une belle armée, qui pouvait, sans folie, tenter un grand effort pour la délivrance de la chrétienté (3).

II.

Après s'être assuré de la protection du Très-Haut par des prières publiques et des vœux (4), Wladislas donna l'ordre du départ. Il quitta Bude le 22 juillet 1443, traversa le Danube, puis la Tisza, marchant à petites journées, attendant les retardataires ; revint sur les bords du Danube, le passa pour la seconde fois, non loin de Szendrö, à l'endroit appelé « la Pierre-de-Sel (5), » enfin, opéra sa jonction avec Georges Brankovich et Jean de Hunyad. Réunis au complet, les croisés se divisèrent en trois corps d'armée. L'un, rangé sous la bannière serbe, obéissait à Georges; l'autre, formé de douze mille cavaliers d'élite, était dirigé par Hunyadi et se tenait à l'avant-garde. Le dernier, fort de vingt mille hommes, commandé par le roi, précédé par le cardinal Julien, sa croix à la main (6), suivait à la distance de deux journées.

Ainsi s'ordonna au début la quatrième croisade lancée par la papauté contre l'islamisme turc. Nous allons assister à la première campagne, qui fut aussi glorieuse que la seconde fut triste, et qui éleva Hunyadi au rang des généraux les plus vantés de l'ancienne histoire. La campagne

(1) Callimachi, L. II.
(2) Teleki, *Hunyadiák Kora*, t. I, p. 388.
(3) Hammer, *Emp. ottoman*, L. X.
(4) Callimachi, L. II.
(5) Callimachi, L. II.
(6) Lenfant, *Histoire de la guerre des Hussites*, t. II. p. 147.

de 1443 est à elle seule une épopée romanesque au milieu de laquelle Jean de Hunyad, type principal, resplendit, géant merveilleux par son audace et sa vigueur.

Instruit de l'approche des croisés, Amurath envoie deux corps de troupes assez faibles, dans le but plutôt d'observer l'ennemi que d'engager la lutte. Hunyadi rencontre les éclaireurs turcs, les écrase, et d'un bond prend Nissa, la pille et pousse au delà (1).

Alors se présentent trois colonnes ottomanes : la première, conduite par Isa-Beg, fils d'Ervrenos ; la seconde, par un beg inconnu ; la troisième, par Turachan-Beg. La division principale a pour chefs les begs de Widdin et de Sophia, Kasim-Pacha, beglerbeg de Roumélie, et Mahmud-Tschelebi, beg de Boli, beau-frère du sultan. Quoique les infidèles soient infiniment plus nombreux et très-bien armés, János et ses douze mille cavaliers attaquent, enfoncent successivement les trois colonnes, tuent deux mille hommes, en prennent quatre mille et enlèvent neuf bannières. La division principale s'avançant pour réparer cette défaite multiple, les Magyars reviennent sur elle, rétablissent le combat, font prisonniers un certain nombre de chefs et contraignent les autres à une fuite rapide (2).

L'armée polono-hongroise, grâce à ces éclatants succès d'avant-garde, peut asseoir son camp sur les bords de la Morava, aux environs de Nissa. Elle s'y repose quelque temps, achève de s'organiser, et d'une manière définitive arrête le plan de la campagne.

Un jour, cinq cents cavaliers fourrageaient sur la rive opposée de la Morava. Tout à coup des Turcs apparaissent en escadrons pressés. Les cavaliers battent en retraite et cherchent à se mettre à l'abri en deçà du fleuve. Quelques-uns y parviennent à la nage. Plusieurs, embarrassés

(1) Pray, *Annales*, P. III, p. 5. — Teleki, t. I, p. 342.
(2) Ex *litt.* Hunyadi, ap. Katona, t. XIII. — Hammer, L. X.

par leurs lourdes armures de fer, se noient. Mais la plupart, forcés de demeurer sur l'autre rive, s'attendent d'un moment à l'autre à être égorgés par les Osmanlis qui accourent au galop. En ce moment même, le roi Wladislas revenait de la chasse, suivi d'une brillante escorte. Du haut d'une colline il aperçoit la marche des spahis, il entend les cris des siens, comprend leur perplexité. Heureux de clore par un combat glorieux une obscure partie de plaisir, le jeune prince réunit à la hâte les mieux armés d'entre ceux qui l'entourent, se précipite dans la Morava, la traverse. Les Turcs aperçoivent le mouvement; ils croient que l'armée des chrétiens arrive tout entière; ils ne se sentent pas en force pour risquer une telle lutte, ils s'arrêtent, ils changent de direction, s'éloignent.

Peu de jours après, les croisés plient leurs tentes et continuent leur route à travers la Serbie. Des espions les avertissent que les Ottomans les guettent et se sont postés non loin. Aussitôt Hunyadi conduit ses cavaliers à la découverte. Il parvient la nuit au point indiqué. La lueur de quelques torches et deux ou trois feux à demi éteints lui indiquent où dorment les infidèles. Jean échelonne autour de leurs tentes un cordon de soldats, masse ses autres cavaliers, se met à leur tête et leur crie : En avant! Les sentinelles n'ont pas le temps de donner l'alarme. Les Hongrois ont forcé le camp en poussant des cris de guerre. Alors les Turcs s'éveillent. Le terrible nom de « Yanko » résonne à leurs oreilles comme un glas funèbre. Ils veulent fuir. Les sentinelles hongroises, chaîne de fer, les étreignent. Mais bientôt la stupéfaction de la terreur fait place à l'énergie du désespoir. Les Osmanlis s'arment, sellent leurs chevaux. Grâce à l'obscurité, les Magyars, çà et là répandus par groupes compactes, empêchent les ennemis de se rallier, rendent vaines leurs velléités de résistance, les massacrent, et, presque sans pertes, restent maîtres du terrain.

Les Turcs qui ont échappé à la boucherie se sont réfugiés dans les steppes du voisinage, se cachent dans les broussailles. Les Hongrois les y pourchassent, et, durant plusieurs heures, jusqu'à ce que leurs bras fatigués se roidissent, lèvent et abaissent leurs implacables sabres recourbés. Le lendemain, Hunyadi, après avoir fait mettre le feu aux tentes, envoie à Wladislas un butin considérable et quatre mille prisonniers. Sur le sol gisaient trente mille cadavres (1).

Les cavaliers hunyadiens continuent leur course aventureuse. Eclaireurs de l'armée chrétienne, ils visitent la Serbie entière et une partie de la Bulgarie. Rien ne résiste à leur choc. Ils dévastent les champs, enlèvent les troupeaux et les hommes, brûlent et tuent tout ce qu'ils ne peuvent emporter, forcent les villages, les citadelles, les villes appartenant aux Ottomans, et, n'ayant point de garnison à y laisser, les détruisent de fond en comble (2).

Jamais guerre ne fut plus effroyable, parce que jamais guerre ne fut plus religieuse. On ne se battait pas peuple contre peuple ; on se battait chrétiens contre musulmans.

III.

Une cité très-importante était tombée au pouvoir de Hunyadi, Sophia (3). Wladislas, sur les traces du vajvode, arrive jusqu'à cette ville. De là, soumettant facilement les Bulgares, à cause de leur identité d'origine et de leur similitude d'idiome avec les Polonais, il se dirige vers Philippopolis en escaladant les hauteurs du Balkan. Ce changement de route avait pour but de mettre quelque temps l'armée

(1) Callimachi, L. II.
(2) Bonfinii Decad. III, L. VI. — Thuroczi, P. IV, cap. XL.
(3) Pray, P. III, p. 8. — Teleki, t. I, p. 344.

croisée à l'abri des attaques ottomanes, afin que plus tard elle pût, en masse, se glisser par l'un des défilés de la montagne au centre de la domination turque en Europe, gagner Andrinople, et d'un seul coup anéantir l'ennemi (1).

Jean de Hunyad, qui avait entraîné ses cavaliers jusqu'aux limites roumaines, se décide alors à rétrograder vers le roi. Il ordonne la retraite.

Le sultan, en ce moment même, envoyait pour fermer l'Hœmus aux chrétiens une forte armée, sous les ordres du pacha d'Anatolie, son parent. Le pacha recueille, en chemin, plusieurs retardataires magyars, malades ou blessés, les charge de chaînes et les envoie à son maître :

« — Vois, lui mande-t-il, vois du haut de ton propre « trône ces misérables hommes dont tu t'effrayes ! »

« — Reviens heureux, je te le souhaite, répond Amu« rath ; mais à ton retour, tu pourras me dire avec certi« tude ce qu'ils valent, ces hommes devant lesquels moi« même j'ai fui. »

Le présomptueux pacha rencontra bientôt Hunyadi, et il put éprouver alors si la triste parole du sultan était vraie ou non.

Jean ne se trouvait plus qu'à une très-petite distance du camp royal. Une dernière fois il avait permis à ses cavaliers de dresser leurs tentes. La nuit écoulée, dès l'aurore, il était debout, et les Hongrois préparaient leurs chevaux. Soudain, un son de trompettes très-rapproché, formidable, éclate. Les Magyars sautent en selle. De longues lignes, au-dessus desquelles le croissant brille, se déroulent au milieu de la plaine. Les Magyars se comptent. Ils hésitent.

Hunyadi lance son cheval au milieu des escadrons et crie :

(1) Hammer, L. X.. — Chodzko, *La Pologne*, t. I, p. 117.

« Soyez braves! mourons avant de renoncer à notre « glorieuse habitude de vaincre ! Pourquoi tremblez-vous « en face de l'ennemi, étalant glorieusement sa multitude ? « Déjà, bien souvent, n'avez-vous pas éprouvé son cou-« rage? Lui, qui tant de fois a fui, avec l'aide de Dieu il « peut encore être mis en fuite. Si la mort se montre « cruelle envers quelques-uns d'entre vous, que ceux-là « ne s'en inquiètent point. Avec moi ou avec d'autres « frères d'armes ils ont déjeuné ce matin : ce soir ils « souperont avec le Christ! »

« Eljen! Eljen! » répondent les plus braves, et, sur les traces de leur général, ils volent contre les Turcs. Les autres suivent, enthousiasmés par l'exemple. La masse ottomane est enfoncée. En vain le pacha d'Anatolie, de la voix et du geste, s'efforce de rétablir l'ordre. En vain ses troupes désorganisées domptent leur soudaine épouvante, et çà et là se battent valeureusement. L'impétuosité des Magyars triomphe. Les Turcs en sont réduits à fuir.

Alors, comme d'habitude, le carnage commence. Cette fois il est encore plus épouvantable qu'à l'ordinaire. Il dure depuis le commencement de la soirée jusqu'au milieu de la nuit, et la lune, alors en son plein, éclaire de ses lueurs blondes une vaste campagne rougie de sang.

Vers minuit, Hunyadi, rentré dans sa tente, allait se reposer des fatigues de la journée. Un grand bruit se fait dans le camp : des acclamations, des fanfares. C'est le pacha d'Anatolie enchaîné, que les vainqueurs viennent déposer entre les mains de leur général (1).

Le lendemain, le vajvode et ses cavaliers rejoignent l'armée royale, et, avec elle, commencent à franchir les ravins du Balkan.

(1) Thuroczi, *Chronica*, P. IV, cap. XL.

IV.

La route que les Polono-Hongrois suivaient pour tenter le passage en Roumélie devenait de plus en plus impraticable. Aux collines d'abord montées et descendues sans trop de peine, succédaient des monts abruptes, encombrés de broussailles, crénelés de rocs à pic. Chaque jour il fallait s'y inventer des chemins avec la mine et le fer. Une marche aussi laborieuse, à peine possible en été, ne l'était nullement en hiver. Or, à cette époque de l'année, l'hiver sévissait avec une extrême rigueur. Un vent glacial soufflait du nord au sud, l'avalanche roulait sur la pente des montagnes; la pluie, la neige, le givre tombaient sans cesse. En même temps les fourrages et les vivres s'épuisaient, et bien loin, en deçà du Balkan, des forêts désertes, des steppes arides, une solitude. Les chevaux harassés refusaient leur service, les hommes mouraient affamés ou gelés.

Pendant plusieurs semaines, tant d'atroces souffrances furent supportées héroïquement par l'armée chrétienne. Mais bientôt, le mal empirant et semblant ne devoir cesser jamais, elle commença à se désespérer, et nombre de soldats renoncèrent à lutter plus longtemps contre la nature et hautement réclamèrent la retraite.

Hunyadi connaissait le pays. Il savait que le Balkan traversé, les croisés pourraient à leur aise se réconforter dans les plaines fertiles de la Thrace et de la Macédoine. C'est pourquoi, désirant à tout prix mener à fin une campagne commencée aussi brillamment, il essayait de relever ses compagnons abattus, par l'exemple de sa propre résignation et par ses pieux et patriotiques conseils.

Les maux éprouvés à l'arrivée, leur disait-il, vous les

éprouverez de même au retour. Les sommets déjà franchis sont plus élevés que ceux qui restent à franchir. Là-bas, sur l'autre versant de la montagne, le repos mérité. Ce ne sera plus la guerre ; ce sera le pillage. Vous y entasserez plus de butin que vous n'en pourrez rapporter. Il faut oser un dernier effort. Vous avez vaincu en tant de batailles; vous avez surmonté tant de fatigues : encore un peu de persistance. Jusqu'alors l'ennemi n'a été que harcelé. Ses défaites, il a pu facilement les réparer. Lui abandonnera-t-on le gain d'une campagne entamée à son désavantage ? Jamais occasion n'a été plus favorable pour ruiner la puissance des infidèles en Europe. Qu'on ne la perde pas étourdiment. Dieu en voudrait à ses défenseurs, s'ils ne profitaient pas de la protection qu'il a daigné leur octroyer (1).

Tant que Hunyadi parlait, les chrétiens se sentaient renaître du cœur. Un instant ils oubliaient la fatigue, le froid, la faim. Ils domptaient de nouveaux obstacles. Ils avançaient. Mais les paroles du ban de Szörény s'envolaient bientôt, emportées par l'ouragan, et à l'horizon on n'apercevait point la terre promise du Midi. Alors le désespoir, plus violent, parce qu'il avait été endormi quelques heures, le désespoir l'emportait. On murmurait, et, chaque jour, on menaçait de se débander.

Soudain des espions accoururent, annonçant que l'ennemi n'était pas loin. La crainte d'une surprise arrêta la dissolution imminente de l'armée de Wladislas. Les escadrons et les bataillons disjoints se rallièrent, et, remerciant le ciel qui leur offrait une mort glorieuse au lieu d'une mort obscure inévitable, prêts à se ruer sur l'ennemi comme des bêtes fauves, sans ordre, ils arrivèrent à côté du pas de Succi, où les Osmanlis les attendaient (2).

Le pas de Succi, si célèbre dans l'histoire ancienne, se

(1) Callimachi, L. II.
(2) Id. ibid.

forme de deux défilés. L'un, à l'ouest, Soula-Derbend, défilé aqueux, est fermé par la porte qu'y fit construire Trajan. L'autre, à l'est, appelé le défilé d'Isladi ou de Slatitza, à cause de la petite rivière de ce nom, est d'un accès presque aussi périlleux que le premier.

Informé de l'approche de l'armée hungaro-polonaise, Amurath a fait couper les deux passages par de larges tranchées. Derrière, s'élèvent des barricades cyclopéennes, formées d'abatis d'arbres et de blocs de rochers. Au-dessus, dans le flanc du mont, plane un camp retranché, imprenable, plein d'hommes et d'armes (1).

Pour défendre cette position qui interdit aux chrétiens l'entrée de la Roumélie, le sultan a réuni les troupes asiatiques aux débris de ses armées vaincues, et en a confié le commandement à un capitaine actif et plein d'expérience, à Karam-Beg. Celui-ci a reçu de son maître un mandat impératif. Il lui est interdit d'attaquer. Il doit, ferme à son poste, se tenir toujours et quand même sur la défensive. Les soldats effrayeront les Polonais et les Hongrois. La tempête, la neige, la glace et la famine les vaincront.

V.

Le 23 décembre 1443, Wladislas, les Polonais, les Hongrois et les croisés pénètrent jusqu'à la porte de Trajan.

Hunyadi comprend du premier coup d'œil quelle sera la tactique de l'ennemi, quelle doit être la sienne. Il laisse donc les plus étourdis des chrétiens grimper pêle-mêle dans la montagne, harceler les Ottomans, impassibles au sommet. Karam-Beg, honteux de se voir ainsi défié par de misérables affamés, oublie bientôt les prescriptions

(1) Callimachi, L. II. — Teleki, t. I, p. 347. — Hammer, L. X. — Chodzko, t. I, p. 117.

d'Amurath, et fait descendre ses troupes de leur impénétrable retraite. Jean a réussi au gré de ses désirs.

Aussitôt il éperonne son cheval, galope au travers des groupes épars, réveille le courage endormi des uns, calme la trop fougueuse désespérance des autres, et parvient, non sans peine, à mettre un peu d'ordre dans cette foule furieuse, qui ne demande qu'à mourir, n'importe comment. Presque réorganisée, l'armée chrétienne se partage en deux divisions. L'une, commandée et excitée par le roi, par le cardinal Julien et par le despote Georges Brankovich, suit tous les mouvements de l'autre, à la tête de laquelle s'est placé Hunyadi János. Celui-ci feint une attaque, puis tournant bride, attire les Osmanlis sur une petite plaine, où ils ont perdu tous les avantages que leur offrait la nature tourmentée du Balkan (1).

Arrivés à quelque distance des chrétiens, les fils d'Islam les provoquent en lançant des flèches. Cette averse de traits blesse grièvement un certain nombre de Polonais et de Hongrois, mais élève à son paroxysme la colère de tous. Le combat ne tarde pas à s'engager à l'arme blanche, violent, forcené. Enivrés de désespoir, les croisés se sont rués sur l'ennemi avec tant de fureur qu'ils le font plier en plusieurs endroits.

A l'aspect d'un désastre probable, Karam-Beg accourt : tuant à coups de cimeterre ceux de ses soldats qui fuient, injuriant ceux qui hésitent, haranguant les plus sûrs, il répare, à force d'énergie, la lutte compromise. Pendant que les cavaliers de Jean de Hunyad manient deçà et delà leurs sabres recourbés, les fantassins de Pologne, leurs longues lances en avant, démontent les cavaliers turcs, abattent tout ce qui s'oppose à leur passage. Karam-Beg et ses spahis ont beau déployer une merveilleuse valeur,

(1) Teleki, t. I, p. 347-353.

les chrétiens, minute par minute, gagnent du terrain. Cependant les Osmanlis ne s'avouent pas battus. Mais le cheval de Karam-Beg, les jarrets rompus, tombe, et d'un soubresaut nerveux lance son cavalier au milieu des Polono-Magyars. Le bruit se répand que le général est tué ou prisonnier. L'armée découragée recule, et, pourchassée par les vainqueurs, regagne péniblement la montagne, où elle se met à l'abri derrière les fortifications de son camp (1).

Un tel succès ne suffit pas à Hunyadi. Il le veut complet. A sa voix, les cavaliers magyars se groupent autour de lui. Du geste, il leur montre la porte de Trajan. A l'assaut! à l'assaut!

La porte est admirablement barricadée. Les Magyars rebroussent chemin. L'autre défilé doit être moins inexpugnable. La Slatitza est une route. Hunyadi et les siens s'y précipitent. Mais, pendant la nuit, les Turcs ont fait couler une énorme quantité d'eau sur les flancs escarpés des monts et sur les sentiers tracés par la neige. Partout de la glace! Les chevaux piétinent, glissent et s'abattent. Les cavaliers, à pied, risquent quand même l'escalade.

Ici recommence une bataille cent fois plus effroyable et plus gigantesque que la première. On ne lutte pas seulement avec la flèche, la lance, le sabre, l'épée et le maillet; des masses de rochers arrachés de leurs bases, soulevés et lancés par les Turcs, roulent, tombent sur les Hongrois, les écrasent. Des milliers d'hommes expirent en hurlant. Et pourtant Hunyadi et ses cavaliers se redressent toujours, et, malgré les obstacles, avancent, avancent. Enfin, la barrière est forcée.

Du haut du Balkan, l'avant-garde chrétienne salue les riantes campagnes de la Roumélie, étalées à l'horizon (2). — 24 décembre 1443.

(1) Callimachi, L. II.
(2) Hammer et Chodzko, l. c.

VI.

Les jours suivants, les chrétiens pénètrent sans encombre par la voie tracée, rejoignent Hunyadi, descendent dans la plaine, et campent sur la dernière pente de l'Hœmus, au pied du mont Kunobizza.

Vont-ils pouvoir enfin se reposer, rendre à leurs esprits troublés l'espérance, à leurs corps harassés la force perdue? Pas encore. La position n'a été que tournée. Les Turcs occupent la montagne. Ils menacent leurs vainqueurs, continuellement les harcèlent. Chaque jour, et plusieurs fois dans une même journée, ont lieu de petits combats d'avant-poste, sans importance, mais qui affaiblissent.

Une de ces escarmouches, résolument engagée de part et d'autre, aboutit à une bataille générale. A cette seule action le roi Wladislas prit part : une flèche le blessa à la main (1). Longtemps disputée, la victoire se décida en faveur des Polonais et des Hongrois. Les vainqueurs vengèrent leurs frères morts en égorgeant cent soixante prisonniers infidèles (2).

Assez grave en lui-même, ce nouveau succès n'a produit néanmoins aucun résultat. Les chrétiens ne peuvent pas avancer. Ali-Beg, envoyé par Amurath pour remplacer Karam-Beg, leur barre le chemin. Moins emporté, astucieux et fin, Ali se garde bien de tomber dans le piége où son prédécesseur s'est laissé choir. Employant le vieux système de Fabius Cunctator, il évite le combat, inquiète

(1) Teleki, t. I, p. 355.

(2) Callimachi, *De rebus Uladislai,* L. II. — Le chroniqueur n'attribue pas ce massacre à Hunyadi personnellement, comme l'ont fait certains écrivains modernes. Leur opinion, pour ce fait et pour beaucoup d'autres, n'a point de base vraiment historique. A l'égard de la Hongrie, en général, on s'est beaucoup trop fié aux compilateurs allemands.

l'armée de Wladislas par des marches et des contre-marches, l'épuise à force de surprises vaines et de fausses alertes.

Ne pouvant pas contraindre Ali-Beg à renoncer à sa tactique, le roi de Pologne et de Hongrie cède aux suggestions de la plupart de ses conseillers, aux plaintes de ses troupes, et songe à rétrograder. Le despote Georges et Jean de Hunyad s'y opposent énergiquement (1). On ne les écoute pas. La retraite est décidée.

Alors on livre aux flammes ce qui dans les bagages et le butin paraît trop embarrassant, on abat les bêtes de somme malades ou inutiles et l'on enterre les armes provenant du pillage ou des soldats morts. Ensuite, l'armée ainsi allégée se remet en route, atteint Belgrade avec tant de promptitude que les Turcs peuvent à peine la suivre, se repose quelque temps sur les bords du Danube, et se dirige vers Bude.

L'entrée dans cette capitale fut un triomphe.

Le peuple s'était précipité au delà des portes, s'échelonnait au loin en foules confuses. Les barons du royaume, les magnats et les nobles, les ambassadeurs et le clergé, croix et bannières en tête, attendaient la venue des défenseurs de la patrie, de la religion et du monde.

Enfin, l'armée croisée apparut. En tête marchait le roi, pieds nus. A côté de lui s'avançaient enchaînés Karam-Beg, Mahmud-Tschelebi et les autres captifs illustres. Puis, des trophées d'armes, des drapeaux, le butin. A l'arrière-garde venaient les cavaliers polonais, proclamant la gloire de leur jeune souverain, et les cavaliers magyars; et Hunyadi.

Quand celui-ci passa, de bruyantes acclamations l'accueillirent. Le peuple saluait la patrie en la personne de son plus brave représentant.

(1) Bonfinii decad. III, L. VI. — Carionis *Chronicon,* L. V, p. 845-846. Teleki, t. I, p. 356, 357.

Après avoir reçu les félicitations officielles, le cortége entra dans l'église cathédrale de Sainte-Marie. Les étendards enlevés à l'ennemi furent suspendus aux voûtes du temple, et l'on peignit sur la muraille les écussons des douze seigneurs polonais et hongrois qui s'étaient le plus distingués.

Après le « Te Deum » d'actions de grâces, le roi partagea lès dépouilles entre ses soldats, et les renvoya dans leurs foyers (1).

VII.

Cette année même où Hunyadi avait vaincu les Turcs en six batailles principales (2), il lui naquit un second fils (3).

Lorsque Jean de Hunyad arriva à Kolosvár, sa femme le reçut en lui présentant son nouveau né, Mathias.

La joie dans l'âme, des larmes dans les yeux, le chevalier fort se jeta à genoux, saisit l'enfant entre ses bras, l'éleva vers le ciel, et remercia la Providence d'avoir daigné récompenser ainsi son fervent serviteur des sacrifices qu'il lui avait offerts sur l'autel sacré de la patrie (4).

Ce père qui pleure est aussi grand, plus grand que le soldat qui triomphe.

(1) Callimachi, L. II. — Lenfant, t. II, p. 147-148. — Thuroczi, P. IV, cap. XL.

(2) Ex *litt*. Lad. Posth. 30 jan. 1453.

(3) Pray, *Annales*, P. III, p. 13. — Teleki, t. I, p. 334.

(4) Fesler, *Mathias Corvinus*, t. I, *Introduction*.

CHAPITRE II

LA PAIX DE SZEGED

I.

Les prodigieuses victoires de 1443 remplirent d'espérance l'Occident catholique. Elles lui prouvèrent que le Turc n'était pas invincible, et l'Occident eut honte alors d'avoir si longtemps tremblé devant le Croissant.

Bientôt, en effet, plusieurs nations se déclarèrent hautement contre les Osmanlis et envoyèrent des ambassadeurs à Wladislas de Pologne, « général en chef de l'armée du Christ, » pour le féliciter de ses victoires et l'encourager à poursuivre la guerre. Des députés de Venise, de Gènes, du fastueux duc de Bourgogne, Philippe, et de l'empereur byzantin, Jean Paléologue, vinrent à la cour de Bude, et promirent de la part de leurs maîtres un secours efficace et d'amples subsides. En même temps, le souverain pontife mandait aux Hongrois que le prince de Karamanie, allié secret de la chrétienté, se soulevait contre le sultan, son suzerain, et occupait Amurath en Asie ; que Georges Castriot (Skander-beg) désertait l'armée turque, revenait à la vraie foi, et, dans sa principauté paternelle d'Albanie, s'apprêtait à combattre les blasphémateurs de Jésus ; enfin, qu'une flotte considérable, frétée par les nations catholiques, s'assemblait à Caïette, et qu'elle était destinée à aller intercepter le passage des Turcs d'Asie en Europe par l'Hellespont (1).

(1) Katona, t. XIII, p. 268.

Ces félicitations, ces promesses et ces nouvelles, auxquelles se joignaient les excitations des vainqueurs et surtout les plaintes de Georges Brankovich, qui n'avait encore ni recouvré ses États, ni revu ses fils, engagèrent Wladislas à recommencer l'expédition si malheureusement interrompue.

Néanmoins, il dut hésiter avant de prendre à cet égard une décision définitive. Les troubles excités en Hongrie par Élisabeth, et après sa mort par Frédéric, n'étaient pas complétement apaisés. Giskra occupait toujours certaines villes du nord, et l'empereur ne paraissait avoir renoncé ni à ses prétentions ni à ses intrigues. Quant à la Pologne, elle se trouvait dans une situation bien plus déplorable encore. Sa licencieuse aristocratie profitait de l'absence du roi pour mener l'État à sa guise et se livrer à ses fantaisies les plus tyranniques. Des nobles, issus des familles les plus vieilles et les plus distinguées, se faisaient voleurs de grands chemins. Un duc d'Opolie, Boleslas, allait détrousser les bourgeois dans les foires. Des séditions éclataient sur divers points, surtout dans l'orageuse Lithuanie. Les dernières hordes tartares ravageaient la Russie Rouge, la Podolie et les contrées environnantes. Des seigneurs polonais, délégués par leurs pairs, vinrent supplier le roi Wladislas de daigner s'occuper quelque peu des affaires de sa patrie. Mais, négligeant ses intérêts propres au profit de la chrétienté, le jeune prince ne s'inquiéta que médiocrement de cette démarche. Tout entier à la guerre turque, il convoqua une diète hongroise à Szeged.

L'assemblée se montra belliqueuse et vota des impôts extraordinaires afin qu'il fût possible d'entreprendre une expédition nouvelle. Le roi, soutenu par l'opinion publique, attendit patiemment l'arrivée des secours promis par l'étranger et commença lui-même ses préparatifs sur la plus vaste échelle. Hunyadi fut principalement chargé de ce soin.

Cependant les troubles augmentaient en Pologne, et les citoyens réclamaient de plus en plus instamment l'intervention nécessaire du souverain. Wladislas, ému des supplications de son peuple, se serait rendu à son appel, si Julien Césarini et George Brankovich ne l'avaient retenu, lui objectant que son unique préoccupation devait être le salut du monde chrétien. Wladislas s'excusa donc auprès des Polonais et les pria de lui envoyer des troupes.

Quelques mois plus tard le roi de Hongrie put écrire au pape que tout était prêt, qu'il eût en conséquence à remplir ses promesses, à envoyer des subsides et à faire avancer la flotte vers les Dardanelles. D'autre part, il avertit l'empereur de Byzance qu'incessamment il entrerait en campagne, et pourrait le rejoindre aux confins de la Thrace et de la Macédoine (1).

Les choses en étaient là. Amurath, qui avait contraint les révoltés karamaniens à conclure une trêve, venait de rentrer dans son palais d'Andrinople. Sa sœur, femme de Mahmud-Tschelebi, fait prisonnier par Jean de Hunyad, vint l'implorer et lui redemander son époux. Le mélancolique sultan écouta ses supplications; très-ennuyé d'ailleurs de ces luttes continuelles qui répugnaient à son caractère inactif, il se décida à conclure la paix avec les Valaques, les Serbes, les Hongrois et les Polonais. Dans ce but, il envoya des émissaires à George Brankovich. Ceux-ci, sous prétexte d'agiter la reddition des fils du despote et le rachat des Ottomans captifs, lui firent entrevoir qu'il pourrait recouvrer ses États s'il les aidait à amener la conclusion d'un traité. De prime abord, Brankovich considéra ces ouvertures comme des piéges, mais peu à peu il y réfléchit, et brûlant du désir de revoir ses fils, qui gémissaient aveuglés au fond d'un cachot, il alla trouver Hunyadi et le consulta.

(1) Callimachi, L. II.

Jean se fiait à ses succès et à ses talents; il croyait aussi à la sincérité des promesses papales. Mais l'inimitié de Frédéric III, qui retenait le fils posthume d'Albert et la Sainte Couronne, et l'incertitude du sort qu'il avait déjà lui-même éprouvée, lui faisaient craindre, soit une trahison allemande, soit un revers dans la guerre turque; il avait peur qu'un échec, même sans importance, servît de prétexte à des révolutions sanglantes, et il préférait obtenir à la Hongrie par la paix ce qu'il lui désirait par la guerre. Il accueillit donc avec faveur les confidences du prince serbe, et l'engagea à demander aux émissaires ottomans quelles seraient les conditions d'une trêve. Ceux-ci répondirent qu'ils les poseraient honorables pour les uns comme pour les autres.

Jean et Georges, satisfaits, s'adressèrent alors au roi. Ils l'engagèrent à ne point opposer un refus irréflchi à de semblables avances et l'amenèrent à accepter pour le 15 juin, en la ville de Szeged, une entrevue avec les ambassadeurs du sultan (1).

II.

Au jour convenu, le chancelier d'Amurath, renégat grec, accompagné d'une suite de cent personnes, entra dans Szeged. Il s'adressa d'abord à Hunyadi, le considérant comme le deuxième roi de Hongrie : le plus brave lui semblait devoir être le plus puissant. Hunyadi eut beaucoup de peine à détromper l'ambassadeur, et il l'introduisit auprès du souverain véritable (2).

Au milieu d'une nombreuse assistance de barons et de nobles, le Grec expliqua l'objet de sa mission. Le sultan, son maître, demandait la paix, non pas parce qu'il se dé-

(1) Callimachi, L. II. — Hammer, L. X.
(2) Teleki, t. I, p. 392. — Engel, t. III, p. 74, et d'après lui Hammer.

fiait de sa puissance et parce qu'il avait été vaincu; car six mois de revers ne pouvaient abattre une nation aussi formidable que la nation des Turcs. Amurath désirait la suspension des hostilités, parce qu'il voulait jouir d'un peu de calme. Jadis, vainqueur, il avait proposé la paix à Wladislas. Vaincu, il la lui offrait de nouveau aux mêmes conditions que précédemment. Il engageait les chrétiens à ne pas se laisser éblouir par leurs premiers succès, à ne point oublier combien la fortune est changeante.

Quand l'orateur ottoman eut terminé son discours, des applaudissements se firent entendre. Cédant à cette manifestation de l'opinion publique, Wladislas répondit qu'il daignerait écouter et discuter les conditions apportées au nom d'Amurath.

Le roi, ses conseillers et les délégués du sultan eurent plusieurs entrevues. On eut quelque peine à s'entendre. Les Hongrois et les Polonais voulaient la Bulgarie. Les Turcs la leur refusaient. De plus, Wladislas hésitait, craignant que les souverains, ses alliés, ne l'accusassent de trahison. Mais ces alliés ne prouvant leur alliance par aucun acte, si ce n'est par des promesses qui, le printemps déjà écoulé, ne se réalisaient point, il céda aux suggestions intéressées du despote serbe, aux conseils patriotiques du vajvode transylvain, et se décida à traiter. On s'arrêta de part et d'autre aux conditions suivantes : Une trêve de dix ans, la Serbie et la Herczegovine restituées à George Brankovich, auquel ses fils seraient rendus; la Valachie soumise, comme par le passé, à la suzeraineté du roi de Hongrie; une rançon de 70,000 ducats, payée par Mahmud-Tschelebi; les prisonniers mis en liberté (1).

Accepté par le roi le 12 juillet, ratifié par la diète le 15 du même mois, ce traité, résultat des hautes actions de

(1) Callimachi, L. III. — Hammer, L. X.

Hunyadi, aussi avantageux qu'utile pour la Hongrie comme pour la Pologne, dut être signé et solennellement juré le 4 août.

Ici se présenta une difficulté. Le plénipotentiaire d'Amurath désirait que le serment fût prêté par les chrétiens sur l'hostie consacrée. Un prélat faillit tout compromettre en criant au sacrilége. Plein de bonne volonté et de confiance, le Turc n'insista point, et il fut convenu que l'on jurerait, les uns sur le Koran, les autres sur l'Évangile. Les Ottomans étendirent la main droite et promirent par Mahomet d'exécuter ce qui avait été convenu. Les chrétiens à leur tour, — le roi, Georges, Hunyadi, et quelques autres témoins (1), — levèrent la main droite et s'engagèrent par Jésus-Christ à conserver la paix décennale inviolablement et saintement.

Le nonce du pape, Julien Césarini, demeura silencieux sur son siége (1). Donc, il approuvait ce qui se parachevait devant lui.

III.

Les ambassadeurs ottomans venaient de prendre congé du roi Wladislas, lorsque arrivèrent des courriers apportant des lettres du cardinal François-Albert Gondolmieri et de l'empereur d'Orient, Jean Paléologue. Le prélat florentin mandait que la flotte des croisés, dont il était amiral, allait mouiller dans les eaux de l'Hellespont; que les Turcs, occupés en Asie par les Karamaniens, y avaient transporté presque toutes leurs forces, et que par conséquent leurs provinces européennes se trouvaient dégarnies : il excitait le souverain polonais à ne point laisser échapper une occasion qui pouvait ne se représenter ja-

(1) Teleki, t. I, p. 408.
(2) Callimachi, L. III.

mais, à suivre l'exemple de ses alliés, à marcher contre l'ennemi. Le message de la cour de Constantinople confirmait ces nouvelles, engageait Wladislas à se défier des propositions pacifiques apportées par le renégat grec, lui annonçait que les troupes byzantines étaient prêtes à se réunir aux troupes hungaro-polonaises, et enfin s'efforçait de démontrer qu'il serait déloyal de l'abandonner, lui qui, à causes des conventions préétablies, avait refusé les avances très-avantageuses du sultan. D'autres épîtres survinrent successivement, faisant prévoir le prochain envoi des soldats et de l'argent promis, ainsi que la diversion de trente mille Albanais sous les ordres de Skander-beg, excitant toujours les Polono-Hongrois à entrer en campagne immédiatement (1).

Le roi de Hongrie, très-embarrassé, demanda conseil à la diète réunie à Szeged. La lecture des pièces diplomatiques y produisit un effet surprenant. Les mêmes esprits qui avaient accueilli la paix avec tant de joie, se repentirent d'avoir suivi leur premier mouvement.

Que faire? Il est possible de chasser enfin hors d'Europe les contempteurs de la vraie foi, il est possible de délivrer à jamais le sol magyar de ses éternels dévastateurs; et les épées resteraient oisives dans le fourreau? Lorsque apparaîtront les croisés de l'Allemagne, de la France et de l'Italie, comment leur refuser un appui? comment leur répondre : Nous ne sommes plus des vôtres? Déjà les alliés de la Hongrie se sont mis en marche. S'ils sont attaqués, ne serait-il pas ignominieux de ne point courir leur porter secours?

L'assemblée, en proie à tant d'idées, hésitait et se désespérait. Des paroles de rupture furent prononcées. ROMPRE LA TRÊVE, tel était en effet le mot de la situation. Quand à

(1) Pray, *Annales*, P. III, p. 10-14.

grand'peine il eut été dit, tous les yeux se tournèrent vers Jean de Hunyad. Qu'en pensait le héros?

Hunyadi déclara hautement, au nom de la sainteté du serment, au nom du salut de la Hongrie, QU'IL N'EUT PAS FALLU ENGAGER TÉMÉRAIREMENT SA PAROLE A L'ENNEMI, ET QU'UNE FOIS DONNÉE, LA PAROLE ÉTAIT INVIOLABLE (1).

Georges Brankovich joignit ses protestations à celles de Hunyadi. La loyauté trouva des partisans. Mais l'intérêt en conservait encore de plus nombreux. La diète se divisa.

Alors le chef spirituel de la croisade, le représentant du pape, représentant de Dieu, se leva, se tourna vers les assistants et parla ainsi :

« Le traité qui semble avoir été conclu avec les Turcs sera, je l'espère, nul et sans effet. Néanmoins, j'eusse préféré qu'on s'en abstînt. Non pas qu'il faille croire qu'en poursuivant la guerre, nous violerions un droit et un serment. Non. Mais à poser et à décider des conditions, nous avons perdu du temps, et ce temps nous eût été très-favorable pour continuer la campagne.

« Dès l'origine, je m'y serais opposé, si je n'avais trouvé vos esprits trop enclins à la paix : je n'ai pas osé croire que mon discours vous entraînerait à agir selon mon avis. En outre, je savais que toutes ces nouvelles, qui vous sont aujourd'hui apportées, sur la facilité d'écraser en Europe les Turcs, occupés et retenus par la guerre asiatique, vous seraient annoncées peu après. J'ai mieux aimé que par d'autres vous crussiez à ces faits, au lieu de les compromettre en les prédisant intempestivement : vous eussiez pu penser que je les inventais, et que je les lançais comme de vaines espérances. A présent, suivant mon vouloir, l'assurance de votre triomphe vous est arrivée d'autre part que de moi ; la réalité de ce qu'on vous écrit est acceptée par

(1) NON TEMERE DANDAM FIDEM HOSTI, ET DATAM MINIME VIOLANDAM. — Callimachi, L. II. — Katona, t. XIII, p. 268 et suiv. — Pray, P. III, p. 14-28.

vous, autant que je le souhaitais, comme l'indique assez votre regret actuel. En conséquence, je crois devoir expliquer s'il ne faut pas entreprendre cette guerre, dont tous vous comprenez l'urgence, car vous tenez à conserver et la gloire acquise, et votre salut et votre liberté; s'il faut l'entreprendre, dis-je, malgré le pacte arrêté des deux côtés, quel qu'il soit (1).

« Je vois la plupart d'entre vous TENUS EN SUSPENS PAR LES VAINS MOTS DE FOI ET DE TRAITÉ, délibérant moins sur ce qu'ils veulent faire que sur ce qui est juste. Comme si quelques paroles irréfléchies, mutuellement échangées par espérance et par crainte, méritaient le nom et l'inviolabilité d'un traité (2) !

« Pour qu'il y ait, de droit, traité, il est indispensable que ce qui a été commencé par les gens élus à cet effet soit confirmé, non point par une acceptation verbale, mais par l'accomplissement des conventions. Or, dans le cas présent, il manque d'abord l'autorité de ceux qui ont fait la paix, et ensuite n'est pas survenue l'exécution du contrat. Donc, la dénomination seule et les cérémonies d'un traité, un acte inconsidéré! Cela n'a de valeur qu'autant que les choses promises ont dégagé les paroles données.

« Je veux commencer par ce qui paraît être le point capital de la discussion. Je dirai donc : Peut-être le roi était-il libre de traiter, de conclure la paix avec les Turcs, aussi longtemps qu'il avait dirigé la lutte aux risques et périls de cet illustre royaume, aussi longtemps que, sans auxiliaires étrangers, il avait garanti le salut public et la majesté de la république chrétienne. Mais, dès qu'il lui plut de communiquer aux autres princes chrétiens le projet et le plan de

(1) ..... sed liceat nec ne geri, post qualemcumque hanc utrinque fœderis transactionem.....

(2) Video enim plerosque, inanibus fidei ac fœderis nominibus suspensos, intra se non tam quid facere velint, quam quod æquum sit, deliberantes : quasi verba quædam inconsulta, per spem metumque mutuo jactata, nomen sanctitatemque fœderis obtineant.....

la guerre, il lui fallut alors n'interrompre les hostilités que du consentement de ceux-là mêmes, avec les secours et sous les auspices desquels il devait parachever l'entreprise. Au reste, avant comme après l'adjonction d'une armée étrangère, l'affaire ne dépendait pas seulement du roi. TRAITER AVEC DES HOMMES DE CETTE ESPÈCE, MÊME ENTRER EN RELATION QUELCONQUE AVEC EUX, CELA NE TIENT PAS CONTRE LES ORDRES DU SOUVERAIN PONTIFE (1).

« Ajoutez que les conditions agréées par l'ennemi n'ont en rien été remplies (2). Ainsi donc, quand bien même nous n'alléguerions aucun motif, tout ce qu'on prétend avoir été dit et fait se trouverait anéanti.

« Néanmoins, puisque la sincérité des conventions, violées par les Turcs, n'a point confirmé la loyauté et la sainteté du pacte, on doit comprendre que le roi se trouve délié de sa promesse solennelle, quelle qu'elle fût, et même que les propositions et arrangements des ambassadeurs qui sont venus nous demander la paix, ne sont que ruses et fraudes (3).

« Si l'ennemi avait voulu conclure un traité stable, régulier, si sa requête et son acceptation jurée devaient être franches de tout dol, n'eût-il pas eu d'autre plénipotentiaire à nous envoyer qu'un homme qui lui est étranger par la langue, la race, les mœurs, enfin, sauf la religion simulée, par toute la manière de vivre ? un homme qui, au nom des Turcs, ne pouvait promettre, et partant rien stipuler avec vérité, avec bonne foi, avec honneur (4) ! Alors,

(1) Sed ut res tota, non secus atque ante adjunctam sibi aliorum principum manum, regis tantummodo fuisset : nedum fœdus cum ejusmodi hominum genere; sed nullius omnino rei commercium inire licuit et initum non tenet, injussu Pontificis maximi.

(2) Huc adde susceptas ab hoste conditiones, minime expletas esse.....

(3) ..... per dolum et simulationem proposita transactaque esse singula.....

(4) ..... hominem lingua, genere, moribus et denique, præter simulatam religionem, tota vitæ ratione ab ipso alienum ? qui nihil vere, religiose, ac sancte a Turcis promittere, neque ex diverso stipulari posset.....

ne serait-on pas libre, en cas de besoin, de rejeter et d'improuver sans vergogne toutes ces conditions et toutes ces promesses ?

« Je vais plus loin. Il répugnait au sultan de faire jouer par un homme de sa nation la comédie d'une telle supplique, et il trouva moyen de sauvegarder sa dignité en ne chargeant pas un des siens d'une démarche humiliante, au-dessous de sa grandeur accréditée, de sa vaillance et de ses forces : il ne voulut pas non plus que notre roi pût se glorifier d'avoir entendu un jour le Turc suppliant. De plus, comme dans l'affaire entière il y avait beaucoup de tromperies à effectuer, il pensa que nous ne devions pas être plus facilement déçus que par un ambassadeur, peu auparavant notre coreligionnaire, et cela, afin que les faits, qui par eux-mêmes ne méritaient pas assez de créance, descendissent en notre esprit, cachés sous le voile de la religion.

« Du reste, si ce qui lui plaisait était admis, l'ennemi songeait à s'en tenir au traité. Dans le cas contraire, il espérait de cette fiction de concorde retirer du moins un avantage : pouvoir, en attendant, se préparer à reprendre la guerre un peu plus tard. Voilà ce qui s'est passé. La preuve : LE DÉLAI AU BOUT DUQUEL LES CONDITIONS DU TRAITÉ DEVAIENT ÊTRE MISES A EXÉCUTION, CE DÉLAI S'EST VAINEMENT ÉCOULÉ (1).

« Je sais que le despote, et surtout Hunyadi, ont une si grande expérience et habileté des choses de la guerre, que je ne pourrais pas avancer que tout se passe de la sorte, si eux-mêmes ils n'en avaient la persuasion. Mais Georges désire voir ses fils libérés, recouvrer son titre et ses biens perdus. Jean se défie des alliés, il ne croit pas qu'ils amèneront des auxiliaires à la guerre future. Et voilà pourquoi, je le pense, ils n'ont pas été aussi clairvoyants qu'ils pou-

(1) ..... Quæ ita esse indicat frustratus terminus eorum omnium, quæ per fœdus ab ipso fieri oportebat.

vaient l'être, et n'ont point pénétré dès l'abord le piége caché sous d'insinuantes promesses. Au reste, le crédit et l'autorité de n'importe qui ne doivent l'emporter dans vos esprits sur la vérité (1).

« Vous le comprenez, un tel pacte n'est obligatoire pour personne, soit qu'il ait été mené à fin sans droit, soit que l'ennemi, n'en ayant point rempli les conditions, l'ait frauduleusement annulé. »

IV.

Après avoir ainsi posé le point principal : l'invalidité du traité conclu avec Amurath, Julien Césarini, passant à un autre ordre d'arguments, attaqua les âmes catholiques de ses auditeurs par leurs côtés les plus vulnérables.

« Quand bien même, ajouta-t-il, il serait constant que tout a été fait légitimement par le roi, que rien n'a été fait insidieusement par l'ennemi, il est constant aussi, — vous en souvenir est un devoir, — qu'UN SERMENT VOUS A LIÉS AUX CHRÉTIENS, appelés et admis à partager les périls de la guerre, un peu avant l'époque où vous avez signé la paix avec les Turcs. Donc, la délibération se trouve acculée dans cette impasse : LA FOI JURÉE NE PEUT ÊTRE MAINTENUE D'UN CÔTÉ ET DE L'AUTRE. Il faut choisir (2).

« Il ne convient à personne d'hésiter sur le serment auquel de préférence chacun doit demeurer fidèle, sur le lien qui vous noue le plus fortement. Or, qu'y a-t-il de commun entre vous et cette sorte d'ennemis, dont vous différez par l'état, par les mœurs, par toutes les habitudes de la vie ? Et qu'y a-t-il entre vous, chrétiens, qui ne soit

(1) Cæterum, non debet cujusquam gratia, aut auctoritas apud animum vestrum plus valere, quam veritas.....

(2) Et quum deliberatio vestra in angustiis inclusa sit, ut data fides minime possit utrinque subsistere ; sint que alterutri deferendi.....

de la plus étroite parenté? En effet, si je passe sous silence la marche commune vers l'immortalité, les temples, les sacrifices, les tombeaux, les cérémonies et les saints mystères, qui vous conjoignent les uns aux autres par une intimité beaucoup plus proche que si la nature avait uni vos corps en leur donnant pour auteurs les mêmes père et mère, ceux qui peu auparavant ont envoyé leur flotte dans l'Hellespont, en vous communiquant leurs forces, en entamant la guerre avec vous, ne vous ont-ils pas liés à eux par d'indissolubles entraves? Ne serait-ce pas une éternelle honte, une infamie, une ingratitude que de vous résigner à violer une semblable alliance?

« C'est pourquoi, d'un côté, ceux qui ont communes avec vous toutes choses humaines et divines; qui viennent, récemment encore, d'y ajouter un bienfait en vous amenant des secours; qui, afin que nulle promesse ultérieure ne s'interpose entre vous et eux, vous contraignent par tant de parentés divines et humaines à ne pouvoir les abandonner sans commettre un inexpiable crime; de l'autre côté, un ennemi inhumain, perfide, qui s'éloigne de vous non-seulement à cause de la guerre, mais par la différence de religion, de culte, d'adoration; qui méprise, et, s'il peut, viole tout ce qui pour vous est sacré; AUQUEL ON NE PEUT DONNER SA PAROLE SANS CRIME ET SANS SCÉLÉRATESSE, NI, QUAND ON CROIT L'AVOIR DONNÉE, LA TENIR, SANS SE RENDRE PLUS COUPABLE ENCORE (1). On ne doit pas longtemps délibérer s'il faut marcher avec ceux-là, ou s'en tenir aux conventions passées avec ceux-ci.

« Si vous persévérez à accepter le traité, vous êtes joués, puisque l'autre partie contractante n'en exécute point les conditions; et, en outre, souillés par un impardonnable forfait, perdant la gloire acquise dans la précé-

(1) ..... cuique nec dari fides potuit, absque nefario crimine, nec postquam data creditur, potest sine graviori culpa servari.....

dente campagne; CHARGÉS DES MALÉDICTIONS DE TOUS LES HONNÊTES GENS, vous traînerez une existence infâme! Si, au contraire, foulant aux pieds un pacte en lui-même impie, nul et non avenu, vous vous unissez à vos loyaux amis, vous bravez le danger auquel ils se trouvent, de par vous, exposés; alors vous reconquerrez, à l'avantage du salut général qui, partant, deviendra vôtre, une gloire immortelle, les avantages mentionnés dans le traité de paix, et bien plus encore, toutes les possessions européennes de la sauvage nation des Turcs.

« Je parlerais de la facilité d'exécuter ces choses, si je ne vous jugeais assez persuadés par les lettres de l'empereur grec et du cardinal François. Leur autorité est d'autant plus considérable qu'ils se trouvent plus rapprochés de l'ennemi et jugent des faits à leur portée. Mais l'énorme épouvante des Turcs, que leur ambassadeur n'a pas pu dissimuler assez, vous doit mieux exciter que tout discours à saisir vigoureusement l'occasion. La perdant, vous seriez forcés, méprisés et abandonnés par tous, de subir sans honneur et avec plus de risques, sur le sol même de la patrie, cette lutte dans laquelle depuis longtemps vous vous êtes reconnus inégaux, puisque vous imploriez l'assistance des étrangers. »

Alors Césarini, à l'aide d'une longue argumentation, fit ressortir l'omnipotence du droit papal; et, cela dûment établi, il termina son discours par ces paroles solennelles :

« AU NOM DU SOUVERAIN PONTIFE, CE TRAITÉ, QUEL QU'IL SOIT, JE LE BRISE ET L'ABROGE. LE ROI ET TOUS AUTRES INTÉRESSÉS, JE LES DÉLIE DU SERMENT QU'ILS ONT PRÊTÉ AUX TURCS (1).»

(1) Pontificis se maximi auctoritate id fœdus, qualecumque esset, rescindere et abrogare; regemque et cæteros, quorum intererat, a juramento et sponsione, quam Turcis fecerant absolvere. [Ex Callimachi *De rebus a Uladislao Polonorum atque Hungarorum rege gestis,* libro tertio, apud

Un frémissement d'enthousiasme parcourut l'assemblée, des acclamations éclatèrent de toutes parts. — La guerre! la guerre! criait-on. Portons secours à nos alliés en péril! Sacrifions nos fortunes plutôt que de manquer à la parole que nous leur avons donnée! Il y va de notre renommée! il y va de notre honneur! Mieux vaut mourir pour la religion que de croupir dans la honte, violateurs de la foi jurée aux hommes, jurée à Dieu (1)!

Ainsi parlaient les nobles magyars et polonais réunis à Szeged.

Ému, troublé, Wladislas ne fut pas assez fort pour résister à l'entraînement général. Il consentit à la rupture du traité. George Brankovich, après avoir hésité encore quelque temps, se rangea enfin dans la majorité. Il ne restait plus qu'une opposition à dompter, mais cette opposition était de la plus haute importance. Hunyadi se refusait à un parjure! Le cardinal, le roi et les principaux seigneurs de la cour le circonvinrent, lui répétèrent mille fois que le traité conclu avec les Turcs n'était qu'un faux traité, lui énumérèrent les chances heureuses de l'expédition, moyen sûr de délivrer à jamais des musulmans la chrétienté en danger, lui promirent le royaume de Bulgarie, conquis bientôt par sa vaillance, et surtout firent appel à son amour pour sa patrie, à son respect pour son roi, à sa vénération pour le pape, à sa haine contre Mahomet, à sa piété fervente pour Christ, son Dieu. Harcelé, mais non

Schwandtner. *Scriptores rer. Hungaric.* et Muratori. *Scriptores rer. Italicarum*]. Ce discours, que nous avons traduit textuellement du chroniqueur, nous semble à peu près officiel. Il est au moins exact quant aux pensées et à l'ordre. Callimachi vécut à la cour de Kasimir, le frère et le successeur du malheureux Wladislas. Il put donc être aidé dans sa narration par nombre de témoins oculaires irrécusables. Peut-être même assista-t-il en personne à la diète de Szeged et à la bataille de Varna, ainsi que le prétend Hammer, sur la foi d'autres historiens, De ce fait nous n'avons point rencontré la preuve authentique; nous ne pouvons donc le considérer que comme possible.

(1) Callimachi, l. c.

convaincu, perdant toute volonté et toute conscience, Jean de Hunyad s'abaissa devant les prescriptions infaillibles du successeur de saint Pierre, et de nouveau mit son bras valeureux au service du roi et du peuple hongrois, décidés à tenter l'aventure. Il avait déjà risqué sa vie. Ne devait-il pas risquer même son honneur pour le triomphe de la vraie croyance (1) ?

V.

Etrange spectacle ! Des chevaliers braves, des peuples forts, loyaux d'ordinaire comme la lame de l'épée frappant en face, et qui tout à coup se parjurent, parce qu'un prêtre le leur ordonne, au nom d'un autre prètre, coiffé de la tiare, lequel juge et décide au nom de Dieu ! Doit-on les accuser, ces chevaliers devenus félons, ces peuples devenus traîtres ? Non. L'historien comprendra leur infamie, suite d'une erreur. Il plaindra leur probité inconsciente qui s'affaisse. Il n'aura de haine ou de mépris que contre ces hommes qui, abusant de leur autorité et de leur influence, ont perverti des natures droites et les ont entraînées dans le chemin de l'improbité.

Ne reprochez donc pas à Wladislas et à Hunyadi, ne reprochez pas aux deux nobles nations magyare et polonaise d'avoir indignement violé une paix, à loisir discutée, acceptée et confirmée après longue et mûre réflexion. Que la responsabilité en remonte et reste acquise à qui de droit. Si ceux qui, la veille, la main étendue sur l'Évangile, ont juré par Jésus-Christ de ne plus combattre pendant dix années, le jour suivant, de cette

(1) Pray, Katona, Callim., l. c. — Palma, *Notitia Hungariæ,* P. II, p. 254-255, prétend que Hunyadi n'a jamais consenti à la rupture du traité. — De Gérando, *La Transylvanie,* t. I, ch. x, présente l'acceptation de Hunyadi comme un dévouement à la cause chrétienne. — M. Teleki, *Hunyadiák Kora,* t. I, p. 408, croit que Jean céda à l'empire de ses idées religieuses.

même main, ont brandi le fer, à qui le crime? A ce cardinal, qui silencieux alors qu'il fallait élever la voix et crier : Je proteste ! a tout à coup pris la parole, l'occurrence passée, a rompu et mis à néant ce qui s'était accompli en sa présence, ce qu'il avait approuvé en se taisant. Mais Julien Césarini lui-même ne serait-il pas jusqu'à un certain point excusable, étant considéré son désir passionné de parfaire la délivrance du monde chrétien, étant admis ce fanatisme religieux dont l'exaltation l'enivrait?

Peu importent les hommes. Tout gît dans les principes. Que Julien ait ou non agi avec sincérité, il y a un coupable. Ce n'est pas l'instrument. C'est la cause : c'est le catholicisme.

En cette grave circonstance, voyant en jeu ses plus chers intérêts, le catholicisme utilisa les armes les plus incisives de sa vieille politique. Il avait affaire à des croyants. Il lui fut extrêmement facile d'emporter d'assaut des volontés esclaves d'un dogme. Lisez attentivement le discours de Césarini. C'est un modèle du genre. Laissez couler cette éloquence d'église, sonore, tortueuse, qui endort les esprits au bruit des mots, les fascine, les égare; pénétrez au-dessous, jusqu'au fond. Le même style et la même dialectique sont de mode encore aujourd'hui, en plein dix-neuvième siècle.

Premier fait. — Les nouvelles venues de l'étranger présagent le succès d'une guerre immédiatement entreprise.

Ceci est vrai. Tous les auditeurs le sentent. A Kunobizza, Jean de Hunyad ne s'était-il pas avec raison opposé à la retraite?

Deuxième fait. — La trêve entre le roi des Hongrois et le sultan des Turcs n'a pas de valeur; IL NE FAUT PAS APPLIQUER A QUELQUES PAROLES IRRÉFLÉCHIES LES VAINS MOTS DE FOI ET DE TRAITÉ, LES CONDITIONS AGRÉÉES PAR L'ENNEMI N'AYANT EN RIEN ÉTÉ REMPLIES.

Premier mensonge. — En ce moment-là même les Ottomans retiraient leurs troupes de la Serbie et de la Herczegovine, les fils de Georges Brankovich et les autres prisonniers étaient rendus à la liberté.

Troisième fait. — Le traité n'est qu'une embûche : DOL ET FRAUDE ! Les Turcs, obtenant ce qu'ils désiraient, s'en tiendraient aux termes de la convention ; dans le cas contraire, UTILISERAIENT CETTE FICTION DE CONCORDE POUR SE PRÉPARER A LA LUTTE.

Second mensonge. — Amurath, douloureusement affecté de la mort de son fils aîné Salaeddin, abandonnait tout le gouvernement à Kalil-Pacha, et se retirait en son palais de Magnésie, pour vivre dans le calme et la solitude.

Quatrième fait. — Le pacte avec les Turcs, même étant considéré comme sérieux, ne peut subsister, un pacte « antérieur, » contradictoire, existant entre les Magyaro-Polonais et les États d'Occident.

Allégation insidieuse et quelque peu mensongère.

Sur quelles pièces diplomatiques repose le pacte entre les chrétiens ? Sur aucune. Naturellement, il y a alliance entre les Polonais, les Magyars et les autres peuples qui adorent Jésus et haïssent Mahomet. Mais pour qu'une alliance soit effective et engage les alliés, il faut que les uns et les autres aient uni, non pas leurs desseins, mais leurs forces militaires contre l'ennemi commun. Or, les Hongrois et les Polonais ont-ils ou n'ont-ils pas entrepris avec leurs propres forces l'expédition de 1443 ? Qui les aida ? Quelques volontaires çà et là recueillis, librement venus, non envoyés. Qui fit une diversion en leur faveur ? Personne. De plus, dès le retour de Wladislas à Bude, on promit des secours efficaces, de l'argent, des soldats. Les avait-on donnés au printemps, à l'époque avantageuse pour entrer en campagne ? Ne voyant rien venir,

habitués d'ailleurs à la légèreté des promesses romaines, les Polono-Magyars n'étaient-ils pas fondés à se défier, à prendre leurs précautions? Depuis un siècle déjà ils luttent pour la cause chrétienne, les chrétiens ne les aidant que par hasard; n'ont-ils pas le droit de se reposer un peu, d'accepter le repos honorable qu'on leur offre?

Péroraison : AU NOM DU PAPE, LE TRAITÉ DU 12 JUILLET EST ABROGÉ !

Quoi ! le « serviteur des serviteurs de Dieu » aurait la puissance de déclarer vaine toute parole donnée sans son autorisation, d'anéantir tout serment opposé à ses vues?

Oui. LE PAPE EST INFAILLIBLE.

Argument profond, valable au quinzième siècle, et qui dut forcer l'obéissance des chevaliers de Pologne et de Hongrie.

Argument, vide, nul, qu'aucun peuple, quel qu'il soit, n'admet plus depuis le trop tardif avénement de la liberté des cultes.

Au-dessus de l'infaillibilité pontificale, jadis il n'y avait rien. Il y a aujourd'hui quelque chose : la conscience, papauté qui n'erre point. La conscience ordonne le respect de la foi jurée, parce que la foi jurée est la plus haute des garanties sociales, le lien immatériel qui rattache les uns aux autres les individus sensibles, intelligents et libres, dont se compose l'humanité.

Aux parjures, la justice éternelle prépare la terrible punition de Varna.

CHAPITRE III

VARNA

I.

La diète de Szeged avait décrété l'abolition de la paix conclue avec les Turcs, et aussitôt Julien Césarini avait fait jurer au roi et à ses conseillers d'entamer immédiatement les hostilités contre les ennemis du nom de Jésus.

Quoique des pressentiments sinistres s'agitassent en son esprit, sans cesse excité par l'ardent cardinal, Wladislas reprit aussitôt les préparatifs interrompus. Par malheur les volontaires se présentèrent en fort petit nombre : la divulgation de la trêve, si vite violée, nuisait à l'enthousiasme ; et un tremblement de terre, survenu le jour même où la diète votait la guerre, épouvantait la crédulité publique (1). De plus, les Polonais et les Valaques, qui avaient été congédiés après la conclusion de la paix, ne s'empressaient guère de quitter leurs familles et de reprendre les armes. Le roi eut donc beaucoup de peine à rassembler plus de dix mille soldats (2).

Cette armée, très-inférieure en nombre à celle qui avait mené à fin la victorieuse campagne de 1443, mais entièrement composée de troupes d'élite, partit de Szeged au commencement du mois d'octobre (3). Elle traînait der-

(1) Callimachi, L. III. — Teleki, t. I, p. 430-440.
(2) Hammer, L. XI.
(3) Voyez la discussion à propos de la date du départ des Croisés, dans Katona, t. XIII, p. 335. Le jour n'en peut pas être déterminé.

rière elle, selon la coutume de l'époque, une énorme quantité de bagages, amoncelés dans deux mille chariots (1).

Le 4 novembre, les croisés arrivèrent à Orsova et traversèrent le Danube. De là ils gagnèrent Widdin et se dirigèrent sur Gallipoli, où ils espéraient opérer leur jonction avec les auxiliaires promis par l'empereur byzantin. Ils s'abstinrent de toute attaque contre les garnisons ottomanes et ne dévastèrent que très-peu les campagnes, parce qu'ils ne voulaient pas risquer leurs forces avant d'avoir commencé sérieusement la lutte, de concert avec leurs alliés de la flotte pontificale. En chemin, Hunyadi les rejoignit avec cinq mille cavaliers qu'il avait levés en ses possessions particulières et dans son vajvodat transylvain. Ainsi augmentée, l'armée polono-hongroise, afin d'éviter les difficultés d'une marche à travers les défilés du Balkan, s'engagea le long de la vallée du Danube, entre le fleuve et les montagnes, et se dirigea à petites journées vers la côte de la mer Noire (2).

Arrivés en face de Nicopolis, les chrétiens ne purent s'empêcher d'attaquer l'opulente capitale de la Bulgarie. Ils pillèrent et incendièrent les faubourgs, mais ne pénétrèrent pas jusque dans la ville. Les quelques Osmanlis qui la gardaient la défendirent vaillamment. Wladislas s'empressa d'ordonner la levée d'un siége qui menaçait d'être long et coûteux; puis il poursuivit sa route à travers les prairies bulgares.

Non loin de Nicopolis, Drakula, vajvode de Valachie, vint présenter ses hommages au roi de Pologne et de Hongrie. Il s'excusa d'avoir dû céder à la force, d'avoir été contraint de conclure la paix avec les Turcs, et de ne pas pouvoir accompagner son suzerain à la guerre sainte,

(1) L. Chodzko, *La Pologne,* t. I, p. 118.

(2) Callimachi, Hammer, Chodzko, l. c. — Thuroczi, P. IV, cap. XLII. — Teleki, t. I, p. 430.

l'ennemi lui ayant laissé à peine assez d'hommes pour cultiver ses terres. Ensuite, considérant l'armée magyaro-polonaise, il s'aperçut de sa faiblesse, et tristement prononça ces paroles :

« Mes malheurs m'ont assez et trop appris combien est
« grande la puissance du sultan. Quand il va chasser, il a
« coutume de réunir autour de lui plus de serviteurs que
« vous n'avez de soldats, vous qui allez combattre. Oh !
« abstenez-vous d'une entreprise aussi téméraire, aussi
« périlleuse, et réfléchissez aux moyens de rendre vos
« forces égales à celles de votre ennemi. En attendant,
« je n'ai rien de mieux à vous conseiller que de réserver
« vos troupes pour une occasion meilleure; car, lors
« même qu'elles suffiraient à la guerre que tout à l'heure
« vous entreprendrez, lors même que les événements ré-
« pondraient à vos vœux, à cette époque de l'année, elles
« seront anéanties par les rigueurs de l'hiver, qui menace,
« et par les autres calamités qui en découlent. »

Ce prudent conseil produisit un grand effet sur le roi et sur ceux qui l'entouraient. Mais si quelques-uns en reconnaissaient la justesse et la profondeur, d'autres croyaient que le valaque n'émettait une telle opinion que parce qu'il avait traité avec les Turcs. Néanmoins, la confiance générale était ébranlée, et, pour lui rendre sa force première, son aveuglement, Césarini dut déployer toute son éloquence. Il assura de nouveau que le pays se trouvait presque sans défense, que les Turcs étaient excessivement occupés par les insurgés karamaniens, qu'ils ne pouvaient point arriver en Europe, grâce à la flotte italienne en croisière dans l'Hellespont; enfin que bientôt allait apparaître la puissante armée des Grecs de Constantinople. Discutant plus directement les idées de Drakula, il déclara que le vajvode ne parlerait pas ainsi s'il avait vu les vaisseaux du pape, des Italiens et des Bourguignons, et les

troupes de Jean Paléologue. Il l'engagea à se tranquilliser, parce que Dieu, qui déjà avait béni les défenseurs de la sainte cause, continuerait à étendre sur eux sa main protectrice.

Drakula se tourna vers le roi et reprit :

« Puisque la fortune, qui n'a point jusqu'à ce jour « trompé ton audace; puisque l'espérance des secours « étrangers dont je te souhaite la réalisation; puisque la « nécessité occulte des destinées t'entraînent à un avis « contraire au mien, tes desseins, que ma raison n'a pu « faire changer, quels que soient la longueur et le résultat « de l'entreprise, je les aiderai autant que je le puis « faire. »

Et il adjoignit aux troupes royales quatre mille cavaliers rangés sous la bannière de son fils.

Avant de quitter le roi, qu'il engagea encore et avec insistance à se retirer, Drakula lui offrit deux jeunes guides, très-intelligents, connaissant parfaitement le pays, et deux chevaux d'une extraordinaire agilité :

« Voilà, s'écria-t-il en pleurant, des instruments de « salut, si le malheur, — cela me répugne à penser, — « si le malheur te forçait à te défier de tes forces. Je pré- « férerais t'avoir fait un présent inutile, si mes vœux se « réalisent, si mes prières ne sont pas vaines. Mais si « jamais la nécessité te contraint à t'en servir, tu sentiras « alors tout le prix de ce don. »

Ensuite, le vajvode prit congé de Wladislas. Avant de quitter le camp des chrétiens, il engagea secrètement son fils à ne pas se hasarder trop dans la bataille s'il voyait les chrétiens plier. Une sorcière bulgare, qu'il avait consultée, lui avait prédit : « Le roi combattra malheu- « reusement, mais les restes de l'armée vaincue auront « plus de bonheur, et il se peut que les choses tournent à « mieux. » Le Valaque, très-superstitieux, crut à cette

prophétie, et, plus habile que loyal, il se mit à même de profiter de tout ce qui pourrait advenir (1).

II.

Malgré ce conseil, qu'ils auraient dû considérer comme un avertissement du Ciel, les Hongrois et les Polonais poussèrent en avant. Bientôt ils entrèrent sur le territoire de l'ancienne Thrace. Sur le Kamdschik, petite rivière qui descend du Balkan, ils incendièrent vingt-huit bâtiments de transport appartenant aux Turcs. Un peu plus loin, il leur fallut traverser la montagne, et ils prirent la route la plus commode. Alors, de crainte d'une surprise, ils se divisèrent en deux corps : en tête, Hunyadi, ses cavaliers et les Valaques; au milieu, les chariots, les munitions, les bagages; derrière, le roi, Julien Césarini et les croisés. Les défilés furent facilement franchis, et l'on eut soin de détruire tous les ouvrages militaires qui auraient pu, en cas de retraite, être utilisés par l'ennemi. Plusieurs forteresses se rendirent. D'autres furent enlevées. Wladislas donna la liberté à nombre de Turcs faits prisonniers, les chargeant de lettres, par lesquelles la vie sauve et les honneurs de la guerre étaient promis à ceux qui consentiraient à se rendre sans combattre. Cette politique produisit assez de résultats. Cependant, plusieurs places résistèrent avec vigueur, entre autres Baldschik. Baldschik fut emportée d'assaut, et cinq mille Ottomans périrent, tués pendant la lutte ou précipités du haut des rochers après la victoire.

En parcourant la Bulgarie, les croisés ne purent pas résister toujours à leur habitude de piller et de ravager. Même ils dévastèrent plusieurs sanctuaires du rit grec, les

(1) Callimachi, L. III.

considérant comme des temples profanes. Le roi interdit ces sacriléges, mais il eut beaucoup de peine à persuader à ces trop zélés catholiques que les Grecs n'étaient point d'infâmes païens, et de plus se trouvaient être leurs alliés. Déplorables effets de cette folie qu'on nomme le fanatisme religieux !

Les Polono-Magyars approchaient de la mer Noire. Tout à coup survint une terrible nouvelle. Quarante mille Turcs, commandés par Amurath en personne, au lieu de gagner l'Hellespont, où croisait la flotte pontificale, s'étaient embarqués sur le Bosphore, et, portés par des bâtiments génois, qu'ils avaient payés un ducat par homme, avaient atteint le sol européen. Des chrétiens ont trahi la chrétienté ! L'action de la flotte italienne désormais est nulle ! Toute réunion est impossible entre les troupes du roi de Hongrie et celles de l'empereur de Byzance ! Effrayante situation.

Wladislas tient conseil. Les uns proposent de battre en retraite au plus vite ; les autres veulent qu'on se retranche et qu'on attende. Ce dernier avis est adopté. L'armée s'établit entre Varna et Galata, et, après s'être emparée des forteresses voisines, dont les diversions pouvaient devenir dangereuses, se fortifie dans un marais.

Cependant Amurath réunissait les troupes amenées d'Asie aux troupes européennes, qui s'étaient retirées devant l'ennemi, se portait d'abord sur Andrinople, que l'on disait menacée, et, s'avançant à marche forcée, ses soldats rangés en bataille, campait quelques jours après à quatre mille pas du lieu où déjà s'étaient établis les Hongrois et les Polonais.

Des espions, puis des feux de bivouac annoncèrent leur arrivée. Wladislas fit doubler les postes, et ordonna que la nuit fût employée aux préparatifs du combat.

Le lendemain, 10 novembre 1444, au point du jour, Jean de Hunyad, Julien Césarini, Georges Brankovich, les

évêques de Varád et d'Eger, et les autres prélats, barons, magnats et comtes, chefs de l'armée chrétienne, se réunirent en conseil de guerre dans la tente royale. La délibération s'engagea aussitôt sur le plan à suivre pour attaquer, attendre ou éviter l'incommensurable armée des Osmanlis.

Julien Césarini voulait qu'on se retranchât, en barricadant le camp avec les bagages et les chariots, en disposant derrière cette muraille factice des machines de guerre destinées à effrayer et à chasser l'ennemi s'il osait s'approcher ; pendant ce temps-là, les troupes de mer, devenues inutiles dans l'Hellespont, et les troupes attardées de Jean Paléologue arriveraient, surprendraient les musulmans et délivreraient les assiégés.

Ce plan, prudent en lui-même, mais basé sur des éventualités par trop problématiques, fut vivement repoussé par Hunyadi. Le fougueux vajvode conseilla l'offensive. Selon lui, l'issue d'une lutte dépend de l'énergie développée dès le commencement. Il ne faut pas montrer que l'on a peur ni aux siens, ni à l'ennemi. Les plans savamment combinés ne décident de rien. C'est l'audace qui terrifie et qui triomphe. D'ailleurs, si l'on écoutait le cardinal, qu'arriverait-il ? Les Turcs attaqueraient le camp, et les chrétiens, entourés, affamés, ne pourraient résister que durant quelques jours. C'est une folie que de compter sur les troupes de mer. Les marins ne sont pas plus utiles dans une bataille terrestre que les cavaliers dans une bataille navale. Et puis, quitteraient-ils leur flotte, et, s'ils la quittaient, n'arriveraient-ils pas trop tard ? La flotte aurait pu empêcher l'arrivée des Turcs. Elle n'y a point réussi. Donc, on ne doit désormais compter que sur soi-même. Qu'importe la force numérique des Ottomans ? Malgré leur nombre, on les a déjà vaincus tant de fois ! Ne serait-ce pas le comble de la honte pour des hommes courageux, de se fier davantage

à des chariots et à des retranchements qu'à leurs brillantes épées. Donc, en avant!

L'opinion de Hunyadi, réfutée par les évêques de Varád et d'Eger, fut appuyée par Georges Brankovich, et obtint l'assentiment du jeune roi et des plus braves chevaliers magyars et polonais. Il fut décidé que l'on s'élancerait contre les Turcs, et le commandement en chef fut confié au vainqueur de Szeben, de Váskapu et de la Porte de Trajan. Puis, le conseil étant clos, chacun se porta à son poste, et l'armée chrétienne sortit de son camp (1).

III.

L'un des côtés de la vallée de Varna était ouvert : Hunyadi le ferma à l'aide de palissades et de chariots amoncelés. L'autre côté avait pour défense naturelle un marais bordé de rochers à pic. Hunyadi y appuya cinq banderies hongroises. A droite, du côté de la petite ville de Varna, à l'extrémité de la plaine, un corps de cavalerie, sous les ordres de Franco Ban et de l'évêque d'Eger, se tint prêt à repousser l'attaque principale, qui se dirigerait sans doute sur ce point découvert. Au centre, se posèrent le roi, Julien Césarini et les croisés : Wladislas était entouré de cinquante cavaliers, tous de haut rang, et à sa droite Etienne Báthori portait la royale bannière de saint Georges. Non loin, derrière, près des retranchements, l'évêque de Varád commandait une réserve de Hongrois, rangés sous l'étendard de saint Ladislas, et près de lui Lasko Robnitz dirigeait une faible division polonaise. Quant à Jean de Hunyad, il ne s'attribua aucun poste déterminé ; sa place était partout, au fort du danger.

Les Turcs s'échelonnèrent à l'extrémité opposée de la

(1) Callimachi, L. III. — Hammer, L. XI. — Chodzko, t. I, p. 118.

vallée, et sur les collines qui lui composent un amphithéâtre : l'aile droite suivait la direction du beglerbeg de Roumélie, Thura-Khan ; l'aile gauche, celle de Karadscha, beglerbeg d'Anatolie. Au milieu, un large fossé, une énorme barricade ; sur cette barricade resplendissait à la pointe d'une lance, fixée sur l'Evangile, la copie du traité violé. Derrière, Amurath avec la formidable infanterie des janissaires, des rangées de chameaux, des amas de bagages, le camp.

Dès la première heure, de sinistres augures firent tressaillir les chrétiens, contempteurs de la foi jurée. Quand Wladislas s'arma pour la bataille, son casque tomba des mains de l'écuyer. Quand il voulut sauter en selle, son cheval se cabra. Enfin, lorsque les deux armées se furent établies l'une en face de l'autre, un vent violent, soufflant tout à coup, lacéra plusieurs drapeaux chamarrés d'or, de peintures et de broderies, entre autres celui du roi, qu'il arracha de sa hampe ; et puis, aussi subitement, il s'apaisa (1).

Le son aigre des trompettes et des cris épouvantables annoncèrent le commencement de la bataille.

D'abord six mille spahis se présentèrent, plutôt afin de reconnaître les forces chrétiennes que pour engager une lutte. Arrivés à peu de distance de l'armée hungaro-polonaise, les Turcs lui lancèrent des flèches. Le petit nombre de leurs adversaires les excitait à oser immédiatement. L'aile droite, ainsi harcelée, enfreignit les prescriptions de Hunyadi, se rua sur l'ennemi et le contraignit à reculer. Survinrent des masses de cavalerie ottomane : les chrétiens, arrivés sur le penchant d'une colline, rebroussèrent chemin. Remis en ordre, ils s'élancèrent de nouveau, et engagèrent un rude combat à l'arme blanche. Les Turcs furent repoussés.

Cependant Hunyadi, en même temps que les Valaques chargeaient les troupes rouméliennes, avec son impétuosité ordinaire, entraînait ses cavaliers contre le beglerbeg d'Ana-

(1) Callimachi, L. III. — Thuroczi, *Chronica*. P. IV, cap. XLII.

tolie et enfonçait les Asiatiques. Ce premier succès remporté, Jean revient en toute hâte vers le roi, et l'engage à se tenir ferme à son poste, à arrêter la poursuite des fuyards. Puis, se croyant soutenu par le corps de réserve, il tente une seconde charge et bouleverse l'armée ottomane (1).

Enivrés d'espoir, les chrétiens oublient alors les prescriptions de leur général en chef, et de toutes parts tombent sur les Osmanlis. Les évêques d'Eger et de Várad, Franco Ban et Robnitz s'éloignent à d'énormes distances des endroits où ils avaient été postés, et bientôt il n'y a plus en place que le corps d'armée de Wladislas. Les Turcs, un instant troublés, parviennent, grâce à leur nombre, à refaire masse, et peu à peu regagnent le terrain perdu. Alors Julien Césarini et les ecclésiastiques qui entourent le roi l'excitent à donner avec ses chevaliers, s'il veut vaincre et s'acquérir une gloire immortelle. Etourdi par leurs insinuations, désireux d'attester sa vaillance, le jeune prince polonais ordonne le mouvement.

La lutte est ranimée. De plus en plus générale, elle se change en une effroyable mêlée. On lutte corps à corps avec une furieuse énergie. Les hommes, les chevaux, les épées, les sabres et les lances accomplissent partout leur devoir. On meurt, mais on ne cède pas. Il y a des cadavres à terre. Les vivants sautent par-dessus. La sanglante ivresse gagne tous les cerveaux. Des orateurs les exaltent encore.

« — Vous combattez pour votre croyance, pour vos au-« tels, pour Christ, criaient Césarini et les prêtres catho-« liques. Déjà les infidèles ont reculé ! En avant ! Si vous « triomphez, quelle ovation l'Occident vous réserve ! Le « salut de la chrétienté dépend de l'issue de cette bataille ! »

« — Courage ! disait-on aux Turcs. Si vous renoncez à « vaincre, vos possessions d'Europe sont à jamais perdues !

(1) Chalcondyle, *Hist. Turc.*, L. VII, § II.

« Songez que la mer est gardée par les chrétiens ! Défaits, « vous ne pourrez repasser en Asie ! Sans asile, la captivité, « les tortures, la mort vous attendent ! Ces infâmes giaours ! « vous êtes plus braves et plus forts qu'eux ! Leur cause est « mauvaise ! Ce sont des parjures ! Combattez ! combattez ! « Allah, témoin de leurs serments violés, les terrifiera ! »

L'issue du combat longtemps demeure indécise. Les Turcs enfin cèdent. Les chrétiens arrivent jusqu'à la barricade. Un certain nombre d'entre eux évite cet obstacle, pénètre dans le camp des Osmanlis, s'arrête à piller les chameaux chargés de trésors. Cette fausse manœuvre jette du trouble parmi les croisés, qui plient à leur tour. Mais Hunyadi réapparaît, et la lutte compromise au centre de la vallée tourne bientôt à l'entier avantage des défenseurs de Jésus (1).

En ce moment-là le sultan Amurath, croyant tout désespéré, se disposait à tourner bride (2). Karadscha l'arrête. Alors Amurath tire de son sein l'acte du traité, le déplie, lève les yeux vers le ciel et s'écrie :

« — O Jésus-Christ ! Voici l'alliance que les chrétiens « ont conclue avec moi, en jurant par ton nom sacré. Si « tu es Dieu, venge mon injure, qui est tienne (3). »

Et calme, rempli de confiance, le sultan, fidèle à sa foi, demeure à son poste. Sa cause est juste, il vaincra.

A l'appel d'Amurath, les Turcs ont recouvré l'espérance, la foi. Péniblement ils reconstituent leur ordre, et par contre désorganisent l'armée polono-hongroise. De plus en plus excité par ses courtisans (4) et par les ecclésiastiques prêchant à ses côtés (5) qui, jaloux de Jean de Hunyad, veulent enlever au vajvode magyar l'honneur de

(1) Callimachi, L. III.
(2) Hammer, L. XI, d'après les Orientaux.
(3) Bonfinii, decad. III, L. VII. — *Histoire ecclésiastique*, T. XXII, p. 426.
(4) Petri de Rewa, *Corona*, Centuria V, p. 37.
(5) Chalcondyle, L. VII, § II.

la victoire, Wladislas, obéissant aux folles témérités de sa jeunesse s'est rué, lion royal, au centre même de la mêlée. Un moment il a disparu. Est-il blessé? est-il prisonnier? est-il mort? Un doute plane sur les troupes chrétiennes. Epouvantées, elles hésitent. Les fidèles croyants les cernent, les égorgent. La croix va s'incliner devant le croissant.

A l'aspect de la débandade du corps principal des croisés, Hunyadi abandonne un triomphe partiel, se jette au travers des rangs pressés des ennemis, pénètre, arrive à côté de Wladislas, l'aperçoit presque seul, brandissant sa chevaleresque épée. Il le supplie de se retirer au plus vite, d'aller chercher un asile dans le camp retranché : il est encore possible de l'y ramener; tout à l'heure, il ne sera plus temps, et de la mort du roi dépend le sort de deux royaumes, peut-être celui de l'Europe, de la chrétienté (1). Wladislas refuse de se soumettre à ce sage conseil. Rassemblant autour de sa bannière quelques chevaliers polonais, il se jette au milieu des Osmanlis, tandis que Jean de Hunyad, par une fougueuse diversion, s'efforçait encore de le sauver malgré lui.

Le jeune roi, décidé à accomplir jusqu'au bout son devoir de soldat, continue à lutter avec une bravoure inouïe. A la pointe de l'épée, il se fraye une route. Il arrive jusqu'à la tente impériale, en vue du sultan. Amurath se ourne vers ses janissaires et leur crie :

« — Séparez de son corps ce damné présomptueux?
« Son attaque aura causé sa perte. Quand il se trouvera à
« notre portée, il s'élancera sur nous, furieux comme un
« sanglier blessé. Alors, écartez-vous! Et tout d'un coup
« enfermez-le dans votre cercle! Tuez-le! Vous aurez fait
« une action méritoire par-devant Allah et par-devant
« Mahomet, son prophète (2). »

(1) Callimachi, L. III.
(2) Chodzko, T. II, p. 119, col. 152.

Wladislas se précipite. Frappé au pied par une hache, son cheval tombe. Il tombe avec lui. En vain il essaie de se redresser. Un vieux janissaire, Khodja-Khaser, lui tranche la tête, et cette tête, plantée sur la barricade, va servir de pendant au traité violé (1).

IV.

Le roi et ses chevaliers avaient disparu sous une averse de flèches. Les chrétiens ne connaissaient donc point le misérable sort de leur jeune souverain. Mais l'incertitude les consterne. Ils se voient perdus. Quelques instants encore le désespoir les anime. Ils se battent, non plus comme des héros, mais comme des fous. Cependant Amurath et ses janissaires, en masse, ont donné. Comprimée, égorgée, l'armée de Jésus abandonne la plaine aux fantassins musulmans (2). Une dernière fois, Jean de Hunyad s'efforce de rallier les croisés qui fuient dans toutes les directions. Il leur prêche la résistance par la parole, par l'exemple. A la tête de ceux de ses cavaliers qui ont survécu, il s'efforce d'arracher aux Turcs le roi ou son cadavre.

Il fait d'inutiles prodiges. Ses compagnons l'abandonnent. La déroute devient générale. Lui-même, le héros, il doit désespérer. La nuit vient. Il est presque seul. Il se résoud à ne point mourir, parce que sa vie est utile à la patrie, et qu'il doit la conserver pour la vengeance. Il disparaît donc dans les montagnes (3).

Cette fuite heureuse, qui conserva aux Hongrois, à la chrétienté, celui qui plus tard devait sauver Belgrade, le Danube, l'Europe, a servi de prétexte à d'infâmes calomnies, inventées au quinzième siècle, répétées jusqu'à nos

(1) Chodzko, l. c. et Hammer, L. XI, d'après les Orientaux.
(2) Thuroczi, P. IV, cap. XLII. — Callimachi, L. III.
(3) Callimachi, L. III. — Bonfinii, decad. III, L. VI, p. 404. — Chalcondyle, L. VII, § II. — Pray, P. III, p. 30 et suiv.

jours. Æneas Sylvius (1), ce pape érudit, et Dlugoss (2), le chroniqueur polonais, accusent Hunyadi d'avoir causé la perte de la bataille de Varna, d'avoir donné l'exemple de la fuite, d'avoir lâchement abandonné l'infortuné Wladislas. Lors de la guerre entre Frédéric III et le Gouverneur du royaume de Hongrie, et surtout lors de la rivalité entre le comte perpétuel de Besztercze et Ulric de Cilley, l'odieux conseiller de Ladislas le Posthume; cette allégation fut plus d'une fois émise, et même publiquement proférée. Des historiens postérieurs respectés, entre autres le continuateur de Fleury, Jacques Lenfant, et Gibbon, n'ont point hésité à accepter comme valable une pareille accusation.

Rien de tout cela ne nous semble véridique. On l'a vu, depuis le commencement jusqu'à la fin du combat, Jean de Hunyad a agi comme il le devait, en brave Magyar, en habile général. Si le succès n'a pas répondu à ses efforts, — le succès est souvent refusé aux plus grands, — cela ne tient-il pas surtout à la désobéissance de ces lieutenants étourdis, qui enfreignirent les prescriptions du commandant en chef; à l'envieuse inexpérience de ce cardinal, de ces évêques et de ces prêtres, qui firent agir le roi à contre-sens, et partant compromirent tout ce qui était alors gagné? Vainqueur à plusieurs reprises, Hunyadi l'eût été peut-être définitivement. Une seule chose, si la défaite était arrivée, l'armée entière suivant passivement ses ordres, une seule chose pourrait lui être reprochée : l'erreur d'avoir proposé à dix-neuf mille chrétiens d'attaquer en rase campagne plus de cinquante mille Ottomans. Jean convint, après le désastreux événement, qu'en donnant ce conseil, il avait commis une faute (3). Cette faute, c'était

(1) Ap. Pray, *Annales*, P. III, p. 31.

(2) *Historia Poloniæ*, L. XII, col. 803-812. — Là, se trouve le récit de la bataille de Varna. La conduite de Hunyadi est attaquée avec une extrême partialité.

(3) Teleki, t. I, p. 428.

d'avoir cru que tous ses frères d'armes, comme ses cavaliers et lui, se conduiraient en héros.

Après la mort du roi et le départ du vajvode, les Turcs pourchassèrent les fuyards et en tuèrent un nombre énorme. La nuit venue, harassés de fatigue, ils rentrèrent sous leurs tentes, en s'étonnant d'avoir vaincu. Ils étaient si peu sûrs d'avoir remporté un avantage décisif que, le lendemain, ils restèrent armés entre leurs retranchements, se demandant où se cachaient les chrétiens, et n'osant point, de peur d'une surprise, aller piller leur camp silencieux.

Mais le jour suivant, ils risquèrent une sortie, s'avancèrent avec précaution, ne rencontrèrent partout que la solitude, sautèrent par-dessus les fortifications élevées par les croisés, massacrèrent ou firent prisonniers les quelques Hongrois et Polonais qui s'y trouvaient et qui se défendirent valeureusement, et revinrent le soir chargés de butin, n'ayant éprouvé que des pertes insignifiantes. Deux cent cinquante chariots, remplis d'or, d'argent, d'effets précieux et d'armes de toutes sortes, tombèrent en leur pouvoir.

Le succès d'Amurath lui avait coûté cher : plus de la moitié de l'armée ottomane ! Il est vrai que l'armée chrétienne à peu près entière avait succombé. La plaine de Varna et les collines d'alentour étaient couvertes de cadavres. Parmi les morts, on releva l'évêque de Várad, qui s'était noyé dans le marais ; l'évêque d'Eger, qui avait disparu pendant la bataille ; Etienne Báthori, le porte étendard du roi, et beaucoup d'autres prélats, barons et nobles illustres (1).

Le cardinal Césarini était parvenu à s'enfuir. Rencontré par des cavaliers valaques ou hongrois, il fut sabré, soit parce qu'on voulait s'emparer des richesses qu'il n'oubliait

(3) Callimachi, L. III. — Pour la mort de Césarini, *Histoire ecclésiastique*, t. XXII, p. 428 et 429. — L'épitaphe de Wladislas-le-Varnénien, attribuée à Janus Pannonius, est citée par Pierre de Réva, *Corona*, Cent. V, p. 27.

pas d'emporter avec lui, soit parce qu'on le considérait comme coupable de la défaite. Peu après, un chevalier l'ayant trouvé blessé, presque nu, l'accabla d'imprécations, et passa son chemin sans daigner le secourir. Césarini peu après rendit son âme à Dieu, victime de son dévouement ultra-catholique, puni parce qu'il avait assumé sur lui la responsabilité du parjure de deux peuples.

Pour annoncer sa victoire à ses sujets, Amurath fit porter au gouverneur de Brusa la tête de Wladislas conservée dans du miel. La foule se porta à la rencontre du courrier du sultan, lui enleva la tête royale, la lava dans les eaux du Niloufer, et la promena triomphalement.

Le vaincu de Varna, Wladislas III de Pologne, Ier de Hongrie, était à peine âgé de vingt et un ans. Jeune homme de bonnes mœurs, modeste, travailleur, brave, juste et libéral, il était le type vrai du chef polonais. Les Turcs eux-mêmes honorèrent son malheur : sur le champ de bataille, à l'endroit où le corps du roi avait été retrouvé, ils élevèrent une colonne de hauteur médiocre, avec une inscription commémorative. L'Europe savante déposa dans l'histoire ces quatre vers profonds, épitaphe méritée du Varnénien :

ROMULIDÆ CANNAS, EGO VARNAM CLADE NOTAVI ;
DISCITE, MORTALES, NON TEMERARE FIDEM.
ME, NISI PONTIFICES JUSSISSENT RUMPERE FŒDUS,
NON FERRET SCYTHICUM PANNONIS ORA JUGUM.

QUATRIÈME PARTIE

JEAN DE HUNYAD

GOUVERNEUR DU ROYAUME DE HONGRIE

1445-1453

CHAPITRE I

LUTTE CONTRE FRÉDÉRIC III ET GUERRE CONTRE LES TURCS

I.

Dès qu'elle eut appris le désastre de Varna, la flotte pontificale, mouillée dans l'Hellespont, s'empressa de lever l'ancre et mit à la voile pour l'Italie, où elle répandit la lugubre nouvelle (1).

Epouvantée, l'Europe chrétienne se désespère et renonce à combattre le trop puissant ennemi de sa civilisation et de son Dieu : pâle et tremblante elle se blottit dans ses foyers, espérant tout de la Providence ou du hasard. Hunyadi a donc heureusement agi en dérobant sa tête au cimeterre des Osmanlis. Il pourra lutter encore. Plus que jamais l'humanité a besoin de sa vaillance.

(1) Bonfinii, decad. III, L. VI, p. 467.

Cependant la Hongrie est en proie à une indicible agitation. Les Turcs ne profiteront-ils pas de leur victoire? Chaque jour on croit apercevoir au loin leur innombrable armée, qui ravage et qui égorge. Les contes les plus effrayants se propagent. Les populations se préparent à fuir en masse.

En même temps Frédéric III, — excellent catholique, — s'empresse d'utiliser l'anxiété générale au profit de ses desseins secrets. Jean Giskra, son frère Georges et Axemith, occupent toujours et dévastent sans cesse la Hongrie supérieure, au nom de Ladislas le Posthume. De plus, les bruits les plus étranges sont répandus comme à plaisir, et pendant que la crédulité publique s'en repaît, les hauts seigneurs nouent d'égoïstes intrigues et se préparent le partage de l'Etat troublé. Ainsi l'on invente que Wladislas n'est pas mort, qu'il est arrivé sain et sauf dans le royaume de son père; tandis qu'en Pologne on le prétend errant à l'aventure, on ne sait où, comme autrefois Richard Cœur de lion.

Saisissant avidemment ce prétexte, le Palatin Laurent de Hédervára s'oppose à la réunion d'une diète, au choix d'un roi nouveau, sème la division parmi les barons et magnats et se compose un parti (1). Le patriote pacificateur, Hunyadi, n'a point encore reparu!

Après avoir abandonné le champ de bataille de Varna, Jean s'était dirigé vers le Danube, l'avait traversé, et, presque seul, était entré en Valachie. Le Drakula, en qui il croyait trouver un ami, avait tout d'abord voulu le tuer; mais ensuite, préférant une riche rançon à une cruauté qui sans nul doute aurait été vengée, il s'était contenté de le retenir prisonnier. En face de la patrie périclitante, les nobles hongrois comprirent qu'ils avaient besoin de l'héroï-

(1) Æneæ Sylvii *Epistola* LXXXI — Katona, t. XIII, p. 403-413.

que vajvode, dont le jugement était si sain, la voix tant écoutée. Ils le réclamèrent, menaçant le Valaque félon d'une guerre impitoyable s'il ne le leur rendait sans retard. Aussitôt Drakula mit Hunyadi en liberté, le combla de présents, et, avec une escorte brillante, le conduisit lui-même jusqu'aux frontières transylvaines (1).

Le retour de Jean de Hunyad ne tarda pas à faire sentir son influence. Malgré l'opposition du Palatin, une diète fut convoquée à Albe-Royale. Mais les intrigues de Hédervára et de ceux qu'il avait gagnés ou trompés, entravèrent toutes les discussions. Les plus puissants barons et magnats, fort peu zélés pour le bien général, voulant confisquer à leur profit la puissance souveraine et les libertés publiques, étourdirent les esprits en lançant mille propositions plus impossibles les unes que les autres, notamment la nomination d'un roi magyar choisi parmi eux, ou bien le changement du gouvernement monarchique en république aristocratique. Hunyadi et les patriotes, — c'est-à-dire la petite noblesse, les soldats, — s'y opposèrent avec vivacité et persistance : ils apercevaient le but antilibéral que voulaient atteindre les hauts seigneurs; ils comprenaient qu'une révolution en faveur de ces oligarques serait faite au détriment de tous, n'aboutirait qu'à semer à l'intérieur des troubles interminables, qu'à attirer de l'extérieur des attaques perpétuelles, qu'à mettre l'Etat à la merci de Frédéric et d'Amurath; conséquemment, ils déclaraient vouloir s'en tenir aux franchises contenues dans la constitution de saint Etienne et n'accepter rien qui lui fût opposé en deçà ou au delà. La diète de Székes-Fehérvár se sépara sans avoir conclu (2).

Hunyadi ne se découragea point. Développant toute son

(1) Chalcondyle, L. VII, § III. — Thuroczi, P. IV, cap. XLIII.

(2) Æneæ Sylvii *Epist.* LXIII et LXXXI. — *Litteræ* Friderici III, ap. Katona, t. XIII, p. 416.

activité naturelle, il secoua les nonchalants, il excita ceux dont il connaissait le bon vouloir à s'occuper des affaires publiques, et parvint à provoquer la réunion d'une nouvelle diète, plus complète et plus décidée que la précédente. Cette assemblée, convoquée à Bude au mois de mai 1445, ne put y siéger, le Palatin ayant fermé les portes de la ville. Elle passa le Danube, et, de l'autre côté, à Pesth, commença ses délibérations.

La vraie question fut posée dès l'abord : Qui sera roi? — Ladislas le Posthume, répondit Hunyadi. Lui seul peut ôter tout prétexte aux guerres civiles, ruiner les ambitions. Lui seul, en restituant à la Sainte Couronne ses frontières et ses villes mises en gage, peut rendre au royaume hongrois sa puissance et sa splendeur. Ladislas roi, et partant la paix intérieure assurée, il sera possible de s'occuper de l'ennemi extérieur, de tourner contre les Turcs les forces augmentées de la nation! — L'opinion émise par le vajvode transylvain fut immédiatement adoptée. Les Ordres décrétèrent que Ladislas, fils d'Albert et d'Élisabeth, serait roi, et qu'ils ne désiraient aucun autre souverain. Ainsi d'un seul coup furent ruinés le double péril, les machinations des princes voisins et les complots de la haute aristocratie. Mais Ladislas était trop jeune pour régner; il se trouvait hors du royaume et nul ne pouvait déterminer l'époque de son retour. Il importait donc de composer un gouvernement qui pût, en son nom et à sa place, administrer la chose publique. La diète se réserva la plus grande part de la besogne, et provisoirement nomma Jean de Hunyad « Capitaine général de la Transylvanie et des parties transtibiscaines. » C'était donner à ses décisions un inflexible exécuteur. En même temps elle députait Jean Giskra, Georges de Croatie, Osvald de Roszgóny, l'archevêque d'Esztergom, Denys, et plusieurs autres auprès de Frédéric III, afin de lui réclamer, au nom du peuple hon-

grois, le roi Ladislas et la couronne d'Etienne le Saint (1). De la sorte elle marchait au-devant du péril occidental et le rendait moindre en le contraignant à se dessiner.

II.

Pendant que la diplomatie agit en Autriche auprès de Frédéric, Hunyadi, investi de pleins pouvoirs militaires, s'applique activement à préserver la Hongrie de l'invasion ottomane. Il écrit au pape, lui annonce avec détails la défaite de Varna, l'engage à ne point désespérer cependant, et le supplie de lui envoyer au plus tôt des subsides. Le pontife répond qu'il fera tout son possible (2). Aucun secours n'arrive.

Ainsi abandonné, le Capitaine magyar n'en songe pas moins à attaquer les infidèles. Etonné de leur inaction, mais ne s'y fiant pas, il se prépare. Soudain on lui signale qu'une armée ottomane s'est avancée jusqu'à la Save. Aussitôt il rassemble quelques escadrons, traverse la rivière au milieu de la nuit, surprend les Osmanlis endormis et les taille en pièces en deux heures (3).

Après ce succès, qui effaçait un peu la honte varnénienne, Hunyadi retourne dans la basse Hongrie et n'y séjourne que peu de temps. Se souvenant de l'injure dont Drakula s'est rendu coupable envers la Sainte Couronne en le retenant prisonnier, conformément à un décret spécial de la diète, il entreprend une expédition contre la Valachie. Du reste, Drakula n'en était pas à sa première traîtrise : plus d'une fois il avait guidé les Turcs vers la Transylvanie et les avait aidés à la dévaster. Jean réunit des troupes, et sans pitié ni merci ravage les terres valaques. Drakula et

(1) Æneas Sylvius, l. c. — Teleki, t. I, p. 460.
(2) Pray, *Annales*, P. III, p. 35.
(3) Pray, P. III, p. 40. — Teleki, t. I, p. 477, 478.

son fils aîné sont pris et mis à mort. Dan est créé vajvode à sa place, et la soumission de la Valachie et de la Moldavie à la suzeraineté hongroise est confirmée (1).

Hunyadi prenait un peu de repos sur les bords du Danube, lorsqu'il fut rappelé par la diète, qui le nomma CAPITAINE GÉNÉRAL DU ROYAUME, étendit ses pouvoirs militaires, bornés à une partie de la Hongrie, à la Hongrie entière, et le dirigea contre Ulric de Cilley (2).

Cet oncle, par alliance, de Ladislas le Posthume excitait des troubles en Croatie, et ces troubles menaçaient de devenir très-sérieux. A la mort de Talloczi, ban des Croates, Ulric avait envahi l'évèché de Zágráb et s'était emparé d'Auràna. Toujours sous prétexte de défendre la légitimité royale du fils d'Élisabeth, il saccageait les environs. Affamé de jouissance et souvent à court d'argent, le noble comte ne se faisait pas faute de piller, d'incendier les châteaux et de détrousser les citoyens paisibles. De plus, agent politique de Frédéric III, il lui remettait plusieurs des points militaires dont il s'était emparé pendant la lutte entre Wladislas et la reine mère, entre autres Györ (Raab). Ces brigandages et ces trahisons devaient avoir une fin. Le Capitaine général se jeta subitement sur les propriétés particulières de Cilley, y mit tout à feu et à sang. Ulric s'empressa de venir implorer la paix. Jean la lui accorda en lui faisant jurer de se soumettre absolument aux décisions de la diète et de ne plus jamais rien tenter contre l'ordre existant. Ulric jura sans vergogne, bien décidé à enfreindre son serment le plus tôt possible. Croyant à la sincérité du comte, le Capitaine poussa la clémence jusqu'à lui restituer intégralement toutes les propriétés dont il venait de se rendre maître. En revanche, Ulric voua à

(1) Johann. de Zrenda, *Epistolæ Hunyadi.,* xxv. — Pray, P. III, p. 44. Katona, t. XIII, p. 503. — Teleki, t. I, p. 495.
(2) Teleki, t. I, p. 503.

son vainqueur une de ces haines implacables qui ne s'assouvissent que dans le sang. Nous en verrons plus tard les funestes effets (1).

Cependant les ambassadeurs de la diète de Pesth étaient arrivés auprès de Frédéric III. L'empereur se préparait à reprendre les hostilités, au nom du Posthume. Quand les ambassadeurs le saluèrent, lui annoncèrent l'élection de son bien-aimé pupille, il se montra tout joyeux et loua fort le zèle déployé par la nation hongroise en faveur de son roi légitime. Le voyant en aussi belle humeur, les délégués s'empressèrent de lui soumettre les désirs de la diète. Aussitôt Sa gracieuse Majesté se montra moins expansive ; elle balbutia des excuses, longuement raisonna et répondit en termes vagues. A la demande de rendre Ladislas, le prudent roi des Romains objecta que le prince avait cinq ans à peine ; que lui, son tuteur responsable, choisi par Élisabeth, il ne pouvait l'exposer hors de sa cour à des incertitudes, à des dangers ; que, par conséquent, l'on ferait beaucoup mieux d'agréer son pacifique protectorat, de lui abandonner la conduite des peuples et l'administration des provinces, qui obéissaient et appartenaient à son pupille. Quant à la Sainte Couronne, les Hongrois n'en ont pas besoin, puisque leur roi a été inauguré depuis longtemps déjà : à quoi bon la leur rendre ?

Les ambassadeurs, peu satisfaits de pareilles finasseries, revinrent à la charge. Mais les conférences se succédèrent, et l'empereur continuait à tergiverser. Il devenait évident qu'il ne voulait rien conclure. Les ambassadeurs perdirent donc patience et se retirèrent, sans trop savoir comment ils rendraient compte de leur mission. Trois faits néanmoins semblaient ressortir des nuageuses réponses de Frédéric : l'entière légitimité de la pre-

(1) Zrenda, *Epist. Hunyadi*, II. — Bonfinii, decad. III, L. VII.

mière inauguration du Posthume devrait être constatée par décret; la Sainte Couronne serait gardée en Autriche; Posony (Presbourg) serait livrée à l'empereur, qui y ferait élever Ladislas jusqu'à sa majorité (1). Les députés rapportèrent ces trois faits à leurs commettants, qui, ne les trouvant guère acceptables, restèrent, comme par le passé, indécis et divisés.

En cette occurrence difficile, les grands seigneurs de Hongrie se remirent à intriguer chacun pour son propre compte. Mais, ne réussissant point à s'acquérir l'appui populaire, comprenant d'ailleurs de quel côté l'opinion publique se dirigeait, ils firent quelques avances à Hunyadi. Hédervára lui proposa la dignité de « Gouverneur, » c'est-à-dire de vice-roi. Hunyadi accepta, pourvu toutefois que l'agrément des Ordres fût obtenu; mais il s'engagea, si cette dignité lui était conférée, à la partager avec Nicolas de Ujlak, déjà son collègue au vajvodat de Transylvanie (2). Cet arrangement entre particuliers aboutit à la convocation d'une diète générale.

III.

L'assemblée des Magyars se réunit solennellement en plein soleil, à cheval et armée, dans la large plaine du Rákos, le 5 juin 1446.

Quand les ambassadeurs accrédités auprès du roi des Romains eurent exposé le résultat négatif de leur mission, ne voulant, en aucun temps et sous aucun prétexte subir le gouvernement de Frédéric III, — la domination allemande, — mais tenant aussi à ne point se mettre en guerre avec l'Empire, les Ordres proclamèrent de nouveau et

(1) Pray, P. III, p. 42-47. — Æneæ Sylvii, *Epist.* LXXXI.
(2) Teleki, t. I, p. 497 et suiv.

d'une manière définitive Ladislas le Posthume « roi élu et né, » et déclarèrent qu'il fallait, en attendant son arrivée consentie ou sa délivrance forcée, nommer un « Gouverneur, » qui en son nom et à sa place administrerait la république (1).

Avant de procéder au choix de l'homme qui serait promu à cette dignité, la diète s'occupa de bien préciser quelle serait l'étendue des pouvoirs du magistrat suprême, quels seraient les droits et devoirs corrélatifs des Ordres. Voici ce qui fut décrété :

Le Gouverneur jouirait d'une autorité à peu près égale à celle qu'attribuaient au roi les anciennes constitutions. Seulement, il ne déclarerait la guerre, ne concluerait les alliances, ne sanctionnerait les trêves et traités, ne conférerait les prélatures, charges de baron, dignités et honneurs ecclésiastiques, civils et militaires, qu'après avoir préalablement consulté la diète et obtenu son approbation. Il lui serait permis de décerner des récompenses nationales, de faire des donations à ceux qui auraient bien mérité de la patrie, soit par leur courage à la guerre, soit par leurs services dans l'administration, ou bien par leurs talents dans les sciences, les lettres et les arts. Mais ces donations ne pourraient excéder trente-deux « sessions, » c'est-à-dire trente-deux lots de terre servis chacun par un paysan; et les possessions, ainsi distribuées, en cas de trahison du donataire ou de crime noté d'infamie, ou bien encore en cas d'extinction de sa famille, reviendraient de droit au domaine royal. Comme sauvegarde de la majesté du prince absent, tous les dons du Gouverneur devraient être confirmés par Ladislas, dès qu'il aurait pris possession de son trône (2). Pour empêcher la falsification des monnaies et

(1) Thuroczi, P. IV, cap. XLIV. — Pray, P. III, p. 45-46.

(2) Ce respect pour le roi absent apparaît dans tous les actes publics. Tout le temps que Hunyadi occupa le pouvoir en qualité de Gouverneur, il

des actes légaux, le Gouverneur jouirait de la faculté d'y appliquer son sceau particulier, ses armes; cependant, pour les affaires judiciaires, le sceau ordinairement employé, le roi présent, serait en usage, même le roi absent. Enfin, dans les tribunaux supérieurs, dits « judicia octavalia, » qu'il appartenait au souverain de présider en personne, son tenant lieu, le Gouverneur, serait obligé de s'adjoindre, — non compris le Palatin, le juge de la cour, deux prélats, deux barons, six nobles, siégeant d'après la loi, — quatre nouveaux juges : un prélat, un baron et deux nobles. La puissance du Gouverneur serait aussi absolue que possible en cas d'invasion ou de trouble, pour tout ce qui concernerait la conduite de la guerre.

La nouvelle magistrature définie et limitée, la diète s'occupa de détruire les obstacles qui pourraient en gêner l'exercice. Grâce à l'influence de la petite noblesse, ennemie de l'oligarchie des magnats, deux lois très-importantes furent rendues de prime-abord. En vertu de la première, les conventions particulières passées entre les grands étaient déclarées nulles et sans effet, en tant qu'elles fussent contraires au bien public ou aux volontés de la diète. Par ce fait seul, les arrangements de Hédervára et de Nicolas Ujlaki avec Jean de Hunyad se trouvèrent anéantis (1). En vertu de la seconde loi, les barons du royaume abdiqueraient ensemble leurs dignités pendant la durée de la session, afin qu'ils pussent être réélus ou cassés par le suf-

publia les décisions des diètes et rédigea ses propres décrets administratifs au nom de Ladislas de Posthume. — *Nos, Johannes de Hunyad, nomine et in persona inclitj domini Ladislai Electi nati quondam domini Alberti regis Hungarie ejusdem regni gubernator....* (Voyez le tome X de *Hunyadiák kora*, tout entier consacré à des pièces justificatives; parcourez aussi les compilations de Pray, de Katona, de Kaprinay, *Ladislai Posthumi historia diplomatica,* et le *Corpus juris.)* — Remarquez bien l'ordre de ces deux mots *Electi nati*. Là gît tout le génie de la constitution hongroise : élection d'abord, race ensuite.

(1) Teleki, t. I, p. 508.

frage des Etats. Plusieurs furent cassés, parce qu'ils avaient mal géré les finances, et plusieurs autres furent réélus, parce qu'ils avaient jusque-là strictement rempli leurs devoirs.

Une autre clause du décret diétal avait pour but de mettre fin aux déprédations des Bohémiens appelés par Élisabeth au secours de son fils : il ordonnait aux capitaines hussites, tels que Jean et Georges Giskra, Pierre Komorowski, Axemith et autres, d'évacuer et de restituer à la Sainte Couronne les villes et territoires dont ils s'étaient emparés; il commandait la démolition immédiate des forteresses élevées par eux; il prescrivait sévèrement que les possessions occupées illégalement durant la guerre civile fussent sans retard restituées à leurs propriétaires légitimes (1).

Cela bien et dûment délibéré et voté, les nobles magyars jurèrent d'observer saintement, et dans leur plus extrême rigueur, les décisions de la diète : fut déclaré ennemi de la république quiconque oserait les enfreindre. Ensuite, on procéda à la nomination du Gouverneur. Jean de Hunyad, ban de Szöreny, vajvode de Transylvanie, Capitaine du royaume, fut élu à l'unanimité (2). D'abord il refusa. Puis, cédant aux instances de l'assemblée, il se soumit à ses décrets (3).

Alors le président de la diète, le Palatin, lui dit :

« Afin que Dieu t'assiste, afin que la très-sainte Vierge « Marie implore pour toi la miséricorde divine, afin que « tous les saints intercèdent en ta faveur, afin que le très- « saint corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ assure ton « salut à ton heure dernière, afin que la terre reçoive tes

(1) *Decretum*, A. 1446.
(2) Teleki, t. I, p. 512. — Lenfant, *Guerre des Hussites*, t. II, p. 45-46. — Thuroczi, Bonfinio, Pray, Katona, l. j. c.
(3) Teleki, t. I, p. 512.

« ossements et ne les rejette pas le troisième jour, afin que « ta race ne soit pas anéantie, afin que lors du Jugement « tu mérites de considérer le sacré visage de Dieu, afin « que tu ne sois pas enseveli dans les flammes éternelles « de l'enfer,

« Tu emploieras tous tes efforts à l'exécution de toutes « les clauses de ce traité, rédigé pour le profit et l'utilité « du royaume; tu ne feras ni ne feras rien faire contre « aucune d'elles (1). »

Hunyadi étendit la main droite, et, la voix haute, répéta la formule sacramentelle :

« Afin que Dieu m'assiste..., afin que la terre reçoive « mes ossements et ne les rejette pas le troisième jour, « afin que ma race ne soit pas anéantie..., afin que je « ne sois pas enseveli dans les flammes éternelles de « l'enfer,

« J'emploierai tous mes efforts à l'exécution de toutes « les clauses de ce décret, rédigé pour le profit et l'utilité « du royaume; je ne ferai ni ne ferai rien faire contre « aucune d'elles. »

En remettant au Gouverneur élu les insignes et prérogatives de sa charge, les sceaux de l'Etat et le commandement des forteresses, l'assemblée le pria de vouloir bien employer tout son pouvoir pour arracher Ladislas le Posthume des mains de l'empereur, et, s'il n'y réussissait pas, pour reconquérir au moins Györ, Soprony et les autres places au pouvoir des révoltés; en un mot, pour rendre au

(1) Deus te ita adjuvet, Beata Virgo Maria tibi ita misericordiam impetret, omnes sancti sic pro te intercedant, DEI sanctissimum corpus in extremo tuo die ita saluti tuæ consulat, terra tua ossa ita suscipiat, et sic die tertia non ejiciat, in universum semen tuum sic non deficiat, in die Judicii ita sanctum DEI vultum conspicere valeas, in æterno inferno ita non sepeliaris, sicut universa hoc regesto contenta, in profectum et utilitatem regni conscripta, toto conatu determinate retinebis, nihil in contrarium eorum facies, neque fieri procurabis. — (*De Monarchia et Sacra Corona regni Hungariæ,* auctore P. de Rewa, centuria V, ed. Francoforti, 1658, p. 37).

royaume ses provinces démembrées et ses antiques frontières (1).

Cette prière, qui n'avait point la brutalité d'un ordre, définissait dans quel but spécial Jean de Hunyad avait été investi de pouvoirs extraordinaires : il devait ramener dans la patrie troublée le roi, probablement pacificateur, ruiner les influences allemandes, antinationales, et en même temps veiller à la paix publique, à la conservation et à la gloire de la monarchie sans monarque. L'œuvre était grande, mais difficile, ingrate ; beaucoup d'inquiétudes, beaucoup de haines à recueillir, peu ou point de gloire. Jean de Hunyad l'osa et la paracheva, malgré les obstacles, inspiré par son patriotisme, fortifié par sa probité.

L'élection du Gouverneur, proclamée sur le Rákos, fut accueillie par la nation entière comme une espérance de jours plus heureux. La joie se répandit jusque dans les classes les plus infimes de la société, jusque dans le petit peuple des villes et le serf des campagnes. On entonna des cantiques d'actions de grâces; on se livra partout à des réjouissances enthousiastes. Plusieurs jours durant, la Hongrie fut en fête (2).

IV.

Aussitôt installé au gouvernement, se conformant au dernier décret rendu par la diète du Rákos, Hunyadi déclara la guerre à l'empereur Frédéric III et appela les habitants de Vienne à s'allier aux Hongrois pour la délivrance de leur prince commun, Ladislas le Posthume, injustement retenu par son parent, usurpateur de ses droits. Frédéric se hâta d'écrire une lettre insidieuse, adressée aux Ordres de Hongrie, dans laquelle Jean de Hunyad était directe-

(1) Palma, *Notitia*, P. II, p. 263.
(2) Thuroczi, P. IV, cap. XLIV.

ment attaqué. Hunyadi n'eut que quelques mots à prononcer, et les Ordres passèrent outre. Alors Frédéric accusa le Gouverneur par-devant le pape. Hunyadi s'empressa de soumettre au souverain pontife les motifs de la querelle, abandonnant à sa justice irréfragable de décider entre l'accusateur et l'accusé. De plus, afin que chacun sût à quoi s'en tenir et pût juger de quel côté se trouvait la justice, il adressa d'autres épîtres à tous les princes voisins, et notamment au doge de Venise (1).

Ces précautions diplomatiques étant prises, le Gouverneur réunit 10,000 soldats, et aussitôt après la dissolution de la diète, quoique l'hiver fût imminent, il se mit en marche. Il campa à Sarvár, s'y arrêta quelques semaines, puis se dirigea vers les frontières autrichiennes, qu'il franchit sans coup férir. Avant de commencer les hostilités, il manda de nouveau aux Viennois qu'ils eussent à venir joindre leurs forces aux siennes. Ceux-ci n'arrivant point et ne lui offrant que des promesses évasives, il dévasta la Carniole, la Carinthie, la Styrie, l'Autriche elle-même, et s'avança jusqu'aux portes de Vienne. L'hiver était venu. Malgré ses rigueurs, les Hongrois continuèrent l'expédition, tant était réel le désir du général et des soldats de ramener leur roi. Ils se dirigèrent sur Neustadt, que Frédéric habitait. L'empereur avait en vain imploré les secours de l'Empire et n'avait pu rassembler sur ses propres possessions que des troupes insuffisantes. Attaqué à l'improviste, presque sans soldats, il se tenait caché, tout tremblant, derrière les murailles de sa forteresse. Hunyadi, après avoir ravagé le territoire circonvoisin, n'osa pas tenter contre Neustadt un siége en règle, parce que la saison était déjà trop avancée. Il s'en retourna donc en Hongrie avec un butin énorme, bien résolu à revenir au

(1) Pray, P. III, p. 46-49.

printemps. Mais avant de sortir de l'Autriche, une troisième fois il dénonça sa cause au sénat de Vienne, et ensuite ramena ses compagnons d'armes en leurs quartiers d'hiver (1).

Effrayé de la tournure par trop belliqueuse que prenaient les choses, l'empereur cherchait un moyen de gagner du temps. Survint le légat d'Eugène IV. Il lui confia ses embarras. Le nonce s'empressa d'avertir l'évêque de Várad des dispositions pacifiques de Frédéric III, et l'évêque en fit part à Hunyadi.

« Aimant mieux être le chef de la paix que le chef de la guerre (2), » le Gouverneur convoqua les Ordres pour le 8 janvier 1447. La diète, sur sa proposition, consentit encore à essayer de la diplomatie, et donna les pouvoirs nécessaires à plusieurs de ses membres, choisis parmi les plus illustres du clergé et de la noblesse. Les évêques d'Esztergom et de Györ, Denys et Augustin, le Palatin et le juge de la cour, Hédervára et Pálotzi, le ban d'Esclavonie, Ladislas de Gara, le vajvode de Transylvanie, Nicolas de Ujlak, le trésorier Michel Ország et Thomas Szechi, plénipotentiaires hongrois, se réunirent à Vienne, avec les ambassadeurs impériaux, et ouvrirent aussitôt la discussion. Des jours, des semaines, se passèrent : on n'arrivait point à s'entendre. Impatients par caractère et se fiant davantage aux éclats de l'épée qu'aux ruses de la parole, les députés hongrois prirent congé de leurs adversaires et revinrent en Hongrie, bien décidés à conseiller à la Diète la continuation immédiate des hostilités.

Alors arrivèrent deux lettres de Nicolas V, l'une adres-

(1) Bonfinii, decad. III, L. VII, p. 476-477. — Lenfant, *Guerre des Hussites*, t. II, p. 186. — Pray, P. III, p. 50-51.
(2) Palma, P. II, *Joh. Hunyad. Gub.* § IV.

sée à Hunyadi, l'autre à Frédéric III (1). Ces deux lettres annonçaient la prochaine arrivée du cardinal diacre de Saint-Angeli, légat du pape, et priaient l'empereur et le Gouverneur de vouloir bien suspendre les hostilités jusqu'à sa venue. Frédéric, qui ne demandait pas mieux, renoua donc au plus vite les relations diplomatiques en formulant certaines offres acceptables. Les mêmes ambassadeurs recommencèrent leurs conférences à Rakersbourg, le 1er juin 1447. Là, enfin, et non sans grand'peine, il fut possible d'aboutir à quelque chose.

La trêve, précédemment conclue à l'occasion de la croisade varnénienne, serait prorogée pour deux ans, en attendant qu'une paix définitive fût conclue, grâce à l'intervention du cardinal de Saint-Angeli. Pour l'heure, Frédéric garderait Soprony, Köszeg et les citadelles environnantes ; son frère Albert garderait Fraknó, Kismarton et autres lieux laissés en gage par Élisabeth, jusqu'au moment où les Hongrois auraient acquitté complétement la somme prêtée : néanmoins, une des villes livrées, Györ, serait rendue le 1er juillet suivant à l'évêque de ce siége, Augustin. Tant qu'il serait enfant, Ladislas le Posthume demeurerait à la cour et sous la tutelle du roi des Romains : vingt-quatre mille florins d'or devraient être annuellement comptés à Frédéric pour les frais d'entretien et d'éducation de son pupille. Enfin, Jean de Hunyad serait reconnu en qualité de Gouverneur du royaume de Hongrie, et les ambassadeurs magyars seraient convoqués, pour le mois de novembre, à des conférences où le souverain pontife, par son légat, exercerait son arbitrage (2).

Ces conditions, beaucoup moins onéreuses qu'une lutte à main armée, amenaient deux résultats importants :

(1) Lisez ces deux lettres dans Teleki, t. X, p. 200-202.
(2) *Acta publica Vienn.* ap. Pray, P. III, p. 47-60.

d'une part, l'intervention, enfin efficace — elle était promise — du souverain pontife, plus sûr et moins intéressé que l'empereur; d'autre part, la reconnaissance de l'autorité conférée à Hunyadi, et implicitement des droits constituants et législatifs des Ordres assemblés. En outre, cette suspension d'hostilités permettait aux Hongrois de songer aux éventualités futures, surtout à celles qui pourraient leur advenir d'Orient; et si le royaume perdait pour un temps certains points militaires qu'il revendiquait, il gagnait tout de suite une ville importante, déjà occupée par l'ennemi, et difficile à enlever de force. En conséquence, la diète confirma ce qu'avaient décidé ses mandataires, et la trêve signée devint exécutoire — septembre 1447.

Le palatin Laurent de Hédervára étant mort, la même assemblée donna sa charge à Ladislas de Gara. Cette élection occasionnera plus tard des troubles civils, en créant une rivalité funeste entre les deux premiers magistrats de la république, entre le Gouverneur du royaume et le Comte du palais.

V.

Varna livrait le Danube, la route qui mène à l'Europe centrale. Satisfaits de l'honneur d'avoir vaincu, les Turcs ne songèrent pas à profiter du désastre de leurs ennemis. Leur sultan, l'âme pleine de soupirs, oublia l'œuvre conquérante léguée par Othman à ses successeurs, et s'en alla endormir son immense ennui de vivre dans les bras de ses femmes, sous les ombrages de son paradis de Magnésie.

Le pauvre Amurath ne put pas jouir longtemps de ce repos tant désiré. Bientôt il lui fallut encore, afin de sauver son empire, sauter sur son cheval et s'élancer au combat, lui dont le bras fatigué ne maniait plus qu'à regret l'étincelant cimeterre.

Est-ce donc que l'Europe s'est levée comme un seul homme pour venger enfin sa honte et rejeter de son sol le contempteur de Jésus qui le souille et le profane? L'Europe? elle a peur.

Un simple petit peuple, là-bas, quelque part, en Albanie, dirigé par un colosse de vaillance et de vigueur, a proclamé son indépendance et marche résolûment en avant. Skander-beg a conquis toute l'ancienne Épire; il menace les provinces turques. Devant lui, les lieutenants d'Amurath ont fui. Amurath en personne doit aller le combattre. L'aventurier albanais s'enferme dans sa bonne ville de Croïa. Le sultan l'assiége. Crénelée de braves, Croïa tient en échec, épuise les forces ottomanes.

De l'autre côté, au nord, à l'ouest, il est aussi un valeureux peuple chrétien que commande également un héros: le peuple hongrois, son Gouverneur, Jean de Hunyad. Les Magyars ne se feront-ils pas un crime de garder l'épée au fourreau, tandis que leurs frères, les Albanais, l'ont en main? Le « chevalier blanc de Vallagnie (1) » ne sera-t-il pas jaloux de la gloire du seul grand homme qui soit son émule, de Skander-beg, « le soldat du Christ? » Oublierait-il déjà que Jésus a plié le genou devant Mahomet dans la plaine de Varna? Malgré les troubles civils et malgré les menées autrichiennes, les Hongrois ne songent point à faillir à leur noble mission; Jean est toujours prêt à les conduire à la sainte bataille; il est l'épée du monde chrétien.

Libre, — pour quelque temps au moins, — du côté de l'Autriche, Hunyadi tourna donc ses regards du côté de la Turquie. Il savait bien que si, depuis 1444, les Ottomans n'avaient fait qu'inquiéter la Hongrie par de petites incur-

(1) C'est ainsi que notre Philippe de Commynes appelle Jean de Hunyad, « très gentil chevalier, gentilhomme de grant sens et vertu. » (*Mémoires*, L. VI, ch. XII.)

sions sans importance, ils finiraient par s'apercevoir que leurs adversaires sont faibles, divisés, isolés, et alors ils lanceraient sur eux d'énormes armées qu'on ne serait plus à même de repousser comme autrefois. C'est pourquoi, songeant incessamment aux dangers que couraient la civilisation occidentale et la nation hongroise, il s'efforçait à chaque instant de réveiller l'ardeur des princes, ses coreligionnaires, à l'étranger; et, à l'intérieur, de prévenir et d'apaiser les discordes civiles, si fatales au pays qui devait et pouvait être l'unique barrière à opposer aux barbares.

En France, en Italie, en Allemagne, les tentatives diplomatiques du Gouverneur produisirent beaucoup moins de résultats que ses patriotiques efforts en Hongrie. Pourtant, un ambassadeur d'Alphonse d'Aragon vint, de la part de son maître, lui adresser de chaleureuses félicitations (1), et le pape Nicolas V, par bref spécial, daigna lui décerner le titre et l'honneur de « prince du Saint-Empire. » Hunyadi ne renvoya point les insignes dont le diplôme était accompagné, — un collier d'or, avec l'image du Sauveur; cependant, il refusa la dignité, la trouvant trop éminente pour ses humbles mérites. — « Je ne vous « ai point demandé des distinctions, répondit-il au pon- « tife; je vous ai réclamé des secours contre l'ennemi; je « les attends pour me rendre digne d'être élevé au rang « des princes. » — Le collier d'or fut donné, plus tard, au chapitre de Fehérvár, en Transylvanie, et jamais le Gouverneur hongrois ne se fit appeler « prince (2). » Néanmoins, malgré son humilité, il ne fut pas insensible à cette haute marque d'estime, et plus que jamais il désira venger la chrétienté de l'opprobre de Varna.

Vers le milieu de l'année 1448, s'étant fait décréter

(1) Pray, P. III, p. 62.
(2) Telcki, t. II, p. 62.

quelques subsides par la diète, Jean se prépara à entrer immédiatement en campagne. — Une armée de vingt-quatre mille hommes fut réunie en quelques semaines. Le vajvode Dan amena huit mille Valaques. Le corps principal se composa de tous les hommes d'armes dont on pouvait disposer sans dégarnir la Hongrie. On y remarquait plusieurs hauts seigneurs, barons, magnats et comtes, entre autres Ladislas et Émeric de Pelsöcz, Émeric de Marczáli, Raynold de Roszgóny, Thomas Szechi, Franco Thalóczi, Jean de Szekel, Benedict de Losoncz, Étienne de Alsó-Lindua, que suivaient leurs banderies et leurs jobbagions. En outre, on prépara deux mille chariots pavoisés, sur chacun desquels était placé un mousquetaire, pourvu de plusieurs grosses arquebuses toujours prêtes à lancer les balles et les flèches (1).

Cette armée d'élite, plus nombreuse et mieux équipée que celle qui avait si longtemps balancé la victoire à Varna, n'était point encore assez forte pour qu'il fut possible d'espérer remporter avec elle, sur les énormes masses ottomanes, des avantages absolument décisifs. Pressé d'agir, se fiant à sa fougue habituelle, se souvenant de ses merveilleux succès jusqu'en 1443, craignant aussi que les Turcs ne prissent les premiers l'offensive, les sachant d'ailleurs très-occupés au siége de Croïa, le Gouverneur n'hésita pas à se mettre en marche dès que les grandes chaleurs furent passées. A la fin de septembre, il partit. Les troupes traversèrent le Danube par deux endroits : à côté de la Porte de Trajan, non loin du château de Szeverin; un peu au-dessous de l'embouchure de la Morava, près de Kobi (2).

En franchissant les frontières serbes, les Hongrois

(1) Thuroczi, P. IV, cap. XLV. — Hammer, (éd. du *Panthéon historique*), t. I, p. 210. — Teleki, t. I, p. 88.

(2) Thuroczi, l. c. — Bonfinii, dec. III, L. VII, p. 470.

invitèrent le despote Georges à venir se joindre à eux. Peu disposé à risquer ses états, recouvrés depuis quatre ans à peine, ennemi du Gouverneur, qui avait humilié Cilley, son gendre, Brankovich se déclara lié aux Turcs par un traité qu'il ne désirait pas rompre, et, malgré les plus séduisantes propositions, persista énergiquement dans son refus. Jusque-là, il était dans son droit. Par contre, les Hongrois exercèrent aussi leur droit en traitant en ennemi ce prince qui maintenait à leur égard une si périlleuse neutralité. Toute la Rascie fut mise à sac. Pour se venger, Georges, — ici il devient coupable, étant chrétien et l'obligé des Magyars, — Georges avertit Amurath de l'arrivée de Hunyadi, lui détailla ses forces, et, jour par jour, le renseigna sur la route qu'il suivait, lui soumettant même d'officieux conseils sur les moyens à employer pour le vaincre et lui couper la retraite (1).

Le sultan rassembla au plus vite trois ou quatre de ses armées, et se trouva bientôt à la tête de plus de cent mille hommes (2). Arrivé au centre de la Bulgarie, il fit halte, et, laissant aux ennemis le passage libre, attendit l'occasion de les surprendre.

Instruit de la marche des Turcs, et comprenant qu'il lui serait difficile d'exécuter son projet de jonction avec les volontaires du héros albanais, Hunyadi se retrancha sur les confins de la Rascie et de la Bulgarie, dans la plaine appelée Kossova, Rigómezö, « le champ du merle. » Des fortifications construites avec des chariots, et des canons établis sur les collines environnantes garantissaient les troupes chrétiennes d'une surprise.

Les Ottomans ne tardèrent pas à apparaître de l'autre

(1) Pray, P. III, p. 66, etc.

(2) 80,000, suivant les uns; 150,000, suivant les autres. — V. Chalcondyle, Thuroczi, Pray, Katona, Hammer et Teleki.

côté de la Sitniza, petite rivière qui coupe en deux parties la plaine de Rigómezö (1).

VI.

Une vieille Servienne avait prédit à Jean de Hunyad qu'il serait vaincu. Le Gouverneur ne daigna pas prendre en considération l'avertissement de la sorcière; et, trop fougueux pour être prudent, il n'eut pas la patience d'attendre, caché derrière les fortifications de son camp, la diversion promise par Georges Castriot. Le lendemain même de l'arrivée des Osmanlis, 17 octobre, il conduisit ses cavaliers dans la plaine, au-devant de l'ennemi. Le sultan fit aussitôt sortir ses troupes légères. La lutte s'engagea sur plusieurs points. De brillantes et cruelles escarmouches occupèrent la journée, et à la nuit les combattants rentrèrent sous leurs tentes, les uns et les autres ayant fait des pertes sérieuses, sans avoir abandonné ou gagné un pouce de terrain.

Le 18 octobre, dès l'aube, Hunyadi János rassembla ses soldats sur une même place, à l'intérieur du camp. Sur un autel préparé d'avance, un prêtre sacrifia solennellement le très-saint corps de Jésus-Christ. Tous les chevaliers chrétiens vinrent successivement s'agenouiller aux pieds de l'officiant, et de sa main reçurent l'hostie consacrée (2). Après la bénédiction, les pieux Magyars préparèrent leurs montures, se couvrirent de leurs casques et de leurs cottes de mailles, et attendirent avec impatience que l'heure fût venue d'aller combattre les contempteurs de leur religion.

Avant d'ordonner la marche, le Gouverneur se plaça au milieu d'eux et les harangua ainsi :

(1) Katona, t. XIII, p. 613. — Hammer, Teleki.
(2) Teleki, t. II, p. 88-89.

« Aujourd'hui, compagnons d'armes, ou nous délivre-« rons l'Europe de la violente domination des Turcs, ou, « mourant pour Christ, nous serons couronnés martyrs. « Qui n'assisterait de bon cœur à un pareil combat, où « vaincre, c'est la gloire; où être vaincu, c'est l'éternelle « béatitude! Je ne vous retarderai pas par de longs dis-« cours. Les mots n'ajoutent point de courage aux hom-« mes. Plus illustre est chacun, plus il doit se montrer « valeureux dans la bataille. Chrétiens! voici les infi-« dèles! Sortez le glaive du fourreau! En ce jour défendez « Christ de toute la force de votre bras, et par delà l'Hel-« lespont rejetez Mahomet (1)!... »

De la sorte réconfortée, électrisée, l'armée hongroise sortit de ses retranchements et prit position dans la plaine de Rigómezö. Sûr de la bravoure de ses frères, enhardi par leur enthousiasme, Hunyadi rejeta une proposition de paix apportée par huit députés d'Amurath, et immédiatement s'occupa des mesures stratégiques.

Les Hongrois furent placés à droite, les Valaques à gauche, les arbalétriers et les mousquetaires allemands et bohémiens au centre. Au lieu de former trois masses, ces différents corps s'échelonnèrent en trente-huit bataillons sous la bannière et la direction de trente-huit capitaines. Les Osmanlis, au contraire, s'organisèrent conformément à leur méthode habituelle: à droite, les Européens; à gauche, les Asiatiques; au milieu un fossé, les chameaux, les boucliers plantés en terre, le sultan et ses redoutables fantassins. Ainsi accumulée en trois blocs distincts, l'armée ottomane ne dissimulait point son énorme puissance numérique.

A l'aspect de ces cent mille Turcs, les vingt-quatre mille Magyars ne manifestèrent aucune émotion : ils étaient

(1) Æneas Sylvius, ap. Pray, P. III, p. 71.

prêts à vaincre et à mourir pour la chrétienté. Ils s'avancèrent donc audacieusement, au bruit des trompettes, tandis qu'au son des tambours les Turcs se portaient à leur rencontre. Des flèches, jetées de part et d'autre, commencèrent la bataille.

En ce moment, un Magyar sort des rangs, arrive à quelques pas de l'un des escadrons ennemis, s'arrête et demande un adversaire. Un spahis accepte le défi. Les deux armées s'éloignent, se rangent à distance. Entre elles, le chevalier chrétien et le chevalier musulman se mesurent. Les premières passes prouvent leur égale ardeur, leur bravoure et leur habileté. Enfin, le Magyar peut atteindre l'Osmanlis. Désarmé, celui-ci tombe sur la croupe de son cheval; mais plus faible, le cheval du Magyar ne résiste pas au choc, il s'abat. Les deux chevaliers luttent à pied. Le duel, indécis, se prolonge. Les Turcs et les Hongrois, animés d'une égale ardeur, s'impatientent. Les malheureux champions sont obligés de rejoindre leur corps sans avoir pu vaincre (1).

Vers midi seulement l'action générale s'engage. Les petits escadrons hongrois, guidés par Hunyadi, se ruent sur les masses profondes des Ottomans, murailles hérissées de lances, d'épées et de cimeterres. Les Ottomans demeurent inébranlables. Elan par élan, les Hongrois les battent en brèche, les poussent, les compriment. Les Ottomans se resserrent, mais ne bougent point. Les Hongrois, furieux de tant de résistance, s'entassent les uns sur les autres comme pour renverser d'un coup ce roc vivant dressé devant eux. Pendant une heure la compression est si violente, qu'il devient impossible de combattre. Chrétiens et musulmans composent un indécomposable amalgame.

(1) Teleki, t. II, p. 89 et suiv.

Cependant les Hongrois, foulant aux pieds ceux qui tombent blessés ou morts, ont fait une trouée. Les ennemis entamés commencent à reculer. Mais un renfort leur arrive. Une grèle de traits, lancés par les janissaires, aveugle les Magyars. Ceux-ci, à leur tour, reculent et sont poursuivis jusqu'à l'entrée de leur camp. Hunyadi accourt avec les plus déterminés de ses cavaliers. La bataille recommence avec des chances diverses. Elle continue jusqu'à la nuit noire (1).

Alors les combattants regagnent leurs camps respectifs. Qui a vaincu? on ne sait.

Ce prodigieux résultat, obtenu par vingt-quatre mille héros contre plus de cent mille braves, avait fait espérer au Gouverneur que les Osmanlis, honteux de n'avoir point écrasé les Hongrois dans leur premier choc, se disperseraient pendant la nuit. Ayant été averti qu'ils persistaient à camper dans la plaine de Kossova, il convoqua un conseil de guerre pour aviser à ce que l'on ferait le jour suivant. Un renégat turc, au service de la Hongrie, conseilla une attaque nocturne. Elle fut tentée, mais échoua. Les charges les plus rudes ne purent ébranler les janissaires (2).

Le 19 octobre, à la naissance du jour, le combat, à peine interrompu, se ranime avec une énergie féroce. Quoique très-affaiblis, vu leur petit nombre, par les pertes de la veille et de la surveille, les Hongrois ne désespèrent point encore. Ils osent croire à la défaite de soldats aguerris, quatre fois plus nombreux qu'eux. Leur rage est effrayante, leur foi extraordinaire. On dirait qu'ils sont tous décidés à mourir, écrasés, invaincus.

Une manœuvre habile va peut-être résoudre ce que la mort n'a pas pu décider. Pendant que Hunyadi et ses cavaliers sont aux prises avec les Asiatiques, Turachan, à la tête des

(1) Thuroczi, Bonfinio, Teleki, l. c.
(2) Hammer, l. c.

Européens, s'élance sur eux par derrière. Les Magyars sont entourés. Ils luttent malgré tout. Enfin, Dan passe avec ses Valaques du côté des Osmanlis (1). Amurath, auquel tant de lâcheté répugne, Amurath n'accepte point leur défection et les fait massacrer (2). Néanmoins, cette trahison est fatale aux Hongrois, qu'elle affaiblit et met en désordre. Le sultan lance ses janissaires, toutes ses troupes. Opprimés par le nombre, les Magyars sont mis en déroute. Les Ottomans les poursuivent vigoureusement jusqu'à ce que le sol, encombré de cadavres, devienne impraticable. Vainement Hunyadi prêche encore l'espérance et se bat jusqu'au soir; il est entraîné lui-même dans la fuite désordonnée des siens (3).

L'armée hongroise, presque entière, et la fleur de la noblesse magyare, ont été anéanties. Trente-quatre mille cadavres turcs attestent combien chèrement les vaincus ont vendu la victoire. Il y avait tant de morts semés sur « le champ du merle, » que lorsqu'on les eut jetés dans la Sitniza, cette rivière sortit de son lit (4).

VII.

Les Serbes profitèrent de la victoire d'Amurath pour renoncer à leur fallacieuse neutralité. Quand les tristes débris de l'armée hongroise voulurent pénétrer en Rascie, ils furent accueillis non pas en frères, en chrétiens; ils furent reçus à coups de faux et à coups de pique, comme des animaux immondes, comme des criminels (5). Les lâ-

(1) Teleki, t. II, p. 94.

(2) Art. JEAN HUNIADE CORVIN, du *Supplément au dictionnaire de Bayle*.

(3) Ici encore, on a accusé Hunyadi d'avoir fui lâchement. Voir dans Pray, P. III, p. 67, 68, une savante discussion qui justifie le héros.

(4) Bonfinii, déc. III, L. VII, p. 474. — Thuroczi, l. c.

(5) Thuroczi, cap. XLVI.

ches massacreurs du Despote Georges ne surent pas voir et respecter cette sainte auréole qui resplendit autour des fronts que l'infortune a pâlis.

Emporté de toute la vitesse de son cheval, Jean de Hunyad, poursuivi, traqué par les Osmanlis, se trouva presque seul, sans armes, sur les terres rasciennes. Apercevant à quelque distance un groupe de Turcs contre lesquels il lui était impossible de risquer sans folie la force de son bras, il abandonna sa monture, se dirigea vers une petite colline couverte de buissons, mais n'eut pas le temps de l'atteindre et se cacha dans les roseaux d'un marais.

Bientôt après, deux Ottomans se présentèrent à lui. Le considérant comme un simple noble chrétien, ils se disposaient soit à le mettre à mort, soit à le faire prisonnier. Par bonheur il portait au cou une chaîne d'or, dont les brillants reflets excitèrent la cupidité des deux Musulmans. Pendant qu'ils se disputaient la possession du précieux bijou, au moment où, ne pouvant s'entendre, ils allaient se ruer l'un contre l'autre, Jean sauta sur celui qui était à sa portée, lui enleva son sabre, le tua, et contraignit son compagnon à une fuite rapide.

Ainsi délivré, grâce à son sang-froid, Hunyadi voulut se diriger du côté de la Hongrie. Perdu dans un pays qu'il connaissait très-peu, il erra de longues heures à l'aventure, ne sachant trop où il allait. Il finit par rencontrer un colon serbe, l'effraya en lui montrant la pointe de son sabre et s'en fit un guide. Le Serbe feignit de se soumettre à cette invitation forcée; mais sachant qu'une belle récompense avait été promise par Georges à quiconque lui amènerait le Gouverneur, et ignorant si ce chevalier n'était point par hasard le personnage tant cherché, il dirigea János sur Szendrő, au lieu de le conduire devers Belgrade (1).

(1) Thuroczi, cap. XLVII.

Plus loin, Jean de Hunyad, qui n'avait depuis cinq jours ni mangé ni bu, au nom de Dieu, demanda un morceau de pain à un groupe de paysans. Les paysans reconnurent bien vite, à la langue et au costume du mendiant, qu'il était magyar. Aussi lui répondirent-ils que volontiers ils lui feraient l'aumône, pourvu que tout d'abord il vint avec eux rendre visite au commandant de la ville voisine, duquel, au reste, il n'avait rien à craindre, des ordres sévères n'ayant été donnés que contre Hunyadi. Comprenant le péril, János songeait à résister; mais la lutte étant par trop inégale, il essaya de s'enfuir. On le saisit. Jean demanda à parler en secret au plus âgé de la bande, lui confia son nom et lui promit de l'or s'il le menait sain et sauf à Nándor-Fehérvár. Le vieillard se laissa séduire, et rendez-vous fut pris pour la nuit suivante au milieu de la forêt.

Le rendez-vous eut lieu. Mais d'autres paysans, jaloux du salaire que l'un d'eux pouvait gagner, coururent avertir le commandant. Celui-ci arriva bien vite avec une belle escorte. Jean de Hunyad, tiré d'un tas de foin au milieu duquel il avait eu le temps de se blottir, fut enchaîné et jeté dans un cachot.

Prisonnier, il séduisit les geôliers, puis la garnison entière. Un complot s'organisa en sa faveur et il allait être mis à exécution, lorsqu'un traître se rendit auprès du commandant et le lui révéla. Le commandant ordonna que la garnison infidèle fût passée par les armes, et promptement envoya le Gouverneur hongrois à son maître, Georges Brankovich (1).

Le beau-père d'Ulric de Cilley, heureux de pouvoir enfin venger la défaite de son gendre, ainsi que les dévastations subies par son propre territoire au commencement

(1) Chalcondyle, L. VII, § x.

de la campagne, offrit au sultan de remettre entre ses mains ce terrible Yanko, qui si souvent l'avait vaincu lui et ses lieutenants. Amurath, loyal comme un Turc, — les Turcs ne seraient-ils pas venus en Europe pour y enseigner la loyauté aux catholiques (1)? — Amurath refusa dédaigneusement (2).

Abandonné de la sorte par son allié, son suzerain, son maître; craignant, d'autre part, que les Hongrois ne cherchassent à lui enlever son prisonnier, à tirer vengeance de ses traîtrises, Georges se trouva fort disposé à s'arranger à l'amiable avec Hunyadi. Jean, qui se sentait utile au peuple qui avait daigné l'élire son chef provisoire, appela son fils aîné Ladislas, le laissa en ôtage au Despote serbe et regagna sa patrie (3).

VIII.

Quand, après tant d'aventures, le Gouverneur arriva enfin à Szeged, une énorme foule de nobles se porta au-devant de lui, et, avec d'incroyables applaudissements, le félicita de sa délivrance (4). Cette manifestation de la petite noblesse démontra au Gouverneur combien, malgré ses revers, il pouvait encore compter sur la véritable opinion nationale; elle lui ordonna d'espérer des temps plus favorables et de continuer son œuvre.

Sa première pensée dut être de punir le chrétien félon

(1) On sait qu'autrefois les commerçants turcs ne signaient jamais de billets. La *barbare* parole d'honneur leur semblait engager un homme bien plus étroitement que la signature des civilisés. Trop volés par les grecs et les latins qui fréquentaient leurs ports et leurs marchés, ils se virent réduits à se soumettre aux habitudes modernes.

(2) Teleki, t. II, p. 102.

(3) *Epistolæ Hunyad.* Johann. de Zrenda, epist. XXXIV. — Pray, P. III, p. 68. — Bonfinii, dec. III, L. VII, p. 474 et 475.

(4) Pray, P. III, 69. — Lenfant, *Guerre des Hussites,* t. II, p. 413. — Bonfinii, dec. III, L. VII, p. 475.

qui avait vendu ses coreligionnaires, égorgé des vaincus, et qui, lui-même, le représentant du peuple hongrois, l'avait osé charger de chaînes et offrir aux Turcs. Il rassembla donc quelques troupes, et après avoir confisqué les biens du Despote en Hongrie, se rua sur ses possessions serbes et les ravagea jusqu'à ce que son fils Ladislas lui eût été rendu (1).

Certains barons et magnats, amis de Brankovich, s'interposèrent entre lui et Hunyadi. Ils parvinrent à apaiser la légitime colère du Gouverneur et préparèrent le rétablissement de la concorde.

Elle s'effectua à ces conditions :

Jean retirerait ses troupes, Georges recouvrerait ses biens; Hunyadi choisirait pour fiancée de son jeune fils Mathias la fille d'Ulric de Cilley, gendre du Despote, et, selon l'usage de l'époque, en attendant les noces promises, l'amènerait et l'élèverait en sa propre maison (2).

Cette paix, qui semblait à la fois rallier Hunyadi à Brankovich et à Cilley, ne produisit qu'un résultat immédiat, plus apparent que réel. Le comte débauché et le prince félon ne dissimulèrent pas longtemps leur haine contre Hunyadi, le héros probe. Bientôt elle éclatera, basse, implacable, pour aboutir à une vengeance sanglante, à un assassinat juridique et clandestin.

(1) Thuroczi, P. IV, cap. XLVII. — Ranzani *Epitome,* ind. XXIII.

(2) Lisez un diplôme du 7 août 1451, en vertu duquel Ladislas de Gara, Palatin du royaume de Hongrie et juge des Cumans, notifie que le despote Georges a fiancé sa petite-fille à Mathias, deuxième fils de Jean de Hunyad (Teleki, t. X, p. 233, dipl. CXI).

(3) Johann. de Zrenda, *Epist. Hunyad.* XXXIX. — Pray, III, p. 75.

CHAPITRE II

HUNYADI ABANDONNÉ PAR LA CHRÉTIENTÉ, TRAHI PAR LES MAGNATS.

I.

La défaite de Rigómezö, qui avait consumé la majeure partie de la milice hongroise, qui rendait plus imminent que jamais le triomphe de l'islamisme turc, servit de prétexte à d'infâmes calomnies contre le Gouverneur, tant en Hongrie qu'au dehors. Au moment même où la menue noblesse magyare, réunie à Szeged, accueillait avec tant d'enthousiasme son chef vaincu et pleurait avec lui, sans les lui reprocher, les désastres de la patrie, d'autres seigneurs, mieux titrés et plus riches, ne craignaient pas d'étaler une joie insolente, et tout haut s'écriaient que la folle confiance de Hunyadi en sa science et en sa valeur militaires avaient produit leurs dignes fruits, que son orgueil avait enfin reçu sa juste punition. Ces barons et ces magnats écrivirent au pape et à d'autres princes occidentaux des lettres où ils représentaient Jean de Hunyad comme un homme impuissant à se dominer, fier, imprudent, faisant la guerre moins pour sauvegarder la sécurité publique que pour s'acquérir une vaine renommée, dévorant les forces nationales par de continuelles expéditions, témérairement entreprises, imprudemment conduites.

Ces insinuations obtinrent un complaisant accueil à l'étranger, auprès de ces princes fastueux, grands défenseurs

de la chrétienté, en paroles, fort heureux sans doute d'avoir quelques petites calomnies à jeter à la face de ce héros, non issu de parents couronnés, qui combattait à leur place et pour eux, et avec plus de justice pouvait les accuser de sa glorieuse défaite, puisqu'on l'avait laissé seul tenter la fortune.

Les prélats et les prêtres catholiques étaient encore plus disposés que les princes et les rois à calomnier Hunyadi. N'oubliant point l'honnête opposition dont il s'était rendu coupable à l'égard de Césarini; désireux de s'affranchir des perpétuelles demandes de subsides et de soldats, des appels incessants faits à leur zèle ecclésiastique par le capitaine magyar; pressés de se délivrer de la responsabilité de Varna, de ce triomphe des ennemis de Jésus-Christ dû à leurs mensonges et à leur impéritie, dévotement ils exagérèrent les proportions du malheur de Rigómezö, donnèrent à entendre qu'il provenait uniquement d'une vaniteuse désobéissance aux ordres émanés du Sacré-Collége, et poussèrent même la médisance et l'envie jusqu'à imputer à celui qu'ils avaient tant de fois imploré comme le sauveur du monde chrétien, une ambition effrénée, dont le but non avouable était de se conquérir une popularité qui lui assurerait à jamais le pouvoir presque royal dont il avait été investi temporairement (1).

Circonvenu par les uns et par les autres, Nicolas V eut la faiblesse d'ajouter foi à ces injustes récriminations. Il douta de l'infatigable chevalier, dont ses prédécesseurs avaient si souvent mis à l'épreuve le pieux dévouement; auquel lui-même il avait, quelques mois à peine auparavant, décerné le titre de prince, récompense de ses mérites incontestés. C'est pourquoi le Gouverneur lui ayant soumis les causes, les détails et la portée réelle du désastre

(1) Æneæ Sylvii *Hist. Bohemiæ*, cap. XXXVIII, XXXIX.

de Kossova, au lieu de répondre à sa lettre filiale par de bonnes paroles paternelles, vraiment dignes du père des fidèles, il dépêcha auprès de la diète hongroise un nonce, frère Valentin. Celui-ci, au nom du souverain pontife, engagea les Hongrois à discontinuer la lutte contre les Turcs, beaucoup plus forts qu'eux, à cesser de prodiguer sans fruit tant d'hommes et tant d'argent, enfin à s'occuper exclusivement d'apaiser les troubles intérieurs (1) !

Certes un tel conseil avait sa raison d'être. La Hongrie, en proie aux discordes, ne pouvait pas consacrer tout son génie, toute sa puissance à une œuvre que, tranquille, libre de préoccupation, prospère, elle aurait eu une peine immense à parachever. Mais le pape, arbitre choisi entre Frédéric III et les sujets de Ladislas le Posthume, et dont l'intervention trop peu active n'avait jusqu'à cette heure rien produit, était-il en droit d'adresser des remontrances à ceux qui consentaient à se soumettre à son infaillible décision ? D'ailleurs, si Nicolas avait des reproches à faire, ne devait-il pas choisir un autre jour que le lendemain d'une bataille déplorable, où la nation hongroise avait répandu le plus pur de son précieux sang, avait souffert le martyre pour la défense et la glorification de Jésus ?

En d'autres circonstances, l'avertissement papal eût été considéré comme une manifestation sympathique. En l'occurrence présente, on y crut apercevoir une amère ingratitude, une injure.

L'âme fière de Hunyadi en reçut, on le conçoit, une pénible impression. Lui, qui s'était sacrifié pour le salut de la chrétienté, on le récompensait par la diffamation, par la défiance ! Et puis, les malveillants lui ayant aliéné la cour de Rome, sa réputation péniblement fondée se trouvant compromise chez les peuples catholiques, comment, n'étant

(1) Pray, *Annales*, P. III, p. 69-74.

pas même sûr de la Hongrie troublée, cessant d'avoir foi absolue en sa valeur propre, puisque ceux qui l'avaient jadis le mieux appréciée, en doutaient à présent; comment, dépopularisé, sans prestige, privé de tout appui tant en Hongrie qu'ailleurs, lui serait-il possible désormais de parfaire la mission qu'il avait cru sienne, comment parviendrait-il à arrêter l'invasion musulmane? Quoiqu'il en soit, Hunyadi — ici apparaît sa vraie force — Hunyadi comprima son dégoût, dompta ses découragements intimes et se prépara à s'acquitter, quand même, de son mandat.

II.

En 1450, le Gouverneur convoqua une diète à Pesth, et demanda aux représentants du pays s'ils voulaient ou non se déclarer solidaires des actes accomplis par le chef que, provisoirement, ils s'étaient choisi.

Les nobles assemblés répondirent au loyal appel qui leur était fait en discutant, rédigeant, votant et signant une lettre à Nicolas V. Cette épître, très-humble et très-respectueuse quant à la forme, était très-digne et très-ferme quant au fond. En suivant, au travers de la phraséologie pénible du latin de l'époque, les pensées que les mots tendent à exprimer, on ne peut s'empêcher d'être ému de la grandiose mélancolie du peuple hongrois vaincu et abandonné.

« ....Nous avons, disent les chevaliers de Hongrie, nous « avons contracté des dettes énormes envers la catholicité. « Elle nous a comblés de faveurs : elle nous a prodigué « son patronage, sa protection, et enfin ses grâces abon« dantes. Mais combien plus encore ne lui devrons-nous « pas si son assistance vient nous aider à rétablir notre « désastre?... »

N'est-ce point dire : Vous nous aviez promis des secours, et vous ne nous les avez pas envoyés lorsqu'il le fallait; seuls nous avons combattu, et nous avons été vaincus; tenez votre parole ; ne nous reprochez pas d'avoir succombé lorsque seuls nous vous défendions?

Plus loin, nous lisons :

« Certes, Très-Saint-Père.... lorsque l'on nous excite à « la concorde, à l'union, de grand cœur nous accueillons « un tel conseil. Nous-mêmes, nous considérons la paix « civile comme le nerf principal, comme la seule nourrice « de notre prospérité publique. A Votre Béatitude, qui « compatit à notre infortune, nous rendons grâces et nous « vouons reconnaissance, car, à vrai dire, notre défaite est « bien plus inquiétante pour la foi chrétienne que pour la « patrie hongroise. Il nous sied donc mieux de désirer les « secours promis par Votre Sainteté que de les lui récla- « mer encore. Quand bien même nous renoncerions à im- « plorer votre assistance, en serait-il moins évident que « plus que jamais nous en avons besoin ? Pourtant, Votre « Sainteté nous donne particulièrement ce conseil : « Vous « avez été battus, retenez vos troupes à l'intérieur du « royaume. » Nous ne comprenons guère où aboutit ce « conseil et de quelle manière il doit être traduit. On nous « engage à rester tranquilles. Plût à Dieu qu'une sem- « blable tranquillité fût acceptable pour des chrétiens ! « D'ailleurs, n'est-il point à craindre qu'en demeurant inac- « tifs après avoir été vaincus, nous ne puissions même « pas nous procurer le repos que vous nous proposez, « surtout si des secours ne nous sont point envoyés en temps « opportun ?

« Oh ! oui, Très-Saint-Père, nous avons toujours désiré « le repos, pourvu, toutefois, qu'il assurât à notre patrie « une tranquillité véritable. Or, jusqu'à ce jour, quel a été « notre but principal ? Repousser pied à pied l'ennemi en-

« vahisseur, éloigner ses attaques, nous mettre à l'abri de « ses surprises. Si donc à présent nous retenions nos « troupes en deçà de nos frontières, ne serait-ce point atti- « rer à l'intérieur même de la Hongrie cet ennemi, désor- « mais notre voisin? »

Ceci n'est rien moins que l'approbation complète, nationale, de la politique militaire de Jean de Hunyad. Se ruer sur l'ennemi menaçant, le surprendre par des incursions sur son propre territoire, l'affaiblir par de perpétuels coups de main, telle avait toujours été la façon d'agir du grand général magyar. Attaquer l'invasion prochaine par l'invasion précipitée; faible, oser se ruer contre le fort, une aussi héroïque tactique devait plaire éminemment à la nation hongroise, nation plus que toute autre brave et audacieuse.

Tant que Hunyadi et les Magyars remportèrent ainsi des victoires, sauvèrent la chrétienté à la manière asiatique, la cour de Rome se garda bien de se plaindre. Que lui importait! l'ennemi battait en retraite; elle pouvait s'endormir. Mais plus tard, lorsque le Turc, avançant non sans peine, eut planté sa tente sous les murailles de Constantinople, eut baigné son cheval dans l'eau germanique du Danube, oh! alors la papauté jeta les hauts cris, elle accusa tout le monde, même la Hongrie, qui depuis plus d'un siècle se laissait leurrer par ses éblouissantes promesses, ses bénédictions pompeuses, combattait, combattait, et s'épuisait pour le salut du monde chrétien, immobile, insouciant.

Pauvre papauté! Jadis, le pape était le roi des rois sous bien des rapports. Il l'était surtout par l'ingratitude. Et si la Hongrie avait été ingrate, elle aussi; si elle avait oublié Sylvestre II et s'était alliée à ses frères, les Turcs!... Non, elle fut folle, la nation danubienne, folle comme toutes les grandes individualités humaines. Elle offrit son indépen-

dance en sacrifice, et le monde chrétien eut l'impudeur d'agréer l'holocauste.

La lettre des Ordres, après un appel à la haute raison du successeur de saint Pierre, lui annonce qu'un ambassadeur, chargé des instructions et des pleins pouvoirs de la Diète, se rendra auprès de lui et lui donnera de plus amples renseignements. Elle se termine ainsi :

« Que le Très-Haut conserve et protége Votre Sainteté « au gouvernement de sa sainte Église ! De notre assemblée « de Pesth, le vingt-quatrième jour du mois de juin de « l'an du Seigneur MCCCCXLIX.

« Vos tout dévoués,

« Le Gouverneur, les Prélats, les Barons et les Grands « du royaume de Hongrie (1). »

Cette démonstration nationale en faveur de Hunyadi affermit son autorité, mais ne réduisit point à néant les récriminations et les calomnies. Elles furent inventées et répandues avec plus de persistance que jamais. La cour de Rome manifesta contre le Gouverneur une opposition si violente, qu'elle fit, vers la même époque — 1450 — jeter en prison l'un de ses ambassadeurs. Hunyadi protesta hautement contre cette violation du droit des gens, dont la cause est demeurée inconnue, et obtint la mise en liberté de son délégué (2). Cependant il n'osa pas, lui, pieux adorateur du Christ, défenseur né du monde chrétien, entamer une lutte avec la papauté, représentation de Dieu sur la terre ; cédant aux conseils de Nicolas V, il reporta à une époque indéterminée la revanche de Varna et de Rigómezö, et ne s'occupa plus que de mettre la Hongrie à l'abri de ses ennemis allemands et aussi de ses ennemis magyars.

(1) Voir la *lettre des Ordres à Nicolas* V, à la fin de ce volume aux *Pièces justificatives*.

(2) Teleki, t. II, p. 165.

III.

On s'en souvient, la diète du Rákos, en 1446, avait officieusement invité le Gouverneur à faire en sorte que le roi Ladislas le Posthume fût au plus tôt ramené au milieu de son peuple. Le désir des électeurs fut toujours considéré comme un ordre par l'élu. Jean de Hunyad, quoique sa puissance dût avoir pour terme le retour du souverain, n'hésita pas un seul instant à sacrifier son intérêt propre à l'intérêt général. Par les armes et par la diplomatie, de toutes ses forces, il entreprit de conquérir au trône vide celui qui, légitimement, devait s'y asseoir. Si depuis quatre années ses efforts n'avaient produit aucun résultat, évidemment ce n'était point sa faute ; il n'avait été ni volontairement inhabile, ni lent par ambition. Frédéric III, par ses perpétuelles tergiversations, et le pape, par l'inutilité de son arbitrage, avaient d'abord rendues vaines toutes ses patriotiques démarches. De plus, — sans compter la guerre turque, les déprédations des Bohémiens, qui depuis 1440, occupaient plusieurs comitats du nord, — les intrigues et les coalitions de certains barons et magnats, jaloux de la haute puissance d'un parvenu, lui créaient sans cesse des embarras énormes, l'empêchaient d'arriver à son but. Il ne se découragea pourtant pas. Embrassant d'un coup d'œil toutes les difficultés de la situation, il résolut de mener de front les trois grandes affaires : la diplomatie auprès de Frédéric, la guerre contre les Bohémiens, le rétablissement de la concorde entre les hauts seigneurs et lui.

Parmi ceux des barons et des magnats de Hongrie qui conspiraient, soit en leur nom personnel, soit au nom du prince absent, deux surtout étaient puissants et redoutables : Ladislas de Gara, Nicolas Ujlaki. Depuis les guerres

civiles du règne de Wladislas, Gara haïssait Hunyadi; le présomptueux vaincu de Szegszárd n'avait point oublié le nom de son vainqueur. Palatin, il se trouvait gêné dans l'exercice de ses fonctions par le pouvoir extra-constitutionnel du pro-roi : sa dignité, si majestueuse en temps ordinaire, en était réduite à n'être à peu près que nominale, vu la permanence des diètes et l'autorité exécutive concédée par elles au Gouverneur du royaume. Quant à Ujlaki, s'il détestait Jean de Hunyad, son ancien frère d'armes, son collégue au vajvodat transylvain, c'était tout simplement parce qu'il était jaloux de lui. Le vieux capitaine enviait la gloire et la popularité de l'enfant qui avait combattu à ses côtés, sous sa direction, et qui maintenant, homme, dressait le front au-dessus de sa tète et possédait le droit de lui commander. Espérant que la réconciliation générale se trouverait facilitée par sa réconciliation personnelle avec ces deux puissants personnages, Hunyadi s'empressa de mettre de côté ses rancunes et son amour-propre, il fit appel au patriotisme et surtout à l'intérèt de ses adversaires, et les amena à conclure avec lui une convention de fraternité et de solidarité.

Des lettres, patentes en commun discutées, rédigées et paraphées, établirent que le gouverneur Hunyadi János, la Palatin Ladislas de Gara, et le vajvode de Transylvanie, Nicolas de Ujlak, jadis liés d'affection, depuis désunis à cause des troubles civils, s'étaient décidés à conclure un pacte solennel de sincère confraternité et d'amitié solidaire, lequel pacte les engageait, eux, leurs fils et tous leurs descendants. On y déclarait publiquement que les contractants, après mûre réflexion et longue délibération, les uns les autres se reconnaissaient et s'adoptaient comme vrais frères et amis, s'engageaient à agir mutuellement comme doivent agir les uns envers les autres des amis et des frères. En conséquence, ils étaient prêts à se soutenir et à se

défendre de telle sorte que l'injure reçue par l'un d'eux fût considérée par les trois associés comme une injure faite à tous; ils promettaient de se communiquer et de se notifier ce qui serait tramé contre les uns et les autres, surtout en ce qui concernerait la délivrance du roi Ladislas le Posthume : enfin, ils juraient de ne point briser leur intime alliance même après le retour désiré du roi absent, de s'aider en toutes choses, politiques et civiles, publiques et particulières; de ne point acquérir de dignités, de biens ou d'honneurs au détriment les uns des autres; en un mot de former à eux trois une personne unique agissant dans l'intérêt commun.

Selon la coutume de l'époque, des formules sacramentelles, menaçantes et terribles, garantissaient le respect de la foi jurée. Le serment avait pour sanction ici-bas le respect ou le mépris des hommes; là-haut la justice de Dieu, le paradis ou l'enfer.

« ..... Nous invoquons, disaient Hunyadi, Gara et Ujlaki, nous invoquons le Dieu tout-puissant, nous invoquons la bienheureuse vierge Marie et tous les saints du paradis en témoignage de trahison contre celui ou ceux d'entre nous qui, envers l'un ou les autres, n'aura pas voulu observer, sans dol et sans fraude, toutes les clauses du présent engagement ou se sera récusé. Mais, spécialement nous le déclarons, s'il arrivait — ce dont Dieu nous préserve ! — que par témoignage irréfutable il fût prouvé que quelqu'un d'entre nous, oublieux de l'honneur et de l'humanité, n'importe en quel lieu, eût agi contre les dispositions sus-énoncées, contre les promesses et obligations du présent traité fraternel, de ce moment-là nous repousserions loin de nous le parjure, et partout le félon devrait être considéré comme contempteur et corrupteur de tout honneur et de toute probité, deviendrait inhabile à rechercher et à acquérir des biens et dignités quelcon-

ques, nulle part ne pourrait prendre place à côté des autres hommes probes : barons, soldats, grands et nobles ; pardevant les princes et les juges, tant ecclésiastiques que séculiers, n'aurait droit ni de porter témoignage, ni de donner ou recevoir des conseils ; enfin serait indigne d'exercer le métier militaire et d'être revêtu des insignes de la noblesse.

« Au contraire, que l'autre ou les autres d'entre nous qui, l'âme et le cœur droits, auront prouvé leur fidélité aux promesses sus-énoncées, ainsi que leurs héritiers, aient la libre faculté, aussitôt que la vérité en sera manifeste, de dénoncer ouvertement et publiquement le transgresseur convaincu, de l'accabler par lettres, courriers et libelles diffamatoires des peines et marques d'infamie ci-dessus énumérées.

« En confirmation et témoignage de tout ce qui est sus-énoncé, nous avons fait appendre les sceaux de chacun de nous aux présentes lettres, qui seront pour chacune de nos trois personnes, signées de notre triple signature.

« De Bude, le quatrième jour férié après la fête des bienheureux Vite et Modeste, martyrs, l'an du Seigneur mil quatre cent cinquantième (1). »

Cette alliance intime et publique entre les trois personnes les plus influentes de l'aristocratie hongroise sembla, dès l'abord, réunir les esprits et assurer la paix civile. Hunyadi put de nouveau réclamer Ladislas le Posthume, proposer à l'Empereur divers arrangements, exciter le trop lent arbitrage de Nicolas V, obtenir au moins la prolongation de la trêve. Cela fait, il s'occupa de délivrer la Hongrie des étrangers qui s'étaient introduits sur son territoire. Il put comprendre alors que ses ennemis, silen-

(1) Voir le diplôme entier, à la fin de ce volume, aux *Pièces justificatives.*

cieux durant quelques mois, n'avaient point, comme lui, déposé franchement leurs haines particulières sur l'autel de la patrie.

IV.

Depuis la révolte d'Élisabeth contre Wladislas de Pologne, les Bohémiens, appelés par elle au secours du fils d'Albert, n'avaient pas cessé de camper dans la Hongrie du nord. Malgré la mort de la reine mère, malgré l'élection légale de Ladislas le Posthume, après Varna; malgré le décret de la diète du Rákos, qui leur enjoignait de mettre bas les armes et de sortir du royaume, ils persistaient dans leur occupation et semblaient même la vouloir rendre permanente. Jean Giskra, Pierre Komorowski, Axemith, Pongrácz — un Hongrois qui s'était fait Hussite — et plusieurs autres aventuriers moins puissants, s'étaient installés en maîtres dans les comitats de Szepes, de Liptó, de Thurócz, et, rassemblant sous leurs bannières les derniers débris des grandes armées de Ziska et des deux Procope, bâtissaient des châteaux, fortifiaient des villes, en un mot, s'établissaient comme en pays conquis (1).

De plus, sous la protection de ces envahisseurs, de nombreux disciples du martyr brûlé à Constance, appartenant à des sectes diverses, — notamment à celle des « Frères de l'Unité (2), » — passaient la frontière hongroise, et sur le catholique territoire de la Sainte Couronne, fondaient des villages, vivaient selon leurs mœurs, pratiquaient leur culte, contractaient des mariages et faisaient d'assez fréquentes conversions parmi les Magyars des alentours. Ceux-ci — les croyants — honnêtes et pacifiques, ne faisaient de mal à personne. Mais, en revanche, leurs compatriotes

(1) Pray, *Annales*, P. III, p. 76,
(2) Thuroczi, *Chronica*, P. IV, cap. XLIX.

armés, héros d'autrefois, dégénérés en brigands, sans cesse troublaient la paix publique, entravaient le commerce et l'industrie, violentaient les citoyens inoffensifs, dévastaient les campagnes, pillaient les villes, encore et toujours sous prétexte de défendre la légitimité, désormais incontestée, de Ladislas le Posthume, et de lui reconquérir ce trône magyar, qui se trouvait tout préparé pour le recevoir. En 1451, — aussi bien qu'en 1440, — Jean Giskra de Brandis se donnait ce titre prétentieux : CAPITAINE SUPRÊME DU TRÈS-ILLUSTRE PRINCE ET SEIGNEUR LADISLAS, ROI DE HONGRIE (1).

Un semblable état de choses devait nécessairement attirer la sérieuse attention du Gouverneur. Lui, l'infatigable défenseur de l'orthodoxie romaine, sans doute il n'assistait point sans douleur à cette propagande que l'hérésie venait faire jusque dans le royaume d'Etienne l'Apôtre. Mais, ce qui devait l'inquiéter bien davantage, c'était de voir des milliers d'étrangers s'introduire militairement sur le sol inviolable de la patrie, le mettre à sac et y rester.

Certes, le cas était d'une haute gravité. Il s'agissait de l'indépendance nationale, de l'honneur de la Hongrie, que son chef provisoire s'était chargé de défendre envers et contre tous.

Les affaires avec le pape se trouvant à peu près réglées et le traité avec Ujlaki et Gara semblant assurer la tranquillité intérieure, Hunyadi crut l'occasion favorable. Il leva des troupes à ses propres frais et s'avança contre les Bohémiens. La guerre fut entamée vivement et avec bonheur. L'ennemi, battu en quelques rencontres, fit retraite et laissa plusieurs de ses forteresses entre les mains des Hongrois.

(1) Nos Johannes Gyskra de Brandis illustrissimi principis et domini Ladislai Hungariæ, etc. regis, capitaneus supremus (Teleki, *Hunyadiák kora*, t. X, p. 297).

Ces premiers succès encouragèrent le Gouverneur. Il se porta contre Losoncz, château bâti par Giskra, la place la plus forte de l'ennemi. Grâce à la solidité de ses murailles, à sa position inabordable et au courage de sa garnison, Losoncz opposa une vigoureuse résistance.

Voyant que le siége se prolongeait et que ses volontaires étaient harassés de fatigue, Hunyadi, en vertu de son autorité vice-royale, fit proclamer l' « insurrection » dans les comitats environnants. Des prélats, des barons, des comtes accoururent en foule avec leurs banderies et leurs gens; et bientôt, pressée de toutes parts par cette armée d'élite, à bout de munitions et de vivres, la forteresse n'eut plus qu'à se rendre ou à subir bravement les horreurs d'un assaut, qu'elle était incapable de repousser.

Cependant une nuit, alors que règne dans le camp des Magyars le silence du sommeil, soudain des cris d'alarme se font entendre. Les sentinelles avancées se replient et courent de ci et de là, répétant cent fois : aux armes! aux armes! Les soldats sortent de leurs tentes, s'arment à la hâte. Déjà il est trop tard. Le camp est entouré, envahi. Giskra et ses Bohémiens sont partout, rangés en bataille, avançant lentement et massacrant dans l'ombre. Les prélats, les barons, les magnats, leurs banderies et leurs gens ont disparu comme par miracle. Hunyadi n'a autour de lui que ses fidèles volontaires. Soldats plébéiens, ils ne fuient point comme les seigneurs. Fidèles à leur cher général, pour le sauver ils se précipitent contre l'ennemi, dix fois plus nombreux, et, sur plusieurs points, le contraignent à reculer. Mais Hunyadi, ne voulant point verser inutilement le sang de ces braves, les rassemble à grand' peine, fait une trouée dans la masse bohémienne et ordonne la retraite (1).

(1) Bonfinii, decad. III, L. VII, p. 477.

La cause de cette surprise serait encore restée ignorée, si l'un des magnats « insurgés, » Nicolas Bebeck de Pelsöcz, n'avait par hasard été grièvement blessé. Les volontaires hunyadiens le rencontrèrent sur la route, expirant. Bebek, effrayé par la mort qu'il sentait venir, demanda un confesseur. Comme il ne s'en trouvait point parmi ceux qui l'entouraient, ne voulant pas comparaître devant le tribunal de Dieu, souillé d'un crime, il se releva, retint son souffle et, d'une voix affaiblie, fit cet aveu : Les magnats, accourus à l'appel du Gouverneur, l'avaient vendu au Bohémien ; Giskra n'était arrivé jusqu'au camp hongrois qu'averti, conduit par eux ; lui-même, il avait trempé dans cet exécrable complot, et il suppliait la Providence divine de prendre en pitié le coupable repentant (1).

La trahison n'empêcha point Hunyadi de poursuivre la guerre. Au contraire, il y vit son honneur engagé, il comprit qu'il lui fallait vaincre afin de redevenir assez fort pour résister à tant d'ennemis inconnus. Ne se fiant plus aux soldats des hauts seigneurs, il se fit une armée à ses frais, il rassembla les vieilles troupes dévouées, qui sous ses ordres avaient tant de fois battu les Turcs, et aussitôt il se remit en campagne. Trois forts, Saag, Rosnyó, Szepsi, furent enlevés d'un bond et démantelés. Ensuite il marcha sur Deunchen appelé Walgatha par Giskra, auquel il appartenait en propre, comme Losoncz. Ce château, bâti au milieu d'une vallée, recevait l'eau d'une petite rivière, qui prenait sa source dans la montagne voisine. Jean s'établit sur la montagne, detourna le cours de la rivière, et la soif contraignit les assiégés à capituler. Un peu plus loin, il surprit une autre forteresse, Szóli, et y mit une garnison (2).

(1) Thuroczi, Bonfinio, l. c. — Ranzani, *Epitome*, ind. XXIII. — Pray, P. III, p. 82.
(2) Thuroczi, l. c.

Pourchassé, Giskra reculait toujours. Il allait être atteint, quand enfin il reçut de Bohême les renforts que depuis longtemps il attendait. La position du Gouverneur devint alors très-difficile : il avait moins de soldats que l'ennemi, sa petite armée, qui venait de traverser presque toute la Hongrie du nord se sentait fatiguée et demandait du repos. Hunyadi cependant ne songeait ni à reculer, ni à mettre bas les armes. Il voulait en plein soleil se mesurer contre celui qui, la nuit, et grâce à la trahison, l'avait vaincu devant Losoncz. Il tenait à vaincre quand même, c'est-à-dire à conserver assez de prestige et de force pour triompher des oppositions antinationales et assurer la tranquillité publique. Il marcha donc résolument en avant. Mais un messager de la diète tout à coup se présenta, lui ordonnant de cesser les hostilités et de contresigner les conditions que les Ordres, sans l'avertir, avaient arrêtées avec Giskra (1).

Quoique ces conditions fussent des plus honteuses : — le capitaine bohémien recevait dix mille florins d'or et ne rendait aucune de ses forteresses (2) ! — Hunyadi dut s'y soumettre. Lieutenant du roi absent et de la nation, il ne se reconnaissait pas le droit d'enfreindre les commandements de l'Assemblée qui l'avait élu. Il était assez pur pour comprendre toute la beauté d'un sacrifice ; en cette circonstance, comme en tant d'autres, il imposa silence à ses sentiments intimes, il accepta l'opprobre plutôt que de risquer la tranquillité publique en le refusant.

(1) Teleki, t. II, p. 88.
(2) V. *Litteras Ordinum et Giskraianas,* ap. Pray, P. III, p. 82 et seq.

CHAPITRE III

LADISLAS LE POSTHUME PREND POSSESSION DU TRONE.

I.

Le guet-apens de Losoncz et l'interruption humiliante de la guerre bohémienne rendaient le pouvoir difficile et lourd à Jean de Hunyad. Entouré d'ennemis qui tramaient sa perte, auxquels nulle infamie ne répugnait; de plus en plus calomnié et invectivé à l'étranger, il voyait s'écrouler le prestige qui précédemment l'avait soutenu au-dessus des orages et craignait de devenir bientôt incapable de parachever la mission pacificatrice dont on l'avait chargé. Trop probe pour se défendre contre l'intrigue par l'intrigue, par le mensonge contre le mensonge et contre la trahison par l'illégalité, le Gouverneur ne songea point à mettre à profit la popularité dont il jouissait parmi les nobles inférieurs et les bourgeois des villes libres, à se créer un parti spécial au milieu des autres partis, à emporter d'assaut, au nom du salut public qu'il avait tant de fois garanti, l'autorité suprême que jadis on lui avait octroyée et dont à cette heure on gênait l'exercice; à la perpétuer entre ses propres mains, sous prétexte que Ladislas le Posthume, enfant de dix ans,—un Autrichien,—pupille mal élevé et retenu de force par son parent Frédéric, — un Allemand, — n'était pas apte à régner librement et heureusement sur le peuple hongrois. Hunyadi se souvint du serment qu'il avait prêté dans la plaine du Rákos et n'eut qu'une pensée: abdiquer au plus tôt sa puissance transitoire, après avoir

ramené en Hongrie le roi que les Hongrois s'étaient choisi. Dans ce but, il se décida à tout tenter, la diplomatie aussi bien que la guerre. Les trames antinationales s'ourdissaient sous l'ombre du manteau royal : faire apparaître le roi, la réalité à la place du fantôme, peut-être serait-ce les ruiner; ce serait au moins leur enlever leur raison d'être, les rendre plus faibles, plus faciles à anéantir.

Mais, avant d'entreprendre quelque chose de décisif, il fallait s'affranchir surtout des inquiétudes orientales. C'est pourquoi Hunyadi, n'espérant aucun secours, ni de Rome, ni d'ailleurs, se décida à conclure un armistice avec les Turcs (1). Ce n'était point abdiquer son mandat européen, c'était seulement en retarder l'accomplissement; c'était, pour l'heure, agir dans l'intérêt particulier de la Hongrie; et le Gouverneur en avait le droit, puisque personne ne voulait l'aider dans l'intérêt général de la chrétienté.

En 1451, de nouveaux ambassadeurs furent envoyés à Frédéric III, et, pas plus que les précédents, ne purent rompre l'indécision calculée du roi des Romains. Hunyadi s'adressa alors aux différents peuples qui reconnaissaient le même souverain que les Hongrois, aux Autrichiens, aux Moraves, aux Bohémiens. Ceux-ci, las de la tutelle impériale et des dissensions qui en résultaient, accueillirent favorablement ses avances. Une assemblée générale des députés des Hongrois, des Bohémiens, des Moraves et des Autrichiens décida, à l'unanimité, que si Frédéric se refusait plus longtemps à remettre le roi, son pupille, à ses sujets qui le réclamaient, on l'y contraindrait par les armes.

Cette coalition effraya grandement la prudence de Frédéric III. L'empereur s'empressa de passer en Italie, sous

(1) Teleki, t. II, p. 204. — *Diplôme du 6 février 1452*, p. 322, t. X. — L'armistice fut conclu en 1451.

prétexte de s'y faire couronner, et eut soin d'emmener avec lui son cher neveu, accompagné d'un précepteur, sans doute afin que ce voyage fût mis à profit pour son instruction. Cette adroite retraite empêcha la révolte en lui ôtant sa cause (1).

Malgré l'absence de Frédéric, Hunyadi et ses alliés persévérèrent dans leur entreprise. Ils envoyèrent une ambassade à Nicolas V, afin qu'il interposât sa toute-puissance pontificale et ordonnât à l'empereur de restituer le roi Ladislas à ses sujets, qui le revendiquaient. Les ambassadeurs étant arrivés à Rome au moment où l'on s'occupait du couronnement impérial, furent très-mal reçus. Ils insistèrent. Le pape les excommunia, ainsi que les Autrichiens révoltés. En s'en allant, les ambassadeurs en appelèrent au Sacré Collége. A Florence, ils séduisirent le précepteur de Ladislas à force de présents, et ils étaient sur le point d'enlever le jeune prince quand la fraude fut découverte. Tout cela ne fit qu'empirer les choses. Nicolas ordonna à Jean de Hunyad de rompre son union avec les Autrichiens séparés de l'Eglise. Jean, fidèle à son alliance, envoya la lettre au sénat de Vienne. Les Autrichiens déclarèrent que, puisque le pape était circonvenu par les intrigues impériales, il fallait interjeter appel par-devant le prochain concile (2).

Cependant Frédéric, qui ne pouvait pas prolonger indéfiniment son séjour en Italie, était rentré en son pauvre palais de Neustadt. Il essaya de rappeler à l'obéissance ceux que lui et les siens nommaient « les séditieux. » Les plus irrités des alliés, les Autrichiens, lui répondirent en venant assiéger Neustadt — août 1452. — Le siége dura ; mais les vivres s'étant épuisés, Frédéric se trouva

(1) Æneæ Sylvii, *Hist. Bohemiæ*, cap. LVIII et LIX. — Gerardi de Roo, *Annales Austriæ*, L. V.

(2) Pray, *Annales*, P. III, p. 89-108.

forcé de mourir de faim ou de rendre Ladislas. Ne poussant pas l'entêtement jusqu'à l'héroïsme fou, — il n'était point susceptible de tels mouvements, — l'empereur consentit enfin à se séparer de son neveu, si étroitement aimé. Il sortit lui-même de la ville assiégée, et vint proposer la paix aux chefs de l'armée autrichienne.

La paix fut promptement conclue aux conditions suivantes :

Ladislas, alors âgé de douze ans, sous la garde d'Ulric de Cilley, son parent maternel, serait conduit à Vienne; il y séjournerait jusqu'au moment où une assemblée, composée des représentants de ses divers Etats, aurait indiqué en quel lieu il séjournerait jusqu'à sa majorité; ladite assemblée se réunirait à Vienne le 11 novembre suivant; pour l'heure, les prisonniers seraient mis en liberté de part et d'autre et Frédéric ne serait pas dépossédé des forteresses hongroises qu'il retenait en gage.

Contrairement à son habitude, l'empereur exécuta les conditions par lui souscrites. Les circonstances l'y obligeaient trop. Le 4 septembre, en présence d'une brillante réunion de prélats et de barons, longuement et majestueusement il fit ses adieux au fils d'Élisabeth et le remit entre les mains du comte de Cilley. Ulric conduisit aussitôt Ladislas à Vienne, où la foule salua de ses acclamations ce cher duc, si péniblement arraché à la tutelle impériale (1).

La nouvelle de la délivrance du Posthume ne fut pas moins bien accueillie par tous les Magyars patriotes, et notamment par Hunyadi. Le Gouverneur et les bons citoyens y croyaient voir la fin tant désirée des discordes civiles. La diète se réunit au plus vite et, pour saluer et congratuler le jeune roi au nom de tout le royaume, dépêcha le cardinal-primat d'Esztergom, les évêques de

(1) Æneæ Sylvii, *De rebus Friderici* III, ad ann. 1452. — *Hist. Bohemiæ*, cap. LX. — Pray, P. III, p. 115-121.

Györ, de Várad et de Vácz, le Palatin, le vajvode de Transylvanie et le fils aîné du Gouverneur, Ladislas de Hunyad.

Dès les premiers jours une vive querelle s'éleva entre les Hongrois et les Autrichiens au sujet du pays qu'habiterait Ladislas. Les Hongrois parlaient en faveur de la Hongrie, à cause de son importance incontestablement plus grande que celle de la Moravie, de la Bohême ou de l'Autriche. Les Autrichiens objectaient, avec assez de raison, que l'honneur d'avoir délivré leur prince commun leur revenait à eux-mêmes en majeure partie. Naturellement on discuta longtemps sans pouvoir s'entendre et, comme ni les uns ni les autres ne voulaient céder, la chose menaçait de devenir sérieuse et de produire les plus tristes résultats. Par bonheur Ladislas vint en personne décider la question. Aux députés, qui le félicitaient au nom de son royaume danubien, il répondit : « Je suis Hon« grois, donc je dois habiter la Hongrie. »

Heureux d'une réponse aussi sympathique, les ambassadeurs s'empressèrent d'aller l'annoncer à leurs commettants. Par la même occasion ils obtinrent les pouvoirs dont ils avaient besoin pour assister aux conférences de novembre, et l'un d'eux, le Palatin, convoqua une diète générale qui, réunie dans les premiers jours de 1453, à Posony (Presbourg), devrait assister à la réception et à l'installation définitive de Ladislas le Posthume (1).

II.

A partir du jour où Ladislas le Posthume est remis à ses peuples, le gouvernement de Jean de Hunyad n'existe plus en droit. Nous l'avons vu dans ses différentes phases politiques, malheureux quelquefois, patriotique et probe

(1) Pray, P. III, p. 121-122.

toujours. Il nous resterait à l'examiner au point de vue purement administratif.

Sur ce sujet les documents sont rares et cela ne doit point étonner. Occupé sans cesse à combattre les Turcs, les Bohémiens, les Allemands, à traiter avec Frédéric III et à se défendre contre les conspirations et les ligues des magnats, le Gouverneur n'eut guère le temps d'entreprendre de sérieuses réformes. Le silence des chroniqueurs et des historiens nous prouve qu'il n'en fit point. Toutefois plusieurs faits authentiques peuvent nous donner, sinon l'ensemble, au moins le sens général, l'esprit de son administration. Elle fut sans nulle doute aussi vigoureuse que sa tactique et que sa diplomatie. Hunyadi, — tous ses actes le prouvent, — fut ce que l'on nomme un chef fort. Jamais il ne procédait par la lente finesse, par les demi-mesures. Il tranchait plutôt les questions d'un trait de plume, d'un coup de sabre. Il était surtout soldat.

Des Jobbagions, paysans corvéables (1), avaient quitté les comtes, leurs maîtres, pour aller s'établir chez les colons saxons de Transylvanie. Les comtes poursuivirent les fugitifs jusque dans les maisons de leurs hôtes et les leur enlevèrent. Les Saxons protestèrent contre cet attentat au droit d'asile, que leur conféraient d'antiques priviléges. Hunyadi, malgré les instances des nobles, leur donna raison. Par diplôme du 4 novembre 1447, il reconnut les libertés accordées jadis aux Saxons des Sept Bourgs, déclara abusive la faculté que s'attribuaient les seigneurs de leur reprendre de vive force les serfs de libre émigration, ordonna la restitution immédiate des sujets ainsi repris par leurs maîtres; enfin permit et enjoi-

(1) Dans les premiers siècles de la monarchie hongroise, *jobagio* était synonyme de *miles*, noble, soldat. Plus tard, *jobbágy* signifia paysan corvéable. Cette signification se perpétua jusqu'en 1848. Il ne peut être question ici que de ces derniers, les premiers n'étant soumis à aucun seigneur.

gnit aux Saxons de défendre leurs libertés contre quiconque oserait y porter atteinte (1).

Deux autres ordonnances, — du 3 juillet 1450 et du 1er mai 1451, — prescrivirent que les citoyens de Szeben (Hermanstadt) et des autres villes saxonnes, ne pourraient être soustraits à leurs juges ordinaires et ne devraient subir les jugements ni des tribunaux de nobles, ni des tribunaux ecclésiastiques (2).

Ce principe très-équitable, qui, consacré par les anciennes constitutions hongroises, assurait à chaque homme libre une justice aussi juste que possible, Hunyadi l'appliqua encore à l'égard des habitants de Presbourg. Il interdit aux seigneurs titrés et possessionnés, — prélats, barons, comtes, châtelains et nobles, — de prétendre soumettre à leur juridiction les juges, jurés, magistrats et citoyens de la ville libre royale de Posony, même lorsque ceux-ci voyageraient en dehors des limites de leur municipalité. Dans ce dernier cas, les délinquants seraient conduits par-devant leurs juges naturels, s'ils étaient simples citoyens; s'ils étaient juges ou jurés, par-devant le Gouverneur lui-même (3). Bien plus, les Presbourgeois furent autorisés à

(1) Si quis autem harum in contrarium facere attemptaverit extunc presentium vigore predictis Saxonibus plenam et ommimodam prebemus facultatem et potestatis nostre auctoritatem, ut ipsi, cum tota ipsorum potentia ipsis harum in contrarium facientibus, potencialiter resistere, et se in eorum juribus conservare; juraque et libertates suas defensare, manusque tenere debeant et valeant, omnibus modis, etc. — Ce beau principe, *résistance légitime de l'opprimé contre l'oppresseur,* apparaît dans tous les actes de la législation hongroise.

(2) Teleki, *Hunyadiák kora,* t. X, dipl. CVI, CXXIV, CXXXIX. — Un décret de Ladislas le Posthume, daté du 1er février 1453 (Teleki, t. X, dipl. CLXXVIII), confirma tous les priviléges accordés par le Gouverneur aux Saxons de Transylvanie.

(3) Si quis enim quascumque accusationes vel questiones contra pretitulatos judicem juratos ceterosque cives Posonienses aut eorum alterum, sive homines et familiares ipsorum predictos habuerint, hij id contra predictos judicem et juratos cives coram nobis, adversus vero alios cives, in præsencia judicum et juratorum predictorum juridice prosequantur, quibus ex parte eorum justicia et satisfactio non deerit evidens et condigna. — *Règlement* du 16 avril 1450 (Teleki, t. X, dipl. CXX). Confirmé par *ordonnances* du 28 juin 1450 (ibid. CXXIII), du 27 juin et du 26 août 1451 (ibid. CXLVI, CXLIX).

poursuivre, arrêter et punir tous les individus qui se rendraient coupables dans l'intérieur de leur ville ou sur son territoire rural de quelque attentat contre les propriétés ou les personnes (1); et même il leur fut permis d'agir suivant les plus sévères prescriptions de la loi contre les débiteurs, tant vilains que nobles (2). Enfin, voulant donner à tous ces règlements la haute sanction du fait, Jean de Hunyad ordonna des poursuites directes contre un pillard de grand nom, le sire Grenberger, qui avait maltraité et volé plusieurs citoyens de Posony (3).

Certes, il n'était que trop fréquent alors, au quinzième siècle, de voir de puissants seigneurs dépouiller d'humbles bourgeois. Mais oser en faire un exemple au milieu d'une aristocratie jalouse de son inviolabilité de naissance, n'était-ce point prendre en main la cause de la bourgeoisie contre les usurpateurs féodaux ? Le roi Mathias Corvin manifesta toujours de grandes sympathies pour les villes libres, et celles-ci, plus d'une fois, en l'aidant de leur or et de leurs troupes, quand les révoltes aristocratiques ébranlaient son trône, lui prouvèrent combien elles lui étaient reconnaissantes de son équitable protection. Cette politique du souverain populaire, qui lui donna tant de force et tant de grandeur, ne lui avait-elle point été enseignée et dictée par son glorieux père, le Gouverneur ?

Un dernier trait doit être noté ici, car il suffit pour démontrer que Hunyadi, très-fervent catholique, n'était pourtant ni inintelligent ni injuste dans sa piété. Il croyait

(1) *Ordonnance* du 18 mai 1451 (Teleki, t. X, dipl. CXL). — Quosvis homines, fures, latrones, vespiliones et maleficos, sive sint nobiles, sive ignobiles, sive alterius cujuscunque condicionis et preeminenciæ.

(2) *Ordonnance* du 19 mai 1451 (Teleki, t. X, dipl. CXLI).

(3) *Ordonnance* du 26 août 1431. — (Teleki, X, dipl. CLI). — Notons aussi que dans cette protection incessante exercée par Hunyadi sur Presbourg, il y a un but essentiellement politique. Placée sur la frontière, Posony appartenait tantôt aux Autrichiens, tantôt aux Hongrois.

au dogme, il se fiait aux prêtres, mais jamais il n'hésita à réprimer les abus ecclésiastiques dont il put être témoin. Mandataires de Dieu, les prêtres, selon lui, devaient donner le bon exemple à tous les fidèles : s'ils commettaient des crimes et s'ils causaient quelque scandale, plus coupables que les laïques, ils devaient être aussi sévèrement punis, sinon plus. Ayant donc appris que les Franciscains d'Esztergom, de Debreczen et de Szathmár-Németi déshonoraient leurs couvents et leur ordre par d'ignobles débauches, le Gouverneur, ne se croyant pas le droit de réprimer lui-même ces honteux excès, s'en plaignit en termes fort vifs au légat du pape, cardinal diacre de Saint-Angéli (1).

Les haines et les calomnies dont nombre d'ecclésiastiques poursuivirent Jean de Hunyad avec une si cruelle persistance, n'auraient-elles point un peu pour cause cette inquiétante pudeur du chevalier chrétien ?

III.

Conformément aux dispositions du traité conclu sous les murs de Neustadt, une assemblée générale des députés des diverses nations soumises à Ladislas le Posthume se réunit à Vienne le 6 novembre 1452.

L'empereur s'y fit représenter par Æneas Sylvius Piccolomini, évêque de Sienne, assisté de trois autres prélats; par les ducs de Bavière, Louis et Otton ; enfin, par Albert de la Marche de Brandebourg et Charles de Bade.

La Moravie, l'Autriche et la Bohême y députèrent les plus illustres, les plus savants et les plus habiles de leurs ecclésiastiques, de leurs chevaliers et de leurs bourgeois.

La Hongrie choisit pour ses mandataires : le Gouverneur,

(1) *Lettre* du 25 juin 1848 (Teleki, t. X, dipl. cxi).

Jean de Hunyad; Denys, archevêque d'Esztergom; Herczeg de Szeghö, évêque de Kalocsa; Jean Vitéz, évêque de Várad; Ladislas de Hédervára, évêque d'Eger; Mathias de la Baschino, évêque de Nagy-Szeben; le Palatin Ladislas de Gara, le vajvode de Transylvanie, Nicolas de Ujlak, et les délégués des principales villes libres royales.

L'affaire en question — la paix définitive entre l'empereur et les sujets de son parent, — ne se décida pas aussi facilement qu'on semblait l'espérer. Frédéric éleva d'énormes prétentions; il réclama la réparation des dommages que lui avait causés sa tutelle; la restitution de son pupille à sa protection, réputée légitime; le jugement et la punition des révoltés. Les Magyars opposèrent aux volontés impériales une résistance non moins politique : comme lui, ils feignirent de désirer énormément, afin d'obtenir quelque peu. Le saint diadème étant, d'après la loi, inaliénable, et les constitutions antiques privant les étrangers du droit de « posséder » en Hongrie, ils soutinrent que la couronne d'Etienne Ier, dérobée à Visegrád, ainsi que les villes engagées par Élisabeth, devaient leur être immédiatement remises : Ladislas étant souverain en vertu de son propre droit, Frédéric ne pouvait plus, en qualité de tuteur, retenir ce qui appartenait à son ex-pupille. Les Autrichiens demandèrent aussi qu'on leur abandonnât certaines places et terres que l'empereur avait distraites de la succession du duc Albert et réunies à ses Etats particuliers. Nécessairement, la discussion, ainsi posée, fut très-ardue et fort longue. Les uns et les autres persistant à ne point céder, la conférence de Vienne n'eût peut-être abouti à rien, comme les précédentes, si le frère de Frédéric, Albert, n'était venu présenter des conditions beaucoup plus acceptables que celles d'abord émises.

Voici à quoi l'on s'arrêta : Frédéric, renonçant à la tutelle, rendrait la Sainte Couronne et les villes hongroises

dès que la Hongrie lui aurait payé soixante-dix mille florins d'or.

Le cauteleux Frédéric oubliant, comme par mégarde, de contre-signer les diplômes officiels, et la Hongrie ne se trouvant pas en état de solder tout de suite la somme stipulée (1), la querelle, terminée en apparence, ne fut en réalité qu'assoupie. Entretenue dans l'ombre, elle sembla sommeiller durant un certain nombre d'années, et, soudain, se réveilla plus embrouillée que jamais. Le roi Mathias Corvin crut l'anéantir en trônant dans Vienne. Mathias mourut, et aussitôt la maison de Habsbourg recouvra ses états, recommença ses intrigues, et finit par s'implanter en Hongrie. La monarchie autrichienne a toujours été très-faible, mais aussi très-difficile à saisir. Elle sait plier, mentir, faire la morte à propos. Ensuite, après l'orage, elle se relève sans que l'on y songe, essuie tranquillement sa honte et se remet à vivre.

Quelques semaines après les conférences de Vienne, dans la première quinzaine de janvier 1453, Jean de Hunyad vint déposer entre les mains du roi les pouvoirs extraordinaires dont il jouissait depuis plus de six ans (2).

Ladislas le Posthume, qui dépassait à peine sa douzième année, était incapable de gouverner par lui-même. Il devait donc, dans son intérêt aussi bien que dans l'intérêt de son peuple de Hongrie, laisser à l'ex-Gouverneur la puissance dont il avait jusqu'alors si bien usé, le droit de régner en son nom jusqu'à sa majorité légale. Telle était sans doute l'intention des conseillers prudents qui pouvaient pénétrer jusqu'à l'enfant. Mais telle était aussi la crainte de Frédéric, auquel la loyauté et la puissance de Hunyadi faisaient peur. Aussi avait-il confié son jeune parent,

(1) Pray, *Annales*, P. III, p. 123-125.
(2) Teleki, t. II, p. 267.

enlevé à sa propre influence, à une autre influence, aussi allemande, à Ulric de Cilley.

Cilley, ennemi juré de Jean de Hunyad depuis sa captivité après le siége de Györ, surtout depuis sa défaite, en 1445, ne demandait pas mieux que d'être l'agent secret de l'Autriche. Fils d'un brigand, Ulric était aussi scélérat que son père Hermann : voleur de grands chemins, séducteur de filles, très-dissolu et très-ambitieux, pour arriver à ses fins, il était capable de tout, et principalement de crimes. Dès qu'il tint le fils d'Albert, il songea à s'en faire un esclave qui, s'habituant dès l'abord à n'agir que d'après le bon vouloir du maître, ne chercherait pas à rompre sa chaîne dès qu'il se sentirait devenir homme. La corruption lui sembla le meilleur moyen à employer. Un prince sans mœurs est beaucoup plus facile à dominer qu'un prince chaste. Frédéric, — cet empereur soigneux, qui mettait ses vieux habits les jours de pluie, — avait accoutumé son neveu à une existence paisible, sobre, réglée. Ulric voulut faire adopter à Ladislas une manière de vivre diamétralement contraire. Ses habitudes personnelles étaient licencieuses à l'extrême. Il mangeait et buvait cinq ou six fois par jour, entretenait des joueurs de harpe, des poëtes, — Homères de ses hauts faits, — des chanteurs et des danseuses qui réjouissaient ses oreilles et ses yeux pendant qu'il remplissait son ventre. Entre les repas, il daignait parfois s'occuper des affaires publiques, et, après, s'en allait par la ville, la barbe rase, les cheveux frisés et luisants, vêtu d'un splendide costume, monté sur un admirable cheval, lançant de çà, de là, des regards de provocation aux jeunes filles et aux femmes que le bruit qu'il faisait dans la rue avec son escorte attirait aux fenêtres et devant les portes (1). Devenu précepteur, directeur, tuteur et

(1) Æneæ Sylvii *Epist.*, ap. Palma, P. II. *Ladislai Posth.* § II. — Thuroczi, P. IV, cap. XLVIII. — Bonfinii, décad. III, L. VIII, p. 496.

gardien de l'enfant roi, il l'associa à tous ses plaisirs, et chercha à lui inoculer les goûts du luxe, les appétits de la débauche.

L'enfant, à ce qu'il paraît, ne se laissa pas corrompre aussi aisément que le désirait son maître. Doué avant l'âge d'une gravité, qui n'était peut-être qu'une sorte de dissimulation naturelle, il parlait peu, rougissait à l'aspect et à l'audition des choses impudiques, ne buvait et ne mangeait que selon ses besoins. Cependant, peu à peu il subissait, au moins intellectuellement, la domination d'Ulric, et, n'ayant point encore acquis la force de vouloir, il écoutait ses conseils et rarement osait résister à ses ordres.

Cilley s'aperçut vite de cette faiblesse de caractère, et l'utilisa contre Jean de Hunyad. Exploitant avec habileté les bons instincts du cœur de Ladislas, il lui dépeignit le Gouverneur comme un tyran infâme, qui pressurait le pays au lieu de l'administrer, qui foulait aux pieds les lois et menait l'État selon son bon plaisir, pour son utilité propre et l'utilité de ses complices, et non pas, comme il affectait de le dire, pour le profit de tous les citoyens. Se voyant écouter, et se croyant sûr de là crédulité de son auditeur, le comte se hâta de dessiner à gros traits ce que d'abord il n'avait qu'esquissé. Il accusa Hunyadi d'aspirer à la royauté, d'avoir déjà trahi et tué un roi, Wladislas le Varnénien, d'avoir livré aux Turcs deux belles armées et la fleur de la noblesse magyare. Tant d'horreurs firent pâlir le jeune prince. La preuve du contraire ne lui étant apportée par personne, il se prit à considérer son loyal lieutenant comme le dernier des criminels; irrité et tremblant, il eût aisément autorisé Ulric de Cilley à s'emparer du coupable et à le punir (1).

Instruit de ce qui se passait à la cour de Vienne, Hu-

(1) Pray, P. III, p. 122, d'après Æneas Sylvius.

nyadi se précautionna contre les embûches que pourrait lui tendre son implacable ennemi. Déjà, par un pacte d'amitié solidaire, il avait enlevé à Ulric deux de ses auxiliaires les plus puissants, Gara, son cousin, et le vajvode Ujlaki. En se réconciliant avec le capitaine Jean Giskra, il lui ravit un troisième partisan. De la sorte, garanti au sommet, il aurait dû penser à se garantir à la base, c'est-à-dire à se composer un parti dans la petite noblesse, qui, très-enthousiaste en sa faveur, se serait empressée de se ranger autour de lui, pour le défendre en cas de besoin, pour attaquer ses ennemis, s'il les lui avait seulement désignés. Mais Hunyadi était de cette trop petite famille des honnêtes, sur lesquels l'ambition commune n'a point de prise, qui savent respecter les serments et les lois, et qui sacrifieraient leur propre personne plutôt que de traverser le Rubicon. Jean ne chercha donc à triompher des intrigues de Cilley que par la force de la franchise ; il se contenta de prier ceux de ses amis auxquels il serait permis de pénétrer jusqu'au roi, de réfuter les calomnies et de dire la vérité. Les amis remplirent fidèlement leur mandat. Le roi daigna les écouter : il ajouta foi à leurs franches paroles. Alors le patriotisme qu'il avait manifesté quand les Hongrois étaient venus le saluer se réveilla en son cœur. Il reconnut qu'il avait eu tort de suspecter la fidélité de Hunyadi ; il se souvint qu'il lui devait la conservation de ses Etats, la restitution de son trône, et, malgré Cilley, se décida à obéir à l'opinion publique, à octroyer au Gouverneur un solennel hommage de sa gratitude et de son estime.

Vers le milieu du mois de janvier de l'année 1453, sur une des places publiques de la ville de Vienne, sur celle appelée le Hoff, non loin du couvent des Carmélites, un trône resplendissant d'or fut dressé. Ladislas, tenant en main le sceptre, revêtu de tous les insignes royaux, vint

s'y asseoir. Autour de lui se rangèrent les ducs et comtes des Marchès, ses parents, les hauts dignitaires et les plus illustres seigneurs de l'Autriche, de la Bohême, de la Moravie et de la Hongrie.

Quand l'assistance se fut mise en ordre, Jean de Hunyad s'approcha, fléchit le genou sur les degrés du trône, et remit entre les mains de son souverain son titre et sa puissance de Gouverneur du royaume hongrois. Ladislas se leva, en quelques mots remercia Hunyadi de ses grands et loyaux services, le créa « comte perpétuel » de Besztercze, avec inscription de possessions nouvelles, le confirma dans sa dignité de vajvode de Transylvanie, le nomma CAPITAINE GÉNÉRAL de son armée et de ses forteresses hongroises, collecteur et administrateur des deniers publics de son royaume.

Tous les assistants, les nobles de l'escorte royale aussi bien que le peuple entassé dans les rues voisines, applaudirent avec enthousiasme à cette éclatante récompense décernée à la vertu (1).

IV.

Quelques jours après avoir reçu la démission du Gouverneur, Ladislas traversa le Danube, accompagné d'Ulric de Cilley, escorté par un grand nombre de seigneurs magyars, et se dirigea vers Posony, où la Diète venait d'ouvrir ses séances.

Conformément à la constitution de saint Étienne, le jeune prince jura par-devant les Ordres de défendre le royaume contre tous ses ennemis, et, s'il pouvait, d'augmenter sa gloire et d'étendre ses frontières. Ensuite, il proclama une

(1) Thuroczi, P. IV, cap. XLI. — Bonfinii, dec. III, L. VII, p. 482. — Ranzani, ind. XXIV. — Æneæ Sylvii *Europa,* cap. XXII. — Teleki, t. II, p. 268 et suiv.

amnistie générale pour tous les faits accomplis depuis la mort de son père, ordonna la restitution des biens illégitimement enlevés durant les guerres civiles, abolit les donations faites à cette époque, tant par Élisabeth que par Wladislas, prescrivit la destruction, avant quinze jours, des forteresses bâties par des particuliers sans le consentement des États, et déclara nécessaire la convocation aussi rapide que possible d'une diète générale à Albe-Royale. Cela établi, le Posthume prêta serment de respect aux lois et coutumes hongroises, et reçut en échange des prélats, barons, magnats et nobles assemblés, promesse de fidélité et d'obéissance (1).

A cette même diète, le jeune souverain, ainsi inauguré, fortifia de son approbation royale tous les actes des Ordres et du Gouverneur pendant son absence, confirma et légalisa les titres, dignités et biens qu'à Vienne il avait accordés à Jean de Hunyad.

Trois lettres royales furent signées à ce sujet. Les deux premières, très-importantes, parce qu'elles contiennent un résumé officiel de la vie de notre héros, commencent ainsi :

« Ladislas, par la grâce de Dieu, roi de Hongrie, de Bohême, de Dalmatie, de Croatie, etc.; duc d'Autriche et de Styrie, et aussi de la Marche de Moravie, etc.

« A la perpétuelle mémoire du fait.

« Le pouvoir royal a été divinement élevé sur la terre, d'une part pour le châtiment des méchants, et d'autre part aussi pour la glorification des bons; afin que le peuple, fidèle et soumis, au-dessous de lui pêle-mêle assemblé, soit conduit par la bienveillance et gagné par la générosité ; afin que les mérites d'un chacun soient assurés de dignes récompenses. Adonc, si cette dette publique est d'ordinaire

(1) Ladislai Posthumi *Decreta* I et II, 1453.

acquittée comme un devoir général des princes, il importe d'orner de titres plus brillants, d'exalter par de plus hauts honneurs ceux que leur fidélité plus sincère, leurs actes magnanimes et leurs mérites plus excellents placent au-dessus des autres. C'est pourquoi, ceci considéré, envers la très-illustre fidélité, les vertus splendides, les très-forts exploits, les multiples services en tous genres de notre féal et sincèrement aimé sujet, le très-honorable et magnifique Jean de Hunyad, de tout notre royaume de Hongrie jusqu'à cette époque de notre âge Gouverneur magnanime, vajvode de Transylvanie, etc., qui, resplendissant entre tous, et par son intégrité et par sa puissante valeur, depuis notre plus tendre enfance, fut le conservateur et la colonne de notre royal Etat et de notre honneur, nous jugeons à propos, non-seulement de solder les dettes de notre reconnaissance et gratitude, mais de plus, par le présent diplôme, de les transmettre à la postérité, sinon en totalité, au moins en partie, afin que ses actions insignes ne se perdent en aucun âge, mais plutôt répandent au loin sa gloire, soient divulguées à son éternelle louange dans les siècles futurs et servent d'exemples aux autres. Il est juste, en effet, de ne point frustrer d'éloges ceux qui ont fait d'illustres actes et de brillants exploits..... »

Ici l'on rencontre un résumé, assez étendu pourtant et absolument élogieux, de la vie politique de Hunyadi, depuis ses premières armes jusqu'à l'époque de son abdication.

Les promesses de son jeune âge, les exploits de son adolescence, alors que sous Sigismond et sous Albert il combattait dans les armées royales, tantôt contre les Bohémiens, tantôt contre les Turcs; ses victoires sur les infidèles, quand il était ban de Szörény et vajvode de Transylvanie; ses prodigieux triomphes dans la courte campagne de 1443; son élection à l'unanimité au gouvernement du royaume hongrois; enfin la douloureuse défaite de Rigó-

mezö, où le succès ne répondit point à sa vaillance : tels sont les faits qui se trouvent officiellement constatés dans ce diplôme authentique. Mais, ce qui nous semble encore plus important que cette louange publique des hautes actions militaires de Jean de Hunyad, c'est la manière extrêmement équitable dont se trouve appréciée son œuvre purement gouvernementale. Cette approbation motivée des actes du Gouverneur réfute toutes les calomnies répandues à ce sujet, et, comme elle fut trop tôt méconnue par celui-là même qui l'avait signée en un jour de justice, il importe de la citer en propres termes :

« Il ne délivra pas seulement le royaume des périls étrangers ; il rétablit aussi la tranquillité intérieure, et cela de telle sorte que toute la nation et république de notre royaume de Hongrie, — les guerres intestines et les troubles civils, qui peu de temps auparavant avaient divisé les volontés et les esprits, étant apaisés et terminés ; l'union ayant été jurée par les uns et par les autres ; — Nous déclara, élut et reconnut roi, Nous, son maître naturel, successeur et héritier de ses rois notre père et notre aïeul. Ainsi le susdit Jean, Gouverneur, conduisit ce royaume, pour Nous et en notre nom, avec une constante fidélité et dans cette constance persévéra, même empêché par d'innombrables prises d'armes. Enfin, notre royaume de Hongrie lui-même ayant recouvré ses frontières depuis longtemps perdues, de beaucoup agrandi, surtout du côté occupé par les Turcs infidèles, où il s'étendait à l'époque desdits rois notre aïeul et notre père, IL NOUS L'A FIDÈLEMENT RESTITUÉ pour le gouverner dans le repos désiré de la paix : ce qui, avouons-le ouvertement, Nous a été réservé GRACE A LUI SEUL, ou principalement grâce à son talent, sa sollicitude et son habileté militaire (1). »

(1) Ex *litteris* Ladislai Posthumi, 30 jan. 1453, aux *Pièces justificatives*, à la fin de ce volume.

Là se termine le préambule. Dès lors les deux lettres diffèrent.

Dans la première, sur la demande expresse des nobles présents à la diète de Posony, « représentant tout le royaume de Hongrie, » après mûre délibération et approbation unanime des Ordres, le roi, « changeant la haute charge provisoire de Gouverneur en une autre dignité stable et héréditaire, » élève Jean de Hunyad au rang des « grands comtes libres et perpétuels, » avec le titre et la possession du château de Besztercze en Transylvanie.

Dans la seconde, conformément encore au conseil, à la discussion, au consentement toujours unanime des prélats, barons et nobles réunis en assemblée nationale, Ladislas, inscrit Hunyadi et ses héritiers, possesseurs des châteaux de Görgény, dans le comitat de Torda, et de Déva, dans le comitat de Hunyad; des districts de Sudya, de Monostor, Bosár et Supan, dans le comitat de Temes; avec tous leurs villages, terres, eaux, forêts et diverses dépendances.

Un troisième diplôme, complément des précédents, aux armes de Hunyadi, — un corbeau, les ailes entr'ouvertes, tenant en son bec un anneau d'or, sur champ de sable ou d'azur, — ajoute un lion rouge sur champ blanc, la gueule béante, appuyé sur ses deux pattes de derrière, prêt à s'élancer au combat, portant à l'une de ses pattes de devant une couronne d'or, qu'il semble offrir. Le diplôme explique ainsi les nouveaux emblèmes : le lion représente le courage déployé par Jean de Hunyad; la couleur rouge dudit lion, le sang que le héros a versé; la couronne signifie que Jean a eu à sa charge le gouvernement général du royaume, et l'a remis plus tard à son légitime souverain; le champ blanc est la figure symbolique de sa constante fidélité (1).

(1) .... Que enim forma leonis rubri in campo albo... addita conspicitur,

V.

Après avoir ainsi pris possession de son trône de Hongrie, après avoir inauguré son règne par un acte de reconnaissance envers le plus méritant de ses sujets, Ladislas le Posthume sortit de son royaume, dont il venait de remettre l'administration à l'ex-Gouverneur, et malheureusement retourna en Autriche.

A Vienne, Cilley se mit aussitôt à nouer de nouvelles intrigues. Sa première défaite lui avait assez démontré que pour être tout à fait maître de l'enfant-roi, il fallait éloigner de lui les conseillers probes et le tenir sans cesse courbé sous son unique influence. Prenant au sérieux son rôle de gardien responsable, il parvint à isoler si complétement le pauvre prince que nul ne pouvait pénétrer jusqu'à lui sans qu'il en eût donné l'autorisation bien formelle. Cloîtré de la sorte, Ladislas entendit malgré lui ce que Cilley lui disait ou lui faisait dire; dans sa naïveté puérile, il finit par ajouter foi aux plus absurdes inventions, et bientôt, comme auparavant, se trouva l'ennemi intime de Hunyadi et de tous les patriotes magyars,

significat antefatum comitem Johannem, Superioribus nostre absencie temporibus quibus videlicet post sedatum hujus regni nostri disturbium ipse comes Johannes officium Gubernacionis generalis cum suo honore et onere sustulit nostro nomine, et supportavit eaomnia que pro defensione regni nostri et nostro jure tuendo opportuna fuere in sincera fide et solicitudine, que sinceritas per colorem album designatur, egit, exercuit, et operatus est; in quibus quoniam virtuosa bella plurima suo et suorum sanguine resperso magno animo et leonina ut dicere solent audacia plerumque confecit, pugnanti leoni et cruento non indigne assimilatus est, Quod autem additum est leonem ipsum altero suorum anteriorum pedum coronam auream tenere et offerre, aperte designat quod comes Johannes supradictus, Corone nostre jura et possessionem eorumdem suis laboribus, suisque sudoribus ab impugnancium manibus erepta et fideliter conservata, devota promptitudine majestati nostre obtulit ac restituit suaque precipua assistencia, nos ad eorum regimen feliciter introduxit..... (Teleki, *Hunyadiák kora*, t. X, d. CLXXVII).

l'ami sûr et l'appui du comte Ulric et des conspirateurs impériaux.

Cilley touchait au but quant tout à coup un obstacle se dressa devant lui et faillit le briser. Il n'avait pas encore réussi à mettre les Autrichiens à la porte du palais de leur duc. Malhabile autant que vaniteux, il n'avait pas songé à se les attacher par d'adroites flatteries, à créer entre eux et les Hongrois une rivalité dont très-aisément il aurait tiré profit. Bien au contraire, il les avait toujours traités avec une hauteur méprisante, comme gens qui ne méritent point d'être haïs, en esclaves nés, non point en hommes libres que l'on veut asservir.

Irrités de tant d'insolence, furieux de se voir gouverner d'après les fantaisies d'un étranger déshonnête, les seigneurs autrichiens résolurent de le renverser (1).

Un jour donc, ils se présentèrent plus tôt que d'habitude à l'audience royale. Aussitôt ils fermèrent à clef toutes les portes de la salle. Ladislas leur demanda pourquoi ils prenaient cette précaution. Ils lui répondirent que, d'après les lois antiques du duché d'Autriche, il était interdit aux étrangers d'assister aux conciliabules secrets, et que l'heure était venue de chasser un intermédiaire importun, de parler franchement au prince. Le roi, quelque peu tremblant, demeura silencieux. Un des plus estimés d'entre les assistants, Eytzinger, prit alors la parole, expliqua que la conduite de Cilley, qui allait partout étalant son faste et ses débauches, payés avec les deniers de l'Etat, qui déshonorait les filles et les femmes de tous rangs et de toutes conditions, qui étourdissait les oreilles royales de déloyautés et de mensonges, avait mécontenté la bourgeoisie aussi bien que la noblesse, faisait déjà regretter le retour tant désiré de Sa Majesté, et tôt ou tard, si l'on n'y prenait

(1) Æneæ Sylvii *De rebus Friderici III* et *Historia Bohemiæ*, citat. ap. Pray, *Ann. Reg.* P. III, ad. an. 1453.

garde, occasionnerait de sérieuses dissensions. Emu, Ladislas ordonna que, puisqu'il en était ainsi, on chassât de sa présence son impopulaire ministre. En ce moment même, le comte heurta violemment la porte et orgueilleusement cria : Ouvrez-moi ! On ouvrit. Cilley entra. Eytzinger vint à sa rencontre, et lui annonça que, par décision royale, il était exilé. Cilley sortit en dévorant sa colère, et peu après s'éloigna de Vienne, à la grande joie des populations.

La retraite du misérable tuteur de Ladislas le Posthume vint corroborer le bon effet produit en Hongrie par les équitables rémunérations accordées aux mérites de Jean de Hunyad. A l'abri des menées étrangères, plein de confiance en son souverain bien conseillé, le peuple hongrois put espérer quelques jours de repos et de prospérité, qui lui permettraient de réparer ses pertes et de poursuivre son grand labeur européen.

Malheureusement, cette espérance naquit et vécut aussi vite qu'apparaît et brille un feu follet; la tranquillité ne fut qu'éphémère, et soudain se dressa l'immense danger, le Turc triomphant.

———

CINQUIÈME PARTIE

BELGRADE

1453-1456

CHAPITRE I

HUNYADI, CAPITAINE GÉNÉRAL

I.

Au triste et pacifique Amurath venait de succéder un sultan de vingt ans, musulman enthousiaste, chef intrépide, qui savait manier le cimeterre et voulait se ruer en avant, toujours en avant; un vrai fils d'Othman, un digne enfant du prophète, Mahomet II. Dès les premières années de son règne, il n'avait pas craint de dévoiler les projets terribles qu'il nourrissait contre la chrétienté. De toutes les provinces de son empire, il avait convié les croyants fidèles à la sainte guerre, et les avait rassemblés en d'innombrables hordes prêtes à s'élancer à la conquête universelle. Bien plus, comme pour défier ses ennemis par un dédaigneux avertissement, il avait fait élever en face même de Constantinople, une menaçante forteresse qui semblait annon-

cer au monde que le sublime sultan des Osmanlis se décidait enfin à jeter aux quatre vents du ciel les misérables restes de la domination byzantine.

L'Europe s'aperçut-elle du danger? En comprit-elle l'imminence, l'immensité? Par la voix de Frédéric III, l'Europe somma Mahomet de renoncer à lui faire peur!

« Frédéric, par la faveur de la clémence divine, empereur des Romains, avec un titre supérieur, au grand et puissant prince, seigneur des Turcs, salut nous donnons, lui souhaitant de reconnaître la voie de la vérité (1).

« D'après témoignage véridique, il nous a été dénoncé que tu as construit une forteresse en face de l'illustre cité Constantinopolitaine, et de plus que tu fais des préparatifs militaires pour assiéger ladite ville, et en expulser son très-illustre empereur, notre frère (2);

« Mais, comme ledit empereur est chrétien et adorateur de la foi orthodoxe, comme le peuple de cette ville a été baptisé dans la religion de Notre Sauveur; comme cette cité, construite par le grand Constantin, qui lui a donné son nom, est possédée par des empereurs chrétiens; comme nous ne devons souffrir, Nous, pas plus que la chrétienté, que par toi ou les tiens ledit lieu insigne soit assiégé, ni que cet empereur fidèle soit opprimé (3);

« Pour cette cause, par le présent diplôme revêtu de notre sceau, NOUS TE REQUÉRONS ET AVERTISSONS QUE TU AIES AU

(1) Fridericus divina favente clemencia Romanorum imperator, etc., cum titulo maiori magno et potenti principi Thurcorum domino salutem et viam veritatis agnoscere.

(2) Veridico ad nos testimonio delatum est, te castellum quoddam ex opposito inclite civitatis Constantinopolitane construxisse, et insuper apparatum facere bellicum quo civitatem illam oppugnes, et serenissimum eius imperatorem fratrem nostrum exinde repellas.

(3) At cum dictus imperator christianus existat et orthodoxe fidei cultor, totusque populus illius Urbis, in Salvatoris nostri fide baptizatus sit, semper quoque civitas illa a Magno Constantino constructa qui loco nomen indidit ab imperatoribus christianis sit possessa, neque nobis, neque christianitati ferendum est, ut a te, vel tuis, aut locus ille insignis oppugnetur, aut imperator ille fidelis opprimatur.

PLUS TOT A DÉTRUIRE LA FORTERESSE SUS-ÉNONCÉE, A T'ABSTENIR ABSOLUMENT DE TOUTE ATTAQUE ET CONTRE LA CITÉ ET CONTRE L'EMPEREUR, A NE LEUR POINT PORTER PRÉJUDICE OU A NE POINT PERMETTRE QU'ON LEUR EN PORTE (1);

« SI NON, NOUS FERONS EN SORTE, DE CONCERT AVEC TOUS LES ROIS ET PRINCES CHRÉTIENS, AVEC L'AIDE DE TOUT NOTRE EMPIRE, QUE TOUS TES EFFORTS SOIENT PARALYSÉS, ET, GRACE A NOS CO-RELIGIONNAIRES ET FRÈRES EN CHRIST BIEN-AIMÉS, NOUS SURVIENDRONS A TEMPS OPPORTUN CONTRE TA PUISSANCE ET TA MOLESTATION (2).

« Donné en notre ville de Neustadt, en Autriche, sous le sceau de notre impériale Majesté, le vingt-deux janvier de l'an du Seigneur quatorze cent cinquante-troisième, la seconde année de notre royauté, la première de notre empire (3). »

Plaisante ironie! Le petit renard d'Allemagne qui menace le lion ottoman!

Ce grand effort de courage déployé, Frédéric III se remit pacifiquement à cultiver ses chers jardins, à intriguer pour la grandeur future de sa bien-aimée maison, à créer archiducs les ducs d'Autriche, à faire graver sur tous ses meubles, porcelaines, argenteries et armoiries son fameux A E I O U (4)! Et le pape, « fantôme éblouissant, » comme dit

(1) Eam ob causam per has litteras nostro sigillo munitas te requirimus atque monemus, ut et castellum prefatum quantocius deleas, et ab omni impugnacione et civitatis et imperatoris huiusmodi omnino desistas, neque damnum aliquod eis aut inferras aut inferri permittas.

(2) Alioquin operam dabimus cum omnibus regibus et principibus christianis, cumque omni nostro imperio ut tuos conatus debilitemus, ac sociis fidei nostre et fratribus in Christo diligendis adversus tuam potenciam et molestacionem oportune subveniamus.

(3) Datum apud civitatem nostram novam in Austria nostre imperialis Maiestatis sigilli sub appressione die 22ij Januarii Anno Domini M-mo CCCCL tertio, Regni 2-do imperii primo.
Ad mandatum proprium domini imperatoris.
In consilio Ulricus Welezli.
(Teleki, *Hunyadiák kora,* t. X, dipl. CLXXIII).

(4) Austriæ - Est - Imperare - Orbi - Universo.

Piccolomini, le pape en vain laissa tomber quelques mots belliqueux de ses lèvres chevrotantes! L'Occident catholique se tourna du côté où le ciel était toujours serein, vers l'ouest, et s'endormit.

Le 29 mai 1453, l'Occident fut réveillé par un épouvantable bruit. Battu en brèche par le canon turc, l'empire de Constantin, de Théodose, de Justinien et des Paléologues s'était écroulé. Des milliers de fugitifs, cachant sous leurs manteaux les débris oubliés de la pensée antique, vinrent par leurs larmes attester au monde chrétien l'horrible réalité. Abandonnée, divisée, Constantinople avait résisté cinquante-trois jours à l'assaut de quatre cent mille Ottomans! Mais, transportée par terre, la flotte turque s'était tout à coup étalée, voiles au vent, dans le port même de Byzance, et secoués par la canonnade, les murs cyclopéens de la rivale de Rome avaient livré passage aux janissaires et à Mahomet! Maintenant la ville a subi les horreurs du pillage, les belles Grecques gémissent enfermées dans le sérail, plus de soixante mille chrétiens pleurent leur liberté, la tête de l'empereur est promenée au bout d'une pique à travers l'Asie; Sainte-Sophie est une mosquée!

Maîtres de Stamboul, de la clef de la Méditerranée, les Ottomans ne lanceront-ils pas leurs vaisseaux à la mer, n'envahiront-ils pas l'Italie, la France, l'Espagne, comme jadis les Arabes, leurs coreligionnaires? Ne viendront-ils pas bientôt, demain, sur la coupole de la basilique des Saints Apôtres planter leur victorieux croissant? Il ne s'agit plus d'être égoïste, et de jeter au vent de folles menaces, et de pâlir et d'attendre. Hier, c'était le danger, mais le hasard, peut-être la victoire. A cette heure, c'est la vie ou la mort. L'ennemi est aux portes. Aux armes!

L'Europe occidentale ne s'est point préparée; elle comprendrait son devoir, elle ne pourrait pas le remplir. Quelle nation prendra donc en main la cause de toutes?

L'Italie? Couronnée du lumineux diadème de l'art et de la poésie, l'Italie n'est pas une nation, c'est un amalgame dont les mille éléments divers, théocraties, républiques, monarchies, principautés, aristocraties et démocraties, se combattent, s'affaiblissent, se tuent : un beau manteau bleu, saupoudré de paillettes d'or, qui cache une boue sanglante; de rocs dont on fait des barrières, point.

L'Allemagne? Son empereur n'est qu'un autrichien sans autorité, sans grandeur, sans courage, occupé uniquement à remplir sa caisse vide, à marier de façon convenable les princes mendiants de sa famille. Son vieil empire n'est plus qu'un chaos : princes, ducs, marquis, palatins, électeurs et barons, qui se jalousent; petite féodalité qui s'unit pour combattre la grande; bourgeoisie qui lutte contre l'oppression du privilége; servage qui proteste et qui commence à promener la flamme vengeresse; des centaines de gouvernements aux formes variées; des centaines d'intérêts et d'idées se niant mutuellement; point d'unité, point de force, le néant.

Et l'Espagne? Il y a encore des Maures à Grenade, et quatre autres royaumes, Aragon, Castille, Portugal et Navarre : l'Espagne est un fœtus, elle n'est pas née, elle naîtra.

Et l'Angleterre? Et la France? Les deux fortes nations se sont épuisées l'une par l'autre : une lutte séculaire a bu leur noble sang. A présent, les derniers bataillons des Anglais s'en retournent, vaincus, de l'autre côté de la Manche, et le gentil roi Charles VII, grâce à Jeanne, est rentré en sa bonne ville de Paris, et réorganise son royaume. Voici venir les Deux Roses, York et Lancastre. Voici venir Charles le Téméraire et Louis onzième le Niveleur. Rien à attendre de l'Angleterre, si vaillante aux croisades! Rien à attendre de la France, cette protectrice dévouée de tous ceux qu'on opprime!

Alors, la Pologne? La Pologne, gouvernée par l'indolent Kasimir IV, est tiraillée dans tous les sens; d'abord par ses nobles turbulents, ensuite par les Tartares, qui sans cesse ravagent son territoire, par les Lithuaniens à tout propos révoltés, enfin par les chevaliers de Prusse, les odieux Teutoniques. La Pologne ne renouvellera pas la douloureuse tentative de Varna. Donc, l'Europe entière peut gémir. Elle n'est pas en état de combattre.

Il reste une nation, la plus petite peut-être : la Hongrie. Un siècle déjà de batailles continuelles et deux affreuses défaites, — il y a quelques années à peine, — lui ont largement ouvert le flanc. Les intrigues allemandes, les luttes intestines lui ont encore enlevé de sa force aux trois quarts perdue. N'importe! Il faut, au nom du salut européen, que la Hongrie se redresse. La Hongrie se redressera. La Hongrie est la barricade de la chrétienté. Elle se tuera à force de sacrifices! Morte, on l'oubliera peut-être, sans doute! La Hongrie se sacrifiera, sauvera l'Europe, même indifférente, même ingrate. Le peuple hongrois est un héros. Les héros ne raisonnent point. Ils agissent.

II.

La prise de Constantinople produisit en Hongrie un immense effet. Comme au lendemain de Varna ou de Rigómezö, l'épouvante y fut presque générale et les yeux inquiets cherchèrent un sauveur et trouvèrent encore Jean de Hunyad.

Le souverain lui-même, pauvre enfant pâle d'effroi, sembla comprendre de qui dépendait la conservation de son trône menacé, et, bien conseillé, s'empressa de décerner à son loyal lieutenant de nouvelles marques de sa gratitude pour le passé et de ses espérances pour l'avenir. Rappelant une fois de plus les éminents services du Gou-

verneur, qui avait sauvé la Hongrie de ses ennemis intérieurs et extérieurs, qui même en avait étendu les frontières compromises, et qui, après tant de victoires, était venu loyalement déposer à ses pieds le pouvoir suprême dont il s'était si bien servi, Ladislas le Posthume, « roi élu et né de Hongrie, » par « lettres royales » du 14 septembre 1453, donna, en toute propriété et à titre de récompense nationale, au « fidèle et magnifique » Hunyadi János, les districts valaques du comitat de Temes, Sugya, Suapan et Thuerd (1).

La libéralité royale lui ayant prouvé qu'il était à l'abri des intrigues de cour, Jean recouvra cette confiance en lui-même, qui jusqu'alors avait fait sa force, et, sûr de la valeur de ses vieux compagnons d'armes, connaissant aussi l'héroïsme inné de la nation entière, il considéra le péril en face et se sentit de taille à se mesurer avec lui. Il pressa donc le roi de convoquer immédiatement la diète et d'y faire décider tout ce qui pourrait être utile à la direction et à la généralisation de la résistance contre une attaque très-probablement prochaine.

La Diète se réunit à Bude le 14 janvier 1454. Tout d'abord elle accorda d'amples subsides en hommes et en argent, et proclama l' « insurrection générale, » en cas d'invasion. Ensuite elle choisit des commissaires, chargés de surveiller la rentrée de l'impôt, la levée des troupes, de juger ceux qui ne rempliraient point leurs devoirs envers la patrie en danger et de les punir conformément à une pénalité très-rigoureuse établie à cette occasion. Par

(1) .... Ipsius comitis Johannis vel sola vel maxima industria, magnanimitate, illustribus actibus et bellis maxima virtute confectis, crebrisque reportatis victoriis tam externis malis, quam civilibus bellis ereptum atque non solum conservatum est, sed et dilatatis confinibus magnifice augmentatum, nobisque et sub nostro nomine tentum, tutatum, gubernatum et postremo hiis diebus novissimis ejusdem regni possessio pacifica fideliter nobis est restituta. — (Suit la donation). — (Teleki, t. X, dipl. CXLVII).

exemple il fut décidé qu'une fois le recensement fait, pour chaque piéton qui ne répondrait pas à l'appel, le « possesseur » en défaut paierait une amende de dix florins d'or; et pour chaque cavalier absent, seize florins : tout noble qui refuserait de se présenter au « camp royal, » serait noté d'infamie, perdrait son droit de noblesse et ses biens; tout non noble, qui ne s'armerait point, serait puni de mort. Enfin, pour que les commissaires eux-mêmes se trouvassent dans l'impossibilité de mal remplir leur mandat, on décréta spécialement que s'ils recevaient de l'argent au lieu d'enrôler des soldats, ils encourraient la peine capitale. Toutes ces utiles mesures étant prises, les Ordres chargèrent Hunyadi de la direction suprême des préparatifs militaires et, à l'unanimité, le nommèrent Capitaine général de toutes les armées hongroises contre les Turcs, pendant un an (1).

La diète de Bude siégeait encore lorsqu'on apprit que Mahomet dirigeait ses armées vers l'Ouest, et que déjà il avait sommé le despote de Rascie de se tenir prêt à lui livrer sa principauté dans les vingt-cinq jours.

Effrayé d'une menace aussi inattendue, car il se croyait en paix avec les Turcs, Georges Brankovich retint l'ambassadeur du sultan et en toute hâte mit ses forteresses en état de défense. Mais le terme fixé s'écoula trop vite et les Turcs entrèrent brusquement en Serbie. Brankovich, mal préparé, n'ayant que fort peu de troupes à sa disposition, se vit dans l'impossibilité de leur opposer une résistance sérieuse. Les Hongrois seuls pouvaient le sauver, mais il avait eu le malheur de se faire un ennemi de leur chef, et il ne voulait point s'abaisser jusqu'à implorer l'assistance du noble vaincu, qu'autrefois il avait emprisonné et rançonné lâchement. Pourtant les Turcs s'étaient rués sur ses

(1) Ladislai Posth. *Decret.* 1454.

états; à marches forcées ils s'avançaient vers Szendrö ! Alors le despote se vit contraint de mettre son intérêt au-dessus de son amour-propre; il partit pour la Hongrie et réclama des secours (1).

Jean de Hunyad comprit tout de suite que si les Ottomans s'établissaient en Rascie, ils se trouveraient aux portes mêmes de la Hongrie, devant Belgrade, que depuis si longtemps ils désiraient pour être maîtres du cours du Danube. Il oublia donc les trahisons et les injures du prince Georges, et comme l'armée nationale n'était point encore prête, rassembla ses banderies particulières, s'élança contre les envahisseurs (2). Avec une rapidité extraordinaire, il évita leur corps principal, entra en Bulgarie et surprit leur arrière-garde. Grâce à cette habile diversion, les troupes de Mahomet furent obligées d'évacuer les états de Brankovich et de battre en retraite afin de défendre leurs propres provinces, que le capitaine magyar ravageait impitoyablement. Mais ils ne purent arriver à temps et

(1) Teleki, t. II, p. 338.

(2) Thuroczi, *Chronica,* P. IV, cap. XL. — Ranzani, *Epitome,* ind. XXIII. — Bonfinii, dec. III, L. VII, p. 476. — Ces trois chroniqueurs placent l'expédition de Hunyadi en Bulgarie et en Serbie, à la même époque que le guet-apens de Losoncz. Mais d'après deux documents officiels, — d'abord une lettre écrite à Frédéric III, dans laquelle Hunyadi lui mande sa victoire récente et l'excite à lui envoyer des subsides contre les Turcs, *lesquels, même après la prise de Constantinople, seul il a vaincus* (Pray, *Annales,* P. III, p. 145 147); ensuite un appel aux armes fait par le capitaine général aux Saxons transylvains, dans lequel il leur narre la première retraite de Mahomet devers Sophia et leur annonce que le sultan prépare une nouvelle expédition (Teleki, *Hunyadiák kora,* t. X, dipl. CCXI); — d'après ces deux documents, l'un et l'autre datés de 1454, le dernier du 10 août, la date indiquée par Thuroczi, Ranzani et Bonfinio ne peut être admise, vu qu'elle n'est appuyée sur aucune pièce authentique. Néanmoins, le savant auteur de l'*Historia critica regum Hungariæ* (t. XIII, p. 735), Katona, lequel, il est vrai, n'avait point connaissance du deuxième document, tout en acceptant pour cette double expédition, la date de 1454, laisse à penser qu'antérieurement, peut-être à l'époque précisée par les chroniqueurs, il y eut une autre guerre turque. Ceci n'a rien d'impossible. Du temps de Jean de Hunyad, les incursions ottomanes étaient presque annuelles. Cependant, faute de preuves assez réelles, nous nous sommes rangé à l'opinion de Pray et de Teleki.

lui livrer bataille. Rappelé en Hongrie pour réprimer les ravages qu'Ulric de Cilley exerçait du côté de la Croatie, Hunyadi avait été forcé de remettre à une autre époque la continuation de la campagne (1).

Le brusque départ du Capitaine général rassura le sultan. Mahomet revint sur ses pas, mit la Rascie à sac, et commença le siége de Szendrö, où Georges Brankovich s'était enfermé. La ville, grâce à ses fortes murailles, résista. Ennuyé de ne pas y être entré sans coup férir, Mahomet ramena son armée en arrière et abandonna le commandement à Ferecz-Beg.

En ce moment même, Jean de Hunyad entrait en Rascie, réunissait ses troupes aux troupes de Brankovich et se précipitait au-devant des Ottomans. Pendant une nuit toute entière, il marche ; et le matin, au point du jour, il s'arrête à côté de leur camp. Au lever du soleil, les Turcs aperçoivent galopant dans la plaine les cavaliers hongrois et serbes ; ils distinguent l'étendard redouté de Yanko, qui resplendit au milieu de cent autres bannières. Suivant les prescriptions sévères du sultan, son maître, Ferecz-Beg ne devait point risquer la bataille. Il cherche donc à s'éloigner dans la direction de Sophia. Mais Hunyadi, ardent à le poursuivre, finit par l'atteindre, à force de tactique le contraint à combattre, est vainqueur. La lutte, très-sanglante, a duré jusqu'au soir : des milliers d'Osmanlis sont morts ; Ferecz-Beg, pris par les Magyars, a été solennellement déposé entre les mains de leur chef (2).

Hunyadi ne se contenta pas de cette victoire : il pourchassa les fuyards et se hasarda jusqu'à Viddin, en pillant et saccageant tout le pays. Apprenant alors que d'Andrinople des renforts considérables arrivaient à Mahomet II,

(1) Teleki, t. II, p. 337. — 1453-1454.

(2) Thuroczi, *Chronica*, P. IV, cap. XL. — Bonfinii, décad. III, L. VII, p. 476.

il se retira devers Belgrade, entraînant avec lui un nombre énorme de prisonniers et un butin prodigieux (1). Il donna les prisonniers à Georges Brankovich (2), lui faisant sentir par là la magnanimité de sa clémence, distribua les dépouilles conquises entre ses cavaliers fidèles, et retourna en Hongrie.

La noblesse de second ordre, la bourgeoisie et la plèbe, c'est-à-dire le vrai peuple hongrois, se portèrent au-devant de Hunyadi et l'acclamèrent comme un libérateur (3).

III.

Jean de Hunyad, avant de gagner Bude et d'y reprendre son lourd labeur politique, s'en alla passer quelques jours auprès de sa chère Élisabeth, sa belle et forte femme.

Son second fils, Mathias, avait alors atteint sa onzième année. Déjà il était la joie de son père, l'espérance des patriotes hongrois. Intelligent, énergique, courageux, sensible, enfant, il promettait ce que plus tard, homme, il deviendrait. On devinait en lui un autre héros, digne héritier de l'héroïsme paternel.

Pendant ce trop court oubli de la chose politique, au milieu de sa famille, le capitaine général, avec l'épée de Latszkovitz, créa Mathias chevalier, l'en trouvant digne, et lui dit :

« Au nom de Dieu, au nom de la très-sainte Vierge, au « nom de saint Étienne et de saint Ladislas, je te consacre « chevalier de Hongrie. Sois BON, LOYAL ET BRAVE (4) ! »

Bon ! loyal ! brave ! N'est-ce pas dire : imite-moi ? Ces trois mots, sublime recommandation d'un grand homme

(1) Teleki, t. II, p. 342.
(2) Thuroczi et Ranzani, l. c.
(3) Katona, t. XIII, p. 963 et seq.
(4) Fessler, *Mathias Corvinus*, t. I, p. 51.

à un grand roi futur, contiennent Hunyadi tout entier. Ne fut-il pas éminemment bon, lui qui tant de fois sut pardonner l'injure! Ne fut-il pas éminemment loyal, lui qui, appuyé sur une popularité enthousiaste, tenant entre ses mains le gouvernement de son pays. ne se mit point à la place d'un prince sans valeur, en pension chez son parent? Et brave? Ses combats, qu'on ne peut pas compter, et son sang tant de fois versé pour la patrie, attestent assez que, s'il en fut de plus renommés, il n'en fut pas de plus vaillant.

Les saintes joies de la paternité ne firent pas oublier à Hunyadi que le Turc était maître de Constantinople, et qu'il fallait contre lui bâtir d'infranchissables obstacles. Poursuivant d'un côté les préparatifs commencés à l'intérieur, il s'efforça de ramasser des auxiliaires à l'étranger.

Tout d'abord, il écrivit au souverain le plus voisin, le premier en titre des princes de l'Europe, à l'empereur d'Allemagne. Il lui manda sa dernière victoire, lui démontrant ainsi que les Turcs n'étaient point invincibles, et l'excita à porter secours à la Hongrie, car, en protégeant la nation hongroise, il veillerait à la sûreté de son propre empire, entamé, si par malheur la barrière danubienne était renversée (1).

Frédéric III comprit ce que Jean de Hunyad lui écrivait. Peu disposé à se mettre lui-même en campagne ou à consentir à quelques sacrifices personnels d'hommes et surtout d'argent, mais très-heureux d'utiliser sa dignité impériale, par trop irréelle jusqu'alors, en poussant l'empire germanique à une croisade d'une incontestable utilité, il ordonna trois fois la réunion d'une diète générale des États allemands à Francfort. Réveillée par un éloquent discours d'Æneas Sylvius, l'assemblée fut unanime pour voter la guerre ; mais, dès qu'il fut question des moyens

(1) Ex *litteris Hunyadi,* ap. Pray, P. III, p. 145-146.

de la mener à fin, de fournir des subsides, de lever une armée, l'on ne s'entendit plus; on discuta tant, que la discussion aboutit à néant (1). L'Allemagne, impassible, regardera la Hongrie combattre.

IV.

Seule, toujours seule, la Hongrie a donc à parachever, malgré la chrétienté, le salut de la chrétienté. En conséquence, pour qu'elle soit capable d'un tel labeur, il lui faut combiner toutes ses forces, rassembler en faisceau toutes ses volontés, jadis si diverses, se faire une dans un but unique.

Elle doit être à l'abri des dissensions intestines, puisque Ladislas le Posthume, ce prétexte des anciennes discordes, enlevé à son tuteur, a pris enfin possession du trône de son père. Elle doit être à l'abri des menées étrangères, puisque l'émissaire de l'Autriche a été honteusement chassé des conseils du roi; puisque Frédéric III lui-même semble se rapprocher des Magyars contre les Turcs. Elle doit être à l'abri des jalousies et des conspirations des barons, puisque le gouvernement n'appartient plus, nominalement au moins, à l'un des magnats, envié par les autres; puisque, d'ailleurs, le lieutenant royal, Jean de Hunyad, a signé une alliance fraternelle, offensive et défensive, avec les deux plus remuants, les deux plus redoutables de ses ennemis d'autrefois. Pacifiée, tranquille intérieurement, la Hongrie va se lever en masse, se ruer sur les contempteurs du nom de Jésus. Quiconque de ses citoyens s'efforcerait d'arrêter son élan, de lui créer des embarras nouveaux, de troubler la paix publique, serait un traître infâme envers elle et envers la foi chrétienne. Quel Magyar oserait assu-

(1) Pray, P. III, p. 146-147. — Katona, *Hist. critica,* t. XIII, p. 965 et seq.

mer sur sa tête une responsabilité aussi lourde, la ruine de la patrie, peut-être ? Qui ? Un des plus nobles d'abord, le Palatin Ladislas de Gara, et ensuite le roi lui-même !

Le Turc est là, à quelques journées de distance, assis sous sa tente, le regard tourné vers l'Ouest, le cimeterre en main, ivre de sa dernière victoire, de la prise de Stamboul; et les dissensions viendront encore troubler le peuple hongrois, qui s'arme ; l'arrêter quand il va partir pour la bataille, l'obliger à un retardement fatal, compromettre la civilisation européenne, dont il est le soldat? Incroyable folie ! Attristante réalité !

Hunyadi, le parvenu, devait être durant sa vie entière exposé aux attaques haineuses des hauts seigneurs, arrogants et tyranniques oligarques. Eux, ils voulaient se diviser la patrie, comme un champ, pour en jouir. Lui, il tenait à la conserver unie, indépendante, glorieuse, heureuse, et toujours il était prêt à lui sacrifier sa personnalité, sa vie. Aussi les grands n'avaient-ils pour partisans et pour auxiliaires que leurs nombreux serviteurs et les aventuriers qu'ils s'attiraient par la corruption. Hunyadi, au contraire, était soutenu, poussé même plus loin que son désir, par la masse nationale, par le peuple des petits nobles.

Dans ces luttes de Jean de Hunyad contre Cilley, Gara, Ujlaki et autres, il faut voir quelque chose d'identique à ce qui se fit en France et presque partout au quinzième siècle : c'est la bataille contre la grande féodalité, c'est le commencement du travail unitaire et égalitaire, de l'ascension vers la justice, le droit de tous. Si Hunyadi n'avait pas eu à résister sans cesse à l'invasion ottomane, il eut peut-être donné au monde un Louis XI honnête et chevaleresque. Son fils Mathias, qui fut roi, successeur de sa pensée, en plus d'une circonstance a manifesté son inimitié contre les têtes trop hautes ; s'il avait eu le temps de

les abattre, peut-être la Hongrie ne se fût-elle pas trouvée aussi faible la veille de Mohács.

Les honneurs accordés à Hunyadi par Ladislas le Posthume, sa nomination à la dignité extra-constitutionnelle de Capitaine général du royaume et d'administrateur des finances durant l'absence du roi, enfin le mandat que lui avait confié la diète de Bude de diriger les armements et la guerre contre les Turcs, avaient excité parmi un certain nombre de magnats une énorme jalousie. Hunyadi n'était plus de nom Gouverneur, mais il avait conservé presque intacte, son ancienne autorité. Cette puissance en dehors des lois ordinaires éveillait les susceptibilités de ces défenseurs des vieilles coutumes, prêts à sauter par-dessus la constitution de Saint-Étienne et les décrets de ses successeurs, si cette constitution et ces décrets gênaient leur ambition, prêts à les mettre en avant, à les louanger bien haut, s'ils servaient leurs desseins. Ladislas de Gara, ennuyé de n'être Palatin qu' « in partibus, » de ne jouir qu'à demi de la confiance de la nation, Gara se mit à la tête des mécontents. Ses efforts tendirent d'abord à diminuer les prérogatives du Capitaine général, afin que, par la suite, peu à peu dépouillé de son pouvoir, l'homme même devint plus facile à abattre. Pendant donc que Jean s'en allait vaincre les Turcs en Serbie, profitant du séjour du Posthume à Prague, où il se faisait inaugurer roi de Bohême, Ladislas de Gara, sous prétexte d'affaires pressantes, convoqua une diète, qui fut très-incomplétement composée, la plupart des amis de Hunyadi se trouvant avec lui en campagne. A peine les Ordres étaient-ils rassemblés qu'il leur soumit un projet de décret en vertu duquel, à l'imitation de l'ancien « Consilium regium, » et vu l'absence incessante du roi, un sénat, composé de dix-huit membres, dont six prélats, six barons, six nobles, gouvernerait, au nom de Ladislas, politiquement, économiquement et mili-

tairement. Dans ledit projet, aucune mention n'était faite de l'autorité du Capitaine général : donc de fait elle était abolie. Sur les instances de Gara, l'Assemblée n'examina que très-sommairement la proposition et d'un vote lui donna force de loi.

A son retour, Hunyadi comprit qu'il lui importait à lui, aussi bien qu'au peuple hongrois, de défendre le pouvoir, dont le roi l'avait, à son grand honneur, gratifié. Il protesta. Il manda aussitôt à Eytzinger, qui gouvernait l'Autriche à la place du comte de Cilley disgracié, qu'il eût à exposer sa cause par-devant Ladislas. Averti et heureusement conseillé, le roi écrivit de Prague qu'il ne contre-signerait cette création du conseil des dix-huit que si ce conseil avait été institué dans le seul but de rendre le gouvernement plus facile à son lieutenant ; conséquemment il fallait que Hunyadi en fût membre, en dirigeât et approuvât les délibérations (1).

Ainsi attaquée à la base par la volonté royale, la supercherie de Gara croula d'elle-même, et Jean conserva sa puissance. Fort de l'appui de son souverain, il s'en servit pour continuer les préparatifs de la guerre turque. Par malheur son repos ne dura que fort peu de temps.

De Prague, le Posthume s'en alla à Breslau recevoir le serment de fidélité des Silésiens, puis revint à Vienne. Là, obsédé par Frédéric III, qui avait avec soin entretenu l'influence dont il s'était emparé sur cette enfantine faiblesse, il remercia Eytzinger de ses services et rappela près de lui Ulric de Cilley (2).

Les choses dès lors changèrent de face. Les calomnies contre l'ex-Gouverneur de Hongrie furent reprises avec plus d'acharnement que jamais. Profitant vite de l'avantage

(1) Ex *litteris* Ladislai Posth. ad Hunyad. ap. Pray, *Annales*, ad ann. 1454, P. III, p. 126-132.
(2) Curei *Ann. Silesiæ*, p. 153.

que les émotions d'une réconciliation lui fournissaient sur son élève indécis, Cilley lui répéta, et cette fois lui fit croire qu'on l'avait trompé, qu'il avait été le jouet de ses implacables ennemis, que Hunyadi était bien réellement un traître et aspirait au trône. Ses menées ne sont-elles pas évidentes, insinuait-il ? S'il a réclamé avec tant d'insistance la Sainte Couronne déposée entre les mains de Frédéric, est-ce pour Ladislas, déjà couronné? n'est-ce point pour l'apposer sur son propre front? Cet homme, à trois reprises différentes, s'est efforcé d'usurper la souveraineté. Les Turcs, dont tout haut il est l'adversaire, sont ses amis secrets. Il leur a livré quatre armées hongroises et un roi. Il joue avec eux. Ses prétendues hautes actions, exagérées par lui et ses complices, n'ont pour but que de lui faire quand même une popularité. S'il ne réussit pas à se conquérir l'assentiment des Magyars, alors il appellera ses alliés, les Turcs, et ceux-ci lui mettront le sceptre dans la main. Que le roi se garde donc de se hasarder en Hongrie ; même en Autriche, qu'il se défie, qu'il craigne les piéges, le poignard, le poison. Aucun moyen ne répugnerait à Hunyadi (1).

Tels étaient les odieux mensonges que Cilley et ses complices, entre autres Gara, répandaient journellement autour de Ladislas. Le pauvre Posthume, blémissant d'épouvante, se livra corps et âme à ceux qui se prétendaient être les protecteurs dévoués, les sauveurs de sa vie et de son trône.

V.

Connaissant la versatilité de Ladislas, craignant qu'un conseil venu de Hongrie ne ruinât tout à coup l'échafaudage d'infamies qu'il avait si laborieusement édifié, Ulric

(1) Pray, III, p. 132.

de Cilley s'empressa de pousser les choses à l'extrême. Comme il était fort difficile de mettre la main sur Hunyadi, en Hongrie même, il amena le roi à écrire à son Capitaine général qu'il avait à l'entretenir de vive voix d'affaires de la plus haute importance, et qu'il fallait qu'il ne retardât, sous aucun prétexte, sa venue immédiate. De la sorte, on pourrait tendre un piége à l'ex-Gouverneur du côté de Vienne, et, sans bruit, le faire disparaître.

Jean de Hunyad, aussitôt après la réception de la lettre royale, se mit en route. Averti à temps par ses amis d'Autriche, il suspendit son voyage et répondit au roi qu'il était prêt à lui obéir, à se rendre à son invitation, mais que l'appeler en dehors des limites hongroises, quand son devoir ne l'y obligeait point, ne lui paraissait ni légal, ni sûr (1). Ce refus servit Cilley. Hunyadi ne vient pas; donc il est coupable. Séduit par cet argument, en apparence irréfragable, Ladislas le Postume autorisa Ulric à agir comme bon lui semblerait.

Cilley tenta bientôt un second essai. Mais comme il n'était pas aussi rusé que méchant, il dressa si maladroitement ses embûches, que son ennemi, malgré son aveugle loyauté, ne put s'y laisser prendre. Au nom du roi, il donna donc rendez-vous à Hunyadi sur les confins de l'Autriche et de la Hongrie, à Köpcsény. Jean, qui ne voulait pas que sa légitime prudence fût taxée de trahison, s'y rendit, mais ne négligea point d'emmener deux mille cavaliers dévoués. Non loin de Köpcsény, il s'arrêta et fit avertir Ulric qu'il attendait les ordres de Ladislas le Posthume, et qu'il était prêt à recevoir son envoyé. Cilley dépêcha aussitôt un de ses hommes d'armes, avec cette réponse :

« — Au nom du roi, je suis venu. Adonc, il convient « que le capitaine me rende visite, à moi, qui lui apporte les

(1) Pray, P. III, p. 133.

« ordres de son souverain. D'ailleurs, suis-je de race si in-
« fime qu'il me faille céder le pas à Jean de Hunyad?... »

Hunyadi répliqua :

« — D'ordinaire les députés doivent les honneurs à ceux « vers lesquels on les envoie. Sous le rapport de la noblesse, « je ne sais comment me mettre en parallèle avec le comte « de Cilley; à moins que celui-ci ne me compare, non à ses an- « cêtres, mais à sa propre personne. Or, moi, par ma valeur « et mes victoires sur les Turcs, j'ai obtenu que la gloire de « ma famille datât de moi-même, car j'ai éclipsé le renom « de mes pères. Du reste, Ulric n'ignore pas que, d'après la « coutume hongroise, moi, qui ai été Gouverneur, qui oc- « cupe encore le premier rang après le roi, je marche très- « loin par-devant les comtes de Cilley, bans d'Esclavonie (1). »

Ayant ainsi appris à son ennemi qu'il n'était point dupe de ses ruses et qu'il le méprisait, Jean de Hunyad rebroussa chemin.

Furieux d'avoir manqué son coup, Ulric, avec plus de ténacité que jamais, diffama le Capitaine général, excita contre lui la haine du roi et trama sa perte de quelque manière que ce fût.

Voyant que Ladislas persistait à suspecter sa fidélité, Jean de Hunyad résolut d'aller lui-même en appeler du roi trompé et corrompu par la malveillance au jeune prince livré aux seuls instincts de son cœur, aux seuls conseils de sa raison. Il partit pour l'Autriche ; mais, avant de s'engager en pays étranger, il demanda un sauf-conduit, qu'on daigna lui promettre. Il n'était plus qu'à huit milles de Vienne, lorsque, ne voyant point arriver lesdites lettres de sûreté, il s'arrêta et les fit reclamer. Un noble cavalier, Lamberger, vint lui annoncer qu'il eût à se porter au-devant du roi, qui venait de sortir de la ville avec Ulric de Cilley, et

(1) Bonfinii, decad. III, L. VII, p. 484.— Pray, P. III, p. 134.

que l'un et l'autre n'étaient pas loin. Jean se remit en marche. Cependant personne ne venait au-devant de lui. La campagne était déserte. Très-inquiet, redoutant une embûche, le capitaine se reposa encore, non loin des portes de Vienne, dans une villa. Impatient de tant de lenteurs, Cilley advint lui-même; afin de n'éveiller aucun soupçon, il n'amenait avec lui que quarante cavaliers.

« — Montez à cheval, cria-t-il à Hunyadi. Le roi arrive.
« qu'il ne vous attende pas!

« — Les champs sont libres au loin, observa Jean, et je
« ne vois venir ni le roi, ni aucun autre.

« — A cause de la chaleur, ajouta Cilley, le roi s'est mis
« à l'ombre là-bas, entre ces vignes et ces arbres.

« — Et le sauf-conduit?

« — Le roi vous le remettra. »

Hunyadi se tourna vers Lamberger et lui dit :

« — N'est-ce pas que vous avez menti, chevalier? »

Lamberger courba la tête sous le franc coup d'œil du Magyar et répondit :

« — Ce que le comte m'a ordonné d'affimer, je l'ai af-
« firmé. S'il y a quelque erreur, prenez-vous-en à lui. Que
« celui qui a ordonné se défende. Moi, j'ai dû obéir. »

Jean fronça le sourcil, lança sur Cilley un regard de colère et lui jeta ces mots à la face :

« — Et c'est ainsi que tu prétends te jouer des hom-
« mes!... Tu veux me surprendre par la fraude; moi, je
« puis te saisir par la force. Tu m'as creusé un piége; tu y
« tomberais toi-même, si je voulais. Qui peut m'empêcher
« de me venger de toi, de te châtier comme tu le mérites?
« Mon respect pour le roi te sauve. A lui, non à toi, je fais
« don de ta vie... Mais garde-toi bien de jamais réapparaî-
« tre devant mes yeux (1)!... »

(1) Æneæ Sylvii, *Hist. Bohemiæ,* cap. VI. — Kaprinai, *Historia diplomatica Ladislai,* P. II, p. 146. — Pray, P. III, p. 134-135.

Et Jean de Hunyad fit signe à son escorte, et au galop s'élança vers la Hongrie, où il rentra sain et sauf.

VI.

Dès qu'on sut l'attentat dont le héros avait failli être victime, une profonde indignation se manifesta dans le peuple hongrois. Des cris de haine furent proférés contre l'odieux Ulric de Cilley et même contre sa pauvre petite créature, dont la faiblesse menaçait de devenir dangereuse, contre Ladislas le Posthume. Des nobles accoururent en grand nombre se joindre aux amis intimes, aux parents, aux vieux compagnons d'armes du Capitaine général, et firent briller leurs épées, prêts à exterminer tous ceux qui oseraient attaquer le sauveur de la patrie. Parmi eux on remarquait des personnages de la plus haute illustration, les Szilágyi, les Szekeli, les Kinisi, les Roszgónyi (1).

Aussi puissamment soutenu, aussi indignement rémunéré de ses loyaux services, Hunyadi pouvait se croire autorisé à combattre ceux qui, par leurs intrigues, empêchaient la nation de se préparer à la guerre ottomane et partant compromettaient son présent et son avenir; il pouvait, avec autant de droit que quiconque, se croire digne de gouverner un pays que tant de fois déjà il avait sauvé au péril de sa tête, exercer une légère pression, au nom du salut public, sur l'opinion déjà très-bien disposée en sa faveur, renverser ce souverain de quinze ans, plus allemand que hongrois, qui s'abandonnait à la direction d'un scélérat, et se mettre à sa place, lui, homme, soldat vaillant, patriote éprouvé.

Mais il répugnait à son inflexible probité de violer ou d'éluder les lois de son pays. Jusqu'alors il avait continuel-

(1) Thuroczi, P. IV, cap. LIII.

lement immolé sa personne et son intérêt au devoir : il persévéra dans le sacrifice. Il apaisa l'irritation sans cesse croissante des bons citoyens, qui lui offraient l'assistance active de leurs bras, les contraignit à remettre dans le fourreau leurs sabres déjà tirés (1), et, se contentant de l'autorité que lui conféraient les décrets de la diète, poursuivit son œuvre de salut.

Toutefois, ne se croyant pas en sûreté, il voulut au moins assurer sa chère famille contre les embûches de ses ennemis. Comme la fiancée de Mathias, Élisabeth, fille de Cilley, était morte prématurément, il demanda pour être mariée plus tard à Ladislas, son fils aîné, la fille de Gara. De la sorte, il espérait rendre moins redoutable à ceux qu'il laisserait après lui les Gara, les Cilley et leurs complices.

A cela se borna toute la politique personnelle de Hunyadi. Le héros était père. Pour lui-même, il ne craignait rien : sa conscience était satisfaite. Mais pour ses enfants, il craignait tout. Pour eux il sut dominer son orgueil, implorer des gens que, seul, il aurait poussés du pied.

Nouveau sacrifice. Nouveau devoir admirablement rempli.

VII.

Cependant les Turcs achevaient et affermissaient la conquête de l'empire grec. Le malheureux résultat de leur dernière tentative contre la Serbie leur avait démontré une fois de plus que, du côté du nord-ouest, ils rencontreraient une sérieuse résistance. Il leur sembla donc inutile de pousser dans cette direction de faibles armées qui, presque toujours, seraient vaincues et reviendraient aux trois quarts détruites. Au lieu de s'exposer à des pertes

(1) Palma, P. II, p. 298-299.

qui, accumulées, finiraient par devenir considérables, ils préférèrent se mettre d'abord en sûreté au sud et à l'est, attendre ou préparer une occasion, puis lancer tout à coup une innombrable horde sur l'Occident.

Voilà pourquoi, sans doute, de 1454 à 1456, les Turcs n'inquiétèrent point les Magyars. Ceux-ci auraient dû se défier d'une paix irréelle cachant un piége, et employer ces précieux mois de repos à d'énormes préparatifs. La diète de 1453 avait voté des armements considérables. En 1455 ils n'étaient pas effectués : on sait pourquoi.

Un nouveau pape venait de monter dans la chaire de saint Pierre, Calixte III. A peine couronné de la tiare, il poursuivit l'œuvre de son prédécesseur : la croisade générale contre les Turcs. Tout d'abord, il ordonna que des prières quotidiennes fussent adressées au « Dieu des armées, » qui seul était assez puissant pour rallumer le courage éteint de ses pauvres soldats mortels, pour élever la force de leurs bras à la hauteur du péril qu'il fallait vaincre (1). Ensuite, comme Nicolas V, il dépêcha lettres et légats vers tous les princes de la chrétienté, les excitant à se lever en masse, à courir reprendre Constantinople aux infidèles, à venger enfin l'honneur du nom du Christ, dont depuis si longtemps ils ne s'inquiétaient guère. Naturellement fort respectueux envers leur chef spirituel, les rois et les princes protestèrent de leur zèle, accumulèrent promesse sur promesse, mais ne prirent point les armes, gardèrent leurs soldats et surtout leur argent.

Désespérée de l'insuccès de tant d'efforts, la papauté se tourna vers l'unique chevalier de la chrétienté, vers le peuple hongrois. Nicolas avait envoyé de ce côté un pieux frère franciscain, Jean de Capistrano, avec mandat de prêcher et d'organiser une croisade dans tous les pays catho-

(1) Raynald, *Annales Ecclesiæ,* ad. ann. 1458.

liques du Danube (1). Calixte renouvela sa mission et lui adjoignit un auxiliaire, le cardinal diacre de Saint-Angéli. Le moine devait surtout agir sur les populations, prêcher la guerre sainte, rassembler et armer les volontaires. Le prélat était spécialement chargé de la diplomatie : à lui d'apaiser une querelle très-épineuse que Cilley venait d'exciter entre Frédéric III et son jeune parent; à lui d'opérer la réconciliation entre Ladislas le Posthume et Hunyadi, en un mot, d'éloigner de la Hongrie tous les embarras qui la gênaient et de la lancer, une et forte, contre les maîtres de Byzance.

Le différend avec l'empereur fut vite apaisé. Mais il fut plus difficile de rendre la raison au pauvre enfant, qu'Ulric avait corrompu. Il fallut même de grands efforts d'habileté et de délicatesse pour étouffer la juste rancune du loyal Capitaine contre son souverain, envers lui si injuste, si ingrat.

Pendant donc que le cardinal de Saint-Angéli travaillait de son côté, le pape lui-même, très-intéressé dans la question, daigna mettre la main à l'œuvre de concorde. En septembre 1455, il écrivit de nombreuses lettres à divers personnages auxquels il supposait une influence soit sur Jean, soit sur Ladislas. Sachant que l'un et l'autre, ils estimaient et aimaient le cardinal archevêque d'Esztergom, Denys Széchi, il lui recommanda d'employer toute son autorité au rétablissement de la concorde entre les deux premiers personnages de la république magyare.

Denys se rendit à Vienne et put parler au roi. Il énuméra les services de Hunyadi, attesta, prouva sa fidélité constante, sa rare modération; et, les calomnies détruites, se hâta de démontrer combien il importait au salut du trône et de la patrie de ne point mécontenter

(1) Thuroczi, P. IV, cap. LII.

le seul ennemi que redoutât Mahomet, le seul général qui possédât la confiance illimitée des Hongrois et de tous les chrétiens. Ebranlé par tant de vérités, Ladislas fit aussitôt mander à Hunyadi qu'il regrettait d'avoir si mal agi à son égard, et que tous ses soupçons avaient disparu pour jamais.

Jean de Hunyad hésita quelque temps à accueillir les avances royales. Il avait le droit d'être soupçonneux. Mais l'archevêque d'Esztergom lui ayant ordonné de les accepter, au nom de la patrie périclitante, il se soumit sans arrière-pensée.

La concorde fut donc rétablie aux conditions suivantes : Hunyadi, maintenu Capitaine général du royaume, aurait la direction suprême de la guerre contre les Ottomans, administrerait librement le budget annuel consenti par la diète, et occuperait toutes les places de la frontière menacée par l'ennemi ; seulement il résignerait le commandement des autres forteresses, et, à la première occasion, enverrait à la cour son fils Mathias, qui y serait élevé sous les yeux du souverain (1).

Malgré le reste de défiance qui ressortait de ces deux dernières stipulations, Jean accepta la paix telle qu'on avait daigné la lui faire. Avant tout, il se devait à son pays et à sa foi.

VIII.

Les agents du pape, qui avaient réussi à mener à fin cette utile réconciliation, comprenaient fort bien qu'elle ne serait pas définitive avant d'avoir été consacrée par un acte public émanant de la générosité royale. Il importait de prouver à la Hongrie, très-mécontente des injures

(1) Æneæ Sylvii, *De rebus Friderici III,* P. III. — Gerard de Roo, *Historia Austriæ,* L. VI. — Pray, P. III, p. 144.

faites à son héros, que le souverain était bien à l'abri des mauvaises influences, et qu'il saurait désormais reconnaître la haute valeur de son Capitaine général.

Bien conseillé, Ladislas le Posthume s'empressa donc de renouveler le solennel hommage de 1453, de témoigner une fois encore de sa reconnaissance et de son estime envers l'ex-Gouverneur de son royaume.

Par un diplôme daté du 28 avril 1456, de Bude, revêtu du grand sceau du roi, — contre-signé par le grand chancelier Denys, archevèque d'Esztergom, par les divers prélats composant le sénat royal, par le palatin Ladislas de Gara, les vajvodes de Transylvanie, Nicolas Ujlaki et Jean de Roszgóny, par le juge de la cour Ladislas de Palócz et les différents dignitaires du palais, enfin, par Ulric « l'illustre comte de Cilley et de Zagor, » — toutes les donations de dignités et de terres, précédemment faites en faveur de Hunyadi János, sont déclarées bien et dûment authentiques et irréfragables, soit dans leur teneur générale, soit dans la teneur de chacune de leurs clauses particulières (1).

(1) Ladislaus, etc..... ambas litteras (30 *jan.* 1453), non obrusas, non cancellatas, neque in alia sui parte suspectas, ymmo mere et sincere veritatis integritate prepollentes de verbo ad verbum præsentibus insertas quoad omnes earum continencias, articulos et clausulas, in quantum eodem justo modo, et de regni nostri consuetudine sine prauitate sunt emanate, viribusque earum veritas suffragatur, acceptamus, approbamus et ratificamus, ect. (Teleki, t. X, dipl. CCXLV.) — Faisons mention ici d'une autre lettre royale du 7 avril de la même année, en vertu de laquelle le roi reconnaît que Hunyadi a prêté à l'Etat 20,000 florins d'or et en conséquence lui abandonne le titre et les revenus de comte de Temesvár jusqu'à l'entier paiement de la somme sus-énoncée. — Quod quia fidelis noster grate dilectus, Spectabilis et Magnificus Johannes de Hunyad, etc., majestati nostre ad presens octo millia florenorum auri... assignavit, volentes igitur nos eumdem Johannem comitem de redhibitione tam ipsorum octo millium... quam etiam aliorum duodecim millium florenorum auri, quos... nobis alias... assignavit... certum reddere... Castrum nostrum Themeswar... cum honore comitatus... Johanni de Hunyad... inscribimus... ac possidendum et habendum donec nos aut successores nostri... sibi aut suis heredibus... de viginti millibus florenorum auri satisfacere poterimus aut poterunt, etc. (Teleki, t. X, dipl. CCXL).

Une autre pièce, émanée du conseil du roi, confère au comte de Besztercze le château de Budischa, en Rascie, avec le territoire, les villages, mines, cours d'eau et tout ce qui en dépend, à titre perpétuel et irrévocable — 12 mai 1456. Ses considérants rappellent et confirment ceux de l'inscription du 30 janvier 1453. Les voici :

« Ladislas, par la grâce de Dieu, etc.,

« Par la teneur des présentes, Nous recommandons et signifions à tous ceux auxquels il est utile (ce qui suit).

« Comme rien n'assure davantage la stabilité d'un royaume que l'amour des sujets, il convient toujours aux princes de se montrer, par leur munificence, libéraux envers leurs serviteurs, afin de se les concilier par de continuels bienfaits, afin de gagner leurs zélés services par l'affection plutôt que par la crainte, et de les affermir dans la fidélité (1).

« C'est pourquoi, sous ce point de vue, Nous avons considéré la très-illustre loyauté, les vertus admirables, les multiples et très-forts services en tous genres de notre fidèle et sincèrement aimé, l'honorable et magnifique Jean de Hunyad, ci-devant Gouverneur de notre royaume de Hongrie, actuellement comte perpétuel de Besztercze, qui, s'il brille au-dessus des autres par son intègre fidélité, par sa puissante valeur, jusqu'à cette époque de notre âge, fut aussi de notre royauté, de notre honneur et de ce royaume le conservateur magnanime et la colonne. Ses belles et magnanimes actions, tant à cause de leur splendeur propre, que parce que déjà nos priviléges, précédemment écrits, les ont plus en détail recommandés aux siècles futurs, pour le moment, Nous avons résolu de ne

(1) Quod cum regnum stabile nichil magis quam amor subditorum perficiat, expedit semper principibus gesta munificencia suis et reddere liberales ut dum seruitores, continuis beneficiis sibi conciliant, eos amore pocius quam timore promptos suis obsequiis alliciant, firmosque in fide faciant.

les point spécifier; mais cependant, comme Nous en avons été informé par un témoignage digne de foi, Nous pouvons rapporter et avouer ceci (1) :

« Notre royaume de Hongrie, durant les années de notre enfance, et lorsque Nous vivions élevé à l'étranger, au dehors attaqué par la tyrannie des Turcs, au dedans bouleversé par de très-graves dissensions et parricides, se trouvait placé à deux doigts de sa ruine; GRACE AUX SOINS UNIQUES OU SURTOUT AUX SOINS DE JEAN LUI-MÊME, grâce à sa magnanimité, à ses victoires fréquemment remportées, (NOTRE ROYAUME) FUT ARRACHÉ AUX INVASIONS EXTÉRIEURES ET AUX GUERRES CIVILES, et non-seulement fut conservé, mais encore, par l'extension de ses frontières, magnifiquement augmenté, pour Nous et en notre nom, tenu et gouverné; enfin, dans ces derniers jours, LA POSSESSION PACIFIQUE DE CE MÊME ROYAUME NOUS FUT FIDÈLEMENT RESTITUÉE (2).

« Adonc, à l'avantage et à l'honneur de cet homme bien méritant, qui, en tant d'actions et d'affaires du royaume, non-seulement a perdu plusieurs de ses plus chers

(1) Considerauimus itaque hoc respectu clarissimam fidem virtutesque magnificas, multimoda obsequiorum genera et fortissima fidelis nostri sincere dilecti Spectabilis et Magnifici Johannis de Hunyad pridem regni nostri Hungarie gubernatoris nunc vero comitis perpetui Bisztriciensis, qui sicut integritate fidei ceteris clarior ita potenti virtute usque ad hec nostre etatis tempora Regii status ac honoris et huius regni conseruator magnanimus fuit et columpna. Que quidem egregia ac magnifica gesta tum propter sui magnitudinem, tum vero quia ea iam pridem scripta superinde priuilegia nostra laciori sermone futuris commendarunt seculis, ad presens quantum ad eorum specificacionem preterire constituimus, hæc tamen superinde prout fide digno testimonio docemur referre possumus et confiteri,

(2) Quod hoc Regnum nostrum Hungarie, quod preteritis annis nobis extunc apud incunabulis et alienam educationem etatem agentibus foris Teucrorum grassante tyrannide et intus grauissimis dissensionibus et parricidiis confluctuans in pendenti ferme ruina positum extiterat, ipsius Johannis vel sola vel maxime industria magnanimitate illustribus actibus et bellis maxima virtute confectis, crebrisque reportatis victoriis tam externis malis quam civilibus bellis ereptum atque non solum seruatum est sed et dilatatis suis confinibus magnifice augmentatum nobisque et sub nostro nomine tentum, tutatum, gubernatum ac postremo diebus hijs ejusdem regni possessio pacifica fideliter nobis est restituta (Teleki, t. X, dipl. CCLI).

amis, frères et parents, enlevés par la calamité de la guerre, mais encore, plus d'une fois, a répandu de son propre sang, (Nous) désirons lui continuer notre libéralité, et même le combler de bénéfices. »

Suit la donation.

Confirmer ainsi les éloges et les récompenses précédemment décernés à Hunyadi, les fortifier par de nouveaux hommages et de nouvelles faveurs, c'était rétablir sur sa base la position du Capitaine général, non moins que celle du souverain; c'était réunir en un vouloir unique, pour le bien de la patrie, deux volontés également puissantes et malheureusement ennemies, la volonté de Jean de Hunyad et celle de Ladislas le Posthume, la volonté du peuple hongrois et celle du roi de Hongrie. Dans les circonstances graves où alors se trouvait la patrie, en face du Turc victorieux, une telle réconciliation était plus qu'un fait heureux et juste, c'était un acte de salut public.

Mais Ladislas se souviendra-t-il longtemps de ce qu'il a proclamé et promis? Qu'importe! Jean aura le temps de parachever son œuvre et de mourir.

CHAPITRE II

LE SIÉGE DE BELGRADE

I.

Le plus dangereux des ferments de guerre civile étant anéanti, les apprêts de la guerre extérieure purent être repris et poussés activement.

Jean de Capistrano et deux autres frères de son Ordre, Jean de Tagliacozzo et Nicolas de Fara, parcoururent les campagnes de la Hongrie, de la Pologne et de l'Allemagne extrême, publiant la bulle insurrectionnelle du pape ; prêchant la guerre sainte avec une éloquence digne de Pierre l'Ermite et de Foulques de Neuilly, enrôlant sous la bannière du Christ quelques milliers de volontaires, moines, mendiants, paysans, serfs, aventuriers (1).

Certes, une telle armée, à cause de son brutal enthousiasme, devait trouver son emploi dans la guerre future ; mais irrégulière, inhabile, désordonnée, elle ne pouvait servir qu'à harceler, non à vaincre les Ottomans. Pour repousser les spahis et les timariots, surtout pour entamer l'admirable infanterie des janissaires, il fallait des soldats accoutumés aux fatigues, bien armés et sachant se servir de leurs armes, aussi disciplinés que fougueux, ardents à l'attaque, adroits à la retraite.

Conformément aux décrets de la diète, le Capitaine général invita toute la noblesse hongroise à se tenir prête à

(1) Thuroczi, *Chronica,* P. IV, cap. XLII. — Ranzani, *Epitome,* ind. XXV.

marcher sous l'étendard national. Les plus humbles des « servants du roi » répondirent à son appel avec leur patriotisme ordinaire. Mais les hauts barons et les riches magnats, qui ne cessaient pas d'être jaloux du glorieux fils de l'obscur Wayk, prouvèrent tant d'indifférence, tant de mauvaise volonté, que Hunyadi, perdant sa confiance habituelle, désespéra un instant de sauver l'Europe avec la Hongrie seule.

Une dernière fois il résolut d'implorer l'appui des princes chrétiens d'Occident. Il leur demanda de réunir à eux tous cent mille hommes, s'engageant, si on les lui fournissait, à rejeter les Turcs en Asie en moins de trois mois (1). La proposition de Jean de Hunyad, — il était capable d'exécuter sa promesse, — ne fut pas plus entendue que la prédication de Calixte III. On promit encore. On promettait toujours. On ne vint pas. Les ambassadeurs hongrois nommèrent en vain Charles VII « la maison chrétienne dont leur chef était la barrière (2). » Le « grand roi » quoique flatté de l'éloge, ne s'empressa pas d'abandonner son royaume à peine arraché à l'Anglais, son oisiveté et ses maîtresses, pour s'en aller là-bas, à l'autre bout du monde, risquer d'aventureux exploits.

Un seul prince, le « grand duc » Philippe de Bourgogne sembla déployer un zèle vraiment chrétien. Au milieu d'un gala fastueux, où apparut montée sur un éléphant l'Église éplorée, « par le faisan » il jura et fit jurer à ses hôtes de délivrer Constantinople, devenue la proie des barbares. Ensuite, entouré d'une escorte dorée, il se promena au travers de l'Allemagne, la croix sur la poitrine, excitant les populations à le suivre dans sa pieuse entreprise. Mais personne ne bougea. Le prince bourguignon en fut quitte pour ses frais de splendeur et ses serments :

(1) De Gérando, *La Transylvanie*, t. I, ch. x.
(2) Duclercq, t. XIII, p. 226, édit. de Buchon.

chevalier trop fictif, il n'osa pas tenter la croisade avec ses ressources particulières et rentra paisiblement dans son duché.

Rien ne put donc donner un peu de cœur à l'Occident. Toujours tiède et lâchement égoïste, il remit son salut à la vaillance hongroise.

II.

Par malheur, en Hongrie même l'indifférence continuait à être presque aussi grande que dans le reste de l'Europe. Si la petite noblesse et quelques individualités isolées prouvaient un patriotisme à toute épreuve, la haute aristocratie refusait obstinément d'obéir à la loi, se riait des peines prononcées par la diète de Bude contre quiconque ne remplirait pas ses devoirs, s'enfermait dans ses châteaux, gardait ses hommes d'armes pour la parade et refusait même de faire payer par ses paysans l'impôt précédemment déterminé.

Attribuant ces lenteurs à la crainte des frais énormes qu'entraînerait une guerre probablement assez longue, le Capitaine général se hâta d'annoncer qu'il se chargeait de nourrir et d'entretenir l'armée entière, dès qu'elle aurait franchi les limites hongroises, non plus avec l'argent du trésor public ou des particuliers, mais avec les dépouilles enlevées à l'ennemi.

Cette séduisante promesse ne produisit aucun effet; les riches seigneurs ne bougèrent point.

Hunyadi ne voulait pas croire à l'immensité de leur égoïsme. Assez honnête pour être aveugle, il conçut le fol espoir de réveiller leurs sentiments chrétiens et patriotiques en leur démontrant, par son propre exemple, ce que chacun devait faire pour la Hongrie et pour la religion. Il enrôla donc dix mille jeunes gens, et, à ses propres frais,

les arma et les équipa (1). Ses parents et ses amis l'imitèrent. Se trouvant ainsi à la tête d'un corps assez considérable, mais qui n'était pas encore une armée, il osa déclarer que, pour vaincre les Turcs, il lui suffirait désormais de trouver une vingtaine de mille hommes ; dès qu'on les lui aurait amenés, il marcherait au-devant de l'ennemi.

Les aristocrates firent la sourde oreille. Mahomet, disaient-ils, depuis plus de dix-huit mois, n'avait pris l'offensive sur aucun point ; par conséquent les troupes dont pouvait déjà disposer le Capitaine étaient plus que suffisantes pour repousser une surprise fort improbable. Quant à eux, ils n'approuvaient point une campagne en Turquie, craignaient un nouveau désastre de Rigómezö, et, afin d'être toujours prêts en cas de besoin, gardaient auprès d'eux leurs banderies (2).

Douloureusement affecté de l'inutilité de ses efforts, Hunyadi écrivit au roi. Après s'être plaint avec beaucoup d'amertume des oppositions qu'il rencontrait, après avoir démontré combien grand était le péril, malgré l'apparente oisiveté des Turcs, il suppliait le souverain de venir à Bude, de convoquer les Ordres, de leur rappeler leur devoir et d'employer toute son autorité à forcer l'exécution de la loi méconnue (3).

Le Posthume arriva en Hongrie au mois de février 1456, avec Cilley. Aussitôt il réunit une diète, et en en faisant l'ouverture il se déclara très-mécontent de l'indifférence dont ses plus illustres sujets s'étaient rendus coupables. Frère Capistrano et le cardinal de Saint-Angéli s'empressèrent d'appuyer les justes remontrances du jeune roi : en particulier et en public ils excitèrent les hauts seigneurs

(1) Ex *Epistola* Johannis Capistrani ad Pontificem, ap. Pray, P. III, ad ann. 1456.
(2) Curei, *Annales Silesiæ*, p. 154.
(3) Pray, P. III, p. 152.

à se montrer plus ardents pour la défense de la vraie foi. Ainsi travaillée, la diète renouvela ses précédents décrets, vota de libérales levées d'hommes et des subsides abondants. Ladislas promit personnellement 20,000 cavaliers, soldés sur sa cassette. Ulric lui-même affirma qu'il enrôlerait tous ses vassaux et qu'en personne il les conduirait à la bataille (1).

Ces belliqueuses protestations avaient rendu l'espérance à Hunyadi et aux deux légats du pape. Ils se remirent donc à l'œuvre. Mais bientôt ils reconnurent combien étaient vaines toutes ces belles paroles, aussi vite oubliées que jetées. Des semaines s'écoulèrent. A Bude on accumulait discours sur discours. En Hongrie presque personne ne s'armait.

L'indigne conduite des aristocrates avait, sans doute, un but infâme. Peut-être désiraient-ils que le Capitaine général risquât une bataille avec ses seules ressources, et conséquemment fût vaincu. Alors, ils marcheraient à la tête de leurs soldats, soigneusement tenus en réserve, répareraient le premier échec, et de la sorte confisqueraient à leur profit l'honneur du triomphe (2). Agir ainsi, c'eût été risquer le salut de l'État. N'importe ! L'inquiétante popularité d'un parvenu gênait ces tyrans féodaux. Il fallait à tout prix renverser Hunyadi.

III.

Tandis que la diète de Bude, très-enthousiaste en apparence et très-égoïste en réalité, décrétait de grands actes, qui jamais n'étaient mis à exécution; tandis que les hauts seigneurs égaraient l'opinion publique dans les plus oiseuses discussions, et secrètement conspiraient, — des lettres

(1) Pray, P. III, p. 156-166.
(2) Palma, P. II, *Lad. Posth.*, § xi.

du commandant de Belgrade, Michel Szilágyi, beau-frère de l'ex-Gouverneur, arrivèrent, annonçant cette terrible nouvelle : Avec une armée innombrable, une flotte et des milliers de canons, Mahomet II a traversé la Serbie et la Rascie; il s'avance contre Nándor-Fehérvár, la clef du Danube !

Alors, plus de disputes, plus d'ambitions, plus de haines. Voici le péril, visible, vivant. La consternation est générale. Qui sauvera la patrie? Qui sauvera la chrétienté?

Un seul nom résonne au travers de la ville; dans la diète on proclame un seul nom : Hunyadi János ! Jadis on l'injuriait, on le calomniait, lui, le héros; on tramait son déshonneur et sa mort. A cette heure on le flatte, on l'aime, car on a besoin de lui : on exalte sa vaillance, son dévouement, son génie; on lui confie les femmes, les enfants, les richesses, la Hongrie et les Hongrois; on l'acclame comme le libérateur, comme l'envoyé de Dieu ! « Fuit homo missus a Deo, cui nomen erat Johannes ! »

Jean de Hunyad, au milieu des cris d'enthousiasme de la foule, est réélu à l'unanimité Capitaine général du royaume, directeur suprême et absolu de la guerre contre les Ottomans. Il accepte résolûment la lourde tâche que son pays lui impose et il promet de la bien remplir. En vertu de ses pouvoirs, il ordonne de nouveau l' « insurrection, » convoque tous les hommes libres à venir se ranger sous son commandement. Avant de partir pour Szeged, où il doit réunir l'armée nationale, il va faire ses adieux à Ladislas le Posthume. Il le supplie de ne point quitter son palais, de demeurer ferme et impassible, au milieu de son peuple, à son poste de roi, car bientôt il apprendra que Nándor-Albe est sauvée et que le Croissant a été renversé par la Croix (1).

(1) Ex *litteris* Legati pontif. ad Johannem Capistranum, Budæ, die V junii 1456, ap. Pray, *Annales,* P. III, p. 170.

Le sang-froid du Capitaine ne donna malheureusement pas de courage à ceux qui n'avaient point de cœur. A peine s'était-il éloigné que l'effroi se répandit partout, à la ville comme à la cour. Les bruits les plus épouvantables, chaque jour répandus, vinrent le porter à son paroxysme. — Le sultan, disait-on, campe devant Belgrade; ses troupes sont aussi nombreuses que celles qui montèrent à l'assaut de Constantinople; il a amené 400,000 hommes (1)! Le Danube est encombré de navires, armés comme des vaisseaux de mer! De gigantesques machines ont été dressées sous les murailles de la ville assiégée; comme la foudre, elles tonnent et réduisent en cadavres tous les êtres qu'elles atteignent (2); jour et nuit, on les entend bruire, à vingt-quatre milles de distance! Les infidèles ont amené jusqu'à des chiens, habitués à se nourrir de chair humaine et qui mangeront les prisonniers (3)! Mahomet a prononcé ce mot terrible : « Un seul Dieu règne au ciel, qu'un seul sultan règne sur la terre! » Il a juré par le Prophète, par son salut éternel, que dans deux mois il souperait à Bude (4). Donc la Hongrie est perdue! Il ne reste plus qu'à fuir, qu'à éviter le sérail ou la mort!

Vers la fin de juin la diète fut dissoute en toute hâte. Les plus brillants des magnats passèrent à l'étranger, remettant au bon vouloir de la Providence de sauver la patrie. Leur départ accrut l'épouvante populaire, déjà trop surexcitée. Néanmoins Bude ne se dépeupla que lentement, parce que le jeune roi, fidèle aux dernières recommandations de son Capitaine, s'obstinait à ne point quitter son palais. Mais un matin le Posthume s'en alla chasser

(1) Thuroczi, P. IV, cap. LV. — Ranzani, ind. XXV.
(2) Thuroczi, P. IV, cap. LV.
(3) De Gérando, *La Transylvanie*, t. I, ch. X. — Thuroczi, P. IV. cap. LV.
(4) Ex *litteris* Tacliacotii, ap. Pray, P. III, p. 171. — Katona, t. XIII, p. 1067.

avec Ulric de Cilley (1), et le soir, et le lendemain, on l'attendit. Il était à Vienne !

Dès lors ce fut une inénarrable panique. Prêtres, nobles, magistrats, bourgeois, ouvriers et domestiques, la plupart des habitants de Bude sortaient de la ville, entraînant leurs familles, emportant tout ce qu'ils n'étaient pas obligés de laisser derrière eux, courant à l'aventure chercher un refuge du côté de l'Allemagne, le plus loin possible de l'envahisseur, qui sans doute, déjà maître de Belgrade, de la Transylvanie entière, avait traversé le Danube et marchait vers le Nord.

Quinze jours après le départ du roi, la capitale hongroise, presque déserte, n'avait même plus de garnison. Le gouverneur de la citadelle s'était retiré avec toutes ses troupes. Dans la forteresse, aux abords du palais, aux portes de la ville, on ne rencontrait pas une seule sentinelle (2).

IV.

Le 15 juin 1456, Mahomet II était arrivé sous les murs de Belgrade. Il avait amené avec lui cent cinquante mille hommes parfaitement équipés et disciplinés, et au moins cinquante mille volontaires irréguliers, accourus à la guerre sainte. Derrière cette formidable armée, des chameaux et des bêtes de somme de toute espèce traînaient un parc d'artillerie composé de plus de deux cents pièces. Il y avait là des machines de toutes sortes, d'invention nouvelle aussi bien que d'ancienne invention, des échelles de siége, des béliers, des catapultes, des canons et des mortiers d'un calibre extraordinaire. Un chroniqueur hongrois parle de gigantesques bombardes, hautes de sept

(1) Thuroczi, LV.
(2) Curei *Ann. Siles.*, p. 154.

pieds, longues de vingt-trois (1). Enfin, deux cents vaisseaux, dont soixante-quatre trirèmes, armées comme pour des batailles maritimes, de Widdin remontaient, s'échelonnaient le long du Danube et de la Save, pour préserver les assiégeants d'une surprise, et couper les communications entre les assiégés et leurs frères de Transylvanie et de Hongrie (2).

D'aussi énormes préparatifs attestaient assez que le conquérant de Stamboul avait irrévocablement résolu de briser enfin cette barrière de l'Occident chrétien, cette misérable petite ville de Nándor-Albe, qui déjà tant de fois avait résisté aux attaques ottomanes; et ensuite, l'obstacle franchi, de se ruer au travers du pays hongrois, au travers de l'Allemagne, au travers de l'Italie, jusqu'à Rome peut-être, où il se reposerait dans la chaire du dernier pape.

Michel Szilágyi, le beau-frère de Jean de Hunyad, commandait Belgrade. Il n'avait autour de lui que quelques centaines de Magyars, mais tous d'une bravoure éprouvée. Lorsqu'au lever du soleil, Michel et ses compagnons aperçurent le long du fleuve les navires turcs; au loin dans la plaine, et sur les collines environnantes, les longues rangées de tentes, surmontées de drapeaux innombrables, bariolés de signes bizarres, grands, petits, de toutes couleurs, au milieu desquels, sur un tertre, resplendissait la bannière du sultan, — demi-lune sur champ vert, — Michel et ses compagnons ne songèrent point à fuir. Ils fermèrent les portes de la ville et se préparèrent à combattre. En apparence, c'était impossible et déraisonnable. En réalité, c'était tout simple, parce que c'était héroïque.

Dès le lendemain de son arrivée, Mahomet entama les travaux du siége.

(1) Ranzani *Epitome*, ind. xxv.

(2) Thuroczi, P. IV, cap. xlv. — Pray, P. III, p. 167-180. — Katona, t. XIII, p. 1065 et seq. — Hammer, t. I, p. 255 et suiv.

« — Mon père Amurath, disait-il, a perdu sept mois et « sa gloire devant cette forteresse réputée imprenable ; « avant quinze jours, elle sera à moi.

« — Glorieux seigneur, lui répondit le beglerbeg d'Ana- « tolie, nous devons savoir que les Magyars ne cèdent point « leurs forteresses aussi facilement que les Grecs (1). »

Le sultan ne s'inquiéta guère des paroles de son lieutenant. Il poursuivit son dessein avec plus d'ardeur que jamais.

Des rangées de navires liés les uns aux autres avec des chaînes, barrèrent le Danube en avant de Belgrade. Des machines furent disposées tout autour des remparts, et jour et nuit lancèrent les pierres et les boulets. Ainsi gardée contre la Hongrie, et sans cesse battue en brèche, Nándor-Féhervár ne devait évidemment résister que quelques semaines. Il semblait très-probable que, malgré les doutes du beglerbeg, le dire du sultan se réaliserait.

La quinzaine passa, et une semaine, et une autre semaine. Belgrade tenait encore. Ses défenseurs, dignes d'être à l'avant-garde du peuple hongrois, s'étaient engagés par serment à mourir plutôt que d'abandonner la ville. Michel Szilágyi avait décerné la peine de mort contre quiconque serait assez lâche pour parler de se rendre. Les Ottomans s'élançaient donc en vain à l'assaut par groupes et par masses ; toujours ils rencontraient devant eux cette poignée de héros, et toujours ils se voyaient réduits à rentrer le soir dans leur camp, sans avoir pu conquérir une porte, une tour ou un créneau.

Néanmoins, peu à peu les murailles ébranlées devenaient moins fortes, les fossés s'emplissaient de débris, les vivres s'épuisaient dans la ville. Tôt ou tard les Osmanlis entreront dans Belgrade. Les assiégés n'ont plus qu'à implorer

(1) Thuroczi, l. c.

Dieu le père et Christ son fils, qu'à attendre la venue miraculeuse de Hunyadi le sauveur (1).

V.

A la première nouvelle de l'arrivée des Turcs, Jean de Hunyad, on le sait, s'était rendu à Szeged, où se trouvaient déjà ses troupes particulières, où il avait convoqué toute la noblesse hongroise.

Presque personne n'avait encore répondu à son appel, à l'appel de la patrie. Jean attend plusieurs jours. Par lettres (2) ou verbalement, par insinuation ou en utilisant son autorité dictatoriale, il s'efforce de lutter contre l'indifférence, la trahison et la peur. Presque personne encore. Quelques nobles inférieurs seulement se présentent, et, ajoutés aux soldats propres de l'ex-Gouverneur et de sa famille, composent une armée d'une vingtaine de mille hommes. Il n'y a parmi eux que trois Magnats, Jean de Korogh, comte perpétuel de Machov, et les comtes des deux comitats les plus voisins de Belgrade (3).

Ce n'est pas avec une telle armée, à peu près complétement sienne, que Hunyadi, malgré son audace et son habileté, pourra vaincre deux cent mille Ottomans. Mais il faut pourtant que la Hongrie soit sauvée, que la civilisation chrétienne ne soit pas écrasée par la barbarie musulmane! Il le faut! D'où viendra donc le salut?

Eternelle honte de cette ambitieuse et égoïste oligarchie hongroise du quinzième siècle, qui, félone, se blottit au fond de ses castels, attendant et espérant la défaite de

(1) Ranzani, l. c.

(2) Voyez les trois *lettres de convocation*, adressées aux Saxons Transylvains, le 12 juin, le 22 juin et le 3 juillet 1456, dans Teleki, t. X, p. 525 et 526,

(3) Thuroczi, Ranzani, Hammer, l. c. — Pray, P. III, p. 175. — Katona, t. XIII, p. 1072-1078.

Jean de Hunyad; qui, peureuse, lâche, s'enfuit de la patrie menacée, passa les frontières, alla se cacher à l'étranger, à l'abri des tempêtes, prête au retour, si le ciel, grâce au hasard, se rassérénait! Le salut vint de ceux qu'elle courbait sous son genou de fer, qu'elle méprisait et exploitait, de ces serfs de la glèbe, qui, n'étant que des choses, n'avaient point à s'inquiéter quels seraient leurs maîtres; qui, ne possédant rien, n'avaient rien à défendre : le salut vint du peuple.

Tandis que le Capitaine général épuisait ses efforts auprès des grands, Capistrano et ses moines réussissaient auprès des petits. Ils avaient parcouru les campagnes tant de Hongrie que d'Autriche, de Bohême, de Pologne et même de Valachie et de Moldavie, et à leur voix, écho de la voix papale, soixante mille volontaires s'étaient levés. Certes, ce n'étaient point des chevaliers aux brillantes armures, aux chevaux fringants. C'étaient de pauvres et simples gens, des bourgeois, des clercs, des moines, des étudiants, des paysans, des prêtres. A peine possédaient-ils quelques bêtes de somme pour transporter leurs vivres. D'armes sérieuses, ils n'en avaient point : des bâtons, des pieux, des piques, des fourches, quelques sabres, des frondes; mais immensément d'enthousiasme, de fanatisme, de foi; telle était leur force (1).

Grâce à ce renfort, qui par malheur n'était pas aussi considérable qu'il aurait pu l'être si les frères prêcheurs avaient parlé les diverses langues des populations auxquelles ils s'adressaient; grâce à ce renfort qui, s'il ne composait pas contre les janissaires et les spahis, habitués aux combats et armés admirablement, une puissance sérieuse, constituait néanmoins par le nombre et la fougue un utile élément de diversion, Jean de Hunyad put oser sans folie la délivrance de Nándor-Fehérvár.

(1) Lisez les *Lettres de frère Tagliacozzo,* dans Pray et dans Katona.

Ce qu'il importait de faire tout d'abord, c'était de s'introduire dans la ville assiégée. Il n'y avait qu'un moyen : se rendre maître du Danube. Or, le Danube était coupé par la flotte turque entassée et enchaînée. Après avoir recueilli les avis de Capistrano et de plusieurs de ses compagnons d'armes, Hunyadi entreprit de s'attaquer résolûment à cette barrière navale. Dans ce but, avec une étonnante célérité, il parvint à rassembler deux cents bâtiments plats, s'y plaça avec l'élite de sa petite armée, et après avoir averti Szilágyi qu'il eût à risquer une sortie le 14 juillet, suivit le courant, qui de la Tisza l'emporta dans le Danube et de là vers Belgrade.

Les Turcs ne s'attendaient point à être attaqués. Lorsque la flotte hongroise apparaît, lancée de toute la vitesse de l'eau, ils poussent de grands cris et appellent Allah ! Les Hongrois leur répondent par Eljen ! et Jésu ! A peine les deux ennemis ont-ils eu le temps de se reconnaître et de se saluer qu'un choc effrayant s'effectue. Les bâtiments magyars frappent contre les navires ottomans. L'estacade est défoncée. Alors commence un horrible combat à l'abordage, à la hache, à la lance et au sabre, corps à corps. La fuite est impossible. De part et d'autre on lutte avec une égale furie. Le Danube, rouge de sang, est encombré de cadavres et de débris.

Quarante vaisseaux sortent de Belgrade. Les Turcs sont cernés, écrasés par devant et par derrière. Ils résistent encore ; mais le courant les emporte, les divise et les mêle. Ils ont beau se battre comme des lions, les chrétiens, excités par Capistrano, qui présente la croix aux infidèles comme pour les effrayer et les mettre en fuite, les chrétiens avancent, avancent, et après cinq heures de bataille, après avoir coulé bas trois galères et en avoir enlevé quatre, après avoir brûlé ou mis hors de combat beaucoup d'autres navires plus petits, après avoir noyé plusieurs cen-

taines de Turcs, entrent triomphalement dans Nándor-Fehérvár.

En même temps, grâce à une diversion de Szilágyi, qui tenait en échec toute l'armée de Mahomet, le corps principal des croisés longeait le rivage danubien, arrivait jusqu'à la ville et s'y introduisait sans encombre (1).

VI.

Très-importante en elle-même, puisqu'elle a permis de secourir Belgrade, indubitablement perdue, cette victoire navale n'a cependant qu'une valeur relative. Par leur nombre, leur équipement, leurs armes et leur discipline, les chrétiens demeurent toujours de beaucoup inférieurs aux infidèles. Conservant à peu près intactes ses forces de terre et sa redoutable artillerie, Mahomet continuera à foudroyer les murailles déjà vacillantes de la cité, et bientôt, la brèche ouverte, pourra lancer deux cent mille hommes à l'assaut. Après, comme avant, le péril est immense.

Hunyadi ne se laisse donc point enivrer par son premier succès. Il redouble d'efforts afin de rendre possible une délivrance hier improbable, et qu'aujourd'hui même on peut à peine rêver. Lui, qui croit en son Dieu, en sa cause, en sa mission, malgré la tiédeur, la trahison et l'épouvante générales, il n'a jamais désespéré : vaincre est le devoir; donc il vaincra, dût-il en mourir.

Cette fortifiante conviction, Jean l'inocule à ceux qui l'entourent, et ainsi il les décuple. Aux habitants de Belgrade, épuisés de fatigue, à ses braves défenseurs, les compagnons de Szilágyi, harassés d'héroïsme, il prêche la résignation, il enseigne la persistance, il prédit le

(1) Voy. les lettres de Tagliacozzo.

succès. A ses cavaliers, dont par occasion il avait fait des marins, et qui avec lui sur des bateaux avaient vaincu comme ils auraient vaincu montés sur leurs chevaux rapides, sans cesse il rappelle leur triomphe, promesse d'autres triomphes encore plus grands. Les uns et les autres, et surtout les bandes populaires qui, marquées du signe de la croix, se sont levées contre les contempteurs de la religion, il les fascine, les enflamme, en leur énumérant les défaites des Osmanlis, en leur dépeignant avec une vivacité et une éloquence entraînantes les mérites de la lutte, la Providence qui étend sa main bienveillante au-dessus de leurs têtes, les joies éternelles du paradis réservées à quiconque combattra pour Jésus et sera brave et fort.

« — Quoi! vous seriez effrayés, disait-il. Est-ce donc la « première fois que vous voyez des Turcs? Ce sont les « mêmes que si souvent nous avons mis en fuite. Nous, à « présent, fuirons-nous devant eux?... Enfants! ayons « confiance en Christ. Combattons avec plus de courage « que jamais contre son ennemi et le nôtre. Christ est « mort pour nous; à nous de mourir pour lui!... Ah! ne « craignez pas la mort, car ceux qui seront tués par les « Turcs, passeront de la vie mortelle à l'immortelle féli- « cité. Ceux qui auront souffert dans la guerre présente « en défendant la chrétienté, ceux-là aussi, sans nul doute, « s'envoleront vers les cieux, où les autres les auront pré- « cédés, et y habiteront de glorieux siéges à côté des âmes « heureuses (1)! »

Les paroles préparaient les actes. Le Capitaine général s'empresse d'utiliser l'enthousiasme qu'incessamment il tient en éveil. Il ordonne le repos à ceux dont la fatigue avait abattu le corps, sinon l'âme. En même temps, car les heures sont précieuses, il exerce les inhabiles au métier

(1) Ranzani, l. c.

militaire, il fait arriver des vivres et des armes, il répare autant que possible les murailles, les tours, les bastions et les retranchements endommagés par la perpétuelle canonnade des Osmanlis, et sans cesse il veille (1), craignant une surprise, sachant bien que l'attaque va venir à cette minute, ou à la prochaine, ou à l'autre, bientôt.

Disons-le aussi à l'éloge mérité des prélats et prêtres qui représentaient en Hongrie le pontife romain, le cardinal de Saint-Angéli, Capistrano et les autres prédicateurs de la croisade surent mieux seconder Jean de Hunyad à Belgrade que ne l'avaient fait jadis les ecclésiastiques et Césarini à Varna. Capistrano joignit ses exhortations, ses prédications et son exemple à l'éloquence et à l'activité du Capitaine. En maintes circonstances il paya de sa personne, non moins que les sept frères mineurs, ses auxiliaires, qui travaillèrent à la restauration des remparts, et, quand il le fallut, endossèrent la cuirasse et brandirent le glaive comme des chevaliers. Si Saint-Angéli en personne n'assista point à la défense de Nándor-Albe, du moins il ne suivit pas les lâches, il resta à son poste, en Hongrie, à Bude, et de là, jusqu'au moment suprême, lança des appels aux armes, publia les bulles belliqueuses de Calixte III (2).

VII.

Sept jours après l'entrée de Hunyadi dans Belgrade, le vingt et un juillet, à l'aurore, les sentinelles magyares aperçurent l'armée ottomane qui sortait de son camp, se rangeait en bataille et marchait sur la ville. A une certaine distance, elle s'arrêta. Les artilleurs, qui pour la plupart étaient des renégats chrétiens (3), pointèrent leurs gigan-

(1) Bonfinii, *Rer. Hung. decades,* p. 570-581.

(2) Voyez son dernier appel aux armes, daté de Bude, 13 juillet, dans Katona, t. XIII, p. 1078.

(3) Ranzani, l. c.

tesques canons, et lancèrent d'énormes blocs de pierres et des boulets.

Les fortes murailles de Belgrade, qui tremblaient jusque dans leurs bases, ne purent résister longtemps : au bout de quelques heures, des amas de débris avaient comblé les fossés. La brèche était ouverte ; au son des tambours et des trompettes, aux cris mille fois répétés d'Allah, les janissaires montaient, furieux, à l'assaut.

Les Hongrois et les croisés se portent au-devant d'eux. Ils sont culbutés. Les janissaires pénètrent dans la ville extérieure, se précipitent vers le pont de la deuxième enceinte. Sur les pas de Hunyadi, de Michel Szilágyi, de Capistrano et des sept frères mineurs, les Hongrois reviennent. La mêlée se tord, sanglante, ivre. Au bruit sourd des lances et des épées qui s'agitent et se brisent se mêlent des clameurs épouvantables : cris de guerre, appels à Dieu, lamentations de blessés, hurlements de moribonds. Parmi la foule, tourmentée comme l'Océan impétueux, des moines, capuchon en tête, cuirasse sur la poitrine, par instants combattent, par instants se jettent à genoux, baisent la terre, se redressent, élèvent leurs yeux et leur âme vers le ciel, prient en gémissant et en pleurant. Capistrano, tout entier à sa fervente oraison, immobile et impassible, semble être invulnérable et illuminé. Partout flamboie le large sabre de Jean de Hunyad : tantôt au milieu des ennemis, qu'il fauche sans pitié, tantôt au milieu des chrétiens, dont il est l'espérance et pour ainsi dire le drapeau. Plus de quatre heures durant, la lutte se maintient, indécise.

Mais les Osmanlis, toujours plus nombreux, ont franchi le premier rempart ; ils cernent, écrasent les Hongrois et les croisés contre le second, vers lequel ils s'élancent. Les chrétiens cèdent : il y en a qui fuient. Déjà les faubourgs sont en flammes ; le Croissant brille sur le rempart de la forteresse.

« — Hélas ! hélas ! s'écrie Hunyadi lui-même, déjà Bel-
« grade abandonnée ! déjà les Turcs la possèdent ! »

Capistrano, en lui parlant du ciel, calme le désespoir du héros.

Le Capitaine se fraye donc un passage à travers les Osmanlis, rejoint les siens en déroute, court de groupe en groupe, injurie les lâches, exalte les braves, parle de la Hongrie et de Dieu, et parvient, non sans peine, à se former un bataillon de patriotes déterminés, de chrétiens décidés au martyre.

Cependant, du haut des murailles, des fagots enduits de soufre tombent, tout enflammés, sur les janissaires qui s'accrochent aux créneaux, et un corps de deux mille hommes, conduit par les moines Jean de Capistrano, frère Tagliacozzo et le porte-étendard Pierre, sort de la citadelle, tombe sur les Turcs, les contraint à reculer. Hunyadi réapparaît alors. Il se rue contre les infidèles, et, après une seconde bataille aussi terrible que la première, parvient enfin à les rejeter hors de la double enceinte. Avec Capistrano et les croisés, il franchit la muraille, continue la lutte dans la plaine, met en désordre le corps principal des Ottomans, et arrive jusqu'à leurs batteries.

Mahomet frémit de colère. Ses meilleures troupes, comme terrifiées par la fougue des chrétiens, ont déjà lâché pied ! Son artillerie est en péril ! Il appelle à lui ses cavaliers, et, le cimeterre au poing, fond sur les giaours. Blessé à la cuisse, il tombe et disparaît. Le beglerbeg de Roumélie, Karadscha, vient de mourir aux côtés de son maître. La plupart des généraux ottomans sont mis hors de combat.

Dès lors, la victoire appartient aux soldats du Christ. Les uns se jettent sur les batteries, tuent les artilleurs, enclouent les plus grosses pièces, les jettent dans le Danube et transportent les plus petites dans la citadelle. Les autres, pour-

suivant les fuyards avec un acharnement inoui, pénètrent jusque dans le camp des Turcs et commencent à le mettre à sac ; mais six mille spahis se jettent sur eux, les forcent à reculer. Si la nuit n'était survenue, la bataille se serait peut-être rétablie sur ce point (1).

VIII.

En cette grande journée, les Turcs avaient perdu plus de vingt-quatre mille hommes. Pendant la nuit, ils décampèrent en désordre, laissant entre les mains des Hongrois toute leur artillerie de siége et une grande partie de leurs bagages.

Aussitôt après la fuite des Osmanlis, Capistrano et Jean de Hunyad annoncèrent leur victoire à l'Europe. Le Capitaine général écrivit au roi Ladislas le Posthume ; le moine à son chef spirituel, à Calixte III (2). Dans leurs épîtres les deux héros parlent fort peu d'eux-mêmes, — ils en avaient pourtant bien le droit ; — ils attribuent l'un et l'autre leur admirable succès à la seule protection divine.

« Contre les Turcs, dit Hunyadi, nous nous sommes « élancés, nous nous sommes dressés, Dieu aidant. Et hors « de son camp, de son camp immense, nous avons rejeté le « sultan vaincu, et grâce à Dieu, nous lui avons enlevé ses « canons..... La nuit, confusément, couvert de honte, le « sultan a fui. Jamais, nulle part, ce souverain n'a subi un « tel désastre, une aussi grande honte..... Ses forces sont « tellement détruites que si les princes chrétiens contre lui « se levaient, sans difficulté ils pourraient, avec l'assistance « de Dieu, conquérir tout le royaume de Turquie, car, à

(1) Tagliacozzo, Thuroczi, Ranzani, Bonfinio, Pray, Katona, etc.
(2) Voir les deux lettres aux *Pièces justificatives,* à la fin du volume.

« Belgrade, sa puissance a été renversée..... Nous sommes « plus que jamais décidés et ardents à observer la fidélité « que nous avons promise à Votre Serénité et que nous lui « promettons encore. »

« Gloire à Dieu dans les hauteurs célestes, dit Capistrano ! « grâce à sa miséricorde, nous ne sommes pas anéantis !.... « Enfin le Seigneur, Sauveur omnipotent, nous a pris en « pitié, nous a accordé la victoire ; devant nous a mis en « fuite la très-inhumaine armée des Ottomans. Les nôtres « tiennent entre leurs mains tous leurs canons, toutes ces « machines diaboliques avec lesquelles ils espéraient sou- « mettre la chrétienté entière..... Que votre Sainteté se « réjouisse donc dans le Seigneur, et qu'elle ordonne que « louange, honneur et gloire soient offerts au Tout-Puis- « sant, car lui seul a produit ces miracles ! Avec nos pro- « pres forces avons-nous pu faire tant de choses, moi, sans « armes, serviteur inutile, et ces pauvres paysans marqués « de la croix ? Au Seigneur Dieu des armées appartient tout le triomphe ; gloire à lui dans les siècles des siècles (1) !.... »

Cette admirable humilité, qui ressort au delà de l'évidence de la lecture de ces deux lettres, simples comme des bulletins militaires, animées cependant de la vie sacrée de l'enthousiasme, cette humilité a néanmoins servi de prétexte à des calomnies aussi absurdes que méchantes (2). Piccolomini n'hésite pas à accuser Jean de Hunyad d'égoïsme et d'ingratitude, parce que, dans son épître, il ne nomme point Jean de Capistrano. Répétée par plusieurs

(1) Il existe aussi une troisième lettre écrite par Hunyadi à Denis, archevêque d'Esztergom et cardinal. — Cette lettre est aussi simple, aussi humble, que celle adressée à Ladislas le Posthume. Toutes les fois que le Capitaine se nomme ou raconte un des détails de sa victoire, il n'oublie jamais d'ajouter *Deo auxiliante.* — Katona, t. XIII, p. 1098-99.

(2) Æneæ Sylvii *Europa*, cap. VIII. — Gibbon, *Décadence et chute de l'Empire romain*, traduction Guizot, t. XIII, ch. LXVII, p. 31-34.

écrivains postérieurs, cette insinuation est parvenue aux historiens modernes, et ceux-ci nous l'ont redite sans chercher à s'en rendre compte. Gibbon, par exemple, tout en acceptant ce qu'avait jadis avancé Æneas Sylvius, se hâte de rejeter une accusation identique sur le moine, à l'égard du Capitaine général. Ce qui réduit à néant tout ce qu'il a plu ou plairait aux imaginations aigries d'arguer contre Hunyadi et Capistrano, c'est que le soldat et le prêtre, liés par le courage et la piété, étaient aussi par le cœur amis intimes.

Alors, pourquoi un contemporain, qui devait certainement avoir connaissance de cette amitié, a-t-il osé avancer une accusation aussi peu sérieuse? Et pourquoi l'accusation eut-elle pour auteur un prêtre qui devint pape?

Pourtant Hunyadi et frère Capistrano avaient préservé le monde de la plus terrible des invasions! l'un, à l'aide de son bras vaillant, et l'autre par sa pieuse prédication, ils avaient étayé la chaire papale, qui chancelait devant l'islamisme vainqueur! A quoi sert donc de verser son sang goutte à goutte et de sauver la chrétienté?

SIXIÈME PARTIE

LA MORT DE HUNYADI

1.

Il n'y a plus d'Ottomans autour de Belgrade. La Hongrie est libre, l'Europe chrétienne peut respirer à l'aise. Donc, l'œuvre est parachevée. Le héros doit mourir.

Quelques jours après la merveilleuse délivrance de Nándor-Fehérvár, une fièvre lente arracha Hunyadi aux joies de son triomphe. Suite peut-être de la peste qui, les années précédentes, avait sévi assez violemment, ou plutôt résultat des énormes fatigues éprouvées avant et pendant le siége, cette fièvre ne tarda pas à prendre un caractère inquiétant (1). De Belgrade en ruines, pleine de cadavres,

(1) Suivant Thuroczi (*Chronica,* P. IV, cap. LVI), et Ranzani (*Epitome,* ind. XXVII), la maladie de Jean a pour cause la fatigue, l'épuisement. — Selon Bonfinio (*Rerum Hungar.* dec. III, L. VIII, p. 583), la maladie est épidémique : le chroniqueur ne précise pas. — Suivant George Pray et Katona, c'est la peste (*Annales Regum,* P. III, p. 183; *Hist. critic. Regum,* t. XIII, p. 1109 et seq.). — Enfin, d'autres historiens parlent d'une blessure reçue pendant le siége de Belgrade (voy. *Supplément au Dictionnaire de Bayle,* art. JEAN HUNIADE CORVIN).

on dut transporter le malade de l'autre côté du Danube, à Semlin (Zimony), où l'air était plus sain.

Ce changement d'atmosphère, les soins les plus dévoués et la science des médecins ne produisirent aucun résultat. Le mal empirait de jour en jour, d'heure en heure. Les amis de Hunyadi étaient consternés. Lui, calme et tranquille, il attendait qu'il plût à Dieu de décerner à son pieux serviteur les éternelles récompenses du paradis.

Frère Capistrano avait suivi Jean de Hunyad à Zimony. De même qu'à Belgrade il avait, de ses ardentes paroles, encouragé le combattant, ici, par ses pieuses exhortations, il aidait le pauvre malade à supporter ses souffrances. Enfin, dès que la triste réalité apparut à ses yeux, dès qu'il comprit que le Dieu des armées rappelait à lui son lieutenant épuisé, le moine crut devoir avertir Hunyadi que l'heure fatale approchait; il lui recommanda de songer à mettre en ordre ses affaires temporelles, de se préparer à recevoir les sacrements suprêmes (1).

A l'injonction du prêtre, le héros répondit, le sourire sur les lèvres :

« La mort va venir, me dites-vous, je suis prêt. Il est « bien paresseux et bien imprudent, l'homme qui remet « l'accomplissement de ses devoirs aux derniers instants de « la vie, alors que le plus fort, en présence de la mort qui « épouvante, ne peut plus répondre de lui-même. Oh! non, « cher Père, je n'ai pas été imprévoyant à ce point. Pour « faire ce que tient à me conseiller votre sollicitude, soyez- « en sûr, je n'ai pas attendu la dernière bataille, l'époque « de l'émigration!

« Toujours, depuis que je suis homme, et tant que j'ai « vécu, moi qui, en combattant pour la foi chrétienne, ai « si souvent exposé ma vie, j'ai pensé que j'étais pécheur,

(1) Bonfinii, decad. III, L. VIII. — Nous donnons le récit du chroniqueur en nos *Pièces justificatives*.

« j'ai considéréré qu'il me faudrait mourir. Aussi ai-je « bien pris garde de ne jamais différer d'un mois la con- « fession de mes péchés. En chrétien j'ai prudemment mis « en ordre tout ce qui intéresse soit le salut de mon âme, « soit le sort des fils que je vais quitter, soit les affaires de « ma famille, soit enfin les intérêts généraux de la répu- « blique hongroise, que durant de nombreuses années, j'ai « eu l'honneur d'administrer (1).

« Tout est préparé pour mon départ. Depuis longtemps « déjà j'ai arrêté les bases de mon testament, et, si je ne « me trompe, je crois avoir assez bien distribué, dans la « mesure de mes facultés, ce qui doit échoir à mes en- « fants, à mes amis et à Dieu. Persuadé que je ne devais « pas léguer à mes fils le soin de sauver mon âme, je « me suis d'avance acquis des prières en élevant au Sei- « gneur plusieurs églises, autant qu'il a été en mon pou- « voir. Aux pauvres, j'ai distribué des aumônes, comme « me le commandaient l'humanité et la religion. Mainte- « nant, pour parfaire le voyage que j'entreprendrai bien- « tôt, j'ai pour viatique une foi solide et constante, un « immense espoir. Au service de la vraie religion j'ai sup- « porté tant de travaux, j'ai reçu tant de blessures, et si « souvent j'ai éprouvé la bonté du Tout-Puissant, qu'il « m'est défendu de désespérer et de craindre. J'en ai cons- « cience, moi qui, en cette misérable vie humaine, ai tra- « versé tant d'orages, de dangers et d'embûches, enfin je « vais trouver là-haut le repos et la félicité.

« Une seule chose me désole et me tourmente, c'est que « les difficultés des temps m'ont empêché de faire pour la « gloire de Dieu, toujours envers moi si bienveillant, au- « tant que je l'eusse désiré. Mais Jésus-Christ, le Sauveur, « qui ne m'a jamais abandonné au milieu des périls, me

(1) Ranzani, ind. XXVII.

« pardonnera la faiblesse de mes services et daignera se « déclarer satisfait. Toute ma vie, sous son commandement, j'ai combattu. Enrôlé volontaire, soldat sans solde, « vivant, j'ai déjà reçu de lui bien plus que ne réclamaient « mes humbles mérites. A présent, que le divin général « ne repousse point son fidèle vétéran (1)!.... »

Après avoir prononcé d'une voix calme ce fier acte de foi, Jean de Hunyad se tourna vers Jean de Capistrano et doucement lui dit :

« Néanmoins, mon très-cher Père en Christ, grâces immortelles te soient rendues! Envers moi tu t'es dignement « acquitté de ton mandat de prêtre (2)... J'ai recueilli tes « pieux avertissements (3)... Aie, bon courage, mon ami. « Lorsque tu seras de retour dans ta patrie, j'espère que tu « pourras dire à tes concitoyens : Hunyadi János a chrétiennement rendu son dernier soupir (4)!... »

Ainsi commence une des scènes les plus sublimes qu'il soit donné à l'historien de décrire, la mort d'un homme qui n'a pas peur de mourir, parce qu'il croit à la vie future ; parce que sa conscience, limpide, immaculée, lui pose le problème de l'inconnu, non point comme une crainte, mais comme une espérance. Hunyadi est avant tout le héros du devoir. A l'heure suprême il reste aussi grand que dans la bataille, aussi fort que dans l'action. Pour lui la mort est une amie : ce n'est point l'anéantissement ; au contraire c'est le repos mérité, c'est la vie triomphante après la vie militante, c'est la palme et la couronne. Approchez-vous donc, peuples oublieux de l'Occident, approchez-vous, et venez voir trônant sur son lit mortuaire celui qui vous sauva tous, vous et votre liberté!

(1) Bonfinio, l. c.
(2) Ranzani, l. c.
(3) Bonfinio, l. c.
(4) Ranzani, l. c.

II.

Une foule de barons, de magnats et de nobles accourus à Belgrade pour féliciter Hunyadi de sa victoire, arrivèrent à Semlim. On les introduit dans la chambre où souffre János. Ils se rangent autour de lui. Ils l'admirent, cet homme extraordinaire que beaucoup d'entre eux ont jalousé et trahi, et qui, malgré la calomnie, malgré la persécution, l'ingratitude et la haine des siens, toujours a été assez magnanime pour se sacrifier à la délivrance de la patrie, au salut du monde. Tous, ils sont émus, tous ils tremblent. Car ce moribond aux yeux caves, aux traits jaunis et crispés par la maladie, ce moribond, hier encore était redoutable et terrible, et demain il ne sera plus qu'un peu de poussière, lui, la colonne de granit de la république hongroise (1).

Hunyadi fait approcher ses deux fils, deux beaux jeunes gens, qui déjà promettent d'être dignes d'occuper sa place vide. L'un, c'est Ladislas, comte de Posony (2) : en maintes circonstances, lieutenant de son père, a démontré son habileté politique, a prouvé sa fougue et son courage en combattant à la droite de Jean sous les murs de Belgrade. L'autre, enfant encore, moins grand et moins vigoureux que son frère aîné, intelligence vive, cœur de feu, œil d'aigle, le second c'est Mathias, celui qui vengera sur Frédéric III son père et sa patrie.

A ses deux fils que dira Hunyadi ? Les excitera-t-il à venger les insultes dont on l'abreuva ? Eveillera-t-il leur juvénile ambition, leur indiquera-t-il du doigt le trône et

(1) Tous ces détails sont empruntés à Ranzani, beaucoup plus complet sur ce point que Thuroczi. Ils sont confirmés par Bonfinio.

(2) Il avait ce titre dès 1453. — Parcourez les pièces justificatives de *l'Hunyadiak kora*, t. X.

ses splendeurs? Non ; le héros leur enseigne le pardon, l'oubli. Il leur recommande la fidélité au roi, en tant qu'il se montrera le premier défenseur de la loi, son suprême exécuteur. Il les engage à se dévouer corps et âme, envers et contre tous, à la gloire de la patrie hongroise, au maintien de sa constitution et de ses libertés (1).

Ensuite il continue à peu près en ces termes :

« Vous, mes fils, vous aussi, mes très-chers amis, je « vous en prie, ne pleurez point. Car voici le moment où « je serai enfin délivré des misères de notre pauvre exis« tence. Sur cette terre tout est vain et caduc. Ici-bas nous « avons assez et au delà combattu. Je m'en vais auprès de « mes chefs recevoir la solde de mes services. A mes fati« gues la libéralité divine décernera une rémunération qui « sera éternelle. Écoutez donc les leçons de la sagesse, et « ne vous laissez point étourdir et abattre par un fol atta« chement aux choses humaines. Ayez confiance, car mon « sort n'est point à plaindre. Le très-puissant et très-géné« reux général, sous les drapeaux duquel j'ai accompli « mon saint labeur de soldat, a pris en pitié son vétéran, « qui s'épuisait, et lui accorde son congé ; il va lui donner « sa retraite, le combler des insignes récompenses propo« sées à ses efforts. C'est pourquoi supportez patiemment « ma mort. Ne faut-il pas que je me repose ?

« Mes fils bien-aimés, en cette grave circonstance, à « la veille du grand voyage, si vous avez quelque pré« sent à offrir à votre père, qui bientôt vous aura quit« tés, voici le don qui lui serait de tous le plus agréable : « Mes enfants, suivez le chemin où se sont avancés les pas « paternels, imitez la valeur, cherchez à surpasser la gloire « de celui qui vous engendra ; expérimentez si l'on peut « poursuivre son œuvre interrompue par la mort ; para-

(1) Fessler, *Mathias Corvinus,* t. I, 92-97, t. III de son patriotique *Tableau des anciens temps des Hongrois.*

« chevez la guerre contre les infidèles. Sachez qu'il n'y « a de solide, de stable, de glorieux et de très-méritoire par- « devant Dieu que deux choses : la probité et la piété. De- « meurez fidèles à la religion de Christ. Hélas ! il ne m'a « pas été permis, à moi, d'anéantir le nom des Turcs. Vous, « mes fils, gagnez cette immortelle renommée. Avec ma « fortune, recevez aussi l'héritage de mon zèle et de mes « actions militaires. Ce n'est ni indigne de vous, ni honteux « pour vous. Oh ! je vous en supplie, par négligence ou par « apathie, ne dégénérez point, conservez pur et honoré le « nom de votre père... Mes chers enfants, adieu (1) ! »

Puis les fils s'agenouillèrent pieusement, et le père les embrassa et les bénit.

III.

L'homme, le père de famille a parlé ; maintenant le patriote parlera.

Hunyadi se tourne vers les Magyars qui l'entourent. Il leur ouvre son testament, dont il avait arrêté les clauses avant la guerre et le siége de Belgrade. Longuement, simplement, il leur parle en l'idiome national. Il ne leur reproche pas le passé, lui qui était en droit de se plaindre de tant d'injustices et d'affronts. Il leur prêche la leçon de l'avenir.

« Comme moi, leur recommande-t-il avec insistance, « comme moi, défendez d'abord la foi chrétienne, ensuite « les intérêts publics du royaume de Hongrie ; défen- « dez-les contre la rage des Turcs et contre l'attaque de « tout autre ennemi (2)... Ce que je n'ai pas pu faire, moi, « vous, faites-le. Détruisez à jamais la puissance des Os-

(1) Bonfinii, l. c. — Voir le texte aux *Pièces justificatives,* à la fin de ce volume.

(2) Ranzani, l. c.

« manlis, chassez-les de l'Europe (1)... Mais surtout que la « discorde soit rejetée loin de vos âmes ! Car si vous n'y « prenez garde, vous marcherez à votre ruine, et avec « vous succombera la république des Magyars (2). »

La voix du mourant était émouvante. Les assistants baissaient la tête. Il n'y en avait pas un seul qui ne pleurât à chaudes larmes. Les uns songeaient à l'irréparable perte que la patrie allait faire. Les autres se reprochaient au fond du cœur de n'avoir pas soutenu le grand homme comme ils l'auraient dû. Ceux-ci se repentaient. Ceux-là étaient prêts à l'oubli. Ils comprenaient tous ses prophétiques avertissements.

Et cependant la guerre, si heureusement commencée, ne fut pas poursuivie, et la concorde ne s'établit point. A peine Hunyadi eut-il quitté la terre, qu'on oublia ses conseils et qu'on les méconnut. Chacun se réinquiéta de ses intérêts particuliers, se remit à ses mesquines intrigues, et de trouble en trouble, de faute en faute, de trahison en trahison, la Hongrie, entamée par les Turcs, en fut réduite à s'abriter sous le manteau protecteur de la maison Habsbourgeoise, à devenir presque une province, elle qui était assez vigoureuse, qui avait assez de génie pour être encore une nation. O Hunyadi ! n'as-tu pas versé à ton heure mortelle une larme de douleur sur ce pauvre grand peuple qui allait s'endormir après toi, malgré toi, et malgré ton digne fils ! Mais il se réveillera le peuple hongrois, car il l'a plus d'une fois prouvé au monde, par l'épée, par le cœur, ce peuple est un héros, comme toi, Hunyadi !

Jean termina son funèbre discours en plaçant ses chers enfants sous la loyale protection de la noblesse hongroise. Il la supplia de remplacer l'absent auprès de sa femme, de sa famille, de ses amis, de ses serviteurs, de tous ceux dont

(1) Bonfinio, l. c.
(2) Ranzani, l. c.

sa vie avait été la vie. Enfin, il recommanda spécialement à la sollicitude et à l'affection de l'évêque de Várad le jeune Mathias, et à son aîné confia ses prérogatives de Capitaine général (1), le commandement de ses braves banderies, la garde de Belgrade et des autres places fortes de la frontière, jusqu'à décision ultérieure de Sa Majesté Ladislas le Posthume.

Enfin, à tous, il adressa ces derniers adieux :

« A vous tous, dit-il, à vous tous qui vous souviendrez « de Hunyadi, adieu ! à toi aussi Capistrano, adieu ! Pour « le salut de mon âme, répands de pieuses prières, d'ar- « dentes supplications ; et puisque sous le même empe- « reur nous avons l'un et l'autre servi, hâte-toi de venir « là-haut recevoir avec moi ton congé et ta solde (2). »

Quand il eut fini de parler, il appela par leur nom chacun des assistants, les fit approcher de son lit l'un après l'autre, leur tendit la main droite et les embrassa, pardonnant aux uns, remerciant les autres (3). Puis il les congédia et ne s'occupa plus que du salut de son âme.

IV.

Dès qu'il fut seul avec Hunyadi, Capistrano lui donna l'absolution, et aussitôt lui proposa de faire apporter l'Eucharistie. Jean refusa. Le sauveur du Danube ne se reconnaissait pas digne d'être visité en sa maison par le Sauveur du monde. C'était à lui, misérable pécheur, de se porter au-devant de Dieu. Capistrano insista. Le général refusa absolument.

Comme il était trop affaibli pour marcher, on dut le

(1) Teleki, aux *pièces justificatives,* t. X. — Voir différents diplômes datés de 1456, après le 11 août.

(2) Bonfinio, l. c.

(3) Ranzani, Bonfinio et Fessler, l. j. c.

transporter à l'église de la Vierge sur un brancard (1). Là, au milieu des fidèles compagnons de sa dernière victoire, agenouillés, priant et pleurant, des mains de Capistrano il reçut pieusement l'hostie sainte (2).

Peu après, sentant venir la mort, il se fit déposer dans la chapelle ardente, préparée à son intention. On le coucha par terre, sur le dos. Des cierges furent allumés autour de lui. Quatre frères mineurs entonnèrent le « De Profundis. » Capistrano récita les prières des agonisants. Hunyadi ferma les yeux. Quelques minutes s'écoulèrent : il n'était plus de ce monde (3).

Alors Capistrano se leva, et, les larmes aux yeux, prononça ces tristes paroles :

« Salut, étoile du ciel! Tu n'es plus, couronne du « royaume ! Elle est éteinte, la lumière du monde chré- « tien. Hélas ! hélas ! il est brisé le miroir dans lequel les « soldats du Christ voyaient toujours se refléter la victoire. « A présent, vainqueur de l'ennemi du nom divin, tu « triomphes parmi les anges, tu règnes dans le ciel avec « Jésus. Oh ! tu es vraiment heureux, toi ! Nous, infor- « tunés, tu nous as laissés dans la vallée des larmes ! « O brave Jean ! adieu ! adieu (4) ! »

(1) Teleki, t. II, p. 444.

(2) Bonfinio et Ranzani, l. c.

(3) Ranzani, l. c.

(4) Thuroczi et Ranzani. — Ces paroles sont presque identiquement les mêmes dans l'un et l'autre chroniqueurs à quelques synonymes près. Au reste telles sont les deux versions :

1° Voici la version de Thuroczi (*Chronica hungarorum,* P. IV, cap. LVI) :

« Salve, aureola cœli. cecidisti, corona regni, exstincta es, lucerna orbis. Heu! corruptum est speculum, in quod inspirari sperabamus. Nunc tu, devicto inimico, regnas cum Deo et triumphas cum angelis, o bone Johannes! »

2° Voici la version de Ranzani (*Epitome rerum hungaricarum,* ind. XXVII) :

« Vale, cœleste fidus, heu ! cecidisti defensor christianorum ! Exstincta est lucerna christiani orbis, heu ! fractum est speculum, in quod intuentes, christiani propugnatores non dubitabant de assequenda victoria Cæterum, bone Johannes, tecum bene actum est. Nam superato hoste nominis christiani, triumphas cum angelis et regnas in cœlo cum Christo. Tu igitur vere felix et nos infelices, qui relinquimur in hac valle lacrymarum ! O bone Joannes, æternum vale ! »

Cela se passa le onzième jour du mois d'août 1456 (1), au coucher du soleil.

V.

Depuis la délivrance de Belgrade, la nation hongroise était ivre de joie. Partout des fêtes, des chants et des danses. Survient cette autre nouvelle : Hunyadi est mort! Et aussitôt à l'allégresse du triomphe succède un morne désespoir, la sombre inquiétude de l'avenir.

Le sauveur n'est plus! que deviendra la patrie? Est-ce le roi, — un enfant capricieux et faible ; — sont-ce ses conseillers intimes, — des Allemands ; — sont-ce les hauts barons, — aussi timides qu'ambitieux, — qui la calmeront cette chère patrie, si l'on y répand le trouble ; qui la préserveront de l'étranger, si l'étranger la menace encore?

Le peuple a perdu son protecteur. La petite noblesse a perdu son chef vaillant. Dans tout le pays, on entend comme « un gémissement immense (2). » C'est la Hongrie en deuil qui pleure le plus dévoué, le plus aimant de ses fils.

Au milieu de cette patriotique douleur, le noble comte de Cilley fut seul assez lâche pour ne point dissimuler la joie qui l'étouffait. Enfin, enfin le royaume de Hongrie va devenir la proie de son bon plaisir!

Quant à Ladislas le Posthume, il eut le bonheur de ne pas suivre tout d'abord le triste exemple de son mauvais génie. Il manifesta un chagrin profond. Respectant les suprèmes désirs de son fidèle lieutenant, il confirma Ladislas

(1) Cette date est adoptée par Katona et par Pray (*Annales*, l. c. *Historia critica*, t. XIII, p. 1109-1117). L'*Art. de vérifier les Dates* fixe au 10 septembre la mort de Hunyadi. C'est une erreur. Voyez à cet effet la savante discussion de Kaprinai (*Historia diplomatica de temporibus Mathiæ de Hunyad*, T. I, p. 126).

(2) Thuroczi, Ranzani, Bonfinio, l. c.

de Hunyad dans toutes les dignités que lui avait conférées son père (1).

« Jean, disait-il hautement, a bien mérité de Dieu et des « hommes. Au Christ, il a conservé la Hongrie. Il m'a « gardé ma couronne (2). »

A l'étranger, l'effet produit par la mort de Jean de Hunyad fut immense comme au pays hongrois. La chrétienté entière pleura celui qui, abandonné d'elle tant de fois, avait usé sa vie à son service.

Un de ces prêtres jaloux, qui si souvent calomnièrent le chevalier de leur culte, celui-là même qui lança contre Jean les accusations les plus violentes, Æneas Sylvius Piccolomini écrivit alors :

« Je déplore la mort de ce général de l'armée chrétienne, « le vajvode, et, comme ils l'appellent, Huniade. Par sa « mort, nos espérances semblent être mortes aussi (3). »

Le souverain pontife Calixte III, en l'honneur du héros magyar, fit célébrer à Rome un service solennel; et à l'occasion de cette cérémonie, au milieu d'une assistance considérable de cardinaux, de prélats, d'évêques, de prêtres, de princes, de nobles et de plébéiens, il paya de justes éloges à la mémoire du défunt, et lui décerna le glorieux titre de DÉFENSEUR DE LA FOI CHRÉTIENNE (4).

Mahomet II lui-même, assez brave et assez grand pour comprendre et apprécier la haute valeur de son implacable ennemi, regretta publiquement la mort « du premier général de l'Europe (5). » Le despote de Rascie, Georges Brankovich, dès qu'il eût appris la funèbre nouvelle, s'empressa de la porter au sultan, croyant sans doute gagner

(1) Palma, *Notitia*, P. II, *Lad. Posth.*, § XIV.

(2) *Mausoleum potentissimorum regni apostolici regum et primorum ducum militantis Hungariæ*, in-8° MDCL, p. 306-307.

(3) *Epist.* CCXXXIX.

(4) Pray, P. III, p. 185. — Fessler, *Mathias Corvinus*, t. I, p. 96-97.

(5) De Gérando et Fessler, l. c.

ses faveurs en lui faisant hommage de cette consolation inespérée des hontes de Nándor-Fehérvár. Le Grand Seigneur ne daigna pas répondre au trop complaisant messager. Il ne lui fit pas même l'aumône d'un sourire. Au contraire, il laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et pendant plus d'une heure silencieux, il rêva :

« Oui, s'écria-t-il ensuite, les yeux humides de larmes, « oui, je le pleure ! Depuis le commencement du siècle, « aucun prince n'eut un tel sujet (1) ! »

Le corps de Jean de Hunyad, ban de Szörény, comte de Temesvár, vajvode transylvain, ex-Gouverneur de Hongrie et Capitaine général du royaume, avait été transporté à Giula-Fehérvár (Albe-Julie) et inhumé dans l'église cathédrale de cette ville (2). A côté de lui, dans sa tombe, on avait déposé un sceptre, comme pour indiquer que sans posséder le titre de roi il avait eu, de son vivant, le pouvoir royal.

Ce sceptre, plus tard, en 1601, fut retrouvé par des Valaques, qui pillaient alors la Transylvanie. L'un d'eux vint le remettre à Pierre Orsi, capitaine d'Esztergom. Pierre fit noyer ce misérable, qui avait osé violer une inviolable sépulture. Ensuite, il lança dans le Danube le sceptre lui-même et prononça ces belles paroles :

« Dans la main de ton illustre maître, Jean Hunyadi, « tu sauvas le Danube et le sol Hongrois du joug des infi- « dèles. Aujourd'hui personne n'est digne de te porter. « Que le fleuve par toi défendu dans les calamités pas- « sées, te protége contre les souillures à venir (3) !... »

Donc rien ne manqua à la gloire de Jean de Hunyad, ni les larmes d'un peuple, ni le ricanement de la haine, ni les louanges de ceux pour lesquels il avait combattu, ni

(1) Thuroczi et Bonfinio, l. c.
(2) Teleki, t. II, p. 446.
(3) De Gérando, la *Transylvanie*, t. I, ch. x.

les regrets sincères de l'ennemi qu'il avait abaissé, ni même l'insulte à sa dépouille déposée dans le tombeau. Peut-être lui manqua-t-il la canonisation que Rome lui devait, mais Rome oublia bien de canoniser Jeanne d'Arc, et d'ailleurs Hunyadi avait-il besoin d'être inscrit au nombre des bienheureux officiels pour être saint par lui-même, pour rester saint dans la mémoire des hommes? Il porte au front un double nimbe : le nimbe de la vertu, et cet autre nimbe qui s'enroule autour des fronts les plus hauts comme pour en faire ressortir l'éclat immaculé : la calomnie.

VI.

La calomnie persécuta Hunyadi vivant. Elle le poursuivit mort.

Et qui l'inventa? Ces magnats, qui s'étaient cachés dans leurs châteaux, lâches et félons, à la veille du grand duel de Belgrade; ce petit roi, qui, pâle de peur, avait abandonné sa capitale à l'heure du danger, et qui n'y rentra que pour assister au supplice illégal du fils de son sauveur, que pour cracher sur la mémoire sacrée de celui auquel il devait ce trône, par lui si misérablement occupé!

Vous vous rappelez les magnifiques louanges publiquement décernées au Gouverneur par « lettres royales » du 30 janvier 1453. Lisez maintenant les accusations infamantes, lancées sur la tombe à peine fermée du vainqueur de Mahomet, le 21 mars 1457, dans ce diplôme émané du même prince et de son conseil, où, pour dissimuler l'odieux du crime précédemment commis à Bude sur la personne de Ladislas de Hunyad, on s'efforce de démontrer la réalité de son crime imaginaire en salissant le père avec les fils.

Pauvre Ladislas d'Autriche, enfant sans intelligence et sans volonté, sut-il combien il fut juste quand il daigna

signer le panégyrique; comprit-il à quel point il fut ingrat lorsque de son propre sceau il osa légaliser la diatribe ? Il disparut avant d'être homme, et sa mort prématurée sauva la Hongrie, dont il eût hâté la ruine. Qu'il lui soit donc beaucoup pardonné ! S'il agit sans conscience, c'est que sa conscience n'était point encore née.

« Ladislas, par la grâce de Dieu, roi de Hongrie, de Bohême, de Dalmatie, de Croatie, etc.

« Pour la future mémoire du fait.

« Le fondateur de l'Univers, établissant toutes les choses par lui créées dans un certain ordre et conformément à d'invariables lois, a préposé les uns au-dessus des autres les hommes doués de raison ; il a institué les rois, princes, et magistrats..... et les a chargés de gouverner les peuples avec justice..... d'honorer le mérite de légitimes récompenses..... et de ne point laisser le crime impuni. C'est pourquoi nous voulons que le contenu de ce (diplôme) soit transmis à tous, présents et futurs.

« Un certain Jean de Hunyad, primitivement ban de Szörény, et qui plus tard, — à l'époque où le roi de Pologne Wladislas contre Dieu et le droit de Notre Majesté entra dans notre royaume et en contraignit une grande partie à subir sa domination, — acquit l'honneur et le titre du vajvodat de Transylvanie, leva une armée, se jeta d'abord sur nos comtés de Cilley et de Zagor, alors occupés par nos fidèles et bien-aimés parents Frédéric et Ulric comtes de Cilley, etc., envahit ensuite notre duché d'Autriche, mit à sac les comtés et duchés susdits, y promena la flamme incendiaire et y causa de graves et inappréciables déprédations (1).

(1) Quidam Joannes de Hunyad primum banus Zevreniensis, et tandem tempore Wladislai regis Polonie, qui hoc regnum nostrum contra Deum et jus Majestatis Nostre subintrarat et magnam regni nostri partem obediencie sue coegerat, honorem et nomen Waijuodatus Transsilvanie consecutus levato exercitu primum comitatus nostros Cilie et Zagorie quos tunc fideles et sin-

« ..... Nommé Gouverneur de notre royaume en notre nom, il le défendit, il est vrai, de quelque manière; mais en revanche, de combien de maux, de troubles et d'oppressions n'accabla-t-il point nos fidèles sujets ?..... Nous avons jugé à propos de mentionner ici quelques-uns de ces faits.

« Bien des fois sur les terres et les biens de notre fidèle Georges, despote de Rascie, aidé même de temps en temps par les Turcs, il se rua en ennemi, y ramassa du butin, en assiégea et prit d'assaut les forteresses. De nos vajvodes de Valachie et de Moldavie, qui nous étaient fidèles ainsi qu'à notre royaume, il fit tuer les uns, chasser les autres, et les remplaça par des hommes qui, suivant sa pensée, devaient lui être attachés (1).

« Dans l'intervalle, nous avions été délivré des mains de l'empereur des Romains (Frédéric III) et la jouissance de notre royaume nous avait été offerte et fournie aussitôt après par nos fidèles prélats et barons, Nous rendant visite au nom de toute notre monarchie. Quand enfin nous sommes arrivé pour en prendre possession, Jean de Hunyad lui-même, avec nos autres prélats et barons, se présenta à notre rencontre, et à cette occasion Nous lui avons pardonné tous ses excès antérieurs et chacun de ses délits et crimes. Bien plus, nous l'avons alors comblé d'honneurs et de donations; par exemple nous lui avons conféré le comté de Besztercze et plusieurs autres de nos propres châteaux. Changeant seulement son titre de Gouverneur en celui de

cere dilecti consanguinei nostri condam Fridericus et Ulricus Comites Cilie, etc. tenebant, et tandem ducatum nostrum Austrie invasit, et utrumque comitatus scilicet et ducatum prescriptos preda et spoliis affecit, igneque combussit gravia et inestimabilia rerum dampna inferens in illis.

(1) ..... Quociens terras et bona fidelis nostri Georgii, Despoti Rascie, inductis etiam interdum in eisdem Turcis invasit et depredatus est castraque eiusdem obsedit et expugnavit. Wajuodas nostros Transalpinum et Moldaviensem nobis et regno nostro fideles, alios occidi alios expelli fecit, et eorum loco alios, quos sibi obligatos fieri debere putavit superinduxit.

Capitaine général de notre Hongrie, nous lui avons même abandonné le gouvernement de notre royaume, et au moment de partir pour recevoir la couronne de notre royaume de Bohême, nous lui avons confié l'autorité suprême avec tous nos revenus royaux, généraux et particuliers.

« Nous espérions qu'à cause des bienfaits immenses et des éclatants honneurs dont nous l'avions chargé, il se montrerait en toute sincérité d'âme le sujet fidèle de Notre Majesté. Nous avons obtenu un résultat qui différait étrangement de nos espérances.

« En effet, lorsque, après notre couronnement en Bohème, nous nous étions décidé à rentrer dans notre État et à jouir de sa possession à notre gré, nous lui envoyâmes à plusieurs reprises des députés, dont certains furent même choisis parmi les prélats et barons de notre royaume, lui enjoignant, conformément à la fidélité à laquelle il était tenu envers nous, de nous restituer nos châteaux royaux, de résigner nos revenus à nos commissaires, et de ne plus se mêler désormais de leur administration. Mais ce même Jean de Hunyad exprima alors quelle était sa pensée à notre égard. A grand'peine nous réussîmes à lui arracher notre citadelle de Bude ; encore, contrairement à notre volonté, se réserva-t-il toutes les autres et garda-t-il notre royal trésor. De plus, il ne voulut point se présenter devant Notre Majesté, en notre ville de Bude, avant de nous avoir extorqué un sauf-conduit (1) rédigé en une forme extrêmement minitieuse ; et, par la suite, plusieurs fois appelé, il n'y voulut jamais revenir. D'autre part, il introduisit les Turcs en notre royaume de Rascie, qui, grâce à lui, presque tout entier fut dévasté, ravagé et incendié par eux ; par l'entre-

(1) Ce fait se produisit en 1455. Hunyadi, que le guet-apens de Kopsény avait rendu défiant à bon droit, ne voulut assister à la Diéte, que muni d'un bon sauf-conduit.

mise de Michel de Szilágy, qu'il avait établi commandant de notre forteresse de Nándor-Albe, il fit encore couper les doigts de la main droite de l'illustre prince Georges, despote de Rascie, le très-fidèle sujet de Notre Majesté, et le retint captif jusqu'à ce qu'il lui eût extorqué une grosse somme d'argent, toujours par l'entremise du même Michel (1).

« Après la mort de ce Jean de Hunyad, ses deux fils, Ladislas et Mathias, restèrent imitateurs des scélératesses paternelles, chargés même par leur père de le remplacer et de parachever ce qu'il n'avait pas pu accomplir de son vivant (2)....

« Le roi Ladislas, de sa propre main (3). »

L'historien pense que de tels mensonges sont indignes d'être réfutés, et qu'il suffit de leur imprimer la flétrissure qu'ils méritent. Du reste, la Hongrie n'en fut jamais dupe, ni alors, ni plus tard. A la voix de cette veuve héroïque,

(1) Nam cum suscepta corona pretacti regni Bohemie rursum hoc regnum nostrum ingredi et ejus possessionem ad arbitrium nostrum frui disposuissemus, misimus nonnullos nuncios et plures eorum ex prelatis et baronibus nostris, requirentes eum sub eo debito fidelitatis quo nobis tenebatur ut castra nostra restitueret, et proventus nostris resignaret, seque de cetero ad eosdem non ingereret. Sed idem Johannes de Hunyad tunc expressit quo nos animo prosequeretur, vix enim post multos labores et difficultates castrum nostrum Budense de manibus suis extorsimus ceteris omnibus et proventibus nostris regalibus contra voluntatem nostram reseruatis neque ad nostram majestatem nisi extorsis a nobis strictissime forme litteris salviconductus eciam ad hanc civitatem nostram Budensem tandemque recedens nunquam redire voluit pluries vocatus, sed inductis Turcis regnum nostrum Rascie fere totum per eosdem depopulari depredari et comburi illustremque principem Georgium despotum Rascie maiestati nostre fidelissimum per Michaelem Ziilaghy, quem castellanum in castro nostro Nandor-Albensi deputaverat, amputatis digitis dextre manus sue captivari fecit, et tamdiu tenuit, quousque magnam ab eo pecunie summam per eumdem Michaelem extorqueret.

(2) Postea vers ipso Johanne de Hunyad de medio sublato, et duobus filiis suis utputa Ladislao et Mathia paternorum scelerum non solum imitatoribus sedeciam id quod pater eorum vivens perficere non potuerat supplentibus ab eo remanentibus.... etc.

(3) Voir ce curieux diplôme au tome X du savant livre de M. Joseph Teleki, p. 546.

qui ne songea point à verser d'inutiles larmes et qui n'eut qu'une pensée, venger son fils, qu'elle n'avait pu arracher au bourreau, et défendre la mémoire de son glorieux mari, dont l'honneur était son honneur, — à la voix d'Élisabeth et sous le commandement de son frère, le brave Szilágyi, la Hongrie entière, frémissante de haine, se leva, brandit le sabre, et contraignit le roi félon et calomniateur à s'enfuir à Vienne, puis à Prague, où tristement il rendit le dernier soupir quatre mois après la décapitation de Ladislas.

Alors la Diète nationale se rassembla sous les murailles de Pesth, pour l'élection d'un nouveau souverain, et, au milieu des cris d'enthousiasme des patriotes, nobles et plébéiens, le prisonnier du Posthume, enfant de quinze ans, déjà digne fils du sauveur de la nation magyare et de la chrétienté, Mathias Corvin de Hunyad, fut proclamé roi le 24 janvier 1458. Ce jour-là, l'un des plus grands des annales hongroises, le peuple lava la boue si lâchement jetée sur le cadavre du conservateur de la patrie, et, en couronnant son héritier, le couronna lui-même de son éternelle reconnaissance.

VII.

Jean de Hunyad était de taille moyenne; mais ses membres, admirablement proportionnés, nerveux et flexibles, lui composaient un corps d'une beauté réelle, apte aux travaux militaires, infatigable. Sa tête, grosse, pleine de pensées, était couverte de cheveux qui frisaient naturellement, colorés comme « le fruit du châtaignier (1). » Sa face, sanguine, osseuse, large, offrait en son ensemble quelque chose d'un peu dur, la rudesse du soldat, de la fierté sans dédain, beaucoup de vigueur ; et sur les lèvres, ainsi que sur les rondeurs des joues, erraient la bienveillance et la

(1) Thuroczi, l. c.

bonhomie. Dans ses grands yeux bruns, que dominaient d'épais sourcils qui se fronçaient formidablement, on sentait par derrière les éclairs de la vivacité, de la fougue, de l'intelligence ardente, l'incommensurable profondeur de l'âme religieuse, qui cherche et voit l'infini (1).

Très-simple dans sa manière de vivre, Hunyadi prenait néanmoins un soin extrême de sa mise. Sa flottante pelisse, brodée et fourrée ; l'aigrette diamantée de son « kalpak » et les ornements d'or et d'argent qui sonnaient à la crinière et sur la croupe de son cheval, le distinguaient entre tous les nobles dans les diètes et cérémonies, et, dans les batailles, le faisaient reconnaître au milieu des combattants dispersés par la lutte. Cette pompe du vêtement, qui passait dans sa tournure et dans ses gestes sans s'exagérer, ne contribua peut-être pas peu à gagner à Hunyadi l'admiration constante et le dévoûment illimité de ses compagnons d'armes et du petit peuple. En Hongrie, aussi bien qu'en France, et comme partout ailleurs, les masses ignorantes, et qui rarement raisonnent, ont la passion féminine de l'apparat : elles adorent ce qui brille.

Dans sa vie privée, Hunyadi était modeste, libéral, bon surtout. Il donnait beaucoup aux pauvres gens (2), ne méprisait ni ne tyrannisait ceux que le hasard de la naissance avait établi ses inférieurs. Avec une générosité rare, il reconnaissait les bienfaits et les services. Il savait ne point garder souvenance des injures.

Chrétien digne de ses coreligionnaires des premiers siècles, sans être aveuglé par ce fanatisme cruel qui dresse les bûchers, il aimait et priait pieusement Jésus, « le doux holocauste des iniquités humaines. » Parce qu'il avait été

(1) Thuroczi et Bonfinio. — Nous avons vu deux portraits de Hunyadi, gravés d'après ceux du temps, l'un dans le *Mausoleum regum et ducum Hungariæ,* l'autre à la tête du second volume de *Hunyadiák kora.*

(2) *Mausoleum,* p. 307-309.

baptisé, comme ses pères, en la communion catholique, il suivait sans discuter la direction des prêtres et des prélats, que la religion lui ordonnait de considérer comme les représentants de Dieu sur la terre. Croyant rendre hommage au Très-Haut en enrichissant ses autels et ceux qui les desservaient, avec le butin rapporté de ses campagnes, et souvent aussi avec ses propres deniers, il élevait des églises et des chapelles, décorait des cathédrales, dotait des chapitres et des congrégations. Enfin, — et en ceci nous, qui sommes nés depuis 89, nous pouvons le louer sans hésitation, — il suivait, règles de sa conduite, les principes saints et éternels que les disciples de Christ ont déposés dans l'Évangile.

Où Jean de Hunyad, considéré uniquement comme homme, isolé de son siècle, abstrait de son mandat, apparaît déjà grand et beau, c'est dans sa famille. Pur, et d'une pureté absolue en ses mœurs, — car, s'il se fût, par occasion ou par habitude, adonné au libertinage, quelque chroniqueur ennemi, Dlugoss ou Piccolomini, par exemple, n'aurait pas manqué d'en avertir la postérité, — Jean, fort jeune, épousa une femme forte de cœur, sa digne compagne durant son existence tourmentée, Élisabeth de Szilágy.

Aimé, heureux, tranquille au foyer, soutenu par l'affection, ne dut-il pas marcher d'un pas plus sûr dans la vie publique, être plus robuste dans l'action ? La vertu, quoi qu'on dise, est plus puissante que le vice, même en politique. Les Jacobins de 93 avaient raison sur ce point.

Un seul fait eût assuré l'immortalité de Hunyadi, si lui-même, par sa propre valeur, il ne se l'était conquise : son amour paternel. Jean idolâtra ses deux fils. Vous vous souvenez, n'est-ce pas, de ces larmes sublimes que versa le vainqueur des Turcs, à Kolosvár, après la triomphante campagne de 1443 ?

Hunyadi fit plus que d'aimer ses fils : il sut les aimer, et

grâce à l'éducation qu'il leur donna, aux exemples qu'il leur fournit, il parvint à les rendre assez forts pour supporter la pesanteur de son nom. Certes, Ladislas, l'aîné, était digne et capable de servir son noble pays; peut-être en fût-il devenu l'un des plus valeureux, l'un des plus illustres défenseurs, si le bourreau du Posthume, un soir, dans un coin obscur de Bude, n'avait tranché, de quatre coups de hache, sa tête si belle et si jeune encore. Mais l'autre, Mathias, l'autre vécut, devint roi et régna glorieusement. A Jean de Hunyad appartient l'honneur insigne d'avoir engendré, de corps et d'âme, le plus justement aimé des souverains hongrois.

Dans la vie publique, les qualités intimes de Hunyadi subsistent, mais élargies et plus brillantes.

Ne prouve-t-il point son inépuisable libéralité, lorsque, de pauvre devenu riche, il comprend que ses biens ne lui appartiennent point à lui seul; il les exploite et les utilise au profit de son pays; avec son or, rassemblant, équipant et entretenant sans cesse des armées qu'il conduit contre l'ennemi?

Et sa générosité grandiose, par combien de faits est-elle attestée?

Georges Brankovich a trahi les plans des chrétiens, les a fait massacrer après la défaite, a retenu prisonnier leur chef malheureux, a même offert aux Turcs de leur livrer le terrible Yanko. Hunyadi le punit d'abord; mais, plus tard, dès que le desposte implore son assistance, il court à la rencontre des Ottomans, déjà maîtres d'une grande partie de la Rascie, les bat, les chasse, sauve le prince et la principauté, et s'en va ne gardant rien pour lui, rien que l'honneur de n'avoir pas su haïr. Et Cilley lui-même, ce misérable qui le calomniait et l'injuriait dans le conseil du roi, qui avait osé l'accuser de trahison et de régicide, qui lui tendait des piéges et tramait sa mort, Jean ne

daigna point le saisir de sa main vigoureuse et le briser : quand il le tint en face de lui, au bout de son épée, incontestablement traître, il refusa d'user de son droit de légitime défense, il comprima sa colère et son dégoût, il se contenta de lui jeter à la face une aumône, la vie sauve.

Là-bas, en la maison de famille, Hunyadi est aimant, époux et père. Soldat, vajvode, Capitaine général, roi moins le diadème, Hunyadi aime encore, et d'un immense amour, la patrie. Pour elle, la sainte mère, ses labeurs, ses richesses, son sang, tout lui. Envers elle il se croit redevable de tout. Il lui donnera tout.

Mais, à côté du patriotisme, il est une autre idée, plus haute et plus absorbante encore, l'idée religieuse, la foi. Jean de Hunyad est convaincu que le catholicisme, dans son dogme, contient la vérité entière. Au nom de cette vérité révélée, à son sens indiscutable, il s'élance à la bataille et jamais ne s'arrête. Il ne s'inquiète guère de ce que peuvent penser, dire de lui et faire contre lui, ceux-mêmes dont il est le soldat, les papes et les prêtres. Il lutte, il lutte, triomphe et meurt épuisé. Entraîné par son roi, l'empereur Sigismond, catholique, il combat les hussites, — erreur qu'il lui était impossible de ne pas commettre ; — mais, obéissant à son mouvement propre, il se rue contre les musulmans, alors les adversaires acharnés de la croyance chrétienne, alors les barbares, les destructeurs de la civilisation, et du même élan il sauve sa famille, sa patrie, sa religion, l'avenir de l'humanité.

En ce siècle de doute, au milieu duquel nous nous agitons, où la plupart d'entre nous errent à l'aventure, ne sachant d'où ils viennent, ce qu'ils sont, où ils vont, nous ne pouvons nous empêcher d'admirer profondément cette foi aveugle, mais féconde, de Hunyadi. Nous, qui devrions être les apôtres de la religion de demain, nous les premiers-nés de la liberté, oh ! si nous sommes faibles et timides,

c'est que nous ne savons pas croire en nous et en notre cause, comme ils croyaient en eux et en leur catholicisme, les chevaliers danubiens du quinzième siècle.

VIII.

Cavalier, pour ainsi dire, de nature, Jean de Hunyad, avant tout, est un soldat. C'est là ce qui prédomine en son caractère. Il n'a point le courage froid et raisonné : l'enthousiasme et l'élan lui donnent une fougue inextinguible, une audace surhumaine. Faut-il aller là, il y va sans calculer si c'est possible ; il y va parce qu'il faut qu'il y aille et qu'il doit y aller. Général, il ne perd rien de son impétuosité ; au contraire, elle devient la base même de sa tactique. Par la parole et par l'exemple, il la communique à ses compagnons d'armes, si bien que les moins ardents deviennent des lions et font des prodiges que lui seul était capable de rêver, seul à même d'accomplir. Ne croyez pas cependant que Hunyadi fût simplement un hardi cavalier barbare, entraînant une horde au carnage. Sans doute, il fut assez peu tacticien. Qui l'était à son époque ? Néanmoins, en mainte occasion, il déploya une véritable habileté. Nul ne sut mieux pénétrer les intentions de l'ennemi, préparer, saisir une occasion ; nul ne fut plus prompt à l'attaque, plus vif à la retraite. Mahomet II, qui s'y connaissait, le considérait comme le premier capitaine du temps. Du reste, il ne faut point oublier le caractère particulier des guerres avec les Turcs, tant que ceux-ci conservèrent leur entrain asiatique. Les mathématiques y servaient peu. C'était une lutte de surprises, de bonds et de reculs précipités. Jean de Hunyad en comprit admirablement l'esprit. Voilà pourquoi il eut tant de bonheur dans ses innombrables expéditions. Dix fois il vainquit les Osmanlis en bataille rangée ; quatorze fois il les attaqua, les surprit et les mit en fuite dans

des engagements sérieux; trois fois seulement, à Szent-Imre, à Varna et à Rigómezö, il fut vaincu (1).

Hunyadi semble être trop essentiellement militaire pour avoir le goût et l'aptitude des travaux diplomatiques et administratifs. Forcé de s'y adonner lorsqu'il fut investi du gouvernement général, il se montra toujours à la hauteur de sa position. Son administration intérieure fut conduite avec beaucoup de vigueur et de justice. Trop franc pour se montrer fin politique, il possédait un coup d'œil juste, une sorte de pénétration instinctive que développa vite le maniement des affaires. Il eut à arracher Ladislas le Posthume des mains de Frédéric III, et certes c'était une chose diplomatiquement fort difficile, à cause de la duplicité très-connue de cet empereur d'Allemagne. Il eut aussi, pour conserver la paix publique, à deviner des milliers d'intrigues ourdies tant contre l'État que contre lui-même, à pénétrer des conjurations, à détruire ou à arranger des confédérations particulières. Lui, qui n'était pas savant, qui ne connaissait pas même la langue latine, la langue universellement employée alors dans le monde officiel, il mena tout à bonne fin. Il eut donc du génie.

Mais au-dessus de ce courage, de cette habileté, de ce génie; au-dessus du sacrifice, de la foi, de l'héroïsme, il y a la probité. Hunyadi — et c'est la plus belle des louanges que l'historien puisse lui décerner — Hunyadi fut un honnête homme. Il l'était dans la vie privée; il le fut dans la vie publique. A ce point de vue, Jean de Hunyad n'a que deux rivaux : dans les temps anciens, Cincinnatus; dans les temps modernes, Washington, la plus noble tête de notre siècle. Il est bon de point l'oublier, Hunyadi, enivré de ses succès, aurait pu désirer, obtenir plus que la dignité de Gouverneur et le titre de comte perpétuel. Vainqueur, puissant,

(1) Bis quinquies collatis signis. — Bis septies veniendo et vincendo. (*Mausoleum*, p. 207.)

populaire; calomnié, attaqué, trahi; lui qui avait garanti avec son sabre l'indépendance hongroise; lui, qui valait sûrement mieux que cet enfant sans mérite, élevé à la germanique, et dirigé par un Ulric de Cilley, n'eût-il point été roi, si, s'en croyant digne — il le pouvait croire sans fol orgueil — il eût demandé la couronne à la nation? Hunyadi resta fidèle à son serment, juré en plaine du Rákos pardevant les Ordres assemblés. Sans s'inquiéter des excitations ni des injures, des prétextes ni des applaudissements, sans même prendre garde à l'ingratitude royale, qui dut être bien sensible à sa loyauté puritaine, il remplit strictement son devoir et mourut mille fois plus grand que s'il eût régné. Enseignement profond que le moyen âge, qui n'avait pas vu naître le Droit, nous lègue, à nous, les modernes, et que nous devons retenir et méditer !

IX.

Hunyadi est un homme immense. Aussi, comme à tous ceux qui ont sa taille, — il y en a peu, — lui écheoit-il de représenter tout un peuple. Jean de Hunyad est le peuple hongrois.

Autour des deux berceaux, des ombres épaisses. L'homme et le peuple se trouvent une place à force de vaillance et de génie. L'un et l'autre ils immolent leur personnalité à une cause commune, humanitaire. L'un et l'autre ils accomplissent leur mission jusqu'au bout, brisant les obstacles, ne s'inquiétant point de l'abandon pendant la lutte, ne pensant jamais à ce qui leur sera réservé après le sacrifice. Épuisés, ils meurent ou s'endorment; et aussitôt, comme le danger, grâce à eux, n'existe plus, on se hâte de les oublier. Si parfois on daigne se souvenir des sauveurs, on les calomnie bien vite afin de n'avoir point à payer la lourde reconnaissance due à leurs éminents services.

Chose étrange et vraiment heureuse ! Toutes les populations de races et de religions diverses qui subsistent encore dans les pays danubiens et qui jadis, avec les Magyars, eurent à supporter le choc des Turcs, à arrêter les enfants du Prophète dans leur marche triomphante sur l'Occident, toutes ces populations s'envient et se disputent, même de nos jours, l'honneur d'avoir enfanté Jean de Hunyad.

Il est nôtre, disent les Roumains, dans leurs poésies et dans leurs légendes. Il est nôtre, disent aussi les Slaves, dans leurs récits populaires et dans leurs chants. Il est Hongrois, a répondu l'histoire.

Mais qu'importe ? Hunyadi à lui seul est une représentation assez puissante pour appartenir à tout l'Orient chrétien luttant contre la barbarie musulmane. Parmi ces millions d'hommes, opposés les uns aux autres par l'origine et par l'idiome, mais qui plus d'une fois sous son commandement mêlèrent leur sang, versé pour la sainte cause, il a laissé d'impérissables souvenirs ; et ces souvenirs ont eux-mêmes une signification profonde. Ils signifient : UNION DANS LA GUERRE ET FRATERNITÉ DANS LA PAIX.

Oui, peuples de l'Europe orientale, l'heure est venue d'oublier vos rivalités éphémères, ces haines que vos cœurs n'ont point couvées et que la politique des tzars et des empereurs hier encore suscitait entre vous et contre vous. Le despotisme de Pétersbourg a menacé le monde. Voici revenir l'invasion barbare. Au nom de votre héros commun, la civilisation vous le commande : peuples du Danube recouvrez votre indépendance, unissez loyalement vos mains ; assemblés en une vaste confédération d'amis, ruez-vous contre le contempteur de la Révolution, et sachez élever l'infranchissable barrière, derrière laquelle, pour le bonheur du genre humain, grandira la liberté.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

N° 1.

EXTRAIT D'UNE DONATION

DU ROI WLADISLAS, EN FAVEUR DES DEUX HUNYADI JANOS, FILS DE WAYK DE HUNYAD.

DU 9 AOUT 1440.

Nos, Wladislaus, Dei gracia Hungarie, Polonie, Dalmatie, Croacie, etc. Rex, etc.... notum facimus uniuersis quibus incumbit per presentes. quod nos prima regali contemplacione, cuius interest fidelibus suis subditis sinum dilectionis pandere, et ipsos secundum eorum merita regali dono premiare, grata meditacione pensantes virorum Magnificorum utriusque Joannis filiorum Wayk de Hunyad Banorum nostrorum Zewrijniensium fidelium nostrorum dilectorum fidelia seruicia ac fidelium obsequiorum multifaria præclara merita, que ijdem temporibus quondam Inuictissimorum ac Excellentissimorum, felicis memorie principum dominorum, Sigismundi imperatoris et Alberti Regum dicti regni Hungarie Inclitorum nostrorum ut puta predecessorum, in cunctis ipsorum agendis et regni antefati expedicionibus prosperis videlicet et adversis summa cum diligencia digna milicia vigilancia curiosa magna constancia et laborum instancia assidua pro ipsarum regalium majestatum, regnicolarumque commodo et statu tranquilliori exhibuerunt, præsertim vero pro ipsius Joannis minoris sanguinis effusione, quam ipse in quodam bellico conflictu ac congressu una cum condam Magnifico de Chaak vayuoda Transsilvano in partibus Transalpinis contra et adversus perfidissimos Turcos, nostros utputa et regni nostri capitales inimicos, ipsas partes Transalpinas protunc ingenti hostico cum insultu inuadere, et toto nisu vastare satagentes, strenue bellando, et letalium vulnerum plagas, sue persone ictibus manuum hostilium inibi acriter impressas, suscipiendo, passus extitisse perhibetur, et potissime pro eo quod ipsi uterque Johannes castra nostra in decursum Danubij, in confiniis parcium nostrarum inferiorum situata, præsertim Orsauam, Zewrynium, Myhald et Gyewren, aliaque fortalicia hijs propinqua tenentes et gubernantes, de eisdem non modicam partem terre Bulgarie, ubi scilicet emulorum dicti regni Hungarie nidus specialis et antra prosiliencium Draconum habebantur, varijs incendijs splolijs interempcionibus hominum eorumdem pedum ac manuum mutillacionibus, oculorumque euulsionibus opprimentes, ipsos regni ac sacri regij dyadematis emulos eciam de

opacarum siluarum et congestarum indaginum obscuris latibulis sicuti viri multa animositate suffulti, et tirones fortissimi multo labore multaque agilitate et prudencia continuis præliis et alternatis congressibus non sine sanguinis eorum effusione copiosa, et acrium vulnerum percepcione, familiariumque eorum nece exquirentes, extirpantes et exterminantes, eliminasse, ipsosque et eorum bona rapaci prede vicibus continuatis exposuisse, sed et nunc dietim eos ponetenus impedire et vexare in nostrum et regni nostri sacreque Corone regie vberrimum decus et honorem perhibentur. Attentis nichilominus, et sedule mentis nostri consideracioni impressis laude dignis et preconio attolendis fidelitatibus, et fidelium obsequiorum gratuitis meritis et sinceris complacentijs a principio eleccionis et felicis coronacionis nostre in Regem Hungarie solempniter facte usque ad hec tempora per eosdem laudabiliter et indesinenter nostre Maiestati exhibitis et impensis, racione quorum licet ipsi multo maioribus donis existerent digne premiandi, ut tamen hac vice eorum merita reddantur saltem aliquantulum premijs redimita et ex eo ipsi notre bone intencionis primordia erga se sencientes, ad majora sincere fidelitatis et complacencie opera nobis exhibenda fervencius animentur, quasdam possessiones nostras.... damus et donamus, etc.

Ici l'énumération des terres accordées avec toutes leurs dépendances : Solmós, Nawalyas et Buryan, dans le comitat de Hunyad, et Basár, dans celui de Temes.

Publié pour la première fois par le comte Joseph Teleki, *Hunyadiak kora Magyarozágon*, t. X, dipl. XXXIX.

N° 2.

RÉPONSE DU GOUVERNEUR

DES PRÉLATS, BARONS ET NOBLES DU ROYAUME DE HONGRIE, COMPOSANT LA DIÈTE DE PESTH,

AU PAPE, QUI, APRÈS LA DÉFAITE DE RIGOMÉZO, A ENGAGÉ LES HONGROIS A S'ABSTENIR DÉSORMAIS D'ATTAQUER LES TURCS.

DU 24 JUIN 1449.

Beatissime Pater, Domine noster reverendissime!

Post humilem nostri recommendationem violatis nuper rebus, fortunæque nostræ non parum adjumenti accessisse putavimus, quandoquidem æquam exspectationi nostræ benevolentiam ex

parte Sanctitatis Vestræ, et metimur, et colligimus. Hæc litteris primum, post honorabilis nuncii patris Valentini oratione patefacta, spemque, fiduciamque ingerit, ne suspecto casu belli, cum bello simul cadant animi, neve ob fortunæ lapsum labatum pariter et diligentia surgendi. Multa debuimus apostolicæ fidei, cujus favores plurimos legimus : item patrocinia, et curam, denique gratiarum copiam, at nunc quanto ampliora debebimus, si ejus opitulamine sublevati, collapsis rebus nostris statum reddere poterimus. Sed ad ea, quæ præfatus pater Valentinus attulit, quæ quidem tria fuere principalius, de concordia et unione inter nos observanda, cohortatio admonitioque, item de casu belli nostri alta Beatitudinis Vestræ compassio, cum larga et humana subsidii et favoris promissione ad integrandam rupturam fortunæ nostræ : præterea de facto domini regis Bosniæ, protectioni nostræ commendati, ceteraque in identidem grata vobis, et placidissima verba.

Apta sane, Beatissime Pater ! conditioni horum temporum hæc ipsa legatio, exspectatæque illius benevolentiae bene memor, utpote in qua renovantur redivivi favores, fidesque, ac devotio excitatur. Itaque, dum imprimis de concordia, et unione suadetur, facile optateque consensimus, nempe, quam et nos ipsi unam, ac solam, nervum nostræ reipublicæ, ac nutricem reputamus. Cæterum, de clade suscepta, ubi Beatitudo Vestra compatitur, gratias paterno illi pio affectui agimus, habemusque : patimur certe angores, plus fidei, quam patriæ; quo evenit, ut oblatum illud Sanctitatis Vestræ subsidium magis optare liceat, quam petere, quo, et si non peteretur, tantopere jam indigere videmur. Verum ubi Beatitudo Vestra, consequenter in speciali addit, et monet, ut post hanc susceptam cladem, intra fines regni armorum manus contineamus, hoc quorsum, quove jure satius intelligi debeat? non satis compertum habemus. Otium enim nobis hic persuaderi videmus, et, utinam ! christiana quiete dignum, ac verendum restat, ne hoc ipsum otium negotii inopia, non requiescendi studium nobis constituat, præsertim, si opportuno subsidio his temporibus destituamur.

Otio, paceque frui, Beatissime Pater ! nobis semper in voto fuit, verum tamen, illo otio, quod patriæ nostræ verum otium parere posset. Nam, et hactenus maxime pro tuendis finibus bellandi nobis cura fuit, ut videlicet comimus, insultantium hostium, largius propulsarentur insidiæ. Vnde, nunc manus armorum, citra fines continere, quid aliud erit, quam vicinos hostes, intra eosdem fines viciniores excipere? Equidem vires hostium expertæ nobis ab suscepto incommodo magis sunt, quæ forte necdum satis notæ fuere, erantque cognitione dignissimæ. Animo, sollicitudine, ope et opera opus est, quæ, ut feracior fiat, plura in id ipsum cogitare, eversa, quam stante fortuna, oportet. Cætera Sanctitatis Vestræ judicio committimus, de quibus plura Venerabilis Dominus Nicolaus Decanus Orator noster, ex nostra mente bene edoctus, explicare poterit, instabitque apud Sanctitatem Vestram, ne omittat curam suam de nobis, neve languere patiatur sollicitudinem nostram, adversum hostes fidei, quam nobis, præsertim, hoc interregno durante, plus necessitas affert, quam volun-

tas. Protremo, in facto Regis Bosniæ, differentiam illam, quæ inter ipsum et Despotum Rasciæ viget, per viam judicii sedare deliberavimus, assistemusque tandem parti, quæ plus juris habitura est, prout super his, oratoribus ipsarum partium, qui apud nos in hac congregatione fuerant, certa avisamenta dari fecimus. Super quibus et aliis supratactis omnibus, præfato Patri Valentino inter nos, et per nos de his informato largius, mentem, intentionem et deliberationem nostram Beatitudini Vestræ commisimus explicandam. Quam Altissimus conservet feliciter regimini Ecclesiæ suæ sanctæ. Datum in congregatione nostra Pestiensi, XXIV. mensis Junii, Anno Domini MCCCCXLIX.

E. S. V.

Devoti

GUBERNATOR, PRÆLATI, BARONES, ET PROCERES REGNI HUNGARIÆ.

Ex Johannis de Zrenda *Epistolis Hunyadi.*, apud Schwandtner, *Scriptores rerum Hungaricarum*, Epistola XLIII.

N° 3.

TRAITÉ DE CONFRATERNITÉ

CONCLU ENTRE JEAN DE HUNYAD, LADISLAS DE GARA ET NICOLAS DE UJLAK.

DU 17 JUIN 1450.

Nos Joannes de Hunyad regni Hungarie Gubernator, etc. Ladislaus de Gara eiusdem regni Palatinus, etc. Nicolaus de Wylak Wayuoda Transsyluanus, etc. Per has litteras nostras patentes significamus omnibus presentibus et futuris, quod licet multe bone cause precesserint plurimaque opera amicabilia inter nos exacta fuerint, quibus exigentibus ad omnem mutuam dilectionem amorem et caritatem necnon ad omnem honorem alter alteri procurandum juste et racionabiliter sumus obligati, Tamen quia hijs turbatis temporibus sicuti et alias inter fratres et amicos accidere solet plurimorum vel maliuolorum vel inuidorum vel eciam adulatorum seu oblocutorum lingue turbaciones vel peruersa molimina sepenumero hincinde peruolant atque interueniunt, ex quibus verisimiliter contingere posset, nisi super hoc presenti nostra dispositione et assecuracione prouideremus ut huiusmodi dilectio amor, atque amicitia inter nos quod dominus deus avertat in peius declinaret vel eciam rumperetur. Idcirco volentes hijs casibus oportuna et perpetua prouisione occurere atque sincere fraternitatis amicitie et beniuolencie vinculum perpetuum indissolubiliter firmare inter nos et solidare presertim ut et heredes nostri ad quorum noticiam presentes littere nostre peruenerint, conspicere valeant et recog-

noscere, in quali fraternitate et amicicia nostra tempora deduximus, inquantoque beniuolencie debito alter alteri obligati extitimus matura deliberacione perhabita tali vinculo fraterno et obligamine prout in infrascriptis continetur perpetue duraturo ad tollendum omne dubium omnemque suspicionem quod seu que hincinde ab uno nostrorum contra alterum oriri et subseminari posset nos vice mutua assecurare et astringere dignum duximus, Imprimis quod abdhinc in antea perpetue accipimus et assumimus et adoptamus nos unus videlicet ex nobis alterum mutua vice in verbo veritatis et fide christiana in veros beniuolos fratres et amicos ad omneque fraternitatis et amicitie debitum nos alter alteri sine dolo et fraude obligamur, tenebimurque a modo et deinceps forcius quam hactenus assistere, unus alteri in omnibus que ad honorem et bonum statum suum pertinebunt, adherebimus eciam alter alteri in omni conseruacione honoris et status alterni in defensioneque contra omnes tales si forsitan cuiuscunque ex nobis statum vel honorem oppugnare et deprimere nitentur. Ita videlicet ut offensio vnius ex nobis ad offensionem alterius cedere videatur. Item quod nullus ex nobis erit in consilio nec assentiet eidem vbi de periculo vite aut offensione persone et honoris alterius tractabitur, quinijmo si superinde aliquid quicunque ex nobis contra alterum undecunque senserit, Id quam citius poterit pro tuicione et preseruacione oportuna notificare alter alteri teneatur, preterea in factis Regni et Corone presertimque pro eliberacione et introduccione Serenissimi domini nostri Ladislai Electi regis Hungarie, etc. filij condam domini Alberti regis nostri, qui videlicet nunc aput manus domini Friderici Regis Romanorum et Ducis Austrie detinetur, nobis agenda oportune videbuntur, pari et vnanimi consilio agemus et procedemus. Et dum adiuuante deo eundem introducere et in medio nostri habere poterimus, extunc aput istum et coronam ipso vnus ex nobis alterum non derelinquat, sed semper omnes pariter et quilibet pro honore et vtilitate alterius assistere et procurrere teneamur adiuuare eciam puro et stabili corde et fixa intencione et perseuerencia ac omni voluntate tam aput eundem dominum Regem quam alias vbicunque in hijs omnibus que ad conseruacionem status ac bonorum possessionem nec non acquisitionem aliorum bonorum perpetuandorum vel aliorum sub quocunque titulo facere et expedire melius poterimus Dummodo non fiat cum depressione et detrimento alterius ex nobis prouiso, quod nullus ex nobis cum detrimento alterius ex nobis se se ditare aut exaltare debeat, sed vnusquisque ex nobis statum et honorem alterius quantum possibile erit sine dolo et fraude tueri et conseruare teneatur. Expresso eciam ut quemcunque ex nobis juxta cursum nature humane ab hoc seculo decedere contigerit, alij vel alius ex nobis superstites vel superstes heredibus alterius prius decedentis hec omnia premissa tenebitur obseruare. Quodque plura verbis paucioribus comprehendamus obligamus nos vnus alteri vicissim heredibusque alterius ex nobis diuino judicio ab hoc seculo decedentis et quamdiu vnusquisque nostrum in hac vita perstiterit in omnibus que vere fraternitatis et amicicie ac beniuolencie vinculum concernunt in conseruacione preseruasioneque ac tuicione status bonorum et honoris pariter et communiter omnium nostrum.

Super quibus omnibus premissis que videlicet exigente presentis temporis cursu pro bono Regni et fidelitate ac servicijs prefato domino nostro Ladislao electo Regi exhibendis confecimus, vt videlicet ea omnia vere indubie et indissolubiliter alter alteri obseruabimus corporale juramentum prestitimus juxta formam illam, que alias in congregacione generali Pestiensi facta et confecta fuerat, Inuocantes omnipotentem deum et beatissimam Virginem Mariam et omnes sanctos dei contra illum seu illos ex nobis seu in testimonium prodicionis illius, seu illorum qui videlicet ex nobis premissa omnia fideliter sine fraude et dolo obseruare noluerit seu recusauerit. Declaramus autem specialiter, quod si quis ex nobis quod deus auertat salutis honoris et humanitatis sue immemor quocunque tempore in contrarium premisse disposicionis promissionis et obligacionis fraterne egisse testimonio comperte repertus fuerit extunc talis seu tales ex nobis deliquentes, crudelis, perjurus et fidefragus honorisque tocius et humanitatis amissor et corruptor vbique reputetur, inhabilisque existat ad quecunque bona et honores acquirendos et adipiscencos, nec comparere vllo unquam tempore valeat inter ceteros probos homines Barones milites proceres et nobiles coram quibuscunque Principibus aut Judicibus Ecclesiasticis et secularibus ad testimonium ferendum consilia prestanda seu audienda atque militare et notabilitatis decus quodcumque exercendum quinijmo alius seu alii ex nobis qui premissa recto animo et corde obseruare videbuntur, ac eciam heredes eorundem talem transgressorem quam primum superinde veritas constiterit vbique publice et manifeste per litteras nuncios et famosos libellos in penis et notis pretactis conuictum denunciandi et promulgandi liberam habeant facultatem. In quorum omnium premissorum Robur et testimonium presentes literas pro persona singulorum ex nobis distribuendas triplicari eisque omnibus tribus sigilla omnium nostrum appendi fecimus.

Datum Bude fecia quarta proxima post festum beatorum Viti et Modesti Martyrum, Anno domini Millesimo quadringentesimo quinquagesimo.

Publié pour la première fois par le comte Joseph Teleki, *Hunyadiák kora,* t. X, dipl. CXXII.

N° 4.

EXTRAIT DE DEUX DIPLOMES

DU ROI LADISLAS LE POSTHUME, OU SE TROUVENT ÉNUMÉRÉES LES HAUTES ACTIONS DE HUNYADI.

DU 30 JANVIER 1453.

Ladislaus dei gracia Rex Hungarie, Bohemie, Dalmacie, Croacie, etc. Austrie que et Stirie Dux, necnon Marchio Morauie, etc. Ad

perpetuam rei memoriam. Potestas Regnancium ad hoc diuinitus erecta est in terris, vt quemadmodum ad malorum vindictam, ita et ad laudem sit bonorum, et vt subiectum sibi promiscui populi fidelem cetum regat beniuolencia, liberalitate attrahat, et vniuscuiusque merita, condignis retributionibus prosequatur. Quod et si quasi ex debito publici officij, et quadam generali principum regula fieri soleat, hij tamen clarioribus ornandi sunt titulis, et alcioribus magnificandi honoribus, quos sincerior fides, magnanimes actus, et excellenciora merita, ceteris anteponunt. Hac itaque consideracione, clarissimam fidem, virtutes magnificas, fortissima gesta, multipliciaque obsequiorum genera, fidelis nostri sincere dilecti, Spectabilis et Magnifici viri, Johannis de Hwnyad, totius regni nostri Hungarie, vsque ad hec nostre etatis tempora, Gubernatoris magnanimi, et Wayuode Transsiluani etcet. qui sicut integritate ceteris clarior, ita potenti virtute, ab incunabulis etatis nostre, Regij status et honoris nostri, conseruator et columpna fuit, non solum debita recognicionis gratitudine prosequi, sed et posterorum memorie hijs scriptis, et si non per omnia, saltem in parte, transmittere nobis in animo est, ne sua gesta insignia vlla etate concidant, sed pocius late sui spargant splendorem et sempiterna apud futura secula laude predicentur, ceterisque exemplo sint. Equum est enim eos suis non fraudare preconijs, qui actus Illustres, et preclara facinora ediderunt. In primis itaque, id nobis prout fidedignorum hominum contestacio prodit, referendum occurrit, quod ipse Johannes, regnante condam gloriosissimo principe domino Sigismundo, tunc rege, auo nostro beate memorie, annos Juveniles laudabili indole exegit, in quibus prematurum sensum, et adultam semper grauitatem pro se ferens, studuit, vt quo plurimi, aliena ope, et suorum maiorum titulis irrepunt, eo suis sudoribus, virtute, ingenio et vigilijs, ascenderet, pulcrum glorie genus existimans, prelucere posteris, et nascentis nominis decus, ac dignitatis inicium afferre. Adolescencia vero egregie traducta, corpus ad tollerandos labores, et militarium exercitiorum actus assvefaciens, et habile reddens, futurorum inclitorum operum suorum fundamenta, certis presagiis iecit, et ingenuis moribus, quasi quibusdam gradibus, ad dignitates, honores, et gloriosam nominis famam, liberos sibi ascensus comparauit. Preclare enim indolis Miles et Imperiali obsequio dignus, tunc primum Regijs Militibus connumeratus, et successiue consilijs admissus, integra fide deuotisque obsequijs, prefato Auo nostro, siue pro susceptione Imperialium Infularum, seu pro reparandis ruinis Regni sui Bohemie procedenti, sed et in alijs cunctis negocijs gerendis, et rebus bellicis, ad tempora vite sue, fideli semper sollicitudinis diligencia, inseparabiliter adhesit, pro cuius eciam honoris amplitudine, sepius capitis periculum, bello et armis adijt, adeoque se ei in omnibus reddidit acceptum, vt singulari quodam regio amore dignus habitus et fotus, ac per eum prima hereditate in hoc Regno nostro donatus fuerit, alcioribus adhuc eotunc sublimandus honoribus, nisi ipse Auus noster e vita excessisset. Succedente vero tandem Excellentissimo principe domino Alberto, similiter Romanorum et Hungarie Rege, etcet. genitore nostro felicis recordij, prefatus Johannes, cepte dudum fidelitatis opera continuo crementa

augens, et in ipsius genitoris nostri obsequijs, ac expedicionibus bellicis, quas Idem siue aduersus nonnullos rebelles Regni sui Bohemie, seu contra Teucros (*Turcos*), laudabili semper exitu, confecit, nunc prudentis consiliarij, num vero strenuissimi militis agens officium, adeo fuit continuus et vtilis, vt ab eodem genitore nostro primum de Milite, ad numerum Baronum regni, Banus videlicet Zewriniensis, qui clarus Baronie titulus est, insignibus meritis creatus sit, vbi et gloriosa tandem aduersus Teucros, eotunc illis partibus oppido infestos, prelia, ipse et Egregius condam alter Johannes de ipsa Hwnyad Miles, sibi sanguine frater, fortissimaque strenuitate par et socius, victorioso semper fine, sepius confecerunt. Consequenterque ipso eciam domino genitore nostro, licet satis premature, vt tamen domino placuit, vita functo, dum Regnum nostrum Hungarie, nobis eotunc apud incunabula et alienam educationem agentibus, idoneo tutore orbatum, et intus grauissimis odijs exortis fluctuaret, et foris, grassante dictorum Teucrorum tirannide, innumeris affligeretur malis, vtpote cum iam ipsi Teucri vastare agros, diripere villas, homines sine discrimine sexus et etatis vel trucidare vel abducere, impune consueuerant et pene totas inferiores ipsius Regni Nostri Hungarie partes, vsque ad fluuium Ticie, et Item ex altera vsque ad interiora loca Regni nostri Sclauonie, vel miserabiliter vastarunt vel occuparunt, adeoque grauissimo metu iam totum Regnum concusserant, vt illud in pendenti ferme ruina positum, miseram sui, blasphemorum Christi manibus solam restare putaret occupacionem, prefatus Johannes de Hwnyad, medio tempore Wayuoda Transsiluanus, et Comes Temesiensis creatus, factus eciam Capitaneus Nandoralbensis, et aliarum inferiorum parcium, eis titulis non minus quam acceperat, dignitatis et glorie restituit, illiusque sue sublimacionis primordia pulcherrimis quibusdam victorie generibus consecrauit. Fudit enim in primis victrici bello in terra Servie prope castrum Nandoralbense Izak Wayuodam Teucrorum, qui eo tunc castrum Zenderew, cum tota ipsa terra Seruie, occupatum tenebat. Consequenter vero cum paucis post diebus, alter Teucrorum exercitus, nonnullas iam pridem de nostris adeptus victorias, amplo milite superbus et glorie auidus, partes nostras Tanssiluanas, solita flagicia, ac hominum et rerum predam acturus, subintrasset, memoratus Johannes Wayuoda cum illarum parcium gentibus, pro fortissimi ducis officio, strenuo illi occurrit congressu, vbi dum collatis signis, et consertis manibus, mars vtrimque crudesceret, adeo laudabiliter hostem conflixit, vt ipse quoque aduersi exercitus dux, qui Mezijthbeg vocabatur, vna cum filio suo vicecapitaneo occisus, refusam predam, proprio et filij casu suppleuerit, suis omnibus complicibus, vel fusis, vel captis, et paucissimis fuga saluatis. Ex quo opere huic Regno ea accessit vtilitas, vt parcium Transalpinarum et Moldauie Wayuode, qui adhuc progenitorum nostrorum temporibus sacre hujus Regni Corone rebellando, Teucris se subiecerant, ipsius Johannis Wayuode, tum consilio inducti, tum metu concussi, rursum huic Regno, cum tota sua terra se restituerint, pristina fidelitatis obsequia, nobis vsque in diem hanc exhibere obligati. Quibus peractis, extante adhuc satis recenti huiusmodi felicium rerum fama, huic viro meritissimo, ex hijs illustribus

principijs, gloriosior et longe excellentior digna laude per omne euum celebrandus, alterius victorie titulus accessit. Dum enim Teucrorum Dominus hunc suprata(tum suorum interitum, indigne ferens, et totis viribus vlcisci desiderans, magnum sue potencie vndique coactum robur, numero octuaginta Milia hominum, prout de hoc certa relacione edocti sumus, sub conductu Base, sui videlicet principalis vicesgerentis, armis et numero instruxisset, ipse que Basa huiusmodi atrocem et adeo Regno nostro minacem exercitum, in primis per partes Transalpinas ductaret, ea quoque fere tota vastata, amplissimam hominum et rerum predam referret, intendens dehinc euestigio in predictas partes nostras Transsiluanas vastator succedere pretactus Johannes Wayuoda, aggregatis quibus potuit gentibus, inimicam multitudinem, longe ei impar numero, adusque illarum parcium extrema persecutus, vel vincendum vel moriendum esse statuit. Hic vero suas artes, fortitudinem et bellicam industriam cernere erat. Inuadere enim hostem quam inuadi sacius ducens, arduum et magnum, ac suorum viribus longe impar bellum fortiter suscepit Quo prudenter administrato, felicissimeque gesto et confecto, eterna laude memorabilem victoriam reportauit. In qua re et antiqua gentis hungarice gloria famaque reddita est, et suum nomen omnibus in locis eo facto maxime celebratum, eximij cuiusdam triumphi speciem exhibuit. Fusa enim innumerabilis multitudo hostium, moribundis longe lateque cadaueribus, amplissimum certaminis campum thabefecit, indelebilem cunctis seculis miserande sue cladis historiam dereliquens, innumerabilibus ibidem hostium maioribus in captiuitatem redactis, amplissimisque thesauris, et omni preciosa exercitus suppellectili, in predam nostrorum deuentis et diuisis. Tot felicibus autem vir Magnificus animatus victorijs, alios alijs insignes actus accumulans, grandem et somptuosissimam tandem Egregiorum militum expedicionem coegit, cum qua Regnum Seruie seu Rascie et Bulgarie transgressus, et vsque ad oras Romanie penetrans, que omnia Teucrorum dominus, antiquis ab annis, occupata tenebat. Civitatem Sophiam, et quamplures alias ciuitates, Oppida, Castra, totasque pene terras illas, infide gentis domicilia, igne et gladio vastauit. In quoquidem progressu, crebris, precipue vero sex prelijs, continuas adeptus victorias, ingenti hominum et rerum preda onustum saluum reduxit exercitum, infinitis hostium captis banderijs, que in ecclesia beate Marie virginis Budensi, in sui eternam laudem, per futura secula pendebunt, vtpote tot triumphorum illustrium pulcerrima et preclara monimenta. Ex quibus secutum est, vt ipse Teucrorum princeps tremefactus, totum regnum Rascie, cum eiusdem terre Castris, que antiquitus occupata, quasi huius Regni claues tenebat, manibus Illustris principis Georgij, despoti Rascie, huius Regni membri fidelis, nomine et ex mandato Regni Hungarie recipienti, restituit, que per eum, usque ad hec nostre etatis tempora, pacifice et fideliter possidentur. Rex eciam Bosnie, eo respectu, ad pristine obedientie, quam negauerat, redijt gremium, in quo hucvsque constanter perseuerat. Quid multa, horum gloria meritorum, harum fama virtutum, cum prefatus Johannes Wayuoda, non solum Regnicolis gratissimus, verum eciam remotis et exteris

notus esset, breui, altioris dignitatis sedem ascendit, et quod laudum suarum cumulus est, vnanimi omnium Prelatorum Baronum et Procerum Regni consensu, et singulari amore, in nostra absentia, et sub nostro nomine, totius Regni Hungarie Preses factus extitit et Gubernator. In quo quidem Officio, quam iuste, integre, fortiterque, Regnum illud nostro nomine administrauerit, tenuerit, quantaque diligentia in tutando Regno, vsus fuerit, fidem faciunt forcia sua acta, tam aduersus Teucros quam intrinsece guerre sopitos autores, cum presertim duo alia quedam fortissima prelia, que tandem grandi gencium numero sumptuosissima impensa coacto, cum ipsius Teucrorum principis persona, et tota sua potencia, in propriaque ipsius terra media, magnanimi strenuitate peregit. In quibus etsi occulto Judicio dei, qui solus nouit, cur persepe fideles suos in conculcationem blasphemorum sancti nominis sui, exponat, fortuna sue parti nouercata extiterit et plures Egregij Milites occubuerint, dupplum tamen dampni semper refudit hostibus, cruenta eis in omni actu victoria derelicta. Nec cesi nostri hoc loco penitendas sortiti sunt exequias, que etsi optabilius fuissent in patria, speciosius tamen pro patria facte extiterunt. Laudibus eciam huius viri non immerito addici potest, quod in hijs aduersorum casuum vicibus, inter ipsa quoque discrimima, in quibus non solum carissimos plures et fratres, et amicos, ac familiares, sibi belli calamitate raptos amisit, sed eciam proprij sanguinis multum effudit, sibi animum defuisse, aut fortitudinem lassatam esse nunquam potuit visum iri, quinymmo vir fortissimus, magnanimum excelsumque maxime mentis conseruans vigorem, sua prudencia, de captiuitate, quam in vltimo dictorum duorum preliorum inciderat, libĕrtati restitutus, pratrie secum salutem restituit. Nec solum externis malis hoc Regnum eripuit, sed et interna quiete composita, effecit, vt tota natio et Respublica Regni nostri Hungarie, submotis subleuatisque ciuilibus bellis et internis turbinibus, qui paulo ante, et voluntates et mentes huius gentis, a se se distraxerant, vnione inuicem jurata, nos dominum suum naturalem, genitoris et Aui, Regum suorum, successorem et heredem, Regem declarauerit, susceperit, et recognouerit, Sic que prefatus Johannes Gubernator Regnum illud, nobis, et sub nomine nostro, constanti fidelitate tenuit, atque in hac constancia, eciam innumeris bellorum motibus aduersantibus perseuerauit. Postremo Regnum ipsum Hungarie, confinibus suis dudum amissis, recuperatis, magis auctum, magisque a parte infidelium Teucrorum, quam temporibus dictorum Aui et patris nostri Regum tenebatur dilatatum, maiestati nostre, fideliter restituit, votiua pacis tranquillitate gubernandum. Quod quidem, vt apercius confiteamur, vel sola vel maxime eius industria sollicitudine et bellicis artibus seruatum est. Vt igitur vir tot inclitorum operum numero prestantissimus, cui nullus honos nisi meritus referri potest, et qui in tot preclaris actibus multum sanguinis sui et suorum effudit, gratam sibi maiestatem nostram presentiat, et exnunc aliquos beniuolencie nostre videat fauores, in futurum maiores experturus.....

Ce préambule est le même dans les deux diplômes, sauf quelques variantes, qui n'altèrent point le sens. Pray, dans ses *Annales regum Hungariæ,* P. III, p. 125, en donne la majeure partie. M. Teleki l'a copié sur les manuscrits originaux. Nous avons suivi la version du savant comte magyar.

Dans le premier de ces diplômes (Teleki *Hunyadiak kora*, t. X, dipl. CLXXIV), Hunyadi est créé comte perpétuel en ces termes :

..... ad omnium Prælatorum, Baronum et Nobilium Regni nostri Hungarie, nunc hic Posonii congregatorum, totum regnum Hungarie representantium, supplicationis instanciam nobis pro ipso viro, expressis tot meritis suis factam, ac de consilio, consensu, matura deliberacione et collaudatione eorumdem, nullo discrepante habitis, volentes dignitatem illam Gubernatoris temporalem, quam hactenus dignis meritis ad prefinitum tempus tenuit, in aliam perpetuam commutare, ipsum Johannem de Hwnyad, ac filios et heredes eorum vniuersos super Civitate et Districtu Bistriciensi, ac eius pertinencijs, in partibus transsiluanis habitis, in perpetuos et liberos Comites maiores, dictum vero districtum ac Comitatum perpetuum, sicuti pridem in ciuitate nostra Viennensi in sede et habitu Maiestatis Regalis sublimi constituti assistentibus nobis quampluribus Ducibus et Marchionibus, fratribus nostris, et toto consilio nostro, obseruatis omnibus illis cerimonijs, que in talibus obseruande sunt, solempniter nominauimus et creauimus ita et nunc de nouo hic intra metas Regni nostri Hungarie constituti, de plenitudine nostre regie potestatis nominamus, preficimus et creamus, eosdem Comitem Johannem ac filios et heredes suos, etc.

Dans le second diplôme (Teleki, *Hunyadiak kora,* t. X, dipl. CLXXV), les châteaux de Gergén, dans le comitat de Torda, et de Déva, dans le comitat de Hunyad, ainsi que les districts valaques de Sudya. Monostor, Bosár et Supán, dans le comitat de Temes, sont donnés à Hunyadi et à ses descendants, avec tous leurs droits et dépendances.

N° 5.

LETTRE DE JEAN DE HUNYAD

CAPITAINE GÉNÉRAL, AU ROI LADISLAS LE POSTHUME,
OU IL LUI MANDE LA VICTOIRE QU'IL VIENT DE REMPORTER SUR LES TURCS,
A BELGRADE, EN 1456.

ÉCRITE TROIS JOURS APRÈS LA BATAILLE.

Serenissimo principi et domino, domino Ladislao, Dei gratia Hungariæ, Bohemiæ, Dalmatiæ, Croatiæ, etc. Regi, Austriæ quoque et Stiriæ duci, nec non marchioni Moraviæ, domino nostro gratiosissimo, eximiæ vestræ Serenitatis fidelis procurator Joannes de Hunyad, comes Bistricensis.

Serenissime princeps, domine noster gratiosissime! post servitiorum meorum humillimam recommendationem. Per prius etiam scripsisse recolimus, quomodo et qualiter imperator Turcorum, cum quibus injuriis hoc castrum Nandoralbense obsederat, ut nunquam talia ingenia oculi hominis viderint nec animus hominum cogitare potuisset. In tantum enim ipsum castrum vestræ Serenitatis cum bombardis destruere fecit, usque ad terram simul cum fossato, quod ipsum castrum non possum dicere castrum sed campum. Nos enim cum nostro proprio capite fuimus in ipso castro ab initio, et etiam tempore expugnationis, et nunc sumus. Tandem facto et destructo ipso castro, ipse imperator Turcorum post horam vespertinam feria quarta incipiens circa ipsum castrum pugnam manualem, vulgo sturmam, incepit in tantum, ut per totam noctem, et feria quinta usque ad horam prandii duraverit ita ut, duabus vicibus cum ipsis Turcis in ipso castro interius facie ad faciem pugnaverimus, sicut in uno campo, propter fractionem et destructionem muri, quos semper victimus Deo concedente. Tandem contra ipsos Turcos, Deo auxiliante, extra irruimus, et insurreximus, quod ipsum imperatorem Turcorum de sub castro prædicto, et campo ejecerimus tanquam debellatum, etiam quod bombarbas suas, Deo concedente, obtinuerimus : cum ipso quoque feria quinta ante sero pugnam habuimus. Tandem ispe imperator Turcorum de nocte confuse et cum magna verecundia abinde in fugam se convertit. Itaque nunquam alias imperator Turcorum in tanta destructione fuit, sicut nunc est, et in tanta verecundia, quod in chronicis non legitur. Sciat etiam vestra Serenitas quod magna pars peditum suorum est debellata : alii etiam capitales, et principales homines sui manserunt sub hoc castro interfecti. In hominibus, et familiaribus magnum damnum habemus per ipsos inimicos. Pro eo ita sciat vestra Serenitas, quod ad præsens ipse imperator Turcorum tam maxime est destructus, et confusus, ut, si contra ipsum insurgerent christiani, prout motum erat ex tunc Deo concedente totum regnum

Turciæ obtinere possent valde leviter, quia omnem suam potentiam ipse amisit sub hoc castro. Perprius enim ante prædictam pugnam, cum galeris pugnam habuimus in aqua : ex quibus galeris quamplures obtinuimus; quæ enim ex ipsis remanserunt, dum contra ipsas prædicta feria quinta pugnatum videbamur, mox sese in fugam converterunt, et de eisdem salientes igne comburi fecerunt. Licet etiam vestra Serenitas omnibus scripserit exercitualiter penes nos pro defensione regni vestræ Serenitatis venire, sciat tamen vestra Serenitas quatenus penes nos solum fuerunt homines cruce signati, et Joannes de Korogh. Proinde petimus vestram Serenitatem diligenter quatenus velit mittere unum servum fidelem, et certum hominem Teutonem, qui videat destructionem et fractionem castri prædicti vestræ Serenitatis, deque ipso quoque castro vestra Serenitas nos informet, quid sumus de illo facturi, quia non possumus dicere esse castrum. Nos quoque prompti, et parati sumus illam fidelitatem vestræ Serenitatis observare, quam promisimus, et nunc promittimus.

Datum in Nandoralba, Sabatho proximo ante festum beati Jacobi apostoli, anno domini MCCCCLVI.

(Extrait de l'*Historia critica regum Hungariæ*, de Katona, t. XIII, p. 1106).

N° 6.

LETTRE DU FRÈRE JEAN DE CAPISTRANO

A CALIXTE III, DANS LAQUELLE IL LUI DONNE LA NOUVELLE DE LA DÉLIVRANCE DE BELGRADE, 1456.

ÉCRITE LE JOUR MÊME DE LA BATAILLE.

Beatissimo Patri et Domino Callisto III^{tio}.

Beatissime pater ! Post pedum oscula beatorum, gaudium et exultationem.

Gloria in altissimis Deo, a cujus misericordia provenit, quod non sumus consumpti. In tanta enim eramus tribulatione atque in tantis angustiis constituti, ut omnes putaverint non posse amplius resisti Turcarum potentiæ, atque ipse dux Hunyades, revera Turcarum terror, et fortissimus christianorum propugnator, judicaverit deserendum esse Castrum Nandoralbæ, ita enim fortiter, et incessanter expugnabant ferissimi Mahumetani, et tot machinis muros diruebant; adeoque terribiliter contra nostros pugnabant ut jam vires nostræ defecerint, et præcipui milites fuerint consternati. Sed in medio tribulationis vivificavit nos Dominus, nam ab urbe expulsi, cum dolose recederent ferissimi inimici, ut nostris

exeuntibus pararent insidias, et si Dominus Hunyades jusserit, ne ullus ex nostris militibus castrum exiret, non curaverunt tamen de præcepto ejus cruce signati, sed irruentes in hostes, in magno se posuerunt periculo. Ego vero minimus vestræ Sanctitatis servus, cum illos ex muro revocare non possem in campun prodivi et hinc inde discurrens, modo revocabam, modo animabam, modo disponebam, ne ab inimicis circumdarentur, et tandem Dominus, qui tam bene salvare potest in paucis, quam in multis, dedit nobis misericorditer victoriam, et fugere fecit immanissimum Turcarum exercitum, et nostri omnia illorum obtinuerunt tormenta, et machinas diabolicas, quibus totam christianitatem putabant sibi subjicere. Exultet vestra Sanctitas in Domino, et offerre illi jubeat laudem, gloriam et honorem, quia fecit mirabilia magna solus. Non ego inermis, et inutilis servus, aut pauperes, rudes cruce signati, vestræ Sanctitatis devoti servi, potuimus nostris viribus hæc facere. Deus Dominus exercituum fecit hæc omnia : illi gloria in sæcula sæculorum. Hæc scribo breviter, et raptim, defessus rediens ex pugna, cito scripturus magis distincte, quæ facta sunt in particulari. Ex Nandoralba in festo S. Mariæ Magdalenæ, ipso die gloriosissimæ victoriæ.

Extrait des *Annales regum Hungariæ,* de Georges Pray, P. III, p. 181.

N° 7.

LA MORT DE JEAN DE HUNYAD

RÉCIT DE BONFINIO.

Bonfinio d'Ascoli, qui, durant de longues années, vécut à la cour du roi Mathias I et fut protégé par ce prince, dut, plus que personne, être à même de se procurer sur la mort de Hunyadi des renseignements certains. La plupart de ceux qui avaient assisté aux dernières heures du héros vivaient encore. Sans doute, ils s'empressèrent d'apporter leurs notes et leurs souvenirs au savant historien qui entreprenait de raconter en un beau langage latin, imité de Tite-Live, les vieilles annales du peuple hongrois. Nous avons donc accepté la narration de Bonfinio, qui du reste se trouve confirmée par les autres chroniqueurs contemporains, notamment par Thuróczi et par Ranzani.

Nous n'en avons repoussé qu'un ou deux passages, parce qu'ils nous ont paru empreints de flatterie envers le second fils de Hunyadi, protecteur de l'écrivain.

. . . . . Aderant filii duo, Ladislaus feroci animo, et robusto corpore juvenis, et Mathias adolescens Diuino ingenio, et præstanti indole præditus : item cognatorum et amicorum numerus non mediocris : Capistranus a latere non discessit. Sæuit ipsa febris indies, et nulla medica arte sævitium remittit : desperatur uiri salus, et medicorum eluditur opera. Capistranus demum Coruinum hortatur, ut quando Diuinæ fortasse tempus euocationis instaret testamentum ædat, humana disponat, saluti consulat et quæ ad animi emigrationem pertinent, ueluti sacra munia iubent, cuncta paret, nec minus nunc, quum opus est, quam olim industrius et prudens sibi esse uideretur. Arrisit ad hæc uir ille fortissimus, et pia patris consilia commendauit, se tamen cuncta multo antehac disposuisse respondit : ignauum et imprudentem illum reputavit, qui ad extremum vitæ, ubi sui compos, præ formidine mortis nemo esse posset, officia ista distulerit. Ne me (inquit) uelim usque adeo incautum et imprudentem Capistrane putes, ut quæ probe suades, hæc ad mortis agonem et tempus emigrationis ipse distulerim : multo ante hæc cuncta constitui iam diu quæ ad emigrandum facerent, comparaui : testamentum diu condidi, et quid liberis et amicis, quid dijs immortalibus legandum sit, sat bene (ni fallor) pro facultatum copia, prouisum existimo. Curam salutem que animi mei, nequaquam liberis delegandam esse censui, pro facultate nonnulla templa fundaui. Erogaui in pauperes, quæ humanitas et pietatis ratio iusserat. Et ad peragendum quod instat iter, uiaticum quoque mihi comparatum, firma constansque fides et spes ingens : item et tot excepta pro fidei orthodoxæ uulnera laboresque, et præsertim Diuina mihi totiens explorata benignitas, et præsentia me bene sperare iubet : haud inscium Coruinum in hac misera uita mortalium, tot insidiis petitum, tot periculis et tempestatibus agitatum, felicem demun quietem inuenturum. Id unum me angit et cruciat, quod pro temporis angustia, nondum profusæ in me Diuinæ beneficentiæ mihi satisfacere liquit. Verum in hac Jesu Christi seruatoris exuberans clementia pietasque succurrit : quippe qui sine animi uersura, a me sibi satisfieri patietur. Totam uitam sub eius ductu auspiciisque militaui, quanquam stipendia gratuita facerem, multo plus tamen rependit in uita, quam merita postularent : fidelissimi ueterani fidem dux ille non deseret. Vos autem filij, amicique charissimi, huiusce me uitæ miseriis exauctorari æquo animo (quæso) patiamini, fluxa hic et caduca sunt omnia : nihil est quod quicquam præter umbram habeat boni. Militauimus hic satis superque : militiæ præmia apud superos exigemus, et ea quidem commoda a Diuina liberalitate consequamur, quæ sunt perpetuo duratura. Si recta sapitis, et stolida mortalium charitas vos non fallit interturbatque, fortunæ meæ fidendum esse potius, quam miserandum reputabitis. Dux ille præpotens gratissimusque, sub cuius auspiciis sacra stipendia feci, ueterani sui labores miseratus, militiæ uacationem indulget : et quæ diu proposuit, nunc

emerito magna præmia tribuet : proinde hunc necessitatis abitum patientissime tolerate. Si quid abituro numeris, in hac pompa et emissione Coruino tribuendum esse censetis, quod sit gratissimum futurum, uestigia, dulces filij, paterna sectamini, cum paterna uirtute gloriaque certate : experiamini, si superare liceat, quod mihi per mortem interceptum est, Turcarum bellum continuate, conficiteque. Id firmum, constans et gloriosum existimate, quod honestatem foueat et pietatem, atque Deo gratissimam reputetis. In Diuino cultu et religione persistite. Et quod mihi assequi non licuit, deleti Turcarum nominis gloriam comparate. Ne indignum quidem et indecorum est, studiorum militiæque paternæ, iuxta atque legatarum fortunarum hæreditatem accipere. Idque in primis precor, ne degenerando per negligentiam et ignauiam, paternum nomen dehonestare uideamini. Te id in primis facere iubeo, Mathia dulcissime, qui natu quo minor es, eo melius bona indoles de te sperare cogit. Prouinde ualete omnes Coruini memores : tu quoque Capistrane, vale : pro salute nostra pias preces effunde, supplicaque, et quando sub eodem Imperatore meruimus, ad accipienda mecum stipendia properate. Quum hæc dixisset, præsentibus liberis dato osculo, benedixit, amicis circum collachrymantibus commendauit, omniumque dexteras apprensauit : exorauit mox eos, in primisque Capistranum, ut in proximam Diuæ Genitricis ædem, ad rem sacram faciendam se deferrent, et quum eucharistiam accepturus esset, Dominum ad servum, quod indignum erat, venire minime paterentur, sed ipsum in ædem ad Dominum introducerent : translatus in templum, et sacris operatus, accepta eucharistia, placatisque extemplo numinibus, animam efflauit, perpetuum quoque suî desiderium Vngaris reliquit.

(Antonii Bonfinii *rerum Hungaricarum Decades tres*, éd. de Francfort, in-folio, 1 vol. MDXLIII, p. 492 et 493. — Decad. III, L. VIII).

TABLE

II. CONSTITUTION DE SAINT ÉTIENNE.

III. LA HONGRIE ET L'AUTRICHE.

IV. LA HONGRIE, REMPART DE LA CIVILISATION CONTRE LA BARBARIE.

JEAN DE HUNYAD, 1387-1456.

PREMIÈRE PARTIE. — LES DEUX JEAN DE HUNYAD, 1387-1440.

DEUXIÈME PARTIE. — GUERRE CIVILE ET GUERRE TURQUE, 1439-1443.

TROISIÈME PARTIE. — LA CROISADE VARNÉNIENNE, 1443-1444.

CHAPITRE I. — LA CAMPAGNE DE 1443.

CINQUIÈME PARTIE. — BELGRADE, 1443-1456.

SIXIÈME PARTIE. — LA MORT DE HUNYADI.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

ERRATA

Page 20, ligne 2, *supprimez :* désormais.

Page 47, ligne 24, *au lieu de* impériaux, *lisez :* choisis par le roi.

Page 120, ligne 28, *au lieu de* fier, de leur, *lisez :* fiers de leur.

Page 158, avant-dernière ligne de la note, *au lieu de* dictantibus in articulis, *lisez :* dictantibus id articulis.

Page 203, dernière ligne de la note, *au lieu de* laissant à Jean Sigismonde, à Isabelle la Transylvanie et la Hongrie Transtibricaine, *lisez* laissant à Jean Sigismond et à Isabelle la Transylvanie et la Hongrie Transtibiscaine.

Page 206, ligne 14, *au lieu de* le comte J. Adrásy, *lisez :* le comte J. Andrásy.

Dans les notes de Hunyadi, *lisez toujours* Hunyadiak kora, *au lieu de* Hunydiák Kora.

9

